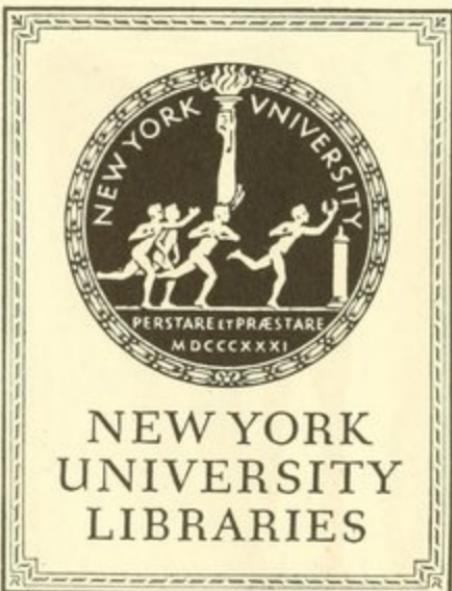


NYU IFA LIBRARY

A standard linear barcode consisting of vertical black lines of varying widths on a white background.

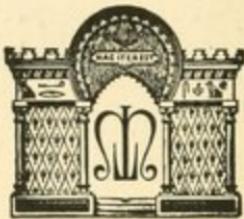
3 1162 04539960 8



INSTITUTE OF FINE ARTS

BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

TOME TRENTÉ-UNIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME TRENTE-UNIÈME

LETTRES ET JOURNAUX DE CHAMPOLLION

recueillis et annotés

Par H. HARTLEBEN

TOME DEUXIÈME

LETTRES ET JOURNAUX ÉCRITS PENDANT LE VOYAGE D'ÉGYPTE

PARIS

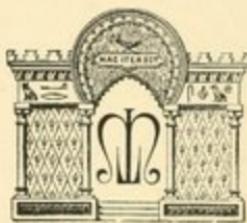
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1909

LETTRES ET JOURNAUX
DE
CHAMPOLLION LE JEUNE

TOME DEUXIÈME
LETTRES ET JOURNAUX ÉCRITS PENDANT LE VOYAGE D'ÉGYPTE



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE É. BERTRAND

LETTRES ET JOURNAUX

DE

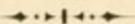
CHAMPOLLION LE JEUNE

recueillis et annotés par

H. HARTLEBEN

TOME DEUXIÈME

LETTRES ET JOURNAUX ÉCRITS PENDANT LE VOYAGE D'ÉGYPTE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1909

~~NEAR EAST~~
NEAR EAST

INSTITUTE
OF FINE ARTS

PJ

1064

. C6

. A3

v. 2



Oui, Ménès, je revois mon antique patrie,
Je foule avec transport cette terre chérie,
Et le fleuve sacré, riche présent des Dieux,
Le Nil enfin se présente à mes yeux.

J. J. Charnay
[Handwritten signature]

INTRODUCTION

La nouvelle de la destruction des flottes turque et égyptienne dans la rade de Navarin¹ n'arriva à Alexandrie qu'assez tard, dans la matinée du 2 novembre 1828. Au premier moment, les Européens en furent fort effrayés. En effet, les deux seuls consuls occidentaux, qui auraient pu, en la circonstance, exercer une influence réelle sur les résolutions du Vice-Roi, n'étaient pas présents; celui de France, Drovetti, s'attardait à Paris, et l'Anglais, le successeur d'Henri Salt, n'avait pas encore rejoint son poste. Ce qui, malgré tout, rassurait les colonies, c'est que Mohammed-Aly avait réuni la veille les consuls des autres puissances, et leur avait déclaré que c'était *contre son avis* que le Sultan avait pris la résolution « dont le résultat » pourrait bien être un sinistre ». Il s'attendait donc à apprendre la ruine de son armée et de sa flotte, peut-être même la mort d'Ibrahim-Pacha, son fils! Même en ce cas, *il n'exécuterait point les ordres qui pourraient lui venir de*

1. Seuls, vingt-deux bâtiments, dont six corvettes, tous appartenant à l'Égypte, échappèrent au désastre.

la Sublime Porte, « d'attenter aux droits de l'hospitalité », et il garantissait sur sa tête l'entièbre sûreté des Européens.

Dans l'après-midi du 2, les portes du Palais furent ouvertes à tout venant, et, en présence de beaucoup d'Européens, le Pacha dit à ses principaux officiers : « J'avais prévenu le Grand Seigneur et mon fils de ce qui arriverait, et que les *Anglais* n'étaient pas des *Greecs* ! Il ne suffit pas d'avoir des hommes et des vaisseaux, il faut encore savoir les conduire et se battre. Nous ne sommes point encore au point de pouvoir nous mesurer avec eux..... » Il fit ensuite appeler le commandant de la *Vestale*, le combla d'honneurs et d'amitiés, le tout en présence des hauts dignitaires turcs, et avec un visage riant. Il voulait, par cette conduite, empêcher que la douleur des Turcs ne devint funeste aux résidents ; il y réussit si pleinement que bientôt le peuple n'en voulut plus qu'à la Porte, dont l'obstination avait causé le désastre. « Pas un mot, pas un reproche aux Européens, n'est sorti d'aucune bouche. Nous sommes, s'il est possible, plus tranquilles que ci-devant..... Le contre-coup que des désordres à Constantinople pourraient produire chez nous, nous paraît peu à redouter, puisque le premier moment, le plus terrible sans doute, s'est si bien passé. Ici les intentions du chef sont admirables, et sa puissance s'exerce même d'une manière exclusive sur la pensée de son peuple, — il n'y a rien à craindre..... »

Ce fut un correspondant du *Journal du Commerce* qui apprit aux Parisiens ces bonnes nouvelles, et, deux jours plus tard, dans la matinée du 23 décembre, pour l'anniversaire de sa naissance, Champollion eut la grande joie de recevoir une aimable lettre de Pedemonte, le consul sarde,

gendre de Drovetti, où elles étaient confirmées de la manière la plus positive. Drovetti avait quitté Toulon le 22 décembre, en hâte, et la mort de Salt avait modifié son attitude à l'égard des deux frères. Débarrassé de son rival et se croyant maître de la situation en Égypte, il avait écrit aux deux Champollion une lettre d'adieu, dans laquelle il leur donnait à entendre qu'il ne fallait plus penser, — vu la « dangereuse attitude » du Vice-Roi, — ni à entreprendre des recherches scientifiques en Égypte, ni à diriger vers le Soudan une expédition pacifique destinée à compléter les expéditions militaires de Mohammed-Aly. Drovetti, en effet, avait déjà casé plusieurs fils de princes nègres dans la Mission des jeunes étudiants égyptiens confiés aux soins de Jomard, à Paris : « Le Pacha, disait-il, a fait des *machines de guerre* des esclaves abrutis de l'Afrique centrale, — la France doit les transformer en *êtres humains*. » Champollion-Figeac, sans croire à la possibilité d'un succès, avait tout fait néanmoins afin de réaliser les projets de Drovetti. Champollion le Jeune, de son côté, avait prié Raymond Pacho de faire des conférences publiques afin de démontrer que la *conquête morale* du Soudan assurerait la conservation des monuments antiques de l'Égypte, sans cesse menacés par la barbarie africaine. L'une de celles qu'il fit, entre autres, à la *Société géographique*, avait eu un succès d'autant plus grand, que l'on savait que c'était le *protégé de Salt* qui recommandait aussi énergiquement les *projets de Drovetti* ! Voir réconciliés ces deux adversaires à outrance, avant son arrivée en Égypte, était, en effet, le désir légitime de Champollion, qui ignorait la mort de l'Anglais.

Les frères crurent discerner, dans la volte-face soudaine

de Drovetti, l'influence hostile de Jomard, son ami intime : ils se trompaient, car, pour lui, en pareil cas, les *événements seuls* comptaient, et non les *opinions* d'autrui. On comprendra, du reste, que la disparition de Salt rendit superflue et même dangereuse pour le prestige scientifique de Drovetti la présence de « l'Égyptien » en Égypte. Le changement de Ministère, au 6 janvier 1828, annula l'effet de cette manœuvre. Le vicomte de Martignac, qui, dès 1822, s'était déclaré le protecteur de Champollion, remplaça Corbière, son adversaire de parti pris : « C'est l'aube d'un nouveau jour pour notre « Égyptien », disait Arago, et lui-même, ainsi que Champollion-Figeac, que la perspective d'une expédition d'Égypte avait effrayés jusque-là, résolurent de passer outre aux objections de Drovetti. Le retour du duc de Blacasacheva de lever les obstacles. Le 26 avril, le comte de La Rochefoucauld, profitant de la présence du Roi dans les salles du Louvre, lui amena Champollion, et celui-ci eut avec le monarque un court entretien confidentiel dans lequel l'expédition fut décidée. Blacas, de son côté, remit le plan du voyage au Roi et vit plusieurs ministres¹. Au dernier moment, tout faillit être remis en question. Le Roi, influencé on ne sait par qui, s'imagina d'exiger que la *France SEULE* agit : l'adjonction d'étrangers à la mission lui paraissait de nature à causer, à un moment donné, de grands embarras. Blacas s'était laissé convaincre et parlait

1. MM. de *La Ferronnais*, ministre des Affaires étrangères, de *Martignac*, ministre de l'Intérieur, *Hyde de Neuville*, ministre de la Marine, et de *La Bouillerie*, intendant général de la Maison du Roi. Ce dernier remplaçait le duc de Doudeauville, qui s'était démis de sa charge, lors du licenciement de la *garde nationale* qu'il n'avait pu empêcher.

même d'éliminer la Toscane. Champollion lui déclara franchement qu'en ce cas il préférerait renoncer à son projet : les engagements qu'il avait pris à l'égard du Grand-Duc étaient tels qu'il ne pouvait les rompre sans offenser gravement ce souverain. Blacas réfléchit et ne tarda pas à lui donner raison. Aussi bien, beaucoup de défections se produisirent-elles, la plupart involontaires, parmi ceux qui avaient promis leur concours.

Les comtes Kossakowsky, Carlo Vidua, Bardi et Montalvi, se retirèrent, pour des causes différentes. Sir W. Gell dut s'excuser, faute d'argent¹. D'autre part, le Dr Pariset, qui s'était offert pour accompagner Champollion qu'il aimait tendrement, venait de prendre le commandement d'une expédition médicale que le gouvernement français envoyait en Égypte et en Syrie pour étudier et détruire la *peste*². Ces contretemps ne découragèrent pas Champollion; ne recevant pas de réponse de Drovetti, à qui il avait écrit deux longues lettres, il entama vigoureusement les préparatifs. C'est à Paris même qu'il se munit d'une partie des objets nécessaires. « Les armes, les moyens sanitaires, des objets pour présents, des instruments d'optique, des outils de diverses professions, les ustensiles de ménage firent partie de ces approvisionnements ; les provisions de bouche ne furent faites qu'à Alexandrie. La corvette *l'Églé*, commandée par M. Cosmao-Dumanoir, fut désignée pour le voyage, et reçut

1. Il écrivit à Young : « I wish you had sent me to Egypt with Champollion who offered to take me, but I had no money. I have no doubt, I should have done something, as I think I take views and plans quicker than my neighbours and have more patience in working out the hieroglyphics. »

2. Des obstacles imprévus obligèrent le docteur Pariset de partir plus tard, au regret de tout le monde.

T'ordre de se disposer à partir du port de Toulon à la fin de juillet 1828^{1.} »

Champollion emmenait avec lui l'architecte Antoine *Bibent*, dont il a été question au volume précédent, Charles *Lenormant*, inspecteur au département des Beaux-Arts, et comme dessinateurs, Nestor *L'hôte*², employé à la direction générale des Douanes, Salvatore *Cherubini*³; Alexandre *Duchesne*, *Bertin* fils et *Lehoux*, élèves du baron Gros. Pendant les *douze à quatorze mois* qu'ils resteraient en Égypte, chacun d'eux devrait recevoir 3.000 francs nets; en outre, il leur serait fourni gratuitement tout ce dont ils auraient besoin pour leur entretien, pour leurs travaux, même personnels, et pour leur correspondance, celle-ci fort coûteuse en ce temps-là, plus deux costumes orientaux. — Le Grand-Duc, de son côté, avait désigné, pour se joindre aux Français, le professeur Ippolito *Rosellini*, l'ingénieur

1. Préface des *Lettres écrites d'Égypte*, publiées par Champollion-Figeac en 1833.

2. L'hôte avait manifesté de bonne heure une passion violente pour l'Égypte ancienne. Au premier bruit de l'expédition projetée par Champollion, il avait écrit à celui-ci des lettres ardentes, « véritables traits de feu », comme disait Dacier en plaisantant. Lorsque Champollion fut revenu à Paris, en novembre 1826, L'hôte s'installa rue de Seine, n° 89, tout près de « l'Égyptien », qui demeurait alors rue Mazarine, n° 28, et il lui rendit des services notables. Champollion-Figeac, qui avait le jugement plus rassis que son cadet, n'avait pas trop de confiance dans la persévérance du jeune dessinateur. N'oublions pas de dire que celui-ci était l'oncle par alliance d'Auguste Mariette, qui fut le premier directeur du Service des Antiquités de l'Égypte.

3. Fils du célèbre compositeur de musique, nature aussi profonde que tranquille, et le seul de tous les compagnons de voyage de Champollion, qui ne voulut point se séparer de lui, « ne fût-ce que pour un jour ». Son dévouement extraordinaire touchait profondément celui qui en était l'objet. — Salvador Cherubini était le beau-frère de Rosellini, qui, le 30 octobre 1827, avait épousé Zenobia Cherubini.

et architecte *Gaetano Rosellini*, l'archéologue docteur en médecine *Alessandro Ricci*, le dessinateur *Angelelli*, le professeur d'histoire naturelle *Giuseppe Raddi* et son jeune élève *Galastri*. Le gouvernement du Roi offrit aux Toscans de les recevoir gratuitement sur l'*Égée*, au même titre que leurs collègues français, et rendez-vous leur fut donné à Toulon, pour le 25 juillet.

Peu de jours avant que Champollion quittât Paris le 16 juillet, son frère reçut une lettre de Drovetti, datée du 3 mai¹, et qui en renfermait une autre, adressée à Jean-François. Bien qu'il fût très effrayé de leur contenu, il eut l'heureuse idée de *n'en point parler* pendant plus de deux semaines. Il redoutait en effet qu'elles ne fissent échouer l'expédition tant et si longtemps désirée, et qu'un échec survenant au dernier moment ne portât un coup mortel à son frère, dont la santé était toujours assez précaire. D'ailleurs, connaissant l'égoïsme rusé de Drovetti, il croyait lire entre les lignes et deviner les véritables intentions de son correspondant. Lorsqu'il fut obligé enfin d'en parler aux différents ministres, le danger était conjuré. Il est vrai que des dépêches furent immédiatement envoyées à Toulon *afin d'y retenir les voyageurs*, mais elles arrivèrent trop tard et il paraît qu'il n'en pouvait plus être autrement. En agissant ainsi, il contribua donc de nouveau, et puissamment, à sauvegarder « l'Égyptien » et à assurer les intérêts de la science nouvelle².

Le 25 août, Champollion-Figeac écrivit à son frère :

1. Voir p. 1 du présent volume.

2. Jacques-Joseph Champollion-Figeac, né le 9 octobre 1778, mourut le 6 mai 1867. Le portrait que nous publions ci-joint est de 1823.

« Depuis votre départ, les journaux n'ont cessé de raconter toutes sortes d'histoires sur les dépêches télégraphiques qui vous ont rappelés, sur les avisos, lancés à votre poursuite : ils finiront par faire partir des courriers en toute hâte, pour vous aller pêcher dans toutes les mers. Ce qu'il y a de sûr au milieu de tout cela, c'est que Pariset a reçu, depuis quinze jours, à Marseille, l'ordre de *ne pas partir*. Il en est désolé et je ne sais comment le consoler..... » — Grâce à l'entremise énergique du jeune comte Léon de Laborde, qui revenait de l'Égypte, Pariset reçut enfin la permission de partir également. En effet, Laborde donna aux ministres l'assurance que Mohammed-Aly lui-même désirait vivement l'arrivée du grand médecin, et qu'il faisait déjà construire « un hôpital pour les futurs pestiférés ». *Il ne manque plus que la peste*, disait-on en plaisantant à Alexandrie, où, d'après certains indices, on croyait être à la veille de son apparition. Heureusement pour Champollion et pour ses compagnons, elle se fit attendre pendant deux ans et elle n'éclata qu'après leur retour en Europe.

Je me fais un plaisir et un devoir de remercier M. Maspero des conseils éclairés qu'il a bien voulu me donner pour l'arrangement des Lettres d'Italie et d'Égypte, et aussi pour l'attention constante avec laquelle il a suivi l'impression de ces deux volumes.

Je n'oublierai pas non plus de reconnaître combien ma tâche a été facilitée par M. Bertrand, imprimeur orientaliste, bien connu par la perfection de ses travaux.

H. HARTLEBEN.

Chalon-sur-Saône, le 29 septembre 1909.
(Maison Chabas.)



J. J. Champollion

LETTRES ET JOURNAUX
ÉCRITS PENDANT LE
VOYAGE D'ÉGYPTE

B. DROVETTI A CHAMPOLLION

Gémialé, 3 mai 1828.

J'ai reçu la seconde de vos lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 février ; je vous prie d'être persuadé qu'après vous, personne ne prend un plus vif intérêt que moi à l'excursion importante que vous vous proposez de faire en Égypte. Aussi je souffre plus quaucun autre des circonstances qui ne me permettent pas de vous encourager à l'exécution de ce projet dans le courant de cette année, à moins que, d'ici au mois d'août, les mesures de coercition adoptées contre les Turcs par les puissances signataires du *Traité de Londres* n'obtiennent les résultats qu'on se propose. Il règne en Égypte, comme dans toutes les autres parties de l'Empire ottoman, un esprit d'animosité envers les Européens, qui, en certains cas, pourrait produire des fermentations et des mouvements séditieux contre la sûreté individuelle de ceux qui y sont domiciliés ou qui s'y trouveraient voyageant. S'il ne dépendait que de la volonté de Mohammed-Aly d'arrêter les effets du mécontentement, il ne m'aurait pas été difficile d'obtenir ce que vous m'aviez chargé de lui demander, mais il est lui-même en butte à

cette animosité à cause de ses principes et de ses sentiments européens, et il n'a pas osé me donner les paroles de garantie que je sollicitais pour vous et vos compagnons de voyage.

Si, dans l'intervalle, il survenait un changement dans la situation politique des puissances intervenantes vis-à-vis de la Turquie, vous pourrez vous mettre en route sans attendre de nouveaux avis; votre expédition n'éprouvera aucune difficulté et sera protégée de la manière la plus efficace par le gouvernement local. — Rosellini a fait la même demande et a reçu la même réponse.

Veuillez être bien convaincu que je suis on ne peut plus affligé de ne pouvoir vous en donner une conforme à vos désirs, qui doivent être ceux de tous les amis des sciences que vous cultivez avec tant de succès.....

CHAMPOLLION A L'ABBÉ GAZZERA

Paris, 26 mai 1828.

Mon très cher ami,

J'ai compté sur votre indulgence et votre amitié, et j'ai espéré que vous me pardonneriez le long silence que j'ai gardé avec vous. Les tracasseries inséparables d'une organisation telle que celle de mon Musée, où tout était à faire, m'ont empêché de donner à ma correspondance la suite et l'activité désirables. Mais enfin me voilà à peu près débarrassé, et je vois avec satisfaction qu'une année entière de plaisir et d'études va s'ouvrir pour moi, et pour vous si vous le voulez.

Mon voyage d'Égypte est arrêté définitivement pour cette année-ci, 1828. Les fonds nécessaires sont faits par nos mi-

nistres, et d'ici à peu de jours j'aurai tous mes papiers bien et dûment signés. Je compte m'embarquer à Toulon dans les premiers jours d'août prochain, et arriver en Égypte vers le premier septembre. Le voyage durera une année au plus.

J'ai toujours compté que vous seriez des nôtres, et, quoique les réductions qu'on a faites à mon plan ne me permettent point de vous assurer une indemnité pécuniaire à votre retour, je me suis arrangé de manière à ce que vous puissiez venir avec moi et rentrer en Europe sans que vous ayez aucune dépense à faire. Il suffira de venir de Turin à Toulon, ce qui n'est pas loin, et je me charge du reste. Nous serons transportés à Alexandrie sur un bâtiment de guerre, et nous remonterons le Nil sur un grand et bon bâtiment *d'eau douce*. Nous vivrons là en frères et le mieux que nous pourrons, à la garde de Dieu et de son Prophète.

Voici donc le moment d'aller faire nos dévotions dans la cathédrale de Thèbes. Tenez cette détermination secrète, *si vous le jugez convenable*, et faites des démarches préparatoires pour obtenir un congé d'un an à compter du mois de juillet prochain, avec la conservation de votre traitement que vous trouveriez au retour. Je vous écrirai donc dans peu de jours d'ici pour vous donner rendez-vous à Toulon *à jour fixe*. Venez jusques-là, et je me charge du reste.

J'aime à croire qu'on ne sera point assez *barbare* pour vous refuser un congé pur et simple, puisque vous ne demanderez que cela. S'il était nécessaire que j'écrivisse moi-même, mandez-le-moi; j'écrirai à qui vous voudrez et ce que vous voudrez.

Vous n'aurez besoin de faire aucun approvisionnement. Je pense à tout moi-même, et cela me regarde. Contentez-vous de prendre le linge et les habits strictement nécessaires, et voilà tout. Le moins d'embarras possible. Que fait notre ami Costa? Il pourrait bien de temps en temps me donner de ses nouvelles, mais la paresse! ou la philosophie!

Mes amitiés à Plana, Boucheron, Pa[uli]. Dites à Peyron, s'il désire des copies de nos *Papyrus*, de s'adresser à Le-tronne, que j'autorise à les lui envoyer. — Si l'Académie Royale vous chargeait de faire quelques acquisitions en Égypte pour le Musée Égyptien, ce serait bien, ne vous donnât-elle qu'un fonds de douze cents francs pour les achats; ce serait un motif pour certaines gens de vous donner bien plus volontiers votre congé jusques à la fin de 1829. — Voyez si vous pouvez tirer parti de cette idée, qui servirait de prétexte à votre voyage. — J'attends votre réponse sur tout cela. Tout à vous de cœur,

J.-F. CHAMPOLLION.

Mes hommages, respects et amitiés aux maisons Balbe et Sclopis.

CHAMPOLLION AU GRAND-DUC DE TOSCANE

Paris, 11 juin 1828.

Altesse Impériale et Royale,

C'est un véritable bonheur pour moi de voir enfin les circonstances favoriser un projet auquel la science attache naturellement de grandes espérances, et d'être à même aujourd'hui d'annoncer l'expédition prochaine de ce voyage littéraire à un Prince dont la généreuse protection et les soins éclairés veulent bien en assurer le succès.

Le Roi vient d'ordonner que les fonds nécessaires à une complète exploration de l'Égypte sous le rapport des monuments historiques soient mis à ma disposition, et je suis autorisé à m'adjointre plusieurs artistes, dessinateurs ou architectes, pour relever fidèlement les nombreux bas-re-

liefs et toutes inscriptions monumentales, qu'il importe si fort d'étudier et d'arracher ainsi à la destruction certaine dont les menace une barbarie toujours active.

Le départ pour l'Égypte aura lieu vers la fin du mois de juillet prochain, ou dans les premiers jours d'août, et il est indispensable que la Commission toscane, que Votre Altesse Impériale et Royale a daigné nommer dans le même but que la Commission française, s'embarque en même temps et sur le même vaisseau. Le ministre de la marine de France doit donner le passage sur un bâtiment du Roi aux personnes qui feront partie de cette expédition littéraire et toute pacifique, au milieu des mouvements guerriers dont la Méditerranée et l'Orient sont dans ce moment le théâtre; mais, fondés sur le sentiment que le Pacha Mohammed-Aly doit avoir de son véritable intérêt, nous avons lieu d'espérer que nos recherches en Égypte et en Nubie auront lieu dans la sécurité la plus complète. Qu'il me soit permis de renouveler ici l'expression des profonds sentiments avec lesquels je suis,

de Votre Altesse Impériale et Royale (etc.).

CHAMPOLLION A L'ABBÉ GAZZERA

Paris, 9 juillet 1828.

Je ne vous dis pas avec quel plaisir je vous embrasseraï à Toulon si vos affaires vous le permettent¹. Ce sera une grande joie pour moi. — Venez donc s'il n'y a pas trop d'inconvénients pour vous. — Embrassez l'ami Costa pour

1. Au dernier moment, ni la santé de l'abbé Gazzera, ni ses affaires multiples ne lui permirent de tenir sa parole. Les deux amis ne se revirent plus.

moi; faites-lui mes adieux, ainsi qu'à Plana, Peyron, Boucheron, Pauli et toute la famille Sclopis..... Adieu, je suis heureux de penser que je pourrai vous embrasser encore avant de partir. Adieu, tout à vous de cœur et d'âme,

J.-F. CHAMPOLLION.

P.-S. — Si Peyron avait quelques notes à me donner pour ses recherches à faire en Égypte, je suis tout à sa disposition. Embrassez-le pour moi. — *Addio, carissimo, addio.*

CHAMPOLLION A AUGUSTIN THEVENET

Paris, 10 juillet 1828.

Je ne veux point quitter l'Europe, mon cher petit, sans te dire adieu, à toi, le plus ancien de mes amis, et celui qui toujours a conservé une première place dans mes affections. Je crois n'avoir point affaire à un ingrat et que j'ai toujours dans ton cœur la place que j'y occupais autrefois, car nous ne sommes plus l'un et l'autre dans l'âge où l'on fait de nouvelles liaisons, au détriment de celles qui se sont développées et qui ont grandi avec nous. Si tu avais jugé, d'après mon silence à ton égard, que mon attachement pour toi avait diminué par le temps et la distance, tu te serais trompé, car j'ai toujours pris la part la plus vive à tout ce qui a pu t'arriver d'heureux ou te survenir de triste et de pénible. Je comptais t'embrasser à Grenoble en passant, mais je suis tellement pressé que le temps me manquera pour satisfaire à cet espoir. Il faut absolument que je sois à Toulon le 25 de ce mois, car la corvette *l'Églé*, qui doit me conduire à Alexandrie avec les quatorze personnes qui

m'accompagnent, mettra irrévocablement à la voile le 30.

..... Je serai à Lyon vendredi 18; j'y resterai jusques au dimanche 20 au soir, que je partirai pour Aix où je dois m'arrêter un jour. Si tes affaires te permettaient de venir me voir à Lyon et passer deux jours avec moi, cela serait charmant. Je pars pour un voyage tellement chanceux, que j'ai soif d'embrasser les personnes qui me sont chères, et tu dois penser combien je serais heureux de te revoir, avant d'aller me jeter au milieu des faces basanées qui m'attendent sur le rivage d'Afrique.

Tâche d'arranger cette partie de plaisir, car c'en est une bien douce, et la distance est si petite! Tu me trouveras à l'Hôtel du Nord, près de la place des Terreaux, ou, plus sûrement, tu sauras mon adresse chez M. Artaud, conservateur du Musée de Lyon, au palais de Saint-Pierre. Je compte presque sur le plaisir de te revoir; aussi je ne te dis pas adieu, persuadé que tu feras tout pour cela. Je t'embrasse donc comme je t'aime, de tout cœur,

J.-F. CHAMPOLLION.

EXTRAIT DU JOURNAL DE 1828

Juillet, mercredi 16. — Départ de Paris, malle-poste, six heures du soir.

17. — A Auxerre, huit heures et demi, jusques à midi.

A Avallon. Vu passer le duc de Luynes.

A Autun à dix heures du soir.

18. — A Chalon à cinq heures avant midi.

A Mâcon à dix heures avant midi.

A Lyon à trois heures et demie après midi; descendu chez *M. Artaud*. Diner et visite au Musée. — Ollivet. — Pro-

menade à la *Naumachie*. Sièges des *Députés Gaulois*. — Arvernes et Trévires. — Couché à neuf heures.

19. — Révoil. Visite au Musée : *Bronze du Nil*. Temps affreux.

20. — Temps affreux. — Bougy¹ et sa femme. Parti de Lyon le soir à onze heures, par le courrier de Marseille.

21. — Côteau de l'Hermitage. Pont de l'Isère. — A dix heures et demie à Valence.

A trois heures à Montélimar.

A dix heures du soir à Avignon. Souper détestable. — Augustin Thevenet au *Relais*!

22. — A six heures du matin à Aix. A midi chez M. Sallier : vase gréco-romain, statue de faune assis. — Calcaire blanc.

Augustin Thevenet repart le soir pour Beaucaire.

23. — Bain aux *Thermes de Sextius*. — Chez M. Sallier : Papyrus d'Amenemdjom, papyrus historique de *Sésostris*, contrat de *Ptolémée Denys*, *Papyrus astrologique*. — Diné chez M. Turcasse² avec M. Sallier.

24. — Parti pour Toulon à trois heures du matin. Grande chaleur. A Toulon à sept heures du soir.

24. — Arrivé le soir. Dîner. Promenade en mer et au Port.

25. — Visite à M. l'amiral Jacob. Allé à bord de l'*Églé*. Trouvé le lieutenant. Visite du commandant *Cosmao-Dumanoir* à l'hôtel. Dîner et promenade sur mer. Écrit à Paris.

1. Banquier grenoblois, ancien condisciple de Champollion : sa femme était une parente de M^{me} Rosine. Ils apportaient à « l'Égyptien » une bonne provision « de ratafia grenoblois, afin qu'il pût boire, » aux bords du Nil et de manière efficace, à la santé de ses amis « dauphinois ».

2. Beau-frère de Salvador Cherubini ; il avait absolument voulu recevoir Champollion comme son hôte, ce que M. Sallier n'avait pu permettre, ayant déjà, depuis très longtemps, « arrangé un joli coin » pour l'« Égyptien », dont la visite lui avait été annoncée par leur ami commun, Artaud, dès l'été de 1827.

26. — A une heure, le commandant vient nous voir. Le soir, bain de mer et longue promenade en chaloupe.

27. — Le matin, allé voir l'amiral, absent. — Le soir, bain de mer par une forte brise. Rentré à Toulon par terre. — Arrivée de Lenormand et de ses dames. Diner.

28. — Arrivée de MM. Duchesne, Lhôte, Bertin et Lehoux. Arrivée des membres de la Commission italienne : Ricci, Raddi, Angelelli, Gaetano Rosellini, et le préparateur Galastri. — Diner donné au commandant de l'*Eglé* et à son état-major. Le matin, vu l'amiral pour la relâche à Giringenti.

29. — Courses pour approvisionnements. Bains de mer.

30. — *Suite* des approvisionnements. Visité l'arsenal, corderie, salle d'armes. Platines à percussion. Vaisseaux en construction sur les côtes. Le *Fontenoi*.

31. — Parti de Toulon à bord de l'*Eglé*, à la voile, à midi. Tombeau de l'Amiral en pyramide au sommet de la montagne.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Lyon, 18 juillet 1828.

Me voici arrivé à Lyon en très bonne santé. J'ai trouvé l'ami Artaud prêt à me recevoir, et je me suis établi chez lui avec Rosellini. La nuit dernière, passée dans un bon lit, m'a tout à fait remis. La goutte n'a point paru..... et je commence à espérer que je l'esquiverai jusques à Toulon. Là, elle peut venir à son aise ; je pourrai la soigner dans la traversée, et les premières chaleurs d'Afrique en feront bonne justice..... Le Musée de Lyon m'a offert, entre autres morceaux curieux, une statuette en bronze, de sept pouces de hauteur, représentant le dieu Nil, morceau d'un excellent

travail. Je la fais dessiner pour mon Panthéon : c'est, jusques ici, une chose unique et que je suis bien aise d'avoir rencontrée.

L'ami Artaud a écrit aujourd'hui à M. Sallier d'Aix, pour l'informer de mon prochain passage par cette ville. Je m'attends donc à faire une bonne récolte dans cette nombreuse collection, et j'y consacrerai deux jours s'il le faut..... Lorsque tu feras l'article annonçant le départ de l'expédition égyptienne, n'oublie pas de comprendre Salvador Cherubini au nombre des dessinateurs attachés à l'expédition *française* : c'est Rosellini qui fait les frais de son voyage, mais Salvador a un intérêt à être nommé parmi mes dessinateurs français..... Adieu donc, je t'écrirai d'Aix et sans faute.

S. CHERUBINI A CHAMPOLLION-FIGEAC

Aix, 23 juillet 1828.

Après un long diner de famille, M. votre frère veut bien me choisir pour son *secrétaire*.....

Le cabinet de M. Sallier renferme, outre de beaux tableaux, une grande quantité d'antiquités assez précieuses..... Mais ce qui a surtout excité l'admiration générale, c'est un papyrus d'une très belle conservation, qui remonte à la huitième année du règne de Sésostris. C'est un morceau bien précieux ; aussi M. Champollion compte bien passer par ici à son retour, pour lui faire une visite plus longue. M. Sallier avait oublié de le lui montrer hier, et ce n'est qu'aujourd'hui, fort tard, qu'il y a pensé, n'y attachant pas toute l'importance qu'il mérite.

Mais, à présent qu'on lui a fait apprécier le trésor qu'il possède, il en perdra, je crois, la tête, ce qui n'empêchera cependant pas qu'il ne s'occupe de votre texte de Dioclétien.... Votre dévoué,

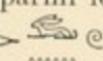
SALVADOR CHERUBINI.

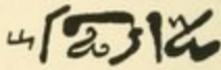
CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Toulon, 25 juillet 1828.

Je suis arrivé ici hier au soir en parfaite santé, mon cher ami, et après un voyage moins pénible que la saison d'été et le ciel de Provence ne pouvaient le faire supposer. Partis d'Aix à trois heures du matin, nous étions à Toulon sur les six heures du soir; je me suis à peine aperçu de la chaleur pendant la route, grâce aux fourrures en laine dont je suis couvert; ce qui me fait croire que le proverbe vulgaire, *Qui pare le froid pare le chaud*, doit être émané comme tant d'autres de la sagesse des nations.

Il m'a été impossible de t'écrire d'Aix, comme j'en avais le projet : le cabinet de M. Sallier m'a occupé pendant les deux jours que j'ai passés dans cette vieille ville. J'y ai trouvé quelques pièces importantes que j'ai copiées ou fait dessiner. Ce ne fut que le soir du second jour que M. Sallier me mit dans les mains un paquet de papyrus égyptiens non funéraires, dans lequel j'ai trouvé : 1^o un long papyrus en fort mauvais état, qui m'a paru renfermer des observations astrologiques, le tout en belle écriture hiératique ; 2^o deux rouleaux contenant des espèces d'odes ou litanies à la louange du Pharaon Amenhemdjom (Psammis), fils d'Osorhasen ; 3^o un rouleau dont les premières pages manquent, mais qui contient les louanges et les exploits de Rhamsès-Sésostris en *style biblique*, c'est-à-dire, sous la forme d'une ode dialoguée entre les dieux et le Roi.

Cette affaire-ci est de la plus haute importance, et le peu de temps que j'ai donné à son examen m'a convaincu que c'est là un vrai trésor historique. J'en ai tiré les noms d'une quinzaine de nations vaincues, parmi lesquelles sont spécialement nommés les Ioniens,  *Iouni, Iavani*,

et les Lyciens, ΛΥΚΑ ou ΛΥΚΙ, plus les Éthiopiens, les Arabes, etc. Il  est parlé de leurs chefs emmenés en captivité, et des impositions que ces pays ont supportées. Ce manuscrit a pleinement justifié mon idée que le groupe  désigne *les noms de pays étrangers*, et ceux de personnages en langues étrangères. J'ai relevé avec soin tous ces noms de peuples vaincus, qui, étant parfaitement lisibles et en écriture hiératique, me serviront à reconnaître ces mêmes noms en hiéroglyphes sur les monuments de Thèbes, et à les restituer, s'ils sont effacés en partie.

Cette trouvaille est immense. Le plus curieux est que ce manuscrit hiératique porte sa date à la dernière page : *Il a été écrit (dit le texte) l'an IX, au mois de Paôni, du règne de Rhamsès le Grand.* Je me propose d'étudier à fond ce papyrus, à mon retour d'Égypte. N'en parle donc qu'avec précaution et à des personnes sûres. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. M. Sallier m'a promis de ne le montrer à personne jusques à ma nouvelle manifestation à Aix. Je ne t'ai rien dit de notre ami Artaud. Il nous a comblés, rends-le-lui dans l'occasion.

M. Sallier m'a promis de me donner l'empreinte en papier des trois pierres qui portent les fragments du décret romain relatif au prix des denrées et marchandises ; je l'aurais faite moi-même, mais il a eu la sottise de faire remplir en plâtre durci les lettres du texte. Il les fera laver et nettoyer. Écris-lui prochainement pour lui rappeler cette promesse. C'est un excellent et brave homme..... Avertis le ministre de la marine que, dans les quatorze passages qu'il m'a accordés, se trouvent ceux de la *Commission toscane*, et qu'il peut et doit se faire honneur de cela auprès du ministre de Toscane, qui lui en parlera peut-être. Ceci est pressé.....

Toulon, 29 juillet 1828.

J'ai reçu ton n° 1, mon cher ami, attendu déjà avec impatience. Ma série de numéros ne commencera qu'après l'embarquement, et ma première sera datée des domaines de Neptune, car j'espère que nous rencontrerons en route quelque bâtiment revenant en Europe, et qu'il sera possible de le charger d'un billet pour France. Mais, si par hasard nous sommes seuls sur le grand chemin du monde, tu n'auras de mes nouvelles que dans deux mois au plus tôt, les départs d'Alexandrie pour France étant extrêmement rares. Notre corvette, destinée à convoyer les bâtiments marchands, ne convoiera personne. On n'ose plus se mettre en mer, non qu'il y ait danger de perte de corps ou de biens, mais parce que le commerce avec l'Égypte est dans un état complet de torpeur ; l'Égypte elle-même n'envoie plus de coton. L'amiral m'assure, toutefois, que nos relations avec le Pacha sont sur le pied le plus amical. Je vais avoir du reste des nouvelles positives sur notre position à l'égard de l'Égypte, car je reçois à l'instant un rendez-vous au lazaret, de la part de M. Léon de Laborde¹, arrivant d'Alexandrie en trente-trois jours. Il me dira certainement ce qu'il faut craindre ou espérer ; le ton de sa lettre est d'ailleurs très rassurant, et je n'en augure que de bonnes nouvelles. Je ne fermerai cette lettre qu'après l'avoir vu. La connaissance avec le commandant de l'*Églé* et son état-major est faite. Nous n'avons qu'à nous féliciter des mains auxquelles la fortune a confié notre destinée. M. Cosmao est un homme de quarante ans, fort aimable, — bons propos et excellentes

1. Fils du comte Alexandre de Laborde, de l'Académie, défenseur aussi habile que zélé de Champollion. Il venait de faire, de concert avec l'ingénieur Linant de Bellefonds, qui, lui, était au service du vice-roi, de longues courses, non seulement en Égypte, mais en Abyssinie et en Arabie Pétrée. Il désirait faire connaître à Champollion les riches résultats de ses recherches dans le domaine de l'archéologie égyptienne.

manières. Il veut à toute force m'établir dans sa chambre et je suis contraint d'accepter, puisque c'est notre commandant. Nous l'avons traité hier, ainsi que son état-major : alliance offensive et défensive a été contractée au milieu de l'explosion du champagne. Je lui ai présenté tout notre monde.

Nos Parisiens sont arrivés ce matin, et nos Toscans le soir, après un voyage de quinze jours. Ils ont eu toutes les peines du monde à traverser le cordon sanitaire établi à la frontière du Piémont par le roi de Sardaigne. Ce brave homme, trompé par les menées et les exagérations d'un capitaine marchand de Marseille débarqué à Gênes, s'est imaginé que la peste ravageait la Provence ; les régiments ont marché pour occuper tous les débouchés des Alpes, et les lettres venant de France sont tailladées et passées au vinaigre. Les journaux eux-mêmes sont traités comme des cornichons, ce qui peut faire un bien infini à la *Gazette* et à la *Quotidienne*. Il est connu en Italie que nous mourons ici et à Marseille par centaines, tandis que le temps est superbe, grâce à une brise d'ouest qui rafraîchit l'air et nous jettera en pleine mer en moins d'une heure.

Je crois que S. M. le roi de Sardaigne a un peu brouillé dans sa tête la peste physique et la peste morale, qui, selon certains bonnets, désole notre France. Heureusement que les cervelles et bonnes raisons ne peuvent pas être passées au vinaigre.

La mer promet d'être excellente. J'ai déjà essayé mon estomac, et je le crois assez bien amariné, ayant couru la rade en barque par une mer assez grosse..... Cherubini, Duchesne et Bertin ont tenté une semblable promenade et s'en sont tirés à leur honneur..... Je suis allé nager trois fois dans la rade et cet exercice m'a fait un bien infini. Je profiterai du remède tant que je me trouverai dans ce voisinage de l'eau salée.

30 juillet.

Il m'a été impossible de voir M. de Laborde ; la brise était trop forte pour pouvoir sans danger communiquer avec le lazaret dans une petite embarcation. Il m'indique un nouveau rendez-vous pour demain à une heure, mais, à cette heure-là, je serai déjà loin de Toulon, puisque notre embarquement aura lieu entre neuf et dix heures du matin. Nos gros effets sont à bord, nos malles partent aujourd'hui et nous sommes prêts à dire adieu à la terre ferme. On me fait espérer de toucher en Sicile. J'ai demandé à l'amiral qu'il permet au commandant de nous débarquer quelques heures à Agrigente : cela est accordé. C'est à la mer à nous le permettre maintenant. Si elle est bonne, je t'écrirai à l'ombre d'une des colonnes doriques du temple de Jupiter.

Adieu, mon cher ami, sois sans inquiétude, les dieux de l'Égypte veillent sur nous. Tout à toi de cœur ; je t'embrasse,

J.-F. Ch.

En mer, entre la Sardaigne et la Sicile, 3 août.

Je vais essayer de t'écrire, mon cher ami, malgré le mouvement du vaisseau qui, poussé par un vent à souhait, marche assez rapidement vers la côte occidentale de Sicile, que nous aurons ce soir en vue, selon toute apparence. Jusques ici la traversée a été des plus heureuses, et le plus difficile est fait : mon estomac a subi toutes ses épreuves, et je me trouve parfaitement bien maintenant.... Le repos forcé dont on jouit sur le bâtiment, et l'impossibilité de s'y occuper avec quelque suite, ont tourné au profit de ma santé, et je me porte à merveille. Mes jeunes gens ont fort peu souffert et je viens de les laisser sur le pont, après leur avoir donné une leçon d'arabe qu'ils étudient avec beaucoup

d'ardeur ; je leur enseigne à tracer les hiéroglyphes linéaires et ils s'en acquittent déjà au mieux. — Voilà en peu de mots toutes les nouvelles du bord. Je ne te parlerai point des deux jours passés, n'ayant eu sous les yeux que le ciel et la mer. Le tableau, quoique rompu par quelques évolutions de marsouins et la lourde apparition de deux cachalots, présenterait trop d'uniformité. La sèche désolation des côtes de Sardaigne, pays bien digne de l'aspect de ses anciens *Nuraghes*, n'offre rien non plus de bien intéressant.

Je te parlerai donc de l'espoir plus attrayant de débarquer au milieu des temples de la vieille Agrigente. Notre commandant nous le promet pour demain au soir, si le sieur Éole et le père Neptune veulent bien nous octroyer cette douceur. Je ne saurais assez me louer de M. Cosmao : il a fallu accepter sa chambre et son lit. A mes pieds et sur des matelas, étendus sur le parquet, dorment Rosellini, Raddi et le père Bibent : celui-ci, par sa comique apathie et son laisser-aller lazaronesque, fait les délices de l'état-major. Il est couché sur le pont ou sur la dunette pendant une moitié du jour et *perché* sur les haubans le reste de la journée.....

Du 4.

Nous avons tourné, pendant la nuit, la pointe ouest de la Sardaigne, et couru la côte méridionale, vraie succursale de l'Afrique. Ce matin nous ne voyions encore que le ciel et la mer. Vers le soir on aperçut l'île de Maritimo, le point le plus occidental de la Sicile, mais un calme malencontreux nous empêche d'avancer.

Du 5.

Après une nuit passée à louvoyer, nous avons revu Maritimo de bon matin, à deux ou trois lieues de nous. Le vent s'étant enfin levé, le vaisseau a passé devant les îles de Favignana et Levanzo ; nous avions en perspective Trapani

(Drepanum), l'ancien arsenal de Sicile, et le mont Éryx si vanté dans l'Énéide. L'après-midi, nous avons passé devant Marsalla et salué dévotement ses excellents vignobles : il s'est mêlé à mon salut une teinte fort respectueuse, lorsqu'on a dépassé cette ville qui fut la vieille Lilybée, le principal établissement carthaginois en Sicile. Cette côte méridionale est d'une beauté parfaite.

Du 6.

Je n'ai pu saluer les ruines de Sélinonte, nous les avons rasées de nuit. La côte est ici un peu plus sèche, quoique pittoresque, et d'un ton africain à faire plaisir. On a jeté l'ancre dans la rade d'Agrigente (Girgenti) ; là sont une foule de monuments grecs que nous désirons visiter et étudier. Mais il est probablement décidé que nous aurons le déboire d'être venus à quatre cents toises de ces temples sans pouvoir même les apercevoir. Nous payons chèrement la sottise du capitaine marseillais qui a répandu à Gênes la nouvelle de la fameuse peste de Marseille. Étant allés au lazaret d'Agrigente avec le commandant, pour lui servir d'interprètes, Rosellini et moi, on nous a répondu que des ordres de Palerme, arrivés la veille, défendaient expressément qu'on donnât pratique à aucun bâtiment venu des ports méridionaux de France. J'ai soutenu que Toulon était un port *du Nord* ; le bon Sicilien a répondu qu'il *le savait très bien*, mais que, n'ayant aucune instruction sur les ports du Nord, il ne pouvait nous permettre de débarquer sans l'autorisation de l'intendant de la province d'Agrigente. On nous a promis une réponse pour demain à huit heures ; et nous avons regagné la corvette, la mort dans l'âme et sans l'espérance d'admirer le temple de la Concorde. C'est bien là jouer de malheur, et je comprends enfin le supplice de Tantale.

Du 7, à 6 heures du matin.

Aucune nouvelle de terre ne nous est encore parvenue. Je perds tout espoir. Je vais fermer cette lettre pour l'envoyer dans une heure et demie d'ici à terre, pour tâcher de la faire mettre à la poste à travers toutes les fumigations d'usage. Nous nous portons tous à faire plaisir, bon appétit, l'œil vif, des teints superbes, et on veut absolument nous traiter en *pestiférés* ! Je rouvrirais ma lettre, si j'avais à t'annoncer qu'on nous permet de voir Agrigente autrement qu'à deux milles de distance ; je serais si heureux de débarquer au milieu de ces vénérables ruines ! mais je n'ose y compter..... Mes respects à M. Dacier, dont il est souvent question entre nous dans les conversations qui ont lieu tous les soirs sur la dunette et sous le plus beau ciel du monde. Dis à mon ancien¹ que ce serait le cas de venir reprendre nos parties d'échec ; nous aurions le temps de nous fortifier.....

Si nous n'avons pas l'entrée à huit heures, nous mettrons immédiatement à la voile, pour courir sur Malte.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur, ainsi que tous les nôtres.

J.-F. CH.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

18 août. — On aperçoit d'assez bonne heure, sur la côte blanchâtre d'Afrique, et sur un point privé aujourd'hui de toute végétation, comme il a pu l'être dans tous les temps, l'emplacement de l'ancienne *Taposiris* ou *Taphosiris*, maintenant *Abousir*. Nous distinguâmes, d'abord à la lunette et bientôt à l'œil nu, les vestiges de cette petite ville, dont la place est marquée par un monticule couvert d'un édifice de

1. Le « Prieur » de Gretz, déjà mentionné.

forme carrée, et qui paraît être une construction égyptienne du temps des Ptolémées ou des empereurs, car les pierres m'ont paru être de petite proportion : non loin de ces ruines et plus près de la mer, s'élève une tour moderne, connue des navigateurs sous le nom de *Tour des Arabes*.

Vers midi, il nous fut possible de distinguer à la lunette la colonne de Pompée et le port d'*Alexandrie*. L'aspect de cette ville devenait imposant à mesure que nous nous approchions. Une forêt de mâts s'étendait sur toute la surface du *Port-Vieux*, et on apercevait, à travers les mâtures, les édifices blanchâtres et peu élevés qui, jetés sans ordre, composent la ville moderne. A la gauche se présentait la maison d'Ibrahim-Pacha, bâtie sur le bord de la mer ; la petite maisonnette est occupée par le ministre Boghoz. Une maison beaucoup plus grande, et peinte en blanc comme les deux autres, a été d'abord la résidence du Pacha, mais, ayant fait éléver une habitation en bois sur des proportions bien plus vastes, un peu plus avant dans les terres, son ancienne demeure est devenue le local où s'assemble le *Divan*, et le lieu où Son Altesse donne ses audiences et s'occupe des affaires du gouvernement. Le harem a été transporté dans la nouvelle maison en bois, percée d'une infinité de fenêtres et qui n'est pas encore achevée de peindre. Une vingtaine de femmes, arrivées du Caire deux jours après le Pacha, occupent aujourd'hui le nouveau harem.

Le *Port-Vieux* présente un magnifique développement et une grande sûreté pour les vaisseaux de tout rang, mais les approches en sont très dangereuses, comme l'indiquent les brisants qui le ceignent presque de toutes parts. Arrivés à une certaine distance, notre curiosité était vivement excitée et s'accroissait de ce que nous n'apercevions aucun bâtiment de guerre français ou anglais *en croisière* devant le port d'*Alexandrie*, que les journaux d'Europe donnaient comme *en état de blocus*. Ce fut après notre entrée dans le *Port-*

Vieux, où nous fûmes pilotés par un *réis* arabe, venu de terre au coup de canon de notre commandant, que nous trouvâmes les vaisseaux français et anglais chargés du blocus, *pacifiquement mouillés* au milieu du port, entremêlés aux bâtiments turcs, et touchant presque à deux vaisseaux algériens, qu'on a ordre d'attaquer s'ils font mine de sortir, et de prendre de force s'ils osent franchir la passe. — Non loin des frégates et bricks européens, sont des vaisseaux égyptiens et turcs de tout genre, échappés au désastre de Navarin et qu'on essaye de radoubler. Ce mélange de bâtiments de toute nation, amis et ennemis à la fois, est un spectacle bien singulier et suffit pour caractériser l'époque. A peine mouillés dans le port, des officiers supérieurs du *blocus* français montèrent à bord et nous apprirent le traité de pacification de la Morée. L'amiral *Codrington* était venu à la tête d'une petite escadre, huit jours avant, connaître les intentions du Pacha, qui, consentant à tous les articles essentiels, signa la convention et envoya sur-le-champ un grand nombre de bâtiments égyptiens en Morée, pour transporter les munitions et les approvisionnements des forteresses que le traité laisse dans les mains des troupes égyptiennes. Des vaisseaux européens ont également fait voile pour la Morée ; ils sont destinés à ramener en Égypte Ibrahim-Pacha et la plus grande partie de ses troupes, dans une vingtaine de jours. Le gouvernement égyptien a l'intention de leur faire subir une quarantaine, mesure à laquelle on a déjà soumis des bâtiments syriens et levantins, ce qui, joint au *cordon sanitaire* établi sur la frontière de Syrie, a délivré l'Égypte de la peste, qui n'a point paru à Alexandrie depuis cinq années.

Le chancelier du consulat de France, M. Cardin, arriva à bord de l'*Églé*, pour me féliciter de mon heureuse venue de la part de M. Drovetti, que je savais être à Alexandrie, ainsi que le Pacha et M. d'Anastazy. Il fut convenu que, dans la soirée même, j'irais faire visite à M. Drovetti ; M. le

commandant Cosmao voulut être de la partie et fit mettre son embarcation à la mer. A l'heure convenue, vers six heures du soir, M. le Consul de Toscane, Rosetti, nous envoya son janissaire, Moustapha, et, circulant à travers les vaisseaux et bâtiments de toute nation pendant une bonne demi-heure (car le Port-Vieux est immense), la chaloupe nous mit à terre à côté de la Douane, où nous attendait aussi le *janissaire* du consulat de France. Précédés ainsi des deux janissaires des consulats de France et de Toscane, qui, par leur turban blanc, leur grande robe rouge et leur canne à pomme d'argent, rappellent les anciens doryphores des rois de Perse, nous fimes quelques pas vers la porte de la ville. Mais à peine eûmes-nous dépassé les édifices de la Douane, qu'une foule de jeunes garçons, vêtus de quelques lambeaux et conduisant de forts jolis ânes, nous entourèrent à grands cris, et force fut d'accepter les modestes palefrois, couverts d'ailleurs d'une selle assez propre et galonnée de toutes couleurs. Nous fimes ainsi en cavalcade, ouverte par les deux janissaires qui s'étaient aussi emparés d'une bourrique, notre première entrée dans l'ancienne résidence des Ptolémées. Il est juste de dire que les ânes d'Égypte, c'est-à-dire les *fiacres* d'Alexandrie et du Caire, méritent tout le bien qu'en ont dit les voyageurs, et qu'il est difficile de trouver une monture dont la marche soit plus douce et plus agréable sous tous les rapports. On est obligé de les tenir en bride pour les empêcher de prendre le grand trot et le galop. Un peu plus grands que ceux d'Europe, et surtout bien plus vifs, les ânes d'Égypte portent parfaitement leurs oreilles, presque droites et jetées avec une certaine fierté. Cela vient surtout de ce que, dans le premier âge, on perce les oreilles aux ânons, et qu'après les avoir réunies par une cordelette de crin de cheval, on les amarre par un second cordon, de manière à leur faire contracter une position verticale. Du reste, ces animaux ont le poil fort lisse ; quel-

ques-uns sont bruns ou noirs, la plus grande partie est d'un gris rougeâtre.

Après avoir répondu au *qui vive?* de la sentinelle, soldat du *Nizam-Gédid*, qui gardait la porte, nous entrâmes dans les rues d'Alexandrie, si on peut donner le nom de *rues* à un désordre de maisons fort basses, pour la plupart construites de boue, percées irrégulièrement de rares ouvertures et n'observant aucun alignement. L'aspect des habitants, qui, malgré la nuit tombée, encombraient la rue, avait quelque chose de tellement étrange pour le nouveau débarqué d'Europe, qu'il est impossible de rendre l'impression de surprise et presque de stupeur qui nous dominait. Ce mélange d'Égyptiens de couleur brune cuivrée, de Barabas d'une teinte encore plus foncée, de *Bédouins* au teint noirci contrastant avec leurs vêtements de couleur blanche, de Nègres et d'Abyssins, se pressant et se touchant pour éviter, dans des rues étroites, les gens à âne ou à cheval et de longues files de tristes et lents chameaux, attachés à la queue les uns des autres, — tout cela était d'une si étrange nouveauté qu'il me sembla bientôt assister à une scène d'opéra ; je n'attachais presque plus aucune réalité au singulier tableau que j'avais sous les yeux et qu'éclairaient d'une manière bizarre les lumières des boutiques encore ouvertes. Nos oreilles aussi avaient leur part de surprise, et s'étonnaient des sons gutturaux et des cris sauvages qui retentissaient de toutes parts.

C'est en traversant ce monde nouveau et qui variait à chaque pas, que nous arrivâmes à la maison de M. Rosetti, consul de Toscane. Quelques pas avant la Porte, notre cavalcade fut troublée par un Franc, qui arrête les ânes et se jette à mon cou : c'était Pietrino Santoni, arrivé de Livourne depuis huit jours. Le plaisir d'embrasser ce bon et aimable ami m'arracha de suite à l'espèce de fascination que la traversée d'Alexandrie avait produite sur moi, et me rendit toute la lucidité de mes idées.

Je montai quelques instants, pour me reposer, chez M. Rosetti, et me rendis chez M. Drovetti avec le commandant et M. Lenormand. Le consul général m'accueillit avec affection et avoua toutefois qu'il ne m'attendait point encore. J'appris, dans un entretien particulier de quelques minutes, qu'il m'avait écrit, au mois de mai¹, du camp dans le Delta où se trouvait le Pacha, que, d'après l'avis de Son Altesse, il serait bien que j'ajournasse l'exécution de mon plan de voyage en Égypte, parce que les relations politiques de la *Porte* avec la France étaient fort incertaines et que, d'ailleurs, on avait menacé le Pacha de prendre à son égard des mesures coercitives. Mohammed-Aly craignait que tout cela n'indisposât la population égyptienne contre les Francs. Son Altesse ajoutait qu'un voyage en Égypte, exécuté par un grand nombre de personnes par ordre d'un gouvernement presque en guerre contre le Sultan, le compromettait lui-même vis-à-vis de la Sublime Porte ; qu'il ne demandait pas mieux que je vinsse en Égypte, mais que mon arrivée serait interprétée à mal, par ce qu'il y a de *Turcs* parmi ses ministres et ses officiers. M. Drovetti me dit, toutefois, que, depuis sa lettre, les affaires avaient un peu changé de face, et que la convention signée pour l'évacuation de la Morée levait beaucoup d'obstacles ; que d'ailleurs, *puisque j'étais là*, il fallait bien me recevoir, et qu'il était certain que le Pacha ne mettrait aucun obstacle à la continuation de mon voyage et me donnerait pour cela tous les firmans et toutes les facilités désirables. — Il fut convenu que j'accepterais un appartement chez M. Drovetti, et qu'on louerait une maison dans le voisinage pour loger tous mes compagnons de voyage, tous les *okels* à Alexandrie étant déjà occupés par les Francs. — Je pris congé de notre consul général, et, accompagné d'un janissaire et d'un saïs qui portait un fanal, nous traversâmes encore une fois la ville pour aller coucher à bord de l'*Églé*.

1. C'est la lettre publiée aux pages 1-2 du présent volume.

19 août. — Journée passée à bord, à faire mes préparatifs pour débarquer le soir même définitivement. M. Rosetti, consul de Toscane, vient déjeuner avec nous. Le soir, à six heures, quitté l'*Eglé* dans la barque du commandant, le janissaire assis à la poupe. Je m'établis dans un joli petit appartement, composé de deux pièces tapissées en beau papier peint de Paris. L'un, celui de la chambre à coucher, représente une riche tenture, l'autre un paysage suisse. Tout le côté de ma chambre en face de l'alcôve et sous la fenêtre est occupé par un large divan, commode à toilette, console, psyché, pendule, vases de fleurs de valeur, chaises élégantes, canapé, — rien ne manque à l'ameublement. Il est difficile, en entrant ici, de se croire en Afrique, mais, ce que j'apprécie le plus au milieu de tout ce luxe européen, ce sont deux mauvais vases d'argile bleuâtre, de vieille forme égyptienne et remplis d'eau du Nil qui se maintient fraîche par une perpétuelle transsudation. Qu'on demande à un homme débarquant après quelques semaines de traversée, qu'est-ce qu'il y a de plus délicieux au monde, il répondra : de l'eau bien fraîche! J'étais un de ces hommes et j'avalais de l'eau du Nil! Mes deux *koulléh* (c'est ainsi qu'on nomme ces vases réfrigérants et qui, bien mieux que le prétendu dieu *Canope*, sont les véritables sauveurs de la population égyptienne) furent vidées avant neuf heures du soir, que l'on se mit à table pour souper. Car on soupe encore à Alexandrie.

Parmi nos convives était M. Méchain, fils de l'astronome, l'ancien membre de la *Commission*, consul de France à Larnaka, attendant chez son ami, M. Drovetti, que les Chypriotes soient assez calmés pour qu'il puisse aller reprendre ses fonctions, sans recevoir des coups de fusil au milieu des désordres qui déchirèrent cette île.

20 août. — Après une excellente nuit passée dans une alcôve où dormait, il y a trente ans, le vainqueur d'*Héliopolis*, Kléber, qui précipita par sa faiblesse civile la perte

de l'Égypte, que son courage militaire avait reconquis en une journée, je me levai pour déjeuner à neuf heures comme on déjeune au consulat de France, avec une tasse de café au lait et des petits pains qui rappellent un peu notre pain de seigle. Le lait, bu pur, est peu agréable, laissant toujours un arrière-goût animal, une odeur de chèvre trop prononcée.

A dix heures et demie, j'allai faire une visite à M. d'Anastazy, consul général de Suède en Égypte.

C'est un homme d'une figure prévenante, de manières ouvertes et jouissant d'une excellente réputation sous les rapports de probité. Il fait un commerce immense, et, sur douze bâtiments expédiés d'Alexandrie, il y en a au moins *six* pour son compte. M. d'Anastazy, Arménien d'origine, jouit d'un assez grand crédit auprès du Pacha, et surtout auprès de son compatriote, le ministre Boghoz. Ce consul de Suède nous reçut sur son divan, et, d'après l'usage oriental, adopté par les Francs, qui imitent volontiers ce que les musulmans pratiquent, quand il s'agit de plaisir et de mollesse, sans trop s'inquiéter de pratiquer leurs vertus et leurs qualités essentielles, on nous présenta la pipe et le café.— A midi, diner chez M. Drovetti, qui a pour convives habituels M. Méchain, son neveu Bernardino Drovetti, et M. Lavison. Ce dernier, Marseillais d'origine, a rempli les fonctions de chancelier du consulat de Russie et vient d'être nommé *conseiller* par l'empereur Nicolas. Il vit chez M. Drovetti et seconde M. Cardin depuis que le consul russe, sur les ordres réitérés du Pacha, a été obligé de mettre bas son pavillon qu'il laissait flotter malgré la déclaration de guerre de la Russie à la Porte.— M. Lavison, d'un esprit original et fort bon homme, est un convive très agréable. Après diner, pipe et café sur le divan, *sieste*, — mais je n'ai pu dormir. A cinq heures, sorti de l'okel pour aller voir les aiguilles de Cléopâtre nommées *Masallat-firaoun* = les *aiguilles de Pharaon*, par les Arabes qui

sont, ainsi, plus près de la vérité que les Européens. Ces deux monuments existent hors d'Alexandrie actuelle et dans l'enceinte des Arabes du côté du *cap Lochias*. Après avoir franchi la porte de cette enceinte, on se dirige vers l'est, à travers une multitude de monticules ou de dunes de sable dénudées de végétation, formées de débris de poteries de tous les âges, de verre, de marbre et de matières de toute espèce qui, triturés et mêlés avec le sable, recouvrent de plusieurs pieds les restes des édifices grecs et romains de l'antique Alexandrie. Sur beaucoup de points les ruines se rencontrent à découvert — au milieu des sables, mais ce sont des restes insignifiants et, pour la plupart, des constructions en briques. Quelques arcades de ces anciens édifices comblés par les sables du désert se montrent encore à fleur de terre et forment comme des bouches de four. C'est dans ces repaires où on ne peut entrer qu'en rampant qu'habitent, au milieu des insectes venimeux, des lézards et des mille-pattes, de misérables familles de fellahs. Plusieurs de ces tanières, très rapprochées et dans le voisinage d'une citerne fournissant une eau détestable pendant les deux tiers de l'année, sont appelées *villages* par les Alexandrins. J'ai vu d'autres repaires, composés d'un toit de branches de palmier posé sur des pans de murailles antiques, d'où sortaient un homme, des femmes et des enfants entièrement nus. Ils nomment cela leurs *maisons*, et quelques chats, perchés, vers le soir, sur le haut du toit, s'associent à ces misères humaines.

Le CHIEN vit en Égypte dans un état de liberté complète, et, en nous rendant aux obélisques, nous étions accompagnés des aboiements d'une foule de ces animaux, occupant un à un chaque sommet de dune et nous poursuivant fort loin de leur voix rauque et sourde. Ces chiens, de tailles diverses, sont d'une seule et même espèce ; ils ressemblent prodigieusement au *chacal*, sauf le pelage qui est jaune-roux. Je ne suis plus étonné que dans les inscriptions hiéroglyphiques

il soit si difficile de distinguer le *chien* du *chacal* : les caractères qui les expriment sont identiques.

Le chien ne diffère que par la queue relevée en trompette. Ce trait est pris



dans la nature ; tous les chiens d'Égypte portent en effet leur queue ainsi retroussée. En continuant ma route au milieu des sables, et après avoir eu l'occasion de vérifier *de visu* l'exactitude d'Hérodote lorsqu'il décrit la manière d'uriner chez les Égyptiens, je fus accosté par un vieil Arabe conduit par un jeune enfant à demi nu. Le pauvre homme était aveugle, mais s'approchant avec confiance : « Bonjour, citoyen, me dit-il, donne-moi quelque chose, je » n'ai pas encore déjeuné. » Étourdi de cette apostrophe républicaine, je prends dans ma poche tous les sous de France qui s'y trouvaient, et les mets dans la main de l'Arabe. Celui-ci les tâte entre ses doigts et s'écrie : « Cela ne passe » plus maintenant, mon ami ! » Je me fis de suite donner une piastre turque et la tendis à l'aveugle patriote. « C'est bon » cela ! dit-il alors, je te remercie, citoyen ! » — On trouve ainsi à chaque instant à Alexandrie de vieux souvenirs de notre campagne d'Égypte. J'arrivai enfin auprès des obélisques, situés devant le mur de la nouvelle enceinte qui les sépare de la mer dont ils sont éloignés de quelques toises seulement. De ces monuments, au nombre de deux, l'un est encore debout et l'autre renversé depuis fort longtemps. Tous deux en granit rose, comme ceux de Rome, et à peu près du même ton, ils ont environ soixante pieds de hauteur, y compris le pyramidion. Un léger examen des trois colonnes d'hieroglyphes, inscrites sur chacune de leurs faces, m'apprit que ces beaux monolithes ont été taillés, consacrés et érigés devant le *temple du Soleil* à Héliopolis, par le Pharaon Thoutmosis III, ce qui porte leur antiquité à (*lacune*) ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à (*lacune*) ans avant l'époque actuelle. Les légendes latérales ont été postérieurement ajoutées sous le règne de Rhamsès le

Grand ; et la légende royale de Rhamsès VII (Phéron), son successeur immédiat, a été sculptée sur les faces nord et est, entre les légendes latérales et l'arête de l'obélisque, mais en très petits caractères hiéroglyphiques. — Ainsi les obélisques d'Alexandrie remontent aux temps pharaoniques, comme la beauté de leur travail suffirait d'ailleurs pour le démontrer, et ont été sculptés à trois époques différentes, mais toujours dans la XVIII^e Dynastie. Ce sont les premiers voyageurs européens ou les premiers Francs établis à Alexandrie qui auront donné à ces monuments le nom d'*aiguilles de Cléopâtre*, appellation aussi inexacte que le nom de *colonne de Pompée*, appliqué à un monument des bas temps romains.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Alexandrie, le 22 août 1828.

Je risque ces lignes par un bâtiment toscan qui part demain pour Livourne. Comme il est fort douteux que cette lettre te parvienne aussitôt que celle dont veut bien se charger notre excellent commandant de l'*Égée*, lequel retourne en Europe et met à la voile mardi prochain, je mets un numéro 1 provisoire à celle-ci, réservant tous les détails pour la seconde, qui sera le véritable numéro premier.

Je suis arrivé le 18 août dans cette terre d'Égypte, après laquelle je soupirais depuis si longtemps. Jusques ici elle m'a traité en mère tendre, et j'y conserverai, selon toute apparence, la bonne santé que j'y apporte. J'ai pu boire de l'eau fraîche à discrédition¹, et cette eau-là c'est de l'eau du

1. Il en but trop. Plus tard, quand il fut rentré en France, les médecins constatèrent qu'elle lui avait fait beaucoup de mal, pour ce qu'il l'avait bue trop souvent *non filtrée*.

Nil qui nous arrive par le canal nommé *Mahhmoudiéh*, en l'honneur du Pacha qui l'a fait creuser.

J'ai visité M. Drovetti le soir même de mon arrivée, et là j'ai appris qu'il m'avait écrit et conseillé de ne point venir cette année. Ma bonne étoile a brillé dans cette occasion si importante, puisque la lettre ne m'est point arrivée à temps¹. Depuis cette époque, les choses sont bien changées. Vous devez connaître déjà la convention pour l'évacuation de la Morée, consentie le 6 juillet par Ibrahim-Pacha, et signée il y a une douzaine de jours par le Vice-Roi Mohammed-Aly. Mon voyage ne rencontrera aucun empêchement. Le Pacha est informé de mon arrivée, et il m'a fait dire que j'étais le bienvenu ; je lui serai présenté demain ou après-demain au plus tard. Tout se dispose au mieux pour mes travaux futurs, et les Alexandrins sont si bons que j'ai déjà secoué tous les préjugés que les *Commissionnaires d'Égypte*² m'avaient inspirés contre eux.

Je suis venu m'établir le 19 au soir chez M. Drovetti, dont je n'ai pu ni voulu refuser les offres hospitalières. J'occupe, dans le palais du consulat de France, un petit appartement délicieux, donnant sur le bord de la mer et où l'on jouit d'une fraîcheur charmante. L'ordre d'exécution de nos projets sur Alexandrie et ses environs est déjà réglé ; ils comprennent les obélisques dits de Cléopâtre, dont nous aurons enfin une copie exacte, et ensuite la colonne de Pompée. Il faut savoir enfin à quoi s'en tenir sur son inscription dédicatoire, et si elle porte le nom de l'empereur *Dioclétien* : nous en aurons une bonne empreinte.

Notre jeunesse est émerveillée de ce qu'elle a déjà vu..... A ma prochaine les détails : la série de mes lettres d'observation commencera réellement avec elle.

1. C'est la lettre du 3 mai 1828, publiée en partie aux pages 1-2 du présent volume.

2. Jomard et quelques autres membres de la *Commission d'Égypte*.

23 août 1828.

Je suppose, mon bien cher ami, que tu auras déjà reçu la lettre que notre station devant Agrigente, en Sicile, me permit d'envoyer à terre et de recommander à toute la diligence des autorités siciliennes. Je crains bien, toutefois, que la paresse, endémique dans cet heureux climat, n'ait fait oublier de l'expédier à Palerme.... Je te faisais part de la douce espérance de descendre à terre au milieu des temples grecs les plus conservés de toute la Sicile : malheureusement, grâce à la canardise du sieur *Salvador Montuoro* (que je te prie de recommander aux Affaires étrangères), on nous a amusés pendant vingt-quatre heures en nous faisant espérer à chaque instant qu'on nous donnerait la pratique, et c'est la faute de ce prétendu vice-consul de France si nous ne l'avons obtenue. C'est du moins l'assertion des officiers siciliens de la *Santé* qui, d'ailleurs, ne nous parlaient qu'en tremblant et à une distance de trente pieds, vu qu'on nous supposait imprégnés de tous les miasmes de la *grande peste de Marseille*. — De guerre lasse, nous remimes à la voile et courûmes sur Malte, que nous doublâmes le lendemain 8 août au matin, en passant à une portée de canon des îles de Gozzo et Cumino et de la Cité-Valette, que nous avons parfaitement vue et dans tous ses détails extérieurs.

C'est après avoir reconnu successivement le plateau de la Cyrénaique et le cap Rasat, et avoir longé de temps à autre la côte blanche et basse de l'Afrique, sans être trop incommodés par la chaleur, que nous aperçûmes enfin, le 18 au matin, l'emplacement de la vieille *Taposiris*, nommée aujourd'hui la *Tour des Arabes*. Enchantés d'être si près du terme de notre voyage et empressés de connaître la réception qui nous était réservée en touchant la terre d'Égypte, nous ouvrions de grands yeux et braquions nos lunettes pour découvrir les vaisseaux anglais ou français qui font le fa-

meux *blocus* dont les journaux nous entretiennent avec tant d'aplomb. Nous n'aperçûmes rien de pareil, mais déjà nous distinguions à la lunette la colonne de Pompée et toute l'étendue du *Port-Vieux*.

L'aspect d'Alexandrie devenait imposant à mesure que nous approchions, — une immense forêt de mâts, à travers laquelle on apercevait les maisons blanches de la ville, se déployait devant nous. Enfin, à l'entrée de la passe, notre commandant fit tirer un coup de canon, et nous vîmes arriver un pilote arabe, qui dirigea la manœuvre à travers les brisants et nous fit jeter l'ancre au milieu du *Port-Vieux*.

Il est difficile de rendre l'étonnement que nous éprouvâmes de nous trouver entourés de vaisseaux français et anglais chargés du *blocus*, pacifiquement mouillés à deux encablures de vaisseaux égyptiens ou turcs, et touchant presque deux bâtiments de guerre algériens, qu'on a ordre d'attaquer s'ils font mine de sortir, et de prendre de force s'ils s'éloignent du port. — Le fond de ce singulier tableau, véritable maccédoine de peuples, est occupé par les carcasses des vaisseaux égyptiens et turcs échappés au désastre de Navarin ! Voilà, je pense, une preuve de la haute influence du Pacha sur l'esprit des Égyptiens, dont il maîtrise ainsi les haines et les justes ressentiments nationaux. Du reste, c'est là un spectacle bien fait pour caractériser le décousu de la politique européenne.

Le 18, à cinq heures, à peine mouillés dans le port, des officiers supérieurs des vaisseaux français vinrent à notre bord nous donner d'excellentes nouvelles. Nous sûmes que, le 6 juillet, les amiraux qui commandent les forces alliées en Morée eurent une entrevue avec Ibrahim-Pacha, et jetèrent les bases d'une convention dont le résultat devait être l'évacuation de la Morée par les troupes égyptiennes; que, sept jours avant notre arrivée, l'amiral Codrington était venu faire signer au Pacha ladite convention, laborieusement préparée par M. Drovetti, et que l'amiral anglais, qui, depuis

un mois, court la Méditerranée *en couleuvrinant* pour ne pas rencontrer l'amiral Malcolm, qui est nommé à sa place et auquel il doit rendre le commandement, a voulu, en se donnant l'honneur de cette importante négociation, se préparer un moyen de rentrer en grâce à Londres.

Mais le fait est que toute cette affaire a été conduite par M. de Rigny et M. Drovetti. Déjà plusieurs vaisseaux français et anglais et un très grand nombre de bâtiments de guerre égyptiens — car le Pacha a encore une marine immense — sont partis d'Alexandrie pour aller chercher Ibrahim-Pacha et la première division de son armée, pour les transporter ici, où on les attend dans une quinzaine de jours.

Le chancelier du consulat de France vint aussitôt à bord pour me faire compliment de notre bonne arrivée, de la part de M. Drovetti, qui est à Alexandrie, ainsi que le Vice-Roi. Le soir même, sur les six heures, je me rendis à terre avec le commandant, Rosellini, Bibent, Ricci et quelques autres. Je bénis le *sol Égyptien*, en le touchant pour la première fois, — et, à peine débarqués, nous fûmes entourés par des conducteurs d'ânes (les fiacres du pays). C'est montés sur ces nobles roussins au poil lisse et au trot délicat que nous fîmes notre entrée triomphante dans Alexandrie. — Toutes les descriptions que l'on peut lire de cette ville ne sauraient en donner une idée. C'est une véritable apparition des antipodes et l'on se trouve tout à coup dans un monde nouveau où rien ne ressemble à ce qu'on a vu jusques-là : des couloirs étroits et bordés d'échoppes, encombrés d'hommes de toute couleur, de chiens couchés et de chameaux attachés en chapelet, des cris rauques, mêlés à la voix glapissante des femmes, et d'enfants à demi nus, une poussière étouffante, et par-ci par-là quelque seigneur magnifiquement habillé et maniant un superbe cheval, — voilà ce qu'on nomme une rue d'Alexandrie!

Après une demi-heure de marche et une infinité de dé-

tours, nous arrivâmes chez M. Drovetti, qui nous reçut au mieux. Il m'avoua que mon arrivée le surprenait un peu, mais qu'il se félicitait de ce qu'une lettre qu'il m'avait écrite au mois de mai, pour me détourner de venir, ne m'était point parvenue; — que, depuis cette époque, les choses avaient changé et que mon voyage ne souffrirait point d'obstacle; que, du reste, sa maison serait la mienne et qu'il m'avait préparé un appartement. J'acceptai cette offre obligeante, et je suis venu le 19 m'établir à Alexandrie, dans le Palais de France, l'ancien quartier général de notre armée, où j'occupe un charmant petit appartement, — celui du *général Kléber*. Ce n'est point sans émotion que je me suis couché dans l'alcôve où a dormi le *vainqueur d'Héliopolis*.

Tout dans cette ville respire le souvenir de notre ancienne puissance et montre combien l'influence française s'exerce avec facilité sur la population égyptienne. En arrivant, j'ai entendu les tambours des troupes du Pacha battre la retraite française et les fifres jouant le même air que les nôtres. Toutes nos marches de la République sont adoptées par le Nizam-Gédid, et je ne puis résister au plaisir de raconter une rencontre que j'ai eue, il y a trois jours, en allant visiter l'obélisque de Cléopâtre. Au sortir de la ville et au milieu des collines de sable qui couvrent les débris de l'antique Alexandrie, un vieil Arabe aveugle, conduit par un jeune enfant, s'avance vers moi et me dit en saluant de la main : « *Bonjour, citoyen ! donne-moi quelque chose, je n'ai pas encore déjeuné.* » Ne pouvant résister à une telle éloquence, je prends tous les sous de France que j'avais dans ma poche et les mets dans la main de l'Arabe. Celui-ci, tâtant les pièces de monnaie entre ses doigts, s'écrie : « *Cela ne passe plus ici, mon ami ! — Ah ! voilà qui est bon, mon ami. Je te remercie, citoyen !* » dit ensuite mon aveugle, après avoir tâté une piastre égyptienne que je lui donnai en échange des sous démonétisés.

..... Je supporte la chaleur on ne peut mieux; il semble

que je suis né dans le pays, et les Francs ont déjà trouvé que j'ai tout à fait la physionomie d'un Copte. Ma moustache, noire à faire plaisir et déjà fort respectable, ne contribue pas mal à m'orientaliser la face. J'ai pris, du reste, les us et coutumes du pays, force café et trois séances de pipe par jour. Le tabac est délicieux en entremêlant chaque bouffée d'une gorgée de moka, fort doux du reste, et où l'on trouve à la fois à boire et à manger. Plus, la sieste obligée, après dîner, de deux heures à quatre.

Tous mes jeunes gens mangent avec moi à la table somptueuse de M. Drovetti, mais tous, à mon exemple, font preuve de sobriété et savent résister à leur appétit. —

J'ai déjà vu, comme tu le penses bien, la colonne de Pompée, qui n'a rien de fort extraordinaire, mais où j'ai trouvé cependant à glaner. J'ai reconnu, parmi les débris antiques mais sans ordre qui forment sa base, une pierre de grès cristallisé, ou plutôt une sorte de *marbre salin*, portant en hiéroglyphes la légende royale de Psammétichus II.

Je suis allé plus souvent, et toujours en bourrique, monture nommée *Bon Cabal* par les jeunes Arabes qui les conduisent, aux obélisques de Cléopâtre, dont celui qui est debout appartient au Roi, qui devrait bien le faire prendre. Le voisin, renversé dans le sable, appartient aux Anglais. J'ai déjà copié et fait dessiner la plus grande partie de leurs inscriptions. J'en aurai, et pour la première fois, un dessin exact : la planche de la *Commission* n'est pas supportable. Ces obélisques à trois colonnes de caractères ont été érigés par Moeris (Thoutmosis III) devant le *grand temple du Soleil à Héliopolis*. Les inscriptions latérales sont de Rhamsès VI (Sésostris), et j'ai découvert, entre les colonnes latérales de la face est et l'arête, deux petites inscriptions hiéroglyphiques offrant la légende de Rhamsès VII ou Sésostris II ; ainsi trois époques sont marquées sur ces monuments. Les dés antiques, carrés et en granit rose, sur lesquels ces obélisques étaient fixés et qui leur servaient de base, existent



Mohammed-Aly, souverain d'Egypte.

Photographie, Express sur demande de M^e le Comte de Forbin,
faite à Alexandrie en Mars 1848.

Coll. de C. Kell.

MOHAMMED-ALY (1769-1849)

encore, et c'est en faisant fouiller par des Arabes autour du dé de l'obélisque renversé, celui des Anglais, que le père Bibent, chargé des fouilles, a reconnu que ces obélisques ont été placés par le mauvais goût romain sur un socle à trois marches : c'est le plus ancien exemple d'un monument égyptien gâté par des embellissements hors de propos. Bibent est tout fier de cette *première découverte*.

24 août.

C'est ce matin à huit heures que j'ai eu une audience du Pacha. Son Altesse habite plusieurs belles maisons construites en bois, mais avec beaucoup de soin et dans le genre des palais de Constantinople. Ces édifices, d'assez bonne apparence, sont situés dans l'ancienne île du Phare. M. Drovetti, qui devait nous présenter, nous a conduits au Palais, le commandant, Lenormand et moi, dans sa calèche, attelée de deux chevaux fringants, et qui circulait avec une merveilleuse facilité dans les rues tortueuses et étroites d'Alexandrie, grâce à l'adresse infinie du cocher.

A notre suite et montés sur de fougueuses bourriques, galopaient nos jeunes gens en grand costume.

Descendus au grand escalier de la salle du Divan, nous sommes entrés dans une vaste salle remplie de fonctionnaires publics, et l'on nous a immédiatement introduits dans une seconde salle percée à jour, dans un angle de laquelle, entre deux fenêtres, était assis Mohammed-Aly, dans un costume fort simple et tenant en main une pipe chargée de diamants. Sa taille est médiocre et l'ensemble de sa physionomie a une teinte de gaité, qui surprend dans un homme occupé de si grandes choses et accablé de tant de soucis. Le trait saillant de sa figure est une paire d'yeux d'une extrême vivacité, et qui font un singulier contraste avec une barbe blanche qui tombe et qui s'étend sur sa poitrine.

Son Altesse, après avoir demandé de nos nouvelles, a dit que nous étions les bienvenus, et m'a questionné sur mon projet de voyage. J'ai dit que je désirerais aller jusques à la seconde cataracte, et que je sollicitais des firmans de Son Altesse. Ils m'ont été accordés sur-le-champ, avec deux *tchalous* du Pacha, pour nous accompagner et nous faire respecter *en tout et partout*.

On a ensuite parlé des affaires de la Grèce, et Son Altesse nous a raconté la nouvelle du jour, la mort d'*Ahmed-Pacha*, de Patras, assassiné par des Grecs, introduits dans sa chambre par des soldats albanais gagnés d'avance. Le brave Turc, quoique fort âgé, en a tué sept de sa main, et il a dû succomber sous le nombre. Cette aventure paraissait profondément toucher le Pacha d'Égypte.

Il nous a régaleés d'une tasse de café sans sucre, après quoi nous avons pris congé de Son Altesse, qui nous accompagnait avec des saluts de mains on ne peut plus gracieux. — Aussitôt que les firmans qu'on expédie seront en mes mains, je serai en mesure de gagner le Caire, et, de là, la Haute Égypte. Mais je veux laisser passer les chaleurs d'août, et je resterai à Alexandrie jusques au 12 de septembre, employant tout ce temps à mes préparatifs, pour m'arrêter le moins possible au Caire.

Je suis d'ailleurs ici comme un coq en pâte, gâté par tout le monde, et surtout par M. Drovetti, quoique sa santé se trouve dans un état pitoyable. Il faut absolument qu'il regagne l'Europe, parce que la *dengue* le dévore. J'ai trouvé ici dans M. Mechlin, le consul de Larnaka en Chypre, un homme fort aimable et un ancien de l'expédition d'Égypte, qui ne marchande pas le pauvre Jomard. — M. d'Anastazy, consul général de Suède, me comble de politesses; c'est un homme respectable sous tous les rapports. J'ai beaucoup à me louer aussi de M. Rosetti, consul toscan, et du consul d'Autriche, M. Acerbi. Le gendre de M. Drovetti, consul de Sardaigne, Pedemonte, est une de mes meilleures connais-

sances de Turin, et il ne m'a cédé qu'avec peine à son beau-père¹. — Le soir de mon entrée à Alexandrie, la cavalcade de bourriques fut interrompue par Pietrino Santoni, qui vint se jeter à mon cou au moment où je ne m'y attendais guère. — Ainsi, mon cher ami, je suis au mieux, et tu peux et dois être sans inquiétude sur mon sort. —

Alexandrie, 25 août 1828.

Je t'écris cette lettre, mon bien cher ami, pour un objet tout particulier et auquel je m'intéresse vivement. Il s'agirait de rendre un service à M. Poupel, lieutenant de vaisseau et commandant en second de cette bonne *Églé*, sur laquelle nous avons eu, grâce à l'extrême bonté des chefs, une traversée on ne peut plus agréable. Je te prie de payer la dette de ma reconnaissance en sollicitant auprès de l'Université *une bourse* dans un collège royal pour le fils de notre lieutenant, *Louis-Théodore Poupel*, âgé de onze ans, étudiant au Collège de Cherbourg..... Son père, chevalier de Saint-Louis, est au service depuis vingt-cinq ans..... et le grand-père du jeune élève, M. Augustin Poupel, chevalier de la Légion d'honneur et commissaire principal de la Marine, a servi depuis quarante-quatre ans. Je te recommande cette affaire de la manière la plus instante, et je me réjouirais sincèrement du succès qui me paraît très probable, parce que M. Poupel a des droits réels à cette faveur. Adieu, mon cher ami. Je t'embrasse de cœur. Tout le monde se porte bien.

J.-F. CHAMPOLLION.

1. Ce fut Lenormant, qui s'installa chez Pedemonte.

HIPPOLYTE ROSELLINI A CHAMPOLLION-FIGEAC

Alexandrie, le 26 août 1828.

..... Le lendemain de la présentation de Saghir¹ au Pacha, c'est-à-dire le 25, a été présentée la Commission toscane par notre Consul, qui est dans l'ancienne intimité du Pacha, et j'ai présenté la lettre du Grand-Duc. Ce brave Turc a été charmant. Il m'a particulièrement chargé de remercier le Grand-Duc de la confiance qu'il avait en lui en nous envoyant dans son pays; que l'Égypte devait être considérée par nous comme notre pays même; qu'il avait donné toutes les dispositions pour notre sûreté parfaite. Il a allongé la conversation en faisant des questions politiques sur les circonstances actuelles.

On voit bien combien est-il enchanté de cette évacuation de la Morée. Il nous a donné aussi le café sans sucre, mais il paraît que ce jour-là le pot-au-feu n'avait pas versé comme la veille, car Saghir a reçu un très mauvais café tandis que le nôtre était fort bon.

Ensuite nous avons été chez le Bey, gouverneur d'Alexandrie, qui nous a fait mille politesses, en nous donnant de plus la pipe. Il a parlé de la peste, et nous a dit qu'il espère que le voyage de Pariset restera inutile, car depuis trois ans on n'a pas eu du tout la peste en Égypte et qu'on s'est persuadé qu'elle n'est pas indigène, et que la seule précaution de la quarantaine peut les garantir. — Ainsi soit-il !

Tous ces consuls étrangers sont aux petits soins pour nous, surtout d'Anastasy. Il serait bien curieux pour vous de voir la mine de Saghir avec ses moustaches, et la pipe à laquelle il s'est habitué comme un vieux Turc. Au Caire nous prendrons le costume arabe. Je vous prie, lorsque vous ferez un autre article dans les journaux, de signaler aussi notre présentation au Pacha et tout ce que vous croirez convenable. — Le mouvement dans la Méditerranée

1. *Saghîr*, ou mieux *Çaghîr*, mot arabe signifiant le jeune, le cadet, surnom qui fut donné à Champollion par son frère, dès sa seizième année.

doit vous fournir des occasions fréquentes pour nous faire avoir de vos nouvelles et des choses qui peuvent nous intéresser.

Je ne sais pas si vous vous rappelez d'un *certain Cariglia*, qui avait imprimé il y a huit ou dix mois une *Lettre folle sur la magie et la cabale* des hiéroglyphes. Nous l'avons rencontré ici, et il vient de me faire cadeau, pour l'offrir au Grand-Duc, d'un colosse de *Sésostris en brèche* de trente-trois pieds de hauteur, qu'il a fouillé à Memphis, où il est encore. A dire vrai, je pense qu'il l'a offert parce qu'il n'a pas les moyens de l'emporter. Si les scies peuvent l'attaquer et le mettre en morceaux, je l'emporterais certainement¹.

..... Cette bonne chaleur est une source de santé; nous fondons toujours comme des chandelles, et, ce qui est curieux, on engrasse plutôt que de maigrir.

Portez-vous bien toujours et recevez mille amitiés de votre très attaché de cœur,

H. ROSELLINI.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Alexandrie, 29 août 1828.

Je profite, mon bien cher ami, du renvoi au 30 du départ de notre excellent commandant pour t'écrire encore quelques lignes. Ce retard est occasionné par la marche des événements politiques qui se compliquent, *pour* ou *contre* les intérêts du pays d'Égypte. Je t'ai parlé du traité d'évacuation de la Morée, consenti par Ibrahim et ratifié par le Pacha. On a dû avoir connaissance des préliminaires de cette convention à Paris, vers les derniers jours de juillet, par les vaisseaux *le Trident* et *le Hussard*, que nous avons trouvés en quarantaine en arrivant à Toulon. On comprend donc difficilement ici le départ de l'expédition française partie

1. Il va sans dire que Champollion ne l'aurait pas permis.

vers le 15 août de Toulon, à ce que nous annonce le commandant du brick *le Nisus*, arrivé ici en onze jours de traversée, avec un agent des Affaires étrangères, M. Gros, qui, suivi de M. de Saint-Léger, neveu du ministre de la Marine, venait ici pour stipuler les articles de la convention, déjà signée et en pleine exécution, puisqu'on a nouvelle de l'arrivée à Navarin de la flotte turque et alliée, — combinée et destinée à ramener en Égypte Ibrahim-Pacha et le premier convoi de ses troupes. La nouvelle du départ de notre armée de Toulon pour la Morée a produit ici une sensation fâcheuse sur le Pacha, qui a fini par n'y plus voir qu'un moyen de se justifier de sa convention auprès de la Porte, en prétendant qu'instruit de la prochaine arrivée à Navarin d'une force française supérieure aux siennes, il avait cru devoir saisir un moyen de sauver sans coup férir les douze à quatorze mille hommes qui lui restaient dans le Péloponnèse.

Cependant, le Pacha est fort ennuyé, au fond, de cette expédition française, qui compromet notre gouvernement vis-à-vis de la Porte, et le place, lui, Mohammed-Aly, dans un certain embarras avec nous. On craint beaucoup ici, et je parle d'après des chapeaux et des turbans bien instruits, que notre gouvernement ne soit, dans cette occasion-ci, la dupe de la politique anglaise qui nous a poussés à cette expédition, en promettant des secours et des transports qui ne sont nulle part, et cela dans le but de nous engager ostensiblement contre la Porte au moment même où ils signent eux-mêmes un traité d'alliance avec le Sultan Mahmoud, qui se défend comme un lion. On dit que les Russes sont déjà à Philippopolis, à huit ou dix lieues d'Andrinople, et qu'un terrible incendie a déjà dévoré la moitié de Constantinople. Ces nouvelles doivent encore rester en quarantaine, jusques à plus ample confirmation. Dans tous les cas, on peut se vanter à Paris d'avoir jeté dix mille hommes à la mer, en les envoyant dans un pays dénué de tout, et dans la saison de toutes les maladies. Que le grand

Amon nous soit en aide ! C'est par le *Nisus* que j'ai reçu ta lettre du 28 juillet, portant copie de celle que m'écrivait M. Drovetti du camp du Vice-Roi, dans le Delta, le 3 mai. Cette lettre a dû t'inquiéter, et j'avoue que, si je l'eusse reçue à Paris, je ne serais point parti; heureusement qu'elle n'est point arrivée à temps, et c'est la main d'Amon qui l'a détournée. Le Pacha trouvait en effet qu'il était bon d'attendre, mais il convient, et de fort bonne grâce, que, puisque le vin est tiré, il faut le boire. D'ailleurs, la population de l'Égypte est plus déclarée que jamais pour les Francs¹, et surtout pour les *Fransāouis*, qu'elle porte dans son cœur. Cela est d'autant plus vrai qu'avant-hier, au moment où la nouvelle du départ de notre flotte, de Toulon, se répandit parmi le peuple d'Alexandrie, plusieurs hommes du peuple demandèrent à diverses personnes du Consulat si c'était *demain que les Fransāouis devaient débarquer*, et ils se réjouissaient de leur arrivée. Cela vient de ce que Mohammed-Aly n'est secondé par aucun des officiers osmanlis qui l'entourent. Ceux-ci foulent et oppriment le peuple, et le peuple les déteste. Les malheureux Égyptiens comparent involontairement le régime du Pacha à celui de l'armée française, et tout l'avantage est de notre côté. Dire qu'on nous désire, ce serait trop; la religion s'y oppose. Il est toutefois certain qu'on nous verrait arriver sans répugnance; mais l'âge des héros est passé. — Je serai donc reçu au mieux par la population de la Haute et de la Basse Égypte. M. Drovetti est maintenant charmé de mon arrivée, et c'est lui qui me fait le tableau le plus agréable de mon futur voyage. Je compte rester ici jusques vers le 12 septembre, pour laisser passer les chaleurs du Caire, où règne dans ce moment-ci une espèce de typhus, mais fort bénin, à mesure que le chaud baisse et que le Nil hausse. Le fleuve saint a

1. Les *Francs* sont les Européens en général, et les *Fransāouis*, les Français.

donné des inquiétudes ces jours derniers; il manquait quelques coudées pour assurer la future récolte. *Où en est le Nil?* était la question de tous les quarts d'heures, depuis le palais du Pacha jusques aux débris de citerne dans lesquels logent les pauvres familles des fellahs, au milieu de l'enceinte déserte de l'Alexandrie grecque. Le Nil a fait son devoir et la crue est assurée pour la Basse Égypte; deux coudées de plus feront l'affaire du haut pays, et on y compte. Ma santé est toujours excellente, ainsi que celle de tous mes pèlerins.

Bibent achève les trois marches de l'obélisque qui ont été connues de la *Commission*, comme je viens de le vérifier; mais elle a noblement estropié les inscriptions hiéroglyphiques. Mes dessins avancent. Je m'occuperai ensuite de l'inscription de la colonne de Pompée, sur plusieurs mots de laquelle on n'est pas d'accord. Une bonne empreinte en papier décidera l'affaire.

M. Drovetti est malade; le pire de tout, c'est qu'il a l'imagination frappée. Le mieux serait que le ministre lui permit de revenir très prochainement; s'il reste encore une année ici, c'est un homme mort. Il a vu successivement succomber tous ceux qui sont arrivés avec lui il y a vingt-six ans, et cela le frappe.

Mille amitiés à notre excellent M. de Féruccac, et dix mille civilités arabes à Madame. Mes respects et tendresses à l'arcade Colbert. Embrasse Dubois pour moi, et dis-lui que je lui écrirai quand j'aurai quelque bonne chose à lui marquer.

Adieu, tout à toi de cœur.

Alexandrie, 10 septembre 1828.

J'aime à espérer, mon cher ami, que tu auras reçu depuis quelques jours mon numéro 1, daté du 24 août, lequel est venu en France par le retour de ma bonne corvette *l'Églé*. M. Cosmao Dumanoir, notre excellent commandant (du-

quel je te prie de faire dire toute sorte de bien au ministre de la Marine par notre ami M. de Féruccac), n'aura point perdu un instant, à son arrivée à Toulon, pour faire taillader ou parfumer mes lettres et les mettre sur-le-champ à la poste. Elles vous rassureront tous sur notre destinée présente et future, car il a dû naturellement s'élever quelque inquiétude sur la manière dont nous serions reçus en Égypte, après la réception de la lettre de M. Drovetti, et par le parti que semble avoir pris de lui-même le gouvernement de contremander mon départ par une dépêche télégraphique, si j'en crois un journal de Paris que nous avons reçu. Heureusement, et très heureusement, que ni lettre ni dépêche ne sont arrivées à temps. Il était donc écrit *là-haut* que je verrais mon Égypte cette année-ci, malgré les nuages politiques qui se croisent sur le ciel d'Orient et que poussent des vents du nord, et surtout des vents de l'ouest dont nous ne comprenons pas trop la direction. Mon voyage s'effectuera avec toutes les facilités possibles et sans le moindre danger. Si je juge de l'avenir d'après le passé, ce ne sera point de la population musulmane que viendront les obstacles, mais bien de la part des Francs, c'est-à-dire des *chrétiens* qui, en Égypte comme dans le reste du Levant, sont de la pire espèce.

La nouvelle du départ de l'expédition militaire de Toulon, et son arrivée en Morée n'ont produit ici aucune espèce de sensation sur le peuple. Le Pacha, seul, en a été un peu froissé dans les premiers moments, parce qu'après avoir consenti à l'évacuation de la Morée par les troupes égyptiennes, en laissant une très faible garnison dans cinq places fortes, il n'a pu voir sans dépit, et sans craindre que la Porte ne le regardât comme un traître, l'arrivée subite des Français pour occuper le pays. Mais il a pris son parti en brave et se servira du tout pour démontrer à la Porte qu'il a bien fait de retirer son fils et les troupes qui, étant déjà travaillées par des maladies, pouvaient être considérées comme

perdues si elles eussent voulu tenir devant les troupes françaises. La seule inquiétude de Mohammed-Aly porte sur la manière dont Ibrahim, qui depuis longtemps brûle du désir de mesurer ses soldats en ligne contre des bataillons européens, prendra l'arrivée inopportunne des Français avant son évacuation. Cette affaire, du reste, a été menée à Paris (selon nous autres Égyptiens, du moins) comme toutes les autres, c'est-à-dire *sans à-propos et sans direction bien calculée*. — Le seul résultat effectif sera de compromettre la France vis-à-vis de la Porte, ce qui fait le compte des Russes et de la sournoiserie anglaise, qui se fera turque si les Russes ne sont point arrêtés par le désespoir des Turcs. Du reste, le général Maison est arrivé de Paris en Grèce, ayant dans sa poche des instructions rédigées par des imbéciles. Il devait, selon leur teneur, débarquer aux îles de Sapience, où on ne trouve ni une goutte d'eau, ni la place nécessaire pour ranger trois compagnies de front. Il faudra voir la suite de tout cela. Dans quelques jours d'ici nous saurons comment Ibrahim aura exécuté un traité qu'on n'exécute pas de notre côté. On espère qu'il se soumettra à la circonstance. Le Sultan avait ordonné aux troupes égyptiennes de venir en Roumérie, — et elles doivent, dans ce moment, voguer vers l'Égypte, — c'est de la part du Pacha un pas bien délicat ! Voilà assez de politique générale. J'en viens à la mienne en particulier.

Il m'a fallu déployer ici toutes les ressources diplomatiques (tout cet article est absolument confidentiel). Tu as pu voir par la lettre de M. Drovetti, datée du camp de Gémialé, qu'il y avait de l'exagération dans les motifs qui retardaient l'opportunité de mon voyage en Égypte. Tout cela n'était au fond qu'un calcul d'intérêt personnel. Les marchands d'antiquité ont tous frémi à la nouvelle de mon arrivée en Égypte avec le projet de fouiller. La cabale a donc été montée lorsqu'il s'est agi de l'expédition de mes firmans pour les fouilles. Le ministre Boghoz et le Pacha

ont été circonvenus, et Son Altesse avait déclaré ne vouloir donner de firman qu'à ses amis Drovetti et Anastazy. On me proposa donc de n'y plus songer; mais je déclarai dans une note remise au chancelier du consulat général de France que, étant venu en Égypte avec mission de fouiller pour les musées du Roi, j'étais obligé de faire connaître aux *ministres* du Roi les causes qui m'avaient empêché de remplir cette partie de mes instructions; que ces refus de firmans ne provenaient que d'une intrigue mercantile; que, venant au nom du Roi, envoyé par lui et par son gouvernement, c'était faire une injure au caractère dont j'étais revêtu que de me refuser une faculté qu'on avait accordée à des gens tels que Belzoni, Passalacqua, Laborde, Rifaud, etc.; que, si le Pacha et son ministre tenaient à la réputation qu'on leur avait faite en Europe de protecteurs des sciences et des arts, c'était la seule occasion, en m'accordant un firman pour les fouilles, où ils auraient véritablement à donner encouragement et protection à la science, n'ayant fait jusques-là, par des firmans semblables, qu'encourager et favoriser des (*cachet*) intérêts personnels et des spéculations de commerce; que mes fouilles avaient un tout autre but qu'une spéculation (*cachet*), ne voulant en faire que pour connaître le gisement des objets qu'on trouve dans les tombeaux, et tous les objets que je découvriraient devant être déposés dans le Musée du Roi, que le Pacha s'était fait lui-même un plaisir d'orner par l'envoi de quarante bijoux en or. Cette note, à laquelle j'ajoutais quelques autres considérations, fut mise sous les yeux de M. le ministre Boghoz. Cette démarche et l'*opinion publique* d'Alexandrie, car il y en a aussi une, décidèrent l'affaire. Les opposants craignirent la publicité dont je menaçais (sans nommer personne) par les journaux d'Europe, et ces firmans en bonne règle et tenue m'ont enfin été remis aujourd'hui; MM. Drovetti et Anastazy nous ont même cédé leur droit de fouille dans les lieux réservés.

Toute cette affaire a retardé le départ de ma caravane pour le Caire. Mais il est irrévocablement fixé au dimanche. —

Alexandrie, 13 septembre 1828.

Mon départ pour le Caire est définitivement arrêté pour demain. Je mettrai à la voile à huit heures, et les deux bâtiments sur lesquels naviguera ma caravane entreront dans le Nil après-demain de très bonne heure, après avoir parcouru toute la longueur du canal du Sultan Mahmoud, dit *le Mahhmoudiéh*, celui même auquel ont travaillé Coste et le petit Florentin Masi. Dans quarante-huit heures *j'aurai vu* le fleuve saint que jusques ici je n'ai fait que *boire*, et cette terre d'Égypte, après laquelle j'ai si longtemps soupiré. Alexandrie est de la Libye toute pure, et je la quitte sans regret, après en avoir épousé toutes les douceurs et y avoir reçu mille politesses, aussi franches, pour le moins, de la part des musulmans que de celle des chrétiens.

Je reviens à l'instant (à huit heures du soir) de faire ma visite d'adieu au Pacha. Son Altesse a été charmante : je l'ai remercié de la protection ouverte qu'il nous accordait. Il a répondu que, les princes chrétiens traitant ses sujets avec distinction, son devoir était d'en faire autant. Nous avons parlé hiéroglyphes, et il a fini par me demander une traduction des obélisques (*sic*) d'Alexandrie. Je la lui ai promise, et il l'aura demain matin, mise en turc par le chancelier du consulat de France.

Mohammed-Aly a voulu savoir jusques à quel point de Nubie je voulais pousser mon voyage, et il m'a assuré que nous recevrions partout honneur et accueil. Je l'ai quitté après force compliments que sa modestie repoussait d'une manière fort aimable.

Demain je monte sur mon vaisseau général et je prends le commandement. J'ai organisé mon monde, réglé les occupations de chacun à bord, distribué les charges et les fonc-

tions. C'est, à tout prendre, un petit gouvernement très bien combiné, marchant *par ordres du jour*, auxquels chacun obéit, car tout y concourt au bien général. Tout ira bien. Ricci est chargé de la santé et des vivres; Duchesne, de l'arsenal; Bibent, des fouilles, ustensiles et engins; Lhôte, des finances; Gaetano Rosellini, du mobilier et des bagages, etc. Nous avons avec nous deux domestiques et un cuisinier arabes, deux autres domestiques barabaras; mon homme à moi, Soliman, est un Arabe de belle mine, et dont le service est excellent.

Deux bâtiments à voile nous porteront sur le Nil. L'un est le plus grand *mâasch* du pays et il a été monté par S. A. Mohammed-Aly : je l'ai nommé *Isis*. L'autre est une *dahabiéh*, où cinq personnes logeront assez commodément; j'en ai donné le commandement à Duchesne, en survivance du bon docteur Raddi, qui doit nous quitter pour aller à la chasse des papillons dans le désert Libyque. Cette *dahabiéh* a reçu le nom d'*Athyry*. Nous voguerons ainsi sous les auspices des deux déesses les plus joyeuses du Panthéon Égyptien. D'Alexandrie au Caire, nous ne nous arrêterons qu'à Kerroun, l'ancienne *Chereus* (Χερεύς) des Grecs, et à Ssa-el-Hagar, l'antique *Saïs*. Je dois ces politesses à la patrie du rusé Psammétichus et du brutal Apriès; enfin, je verrai s'il reste quelques débris de Siouph ou *Saouafé*, la patrie du jovial Amasis, et, à *Saïs*, quelques traces du collège où Platon et tant de *Grecs-Enfants* allaient jadis à l'école.

Ma santé se soutient, et cette épreuve du climat d'Alexandrie, le plus dangereux de l'Égypte, est de bon augure. Tout le monde est enchanté d'être venu. Pour moi, je bénis le cas que les lettres et les dépêches télégraphiques soient arrivées trop tard. — Il faut saisir la première occasion de rectifier les erreurs commises dans l'annonce de notre départ, insérées dans les journaux.

Angelelli n'est point *professeur*, c'est un dessinateur très distingué, et M. Raddi est un professeur connu de toute

l'Europe par ses belles recherches d'histoire naturelle dans le Brésil. — Tâche de raccommoder cette affaire. Je commence à trouver bien longue l'attente de vos nouvelles. Rien ne nous vient de France. Et Pariset ! Le télégraphe lui aura coupé les jambes. Il a grand tort de n'être pas parti ; nous lui avions déjà fait son lit, ici, et dans notre māasch. Dis-lui de venir, qu'il sera reçu à bras ouverts. Le Pacha connaît son projet de voyage, et, s'il veut de la peste, — il est probable que l'armée d'Ibrahim la rapportera, ou quelque chose d'approchant.

Adieu, mon cher ami, je t'écrirai du Caire. Tout à toi et aux nôtres,

J.-F. CH.

RÈGLEMENT A OBSERVER PENDANT LE VOYAGE

ART. I. — M. Champollion est chargé de la direction générale de l'expédition. Il décide des lieux où l'on devra s'arrêter, du temps qu'on doit rester dans chaque station, et généralement de tout ce qui a rapport à la marche du voyage, à la distribution et à l'ordre des travaux.

II. — M. Hippolyte Rosellini est chargé de la direction en second et de tous les détails d'exécution.

III. — M. Lenormant est nommé Inspecteur général et exerce, sous l'autorité du Directeur et du Directeur-adjoint, une surveillance sur toutes les branches du service ; celui de salubrité lui est spécialement confié, et, à cet effet, il a sous ses ordres les officiers de quart à bord de chaque bâtiment.

IV. — Aucun des membres de l'expédition ne pourra sortir des bâtiments ou s'absenter du camp, sauf en avoir fait connaître préalablement les motifs au Directeur général ou au Directeur-adjoint.

V. — Chacun doit conserver à bord et au camp le poste qui lui aura été assigné pour lui et pour ses effets.

VI. — Les armes et les provisions de poudre seront déposées au moment de l'embarquement entre les mains d'un délégué chargé de leur placement et conservation. Le même délégué ne pourra les remettre à chacun que sur l'autorisation du Directeur.

VII. — Il ne sera tiré aucun coup d'arme à feu sans avertissement préalable.

VIII. — Chaque membre de l'expédition remplira à tour de rôle, à bord du bâtiment sur lequel il sera embarqué, les fonctions d'officier de quart qui seront ci-dessous déterminées.

IX. — Tout le monde se lèvera à l'heure qui sera fixée pour chaque saison. Une demi-heure après, le branlebas aura lieu sous la surveillance de l'officier de quart. La demi-heure suivante sera donnée à la toilette.

X. — L'officier de quart à bord de l'*Isis* présidera aux préparatifs du déjeuner et du dîner. A cet effet, il devra se trouver à bord une demi-heure avant chaque repas.

XI. — Sous aucun prétexte les matelas ne seront déroulés au courant de la journée, à moins d'autorisation du chef du service de santé.

XII. — Le branlebas du soir aura lieu une demi-heure avant le moment fixé pour le coucher, toujours sous la surveillance de l'officier de quart.

XIII. — L'officier de quart surveillera le service des domestiques, de manière à ce que les ustensiles de toilette, de table et cuisine soient tenus avec la propreté convenable, et à ce que chaque objet occupe exactement la place qui lui aura été assignée. Il sera chargé pendant toute la journée de l'exécution des ordres du Directeur. Il portera pour marque de distinction une écharpe rouge au bras gauche.

XIV. — Le roulement des fonctions d'officier de quart, à partir du jour de l'embarquement, est établi ainsi qu'il suit :

A bord de l'Isis :

1 ^e M. Ricci
2 ^e » Angelelli
3 ^e » Bibent
4 ^e » Cherubini
5 ^e » Gaetano Rosellini
6 ^e » N. Lhôte.

A bord de l'Athyry :

1 ^e M. Bertin
2 ^e » Duchesne
3 ^e » Lehoux
4 ^e » Raddi.

XV. — Le chef du service de santé est spécialement chargé de régler le régime diététique qu'on doit suivre soit à bord, soit à terre. Il doit se faire soumettre chaque matin, par le cuisinier, le menu des repas de la journée. Tous les approvisionnements de bouche sont soumis à son contrôle et lui sont expressément consignés.

XVI. — L'architecte de l'expédition est chargé, de concert avec le chef du service de santé, de choisir le local convenable soit pour les campements, soit pour les logements. Il est chargé en chef de la direction des fouilles et de la conservation de tous les ustensiles, instruments

et engins à ce nécessaires. A cet effet, il lui sera remis une note de tous lesdits objets, dont il demeurera responsable.

XVII. — Le conservateur du mobilier sera muni d'une note détaillée contenant l'énonciation de toutes les caisses, colis, etc., formant le matériel de l'expédition à l'exception des effets personnels, des ustensiles de table, de toilette, de cuisine, des provisions de bouche et des instruments de fouilles. Il devra veiller à ce que chacun des objets qui lui sont confiés se conserve en bon état et dans le lieu déterminé pour leur placement, et les remettre à mesure des besoins aux officiers chargés des différents services. Il sera également chargé du transport, du placement et de la conservation desdits objets, lorsqu'on séjournera à terre.

ORDRE DU JOUR DU 11 SEPTEMBRE

Sont nommés :

- 1^e Délégué des directeurs à bord de l'*Athyry*, Professeur Raddi;
 - 2^e Chef de santé, Docteur Ricci;
 - 3^e Architecte de l'expédition et Directeur en chef des fouilles, M. Bibent;
 - 4^e Chef d'armement à bord des deux bâtiments, M. Duchesne;
 - 5^e Conservateur du mobilier, M. Gaetano Rosellini;
 - 6^e Secrétaire général chargé de transmettre les ordres du jour, M. Cherubini.
-

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

14 septembre 1828.

La matinée entière a été employée en préparatifs du *départ* : il devait avoir lieu à huit heures du matin, mais la nécessité d'embarquer des provisions fraîches et de laisser se refroidir le pain confectionné dans la nuit fit perdre quelques heures. Mais enfin, après avoir fait mes adieux à MM. Anastazy, Méchain, Rosetti et Lavison, je quittai la maison du consulat général à dix heures, avec tous les membres de l'expédition toscane, qui étaient venus me prendre. Nous perdimes un quart d'heure en sortant de l'okel, parce que les âniers d'Alexandrie, ayant appris notre départ prochain par la voie

publique, s'étaient amassés en foule au-dessous de nos fenêtres et obstruaient les portes de l'okel. Ce fut une véritable bataille : l'un me tirait à droite, l'autre à gauche, et, dans le fort de la mêlée, je me trouvai souvent pressé entre deux ânes et près de perdre la respiration. Enfin les deux janissaires de France et de Toscane, renforçant leur caractère public par quelques coups de canne à pomme d'argent sur l'assistance tumultueuse, parvinrent à nous faire un peu de place, et il nous fut permis de choisir chacun notre monture. La cavalcade se forma enfin, se mit en route, les deux janissaires en robe rouge et turban blanc ouvrant la marche, leur canne de tambour-major appuyée sur le devant de la selle. Arrivé sur la place des Consuls, le cortège entier se rendit à la maison du ministre d'Autriche, M. Acerbi¹, que je voulais embrasser avant de partir. On reprit alors le chemin de l'enceinte des Arabes, et en peu d'instants nous arrivâmes au *Mahhmoudiéh*, sur le bord duquel le māasch *l'Isis* et la dahabiéh *l'Athyry* étaient amarrés. Je m'établis à bord de *l'Isis* où je reçus la visite du prophète *Tod*, qui resta avec nous jusques au moment du départ, malgré les embarras dont nous étions accablés. On mit enfin à la voile à midi, au moment où nous terminions un dîner improvisé à bord par mon domestique arabe *Soliman*, qui, pendant tout le voyage d'Alexandrie au Caire, doit remplir les fonctions de cuisinier, dont le titulaire, *Moustapha*, est tombé malade la veille de notre départ. La navigation du *Mahhmoudiéh*, creusé il y a quelques années, par ordre de Mohammed-Aly, qui mit plus de 100.000 hommes des provinces voisines en réquisition pour exécuter cet ouvrage immense, — et ces corvéables en vinrent à bout littéralement avec leurs mains, car il n'y avait ni les outils ni

1. Giuseppe Acerbi, né à Castel-Goffredo en 1773, naturaliste de mérite et littérateur, fondateur de la *Biblioteca italiana*, qui se publiait à Milan depuis 1816. Il avait soutenu fermement Champollion dans l'affaire des firmans.

les ustensiles nécessaires en tout autre pays, — la navigation de ce canal, dis-je, est très facile du temps de l'inondation ; la seule difficulté actuelle consiste dans les embarras inévitables, lorsque plusieurs djermes ou māasch, naviguant à la corde, se rencontrent soit avec des bâtiments qui marchent de la même manière, soit avec ceux qui sont stationnaires sur les rives du canal. Cet ouvrage public, de première nécessité pour abreuver les habitants d'Alexandrie, et pour le commerce de cette seconde capitale de l'Égypte, puisque le Pacha veut y fixer sa demeure, en établissant Ibrahim-Pacha au Caire, consiste uniquement en levées de terre sans aucune espèce de contreforts ni de murs de soutènement, à l'exception de quelques toises de murailles à l'embouchure du canal vers Atfél.

Le pays environnant est d'une affreuse tristesse, et le point où est bâtie la maison de campagne de Moharrem-Bey Atfél, gendre du Pacha et gouverneur d'Alexandrie, n'est guère plus gai d'aspect, malgré quelques plantations de palmiers qu'on appelle *un jardin* ; le canal passe sur une langue de terre entre le Māadiéh (ou le lac d'*Edkou*) et le lac *Maréotis*. Le lit de ce dernier est presque à sec : il offre l'apparence d'un immense bassin désert, couvert de sables. Son extrémité sud-ouest était, à notre passage, couverte par les eaux de l'inondation, et quelques îles, semées de distance en distance, semblaient, par un effet de lumière ou de mirage, suspendues au milieu des airs. Sur un autre point du canal, nous aperçûmes au nord et dans l'éloignement le minaret d'*Aboukir*. Nous passâmes de nuit à *El-Kérioun*.

La dahabiéh *l'Athyrr*, sur laquelle étaient embarqués le professeur Raddi, Bibent, Duchesne et Bertin, et qui devait suivre constamment la marche du māasch *l'Isis*, fut dépassée et laissée fort en arrière vers le milieu de la nuit. Nous nous aperçûmes de ce retard à sept heures du matin, au moment où, arrivés près d'Atfél, nous étions près de déboucher dans le Nil. Malgré mon impatience de voir ce fleuve si

célèbre, j'ordonnai au réis de l'*Isis* d'aborder et d'attendre l'*Athyry* avant de nous lancer dans le Nil. Nous débarquâmes à trois cents pas de la bouche du *Mahmoudiéh*, dont la berge orientale est ici couronnée de casemates construites en cannes de roseaux et servant de boutiques à toutes sortes de marchands de comestibles. — Rosellini, Lenormand et moi, nous courûmes à l'origine du *Mahmoudiéh*, et la magnifique verdure du Delta, dont nous étions séparés par la *Branche canopique*, qui a, ici même, un aspect très imposant, quoiqu'elle soit divisée par une île qui en sépare les eaux, charma nos yeux qui depuis si longtemps ne s'étaient fixés sur une campagne couverte d'une belle végétation : des tamarins, des palmiers et des sycomores, à travers lesquels on apercevait à gauche les minarets de Sendioun et à droite ceux de Fouah, formaient le fond du tableau et s'élevaient au-dessus des énormes roseaux dont les cannes couronnent ici les deux rives du Nil. Nous retournâmes au màasch, après nous être rassasiés de ce spectacle, qui rappela vivement à la mémoire de Lenormand plusieurs points de vue de la Hollande.

Voyant que l'*Athyry* n'arrivait point, j'ordonnai au réis de l'*Isis* d'entrer dans le Nil et de faire voile pour *Fouah*. Le canal débouche dans le fleuve vis-à-vis une île basse, ce qui ôte à la Branche canopique une partie de sa largeur. L'entrée dans le Nil fut difficile parce que le canal est fort étroit et que mon bâtiment est un des plus grands qui naviguent sur le Nil. Pour donner quelque repos aux mariniers, je fis arrêter l'*Isis* sur la rive gauche, à six cents toises au sud-est du *Mahmoudiéh*, vis-à-vis un petit village qui se nomme سنباده *Senabadéh*, mais que la carte de la *Commission* place trop loin du Nil, en intercalant un village nommé *Kafr-cherkaouy*, dont je n'ai vu aucune trace.

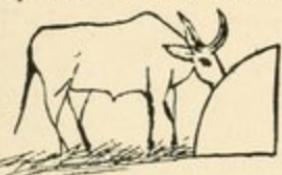
L'*Athyry* nous ayant enfin rejoints après deux heures d'attente, nous remontâmes le Nil jusques à *Fouah*, où nous arri-

vâmes à midi. Après le diner, j'allai courir la ville de *Fouah* فوه. C'est la première toute égyptienne que nous eussions vue; elle est entièrement construite en briques brunâtres, et presque toutes les maisons se ressemblent à peu près. Nous remarquâmes quelques jolies mosquées et des débris de murailles aussi en briques. — Ce fut sur les quatre heures après midi que nous quittâmes *Fouah*, après avoir attendu longtemps le réis de l'*Athyr*, qui profitait de notre séjour en ville pour passer son temps chez des Almeh! A quatre heures et demie, nous étions entre les villages de شرافه *Schóraféh*, sur la rive orientale, et سرنای *Sorenbaiéh*, sur l'occidentale : le vent était excellent, et le māasch marchait lestement, malgré la rapidité du courant du fleuve, dont le lit se présentait dans toute sa majestueuse largeur. Nous aperçûmes ensuite, un peu enfoncé dans le Delta, le village de *Kébrith* قبریث, appelé *Gobaris* sur la carte de la *Commission d'Égypte*.

A cinq heures, on était en face du bourg de سالميہ *Sâlmiéh* : c'est le même qui fut brûlé par ordre du général en chef de l'armée française en Égypte. — En face de *Sâlmiéh* est le village de لوہ *Louïéh*, omis sur la carte de la *Commission*. — Sur les six heures un quart, nous aperçûmes, dans le Delta, le bourg de *Méhallet-Malèg* محلت بلج, le مکلاخ des livres coptes, au nord-est duquel, et à environ quatre mille toises de distance dans l'intérieur des terres, existe un tertre nommé كوم شباس *Koum-Schabbas*, le زانacen des Coptes. En face de *Méhallet-Malèg* on voit le petit village de كفر شلبيخ حسن *Kafr-Schaikh-Hassan*, nommé *K.-Scheikh-Haceïn* sur la carte de la *Commission*.

Les deux rives de la Canopique sont dans cette saison un tapis continu de la plus belle verdure. La campagne du

Delta et de Libye, cultivée avec beaucoup de soin et de variété, abonde en arbres de toute espèce, parmi lesquels on remarque principalement : 1^o le palmier  ; 2^o le tamarisque; 3^o le mûrier (*thont*); 4^o le mimosa nilotica, appelé  *santh* par les fellahs, qui ont ainsi conservé le vieux nom égyptien de ce joli arbre,  *mout*, thébain  *moute*, mot dérivé de  *mout* et  *moute* *épine*; cet arbre, dont la feuille est fine et menue, abonde en piquants très acérés; 5^o le sycomore (*goummès*); 6^o mais rarement, le saule pleureur; 7^o le saule, bien plus commun que le précédent.

C'est en contemplant cette belle campagne que j'aperçus sur la rive occidentale du Nil une douzaine de bœufs, rangés sur une ligne droite et prenant leur repas chacun dans une mangeoire particulière, construite en limon, et dont voici le profil, des *mantels*, de-reaux sa-Ménévis  . C'est exactement la forme *geoires* placées sur les au-vant les images des tau-crés *Oenouphi*, et Apis.

A six heures un quart, nous étions en face de *Somoukhrat* صموخرات, que la carte de la *Commission* appelle *Kourat*, en corrompant ce nom, qui, prononcé *Somoukhrat* صموخرات par mon réis, se rapproche beaucoup plus de celui de Naueratis, Ναυράτις, ville grecque qu'on suppose avoir existé sur cet emplacement.

Vers les six heures et demie, nous remarquâmes sur la rive orientale, tout à fait au bord du fleuve, les ruines d'une maison fort considérable et d'une construction tellement soignée, comparativement à ce que nous avions vu jusque-là, que nous crûmes y reconnaître la main européenne: c'était, en effet, les ruines d'une maison de campagne de *Toussoum-Bacha*, fils ainé de *Mohammed-Aly*, et dont la



démolition avait été ordonnée après la mort de son possesseur. A côté est une plantation de jeunes palmiers. La campagne environnante est très belle.

Sur les sept heures et demie, nous rejoignimes l'*Athyr*, qui avait pris les devants en partant de Fouah. Nous nous trouvions alors vis-à-vis دسوق *Désouk*. J'appris que c'était dans une maison de campagne du voisinage de ce bourg, assis sur la rive orientale du Nil, que M. Salt, consul général d'Angleterre, était mort quelques mois auparavant. J'ai toujours regretté de ne plus trouver en Égypte cet homme instruit et grand amateur des études hiéroglyphiques.

Nous passâmes, vers les dix heures, entre *Méhallet-abou-Aly* مهلاط أبو علي à l'est et ميني سلامه à l'ouest (*Miniet-Salâméh*); c'est au midi de ce village que les Français livrèrent un combat aux Mamlouks, en juillet 1798, le lendemain du combat de Rahmaniéh, bourg situé à deux mille quatre cents mètres plus au nord que *Miniet-Salâméh*, et que les îles du fleuve en face de Désouk nous ont empêchés d'apercevoir. — C'est pendant la nuit que notre petite escadre passa devant le village de الصاف El-Ssafé, où exulta l'ancienne Σαΐτη, ville du nome Saïtique mentionnée par Hérodote comme étant la patrie du Pharaon *Amasis*, qui, ayant usurpé la couronne sur son souverain légitime, *Ouaphré*, fut cependant inscrit dans la XXVI^e dynastie au nombre des Rois Saïtes.

16 septembre. — En me réveillant, à six heures et demie du matin, je trouvai le māasch *l'Isis* et la dahabiéh *l'Athyr*, que nous avions prise à la remorque à Désouk, amarrés sur la rive orientale, tout près du village nommé véritablement النبي جناج *El-Méniéh-Ghénagh*, et non pas *El-Méniéh* tout court, comme porte la grande carte de la Commission. Ce surnom de جناج vient du bourg de ce nom,

Ghénagh, situé à deux mille toises plus au sud-est, et nommé à tort جنان *Ghénan* par la carte de la *Commission*.

En attendant que le vent s'élevât, j'allai avec Rosellini faire une promenade dans le village, où nous trouvâmes le docteur Ricci, qui était allé faire des provisions, entouré d'une foule de femmes à demi nues. Je distinguai dans ce groupe une femme de haute taille, d'une belle physionomie, et dont les traits n'étaient point égyptiens. Elle me dit que sa patrie était le شام *Schâm* (la Syrie) et qu'elle avait épousé un maréchal d'El-Méniéh-Ghénagh. Sortant en même temps de son sein une petite bourse et éloignant de la main et du geste les Arabes qui nous entouraient, elle en sortit et me montra d'un air confidentiel une petite croix



, qu'elle se hâta de cacher aux regards des fellahs qui se rapprochaient; elle me fit entendre qu'elle était chrétienne, et fut fort scandalisée quand je répondis négativement à la demande qu'elle fit de voir ma croix. J'autorisai le docteur Ricci à lui donner un remède pour ses yeux qui commençaient à souffrir de l'ophtalmie.

Après le déjeuner, le vent s'étant un peu levé, j'ordonnai au réis de faire voile vers Ssa-el-Haghar, étant fort impatient d'y visiter les ruines de la vieille *Saïs*, la plus grande et la plus célèbre des cités de l'ancien Delta. Nous apercevions déjà de Méniéh-Ghénagh, en regardant au sud-est, les restes de l'énorme enceinte qui renfermait jadis les grands monuments de cette capitale. Ces débris ressemblent à de longues collines. A onze heures, nous étions vis-à-vis كفر دوار *Kafir-Daouar*, à onze heures et demie en face de محلة صا *Méhallet-Ssa* sur la rive occidentale, et vis-à-vis la grande enceinte de Saïs à l'orient. Le réis fit tirer les deux bâtiments à la corde, et, vers midi, nous abordâmes au Delta en face du village de صاخار *Ssa-el-Haghar*, qui a retenu

le nom et occupe un point de l'emplacement désert de l'ancienne capitale des Néchao et des Psammétichus.

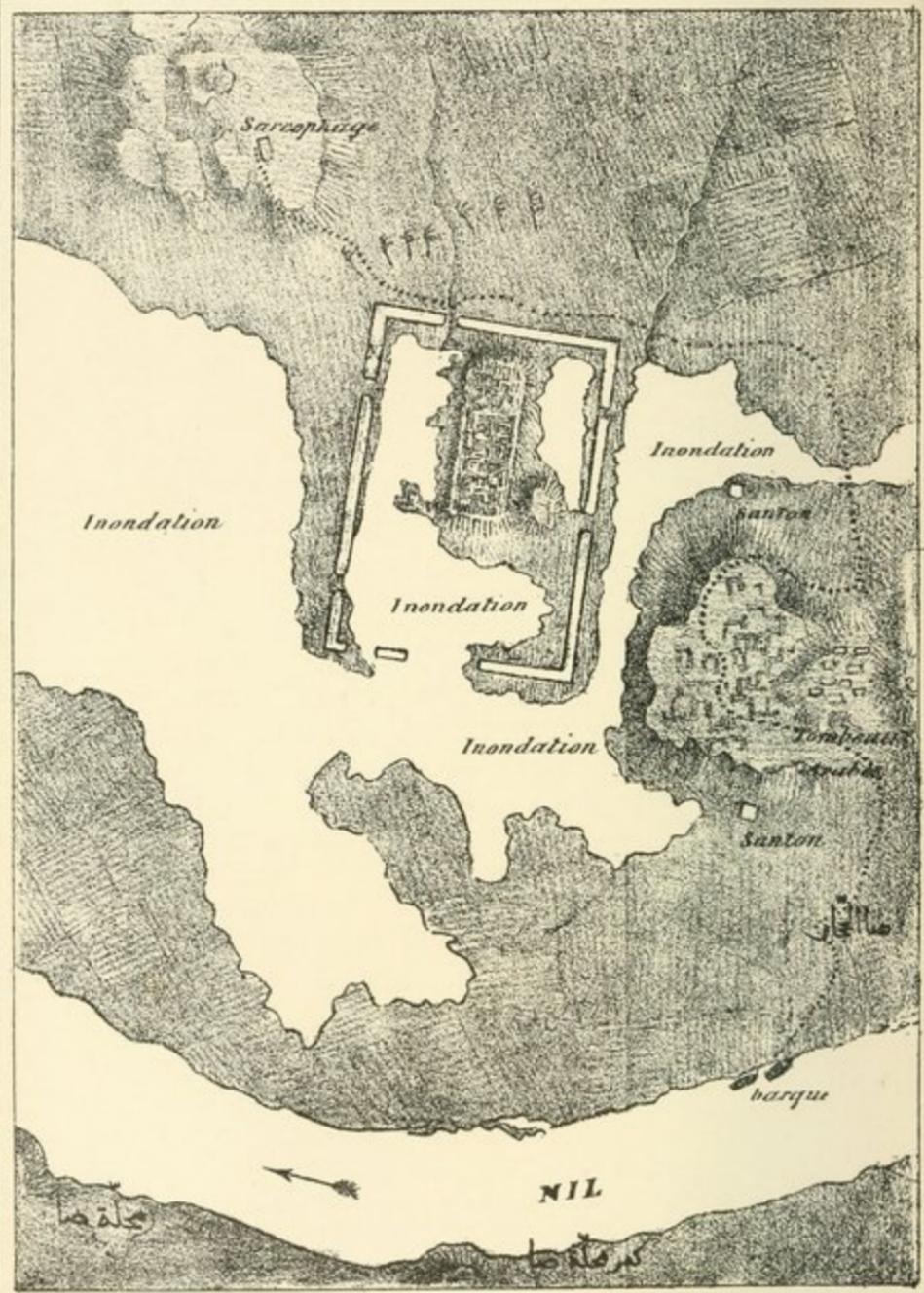
Après notre dîner, vers les deux heures, chacun s'étant armé, nous partimes pour visiter les ruines, accompagnés de deux de nos domestiques, Mohammed et Khalil, auxquels s'adjoignit un mousse de l'*Isis*, natif de *Ssa-el-Haghar*, village vers lequel nous nous dirigeâmes à travers champs. Mes compagnons prenaient le plaisir de la chasse, et le bruit des coups de fusil fit lever devant nous deux *chacals* qui s'enfuirent à toutes jambes. — Nous n'entrâmes point au village situé dans le point le plus élevé du tertre, mais, passant dans le voisinage du cimetière moderne des habitants de *Ssa-el-Haghar*, dans lequel sont de nombreux *turbéhs* crêpis tout fraîchement, nous nous dirigeâmes au nord vers les ruines qui, de loin, ressemblaient à un village arabe détruit fraîchement. Mais nous trouvâmes une quantité incroyable de débris de poteries de tout genre, pareilles à ceux qu'on rencontre sur toute la surface des ruines d'Alexandrie, du côté de l'obélisque et dans presque toute l'enceinte des Arabes. Les poteries de Sais sont pour la plupart des fragments de fabrication antique, puisque j'y recueillis de la *poterie égyptienne en terre émaillée verte et bleue*, un fragment sur lequel est gravée une fleur de Lotus, la partie inférieure d'une figurine funéraire en terre émaillée ornée d'hieroglyphes, et un très beau fragment émaillé représentant une *tête de lion*. Un vaste espace de terrain (A) est occupé par des restes de constructions soit en terrassement, soit en briques égyptiennes, rarement mêlées de paille, qui paraissent avoir formé des chambres ou des édifices de très petite proportion et tout à fait propres à renfermer des momies et autres objets funéraires. C'était, selon toute apparence, une des *nécropoles* de Sais (pl. I). Ces tombeaux ont été fouillés avec soin, et sont tellement bouleversés qu'il est difficile d'en reconnaître la forme et la liaison. Rien ici ne ressemble aux catacombes de Thèbes

Pt. I.

BIBL. ÉGYPTOL., T. XXXVI.



NÉCROPOLE DE SAÏS



PLAN DES RUINES DE SAÏS

ni aux puits de *Sakkara*; ce sont des constructions d'une forme à part.

Après avoir péniblement parcouru ce vaste terrain, très inégal parce qu'il est bouleversé dans tous les sens, nous nous rapprochâmes du cimetière moderne du côté est et fûmes tous frappés de l'odeur infecte qui s'en échappe. C'est ici un argument très fort pour le système de Pariset sur la peste¹. Il nous a paru incontestable que l'eau de l'inondation arrivait par filtration jusques aux cadavres ensevelis dans les *tourbéhs*, et que c'était là la cause de l'infection insupportable répandue à une assez grande distance. — Nous marchâmes ensuite au nord-est pendant l'espace de quatre cents toises environ, en traversant plusieurs fois l'eau de l'inondation, et nous arrivâmes, après avoir passé un très petit pont, enfin, à l'angle sud-est (*a*) de la grande enceinte égyptienne que nous avions aperçue d'*El-Meniéh-Ghénagh* (pl. II). — L'étendue de cette enceinte est immense. Nous avons évalué, en le mesurant au pas, la longueur de l'un des petits côtés (*B*) au moins à quatorze cent quarante pieds et celle des deux grands côtés du parallélogramme à deux mille cent soixante pieds de longueur, ce qui donne un pourtour général de sept mille deux cents pieds.

L'épaisseur de ce mur d'enceinte bâti en briques crues est d'environ cinquante-quatre centimètres. Sa hauteur peut être estimée à quatre-vingts pieds. Les briques dont se compose cette immense construction ont seize pouces de long, sept pouces de large, cinq pouces d'épaisseur. Elles sont formées de limon du Nil et entremêlées avec de la paille hachée. Dans plusieurs points, la muraille présente l'aspect

1. A cette époque-là, le D^r Pariset pensait, malgré les dénégations des autorités égyptiennes, que la peste sévissait, à l'état endémique, à Saïs même et dans les environs. Il se proposait donc, lorsque le moment serait venu, d'y opérer des recherches minutieuses, afin de trouver le moyen de combattre le mal et d'améliorer la situation fâcheuse des indigènes,

d'un simple terrassement, parce que, les pluies ayant délayé la surface du mur, les joints des briques ont été empâtés et ont dû nécessairement disparaître; une partie de la hauteur a été réduite en poussière et ses débris entassés forment un talus considérable des deux côtés de la muraille. La mesure de cette pente, prise en dehors, a été trouvée de cent vingt pieds.

L'inondation occupait une très grande partie de cette enceinte au moment où je l'ai visitée. L'entrée marquée D sur le plan est tout à fait moderne; on a abattu la muraille pour donner passage à un petit canal d'irrigation, et la coupe des murs présente les briques égyptiennes entremêlées de lits de paille parfaitement conservés. C'est par cette ouverture que je pénétrai dans l'intérieur, et il est impossible de rendre l'impression que produisit sur moi l'aspect de l'intérieur de cette enceinte si étendue. J'aperçus vers la gauche, et occupant le milieu sur une très grande longueur, une suite de ruines colossales se dessinant sous toutes sortes de formes bizarres et qui, du point où je les voyais, semblaient être les ruines d'un palais de géants; mais il existe un tel désordre et si peu d'accord entre les parties de cette ruine qu'il est impossible de se former une idée claire de l'ensemble du plan primitif.

Nous étant transportés au milieu même de ces débris, nous reconnûmes les restes d'un édifice très étendu, jadis partagé en une infinité de très petites chambres, à plusieurs étages, — contiguës et séparées par des cloisons fort épaisse. Tout cet édifice, d'une hauteur égale au moins à celle des murs d'enceinte (quatre-vingts pieds), est construit en briques crues, mais plus petites de moitié que celles qui composent l'enceinte. Toute la place où se trouvent ces ruines est couverte de débris de poteries, parmi lesquels mon Barabra Méhémed ramassa, à mes pieds, une figurine égyptienne en terre émaillée, représentant l'*Égide de Néith*, c'est-à-dire la tête de la déesse léontocéphale avec le disque

posé sur le collier, et quelques débris de poterie égyptienne émaillée. Tous ces tessons de pots proviennent soit des tessons employés en couches, entremêlés de briques dans les massifs des cloisons, soit des grands vases engagés dans les murs de chaque chambre ; j'en ai remarqué sept ou huit, encore en place dans autant de petites chambres.

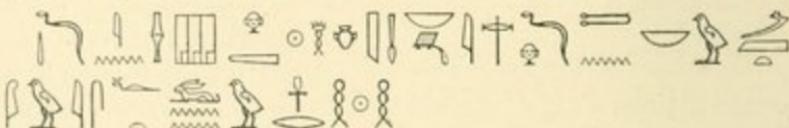
Aux deux extrémités (*i* et *j*) des ruines de cette grande construction existent deux collines égalant au moins en hauteur le mur de l'enceinte générale. Chacune de ces collines offre deux mamelons parallèles. Ce sont encore des masses de briques crues pulvérisées à la surface, et ces monticules occupent les deux points extrêmes et sont parallèles l'un à l'autre.

La masse entière de ces chambres accumulées dans un seul édifice avait environ mille pas de longueur, espace qui devait en contenir un nombre infini. Tout semble démontrer que cet édifice était jadis une *Nécropole* ou plutôt un *Memnonium*, c'est-à-dire une construction destinée à recevoir et à conserver les momies des habitants de Saïs. Les doubles collines occupant l'extrême des ruines étaient deux *grands pylônes*, liés sans doute par un petit mur d'enceinte, renfermant l'immense édifice en forme de parallélogramme, véritable labyrinthe de chambres funéraires ; les vases engagés dans les cloisons faisaient l'office de canopes et renfermaient les intestins. Nous avons trouvé le fond d'une de ces jarres encore plein de baume (Gaetano Rosellini).

La grande enceinte présente une ouverture (une ancienne porte) au milieu de son grand côté méridional, vers *Ssa-el-Hagar*. C'était la porte qui donnait entrée aux cadavres embaumés, la *porte des morts*, à laquelle on parvenait en passant près de l'autre nécropole A, car les ruines appartiennent aussi à un *Memnonium* dont il est impossible de reconnaître la forme générale. Les débris d'images funéraires que nous y avons trouvés prouvent assez que ces constructions étaient encore des *tombeaux*. Vers l'extrême

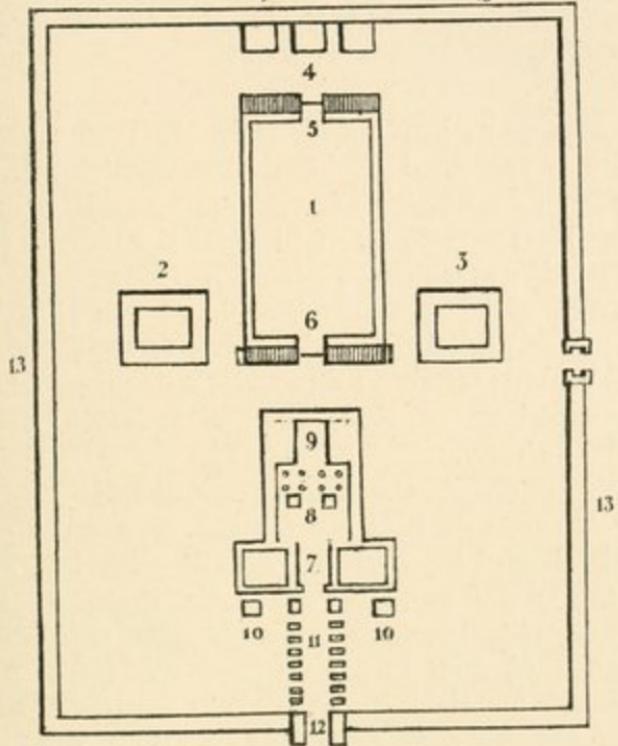
mité ouest du grand *Memnonium*, compris dans l'enceinte, se trouvent deux monceaux de ruines, l'un au nord et l'autre au midi. Ce dernier, plus considérable, est un terrassement (ou butte factice), sur lequel on rencontre quelques débris de marbre blanc, dit de Thèbes, de granit rose, de granit gris et de beau grès rouge. L'inondation ne nous a point permis de visiter ce tertre du nord, bien plus bas que l'autre. Ces deux tertres peuvent être l'emplacement des tombeaux des Rois Saïtes décrits par Hérodote (livre II, chap. CLXIX).

Au nord, le tombeau de Ouaphrê (Apriès) et des Rois Saïtes les pères, lequel était à gauche, dit-il, du temple de Néith (Minerve). Le tertre du midi serait l'emplacement du tombeau de l'usurpateur *Amasis*, somptueux édifice décrit par Hérodote et qu'il dit avoir été à la droite du temple de Néith. On pourrait donc restaurer ainsi qu'il suit, et d'après le texte d'Hérodote, l'ancien état des édifices renfermés dans la grande enceinte de Saïs. A deux cents pas environ de l'angle nord-est de la grande enceinte existent plusieurs collines peu élevées (M du plan général), formées par un terrain sablonneux et léger, entremêlé de débris de briques crues. Nous y fûmes conduits (Lenormand et moi) par un vieil Arabe, auquel nous avions demandé des nouvelles d'un sarcophage appartenant à M. Rosetti, dans les ruines de Saïs. Nous trouvâmes en effet ce beau monument encore à moitié enfoui dans les sables, au fond d'un grand creux produit par les fouilles et dans lequel il faisait une chaleur insupportable. Le sarcophage peut avoir environ neuf à dix pieds de longueur. Il est formé d'un superbe bloc de basalte vert et ne porte à l'extérieur qu'une seule ligne d'hieroglyphes partagée en deux légendes affrontées : (→)



RESTAURATION DES RUINES DE SAIS,
d'après Herodote

15



1. Grande Nécropole ou Memnonia.
2. Tombeau d'Apries et des rois Saïtes.
3. Tombeau d'Amasis.
4. Tombeaux divins
5. Pylônes
6. Propylons
7. Temple de Néith ??
8. Obélisques d'Amasis
9. Teménos du Temple
10. Colosses d'Amasis
11. Androsphynxes d'Amasis
12. Propylon d'Amasis
13. Enceinte g.^{re} de l'héron

Paroles du gardien des Temples (qui est sous la garde du Seigneur..... Κύριος των Θεών) : O vous, Sauveurs ! Seigneurs de justice, etc.

Le nom de ce haut fonctionnaire de l'ordre sacerdotal contient le prénom du Roi Saïte Psammétichus II, ce qui donne en même temps l'époque approximative du sarcophage. Il est certain qu'en fouillant ces collines (M), on découvrirait des monuments funéraires d'une haute importance. Cet emplacement paraît avoir été une nécropole des familles de distinction. Sur les bords de l'excavation était encore la partie inférieure du couvercle de ce sarcophage. La partie supérieure a été donnée par M. Rosetti au Musée impérial de Vienne.

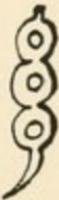
Après avoir visité avec soin l'enceinte du Hiéron, et tiré quelques coups de fusil sur des *chouettes* ~~κοτόλας~~ qu'un singulier hasard nous faisait rencontrer sur les ruines de *Saïs*, mère d'Athènes, villes qui placèrent toutes cet oiseau sur leurs médailles, nous retournâmes au village de Ssa-el-Haghar, où nous montâmes pour voir si ces colonnes égyptiennes mentionnées par Niebuhr existaient encore.

Nos recherches dans les pauvres rues de ce village furent vaines. Khalil, un de nos domestiques, reçut l'ordre de crier que tous ceux qui avaient des antiquités à vendre nous les apportassent. Personne n'approchait, les femmes et les enfants fuyaient aussitôt que nous débouchions dans une rue. Mais, nous étant mis, Rosellini et moi, à distribuer des pièces de dix paras, la foule accourut, nous entoura, et nous eûmes toutes les peines du monde à nous débarrasser de ces braves gens qui, d'abord, nous prenant pour des soldats turcs, avaient eu peur et se cachaient au plus vite. On nous présenta alors quelques mauvaises médailles, et nous retournâmes au māasch escortés par une bonne partie de la population de la moderne Sais. Les enfants et les petites filles,

les uns et les autres nus comme des vers, ne nous quittèrent qu'à la dernière extrémité.

On quitta le rivage saïtique à six heures un quart du soir; nous étions entre *Nekhléh* نخلة et *Gouddabé* غودابي à sept heures, et vis-à-vis *Etbié* sur la rive orientale à huit heures et demie.

17 septembre. — En nous réveillant le lendemain matin, nous nous trouvâmes arrêtés au rivage libyque, vis-à-vis un grand village nommé الضاحريه *El-Dhahariéh*, parce que le vent, soufflant du midi, nous était tout à fait contraire. Mon réis nommait ce vent مريسي *Marisi*, c'est un mot dérivé de l'égyptien مارس *Maris*, nom de la Haute Égypte, d'où vient ce vent. Nous profitons du temps de halte pour faire une promenade dans la campagne, riche de culture, et où je remarquai de grandes plantations de chanvre et de coton. Les arbres de toute espèce y abondent, et c'est là que je vis pour la première fois la gousse du *Mimosa Nilotica*, le *schonti* égyptien, dans laquelle je reconnaissais le type de l'hieroglyphe 𓁑. Cette gousse est nommée *qard* par les Arabes. — Le vent levé, à quatre heures, nous mimes de minutes après, nous étions devant ميت شاهله *Mit-Chahaléh*, quelque temps après devant بنوفار *Benoufar*, et à cinq heures à كفر زات *Kafzat-Zaït*. — Ici le réis voulut s'arrêter afin d'acheter du blé pour son équipage. Ce village, construit en limon du Nil comme tous les autres, est le premier qui, par les formes de ses maisons, nous ait rappelé les vieux monuments de l'Égypte par les talus des murailles et des terrassements. Nous parcourûmes le village, cherchant à faire l'emplette d'un mouton, mais il n'y en avait point à vendre. Nous vimes un vaste magasin de blé et de coton



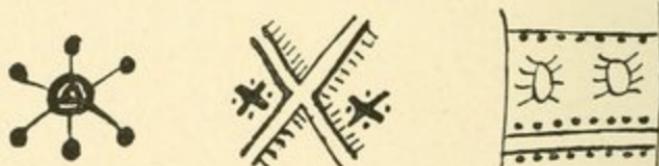
du *Mimosa Nilotica*,
quelle je reconnaissais
s'étant un peu
à la voile, et, peu

شنبى *Schénis-*

appartenant au Pacha : c'est un édifice à murailles droites. Nous quittâmes *Kafr-Zaiât* à six heures précises, continuant notre route. En passant dans les rues du village, je croquai la forme des ornements que les femmes se font mettre sur le menton et sur les bras :



Ces tatouages sont en général de couleur *bleue*. Ils s'exécutent au moyen d'un instrument composé de trois ou quatre aiguilles réunies par des fils ; on perce la peau jusqu'au sang et on inscrit ainsi les formes de l'ornement en question. Les aiguilles sont trempées dans de l'encre ou de la poudre de charbon délayée. Une femme égyptienne peut faire décorer son menton pour la modique somme de cinq paras. Ce sont des femmes qui exercent cet art. Les Égyptiennes portent aussi des ornements tatoués sur les mains et les bras. Voici les plus ordinaires :



Peu au-dessus de Zaïat nous apercevons vers le nord-est les palmiers et les minarets d'*Abiar* ابیار, l'ancienne *Qasr* قصر des Coptes, et plus au midi, un peu moins distincte, la ville de طنط Thanth, la *Tanta* تانطا des Égyptiens. C'est dans les mois de Régab qu'a lieu, dans cette ville, une foire considérable, dont le but secondaire de ceux qui s'y rendent en foule est de visiter le tombeau d'un saint musulman nommé *Sid-Ahmed-el-Bedaoui*.

On passe devant شبور Schabour à sept heures moins cinq

minutes; une partie de ce village de la rive occidentale a été emportée par les eaux du Nil. Nous fûmes tous frappés de l'odeur infecte que répandait le cimetière du lieu. Encore un argument pour l'ami Pariset. — Le māasch fut amarré à dix heures et un quart, sur la rive est, à *El-Zaïrah* الزعراة, pour attendre la dahabiéh restée en arrière. — Pendant la nuit, nous dépassâmes les villages de *Thanoub*, *Amrouss*, *Bischtâmè*, *Koum-Schérik*, l'un des champs de bataille de l'armée française, et à six heures du matin nous nous trouvâmes à *Zaouïet-el-Baglè* زاوية البغلة.

18 septembre. — A six heures un quart, à *Attariéh*, village qui n'est point marqué sur la carte de la Commission. En passant devant دنسور *Danassour*, nous aperçumes, au loin et sur la même rive, les villes de سرسنی *Sersena*, la Φαρενη des livres coptes, et de ابشادی *Ibschadé*, la ηγα† des Égyptiens et la *Prosopis* des Grecs, ville jadis d'une grande importance et réduite aujourd'hui à un simple hameau. De sept à huit heures, à *Aboulkhaous*, en Libye, où on a acheté le mouton. A neuf heures dix minutes du matin, nous étions à علقم *Alkam* (آلquam), position connue par le combat que notre armée y livra aux Mamlouks le 16 juillet 1798.

Neuf heures et demie. En approchant du village de *Nader* نادر, des femmes, portant des couffes de fruits, dattes et grenades, côtoyaient le rivage en nous offrant leur marchandise. On s'arrêta vis-à-vis un enclos planté d'arbres, sur un alignement régulier, rideau de verdure derrière lequel se cachait le village. A peine le māasch touchait-il le bord, que la foule des femmes et des enfants accourut et nous montra des provisions de bouche. Dans le nombre des spectateurs se trouvaient trois *baladins* ou farceurs, suivis de deux *Almeh* (ou filles savantes) que nous fimes

venir sur le pont. L'une d'elles, fort jolie de figure et d'une grande perfection de formes, portait deux cymbales de cuivre. Elles chantèrent pendant une demi-heure des vers arabes, espèce de dialogue entre un amant et sa maîtresse, sur une cantilène qui nous parut à tous assez agréable. Le réis en second de notre māasch, Ahmed-el-Raschidi, homme d'un caractère gai et jovial, recueillait les piastres et, après les avoir mouillées d'un peu de salive, les appliquait sur les joues des Alméh en même temps qu'un bon gros baiser. Tout cela réjouissait musulmans et Européens. Aussitôt que le concert fut terminé, les farceurs commencèrent leurs discours facétieux, leurs gambades et leurs mouvements de corps, tout à fait convenables dans une fête du *Bouc Mendès*.

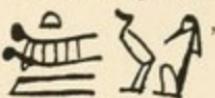
Après ce spectacle, le docteur Ricci, qui était allé faire des provisions, revint avec une couffe pleine d'excellentes grenades. Nous remimes aussitôt à la voile. Il était dix heures un quart.

Nous dépassâmes bientôt après دميشلي *Dimischli*, qui est un nom purement égyptien, **†mnjw.tn**. Il existe sur la rive libyque. A l'ouest et dans le Delta est le village de شيشير *Schebschir*, nom qui est également d'origine égyptienne, et ce dernier village, parfaitement carré, rappelle la forme des villes antiques, telle qu'*Eléthya*. — Bataille des marins avec une djerme.

A midi moins un quart, à جزایه Ghézaïeh, rive droite, et à midi et demi, nous passâmes devant طرانه Therranéh, l'ancienne **Τερενώτη** = Θερενώτη. Comme dans les temps antiques, elle fait le commerce du *natron* οξυκόν qu'elle tire des lacs dits de *natron*, situés dans le désert à une demi-journée de Therranéh, où nous vimes des monceaux de cette substance saline d'un gris rougeâtre. — On s'arrêta à une heure à زنیة Zaouïet-Rézin, où le réis voulut acheter du blé. J'allai avec Lenormand et Rosellini dans

la campagne, où nous apercevions des fellahs qui travaillaient. Plusieurs étaient occupés à hacher la paille : la machine dont ils se servaient était un *trainneau*, dont les quatre traverses servaient d'axes à des couteaux circulaires ou plutôt à des roues de fer tranchantes. Ce trainneau

est absolument semblable à celui qu'on trouve dans les inscriptions hiéroglyphiques, comme dans le nom du dieu Hé-



ron, par exemple : la seule différence consiste dans l'absence des roues tranchantes. Les fellahs fixent sur le trainneau un siège en bois sur lequel ils se placent, soit pour produire un certain poids qui aide au jeu des couteaux, soit pour guider plus commodément les bœufs attelés et qui marchent circulairement. Un de ces fellahs quitta son siège et vint à nous d'un air accort, en nous saluant de la main en disant : *Buono!* Il commença un long discours, et l'action qu'il mettait dans le débit de ses périodes nous prouvait qu'il récitait *l'oratio pro domo sua* : nous comprimes qu'il se plaignait du gouvernement du Pacha. « *Il prend tout* », disait-il, en montrant la campagne et les monceaux d'orge qui nous environnaient, « *et il ne nous laisse rien !* » Il secouait en même temps les misérables haillons qui le couvraient *pour la forme*. Nous distribuâmes quelques piastres à ces misérables, sur lesquels tombe d'aplomb le *sic vos non vobis* de Virgile, et, accompagné de deux d'entre eux, nous fîmes le tour du village en dehors des portes. Devant la mosquée, et à l'ombre, fumait, étendu sur une natte, le caimacan turc, agent du Pacha, lequel, peu de moments après, fit saisir et retint en prison, malgré nos vives réclamations et nos firmans à la main, deux hommes de l'équipage de la dahabiéh, natifs de *Zaouiét-Rézin*. Il fut impossible d'obtenir leur liberté : ces malheureux devaient une somme au *fisc*, et le Pacha et ses agents ont pour principe de ne faire aucune grâce ni fa-

veur, lorsqu'il s'agit d'argent. En rentrant par les rues du village, du côté du Nil, je rencontrai un homme tenant dans ses mains un fuseau hiéroglyphique essentielle. — Le aussi une odeur fébrile. Partis de Zaouïet-nous étions devant heures moins dix minutes réalisées le combat d'*Horus* contre *Typhon*. Le désert Libyque envahit les bords occidentaux du fleuve, mais jusques à une certaine distance de la rive. La végétation se fait péniblement jour à travers un sable jaunâtre, et ce mélange d'herbe d'un beau vert avec la sécheresse du sol, car la terre noire, présente du Nil, a disparu de la surface, offre quelque chose de singulier et d'attristant. La végétation résiste au désert, mais avec peine, et de petits ruisseaux de sables coulent incessamment dans le Nil, lorsque souffle le vent de Libye.



que l'on retrouve dans les inscriptions, sans aucune modification cimetière de ce village répandu; encore pour Pariset. — Rézin à trois heures et demie, نشابة ابو Abou-Nechabéh à cinq minutes. C'est là que nous vimes

Le māasch dépassa ميت سلامه Mit-Sālaméh, triste village assis dans le désert et dont les cahutes se détachent en teintes noirâtres sur les sables libyens. La nuit survint bientôt et nous pûmes à peine distinguer le village واردان Ouardān, devant lequel nous nous trouvâmes à C'est l'emplacement de l'antique *Létopolis* (la ville de Latone). On aborda sur la rive du Delta vers les onze heures du soir, le vent étant contraire. C'est vis-à-vis le village d'Aschmoún اشمون (أشمون) que le māasch fut amarré et que nous passâmes la nuit. Le 19 au matin, en nous réveillant, notre premier mouvement fut de sortir du māasch pour voir si on apercevait déjà les Pyramides : mais le ciel était si couvert et l'horizon si brumeux qu'il nous fut impossible de rien distinguer. Mais, sur les sept heures, les vapeurs s'étant dissipées, nous aperçûmes ces grands monuments à

notre droite, et, quoique à huit lieues de distance, on pouvait déjà apprécier leur immensité. Nous ne vimes d'abord que les deux grandes Pyramides, et ce ne fut qu'en remontant le Nil, après avoir quitté Aschmoûn, l'ancienne **أمشون**, à huit heures, que nous aperçûmes la troisième en grandeur. A neuf heures et un quart, un peu au-dessous du village d'*El-Qâthah* القطاه, je fis dessiner une vue des Pyramides. Nous étions, à dix heures, vis-à-vis *Meniet-el-Arous* منيل العروس, où nous amarrâmes un instant pour organiser les cordes du bâtiment. Un des mariniers m'apporta un énorme scarabée à trois cornes, une corne, ou plutôt une corne mousse, sur le corselet; des deux côtés antérieurs du corselet deux cornes horizontales placées, et sur la tête deux *cornes disposées en croissant*. C'est là sans aucun doute le *Scarabée*.

Ce fut à deux heures moins un quart que nous arrivâmes à *Bathn-el-Baqarah* بطن البقرة (ventre de la vache), c'est-à-dire à la pointe du Delta, à l'endroit même où naissent les deux grandes branches du Nil, celle de Rosette et celle de Damiette. La vue est magnifique. La largeur du Nil est immense. A l'occident, les Pyramides s'élèvent, au milieu des palmiers. Une multitude de barques, de djermes et de mâasch courent, les uns, à droite, dans la branche de Damiette, محار دمياط, les autres, à gauche, dans celle de Rosette; d'autres enfin remontent vers le Caire. A l'orient, est le village très pittoresque de *Schoraféh*, et, vers le midi, le fond du tableau est occupé par le mont Moqattam, la citadelle du Caire et les minarets de cette grande capitale. A trois heures, nous aperçûmes le Caire fort distinctement. Son étendue est très grande, mais ses mosquées et ses maisons d'un ton brunâtre et fumé diminuent la beauté de l'aspect général. — Ici les matelots du mâasch vinrent nous demander le *bakschisch*. L'orateur était accompagné de deux de ses camarades, ha-

billés d'une manière très bizarre, des bonnets en pain de sucre, des barbes d'étoope blanches coupées triangulairement et de grandes moustaches, le corps étroitement serré par des linges qui dessinaient toutes les formes; chacun d'eux s'était ajusté une queue retroussée, formée d'un linge blanc tordu. Leur costume, leurs insignes et leurs postures grotesques nous rappelèrent subitement les *vieux faunes* peints sur les vases grecs d'ancien style. Au pétase près, l'un des deux matelots ressemblait au Mercure figuré en caricature sur le fameux vase représentant les amours de Jupiter et d'Alemène. — A trois heures quarante minutes, le réis s'étant endormi de fatigue, car *Ahhmed-el-Masri* est un homme excellent et qui, jusques à ce jour, nous a paru avoir du bon sens et une bonne tête, le māasch *l'Isis* donna sur un banc à la pointe d'une île submergée, et près du village de طنانش *Thannasch*, un peu au-dessus de *Schobral-el-Khiméh*, شبرا الخيمة, magnifique maison de campagne du Pacha, entourée de beaux jardins et qui communique avec le Caire par une belle allée d'arbres en très mauvais état, et que les Français avaient plantés il y a trente ans. Nos marins se jetèrent au Nil pour dégager le māasch, en se servant du nom d'Allah et bien plus efficacement de leurs larges et robustes épaules. La plupart de ces gens-là sont des hercules, admirablement bâties, ressemblant à des statues de bronze nouvellement coulées, quand ils sortent du fleuve et s'élancent sur le rivage pour traîner le bâtiment. Le māasch fut remis à flot après une longue demi-heure de travail et d'efforts. On se remit en route à quatre heures, en se servant de la grand'voile, car celle du mât d'avant venait d'être déchirée par le vent du nord.

A quatre heures et demie, nous passâmes devant *Embabéh* امبابة, et nos yeux contemplèrent le champ de la bataille des Pyramides que nous avions devant nous. — Ce fut à

cinq heures précises que nous primes terre au port de *Boulaq*. On attacha le māasch et la dahabiéh à la gauche des bâtiments de la Douane, près de l'ancien palais d'Ismaïl-Pacha, qui est aujourd'hui un *lycée*. De nombreux bâtiments amarrés comme nous au rivage bordaient toute la rive du Nil. L'aspect de Boulaq est assez agréable, grâce à des plantations de quelques pieds de mimosa ou d'acacia. J'envoyai sur-le-champ le Dr Ricci au Caire porter mes lettres à M. Derché, faisant fonctions de consul français dans cette capitale, et savoir si on avait pensé à nous préparer un logement. Une heure et demie après, je vis arriver à bord le sieur Joussouf Msarra, drogman du Consulat, accompagné du janissaire. J'appris alors que M. Derché était fort malade depuis quelques jours, mais qu'on avait loué une maison pour moi et les miens. J'arrêtai que ce débarquement général aurait lieu le lendemain.

20 septembre. — On régla dans le matin toutes les dispositions à prendre pour le transport de nos bagages, et l'on expédia successivement plusieurs convois d'ânes et de chameaux. Resté à bord pour surveiller le tout, et ne voulant me rendre au Caire qu'avec la fraîcheur du soir, j'eus le bonheur de trouver, pour occuper ma journée, et à deux pas de mon māasch, dans la grande cour de la Douane, un magnifique *sarcophage* de basalte vert¹, appartenant à *Mahmoud-Bey*, ministre de la guerre. Ce monument, d'une excellente précision, porte la plupart des scènes sculptées sur notre sarcophage de Rhamsès-Méiamoun et une foule d'autres fort curieuses dont je pris l'empreinte en papier. Une entre autres présente un grand intérêt : c'est la scène de la transmigration d'une âme coupable sous la forme d'un

1. Ce « chef-d'œuvre de la gravure sur pierre dure aux premières époques de l'art égyptien » est le sarcophage du prêtre saïtique *Taho* (« Dja-her »). Apporté par Champollion à Paris, il se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre (Salle Henri IV, D 9).

pore, copie en petit, mais tout aussi détaillée, de la scène de ce genre sculptée ou peinte dans un hypogée de Thèbes, et publiée par la *Commission* avec beaucoup d'incorrectness.

Visite du frère de M. Pacho. — A cinq heures, le drogman et le janissaire étant arrivés avec des ânes, je partis pour le Caire, accompagné de toute l'expédition qui, en route, paraîtrait et faisait des évolutions assez régulières. Les ânes du Caire sont en effet très supérieurs à ceux d'Alexandrie. Plus hauts et plus forts, ils participent jusques à un certain point de la vivacité des chevaux arabes.

Nous traversâmes *Boulaq*, dont les rues, aussi étroites que celles d'Alexandrie, ont plus de tournure, parce que la plupart des maisons sont construites en pierre et que plusieurs offrent des portes et des fenêtres sculptées dans le goût arabe ancien. Les mosquées de vieille fabrique produisent un effet agréable et offrent une grande variété de formes. — En sortant de Boulaq, on parcourt une campagne couverte d'arbres de toute espèce. Les collines de sables qui entrecoupent le terrain rappellent seules qu'on est en Afrique. Nous entrâmes au Caire par la porte dite *Bab-el-Omara*¹. Vue de loin, cette capitale, qui a conservé une grande partie de l'enceinte bâtie par son fondateur le calife Moëz, a un aspect très imposant par l'incroyable quantité de ses élégants minarets, qui se détachent sur le fond plus clair du *Mogattam*, montagne aride, dont les lignes sont cependant très pittoresques.

A peine eûmes-nous franchi la porte, que la grande place du Caire, dite *El-Ezbékiéh*, s'offrit à nos yeux. L'effet en est magnifique. C'est un parallélogramme d'une étendue considérable, entouré de hautes maisons d'une construction soignée; quelques-unes même sont neuves, entre autres celle de Mohammed-Bey, defterdar, et gendre du Pacha, bâtie sur l'emplacement même du Quartier général de l'armée

1. Cette porte, qui ouvrait sur l'ancien Ezbiékiéh, n'existe plus.

française. Le milieu de cette belle place est dans ce moment-ci occupé par les eaux de l'inondation, et forme un vaste bassin dont les bords sont parsemés de bouquets d'arbres touffus. Une foule immense circulait sur l'Ezbékiéh, à cheval, à pied, sur des chameaux ou sur des ânes; des baladins de tout genre et des Alméh amusaient le public. On entendait des cris joyeux partir de tous les points de la place, et la variété des costumes de toute couleur et de toute forme donnait à cet ensemble une vie et une étrangeté surprenantes pour nos yeux européens. Nous arrivions au Caire dans un de ces moments où il se présente dans toute sa pompe orientale. C'était le deuxième jour de la fête

Mouled-en-naby, مولد النبی, célébrée en commémoration de la naissance du Prophète, et ce qui donnait un nouvel intérêt au spectacle que nous avions devant les yeux, c'est le mélange des plaisirs profanes et des pratiques religieuses. Non loin d'un choeur d'Alméh, chantant des odes érotiques ou formant des danses où règne une liberté plus que bachique, des groupes de musulmans accroupis chantaient les louanges du Prophète ou répétaient symétriquement les noms de Dieu avec recueillement et ferveur, — et autour de ces dévots couraient des musulmans de tout âge, occupés des idées les plus mondaines. Nous passâmes devant une tente entourée par la foule, et j'aperçus plusieurs derviches, vieillards à barbe vénérable, tournoyant sur eux-mêmes et plongés dans une ivresse complète, produite par le mouvement circulaire qu'ils se donnaient; on les nomme *Mourghiaha* (pluriel : *Maraghiéhé*).

En quittant l'Ezbékiéh, nous entrâmes dans les rues du Caire, dont on nous a dit tant de mal. Il est vrai qu'à l'exception des plus grandes où sont les bazars, les rues n'ont pas plus de six à dix pieds de large, et que le jour en est presque intercepté par les *Moucharabiéh* : mais, en réfléchissant que ce peu de largeur et de lumière entretiennent

la fraîcheur dans les rues (même au milieu des plus fortes chaleurs), on a une idée de la sottise des voyageurs européens qui regrettent de ne point trouver au Caire ou à Bagdad des rues larges comme celles de Paris ou de Londres, sans réfléchir qu'elles seraient de véritables fournaises pendant les trois quarts de l'année. Ces rues sont d'ailleurs fort propres, quoique non pavées, et on ne rencontre sur ses pas aucune sorte d'immondices.

Le Caire est véritablement une *ville monumentale*. Il y a peu de rues dans lesquelles on ne trouve des maisons bâties (le rez-de-chaussée au moins) en belles pierres de taille, et des portes décorées de sculptures. Les mosquées abondent et présentent chacune un caractère particulier, soit dans le plan général, soit dans la variété des ornements et des nombreux arabesques qui les décorent.

La maison qu'on avait louée pour moi est sise dans le quartier nommé *Hosch-et-hhin*, assez loin du quartier des Francs et près des mosquées nommées *Ghamé-el-Mosky* et *Ghamé-el-Kazendher*. Après avoir procédé à notre installation et reçu la visite de tous les agents du Consulat qui venaient se mettre à notre disposition, nous allâmes souper dans le *quartier français*, à la locanda de Mounier (El-Khamaret Mounier), où nous prendrons tous nos repas pendant notre séjour au Caire.

Après souper, je fis une visite à M^{me} Rosetti, femme du Consul de Toscane. Elle demeure chez ses parents, M. et M^{me} Macardle, vice-consul de Toscane. Ces deux dames sont des Levantines.... Nous voulûmes voir les illuminations et la fête de nuit de l'*Ezbékiéh*, où nous allâmes à neuf heures avec le janissaire, qui nous faisait ouvrir le passage avec sa canne à pomme d'argent, mais sans brusquerie, d'après l'ordre exprès que je lui en avais donné. — Les illuminations, qui occupaient le milieu de la place, formaient une espèce de portique ou de façade architecturale dont il était difficile de saisir le motif, mais le tout produisait un

fort joli effet, l'ensemble étant répété dans la vaste étendue d'eau occupant le milieu de la place. Je m'approchai de diverses tentes, formées de très riches tapis et élevées aux frais du Pacha ou par des entreprises particulières. Dans la première étaient près de cent musulmans rangés sur deux lignes, face à face, assis, et penchant rythmiquement le haut du corps en avant et en arrière, en chantant ﴿لَا إِلَهَ إِلَّا اللهُ﴾ *La Allah ila Allah* (Il n'y a de Dieu que Dieu), et ils ajoutaient de temps en temps : *Mahammed resoul Allah* (Mahomet est l'envoyé de Dieu). Cet exercice durait depuis le matin, et les chanteurs étaient relevés irrégulièrement, suivant la ferveur du musulman qui venait de prendre place.

La seconde tente renfermait une foule de musulmans assis, tenant des Corans et lisant d'ensemble les sourates de ce livre, écrit en prose mesurée, comme nous ne pouvions en douter, en écoutant cette lecture. — Un spectacle inespéré nous attendait à la troisième tente : trois cents énergumènes, debout et se sentant les coudes, sautant en cadence, en répétant le simple nom de Dieu, *Allah*, d'une voix si sourde et si profondément gutturale que je n'ai de ma vie entendu un choeur plus infernal et plus effroyable. L'écume ruisseait sur leurs barbes, et quelques-uns de ces démoniaques tombaient de temps à autre, épuisés et sans voix, malgré les soins de l'échanson, empressé d'humecter leur gosier desséché. — Un fait très remarquable et qui me frappa, c'est la politesse et l'empressement marqué avec lequel les musulmans nous ouvraient le passage et nous laissaient les premières places, les plus voisines des tentes. Quelques années avant l'époque présente, un Franc n'eût osé paraître au milieu de pareilles cérémonies religieuses. L'œuvre de la civilisation marcherait ici très rapidement, si un gouvernement bien intentionné présidait aux destinées de la

malheureuse Égypte. Mais l'esprit de monopole dévore ou dessèche tout.

A dix heures et demie, nous allâmes passer la soirée chez M. Botzari, arménien, médecin du Pacha et chargé de la santé du pays. C'est une fort belle maison dans le goût oriental. Nous fûmes très agréablement reçus par le fils du maître, qui nous conduisit au grand divan. Là, assis, fumant et prenant du café, deux heures se passèrent à écouter des chanteuses arabes, dont un rideau discret nous dérobait la vue. Ce voile officieux, car ces musiciennes n'étaient rien moins que jolies, produisait un assez bon effet, vu que les voix semblaient venir d'en haut. Le chant de ces femmes est une cantilène sans suite, entremêlée de tours de force, dont une oreille européenne ne saurait sentir les beautés, mais que les musulmans s'empressèrent d'applaudir, en disant à la chanteuse principale, nommée *Néfisséh* (la Catalani du Caire) : « *Que Dieu rende ta voix éternelle.* »

Aucun de nous ne s'associait à ce voeu, mais nous regrettions de voir si mal employés des moyens de chant très remarquables. Mais, dans l'état où les Turcs ont réduit la civilisation orientale, le *naturel* est devenu étranger à tous les arts, qui, pour plaire à ces conquérants abrutis, doivent tout pousser à l'extrême. Il nous était pénible surtout d'entendre à chaque instant la voix ignoble du mari de Néfisséh interrompre le chant de la sirène arabe, pour l'applaudir et l'encourager, du ton dont Barbe-Bleue appelait sa femme pour lui trancher la tête. — Quelques passages du chant de ces Almélis ressemblaient beaucoup à nos vieux airs français. — Rentrés à minuit.

21 septembre. — Je reçus de très bonne heure la visite de M. Linant¹, voyageur et dessinateur très distingué, et dont les dessins ornent les portefeuilles de M. Banks. Il a

1. Bien qu'il fût en relations continues avec William Banks, et qu'il connût les dispositions hostiles de celui-ci, Linant-Bey restait fidèle à Champollion et lui montrait tout ce qui pouvait lui être utile.

entièrement adopté les mœurs musulmanes; portant constamment le costume du Nizam-Ghédid et habitant loin du quartier franc au milieu des Arabes, il a monté son ménage en conséquence et épousé une Abyssinienne, dont il a plusieurs enfants. Avec M. Linant était *M. Berthier*, agent consulaire à Tarse, réfugié en Égypte pour éviter le cimetière d'un pacha qui voulait l'occire à la première nouvelle de l'affaire de Navarino.

Il me tardait de parcourir le Caire en plein jour afin de me former une idée exacte de cette ville, contre laquelle la lecture des voyageurs m'avait donné de fortes préventions. Montés sur de beaux ânes, et précédés par le janissaire *Omar*, auquel j'avais ordonné de nous faire voir les mosquées de *Thouloun*, de *Sultan-Hassan* et d'*El-Azhar*,.....

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Au Caire, le 27 septembre 1828.

C'est le 14 de ce mois, mon bien cher ami, que j'ai quitté Alexandrie, à la tête de mon escadre, pavillon de France déployé et naviguant avec toutes les commodités imaginables, sur le canal, dit *Mahhmoudiéh*, lequel suit la direction générale de l'ancien canal d'Alexandrie, mais fait beaucoup moins de détours, et se rend plus directement au Nil, en passant entre le lac Maréotis, à droite, et celui d'*Edkou*, à gauche. Nous débouchâmes dans le fleuve, le 15, de très bonne heure, et je conçus dès lors les transports de joie des Arabes d'Occident, lorsque, quittant les sables libyques d'Alexandrie, ils entrent dans la *Branche canopique*, et sont frappés de la vue des tapis de verdure du Delta, couvert d'arbres de toute espèce, au-dessus desquels s'élèvent

les centaines de minarets des nombreux villages qui sont dispersés sur cette terre de bénédiction. Ce spectacle est véritablement enchanteur, et la renommée de fertilité de la campagne d'Égypte n'est point exagérée.

Le fleuve est immense, et les rives en sont délicieuses. Nous fimes une courte halte à *Fouah*, où nous arrivâmes à midi. A sept heures et demie du soir, nous dépassâmes *Dessouk*; c'est le lieu où le pauvre Salt a expiré il y a quelques mois. Le 16, à six heures du matin, je trouvai, en m'éveillant, le māasch amarré dans le voisinage de *Ssa-el-Hagar*, où j'avais ordonné d'aborder pour visiter les ruines de *Saïs*, devant lesquelles je ne pouvais décemment passer sans leur rendre mes hommages.

Nos fusils sur l'épaule, nous gagnâmes le village qui est à une demi-heure du fleuve; les jeunes gens chassèrent en chemin, et firent lever deux chacals, qui détalèrent à toutes jambes à travers les coups de fusils. Nous nous dirigeâmes sur une grande enceinte que nous apercevions dans la plaine depuis le matin. L'inondation, qui couvrait une partie du terrain (A), nous força de faire quelques détours, et nous passâmes sur une *nécropole* égyptienne (A), bâtie en briques crues. Sa surface est couverte de débris de poterie, et j'y ramassai quelques fragments de figurines funéraires : la grande enceinte n'était abordable que par une porte forcée tout à fait moderne (B). Je n'essaierai point de rendre l'impression que j'éprouvai après avoir dépassé cette porte, et en trouvant sous mes yeux des masses énormes de quatre-vingts pieds de hauteur, semblables à des rochers déchirés par la foudre ou par des tremblements de terre. Je courus vers le milieu de cette immense circonvallation, et reconnus encore des constructions égyptiennes en briques crues, de seize pouces de long, sept de large et cinq d'épaisseur. C'était aussi une *nécropole*, et cela nous expliqua ce que je ne savais pas jusques ici : savoir, ce que faisaient de leurs momies les villes situées dans la Basse Égypte, et loin des

montagnes. Cette seconde nécropole de Saïs, dans les débris colossaux de laquelle on reconnaît encore plusieurs étages de petites chambres funéraires (et il devait y en avoir un nombre infini), n'a pas moins de quatorze cents pieds de longueur et près de cinq cents de large. Sur les parois de quelques-unes des chambres, on trouve encore un grand vase de terre cuite, qui servait à renfermer les intestins des morts et faisait l'office des vases dits *canopes*. Nous avons reconnu du bitume au fond de l'un d'entre eux.

A droite et à gauche de cette nécropole existent deux monticules (D et E), sur l'un (E) desquels nous avons trouvé des débris de granit rose, de granit gris, de beau grès rouge et de *marbre blanc*, dit de Thèbes. Cette dernière particularité intéressera Dubois, auquel tu peux dire que j'ai vu des légendes de Pharaons sculptées sur ce *marbre blanc*, dont je lui porterai un échantillon.

Les dimensions de la grande enceinte qui renfermait ces édifices sont vraiment effrayantes : c'est un parallélogramme, dont les petits côtés n'ont pas moins de quatorze cent quarante pieds et les grands de deux mille cent soixante, ce qui donne plus de sept mille pieds de tour. La hauteur de cette muraille peut être estimée à quatre-vingts pieds, et son épaisseur mesurée est de cinquante-quatre pieds. Je laisse à Charles Dupin le plaisir de calculer combien il y a de millions de briques dans ces énormes constructions et en combien de minutes il les élèverait avec ses machines à vapeur.

Cette circonvallation de géant me paraît avoir renfermé les principaux édifices sacrés de *Saïs*.

Tous ceux dont il reste des ruines étaient des *nécropoles*, et, d'après les indications fournies par Hérodote, les ruines (D) seraient celles des tombeaux d'Apriès et des Rois Saïtes, ses ancêtres ; les ruines (E), le monument funéraire de l'usurpateur *Amasis*. La partie du côté du Nil (F) a pu aisément renfermer le grand temple de Néith et d'autres

édifices sacrés. Ce n'est pas la place qui manque. L'inondation seule nous a empêchés de reconnaître s'il en restait quelques traces. La porte (G) donnait entrée dans la partie des nécropoles, et une porte qui a dû exister du côté du Nil au point (H) donnait entrée dans l'enceinte des temples.

La grande nécropole (C) était ornée à ses deux extrémités de deux pylônes qui forment encore aujourd'hui deux doubles collines énormes. J'ai eu le plaisir de ramasser au milieu de ces ruines une jolie terre émaillée égyptienne, représentant l'*Égide de Néith*, la grande déesse de Saïs, et mes jeunes gens ont tiré des coups de fusil à des chouettes, oiseau sacré de Minerve ou Néith, que les médailles de Saïs et celles d'Athènes sa fille portent pour armes parlantes. A quelques centaines de toises de l'angle voisin de la fausse porte (B), existent des collines qui couvrent une troisième nécropole. Elle était celle des gens de qualité : on y a déjà fouillé, et j'y ai vu un énorme sarcophage en basalte vert, celui d'un gardien des temples sous *Psammétichus II*. M. Rosetti, son possesseur, m'avait permis de l'emporter, mais la dépense serait trop considérable, et le monument n'est pas assez important pour la risquer. A mon retour en Basse Égypte, je ferai faire des fouilles sur ce point-là et sur quelques autres¹.

Voilà le résultat d'une première visite à Saïs, à laquelle je n'ai pas dit adieu. — Je partis de *Ssa-el-Hagar*² à six heures du soir. — Le lendemain, 17 septembre, nous passâmes devant *Schabour*. Le 18, à neuf heures du matin, nous fimes halte à *Nader*, où des Almeh nous donnèrent un concert vocal et instrumental, suivi des gambades et des chants grotesques des baladins. A midi et demi, nous étions

1. Champollion ne revit plus ces endroits. A son retour de Thèbes, au mois d'octobre 1829, la fatigue, le manque de temps, et aussi une inondation exceptionnellement forte, l'empêchèrent de réaliser le projet qu'il avait formé à l'aller.

2. Le nom arabe de Saïs.

devant *Tharranéh*, où je vis des monticules de natron, transportés des lacs qui le produisent. Le soir, nous dépassâmes *Mit-Salaméh*, triste village assis dans le désert Libyque, et, faute de vent, nous passâmes une partie de la nuit sur la rive verdoyante du Delta, près du village d'*Aschmoún*. En nous réveillant le 19 au matin, nous vimes enfin les Pyramides, dont on pouvait déjà apprécier les masses, quoique nous fussions à huit lieues de distance. A une heure trois quarts, nous arrivâmes au sommet du Delta (*Bathn-el-Bakarah*, le Ventre-de-la-Vache), à l'endroit même où le fleuve se partage en deux grandes branches, celle de Rosette et celle de Damiette. La vue est magnifique, et la largeur du Nil étonnante. A l'occident, les Pyramides s'élèvent au milieu des palmiers; une multitude de barques et de bâtiments se croisent dans tous les sens. A l'orient, le village très pittoresque de *Schoraféh*, dans la direction d'Héliopolis: le fond du tableau est occupé par le mont *Mogattam*, que couronne la citadelle du Caire, et dont la base est cachée par la forêt de minarets de cette grande capitale. A trois heures, nous vimes le Caire plus distinctement: c'est là que les matelots vinrent nous demander le bakschisch de bonne arrivée. L'orateur était accompagné de deux camarades habillés d'une façon très bizarre, des bonnets en pain de sucre, bariolés de couleurs tranchantes, des barbes et d'énormes moustaches d'étope blanche, des langes étroits, serrant et dessinant toutes les formes de leur corps, et chacun d'eux s'était ajusté d'énormes accessoires en linge blanc fortement tordu. Ce costume, ces insignes et leurs postures grotesques figuraient au mieux les vieux faunes peints sur les vases grecs d'ancien style. Quelques minutes après, notre māasch donna sur un banc de sable et fut arrêté tout court; nos matelots se jetèrent au Nil pour le dégager, en se servant du nom d'*Allah*, et bien plus efficacement de leurs larges et robustes épaules, car la plupart de ces mariniers sont des Hercules admirablement

taillés, d'une force étonnante, et ressemblent à des statues de bronze nouvellement coulées, quand ils sortent du fleuve et s'élancent sur la rive pour remorquer le māasch à la corde. Ce travail d'une demi-heure suffit pour dégager le bâtiment. Nous passâmes devant *Embabéh*, et, après avoir salué le champ de bataille des Pyramides, nous abordâmes au port de *Boulaq*, à cinq heures précises. La journée du 20 se passa en préparatifs de départ pour le Caire, et plusieurs convois d'ânes et de chameaux transportèrent en ville nos lits, malles et effets, pour meubler la maison que j'avais fait louer d'avance. A cinq heures du soir, suivi de ma caravane et enfourchant nos ânes, bien plus beaux que ceux d'Alexandrie, je partis pour le Caire. Le janissaire du consulat ouvrait la marche, le drogman était à ma droite, et toute la jeunesse caracolait et faisait des évolutions à ma suite : je m'aperçus que cela ne déplaîtait nullement aux Arabes, qui criaient *Fransaoui!* (Français) avec une certaine satisfaction.

Nous arrivions au Caire au bon moment : ce jour-là et le lendemain étaient ceux de la fête que les musulmans célèbrent pour la naissance du Prophète. La grande et importante place d'*Ezbékiéh*, dont l'inondation occupe le milieu, était couverte de monde entourant les baladins, les danseuses, les chanteuses, et de très belles tentes sous lesquelles on pratiquait des actes de dévotion. Ici, des musulmans assis lisaien t en cadence des chapitres du Coran ; là, trois cents dévots, rangés en lignes parallèles, assis, mouvant incessamment le haut de leur corps en avant et en arrière comme des poupées à charnière, chantaient en choeur *La Allah il a Allah* (Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu). Plus loin, quatre cents énergumènes, debout, rangés circulairement et se sentant les coudes, sautaient en cadence, et lançaient du fond de leur poitrine épuisée le nom d'*Allah*, mille fois répété, mais d'un ton si sourd, si caverneux, que je n'ai entendu de ma vie un choeur plus infernal : cet effroyable

bourdonnement semblait sortir des profondeurs du Tartare, et nous en fûmes réellement terrifiés. A côté de ces religieuses folies, circulaient les musiciens et les filles de joie; des jeux de bagues, des escarpolettes de tout genre étaient en pleine activité : ce mélange de jeux profanes et de pratiques religieuses, joint à l'étrangeté des figures et à l'extrême variété des costumes, formait un spectacle infiniment curieux, et que je n'oublierai jamais. En quittant la place, nous traversâmes une partie de la ville pour gagner notre logement.

On a dit beaucoup de mal du Caire : pour moi, je m'y trouve fort bien, et ces rues de huit à dix pieds de largeur, si décriées, me paraissent parfaitement bien calculées pour éviter les trop grandes chaleurs. Sans être pavées, elles sont d'une propreté fort remarquable, et je souhaiterais que Paris ne fût pas plus sale dans ses jours de grande toilette. Le Caire est une ville tout à fait monumentale. La plus grande partie des maisons est en pierre, et à chaque instant on y remarque des portes sculptées dans le goût arabe. Une multitude de mosquées, plus élégantes les unes que les autres, couvertes d'arabesques du meilleur goût, et ornées de minarets admirables de richesse et de grâce, donnent à cette capitale un aspect imposant et très varié. Je l'ai parcourue dans tous les sens, et je découvre chaque jour de nouveaux édifices que je n'avais pas encore soupçonnés. Grâce à la dynastie des *Thoulounides*, aux califes *Fathimites*, aux sultans *Ayoubites*, et aux Mamlouks *Baharites*, le Caire est encore une ville des Mille et une Nuits, quoique la barbarie turque ait détruit ou laissé détruire en très grande partie les délicieux produits des arts et de la civilisation arabes. J'ai fait mes premières dévotions dans la mosquée de *Thouloun*, édifice du IX^e siècle, modèle d'élégance et de grandeur, que je ne puis assez admirer, quoique à moitié ruiné. Pendant que j'en considérais la porte, un vieux *scheikh* me fit proposer d'entrer dans la mosquée : j'acceptai avec

empressement, et, franchissant lestelement la première porte, on m'arrêta tout court à la seconde : il fallait entrer dans le lieu saint sans chaussure. J'avais des bottes, mais j'étais sans bas ; la difficulté était pressante. Je quitte mes bottes, j'emprunte un mouchoir à mon janissaire pour envelopper mon pied droit, un autre mouchoir à mon domestique nubien Mohammed, pour mon pied gauche, et me voilà sur le parquet en marbre de l'enceinte sacrée ; c'est sans contredit le plus beau monument arabe qui reste en Égypte. La délicatesse des sculptures est incroyable, et cette suite de portiques en arcades est d'un effet charmant. Je ne te parlerai ni des autres mosquées, ni des tombeaux des califes et des sultans Mamlouks, qui forment autour du Caire une seconde ville plus magnifique encore que la première ; cela nous mènerait trop loin, et c'en est assez de la *vieille Égypte*, sans m'occuper de la nouvelle.

Lundi 22 septembre, je montai à la citadelle pour rendre visite à Habib-Effendi, gouverneur du Caire, et le grand faiseur du Pacha. Il me reçut fort agréablement, causa beaucoup avec moi sur les monuments de la Haute Égypte, et me donna des conseils pour les étudier plus à l'aise. En sortant de chez Son Excellence, je parcourus la citadelle, et je trouvai d'abord un bloc énorme de grès, portant un bas-relief, où est figuré le roi *Psammétichus II*, faisant la dédicace d'un propylon : je l'ai fait copier avec soin. D'autres blocs épars, et qui ont appartenu au même monument de Memphis d'où ces pierres ont été apportées, m'ont offert une particularité fort curieuse. Chacune de ces pierres, parfaitement dressées et taillées, porte une *marque* constatant sous quel roi le bloc a été tiré de la carrière ; la légende royale, accompagnée d'un titre qui fait connaître la destination du bloc pour Memphis, est gravée dans une aire carrée et creuse. J'ai recueilli sur divers blocs les marques de trois rois : *Psammétichus II*, *Apriès*, son fils, et *Amasis*, successeur de ce dernier. Ces trois légendes nous donnent donc la durée de

la construction de l'édifice dont ces blocs faisaient partie. Un peu plus loin, sont les ruines du palais royal du fameux *Salahh-Eddin* (le sultan Saladin), le chef de la dynastie des Ayoubites. Un incendie a dévoré les toits, il y a quatre ans, et depuis quelques mois le Pacha s'amuse à faire démolir ce qui reste de ce grand et beau monument : j'ai pu reconnaître une salle carrée, la principale du palais. Plus de trente colonnes de granit rose, portant encore les traces de la dorure épaisse qui couvrait leur fût, sont debout, et leurs énormes chapiteaux de sculpture arabe, imitation grossière des vieux chapiteaux égyptiens, sont entassés sur les décombres. Ces chapiteaux, que les Arabes avaient ajoutés à ces colonnes (grecques ou romaines), sont tirés de blocs de granit enlevés aux ruines de Memphis, et la plupart portent encore des traces de sculptures hiéroglyphiques : j'ai même trouvé sur l'un d'entre eux, à la partie qui joignait le fût à la colonne, un bas-relief représentant le roi *Nectanèbe*, faisant une offrande aux dieux. Dans une de mes courses à la citadelle, où je suis allé plusieurs fois pour faire dessiner les débris égyptiens, j'ai visité le fameux *puits de Joseph*, c'est-à-dire le puits que le grand *Saladin* (*Salahh-Eddin-Joussouf*) a fait creuser dans la citadelle, non loin de son palais ; c'est un grand ouvrage.

J'ai vu aussi la ménagerie du Pacha, consistant en un lion, deux tigres et un éléphant. Je suis arrivé trop tard pour voir l'hippopotame vivant : la pauvre bête venait de mourir d'un coup de soleil, pris en faisant sa sieste sans précaution, mais j'en ai vu la peau empaillée à la turque, et pendue au-dessus de la porte principale de la citadelle. J'ai visité avant-hier *Mahammed-Bey*, defterdar (trésorier) du Pacha. Il m'a fait montrer la maison qu'il construit à Boulaq sur le Nil, et dans les murailles de laquelle il a fait encastreer, comme ornement, *d'assez beaux bas-reliefs égyptiens* venant de Sakkara ; c'est un pas fort remarquable, fait par

un des ministres du Pacha, le plus renommé pour son opposition à la réforme.

J'ai trouvé ici notre agent consulaire, M. Derché, dangereusement malade, et, parmi les étrangers, lord Prudhoe, M. Burton et le major Félix, Anglais, hiéroglyphiseurs décidés et qui me comblient d'attentions, comme étant le chef de la secte. — J'ai voulu essayer quelques acquisitions, mais les prix sont bien hauts, — — je les prendrai par la famine ; ils seront plus raisonnables à mon retour. Il faut que Féruccac et toi vous nous mettiez en quatre, pour que la Maison du Roi me fasse des fonds pour acheter et fouiller¹ : avec peu je ferai des choses immenses, et ce sera un malheur sans remède si le gouvernement ne profite pas de mon séjour en Égypte, pour enrichir ses musées.....

Je pars demain ou après-demain pour Memphis ; je ne reviendrai plus au Caire cette année. Nous débarquerons près de *Mit-Rahinéh* (le centre des ruines de la vieille ville), où je m'établirai ; je pousserai de là des reconnaissances sur *Sakkara*, *Dahschour* et toute la plaine de *Memphis*, jusques aux grandes pyramides de *Gizéh*, d'où j'espère dater ma prochaine lettre. Après avoir couru le sol de la seconde capitale égyptienne, je mets le cap sur Thèbes, où je serai vers la fin d'octobre, après m'être arrêté quelques heures à Abydos et à Dendéra.

Ma santé est toujours excellente et meilleure qu'en Europe, puisque je t'ai écrit ces sept pages tout d'une haleine, ce que j'eusse été incapable de faire à Paris sans spasmes à la cervelle. Il est vrai que je suis un homme tout nouveau.

1. Dès le mois de mars 1828, Drovetti avait prié Forbin, Jomard et d'autres de faire leur possible pour que le Roi ne donnât pas à Champollion les fonds nécessaires à entreprendre des fouilles sur le sol égyptien. Ce n'est qu'au mois de juin 1829 que le vicomte de Martignac et le baron de Féruccac réussirent à obtenir les subsides demandés : ils parvinrent trop tard en Égypte pour que Champollion pût en tirer tout le parti qu'il avait espéré.

Ma tête rasée est couverte d'un énorme turban. Je suis complètement habillé à la turque, une belle moustache couvre ma bouche, et un large cimeterre pend à mon côté. Ce costume est très chaud, et c'est justement ce qui convient en Égypte; on y sue à plaisir et l'on s'y porte de même.

Mes Arabes jurent qu'on me prend partout pour un naturel; dans un mois d'ici je pourrai joindre l'illusion de la parole à celle des habits. Je débrouille mon arabe, et, à force de jargonner, on ne me prendra plus pour un débutant.

Je clos ici ma lettre..... Respects et tendresses à M. Dacier, amitiés chaudes comme le ciel d'Égypte à Dacier le fils, et à nos commensaux de la rue Colbert.

Je pense aux coquilles de notre ami Féruccac, et j'ai déjà ramassé des détails fort curieux qui ne manqueront pas d'intéresser M^{me} de Féruccac: ils concernent les dames d'Égypte, et je me réserve de lui décrire la fête que j'ai donné à mes jeunes gens le surlendemain de notre arrivée au Caire. Je fis venir six Almeh ou *filles savantes* (et très savantes), qui dansèrent et chantèrent de six heures du soir à deux heures du matin, le tout en tout bien et tout honneur.

Adieu donc, mon cher ami, je t'embrasse ainsi que ma femme et tous les nôtres. Mes amitiés à M. Dubois, auquel j'écrirai incessamment. Que n'est-il à mon côté pour jouir!

Adieu, tout à toi,

J.-F. Ch.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

30 septembre. — On employa la journée entière aux préparatifs de départ. Il s'agissait de quitter *définitivement* le Caire, où les jeunes gens commençaient à prendre des habitudes qu'il eût été ensuite difficile de rompre. Cette ville, qui a déplu à tant de monde, les enchantait, et je

conçois que cette grande capitale, d'un genre si nouveau et qui réunit tous les agréments dont un peuple d'Orient puisse jouir sous le gouvernement d'un Pacha, devait impressionner de jeunes têtes sans préjugés, et qui sentaient vivement tout le pittoresque des objets et des personnes au milieu desquels ils se trouvaient jetés comme par enchantement. Le docteur *Ricci*, *vieil habitué du pays, et qui pensait au nécessaire*, fit toutes les provisions indispensables pour notre voyage de la Haute Égypte.

J'allai, en attendant, faire une visite à M. Linant, domicilié hors des murailles et habitant une maison toute orientale, car, ayant épousé une Abyssinienne, il a complètement adopté les moeurs orientales. Ses riches portefeuilles me furent ouverts. J'y vis pour la première fois des croquis fort bien faits des antiquités romaines de *Pétra*. Je reconnus les inscriptions hiéroglyphiques de Sarbout-el-Qadim, copiées aussi exactement qu'un dessinateur peut le faire, la plupart des monuments et bas-reliefs de Naga et de Barkal, et plusieurs autres points de la haute Nubie et de l'Éthiopie. Dans ces dessins je trouvai la confirmation d'une de mes idées sur les monuments de l'Éthiopie, et je vis clairement qu'on peut les partager en trois époques distinctes et en trois styles successifs :

1^o Le style *Æthiopico-Égyptien*, c'est-à-dire le style Éthiopien primitif, analogue au beau style Égyptien pur. Tels sont les temples de Barkal qui portent les légendes royales de Tharaca (להלן), d'*Amonasō* et même d'*Aménophis-Memnon*, ce qui prouve que ce Pharaon avait fait la conquête de l'Éthiopie.

2^o Le style *Æthiopico-Hindou*, formes grosses et grasses, trapues et chargées de détails et d'ornements, quelquefois très riches. Figures à quatre bras, comme dans les pagodes hindoues. Ce style a dû naître d'une influence exercée directement ou indirectement par quelque peuple hindou. Elle est d'ailleurs constatée invinciblement par l'*alphabet éthio-*

pien qui est un *Syllabaire*, calqué sans aucun doute sur les Syllabaires hindous. — Monuments de Naga.

3^e Le style *Æthiopico-Arabe*, formes grèles, allongées, pauvres et peu correctes. Ce style a pris naissance après l'invasion des Arabes Hémiarites en Éthiopie; cette race a fini par détruire la race véritablement éthiopienne, mais en adoptant ses mœurs et son écriture. Les monuments de ce style ne peuvent être antérieurs au I^{er} siècle de notre ère¹.

Je trouvai aussi chez M. Linant le dessin d'une longue inscription du Pharaon Thoutmosis IV, gravée sur un rocher à la frontière de Dongola. Il m'en promit une copie.

Sur les six heures du soir, les chameaux et les ânes étant chargés de tous nos bagages, nous quittâmes le Caire et allâmes souper et coucher aux māasch, toujours amarrés à Boulaq.

1^{er} octobre. — Quelques provisions oubliées et des achats encore nécessaires retardèrent notre départ jusques à trois heures après midi. Le māasch *l'Isis* mit à la voile sans attendre *l'Athyry*, chargée de recevoir les deux *kavas* ou soldats de la garde du Pacha qui doivent nous escorter. Nous côtoyâmes la charmante île de *Raoudha*, bien digne de sa réputation, et dépassâmes le *Mequias* (ou nilomètre) bâti à sa pointe méridionale. Après quelques difficultés que nous firent les canges des douaniers du *Vieux-Caire*, nous arrivâmes devant *Gizéh* جيزه à quatre heures moins un quart.

— A cinq heures un quart, le māasch passa devant دير الشين *Déir-et-tin*, situé sur la rive arabique, au pied d'un mamelon détaché du *Moqattam* et sur lequel existe la *Babylone* de l'Égypte. C'est là, dit l'histoire, que Sésostris permit à des prisonniers babyloniens de s'établir et de bâtir une petite ville. Le Pacha y a fait construire une petite forteresse.

1. Il est fort regrettable que Champollion n'aït pas pu explorer lui-même la haute Nubie. Ce voyage seul aurait pu lui permettre de juger exactement la valeur des monuments égypto-nubiens.

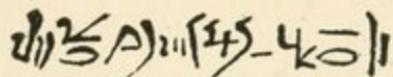
Au coucher du soleil, nous étions en face de *Thorrah* طوره, où sont les magasins du gouvernement. La montagne voisine (rive droite) est toute percée de carrières. Sur la rive opposée exista jadis *Memphis*; son emplacement est occupée par une immense forêt de palmiers, au-dessus desquels s'élèvent les sommets des nombreuses pyramides de Sakkara. On arriva, à sept heures du soir, à *Massarah*, où j'ordonnai au réis d'arrêter et d'amarrer, dans le dessein de visiter le lendemain les carrières ouvertes à différentes époques dans la montagne Arabique entre ce village et celui de *Thorrah*, plus au nord. Bientôt après, le māasch *l'Athyr* nous rejoignit, et nous passâmes la nuit, les barques liées à des palmiers, dont les dattes pleuvaient sur nos têtes pendant qu'on y attachait les cordages.

2 octobre. — Les ânes, retenus la veille dans le village, étant arrivés sans selles et sans brides, nous partimes à six heures du matin pour gagner le bas de la montagne, à travers les terres cultivées et des terrains incultes déjà couverts d'une couche de sable, parce que le Nil ne les avait point inondés depuis quelques années. Je fis toute la route à pied, couvert de mon burnous et prenant mon ombrelle lorsque la chaleur du soleil devenait trop forte. Après une heure de marche, on atteignit le pied de la chaîne Arabique, hérissée de monticules de sables et d'amas de pierres, provenant du déblai des carrières. C'est en escaladant ces dunes et ces monceaux de pierres aiguës que nous parvinmes à une grande carrière, dont l'entrée coupée en porte et d'une élévation considérable se fait remarquer de fort loin; on l'aperçoit en naviguant sur le fleuve, et je la nommerai *carrière centrale*. Je donnai à chaque membre de l'expédition une direction différente, afin d'explorer le plus complètement possible les nombreuses excavations qui se montraient à droite et à gauche. Aussitôt qu'on apercevait quelque inscription ou des sculptures, un coup de sifflet d'appel se faisait entendre, et je me rendais sur les lieux

pour apprécier l'importance de la découverte. Si l'inscription paraissait intéressante, je la dessinais ou la faisais dessiner, si elle était formée de traits bien distincts.

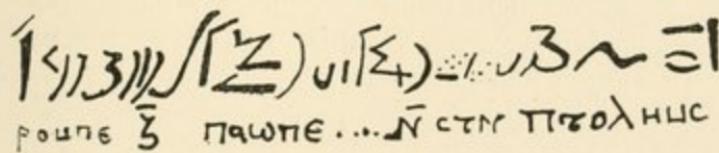
Cette exploration bien pénible, faite par une chaleur fort élevée, au milieu de rocs calcaires blancs qui réverbèrent violemment, produisit les résultats suivants. Dans les carrières creusées successivement à la gauche de la *carrière centrale*, on trouva beaucoup d'inscriptions tracées en rouge et en *caractères démotiques*; la plupart existent sur le plafond de la carrière et dans les lieux les plus apparents. Plusieurs de ces inscriptions, répétées un grand nombre de fois dans la même grotte, sont évidemment relatives à l'exploitation même de ces carrières, mais d'autres offrent un plus grand intérêt, puisqu'elles contiennent des dates et des noms royaux.

Telles sont celles de l'an II du Roi Acoris¹:



പൗപേ സ്വന്തേ നി ചനി ധന്പ

et de l'an VII de l'un des Ptolémées, qui, n'ayant point de prénom, doit être Soter I^{er}, le chef de la Dynastie :



« L'an VII de Paophi du Roi Ptolémée »,

et une troisième de l'an IV, onze de Paophi, de l'Empereur Auguste :

1. Acoris (Hakor), roi de la XXIX^e dynastie. Son nom, écrit en hiéroglyphes, fut un des premiers que Champollion déchiffra, avant de rédiger et de publier sa *Lettre à M. Dacier* en 1822.

« L'an IV, Paophi le II du Roi Cæsar Empereur ».

Les carrières de droite sont encore plus abondantes en inscriptions *démotiques*, mais on y trouve en même temps des sculptures et des inscriptions hiéroglyphiques. L'une des plus belles carrières dans cette direction est ornée d'une stèle en forme d'entre-colonnement, d'un très beau style, et portant dans le registre supérieur trois cartouches royaux. Elle a été sculptée dans le roc, intérieurement, et à gauche en entrant. La corniche cannelée n'offre aucun ornement. Le cartouche central précédé du titre *Roi* et suivi du groupe tango, *vivificateur*, est le prénom du Roi *Ahmoris* , le père de la XVIII^e Dynastie Diospolitaine. Le second Ahmos-Nofré-Atari est celui de la Reine sa femme, comme le démontrent les titres Royale Épouse principale, *royale* mère, dame du monde à toujours. Enfin le troisième cartouche (celui de gauche) est encore celui d'une femme de la famille du Pharaon *Ahmoris*, une de ses sœurs ou plutôt une de ses filles, comme le prouvent les titres et em-cone et em-teti, fille de Roi et sœur de Roi. Ce dernier titre décide la question, puisque, le monument étant sculpté du vivant d'*Ahmoris*, il n'y avait d'autre *Roi* que lui (Aménôthph I^r ne régnant pas encore); donc, la princesse, qui se nommait aussi Ahmos-Nofré-Atari, était sœur du Roi *Ahmoris*, le chéri de *Phtha* et de chéri titre est motivé par le voisinage de Memphis et le second par le fait que *Atmou* quel est qualifié de d'*Atmou*. Ce premier nage de Memphis et était le Dieu protec-

teur des carrières. — Huit lignes d'hiéroglyphes composaient l'inscription du second registre de la stèle, et ce monument est d'autant plus curieux qu'il a été sculpté pour conserver la mémoire de l'époque à laquelle cette carrière a été ouverte. C'est ce qu'expriment textuellement les deux premières lignes bien conservées, les six autres étant plus ou moins frustes :



poonē n̄ē wāp m̄tōtūnū p̄st̄ p̄h-ē aq̄wē tānqō ōw̄ n̄e q̄t̄

*L'an XXII, sous le sacerdoce du Roi né du Soleil,
AHMOSIS, les carrières ont été ouvertes.*

Et il résulte de l'examen des caractères encore subsistants que les pierres tirées de ces carrières ont été employées en travaux dans les temples de *Phtha*, d'*Apis* et d'*Amenhem-oph*, sans aucun doute à Memphis, située en face de ces carrières. Sur la base carrée, et qui est censée soutenir la stèle, on a sculpté des travaux de la carrière, c'est-à-dire six bœufs conduits par trois hommes, et attelés par paires à un traineau sur lequel est attaché un grand bloc de pierre carré et taillé.

Sur les parois de cette même carrière, et vers le plafond, sont de très petites stèles sculptées à même, et sur lesquelles on a grossièrement tracé des figures de *Phtha* ou des *lions*, emblèmes de cette grande divinité memphite.

Une seconde grande carrière, voisine de la précédente, porte également la même date de l'an XXII du même Pharaon. La stèle, placée à main gauche en entrant, est aussi sculptée à même dans le rocher. La corniche est décorée du globe ailé et de sa légende, et la couleur bleue existe encore à cette inscription qui est beaucoup plus mutilée que la précédente. Les cartouches du premier registre sont les mêmes, sauf que la princesse *Ahmos-Nofré-Atari*,

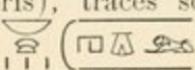
outre le titre de *Royale Sœur* ♀, prend celui de ♂ *Royale Mère*, et la femme du Pharaon celui de ♀ *Divine Épouse*. Cette stèle était une copie mot pour mot de la précédente.

Dans une petite vallée que la montagne de Thorrah forme au midi de ces deux grottes, existent une foule d'autres carrières, où l'on voit des inscriptions démotiques peu intéressantes. Mais dans l'une d'elles se trouve un beau bas-relief représentant un Roi Égyptien debout, présentant en offrande à la déesse Hathor, assistée du Dieu Thoth. Ce cartouche du Roi est seulement tracé en rouge et n'a jamais contenu de nom sculpté. La déesse y reçoit le titre de protectrice de la demeure de la région de Sébi ou Thymisébi, ainsi que de l'atelier, le lieu où l'on travaille, très probablement les carrières entre Thorrah et Massarah. Le Dieu Thoth prend aussi le titre de gardien de la même localité. Ce bas-relief est aussi sculpté dans une stèle en forme d'entre-colonnement, comme les deux précédents.

Sur la paroi d'une grotte voisine on a tracé en encre rouge, et avec une admirable fermeté de main et finesse de trait, l'élévation d'un monolithe ou *petit naos*. La corniche cannelée et décorée de l'emblème du premier Hermès, flanqué des uræus symboliques des deux régions, porte les cartouches-noms et prénoms du Roi *Psammétique I^{er}*

Au midi de cette petite vallée, et sur le penchant de la chaîne principale, existent de grandes carrières où nous

avons trouvé un grand bas-relief représentant un Roi faisant une offrande au Dieu *Amon-Ra*, à la Déesse *Mouthoër* (la grande Mère) et au Dieu *Khons* hiéracocéphale. La légende du Roi est sculptée, mais le cartouche n'a jamais renfermé de nom propre. Dans la grotte antique, ainsi que sur les parois d'une grotte voisine, on lit des noms propres

 du Roi *Hacor* (*Acoris*), tracés soit verticalement soit horizontalement  (  ). En résumé, ces carrières, qui s'étendent depuis *Thorrah* jusques bien au delà de *Massarah*, ont été exploitées à toutes les époques. Leur voisinage des capitales successives de l'Égypte, *Memphis*, *Fosthath* et le *Caire*, a dû perpétuer, pour ainsi dire, leur exploitation, et, encore aujourd'hui, c'est de là qu'on tire la pierre coupée en carreau pour pavier les maisons du Caire. Ces carrières ont d'abord fourni aux constructions de Memphis et des villes voisines. Les noms d'*Ahmosis* et de *Psammétichus I^{er}* prouvent pour toute la période pharaonique embrassée entre ces deux règnes : *Acoris* marque l'époque persane, les noms de deux *Ptolémées* celle des Lagides, et l'inscription de l'an VII d'Auguste marque la période romaine.

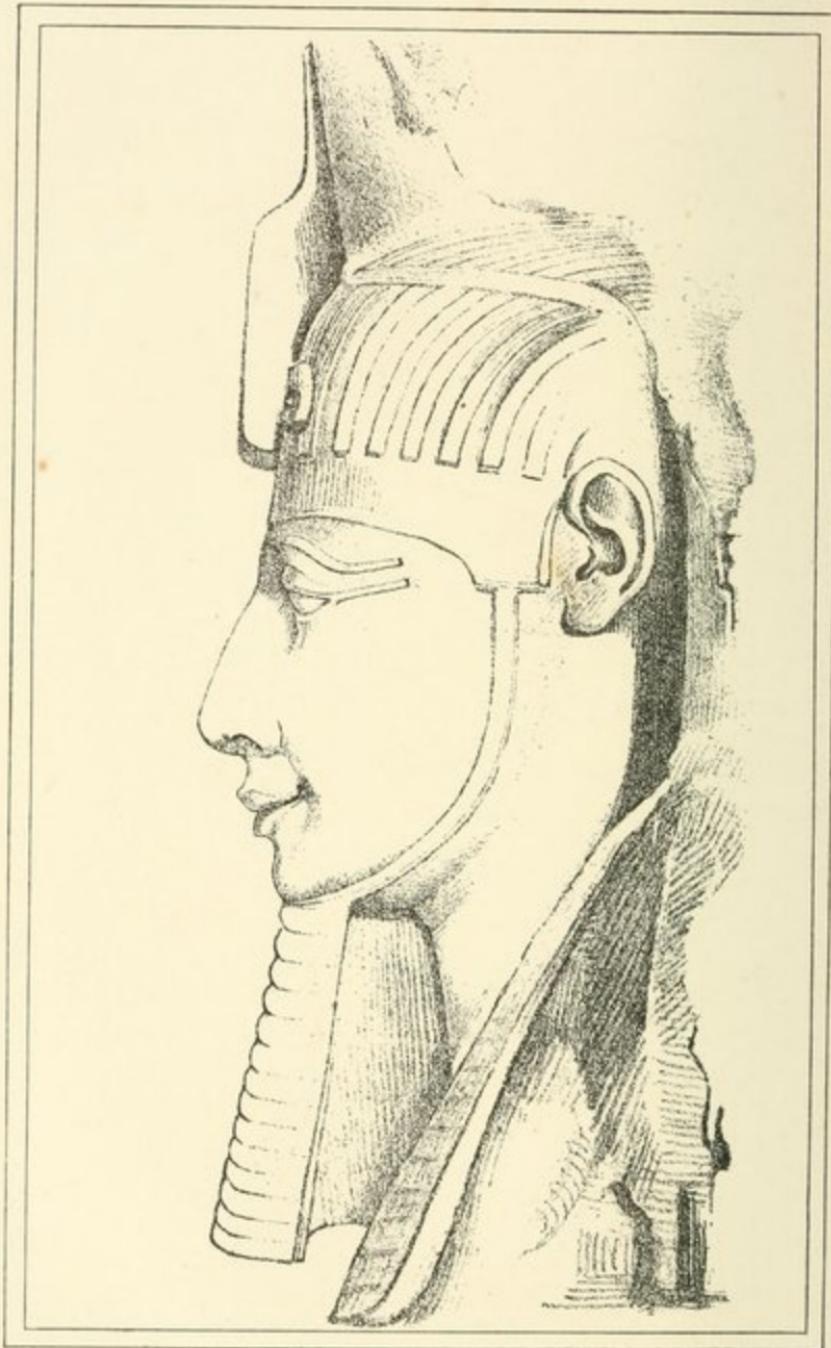
On distingue, au reste, fort aisément les *carrières antiques* des carrières modernes. Les plafonds des premières sont plats et marqués de ces millions de stries produites par le ciseau, en travail pour en tirer la pierre à peu près taillée et telle qu'on devait l'employer dans la construction ; il existe même de ces pierres presque détachées. Ces plafonds sont quelquefois divisés par de grandes lignes rouges, accompagnées de mots démotiques pour servir de guide aux ouvriers et en marquer les travaux à entreprendre. Les carrières modernes sont au contraire travaillées sans régularité, et leurs voûtes sont arrondies et pleines d'anfractuosités.

M. Linant et un jeune Anglais, M. Newman, venus à dos de dromadaire, ont partagé notre modeste repas dans la première carrière d'*Ahmosis*. Après nous être reposés

quelque temps dans celles d'Acoris, où toute notre caravane se réunit enfin, nous reprises le chemin de *Massarah* et de nos māasch, où nous soupâmes de fort bon appétit, après une journée extrêmement fatigante. — A peine le café pris, ces Messieurs nous dirent adieu et, lançant leurs dromadaires, disparurent bientôt à nos yeux dans la direction du Caire. Il était six heures et un quart. N'ayant plus rien à voir dans les environs, j'ordonnai au réis de faire voile pour *Bédréschéïn* بدرشين, où nous abordâmes à huit heures et demie.

3 octobre. — J'examinai, en me levant, un sarcophage en *granit porphyre*, appartenant au drogman *Joseph Msarra*, qui l'avait fait porter de *Sakkara* au bord du Nil. C'est celui d'un  nommé  Pétisi. La sculpture n'est point de la première beauté, et les décosations représentent des divinités inférieures. Je déclarai au drogman que cet objet ne me convenait nullement, ce qui le mit d'assez mauvaise humeur¹, ayant compté sur moi pour s'en défaire. A six heures du matin, nous partimes à ânes pour *Bédréschéïn*, village un peu enfoncé dans les terres. C'est après l'avoir dépassé que le voyageur s'aperçoit qu'il foule le terrain où exista jadis une grande ville. On est, en effet, déjà sur l'emplacement de *Memphis*, et les blocs de granit épars sur le sol, et qui de tous côtés se font jour à travers le sable qui les recouvre peu à peu, témoignent assez de l'extrême somptuosité des édifices de cette capitale. — Entre *Bédréschéïn* et *Mit-Rahinéh* مت راهنه, nous trouvâmes le colosse mis à découvert par M. Caviglia, qui en a fait hommage

1. Youssouf Msarra, recommandé à Champollion par le vice-roi lui-même, parce qu'il avait accompagné et fort bien servi Ismail-Pacha pendant ses voyages réitérés en Nubie. Désolé d'avoir manqué cette affaire, il inventa un prétexte quelconque pour ne point partir avec « l'Égyptien », à qui il aurait été fort utile : ce fut sa vengeance.



RAMSÈS II
Colosse renversé de Memphis.

au Grand-Duc de Toscane. Ce colosse, d'une magnifique sculpture et dont j'ai fait dessiner avec soin la tête et les détails¹, représente *Rhamsès le Grand*. La matière de ce colosse est en très beau calcaire cristallisé. Il est renversé la face contre terre; les pieds et une partie des jambes n'existent plus. Voici ses proportions principales :

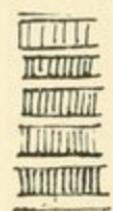


	Pieds.	Pouces.	Lignes.
Hauteur actuelle.....	34 $\frac{1}{2}$		
Du bord (de la coiffure?) à la naissance de la barbe.....	4	5	
Longueur du cou.....	1	5	
Des clavicules au nombril.....	7	1	
Longueur du nez.....	1	9	
Du bas du nez au bord de la lèvre.....		5	4
Du bord de la lèvre inférieure au-dessous du menton.....		8	
Longueur de la barbe.....	2	6	
Largeur du bas de la barbe.....	1	6	
Largeur d'une épaule.....	4	2	
Oreille.....	1	8	
Largeur de l'oreille.....		11	
Bouche, ouverture.....	1	6	6
Longueur de l'œil.....		10	$\frac{1}{2}$
Largeur		4	
Longueur du bras, de l'épaule au poignet.....	12	6	
Longueur de la main jusques à la première phalange	1	8	
Première phalange.....	1	3	6
Longueur du pouce.....	2	4	6
Ongle du pouce.....		4	6
Largeur de la main.....	2	7	

Le Pharaon est coiffé du *clayt* strié; au-dessus s'élevait le *pschent*, qui est à moitié détruit. Le collier est à sept rangées,

1. Voir la planche III.

terminé par un rang de perles. Deux cordons soutiennent un riche pectoral, dont la corniche est surmontée d'une rangée d'*uræus*, la tête ornée du disque. Au centre du pectoral, composition



anaglyphique, présentant le prénom de Rhamsès le Grand comme protégé par deux divinités en pied, *Phtha* et son épouse, la grande Léontocéphale, les deux *principales divinités de Memphis.*



Collier.

Sur la ceinture, en place d'agrafe, on a sculpté un grand cartouche horizontal occupé par le prénom du Roi et son nom propre, toujours sous la protection des deux divins époux memphites, debout sur des bases en forme de

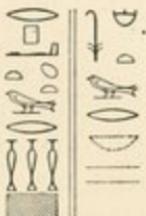
coudées. Un grand et beau poignard ou glaive court, dont la poignée est décorée de deux têtes d'éperviers adossées, est passé dans la ceinture, mais dans une position fort inclinée. La lame paraît renfermée dans un fourreau orné de baguettes et qui se termine par un bouton en fer de lance.

Hors du cartouche de la ceinture, à droite et à gauche, mais à une assez grande distance, sont deux doubles cartouches *nom* et *prénom*, dont il sera subséquemment question dans ce journal. Sur l'épaule droite existe encore le cartouche-prénom. Les bracelets du poignet sont fort simples. Un rouleau de papyrus, placé dans la main gauche, est marqué sur la tranche par le cartouche-nom propre *Amenmai-Rhamsès*. Sur l'appui de la jambe, mais intérieurement, vers la jambe gauche, existent la tête et une partie du corps d'un jeune prince, dont le titre  est encore visible; il est coiffé à l'Horus. On voit sur l'appui de la jambe droite, extérieurement et *en relief*, le bras de la reine appuyé sur le milieu du mollet du co-



Cordes.

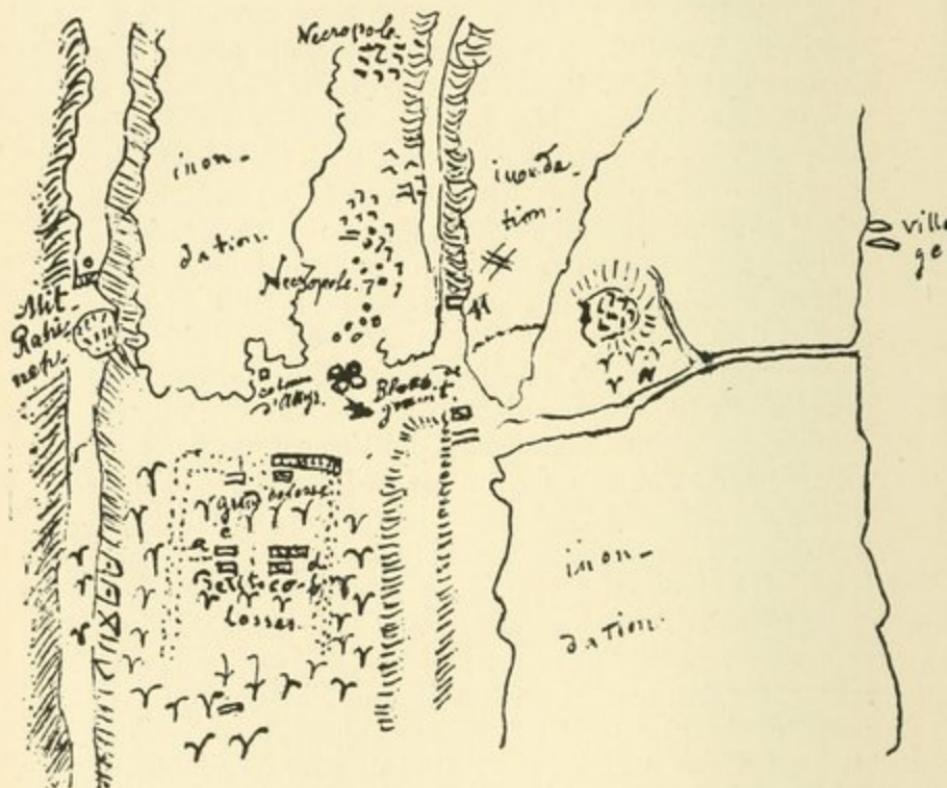
losse. On y lit encore les titres de la princesse : J'ai remarqué sur divers points du colosse, et notamment dans les angles de la bouche, quelques traces des couleurs qui les couvraient primitivement.



La tête est trait pour trait, mais de plus grandes proportions, une copie fidèle de la tête du petit colosse de Rhamsès le Grand, le plus beau monument du Musée de Turin. Cette ressemblance parfaite prouve que ces deux statues sont de véritables portraits du conquérant égyptien. Ce colosse, dans le voisinage duquel sont des *substructions* en grands blocs calcaires, était placé probablement devant une grande porte et devait faire pendant à un second de même proportion. Nous avons, dans ce but, ordonné quelques fouilles dans une direction présumée, mais le temps nous manquera peut-être pour en recueillir le fruit. La localité est d'autant plus intéressante qu'il est probable que nous sommes ici dans l'enceinte même qui renfermait les principaux édifices sacrés de Memphis. Deux très longues croupes de collines s'étendent parallèlement du midi au nord : l'une à l'ouest du Nil et de Bédréschéïn, — l'autre encore plus à l'ouest et sur laquelle se trouve le village de Mit-Rahinéh. Je considère ces collines comme les restes de la grande enceinte en briques crues affaissée sur elle-même, — éboulée et délayée par les pluies et l'inondation, qui occupe encore aujourd'hui une bonne part de l'intervalle existant entre les murs parallèles, aujourd'hui couverts de palmiers. Le grand colosse, et probablement son pendant flanquaient une porte de temple (ou de cour de temple), — les constructions existantes le prouvent. — Sur le même alignement et plus au sud, M. Caviglia a trouvé deux petits colosses en granit rose. L'un est presque entier, l'autre est brisé en plusieurs pièces. — Les légendes que j'ai fait copier sont encore celles de *Rhamsès le Grand*. Le Roi est

représenté debout, tenant une enseigne dont le bâton porte une légende hiéroglyphique.

Nos fouilles aux points *a* et *c* ont produit des débris de sculpture sans intérêt, — celles des points *b* et *d* nous ont fait trouver des pierres calcaires taillées et ayant fait partie d'un mur, ce qui donne les éléments de la restauration marquée en pointillé sur le plan approximatif. — J'ai par-



couru avec soin la partie de la colline orientale au nord du grand colosse, et j'ai observé les restes très étendus de petits édifices ou de petites chambres et des couloirs bâties en petites briques crues comme les nécropoles de Saïs.

D'innombrables débris de poterie, semblables encore à celle de Saïs, achèvent de déterminer la destination primitive de ces constructions. Les débris de figurines funéraires et des vases à bitume qu'on y trouve lèvent d'ailleurs tout doute à cet égard. Il existe une autre nécropole encore plus au nord, et que j'ai visitée en allant à Sakkara; c'est la continuation de celle-ci. Les murs de briques crues sont du reste parsemés de blocs de granit rose, de grès et de calcaire blanc, qui paraissent avoir appartenu à des constructions plus soignées et ornées de sculptures. Nous dinâmes avec du pain arabe, des dattes fraîches et de l'eau, assis à l'ombre sous des cabanes construites en roseaux et en branches de palmier. Le soir, nous retournâmes souper plus substantiellement aux māasch, où nous passâmes la nuit.

4 octobre. — Pendant qu'on chargeait les tentes et tous les objets nécessaires pour une campagne de huit jours au moins, je repris de très bonne heure le chemin de Bédré-schén et de Mit-Rahinéh. J'admirai de nouveau le travail du colosse, et il était naturel que je fusse très sensiblement impressionné par le premier grand objet de sculpture égyptienne que les hasards du voyage mettaient sous mes yeux.

Couché devant cette face énorme, mais si heureusement harmonisée que son expression n'a rien que d'aimable et de suave, je me pénétrais de tout le grandiose de cette sculpture *héroïque*, et souriais de pitié au souvenir des jugements mesquins et de la mince idée que *nos esprits-forts* en fait d'art ont portés, et entretiennent encore, sur l'art des Égyptiens. Que tout homme impartial recueille dans sa mémoire l'espèce d'*effroi mêlé de dégoût*, qu'il a nécessairement éprouvé comme moi, à Rome, devant quelques-unes de ces têtes colossales d'empereurs, conservées au Capitole, ou ailleurs; qu'il compare ce sentiment à celui qu'il ressentira en face d'une tête colossale égyptienne. Il ne doutera

plus, alors, que les Égyptiens n'entendissent parfaitement bien l'emploi de l'art dans les objets au-dessus des proportions ordinaires, c'est-à-dire la grande sculpture monumentale, — la partie vitale de leur architecture. Tout détail trop minutieux sur une grande échelle est une faute capitale, et l'artiste qui, faisant une statue colossale, n'a point, comme les Égyptiens, la sagesse de n'exprimer que le strict nécessaire, ce qui n'exclut nullement certaines finesse, ne produira jamais qu'une face monstrueuse, une *grossière caricature*, comme les têtes impériales précitées. — La sculpture des deux petits colosses de granit rose, placés dans le voisinage, est beaucoup moins soignée que celle du colosse calcaire. Elles décoraient une porte ou un petit pylône. Le Roi était figuré portant une enseigne terminée par une tête de Phtha-Sokri ; sur le bâton est l'inscription suivante :

L'Arôéris puissant, Soleil bienfaisant, le Seigneur des Panégyries, comme son père Phtha, etc., plus la légende de Rhamsès le Grand. L'un de ces colosses est en assez bon état, mais le plus occidental consiste en blocs séparés avec violence et presque méconnaissables. Il n'y a d'entier que les deux tiers du montant, avec inscription hiéroglyphique, et toujours la légende de Rhamsès le Grand.

Au nord du grand colosse, et sur une sorte de cap qui s'avance dans l'inondation, je trouvai une petite COLONNE en pierre calcaire avec *chapiteau à quatre têtes d'Athyrs*, d'un travail simple et très sévère. Le fût est engagé à peu près des deux tiers dans le sol ; j'ignore si cette colonne occupe encore sa place primitive ou si quelque marchand l'a fait transporter et déposer dans ce lieu. Les gens du pays n'ont su rien m'apprendre de positif à cet égard. Athyr, l'épouse de Phtha, dut avoir en effet de nombreux autels dans Memphis, et, sans parler ici du temple d'Aphrodite l'Étrangère, j'ai acquis la certitude que, sur le versant oriental de la colline formée par les débris de l'enceinte sacrée (au point M), il exista un monument assez important, dédié à

Phtha et à la déesse Hathor : des fouilles, commencées par M. Caviglia et que j'ai fait continuer pendant deux jours, ont mis à découvert des blocs de granit rose ayant formé un grand pilastre, offrant l'apparence de deux colonnes accouplées-engagées, couvertes, dans toute leur hauteur partagée en anneaux, des titres et des légendes de Rhamsès le Grand, terminées par les deux formules dédicatoires, *HT&Q-MAAT Aimé de Phtha, Q&QW&P-MAAT Aimé d'Athyra*. Je suis convaincu que des fouilles poussées avec vigueur sur ce point des ruines (et dans un autre mois que celui d'octobre, où l'inondation pénétrait dans les fouilles) conduiraient à la découverte de quelque édifice fort remarquable : ce que j'y ai observé est d'un genre tout à fait particulier, architecturalement parlant.

A trois heures, il fallut songer à partir pour *Sakkara*, où devait être déjà rendue la caravane, composée de sept chameaux chargés des tentes, malles et effets, et sous la conduite du docteur Ricci, qui devait choisir un campement. Le chemin direct nous était fermé par les eaux du fleuve répandues dans la campagne. Il fallut pousser nos ânes dans le bois de palmiers qui recouvre l'enceinte éboulée du côté de Bédréschéïn, et marcher pendant une heure dans la direction du sud au nord ; c'est dans ce long détour que je traversai de nouveau la *nécropole* en briques crues, qui se prolonge fort au nord et montre souvent le singulier contraste de petits murs de briques, renfermant des débris de constructions en calcaire et plus souvent encore en granit de tout genre. Je ne puis encore me rendre compte de ces gisements.

Nous quittâmes enfin le bois de palmiers et, tournant vers l'occident, après avoir passé un pont, nous primes une chaussée qui, après une seconde heure de chemin, et de fort grands détours, impossibles à éviter, puisque l'inondation battait les deux côtés de la chaussée, nous mena dans le voisinage de *Sakkara*. C'est précisément à l'endroit même où la chaussée se joint au désert, et dans un petit bois de

palmiers ceint de bosquets odorants de *Santh* (l'*Acacia* égyptien des anciens) que nos tentes avaient été dressées ; deux pour les maîtres et une troisième pour les domestiques. Le reste de la journée se passa en arrangements intérieurs. Nous primes à notre solde le propriétaire du champ où nous étions campés, et ses trois fils pour faire la ronde et une veille active pendant la nuit, les habitants de Sakkara, nos voisins, jouissant d'une assez bonne réputation pour motiver cette mesure nocturne.

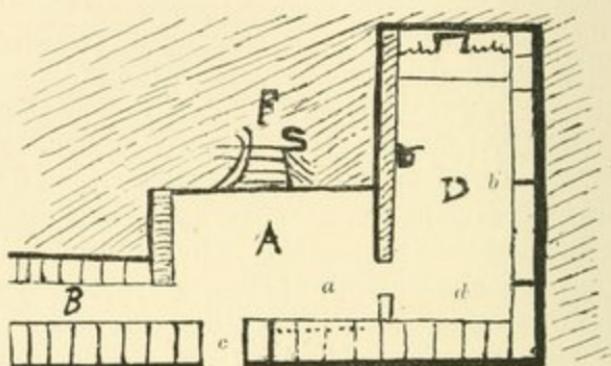
5 octobre. — La veille au soir, j'étais allé faire une reconnaissance de la pyramide à cinq degrés, nommée *Medarrag* par les Arabes, laquelle s'élevait sur les collines au nord-ouest de notre camp, assis sur les limites de la terre cultivée et du désert d'Afrique. Il me tardait de voir en détail ce qu'on nomme la *plaine des momies*, vaste cimetière où venaient s'engloutir les générations qui peuplèrent successivement la ville de Memphis : un homme du pays, nommé *Mansour*, devint notre guide. En sortant du camp, nous entrâmes dans le désert et nous nous dirigeâmes vers le pied de la montagne Libyque, couverte de sable sur tous les points. Il était fort pénible pour nos pauvres ânes de gravir la pente même assez douce qui conduit au plateau sans fin du désert. Les sables manquaient sous leurs pieds, et la monture et le cavalier étaient à chaque instant exposés à rouler l'un sur l'autre. Enfin notre guide nous fit arrêter presque vers le haut de la montagne pour nous montrer un tombeau antique. Je suivis, en rampant sur le ventre, *Mansour* qui précédait, armé d'une bougie, et me trouvai dans une chambre carrée, revêtue de belles pierres de taille sculptées, mais ne conservant presque aucune trace de peinture. C'était le tombeau d'un  *cm-caq*, *scribe royal* ou basilicogrammate memphite, nommé  *Amenémôph*. Toute la décoration de cet hypogée était purement religieuse. Le défunt adorait successivement Osiris, Sokri, et surtout les deux

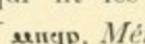
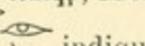
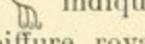
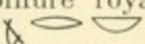
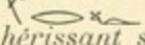
divinités memphites Phtha et Hathor. J'y cherchai vainement quelque légende royale qui pût me donner l'époque de cette sépulture. Je ne trouvai qu'une inscription légèrement tracée, en langue grecque, disant que *les injures d'un ennemi valent souvent les conseils d'un ami*; mais ce beau précepte était écrit sur les sculptures égyptiennes, et par conséquent fort moderne comparativement. Le travail de ce tombeau est de la bonne époque, quoique un peu gras et un peu nourri, ce qui, d'ailleurs, caractérise le *style memphite*.

On acheva de gravir la montagne, et, en atteignant le sommet du plateau, nous pûmes nous former une idée des dévastations qu'on exerce depuis des siècles dans les sépultures des Memphites. Qu'on se figure une pleine immense entrecoupée de pyramides, et hérissée de tout petits monticules de sables couverts de débris de poteries antiques, de langes de momies, d'ossements brisés, de crânes égyptiens *blanchis par la rosée du désert*, et de débris de toute espèce. A chaque instant on rencontre sous ses pas ou les restes d'une muraille en briques crues, ou l'ouverture d'un puits carré, revêtu de belles pierres de taille, mais plus ou moins recomblé du sable que les Arabes en avaient retiré pour les exploiter. Tous ces monticules sont le résultat des fouilles faites pour la recherche des momies et des antiquités, et le nombre des puits ou tombeaux de Sakkara doit être immense, si l'on réfléchit que les sables enlevés pour découvrir un puits cachent eux-mêmes les ouvertures de plusieurs autres.

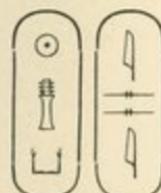
Du reste, on se tromperait en pensant que ces puits conduisent à des chambres sculptées; cela est fort rare, et il semble que l'usage ait été de construire sur l'ouverture même du puits, ou tout auprès, une ou plusieurs salles décorées de sculptures, servant pour ainsi dire de chapelles aux puits ou catacombes renfermant les corps de toute une famille. J'eus l'occasion de me convaincre de ce fait en visitant plusieurs tombeaux encore assez bien conservés.

L'un des plus intéressants, et le premier dont je fis dessiner des détails, existe à peu de distance de l'angle nord-est de la pyramide dite مدراج *Medarrag*, au sud et tout près d'une petite pyramide ruinée. Le croquis suivant donnera une idée de la disposition des pièces qui le composent.



Ce tombeau ou plutôt ce *vestibule de tombeau* m'a paru d'une construction très soignée. Les sculptures qui le décorent sont d'un travail très soigné, sans être de la première beauté. On n'y lit qu'un seul nom propre, celui du chef de famille qui fit les frais du monument. Il se nommait  *Menophré* ou *Ménofré*, dont le principal titre  indique un officier chargé de certaines parties de la coiffure royale. D'autres qualifications telles que  *mais neqmen, appé neqmen, Aimant son maître, chérissant son maître*, que prend aussi Ménophré, rappelle le titre **EK TΩN ΦΙΛΩΝ**, *faisant partie DES AMIS* (du Roi), porté par des officiers des Rois égyptiens Lagides, et prouve la haute antiquité de cette sorte d'association. Le défunt faisait du reste partie du corps sacerdotal, étant *prétre royal*, , et son nom se trouvant toujours précédé des signes du sacerdoce .

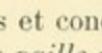
Je fus assez heureux pour recueillir parmi les sculptures la légende complète du Pharaon à la cour duquel avait vécu *Ménofré*. Mais le nom propre de ce prince, *Ossé, Asso, Asèso*, appartient à une des dynasties dont les abréviateurs de Manéthon n'ont pas jugé à propos de nous donner les noms successifs, de sorte que l'époque du monument et de son auteur reste forcément incertaine, quoique nous possédions déjà les éléments les plus nécessaires à sa détermination. Le second cartouche est tout à fait neuf; il a échappé aux recherches du Major Félix à Sakkara.



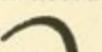
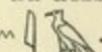
On descend par un mur forcé et démolî (F) dans le tombeau de *Ménofré*. La première salle A, de peu d'étendue, est à ciel ouvert, et la plus grande partie des sculptures qui la décoraient ont été enlevées ou détruites. Elles n'existent plus que sur la paroi marquée *a*, et représentent des personnages des deux sexes en marche vers la porte de la chambre D, portant des offrandes de tout genre ou plutôt les productions des terres appartenant à *Ménofré*, leur maître. Parmi ces employés de la maison du seigneur memphite, plusieurs conduisent de magnifiques bœufs, blancs et rouges, blancs ou noirs, et deux de ces animaux portent sur leur cuisse gauche de grandes marques carrées, tracées en noir, avec les caractères : *Maison royale*, et les numéros XLIII (၁၀၀၀၀၃၃) et LXXXVII (၁၀၀၀၀၀၃၃), ce qui constate l'usage de marquer d'un numéro d'ordre les têtes de bétail appartenant aux grandes maisons égyptiennes. On peut conjecturer que ces numéros 43 et 96 expriment le total des animaux de l'une et de l'autre couleur.

Au-dessus du dos on a gravé le mot  *eo, bœuf*. On les conduit en laisse, et chacun d'eux a un collier terminé par un ornement en forme de fleur de lotus. Il subsiste encore sur cette même paroi douze figures de femmes en marche, portant sur leur tête des corbeilles ou de grands

vases, contenant des régimes de dattes, des bananes, des figues et autres fruits ou aliments. Ces femmes, uniformément habillées et d'une taille assez svelte, portent de leur main gauche (la droite servant à soutenir leur corbeille) des tiges de lotus, des oies saisies par les ailes, des veaux portés sur le bras ou conduits en laisse, ou une bardaque et des fleurs. Une autre conduit une petite gazelle avec une attache fixée à la patte gauche antérieure de l'animal.

L'intérieur de la chambre D, dont le plafond en grandes pierres est parfaitement conservé, offre bien plus de variété dans les sculptures. La paroi *b*, coupée en trois divisions horizontales, est une espèce de petit *Muséum d'Histoire naturelle*. Sans parler de quelques bœufs  supérieurement sculptés et conduits par un jeune homme, portant dans ses bras *la paille pour les nourrir*, ni de l'inscription ~~conquête~~ , le bon bœuf, tracé au-dessus du dos de l'une des victimes, je m'arrêterai d'abord à une série de plusieurs espèces de chèvres et de gazelles, exécutées avec un soin recherché et portant chacune son nom en caractères hiéroglyphiques bien conservés.

La première espèce, de forte taille, queue longue à flocon, pendante, et qui a quelque chose des formes de l'âne, a ses cornes longues et recourbées en arrière :  ; son nom est .

La deuxième espèce, à très courte queue, cornes très hautes et encore plus recourbées que celles de la précédente espèce, se distingue par une sorte d'excroissance qui prend naissance au-dessus du nez et pend en large fanon au-dessous du col  ; son nom est orthographié .

La  troisième espèce, à cornes ondulantes, semble d'une taille inférieure aux précédentes ;  est son nom.

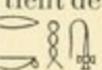
La quatrième espèce a des cornes très grosses et

contournées ainsi . Son nom est écrit **ȝace**, . C'est l'orthographe antique du copte **ȝouȝ** (*oryx*).

La cinquième espèce, cornes courbées et la pointe relevée, , avec une queue très courte, est nommée **ȝȝe**; c'est là sans aucun doute le mot copte **ȝȝesi**,  *Gahsi* ou **ȝȝee** (*thébain*), traduit par *ȝȝoxis* (*Actes*, x, 36, 39) — et par *ȝȝ gazelle* dans un dictionnaire vu par Lacroze. — Du reste, l'égyptien **ȝȝee** existe dans l'arabe sous la forme , *Gahaschéh*.

Cette série de quadrupèdes du désert est terminée par un homme, portant dans chaque main, saisis par les oreilles, deux *lièvres*, — oreillards, si communs sur les monuments et dont le nom a été malheureusement omis par le sculpteur. — Une série non moins intéressante occupe la deuxième division de cette paroi. C'est une suite d'oiseaux à la tête desquels paraissent des échassiers, du genre du héron, — de la cigogne ou de la grue, ensuite plusieurs espèces d'*oies*, une sorte de pingouin et une tourterelle dont le nom est clairement écrit , que j'avais cru n'être applicable jusques ici qu'à une sorte d'hirondelle. Il sera facile, à Paris, de bien faire déterminer ces oiseaux, dont tous les noms hiéroglyphiques existent.

Toute la paroi c est occupée par un long bas-relief représentant des hommes égorgeant et dépeçant des bœufs. La variété et le mouvement des poses me fit tenir à en posséder un dessin exact; au-dessus, divers personnages portant des offrandes. — Une portion de la paroi e a été couverte de dessins à moitié sculptés, représentant deux hommes occupés à traire des vaches, et cette action est exprimée en écriture hiéroglyphique par le groupe  (**ȝi-ȝpwt**), dans lequel on reconnaît le mot :  **ȝpwt**, *lait*, en toutes lettres, suivi de son déterminatif , et le trait qui surmonte le vase

paraît exprimer le lait tombant dans son orifice. — Des hommes occupés des soins de la *cuisine* ont été dessinés, mais non sculptés sur la partie haute de la même paroi. L'un des cuisiniers tire du fond d'un vase profond des espèces de *boulettes*, qu'il place sur le feu, tandis que l'autre, arrangeant ce mets sur les charbons, souffle le feu avec un  , *flabellum*, qu'il tient de la main droite ; au-dessus est tracé le mot  *prq*, le copte *pωρq*, *urere*, *cremare*, *ustio*, *titio*.

Enfin le fond de la salle D, occupé par une banquette, a été décoré d'une de ces stèles en forme de portes successives s'enchâssant les unes dans les autres, et décorée d'inscriptions contenant tous les titres du défunt *Ménofré*. C'est à droite et à gauche de cette stèle que sont les deux inscriptions d'où j'ai tiré le prénom et le nom propre royal déjà cités.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

De mon camp de Sakkara, 5 octobre 1828.

Je t'ai écrit, mon bien cher ami, [du Caire] où je suis resté jusqu'au 30 au soir, que j'allai coucher au māasch avec tout mon monde, afin de mettre à la voile le lendemain de bonne heure pour gagner l'ancien emplacement de Memphis. Le 1^{er} octobre, nous couchâmes devant le village de *Massarah*, sur la rive orientale du Nil, et, le lendemain, à six heures du matin, nous courûmes la plaine pour atteindre les grandes carrières que je voulais visiter, parce que Memphis, sise sur la rive opposée, et précisément en face, doit être sortie de leurs vastes flancs. La journée fut excessivement pénible, mais je visitai presque une à une toutes les cavernes dont le penchant de la montagne de *Thorrah* est criblé. J'ai con-

staté que ces carrières de beau calcaire blanc ont été exploitées à toutes les époques. J'y ai trouvé : 1^e une inscription démotique datée du mois de Paophi de l'an IV de l'Empereur *Auguste*; 2^e une seconde inscription de l'an VII, même mois, d'un Ptolémée, qui doit être *Soter I^{er}*, puisqu'il n'y a pas de prénom; 3^e une inscription, toujours en démotique, de l'an II du Roi *Acoris*, l'un des insurgés contre les Perses; enfin deux de ces carrières, et les plus vastes, ont été ouvertes l'an XXII du Roi *Amosis*, le père de la XVIII^e Dynastie, comme le portent textuellement deux belles stèles sculptées à même dans le roc, à côté des deux entrées. Quoique ces stèles soient mutilées, j'y ai pu voir que les pierres de cette carrière ont été employées aux constructions des temples de *Phtha*, d'*Apis* et d'*Ammon* à Memphis, et cette indication donne la date de ces mêmes temples bien connus de l'antiquité. J'ai trouvé aussi, dans une autre carrière, pour l'époque pharaonique, deux monolithes tracés à l'encre rouge sur les parois, avec une finesse extrême et une admirable sûreté de main: la corniche de l'un de ces monolithes, qui n'ont été que mis en projet, sans commencement d'exécution, porte le prénom et le nom propre de *Psammétichus I^{er}*. Ainsi, les carrières de la montagne Arabique, entre *Thorrah* et *Massarah*, ont été exploitées sous les Pharaons, les Perses, les Lagides, les Romains, et dans les temps modernes: j'ajoute que cela tient à leur voisinage des capitales successives de l'Égypte, *Memphis*, *Fostath* et le *Caire*. Rentrés le soir dans nos vaisseaux, comme les Grecs venant de livrer un assaut à la ville de Troie, mais plus heureux qu'eux, puisque nous emportions quelque butin, je fis mettre à la voile pour *Bédréchéïn*, village situé à peu de distance sur le bord occidental du Nil. Le lendemain, de bonne heure, nous partimes pour l'immense bois de dattiers qui couvre l'emplacement de Memphis: passé le village de *Bédréchéïn*, qui est à un quart d'heure dans les terres, on s'aperçoit qu'on foule le sol antique d'une

grande cité, aux blocs de granit dispersés dans la plaine, et à ceux qui déchirent le terrain et se font encore jour à travers les sables, qui ne tarderont pas à les recouvrir pour jamais. Entre ce village et celui de *Mit-Rahinéh*, s'élèvent deux longues collines parallèles, qui m'ont paru être les éboulements d'une enceinte immense, construite en briques crues comme celle de Saïs, et renfermant jadis les principaux édifices sacrés de Memphis. C'est dans l'intérieur de cette enceinte que nous avons vu le grand colosse excavé par M. Caviglia. Il me tardait d'examiner ce monument, dont j'avais beaucoup entendu parler, et j'avoue que je fus agréablement surpris de trouver un magnifique morceau de sculpture égyptienne. Le colosse, dont une partie des jambes a disparu, n'a pas moins de trente-cinq pieds et demi de long. Il est tombé la face contre terre, ce qui a conservé le visage parfaitement intact. Sa physionomie suffit pour me le faire reconnaître comme une statue de Sésostris, car c'est en grand le portrait le plus fidèle du beau Sésostris de Turin ; les inscriptions des bras, du pectoral et de la ceinture confirmèrent mon idée, et il n'est plus douteux qu'il existe, à Turin et à Memphis, deux *portraits* du plus grand des Pharaons. J'ai fait dessiner cette tête avec un soin extrême (pl. III), et relever toutes les légendes. Ce colosse n'était point seul ; et si j'obtiens des fonds spéciaux pour des fouilles en grand à Memphis, je puis répondre, en moins de trois mois, de peupler le Musée du Louvre de statues des plus riches matières et du plus grand intérêt. Pousse donc cette demande et fais jeter les hauts cris par tout le monde, afin de décider les trainards. — Ce colosse, devant lequel sont de grandes substructions calcaires, était, selon toute apparence, placé devant une grande porte et devait avoir des pendants : j'ai fait faire quelques fouilles pour m'en assurer, mais le temps me manquera. Un peu plus loin et sur le même axe, existent encore deux petits colosses du même Pharaon,

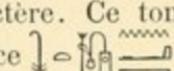
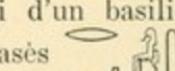
en granit rose, mais en fort mauvais état. C'était encore une porte.

Au nord du colosse, exulta un temple de Vénus (*Hathor*), construit en calcaire blanc, et hors de la grande enceinte, du côté de l'orient : j'ai continué des fouilles commencées par Caviglia ; le résultat a été de constater dans cet endroit même l'existence d'un temple orné de colonnes-pilastres accouplées, en granit rose, et dédié à *Phtha* et à *Hathor* (Vulcain et Vénus), les grandes divinités de Memphis, par Rhamsès le Grand. L'enceinte principale renfermait aussi, du côté de l'est, une vaste nécropole semblable à celle que j'ai reconnue à Saïs.

C'est le 4 octobre que je suis venu camper à *Sakkara*, car nous avons deux jolies tentes, et une troisième pour nos domestiques. Tous les soirs, sept ou huit Bédouins choisis d'avance font la garde de nuit et les commissions le jour ; ce sont de braves et excellentes gens, quand on les traite en hommes.

J'ai visité ici, à *Sakkara*, la plaine des momies, l'ancien cimetière de Memphis, parsemé de pyramides et de tombeaux violés. Cette localité, grâce à la rapace barbarie des marchands d'antiquités, est presque tout à fait nulle pour l'étude : les tombeaux ornés de sculptures sont, pour la plupart, dévastés, ou recomblés après avoir été pillés. Ce désert est affreux ; il est formé par une suite de petits monticules de sable produits des fouilles et des bouleversements, le tout parsemé d'ossements, de crânes et de débris des vieilles générations. Deux tombeaux seuls ont attiré notre attention, et m'ont récompensé d'être venu planter mon camp dans ce sol de désolation. J'ai trouvé, dans l'un d'eux, une série d'oiseaux admirablement sculptés sur les parois, et accompagnés de leurs noms en hiéroglyphes, cinq espèces de gazelles avec leurs noms, enfin quelques scènes domestiques, telles que l'action de traire le lait, et deux cuisiniers exerçant leur art si utile.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

6 octobre. — Je me rendis de très bonne heure à la plaine des tombeaux pour distribuer à nos dessinateurs le travail à faire dans la tombe de *Ménofré*; après cela j'allai visiter, au nord de la Pyramide *Medarrag*, un tombeau qui devait être d'un haut intérêt avant que les barbares modernes l'eussent dévasté. Ce monument a été fouillé pour le compte de *Mohammed-Bey*, *defterdar* et gendre du Pacha, homme connu en Égypte pour l'avidité et l'extrême férocité de son caractère. Ce tombeau, celui d'un basilicogrammate de justice  nommé Raasès , ne porte de sculpture que sur les architraves et les piliers soutenant la chambre principale. Toutes les parois de cette salle étaient couvertes de peintures, représentant des scènes agricoles et des usages civils; mais il est aujourd'hui impossible de distinguer clairement des parties complètes de ces divers sujets. Des sculptures coloriées et représentant des porteurs d'offrandes ou des tableaux décoraient une seconde salle du même tombeau. La plupart de ces bas-reliefs marquants sont ceux que j'avais vus décorant un vestibule de la maison que *Mohammed-Bey* fait bâtir à grands frais entre Boulaq et le Vieux-Caire.

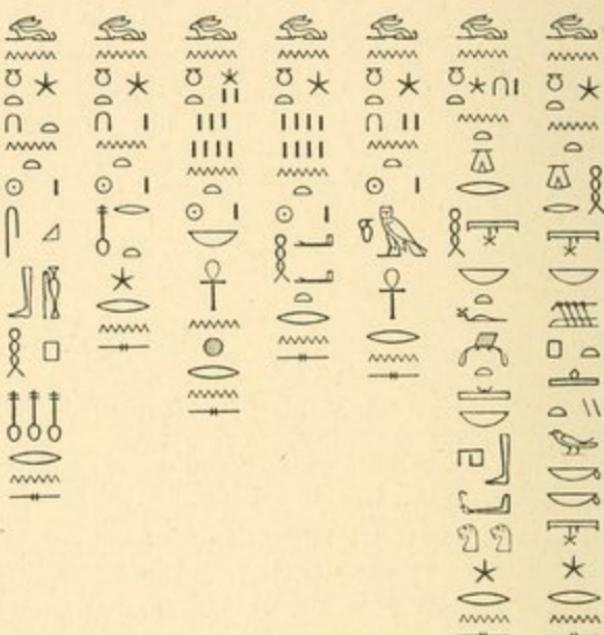
Je reçus, en rentrant au camp, la visite du *scheikh Mohammed*, le commissaire du Pacha à Sakkara, chargé de ramasser les contributions et d'exploiter le pays pour le compte de Son Altesse. Je l'invitai à souper, ce qu'il accepta de fort bonne grâce.

7 octobre. — Je passai toute la matinée du 7 dans ma tente pour écrire en Europe. A trois heures, un envoyé de Mansour, chargé, sur la promesse de quatre thalaris de bakschisch, de nous trouver un puits vierge dans le plateau de Sakkara, vint nous avertir que ledit découvreur était

arrivé au puits et n'attendait plus que nous pour l'ouvrir. Nous montâmes nos ânes et gagnâmes le désert au plus vite. Arrivés sur le point de la fouille, je vis d'un coup d'œil que nous étions sur un terrain isolé et fouillé depuis long-temps. Convaincu que le Sakkariote voulait se moquer de nous, je me moquais de lui, en le renvoyant et en lui reprochant de nous prendre pour des enfants. Je me rendis ensuite au grand tombeau découvert et excavé par M. Jumel. Ce beau monument, composé de plusieurs salles et lié à de grandes excavations renfermant plusieurs puits, n'est, en général, décoré que d'inscriptions reproduisant plusieurs chapitres entiers du grand Rituel funéraire, ce qui diminue considérablement l'intérêt de son étude. La voûte seule de la grande salle mérite quelque attention. Elle fut jadis revêtue de bas-reliefs représentant *les douze heures du jour* et *les douze heures de la nuit* sous la forme de femmes, la tête surmontée d'une étoile ★. Les heures *du jour* occupaient la partie gauche et les heures *de la nuit* la partie droite de la voûte. — L'idée *heure* est exprimée par le groupe  ★, dans lequel on retrouve les éléments  les principaux du copte οὐροῦ, pluriel οὐρωσι, *les heures*. L'étoile ★ est le déterminatif de toutes les divisions du temps. Chacune de ces heures portait chez les anciens Égyptiens un nom particulier. Il ne reste de visibles que quelques-uns de ces noms dans le tombeau Jumel. Je les réunis ici dans l'espoir de compléter ce tableau dans quelque hypogée de la Thébaïde.

Les bas-reliefs représentant l'adoration des autres heures *du jour* et *de la nuit* par le défunt, qui se nommait   ★, ont été brisés ou enlevés depuis peu d'années. Je fis copier dans la deuxième chambre l'un des deux grands catalogues d'offrandes qui couvrent deux parois entières de cette salle, dont la partie supérieure est ornée de petits tableaux, représentant des figures d'*Osiris assis*, plusieurs

fois adoré par le défunt sous les titres divers que lui donnent les *litanies* du grand Rituel. Ce sont ces mêmes *litanies*, mises en scène. Je fis également dessiner, à gauche de la porte principale, un bas-relief sans légendes, représentant la vache d'*Hathor* accroupie, portant un jeune enfant assis sur ses cornes. C'est probablement l'enfance de *Phré*.



Je rentrai au camp à la nuit, et j'y trouvai le scheikh Mohammed de Sakkara, lequel fit honneur à notre souper comme la veille.

8 octobre. — Dès le matin, on leva les tentes, et sept ou huit chameaux, venus de Sakkara, furent chargés de nos bagages; vingt ânes devaient porter le personnel, maîtres et valets. Je me mis en route à sept heures du matin, par le désert, pour aller faire visite aux grandes Pyramides de Gizéh, que nous voulions voir avant de partir pour le Said. On gravit le plateau des Pyramides de Sakkara, et nous

traversâmes toute la plaine des momies, en laissant le *Meddarrag* et le tombeau de Ménofré à notre gauche. Nous redescendîmes le plateau dans le voisinage du village d'Abousir ابوزير, l'ancien bourg de *Bousiris*, où habitaient les hommes habitués à gravir les pyramides. Non loin de ce village, que nous laissons à droite, existent, sur les hauteurs du plateau Libyque, de grandes pyramides en ruines, mais dont les masses sont encore très imposantes. Vues d'un certain point, elles ressemblent à trois hautes montagnes rocheuses très rapprochées, et, autour de leurs sommets élevés, voltigent sans cesse des oiseaux de proie de différentes espèces. Celle des trois qui avoisine le plus la plaine cultivée conserve encore une *chaussée*, en grandes pierres calcaires, et dont on suit la ligne à une assez forte distance. Nous marchâmes peu dans trois heures, en faisant plusieurs contours, à cause de l'inondation qui avançait progressivement vers la montagne Libyque.

Le sol, couvert de quelques plantes grasses et d'un gazon clair-semé, fourmillait de petits crapauds qui gagnaient par légions les lieux inondés. Après avoir traversé un village abandonné que je présume être *El-Haranyéh*, marqué sur la carte de la *Commission*, nous arrivâmes, harassés de fatigue, nous et nos ânes, à l'ombre de quelques sycomores, placés à une petite distance du *grand Sphinx*.

Rafraîchi par une courte halte, je courus au monument qui, malgré les mutilations qu'il a souffertes, donne encore une idée du beau style de sa sculpture. Le col est entièrement déformé, mais l'observation de Denon sur la mollesse ou plutôt la *morbidezza* de la lèvre inférieure est encore d'une grande justesse. J'eusse désiré faire enlever les sables qui couvrent l'inscription de Thouthmosis IV, gravée sur la poitrine; mais les Arabes, qui étaient accourus autour de nous des hauteurs que couronnent les Pyramides, me déclarèrent qu'il faudrait quarante hommes et huit jours

pour exécuter ce projet. Il devint donc nécessaire d'y renoncer, et je pris le chemin de la grande Pyramide.

Tout le monde sera surpris, comme moi, de ce que l'effet de ce prodigieux monument diminue à mesure qu'on l'approche. J'étais en quelque sorte humilié moi-même en voyant, sans le moindre étonnement, à cinquante pas de distance, cette construction dont le calcul seul peut faire apprécier l'immensité. Elle semble s'abaisser à mesure qu'on approche, et les pierres qui la forment ne paraissent que des moellons d'un très petit volume. Il faut absolument *toucher* ce monument avec ses mains pour s'apercevoir enfin de l'énormité des matériaux et de l'énormité de la masse que l'œil mesure en ce moment. A dix pas de distance, l'hallucination reprend son pouvoir, et la grande Pyramide ne paraît plus qu'un bâtiment vulgaire. On regrette véritablement de s'en être rapproché. Le ton frais des pierres donne l'idée d'un édifice en construction, et nullement celle que l'on contemple l'un des plus antiques monuments que la main des hommes ait élevés.

Nous allâmes nous établir à l'entrée du conduit qui descend dans la grande Pyramide. Là, un déjeuner frugal, des dattes, de l'eau et du pain mollet, nous fut offert par les Bédouins. Bientôt après il fut rendu un peu plus somptueux par l'arrivée de nos chameaux. On y ajouta un peu de mouton rôti et de l'eau-de-vie qui, mêlée à l'eau, forma une boisson restaurante dont nous avions tous besoin. Aussitôt après le déjeuner, je me fis conduire par un Arabe à un tombeau sculpté et peint, situé sur l'alignement de la face occidentale de la deuxième Pyramide et au midi de la première. Je trouvai en effet des sculptures fort curieuses, et je décidai qu'elles seraient toutes dessinées pour former la base de notre recueil de *mœurs* et d'*usages*. Le soir même, on commença à les copier avec beaucoup de soin.

Notre camp fut établi sur le versant oriental du plateau des Pyramides, du côté qui regarde le Caire. Ma tente seule

fut dressée, — la plupart de nos jeunes gens ayant préféré établir leurs lits dans une série de tombeaux antiques creusés dans le flanc de la montagne, ou dans une maison faite aux dépens d'un tombeau et appartenant à Caviglia.

9 et 10 octobre¹. —

Après avoir écouté ce que Champollion avait dit du grand Sphinx à ses compagnons de voyage, Nestor L'hôte, toujours très actif, se mit à écrire la note que voici, mais qui, malheureusement, n'a pas été retrouvée en entier :

« son propre tombeau, soit comme chapelle voisine de ce tombeau, avec lequel il dût y avoir communication et où l'on venait à certaines époques faire des prières à la mémoire du défunt : peut-être y avait-on établi un oratoire perpétuel, une espèce de chapelle ardente que les événements firent tomber en désuétude.

» Si l'on monte sur la tête du Sphinx, on y remarque un trou d'un pied environ de diamètre, que je présume avoir servi à encastre la tige d'une coiffure symbolique , celle que l'on donnait à Osiris, Dieu de l'Amenti, ou Enfer des Égyptiens. Un autre trou, d'un diamètre plus considérable, existe pareillement sur le dos du Sphinx ; repoussant l'idée qu'ont émise plusieurs interprètes des monuments égyptiens, qu'il servait de cachette aux prêtres qui rendaient de prétendus oracles, on dirait, au contraire, s'il est contemporain du monument, qu'il aura servi à fixer des ailes, et je citerai par analogie le Sphinx tiré du Musée de Turin et rapporté de M. Champollion le Jeune dans sa *Lettre à M. de Blacas*. Cette assertion, au surplus, je suis loin de la présenter avec autant de conviction que celle relative à la coiffure.

» Le Sphinx a conservé au visage, dans les parties qui avoisinent les oreilles, la couleur rouge-brun dont les Égyptiens pei-

1. Le manuscrit autographe du *Journal* s'arrête sur cette date, et cela est d'autant plus regrettable que, jusqu'à la fin de sa vie, Champollion considéra les « journées de Memphis » comme ayant été, pour lui, les plus instructives de son séjour en Égypte. Ni la lettre qu'il écrivait à son frère, ni les *Notices descriptives* (dont une partie manque) ne nous fournissent les raisons suffisantes de ce jugement.

gnaient la chair des hommes de leur nation. On a discuté sur le caractère nègre que présente la physionomie de cette tête. On y reconnaît en effet le caractère africain, mais beaucoup moins rapproché qu'on ne pense du type nègre, car il faut tenir compte de la fracture du nez, dont le défaut contribue à lui donner cette physionomie.

» Nous sommes allés revoir le Sphinx. Ce monument, que l'on sait représenter un être symbolique à corps de lion et à tête humaine, est enfoui jusqu'à la hauteur des épaules dans le sable, à travers lequel on peut suivre la forme du dos et de la croupe de l'animal. Le cou et une partie du poitrail sont restés à découvert, par suite des fouilles qu'un Anglais y fit faire il y a quelques années. Il trouva, dit-on, au-dessous du Sphinx, la façade et l'entrée d'un petit temple ou chapelle, dans la forme du tabernacle monolithique. Si ce fait, que je ne rapporte que sur la foi d'autrui, est vrai, comme j'ai tout lieu de le croire, voici la forme que devait avoir le monument dans son entier. Cette disposition s'accorde en effet avec celle

que les anciens donnaient aux monuments de même genre que l'on voit figurer parmi les bas-reliefs de Thèbes et dans les collections. Le Sphinx était l'emblème de la sagesse unie à la force¹, attribut essentiellement propre à la divinité, et qui était accordé aux Pharaons, images vivantes de la divinité sur la terre. La tête de l'animal à tête humaine avait les traits du Dieu, c'est-à-dire du *Roi déifié*, qu'il concernait. Le monument dont il est ici

question doit donc avoir été consacré à l'un des Rois memphites.... »

L'« Anglais » dont parle Nestor L'hôte, c'était plutôt l'Italien Caviglia, de Gênes (voir vol. I, p. 393), qui était allé à la rencontre de Champollion, à Alexandrie, afin de l'accompagner pendant toute la durée de l'expédition. Mais, s'apercevant assez vite que la plupart des jeunes gens se moquaient de ses allures mys-

1. Voir les *Stromates* de Clément d'Alexandrie.



térieuses, il quitta presque aussitôt la caravane et il alla se barri-cader de nouveau dans sa maisonnette solitaire du *Vieux-Caire* : il ne faisait plus de fouilles à cette époque. L'« Egyptien » profita d'un entretien sans témoins qu'il eut avec Caviglia à côté du grand Sphinx de Gizeh, pour lui reprocher d'avoir vendu aux Anglais un des quatre lions qu'il avait trouvés « si harmonieusement groupés aux pieds du vénérable monument », quand, en 1817, il l'avait dégagé des masses énormes de sable qui le tiennent ordinairement enseveli.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

De mon camp, au pied des pyramides de Gizeh,
8 octobre 1828.

J'ai transporté mon camp et mes pénates à l'ombre des grandes pyramides, depuis hier que, quittant Sakkara pour visiter l'une des merveilles du monde, sept chameaux et vingt ânes ont transporté nous et nos bagages à travers le désert qui sépare les pyramides méridionales de celles de Gizeh, les plus célèbres de toutes, et qu'il me fallait voir enfin avant de partir pour la Haute Égypte. Ces merveilles ont besoin d'être étudiées de près pour être bien appréciées ; elles semblent diminuer de hauteur à mesure qu'on en approche, et ce n'est qu'en touchant les blocs de pierre dont elles sont formées, qu'on a une idée juste de leur masse et de leur immensité. Il y a peu à faire ici, et lorsqu'on aura copié des scènes de la vie domestique, sculptées dans un tombeau voisin de la deuxième pyramide, je regagnerai nos embarcations qui viendront nous prendre à Gizeh, et nous cinglerons à force de voiles pour la Haute Égypte, mon véritable quartier général. Thèbes est là, et on y arrive toujours trop tard.

Le père Bibent, qui ne m'a servi à rien qu'à mettre le

désordre parmi nous, déserte l'expédition. Il retourne en Europe : Dieu l'accompagne !

Sauf un peu de fatigue de la journée d'hier, je me porte fort bien. Je désire que vous en fassiez tous autant. Je suis réduit à le supposer, car je n'ai encore rien reçu d'Europe.
— Adieu, mon cher ami.....

J.-F. Ch.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

20 octobre¹. — Je me réveillai à *Miniéh-ebn-Khasim*, où le māasch était arrivé à minuit. Ayant quelques provisions à faire, j'allai avec un des cavas joindre une partie de notre monde qui courait les marchés. *Miniéh* n'a rien de remarquable. C'est un grand village semblable à tous les autres..... *Hassan aga*, notre premier cava, qui connaissait le pays, nous mena visiter une très grande filature de coton, établie par le Pacha dans un bâtiment d'architecture à la Louis XV, et contenant des salles fort vastes avec des machines européennes, mues par des bœufs et manœuvrées par des hommes, des enfants, des femmes et des jeunes filles. On nous montra des échantillons de coton assez bien traités et filés fort également.

Tout le monde étant rentré à bord à onze heures et demie, et les provisions de bouche étant faites, j'ordonnai de mettre à la voile pour *Saouadéh*, où quelques antiquités nous étaient signalées par la *Description de l'Égypte*. On y arriva à

1. Disons ici que l'architecte Bibent, si énergique et si plein de feu quand Champollion l'avait vu en Italie, n'était plus ce qu'il avait été en ce temps-là ; sa santé était fort ébranlée et il mourut l'année suivante après son retour en France.

2. Ce qui suit est une copie par extraits : l'original n'existe plus

midi. Ayant pris terre et appelé un homme du pays pour nous servir de guide, nous allâmes à pied à travers champs, vers la montagne Arabique. Là, une sorte de mamelon calcaire s'offrit à nous, et le guide nous fit signe d'entrer par une petite porte, semblable à celle d'un hypogée. Bientôt après nous revîmes la lumière, et nous nous trouvâmes dans une petite cour taillée dans le roc et entourée d'une corniche dorique à *triglyphes*, avec des chapiteaux tenant encore à l'architrave, mais tous les fûts de colonnes, creusés à même dans le roc, ont été brisés et n'existent plus. C'était là un hypogée dans le goût gréco-romain, et certainement d'une bonne époque.

Sous le portique méridional sont plusieurs cavités carrées, creusées dans la roche, et qui paraissent avoir servi de sarcophages. On y voit aujourd'hui la tombe de deux curés coptes. — Le côté oriental, divisé en deux pièces par un mur en briques crues, sert aujourd'hui d'église. Le prêtre nous en a fait les honneurs, entouré de femmes et d'enfants chrétiens, car *Saouadéh* est le cimetière de tous les Coptes des environs. Nous fimes un cadeau de huit piastres à M. le Curé, et gagnâmes en droite ligne les bords du Nil, où j'avais donné l'ordre au mäasch de venir nous prendre en remontant. Pendant qu'assis à l'ombre d'un palmier, nous attendions que le bâtiment s'approchât de terre, le curé copte et un jeune vicaire, reconnaissants de notre cadeau, vinrent nous rejoindre pour nous offrir des dattes sèches que nous acceptâmes volontiers parce qu'elles étaient excellentes.

Remonté sur le mäasch, je fis faire voile pour *Zaouiët-el-Maëtin*, où nous savions qu'existaient des hypogées égyptiens. Nous dinâmes chemin faisant et partimes du village aussitôt après le café, en marchant vers le sud, afin de joindre le pied de la montagne Arabique. Notre guide nous fit traverser le cimetière où l'on porte encore les corps des musulmans de *Miniéh*, et cette position de *Zaouiët-el-*

Maiétin (l'oratoire des morts) semble de toute antiquité avoir servi d'asile aux cadavres des habitants d'une portion de l'*Heptanomide*, dépendante du nome hermopolite, je veux dire des *villes antiques* de ce nome, situées comme *Minieh* (*Ibcum*) sur la rive droite du fleuve. La rive gauche est en général si déserte, le Nil baignant le pied même de la montagne Arabique, que, la culture ne pouvant s'y établir, on a dû la consacrer aux sépultures. Cela explique la suite d'hypogées égyptiens qu'on y trouve sur une assez grande étendue, depuis Saouadéh jusques au-dessous d'Antinoé. La raison de la détermination (l'aridité du terrain) était tellement impérieuse, que cela même semblait contrarier le principe généralement suivi par les anciens Égyptiens de mettre leurs cimetières sur la rive occidentale du Nil, à cause de l'identité des idées *Enfer* (séjour des morts) et *Occident* (Amenti).

Lacune à remplir; texte à reprendre où se trouve le nom du Roi □□□'.

21 octobre. — Continuation de l'examen et des dessins des tombeaux.

22 octobre. — Je terminai la notice du tombeau qu'on vient de citer, et, n'ayant plus rien à extraire de ces vieilles tombes, nous redescendimes à notre māasch, mouillé sous le petit village qui prend son nom de *Koum-el-Ahmar*, le monticule ou *tertre rouge*, des innombrables tesson de poterie égyptienne qui recouvrent tout le penchant de la montagne au Nil, jusques à l'endroit des hypogées déserts. C'est sur ce terrain qu'existent des débris de petites construc-

1. Observation écrite en marge du manuscrit et qui concerne l'un des deux *Pépi* de la VI^e dynastie. N'ayant encore vu que très peu de monuments des premières dynasties, Champollion hésitait, comme de juste, à apprécier longuement ceux qu'il rencontra tout d'abord. On a vu, dans les *Lettres d'Italie*, que ses recherches avaient dû s'arrêter au temps de la XVII^e dynastie : pour ce qui concernait les temps antérieurs, il espérait tout des résultats de son séjour en Égypte.

tions cubiques crues qui datent d'une nécropole vulgaire, les riches ayant fait creuser leurs tombeaux dans les masses de roches calcaires qui couronnent la montagne.

Pendant notre souper, je fis mettre à la voile pour *Béni-Hassan-el-Qadim*, où nous arrivâmes à minuit, pour ainsi dire portés par une bourrasque, car, les voiles étant toutes chargées, les māasch avançaient contre le courant avec une vélocité remarquable.

23 octobre. — Quelques-uns de nos jeunes gens monterent de très bonne heure aux grottes qu'on apercevait sur la montagne, à vingt minutes de montée du lieu où nos barques étaient amarrées. — Description des hypogées de *Béni-Hassan-el-Qadim* et des tableaux trouvés dans ces tombeaux¹.

24 octobre. — Séjour aux hypogées de *Béni-Hassan-el-Qadim*. Notre journée était ainsi divisée : Au lever du soleil, on montait aux grottes après une légère collation. A midi, le diner fut porté par les mariniers. — Les hypogées de *Roteti*, de *Menôtheph* et de *Nébôtheph* nous ont successivement servi de salle à manger. La dernière surtout était magnifique, car nous apercevions à travers les colonnes de son élégant portique la superbe plaine de l'*Heptanomide*, en partie verdoyante, en partie inondée. Nous avons fait ici une moisson inappréciable de tableaux représentant la vie civile et domestique, les arts et métiers, les animaux de tout genre, les exercices et les costumes de la caste militaire que j'ai rédigés *sur place*, presque toujours du haut des échelles ou dans des positions fort incommodes. De là

1. Il va sans dire que les égyptologues trouveront le complément nécessaire de ces lettres dans les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, Paris, 1835-1047 (Didot frères), 4 vol. avec 466 planches, et dans les *Notices descriptives conformes aux notices autographes rédigées sur les lieux*, par Champollion le Jeune, Paris, 1844-1879, publiées par Champollion-Figeac, et continuées par E. de Rougé et G. Maspero, t. I, livr. 1-9, et t. II, livr. 10-19.

vient que l'écriture en est si mauvaise et les détails si peu soignés. Nos travaux dans les hypogées de *Béni-Hassan-el-Qadim* étant terminés, je terminai de faire voile sur *Béni-Hassan-el-Amar*, où nous arrivâmes à onze heures du soir pour mouiller dans un bras du Nil, au milieu de rives couvertes de palmiers, ce qui donnait à la localité l'aspect d'un lac environné de plantations. Le village se cache dans des feuilles de palmiers; on le nomme (*Béni-Hassan-el-Amar*), c'est-à-dire : Béni-Hassan « le nouvel habité », parce que c'est un village nouvellement bâti après la destruction et l'incendie de Béni-Hassan, surnommé aujourd'hui *el-Qadim* (le vieux) par les ordres d'Ibrahim-Pacha, qui voulait détruire ce repaire de brigands. Aujourd'hui, le pays est aussi sûr que le reste de l'Égypte.

6 novembre. — J'avais fait amarrer le māasch devant ce village, dans le dessein de visiter les monuments curieux qu'on nous avait dit exister dans les montagnes. Nous partimes donc de bonne heure, et à pied, en nous dirigeant droit à l'est, sur la montagne Arabique et vers l'ouverture d'une vallée que nous apercevions devant nous. Quittant bientôt le terrain cultivé, nous entrâmes dans le désert, et, après vingt minutes de marche, sur la droite (nord) du ravin, ou Ouadi, qui sort de la vallée, on nous montra deux grands emplacements dans lesquels on trouve une quantité incroyable de momies de chats, enveloppées une à une ou plusieurs à la fois, dans de simples nattes. — On reprit le chemin de la vallée en repassant sur la rive gauche du *Ouadi*, et nous arrivâmes en peu de temps à son entrée, qui est fort pittoresque, quoiqu'elle présente un grand tableau de sécheresse et d'aridité. C'est du désert tout pur, des murailles de roches fort élevées, percées à jour sur la droite par les nombreux hypogées et les puits qu'on y a creusés, non pour y recevoir des momies humaines, mais des momies de chats et de quelques autres quadrupèdes.

La montagne formant le côté gauche de la vallée est

aussi percée de quelques grottes, mais qui n'offrent aucun intérêt. Celles de droite ne portent aucune sculpture ou inscription, si l'on en excepte la porte d'un grand hypogée de chats qui a été décoré sous le règne d'*Alexandre, fils d'Alexandre le Grand*, c'est-à-dire de 317 à 297 avant l'ère chrétienne.

C'est à une courte distance de ces hypogées et du même côté de la montagne, après avoir tourné une roche qui avance sur la vallée, qu'on trouve une grande excavation soutenue par huit piliers en partie détruits, décorée de sculptures peintes et de grandes inscriptions hiéroglyphiques. C'est un temple dédié à la déesse *Pascht* (Bubastis), et dont les ornements ont été commencés par le roi Thouthmosis IV, et continués sous son descendant, le Pharaon Ménephtha, dans le nom duquel, ici comme ailleurs, on a effacé une figure qui est restée très visible dans le dernier cartouche à gauche de la frise, décorant la paroi ouest du couloir. Cette grotte n'est autre que la grotte de Diane (Bubastis), appellation donnée par les géographes anciens à une position occupant la place de l'un des *Béni-Hassan* d'aujourd'hui. La journée entière se passa à dessiner des bas-reliefs et les inscriptions de ce lieu sacré, et à développer une foule de momies de chats et de chiens. Je suis persuadé que tous les trous et excavations pratiqués dans cette montagne n'ont eu pour objet que la conservation et le dépôt des momies de l'animal consacré à Bubastis, le *chat*, qu'on y trouve en si grande abondance. Le fond de la vallée, entre le *Ouadi* et la grotte de *Pascht*, est encore une nécropole de chats, disposés par bancs et pliés pour la plupart dans des nattes, les chats d'un rang élevé étant renfermés dans les nombreux hypogées creusés dans la montagne, et en particulier dans le temple d'*Alexandre*, dont les couloirs sont encombrés de débris de momies de cette espèce d'animal. Nous ne rentrâmes au māasch qu'à la nuit close,

et après souper on partit pour Antinoé, où nous arrivâmes dans la nuit.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Béni-Hassan (au-dessus de *Minieh*), 5 novembre 1828,
au soir.

L'homme propose, mon cher ami, et Dieu dispose. Je comptais être à Thèbes le 1^{er} novembre : voici déjà le 5, et je me trouve encore à *Béni-Hassan*. Tout ceci est la faute de l'admirable Jomard, qui, décrivant les hypogées de cette localité, en donne une si mince idée par ses petits dessins inexacts et ses phrases encore plus douteuses, que je comptais expédier ces grottes en *une* journée ; mais elles en ont dévoré quinze, sans que j'aie la moindre envie de les leur reprocher..... Je dois reprendre, toutefois, mon récit de plus haut.

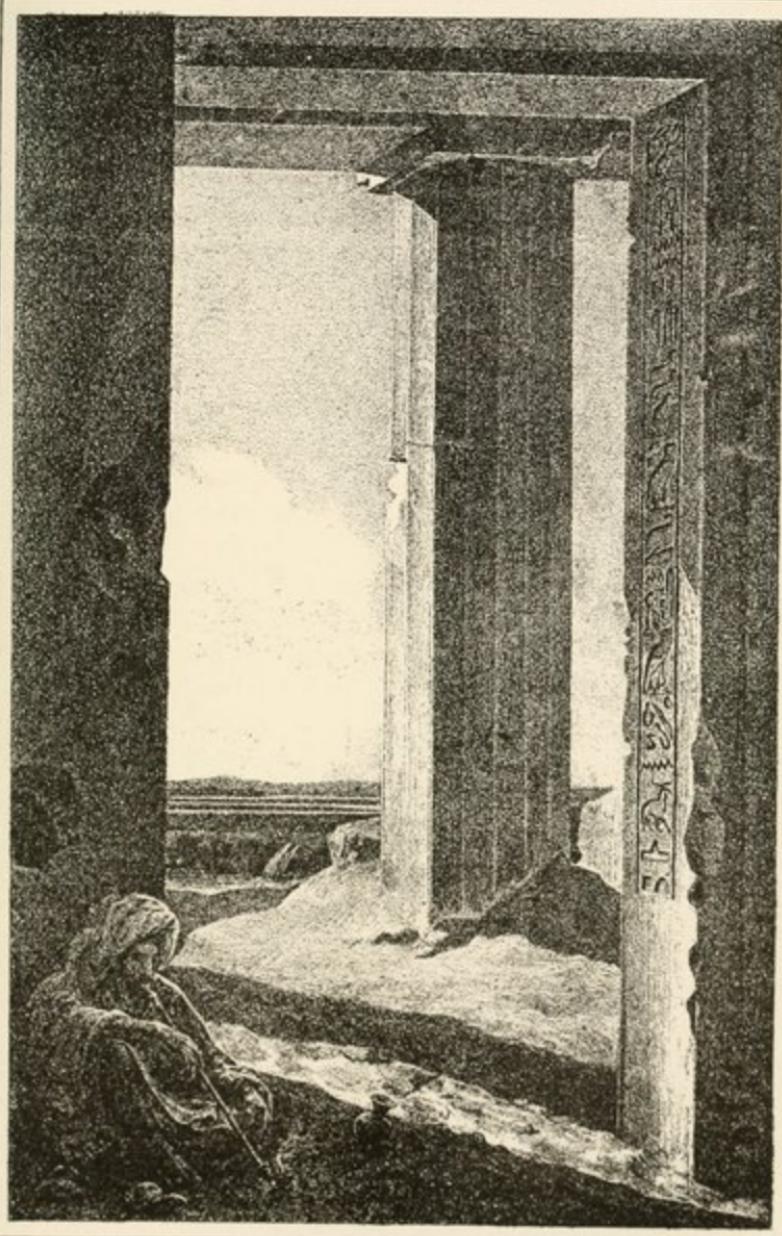
Ma dernière lettre était datée des grandes pyramides, où je suis resté campé trois jours, non pour ces masses énormes et de si peu d'effet lorsqu'on les avoisine, mais pour l'examen et le dépouillement des grottes sépulcrales creusées dans le voisinage. Une, entre autres, celle d'un certain ⲥ ⲩ ⲥ *Eī-māī*, nous a fourni une série de bas-reliefs très curieux pour la connaissance des arts et métiers de l'ancienne Égypte, et je dois donner un soin très particulier à la recherche des monuments de ce genre, qui sont aussi bien de l'*histoire* que les grands tableaux de bataille des palais de Thèbes, lesquels je n'ai pas encore vus, mais qui remplissent mes rêves de chaque nuit. J'ai trouvé autour des pyramides plusieurs tombeaux de princes (fils de roi ⲥ ⲩ ⲥ) et de grands personnages, mais peu d'inscriptions d'un très grand intérêt.

Je quittai les pyramides le 11 octobre, pour revenir sur mes pas et gagner notre ancien campement de Sakkara, à travers le désert, et de là notre *flotte*, mouillée à *Bédréchéïn*, où nous arrivâmes le soir même, grâce aux jarrets de nos infatigables baudets et aux chameaux qui portaient fort patiemment tout notre bagage. Nous mîmes à la voile pour la Haute Égypte, et ce ne fut que le 20 octobre, après avoir éprouvé tout l'ennui du calme plat et du manque total de vent du nord, que nous arrivâmes à *Minichéh*, d'où je fis repartir de suite, après une visite à la *filature de coton*, montée en machines européennes, et après l'achat de quelques provisions indispensables. On se dirigea sur *Saouadéh* pour voir un hypogée grec d'ordre *dorique*, assez bien décrit par l'ami Jomard. De là nous cinglâmes vers *Zaouiet-el-Maïétin*, où nous fûmes rendus le 20 même au soir. Là existent quelques hypogées décorés de bas-reliefs relatifs à la vie domestique et civile; j'ai fait copier tout ce qu'il y avait d'intéressant, et nous ne les quittâmes que le 23 au soir, pour courir à *Béni-Hassan* à la faveur d'une bourrasque, à laquelle nous dûmes d'y arriver le même jour sur le minuit.

A l'aube du jour, quelques-uns de nos jeunes gens, étant allés, en éclaireurs, visiter les grottes voisines, me rapportèrent qu'il n'y avait absolument rien à faire, vu que toutes les peintures étaient à peu près effacées. Je montai néanmoins, au lever du soleil, visiter ces hypogées, et je fus agréablement surpris de trouver une étonnante série de peintures parfaitement visibles jusques dans leurs moindres détails, lorsqu'elles étaient mouillées avec une éponge, et qu'on avait enlevé la croûte de poussière fine qui les recouvrait. Dès ce moment, on se mit à l'ouvrage, et par la vertu de nos échelles et de l'admirable éponge, la plus belle conquête que l'industrie humaine ait pu faire, nous vimes se dérouler à nos yeux la plus curieuse série de peintures qu'on puisse imaginer, toutes relatives à la vie civile, aux arts et métiers,

et, ce qui était neuf, à la *caste militaire*. J'ai fait, dans les deux premiers hypogées, une moisson immense, et cependant une moisson plus riche nous attendait dans les deux tombes les plus reculées vers le nord : ces deux hypogées, dont l'architecture et quelques détails intérieurs ont été gâchés par Jomard, offrent cela de particulier (ainsi que plusieurs petits tombeaux voisins) que la porte de l'hypogée est précédée d'un portique taillé à jour dans le roc, et formé de colonnes qui ressemblent, à s'y méprendre, à la première vue, au *dorique* grec de Sicile et d'Italie. Elles sont cannelées, à base arrondie, et presque toutes d'une belle proportion. L'intérieur des deux derniers hypogées était ou est encore soutenu par des colonnes semblables : nous y avons tous vu le véritable type du vieux *dorique grec*, et je l'affirme sans craindre d'établir mon opinion, comme l'a fait Jomard pour le corinthien et l'ionique, sur des monuments du temps des Empereurs, car ces deux hypogées, les plus beaux de tous, portent leur date et appartiennent au règne d'*Osortasen*, deuxième roi de la XXIII^e Dynastie (Tanite), et, par conséquent, remontent au IX^e siècle avant J.-C. J'ajouterais que le plus beau des deux portiques, encore intact, celui de l'hypogée d'un chef administrateur des terres orientales de l'Heptanomide, nommé *Nébôthph*, est composé de ces colonnes doriques SANS BASE, comme à Paestum et dans tous les beaux temples grecs-doriques (pl. IV).

Les peintures du tombeau de *Nébôthph* sont de véritables *gouaches*, d'une finesse et d'une beauté de dessin fort remarquables : c'est ce que j'ai vu de plus beau jusqu'ici en Égypte. Les animaux, quadrupèdes, oiseaux et poissons y sont peints avec tant de finesse et de vérité, que les copies coloriées que j'en ai fait prendre ressemblent aux gravures coloriées de nos beaux ouvrages d'histoire naturelle : nous aurons besoin de l'affirmation des quatorze témoins qui les ont vues, pour qu'on croie en Europe à la fidélité de nos dessins, qui sont d'une exactitude parfaite.



COLONNES PROTO-DORIQUES ÉGYPTIENNES
À BÉNI-HASSAN

C'est dans ce même hypogée que j'ai trouvé un tableau du plus haut intérêt. Il représente quinze prisonniers, hommes, femmes ou enfants, pris par un des fils de *Nébôthph*, et présentés à ce chef par un scribe royal, qui offre en même temps une feuille de papyrus, sur laquelle est relatée la date de la prise, et le nombre des captifs, qui était de trente-sept. Ces captifs, grands et d'une physionomie toute particulière, à nez aquilin pour la plupart, étaient blânes comparativement aux Égyptiens, puisqu'on a peint leurs chairs en jaune-roux pour imiter ce que nous nommons la *couleur de chair*. Les hommes et les femmes sont habillés d'étoffes très riches, peintes (surtout celles des femmes) comme le sont les tuniques de dames grecques sur les vases grecs du vieux style : la tunique, la coiffure et la chaussure des femmes captives peintes à *Béni-Hassan* ressemblent



à celles des grecques des vieux vases, et j'ai retrouvé sur la robe de l'une d'elles l'ornement enroulé si connu sous le nom de *grecque*, peint en rouge, bleu et noir, et tracé verticalement. Ces détails piqueront la curiosité et réveilleront l'intérêt de nos archéologues et celui de notre ami Dubois, que j'ai regretté, ici plus qu'ailleurs, de n'avoir pas à mes côtés, parce que notre opinion sur l'avancement de l'art en Égypte y trouve des preuves *archi-authentiques*. Les hommes captifs, à barbe pointue, sont armés d'arcs et de lances, et l'un d'entre eux tient en main une *lyre grecque* de vieux style. Sont-ce des Grecs ? Je le crois fermement, mais des Grecs ioniens, ou un peuple d'Asie-Mineure, voisin des colonies ionniennes et participant de leurs mœurs et de leurs habitudes : des Grecs du IX^e siècle avant J.-C., peints avec fidélité par des mains égyptiennes. J'ai fait copier ce long tableau en couleur avec une rigueur de janséniste : pas un coup de pinceau qui ne soit dans l'original.

Les quinze jours passés à *Béni-Hassan* ont été monotones, mais fructueux. Au lever du soleil, nous montions aux hy-

pogées dessiner, colorier et écrire, en donnant une heure au plus à un modeste repas, qu'on nous apportait des barques, pris à terre sur le sable, dans la grande salle de l'hypogée, d'où nous apercevions, à travers les colonnes en *dorique primitif*, les magnifiques plaines de l'Heptanomide. Le soleil couchant, admirable dans ce pays-ci, donnait seul le signal du repos : on regagnait la barque pour souper, se coucher et recommencer encore le lendemain.

Cette vie de tombeaux a eu pour résultat un portefeuille de dessins parfaitement faits et d'une exactitude complète, qui s'élèvent déjà à plus de trois cents. J'ose dire qu'avec ces seules richesses, mon voyage d'Égypte serait déjà mieux rempli et plus productif que tous les papiers de la *Commission*, à l'architecture près, dont je ne m'occupe que dans les lieux qui n'ont pas été visités ou connus. Voici un *petit crayon* de mes conquêtes : cette note sera divisée par matières, alphabétiquement rangées comme l'est mon portefeuille pendant le voyage, afin d'avoir sous la main les dessins déjà faits, et de pouvoir les comparer avec les monuments nouveaux du même genre.

1^o AGRICULTURE. — Dessins représentant le labourage avec les bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les bœliers, et non par les *porcs*, comme le dit Hérodote; le dessin de cinq ou six espèces de charrues; le piuchage, la moisson du blé; la moisson du lin; la mise en gerbe de ces deux espèces de plantes; la mise en meule, le battage, le mesurage, le dépôt en grenier; deux dessins de grands greniers sur des plans différents; le lin transporté par des ânes; une foule d'autres travaux agricoles, et entre autres la récolte du lotus; la culture de la vigne, la vendange, son transport, l'égrenage, le pressoir de deux espèces, l'un à force de bras et l'autre à mécanique, la mise en bouteilles ou jarres, et le transport à la cave; la fabrication du vin cuit, etc.; la culture du jardin, la cueillette des ba-miéh, des figues, etc.; la culture de l'oignon, l'arrosage,

etc.; le tout, comme tous les tableaux suivants, avec légendes hiéroglyphiques explicatives, plus l'intendant de la maison des champs et ses secrétaires.

2^e ARTS ET MÉTIERS. — Collection de tableaux, pour la plupart coloriés, afin de bien déterminer la nature des objets, et représentant : le sculpteur en pierre, le sculpteur sur bois, le peintre de statues, le peintre d'objets d'architecture, de meubles et menuiserie; le peintre peignant un tableau, avec son *chevalet*; des *scribes* et bureaucrates de toute espèce; les ouvriers des carrières transportant des blocs de pierre; l'art du potier avec toutes les opérations; les *marcheurs* pétrissant la terre avec les pieds, d'autres avec les mains; la mise de l'argile en cône, le cône placé sur le tour; le potier faisant la panse, le goulot du vase, etc.; la première cuite au four, la seconde au séchoir, etc.; la coupe du bois; les fabricants de cannes, d'avirons et de rames; le charpentier, le menuisier; le fabricant de meubles; les scieurs de bois; les corroyeurs; le coloriage des cuirs ou maroquins; le cordonnier; la filature; le tissage des toiles à divers métiers; le verrier et toutes ses opérations; l'orfèvre, le bijoutier, le forgeron, etc.

3^e CASTE MILITAIRE. — L'éducation de la caste militaire et tous ses exercices gymnastiques, représentés en plus de deux cents tableaux, où sont retracées toutes les poses et attitudes que peuvent prendre deux habiles lutteurs, attaquant, se défendant, reculant, avançant, debout, renversés, etc.; on verra par là si l'art égyptien se contentait de figures de profil, les jambes unies et les bras collés contre les hanches. J'ai copié de toute cette curieuse série de militaires nus, luttant ensemble; plus, une soixantaine de figures représentant des soldats de toute arme, de tout rang, la petite guerre, un siège, la *tortue* et le *bélier*, les punitions militaires, un champ de bataille, et les préparatifs d'un repas militaire; enfin la fabrication des lances, javelots, arcs, flèches, massues, haches d'armes, etc.

4^e CHANT, MUSIQUE ET DANSE. — Un tableau représentant un concert vocal et instrumental; un chanteur, qu'un musicien accompagne sur la harpe, est secondé par deux chœurs, l'un de quatre hommes, l'autre de cinq femmes, et celles-ci battent la mesure avec leurs mains : c'est un opéra tout entier; des joueurs de harpe de tout sexe, des joueurs de *flûte traversière*, de flageolet, d'une sorte de conque, etc.; des danseurs faisant diverses figures, avec les noms des pas qu'ils dansent; enfin, une collection très curieuse de dessins représentant les danseuses (ou filles publiques de l'ancienne Égypte), dansant, chantant, jouant à la paume, faisant divers tours de force et d'adresse.

5^e Un nombre considérable de dessins représentant l'*ÉDUCATION DES BESTIAUX*; les bouviers, les bœufs de toute espèce, les vaches, les veaux, le tirage du lait; la fabrication du fromage et du beurre; les chevriers, les gardeurs d'ânes, les bergers et leurs moutons; des scènes relatives à l'*art vétérinaire*; enfin la *basse-cour*, comprenant l'éducation d'une foule d'espèce d'oies et de canards, et celle d'une espèce de cigogne qui était domestique dans l'ancienne Égypte.

6^e Une première base de recueil *ICONOGRAPHIQUE*, comprenant les *portraits* des Rois égyptiens et de grands personnages. Ce portefeuille sera complété en Thébaïde.

7^e Dessins relatifs aux JEUX, EXERCICES et DIVERTISSEMENTS. — On y remarque la *mourre*, le jeu de la *paille*, une sorte de *main-chaude*, le *mail*, le jeu des *piquets plantés en terre*, divers jeux de force; la chasse à la bête fauve, un tableau représentant une grande chasse dans le désert, et où sont figurées quinze à vingt espèces de quadrupèdes; tableaux représentant le retour de la chasse; le gibier est porté mort ou conduit vivant; plusieurs tableaux représentent la chasse des oiseaux au filet; un de ces tableaux est de grande dimension et gouaché avec toutes les couleurs et le faire de l'original; enfin, le dessin en grand des divers pièges pour

prendre les oiseaux ; ces instruments de chasse sont peints isolément dans quelques hypogées ; plusieurs tableaux représentant la pêche : 1^o la pêche à la ligne sans canne ; 2^o à la ligne avec canne ; 3^o au trident ou au *bident* ; 4^o au filet ; plus la préparation des poissons, etc.

8^o JUSTICE DOMESTIQUE. — J'ai réuni sous ce titre une quinzaine de dessins de bas-reliefs représentant des délits commis par des domestiques ; l'arrestation du prévenu, son accusation, sa défense, son jugement par les intendants de la maison ; sa condamnation et l'exécution, qui se borne à la bastonnade, dont procès-verbal est remis, avec le corps du procès, entre les mains du maître par l'intendant de la maison.

Antinoé-el-Tell, 6 novembre 1828.

Voici les notices que j'ai rédigées sur place : presque toutes mal écrites ou des légendes mal dessinées quant à la forme (mais fidèles toutefois), parce qu'elles ont été faites sur le haut d'une échelle et dans des positions fort incommodes. — Notre travail étant terminé au soir, je fis mettre à la voile pour Béni-Hassan-el-Amar, où nous arrivâmes au milieu de la nuit.

Du 8 novembre, devant Monfalouth.

9^o LE MÉNAGE. — J'ai réuni dans cette série, déjà fort nombreuse, tout ce qui se rapporte à la vie privée ou intérieure. Ces dessins fort curieux représentent : 1^o diverses maisons égyptiennes, plus ou moins somptueuses ; 2^o les vases de diverses formes, ustensiles et meubles, le tout colorié, parce que les couleurs indiquent invariablement la matière ; 3^o un superbe palanquin ; 4^o des espèces de chambre à portes battantes, portées sur un traineau et qui ont servi de voitures aux anciens grands personnages de l'Égypte ; 5^o les singes, chats et chiens qui faisaient partie

de la maison, ainsi que des *nains* et autres individus mal conformés, qui, 1500 ans et plus avant J.-C., servaient à désopiler la rate des seigneurs égyptiens, aussi bien que, 1500 ans après, celle de nos vieux barons d'Europe ; 6^e les officiers d'une grande maison, intendants, scribes, etc. : 7^e les domestiques portant les provisions de bouche de toute espèce ; les servantes apportant aussi divers comestibles : 8^e la manière de tuer les bœufs et de les dépecer pour le service de la maison ; 9^e une suite de dessins représentant des *cuisiniers* préparant des mets de diverses sortes ; 10^e enfin, les domestiques portant les mets préparés à la table du maître.

10^e MONUMENTS HISTORIQUES. — Ce recueil contient toutes les inscriptions, bas-reliefs et monuments de tout genre, portant des légendes royales, avec une date exprimée, que j'ai vus jusques ici.

11^e MONUMENTS RELIGIEUX. — Toutes les images des différentes divinités, dessinées en grand et coloriées d'après les plus beaux bas-reliefs. Ce recueil s'accroitra prodigieusement à mesure que j'avancerai dans la Thébaïde.

12^e NAVIGATION. — Recueil de dessins représentant la construction des bâtiments et barques de diverses espèces, et les jeux des mariniers, tout à fait analogues aux joutes qui ont lieu sur la Seine dans les grands jours de fête.

13^e Enfin ZOOLOGIE. — Une suite de *quadrupèdes*, d'*oiseaux*, de *reptiles*, d'*insectes* et de *poissons*, dessinés et coloriés avec toute fidélité d'après les bas-reliefs peints ou les peintures les mieux conservées. Ce recueil, qui compte déjà près de 200 individus, est du plus haut intérêt : les oiseaux sont magnifiques, les poissons peints dans la dernière perfection, et on aura par là une idée de ce qu'était un hypogée égyptien un peu soigné. Nous avons déjà recueilli le dessin de plus de quatorze espèces différentes de *chiens* de garde ou de chasse, depuis le *lévrier* jusqu'au *basset à jambes torses* ; j'espère que MM. Cuvier et Geoffroy-Saint-

Hilaire me sauront gré de leur rapporter ainsi l'histoire naturelle égyptienne en aussi bon ordre.

Voilà quels sont jusques ici mes conquêtes et mon butin. C'est un beau début. J'espère compléter et étendre dignement ces diverses séries, puisque je n'ai encore vu, pour ainsi dire, *aucun* monument égyptien ; les grands édifices ne commencent en effet qu'à Abydos, et je n'y serai que dans dix jours.

J'ai passé, le cœur serré, en face d'*Aschmounéïn*, en regrettant son magnifique portique détruit tout récemment par les barbares. Hier, *Antinoé* ne nous a plus montré que des débris ; tous ses édifices ont été démolis depuis peu, et il ne reste plus que quelques colonnes de granit, que les Visigoths d'Égypte n'ont pu remuer.

Je me suis consolé un peu de la perte de ces monuments, en retrouvant un fort intéressant et dont personne n'a parlé, pas même Jomard, qui a séjourné longtemps dans son voisinage. Nous avons reconnu, dans une vallée déserte de la montagne Arabique, vis-à-vis *Béni-Hassan-el-Amar*, un petit temple creusé dans le roc, dont la décoration, commencée par *Thouthmosis IV*, a été continuée par *Mandouéï* de la XVIII^e Dynastie. Ce temple, orné de beaux bas-reliefs coloriés, est dédié à la déesse *Pascht* ou *Pépascht*, qui est la *Bubastis* des Grecs, et la *Diane* des Romains. Les géographes, Jomard lui-même, placent à *Béni-Hassan* la position nommée *Speos-Artemidos* (la grotte de Diane), et ils ont raison, puisque je viens de retrouver le temple, creusé dans le roc (le *Speos* de la déesse), et ce monument, qui ne présente en scène que des images de *Bubastis*, la Diane Égyptienne, est cerné par divers hypogées de *chats sacrés* (l'animal de Bubastis). Quelques-uns sont creusés dans le roc, un, entre autres, construit sous le règne d'*Alexandre*, fils d'*Alexandre le Grand*. Devant le temple, sous le sable, est un grand *banc* de momies de chats pliés dans des nattes et entremêlés de quelques chiens ; plus loin, entre la vallée

et le Nil, dans la plaine déserte, sont deux très grands entrepôts de momies de chats en paquets, et recouverts de deux pieds de sable.

Cette nuit j'arriverai à *Siouth* (Lycopolis), et demain je remettrai cette lettre aux autorités locales pour qu'elle soit envoyée au Caire, de là à Alexandrie, et de là enfin en Europe; puisse-t-elle être mieux dirigée que les tiennes! Car, je le dis avec amertume, je n'ai vu encore aucune lettre de toi ni de ma femme depuis mon départ de Toulon; — juge de mon désappointement, lorsque Rosellini en a reçu une foule ces jours derniers et moi pas l'ombre d'une. Je ne sais quel malin génie se mêle de ma correspondance, mais je me perds à imaginer les causes de ce retard¹. — Ma santé se soutient, et j'espère que le bon air de Thèbes m'assurera la continuation de ce bien-être. Donne de mes nouvelles à ma femme à laquelle j'écrirai de Thèbes. Mes respects à notre vénérable M. Dacier, mes amitiés aux siens et à tous ceux qui se souviennent de moi. Embrasse les amis Dubois, Duguet et Teuillet. Je suis tout et toujours tout à toi de cœur et d'âme. Adieu,

J.-F. CH.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

7 novembre 1828.

En nous réveillant, on se hâta de se rendre à terre et de traverser le village de *Chaikh-Abadé*, entremêlé de palmiers, pour courir sur les ruines d'*Antinoé*. Ce n'est plus

1. Un peu plus tard, Champollion apprit que Drovetti avait retenu les lettres si anxieusement attendues. La correspondance des voyageurs passait alors par les mains de leurs consuls généraux.

aujourd'hui qu'une suite de monticules de décombres recouverts de fragments de poteries de toute espèce. Aucun des monuments décrits par la *Commission d'Égypte* n'a échappé à la fureur des barbares habitants qui, avec la permission de leur gouvernement, ont tout détruit, jusques aux fondements, pour faire de la chaux avec les pierres des arcs de triomphe, des bains, etc. Il n'est resté debout, grâce à leur masse et à leur dureté, que les colonnes de granit formant la rue coloniale (*sic*) du côté du Nil. J'ai acheté ici une tête de statue de *Rhamsès le Grand*, pour la modique somme d'une piastre (sept sous), y compris le transport de cette petite masse jusques à mon māasch. C'est mon drogman qui fit le marché, j'aurais été honteux de le contracter. Je fis payer le port en sus de la valeur du prix donné pour l'objet.

On partit sur les neuf heures du matin, et nous passâmes successivement devant *Réiramoun*, situé sur le Nil, dans la direction des ruines d'Aschmounéin (Hermopolis magna), dont le superbe portique, orné de sculptures du temps de Philadelphie Arrhidée (ou plutôt de Soter I^{er}, dont il n'était que le prête-nom), a été démolî du consentement du Pacha, malgré les réclamations de Salt et de Linant. Plus tard nous dépassâmes *Mellaouy-el-Arisch* et la grotte de *Stable Anthar*, décrite par Jomard. Vers le coucher du soleil, je fis arrêter à *El-Tell*, ville ruinée dont la *Commission d'Égypte* a donné le plan et la description, mais que l'Anglais Wilkinson croit avoir découverte et fait graver pour la première fois. M. Jomard pense que c'était la ville nommée *Psinaula* dans les itinéraires, et je suis entièrement de son avis. L'opinion de Wilkinson, qui pense avoir retrouvé *Alabastropolis* dans *El-Tell* n'est pas soutenable.

Ici une lacune à remplir avec une inscription et un long texte sur *Psinaula* (*sic*).

Nous parcourûmes tout l'emplacement de la ville, dont les principales rues, larges et longues, se distinguent très

facilement. La construction que M. Jomard croit avoir pu être un grenier m'a paru être les arases très reconnaissables d'un édifice religieux, bases d'un temple composé d'un pylône et de deux cours en briques crues, enfin, du temple proprement dit et bâti en grès. Les débris de cette pierre, mêlés au granit noir et rose, couvrent un très grand espace de forme carrée et sur l'alignement de deux pylônes. J'ai trouvé moi-même au milieu de ces détritus un fragment de calcaire cristallisé d'un très beau poli, ayant appartenu au genou d'une statue égyptienne.

Nous quittâmes le soir même El-Tell, et le mâasch était, le 8 novembre, en face de Tarout-es-Schérif de très bonne heure. Dans la matinée, nous passâmes devant la longue et dangereuse montagne dite *Djebel-Aboufèda*, percée de grottes dont je remis la visite à notre retour de la seconde cataracte, afin de ne point laisser passer la saison favorable pour remonter le Nil. C'est devant cette maudite montagne que, le mâasch l'*Athyry* ayant abordé l'*Isis* en pleine course pour déposer MM. Duchesne, Lehoux et Bertin, parce que l'heure du dîner était venue, M. Bertin tomba dans le Nil, qui est d'une rapidité effroyable dans cet endroit-là. Il ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit et à son talent pour la natation, qui lui donna le temps de saisir à la volée une corde lancée de la barque de nos cavas. Cette aventure, qui se passa sous mes yeux, me rendit malade de saisissement : il eût été affreux pour moi de rentrer en France sans un de mes compagnons de voyage, et de l'avoir perdu par un semblable accident.

Dans l'après-midi, nous dépassâmes *Monfalouth* (le *lieu des onagres* des Égyptiens), et nous restâmes ensuite engravés devant *Mangabad* (*fabrique de vases des Coptes*). Dégagés à grand'peine, nous avançâmes encore quelques milles et passâmes une partie de la nuit à une petite distance d'*Osiouth*.

9 novembre. — Nous nous réveillâmes le matin devant le

petit port d'*Osiouth*, la [Saout] des Égyptiens et la Lycopolis des Grecs. Je voulais visiter les grottes et les hypogées de cette antique ville, et il fut résolu d'y passer la journée entière. On fit venir des ânes pour nous transporter à la ville, distante de vingt minutes de chemin des bords du fleuve. Je me rendis directement, accompagné de MM. L'hôte, Duchesne et Bertin, aux hypogées que l'on apercevait sur le penchant de la montagne et jusques à son sommet. La description de MM. Jollois et Devilliers est exacte. La destruction a fait des progrès depuis l'époque où ces voyageurs français visitèrent la nécropole de Lycopolis. J'ai reconnu une partie des sépultures qu'ils indiquent, mais je jugeais inutile de nous arrêter dans un lieu de bien peu d'intérêt, lorsqu'on a passé quinze jours entiers à *Béni-Hassan*.

Les grottes de Lycopolis paraissent avoir été d'une plus grande magnificence que les tombeaux de l'Heptanomide. Elles sont certainement de proportions plus colossales, mais presque tout est détruit, et l'on n'y peut reconnaître que des squelettes de tombeaux, toutes les surfaces de la pierre calcaire, jadis sculptées, ayant été enlevées par des mains profanes ou détériorées par des mains d'enfant. Je fis seulement copier *une rangée de soldats* sur la paroi sud de l'hypogée principal. — On nous avait fait passer, en allant aux hypogées, par le cimetière moderne d'*Osiouth*, qui s'étend sur la dernière pente de la montagne dont les flancs recélaient des momies des anciens Égyptiens. Ce cimetière, composé de jolis petits édifices soigneusement blanchis, ressemble à une charmante *ville lilliputienne*. Au retour, je traversai la ville pour me rendre au grand bain où, après un peu de repos dont nous avions grand besoin, ayant couru toute la montagne à pied, soit en robe longue, soit en costume de mamelouk, on nous servit un dîner composé de petits morceaux de mouton, préparés en forme de godiveau, une jatte de lait aigre pour y saucer la viande, et d'excellentes pastèques. Les pseudo-godiveaux étaient délicieux,

et nous leur fimes honneur au point d'en demander un second plat. Après le diner, nous fimes une visite au Bey, factotum de Schérif-Bey-Kiaya, pour lequel Habib-Effendy nous avait donné des lettres que nous remimes à son lieutenant. On regagna le māasch où nous passâmes la nuit.

10 novembre. — Partis le matin d'Osiouth, nous étions à onze heures à la hauteur du grand bourg d'El-Qatui que la carte de la *Commission* nomme *Matia*, et nous fûmes forcés d'y aborder, le vent ayant cessé tout à coup. C'est là que mon barabara Mohammed retrouva son père, qui fabriquait de la *bière*, boisson dont il voulait me régaler, mais dont je ne pus boire une gorgée. On remit à la voile à une heure pour s'arrêter fort avant dans la nuit, à quelque distance de *Qaou-el-Kebir*. — On passa devant cette ancienne position d'*Antæopolis* sans toucher le rivage, parce qu'il nous fut aisé de voir qu'il ne restait aucune trace du beau portique décrit par la *Commission*. Le Nil a, depuis trois ans, englouti ce beau monument, et nous avons navigué sur des débris enfouis au fond du fleuve. On passa dans la journée devant *Scheik-el-Haridi*, si célèbre par le démon Asmodée de Paul Lucas. Nous eûmes à essuyer quelques coups de vent, et, à nuit close, ne pouvant plus espérer d'arriver à *Akhmîm* sans danger, on amarra les māasch devant un village dont on ignorait le nom, pour y passer la nuit et faire réparer le māasch *Isis*, où s'était déclarée une voie d'eau assez forte. — Après souper, Lenormand, L'hôte, Rossellini et quelques autres se rendirent à une soirée musicale donnée par Mohammed-Bey, mamour du Saïd, que l'état de sa santé avait forcé à se faire bâtir une maison près du village de (*Saouadjé*) *Saouadgi*, nommé *Saouai* dans la carte de la *Commission*, où l'air est excellent. Je déclinai l'invitation sous prétexte de fatigue, ignorant d'ailleurs le nom et le rang de l'amphitryon. Ceux qui avaient pris part à sa fête rentrèrent enchantés des manières gaies et courtoises du chef turc. Le lendemain matin, nous vîmes arriver en

présent, et de la part du Bey, 6 moutons, 150 poules, 200 melons ou pastèques, etc., etc.; ne voulant pas être en reste, nous lui fimes porter de notre côté une caisse de vin St-Georges, certains que le présent serait bien reçu, car mes compagnons étaient émerveillés de ce qu'il avait bu d'eau-de-vie et de vin pendant le repas qu'il leur avait donné à une heure du matin. On m'annonça sa visite; je retardai notre départ d'une heure, mais, voyant qu'il ne venait pas, et ignorant d'ailleurs l'importance du personnage dont nous ne connaissions que l'enjouement et les talents bachiques, le 12 novembre, on mit à la voile pour *Akhmîm*, où nous arrivâmes après une heure de navigation, les marins divisés en deux parts, l'une faisant la manœuvre et l'autre vidant l'eau de la cale, car il n'existant pas à Saouadgi d'ouvrier capable de boucher la voie d'eau de notre māasch. Débarqués à *Akhmîm*, la vieille *Panopolis*, nous courûmes à la ville pour la traverser, voir en passant les deux jolies mosquées, et nous porter au nord où la *Commission* signale quelques ruines de temples. Je trouvai les choses à peu près dans le même état que les vit M. Saint-Genis.

Au nord et dans un bas-fond rempli par l'inondation, sont de grandes masses calcaires sans sculptures, à l'exception d'un bloc au milieu du bassin, et qui portait sur une des faces un tableau sculpté représentant un roi faisant un acte d'adoration. J'envoyai au māasch prendre quatre longues planches pour faire des ponts volants d'un bloc à l'autre, et arriver jusques à la pierre sculptée, afin de découvrir la légende royale et le nom de la divinité adorée. Cette opération se fit à l'aide des planches dont nous avions provision et de trois de nos mariniers qui, nus, se jetèrent à l'eau pour placer et déplacer les ponts volants. Une foule considérable d'habitants couvraient le bord de l'étang, environné de palmiers et d'arbres assez touffus. Le tout formait un spectacle assez pittoresque, vu du bloc sculpté auquel j'étais arrivé sans encombre. Là, je reconnus que le roi en adoration était

Ptolémée Alexandre, que la divinité adorée était Amen-Hor-Ammon-Générateur, celui qu'en effet les Grecs ont considéré comme *Pan*, et dont la statue est très fidèlement décrite dans Étienne de Byzance, article *Panopolis*. Ce bas-relief suffit donc pour continuer nos idées sur le dieu adoré dans cette ville, sur son rang et sur ses formes ; il détermine en même temps l'époque du temple de *Ammon-Pan à Panopolis*, et si les autres bas-reliefs de ce monument étaient de la même époque, ces ruines n'ont rien de commun avec les deux anciens temples égyptiens de Panopolis, décrits par Hérodote, si ce n'est l'emplacement. — Plus au nord-est, deux énormes blocs, sur l'un desquels est une inscription grecque publiée par M. Letronne. Ce sont les débris d'un propylon bâti sous Trajan.

En rentrant au māasch, je trouvai la cange, le cheval, le fils, le séraf et les musiciens de Mohammed-Bey, envoyés par leur maître à notre poursuite avec une lettre fort polie, peignant sa mortification et son désappointement de ce que j'étais parti sans avoir reçu sa visite, qu'il avait convenu la veille avec mes compagnons qu'il viendrait me voir le matin, que nous dînerions chez lui, y passerions la journée à nous divertir, et ne nous séparerions qu'après souper. Les envoyés insistèrent pour que nous retournions à *Saouadgi*, que le Bey serait malade si nous le refusions. Après quelques débats et une longue perplexité, je me décidai à céder aux instances du séraf et du cachef, et j'ordonnai au réis, dont le māasch était alors en état, de reprendre la route de Saouadgi. En chemin, nous endossâmes notre costume militaire mamlouk. La cange du Bey nous précédait : elle annonça notre arrivée et, en mettant le pied sur le rivage, je trouvai la *maison* et l'intendant à la tête, qui vint me recevoir et me montrer le chemin de l'appartement du Bey. Celui-ci était dans son harem, et il nous pria de l'attendre dans son divan, où on nous servit force pipes et du café

sucré, politesse dont plusieurs de nous furent vivement touchés.

Mohammed, étant arrivé, prit bientôt, après un grand échange de compliments entre lui et moi, un ton badin, et nous fit d'aimables reproches de notre départ du matin. Je lui donnai communication de nos firmans, parce que nous avions appris dans l'intervalle que nous avions affaire à un des principaux chefs de la Haute Égypte, et, un moment après, un de nos domestiques porta dans la salle une cassette renfermant un cabaret en cristal, que nous priâmes Mohammed-Bey d'accepter en mémoire de notre reconnaissance pour ses courtoisies.

La conversation reprit bientôt le ton de la plaisanterie, et, pendant trois heures qui se passèrent avant le dîner, les pipes furent chargées dix fois au moins, et les flacons d'eau-de-vie circulaient de dix minutes en dix minutes. Je pris le parti de me mouiller seulement les lèvres avec la liqueur traitresse. Quant à l'amphitryon, il allait à la bonne foi et buvait toujours rasade, comme un homme habitué à ce métier depuis quarante ans, car le Bey est fort âgé, mais cependant assez robuste encore, malgré une sorte d'asthme que l'eau-de-vie dont il abuse ne cesse d'entretenir. Il fit venir deux musiciens grecs de sa maison, qui jouaient, l'un d'une sorte de théorbe à huit cordes, l'autre d'un violon à quatorze, et chantaient des chansons turques. Le premier était âgé de soixante-dix ans, et je laisse à penser quelle belle voix nous entendimes. A ce jeune premier succéda un chanteur arabe à barbe blanche et qu'on nous dit avoir au moins quatre-vingts ans. Le *vieux Cygne* prit son vol et chanta de tête et de toutes ses forces quelques complaintes arabes.

Notre drogman arménien d'Alep, ayant longtemps habité Constantinople et tout frais émoulu de la capitale turque, voulut montrer son talent et, saisissant sa flûte dont il joua assez bien, fit pâmer le Bey et ses gens par quelques bons airs européens, mais surtout en exécutant d'une manière

supérieure un air turc fort lent et des plus mélancoliques. La flûte, la théorbe et le violon réunis formèrent ensuite un concert assez agréable. Les deux musiciens grecs commencèrent d'eux-mêmes à jouer l'air de « *Malborough s'en va en guerre* », que nos jeunes gens avaient chanté au souper de la veille, à la grande satisfaction de toute l'assistance turque et arabe. Cet air entraînait tout, vainqueurs et vaincus, musulmans et chrétiens. La *Marseillaise* réussit aussi parfaitement bien et on apprécia beaucoup le chœur du nouvel opéra de Paris, *Masaniello : Amis, la matinée est belle !*

Enfin le dîner arriva. On me présenta à laver ainsi qu'à mes compagnons de voyage; j'essuyai mes mains à une serviette brodée et en soie de couleur, chacun eut la sienne pour cette opération de propreté. Nous étant mis sur les bords du divan, les jambes pendantes pour agrandir l'espace, on dressa deux petites tables ou guéridons, sur lesquels on posa successivement une vingtaine de plats différents, sans compter les anchois, salades et autres apéritifs qui restaient en permanence et au centre desquels on plaçait les plats plus substantiels. Ces plats étaient petits, sauf le premier, contenant un petit mouton tout entier farci et d'un excellent goût. Mais tout ce qu'on nous servit fut unanimement trouvé délicieux et préparé de main de maître. On termina le repas par des melons et des pastèques. Je n'ai jamais mangé de melon aussi exquis. Le vin circulait en petite quantité, mais souvent, et jamais le Bey, qui est philosophe, ne refusa le verre, et ne le rendit que vide.

Je portai les santés du Roi de France, du Pacha et d'Ibrahim-Pacha : tout cela fut reçu avec de l'enthousiasme par Mohammed, qui jura par son grand cimenterre que l'amitié de la France avec le Sultan et l'Egypte était si réelle qu'elle ne pouvait pas finir. Il n'est protestations d'amitié qu'il ne m'ait faites. La soirée se passa en concerts vocaux et instrumentaux. Il fit exécuter des tours de force par les mariniers, et les musiciens secondèrent des danseurs

qui exécutaient diverses danses, d'abord arabes, en contre-faisant les alméh, ensuite turques, et enfin grecques. Celles-ci nous plurent infiniment ; elles me rappelèrent le *Dédale* des Athéniens. Nous prîmes enfin congé du Bey à une heure du matin. Il m'avait fait présent, avant-hier, d'une bague portant un jaspe rouge gravé en intaille et représentant Hélios et Séléné en buste, de travail grec, mais assez négligé.

Partis de Saouadgi de très bonne heure, nous repassâmes devant *Akhmîm*, où on s'arrêta un quart d'heure pour embarquer de nouveaux cadeaux de Mohammed-Aga ; de là, on fit voile sur *Menschiet-el-Néidé*, où on place l'ancienne *Ptolemaïs*. Dans l'après-diner, nous longeâmes la montagne escarpée et bordée de grottes, nommée *Djebel-el-Asserat*, et c'est en passant entre cette montagne et les îlots appelés *Ghéziret-Benou-Qas* que nous aperçûmes pour la première fois les crocodiles : j'en vis quatre, dont trois fort grands, groupés sur le sable et en compagnie de l'oiseau blanc et noir nommé le *Dominicain*. C'est peut-être le *Trochilus*. Peu de temps après, nous débarquâmes à *Girgé*, naguère capitale de la Haute Égypte, mais qui a perdu toute son importance : elle est à moitié déserte. Nous fûmes reçus sur le rivage par le sieur Piccinini, Luquois, chargé des fouilles de M. d'Anastazy, et qui vint se mettre à nos ordres, suivant l'injonction de son maître. Nous fîmes une visite au Père *Davielle di Procida*, au couvent de la Propagande. Ce Napolitain est prieur général des cinq couvents, savoir : de *Tahta*, *Akhmîm*, *Girgé*, *Fardjiouth* et *Nagadé*, dans chacun desquels est un religieux ou deux tout au plus. Il n'y en a qu'un à *Girgé*, et c'est un Copte, élève de la *Propagande*. Curieux de la manière dont on lisait le copte en Égypte, je priai le Père de nous débiter une page de son missel, qu'il alla chercher d'assez bonne grâce. Je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas sûr de ses lettres et qu'il prenait habituellement le *q* pour un *w*. Nous quittâmes les Pères un peu tard,

appelés par notre souper, qui fut suivi d'une danse et des chants des alméh de Girgé.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Thèbes, 24 novembre 1828.

Ma dernière lettre, mon cher ami, datée de Béni-Hassan, finie en remontant le Nil et close à Osiouth, a dû en partir du 10 au 12 de ce mois..... Dieu veuille qu'elle t'arrive plus promptement que celles qui, depuis mon départ de France, m'ont été adressées par toi, les miens et tous ceux qui se souviennent de moi. Je n'en ai reçu aucune! — pas même celles dont Pariset s'est chargé et qu'il a sans doute remises au Consulat de France. C'est hier seulement et par la bouche d'un capitaine de marine anglais, lequel promène son spleen en Égypte, que j'ai appris que Pariset y était aussi arrivé et qu'il se trouve dans ce moment-ci au Caire. Je suis tout à l'Égypte, — elle est tout pour moi et je lui demande des consolations, puisque je ne reçois rien d'Europe. Ce n'est pas vous autres que j'accuse, — il n'est point douteux que vous tous ne songiez à moi, ne m'écriviez souvent,..... mais vos bons souvenirs ne me parviennent point. S'il en était autrement, et que je fusse tranquille sur la santé de tous les miens, je serais le plus heureux des hommes; car, enfin, je suis au centre de la vieille Égypte, et ses plus hautes merveilles sont à quelques toises de ma barque. — Voici d'abord la suite de mon itinéraire.

C'est le 10 novembre que je quittai *Osiouth*, après avoir visité ses hypogées parfaitement décrits par Jollois et De-villiers, dont j'admire chaque jour à Thèbes l'extrême exactitude. Le 11 au matin, nous passâmes devant *Qaou-el-Kebir*

(Antæopolis), et mon māasch traversa à pleines voiles l'emplacement du temple que le Nil a complètement englouti sans en laisser les moindres vestiges. Quelques ruines d'*Akhmîm* (celles de Panopolis) reçurent ma visite le 12, et je fus assez heureux pour y trouver un bloc sculpté qui m'a donné l'époque du temple, qui est de Ptolémée Philopator, et l'image du dieu *Pan*, lequel n'est autre chose, comme je l'avais établi d'avance, que l'Ammon génératrice de mon *Panthéon*.

L'après-midi et la nuit suivante se passèrent en fêtes, bal, tours de force et concert chez l'un des commandants de la Haute Égypte, Mohammed-Aga, qui envoya sa cange, ses gens et son cheval pour me ramener, avec tous mes compagnons, à *Saouadgi*, que j'avais quitté le matin, et où il fallut retourner bon gré mal gré pour ne pas désobliger ce brave homme, bon vivant, bon convive, levant le coude à l'avenant, et ne respirant que la joie et les plaisirs. L'air de Marlborough, que nos jeunes gens lui chantèrent en chœur, le fit pâmer de plaisir, et ses musiciens eurent aussitôt l'ordre de l'apprendre^{1.}

Nous partimes le 13 au matin, comblés des dons du brave Osmanli. A midi, on dépassa Ptolémaïs, où il n'existe plus rien de remarquable. Sur les quatre heures, en longeant le *Djebel-el-Asserat*, nous aperçûmes les premiers crocodiles; ils étaient quatre, couchés sur un îlot de sable, et une foule d'oiseaux circulaient au milieu d'eux. J'ignore si, dans le nombre, était le *Trochilus* de notre ami Geoffroy-Saint-Hilaire. Peu de temps après, nous débarquâmes à *Girgé*. Le vent était faible le 15, et nous fîmes peu de chemin. Mais nos nouveaux compagnons, les crocodiles, semblaient vouloir nous en dédommager; j'en comptai vingt et un groupés sur un même îlot, et une bordée de coups de fusil à balle, tirée d'assez près, n'eut d'autre résultat que de disperser ce conci-

1. Voyez les lettres du mamour à la fin de ce volume.

liabule infernal. Ils se jetèrent au Nil, et nous perdîmes un quart d'heure à désengraver notre māasch qui s'était trop approché de l'ilot.

Le 16 au soir, nous arrivâmes enfin à *Dendéra*. Il faisait un clair de lune magnifique, et nous n'étions qu'à une heure de distance des temples : pouvions-nous résister à la tentation¹? Je le demande aux plus froids des mortels! Souper et partir sur-le-champ furent l'affaire d'un instant : seuls et sans guides, mais armés jusques aux dents, nous primes à travers champs, présumant que les temples étaient en ligne droite de notre māasch. Nous marchâmes ainsi, chantant les marches des opéras les plus récents, pendant une heure et demie, sans rien trouver. On découvrit enfin un homme ; nous l'appelons, et il détale à toutes jambes, nous prenant pour des Bédouins, car, habillés à l'orientale et couverts d'un grand burnous blanc à capuchon, nous ressemblions, pour l'Égyptien, à une tribu de Bédouins, tandis qu'un Européen nous eût pris, sans balancer, pour une guérilla de moines chartreux, armés de fusils, de sabres et de pistolets. On m'amena le fuyard, et, le plaçant entre quatre hommes et un caporal, je lui ordonnaï de nous conduire aux temples. Ce pauvre diable, peu rassuré d'abord, nous mit dans la bonne voie et finit par marcher de bonne grâce : maigre, sec, noir, couvert de vieux haillons, c'était une *momie ambulante*, mais il nous guida fort bien et nous le traitâmes de même. Les temples nous apparurent enfin. Je n'essaierai pas de décrire l'impression que nous fit le grand propylon et surtout le portique du grand temple. On peut bien le me-

1. Vivant Denon, le graveur et le littérateur célèbre, ancien membre de la *Commission* et, plus tard, directeur du *Musée Napoléon*, avait parlé avec tant d'enthousiasme de l'architecture du temple de Dendérah à l'étudiant Champollion, que celui-ci, dès le printemps de 1808, «comptait les heures» jusqu'au départ pour l'Égypte d'un jurisconsulte grenoblois qui l'avait invité à l'accompagner. On sait que ce voyage, qui devait se faire en 1809, n'eut pas lieu.

surer, mais en donner une idée, c'est impossible. C'est la grâce et la majesté réunies au plus haut degré. Nous y restâmes deux heures en extase, courant les grandes salles avec notre pauvre falot, et cherchant à lire les inscriptions extérieures au clair de la lune. On ne rentra au māasch qu'à trois heures du matin pour retourner aux temples à sept heures. C'est là que nous passâmes toute la journée du 17. Ce qui était magnifique à la clarté de la lune l'était encore plus lorsque les rayons du soleil nous firent distinguer tous les détails. Je vis dès lors que j'avais sous les yeux un *chef-d'œuvre d'architecture*, couvert de sculptures de détail du plus mauvais style. N'en déplaise à la *Commission d'Égypte*, les bas-reliefs de Dendéra sont détestables, et cela ne pouvait être autrement : ils sont d'un temps de décadence. La sculpture s'était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier puisqu'elle est un *art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Égypte et de l'admiration de tous les siècles. Voici les époques de la décoration : la partie la plus ancienne est la muraille extérieure, à l'extrémité du temple, où sont figurés, de proportions colossales, *Cléopâtre* et son fils *Ptolémée-César*. Les bas-reliefs supérieurs sont du temps de l'Empereur *Auguste*, ainsi que les murailles extérieures latérales du *naos*, à l'exception de quelques petites portions qui sont de l'époque de *Néron*. Le pronaos est tout entier couvert de légendes impériales de *Tibère*, de *Caïus*, de *Claude* et de *Néron*, mais, dans tout l'intérieur du *naos*, ainsi que dans les chambres et les édifices construits sur la terrasse du temple, il n'existe pas un seul cartouche sculpté : tous sont vides et rien n'a été effacé. Le plus plaisant de l'affaire, *risum teneatis, amici !* c'est que le morceau du fameux zodiaque circulaire qui portait le cartouche est encore en place, et que ce même cartouche est *vide*'.

1. « L'Égyptien » était heureux de constater que le dessin de son ancien protecteur Denon, dessin fait immédiatement après la découverte

comme tous ceux de l'intérieur du temple, et n'a jamais reçu un seul coup de ciseau. Ce sont les membres de la *Commission* qui ont ajouté à leur dessin le mot *autocrator*, croyant avoir oublié de dessiner une légende qui n'existe pas : — cela s'appelle porter les verges pour se faire fouetter. Du reste que Jomard ne se presse pas de triompher parce que le cartouche du zodiaque est vide et ne porte aucun nom, car toutes les sculptures de cet appartement comme celles de tout l'intérieur du temple sont atroces, du plus mauvais style, et ne peuvent remonter plus haut que les temps de *Trajan* ou d'*Antonin*. Elles ressemblent à celles du propylon du sud-ouest¹, qui est de ce dernier empereur et qui, étant dédié à *Isis*, conduisait au temple de cette déesse, placé derrière le grand temple qui, — n'en déplaise encore à la *Commission*, — est le *temple d'Athor* (Vénus), comme portent les mille et une dédicaces dont il est bordé, et *non pas le temple d'Isis*. Le grand propylon est couvert des images des Empereurs *Domitien* et *Trajan*. Quant au *Typhonium*, il a été décoré sous *Trajan*, *Hadrien* et *Antonin le Pieux*.

Ajoutons ici l'importante lettre que Champollion, vivement encouragé par Denon, adressa, au mois d'octobre 1821, à la *Revue encyclopédique*, qui allait avertir les Parisiens de la prochaine arrivée du célèbre zodiaque. Champollion-Figeac, ainsi que le rédacteur en chef lui-même, ami des deux frères, était d'avis que le vrai nom de l'auteur de la lettre ne fut pas prononcé (cf. la *Revue encyclopédique*, novembre 1821, note des rédacteurs).

« Nous applaudissons aux sentiments patriotiques qui ont dicté le projet hardi de nos deux compatriotes, entreprise exécutée si habilement et si heureusement. La France a tant fait pour dévoiler les antiquités de l'Égypte, qu'elle a bien le droit de posséder

du zodiaque en question par le général Desaix, *était le seul qui correspondit à la réalité.*

1. Du sud-est (correction faite par Champollion-Figeac).

quelques-uns de ses plus précieux ouvrages ; elle doit se réjouir aussi de pouvoir montrer aux étrangers un monument qui la dédommage de la perte de celui de Rosette, et des autres morceaux rares que la Commission d'Égypte avait rassemblés avec tant d'efforts. En félicitant MM. Saulnier et Lelorrain de ce que, par leurs soins, le zodiaque circulaire du temple de Dendéra va être transporté des bords du Nil sur les rives de la Seine, et non sur celles de la Tamise, nous ne pouvons cependant nous défendre d'exprimer quelque regret de ce que ce temple magnifique a été privé d'un de ses plus beaux ornements ; nous nous demandons si nos zélés compatriotes n'ont pas été abusés par l'excès d'un sentiment, d'ailleurs si noble et si généreux. Entraînés par le désir d'honorer la patrie, ont-ils songé à toutes les conséquences de leur entreprise ? ont-ils pensé au fâcheux exemple qui est donné maintenant à toutes les nations rivales ? Car il ne s'agit point ici de statues, de pierres détachées, d'obélisques même et de tant d'autres monolithes que les conquérants et les voyageurs ont enlevés à l'Égypte, depuis vingt-trois siècles. *C'est un édifice admirable, jusque-là intact*, et dont la démolition est en quelque sorte commencée. Si les Perses, les Grecs, les Romains ou les Arabes ont mutilé les temples de l'Égypte, nous sommes loin de les excuser ; mais il faut s'en prendre ou à l'aveugle fanatisme ou au terrible fléau de la guerre. En pleine paix, pourquoi les imiter ? Oserait-on alléguer, en France, l'exemple de lord Elgin ? non sans doute ; et nous dirons avec le poète :

Et si sur nos rivaux nous voulons nous régler,
C'est par les beaux endroits qu'il leur faut ressembler.

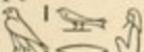
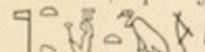
» Aujourd'hui, par le seul fait de l'enlèvement du zodiaque, la salle astronomique est à découvert, et le reste du plafond est menacé d'une entière destruction. C'est comme si, à la grande galerie de Versailles, les alliés eussent enlevé une partie du plafond pour emporter quelques peintures ; que deviendraient le reste du toit et la galerie même ?

» Qui a préservé les édifices de l'Égypte d'une manière si étonnante ? c'est la conservation des toitures. Une fois ce toit protecteur enlevé, rien ne protège plus les murailles, les colonnes et tous les supports. Qui empêchera, dès lors, de prendre ici un chapiteau, là

une colonne entière, plus loin....! Au reste, ni les maîtres ni les habitants de l'Égypte ne sont aussi barbares qu'on le croit communément, et ils le sont aujourd'hui moins que jamais. L'intérêt, ce mobile si puissant, semble réveiller ce peuple d'un long sommeil. Pouvait-on craindre de lui, à cette époque de civilisation, plus que dans les temps de barbarie ? Le monument de Dendéra, avec tant d'autres, a résisté à la fois au temps et aux ravages des hommes ; il a résisté aux guerres civiles et religieuses, et maintenant que l'Europe savante a les yeux fixés sur lui, l'on peut dire en quelque sorte que son immortalité s'est rajeunie. Quelques personnes ont pensé, peut-être, que le zodiaque circulaire de Dendéra était une pierre isolée, un fragment comme un autre. Mais on se fait une idée peu juste des antiquités égyptiennes, si l'on croit qu'elles consistent en morceaux détachés. On les juge par ces magasins de petites statues, d'idoles, d'ustensiles ou d'amulettes de nos cabinets d'Europe. Tout cela ne ressemble pas plus à l'architecture de l'Égypte, que les bronzes d'Herculanum à l'architecture romaine. Est-ce avec les figures de saints qu'on vend dans nos foires que l'on ferait concevoir aux étrangers l'église de Sainte-Geneviève ou le palais du Louvre ? Après tout, les monuments des bords du Nil sont composés de pierres, qu'il n'est pas impossible, si grandes qu'elles soient, de transporter une à une en France ou en Angleterre ; mais qu'y gagnerait-on ? Il faut le dire : ces Romains, si étrangers aux sciences, et barbares sous plus d'un rapport, ont été plus justes appréciateurs que nous des ouvrages de l'Égypte. Quand ils ont voulu y puiser pour orner leur triomphe et embellir leur cité, qu'ont-ils choisi ? *des obélisques. Voilà de nobles trophées, voilà le véritable ornement d'une grande capitale* ; et, pour le dire en passant, l'Angleterre le sent mieux que la France, qui avait et qui a encore tant de moyens de suivre l'exemple de Rome ancienne et moderne. Quant à la pierre qui vient d'arriver, elle ne peut servir d'embellissement, elle n'intéresse que la science ; on pouvait peut-être arriver au but qu'on s'est proposé, sans la séparer de l'édifice avec lequel, depuis tant de siècles, elle faisait un corps indissoluble. On a réussi à l'enlever, mais elle va perdre une grande partie de sa valeur, de son prix, de son intérêt. Qui sait si, dans quelques années, on ne disputera pas sur le point qu'elle occupait dans le grand monument auquel on l'a arrachée, sur la manière dont

elle était tournée, sur les sculptures dont elle était environnée, etc.? Si ce n'était pas assez de deux mille copies en petit, qui circulent déjà dans toute l'Europe (et l'on peut s'en procurer deux fois autant), si la gravure était insuffisante, qui empêchait de faire mouler soigneusement l'original en plâtre, en cire ou en soufre? Quoi qu'il en soit, si quelque chose peut satisfaire les amis des arts, c'est de voir que ce vénérable reste de l'antiquité paraît destiné pour le Musée français; s'il sortait de France, il n'y aurait plus moyen de se consoler de la *mutilation du temple de Dendéra.* »

Le 18 au matin, je quittai le māasch, et courus visiter les ruines de Coptos (*Kefth*); il n'y existe rien d'entier. Les temples ont été démolis par les chrétiens, qui employèrent les matériaux à bâtir une grande église dans les ruines de laquelle on trouve des portions nombreuses de bas-reliefs égyptiens. J'y ai reconnu les légendes royales de *Nectanèbe*, d'*Auguste*, de *Claude* et de *Trajan*, et, plus loin, quelques pierres d'un petit édifice bâti sous les Ptolémées. Ainsi la ville de Coptos renfermait peu de monuments de la haute antiquité, si l'on s'en rapporte à ce qui existe maintenant à la surface du sol.

Les ruines de *Qous* (Apollinopolis parva), où j'arrivai le lendemain matin 19, présentent bien plus d'intérêt, quoiqu'il n'existe de ses anciens édifices que le haut d'un propylon à moitié enfoui. Ce propylon est dédié au Dieu  *Aroéris*, dont les images, sculptées sur toutes ses faces, sont adorées du côté qui regarde le Nil, c'est-à-dire sur la face principale, la plus anciennement sculptée par la Reine *Cléopâtre Cocce*, qui y prend le surnom de *Déesse Philométore* , et par son fils *Ptolémée Soter II*, qui se décore aussi du titre de *Philométor*. Mais la face postérieure du propylon, celle qui regarde le temple, couverte de sculptures, et terminée avec

beaucoup de soin, porte partout les légendes royales de Ptolémée Alexandre (I^{er}) en toutes lettres, ce qui prouve que sa mort n'a suivi que d'assez loin celle de sa mère. Il prend aussi le surnom de *Philométor* φίλος-θεός. Quant à l'inscription grecque, la restitution de ΣΩΤΗΡΕΣ, au commencement de la seconde ligne, proposée par M. Letronne, est indubitable. Car on y lit encore très distinctement ...ΤΗΡΕΣ, et cela sur la face principale où sont les images et les dédicaces de Cléopâtre Cocco et de son fils Ptolémée Philométor *Soter II*.

Mais notre ami Letronne a mal à propos restitué ΗΛΙΩΙ là où il faut réellement ΑΡΩΗΡΕΙ, transcription exacte du nom Égyptien  ou  (αρωηρι), celui du dieu auquel est dédié le propylon; car on lit très distinctement encore dans l'inscription grecque, ΑΡΩΗΡΕΙΘΕΩΙ, etc. J'ai trouvé aussi, dans les ruines de Qous, une moitié de stèle datée du 1^{er} de *Paôni* de l'an XVI du Pharaon *Rhamsès-Méiamoun*, et relative à son retour d'une expédition militaire; j'aurai une bonne empreinte de ce monument, trop lourd pour penser à l'emporter.

C'est dans la matinée du 20 novembre que le vent, lassé de nous contrarier depuis deux jours et de nous fermer l'entrée du sanctuaire, me permit d'aborder enfin à *Thèbes* ! Ce nom était déjà bien grand dans ma pensée : il est devenu colossal depuis que j'ai parcouru les ruines de la vieille capitale, l'ainée de toutes les villes du monde. Pendant quatre jours entiers j'ai couru de merveille en merveille. Le premier jour, je visitai le palais de *Kourna*, les colosses du *Memnonium* et le prétendu tombeau d'*Osymandyas*, qui ne porte d'autres légendes que celles de *Rhamsès le Grand* et de deux de ses descendants. Le nom de ce palais est écrit sur toutes ses murailles; les Égyptiens l'appelaient le *Rhames-séion*, comme ils nommaient *Aménophion le Memnonium*, et *Mandouéion* le palais de *Kourna*. Le prétendu colosse d'*Osy-*

mandyas est un admirable colosse de *Rhamsès le Grand*¹.

Le second jour fut tout entier passé à *Méidinet-Habou*, étonnante réunion d'édifices, où je trouvai les propylées d'*Antonin*, d'*Hadrien* et des *Ptolémées*, un édifice de *Nectanèbe*, un autre de l'Éthiopien *Tharaca*, un petit palais de *Thouthmosis III (Mœris)*, enfin l'énorme et gigantesque palais de *Rhamsès-Méiamoun*, couvert de bas-reliefs historiques.

Le troisième jour, j'allai visiter les vieux Rois thébains dans leurs tombes, ou plutôt dans leurs palais creusés au ciseau dans la montagne de *Biban-el-Molouk*. Là, du matin au soir, à la lueur des flambeaux, je me lassai à parcourir des enfilades d'appartements couverts de sculptures et de peintures, pour la plupart d'une étonnante fraîcheur. C'est là que j'ai recueilli, en courant, des faits d'un haut intérêt pour l'histoire. J'y ai vu un tombeau de roi martelé d'un bout à l'autre, excepté dans les parties où se trouvaient sculptées les images de la reine sa mère et celles de sa femme, qu'on a religieusement respectées, ainsi que leurs légendes. C'est, sans aucun doute, le tombeau d'un roi condamné par jugement après sa mort. J'en ai vu un second, celui d'un roi thébain des plus anciennes époques, impudemment envahi par un roi de la XIX^e Dynastie, qui a fait recouvrir de stuc tous les vieux cartouches pour y mettre le sien, et s'emparer ainsi des bas-reliefs et des inscriptions tracées pour un de ses prédécesseurs. Il faut cependant rendre au flibustier la justice d'avoir fait creuser une seconde salle funéraire pour y mettre son sarcophage, afin de ne point déplacer celui de son ancêtre. A l'exception de ce tombeau-là, tous les autres appartiennent à des Rois des XVIII^e et XIX^e ou XX^e Dynasties : mais on n'y voit ni le

1. Ces observations mettent hors de doute l'opinion soutenue par M. Letronne, il y a quelques années, et que ce savant a reproduite récemment dans un mémoire spécial, où il établit que cet ancien édifice ne peut être le tombeau d'Osymandias décrit par Diodore de Sicile (*Note de Champollion-Figeac*).

tombeau de Sésostris, ni celui de Mœris. Je ne te parle point ici d'une foule de petits temples et édifices épars au milieu de ces grandes choses. Je mentionnerai seulement un petit temple de la déesse *Hathor* (Vénus), dédié par Ptolémée-Épiphane, et un temple de *Thoth* près de *Médiinet-Habou*, dédié par Ptolémée Évergète II et ses deux femmes; dans les bas-reliefs de ce temple, ce Ptolémée fait des offrandes à tous ses ancêtres mâles et femelles, Ptolémée-Épiphane et Cléopâtre, Ptolémée-Philopator et Arsinoé, Ptolémée-Évergète et Bérénice, Ptolémée-Philadelphe et Arsinoé. Tous ces Lagides sont représentés en pied, avec leurs surnoms grecs traduits en Egyptien, en dehors de leurs cartouches, tels que  *mais-con Philadelphe*,  *mais-tqe Philopatore*. Du reste, ce temple est d'un fort mauvais travail à cause de l'époque.

Le quatrième jour (hier 23), je quittai la rive gauche du Nil pour visiter la partie orientale de Thèbes. Je vis d'abord *Louqsor*, palais immense, précédé de deux obélisques de près de quatre-vingts pieds, d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de quatre colosses de même matière, et de trente pieds de hauteur environ, car ils sont enfouis jusques à la poitrine. C'est encore là du Rhamsès le Grand. Les autres parties du palais sont des Rois Mandouéï, Horus et Aménophis-Memnon, plus, des réparations et additions de Sabacon l'Éthiopien et de quelques Ptolémées, avec un sanctuaire tout en granit, d'*Alexandre*, fils du conquérant. J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de monuments, à *Karnac*. Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec enthousiasme sur la rive gauche, me parut misérable en comparaison des conceptions gigantesques dont j'étais entouré. Je me garderai bien de vouloir rien décrire; car, de deux choses l'une, ou mes expressions ne rendraient que la millième partie de ce qu'on

doit dire en parlant de tels objets, ou bien si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, tranchons le mot, — pour un fou. Il suffira d'ajouter, pour en finir, que nous ne sommes en Europe que des Lilliputiens et qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose, que le firent les vieux Égyptiens; ils concevaient en hommes de cent pieds de haut, et nous en avons tout au plus cinq pieds huit pouces. L'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle hypostyle de Karnac.

Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les *portraits* de la plupart des vieux Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des *portraits* véritables. Représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre et qui n'a aucun rapport avec celle de ses prédecesseurs ou successeurs. Là, dans des tableaux colossaux, d'une sculpture véritablement grande et tout héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe, on voit *Mandouéi* combattant les peuples ennemis de l'Égypte, et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès-Sésotris; ailleurs, *Sésonchis* trainant aux pieds de la Trinité thébaine (Ammon, Mout et Khons) les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, en toutes lettres,

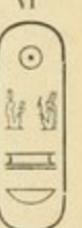


Ioudahamalek, le royaume des Juifs là un commentaire à joindre au *chamier livre des Rois*, qui raconte en Sésonchis à Jérusalem et ses succès: que nous avons établie entre le *Sche-tien*, le *Sésonchis* de Manéthon et *Schéschók* de la Bible¹ est confirmée

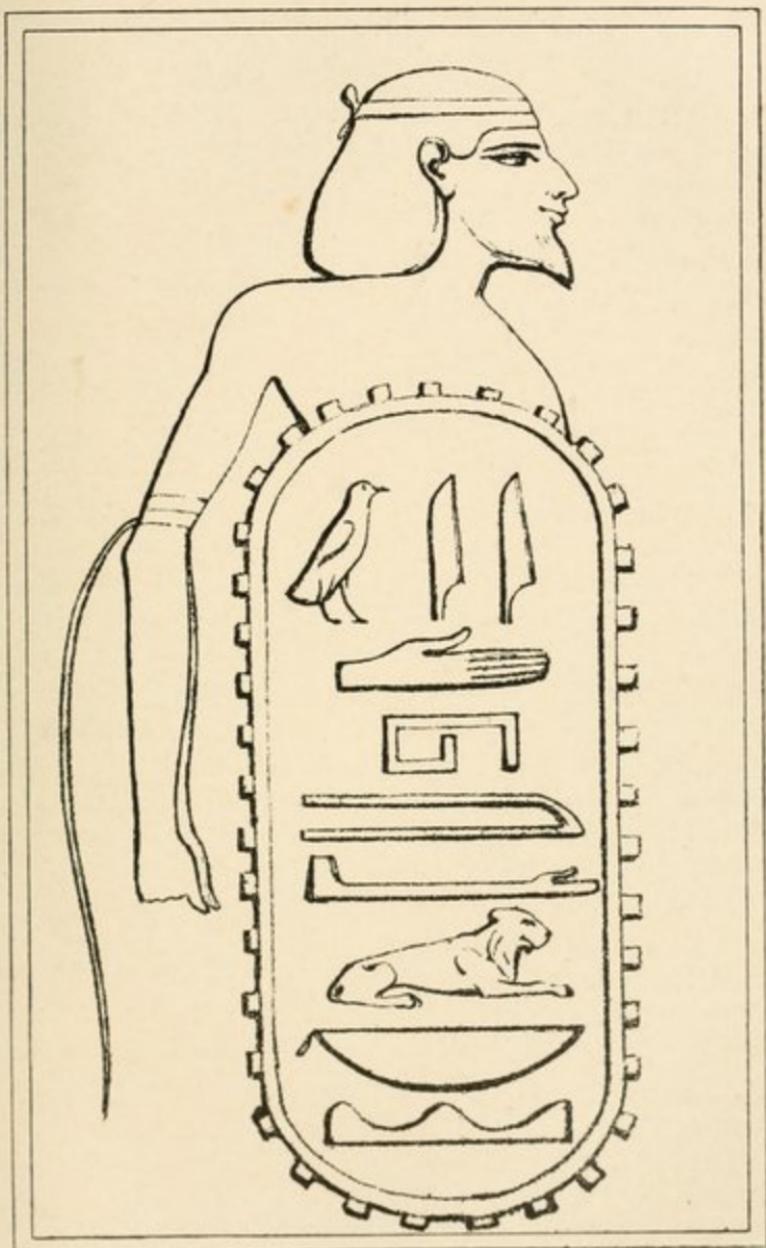
1. Selon la Bible (*passage cité*), Sésonchis attaqua et prit Jérusalem dans la cinquième année du règne de *Roboam*. C'est cette victoire que

de la manière la plus satisfaisante (pl. V). J'ai trouvé autour du palais de Karnac une foule d'édifices de toutes les époques, et lorsque, au retour de la seconde cataracte vers laquelle je fais voile demain, je viendrai m'établir pour cinq ou six mois à Thèbes, je m'attends à une récolte immense de faits historiques, puisque, en courant Thèbes comme je l'ai fait pendant quatre jours, sans voir même un seul des milliers d'hypogées qui criblent la montagne Libyque, j'ai déjà recueilli des documents fort importants.

Ainsi, par exemple, j'ai la certitude que toute notre XVIII^e Dynastie, à partir du cartouche , celui d'*Ousiréï* ou *Mandouéï*, est à refaire. J'ai vu deux tables royales, l'une au palais de Rhamsès (*Tombeau d'Osymandias*), et l'autre au palais de Mé-Rois depuis dinet-Habou, donnant la succession des Rois depuis *Aménophis-Memnon* jusques au sixième successeur de Rhamsès le Grand. Il en résulte qu'à partir de *Sésostris*, les Rois sont les suivants : (→)

Noms propres :	I	II	III	IV	V	VI
						
	<i>Phtha-hôthph P'</i>	<i>Mandouéï II</i>	<i>Ra-ouérri</i>	<i>Méiamoun-Ramsès</i> ,	<i>Ramsès</i> ,	<i>Ramsès</i> .

rappelle le bas-relief de Karnac. Il est reproduit sur la planche ci-jointe (n° V). Le royaume de Juda y est personnifié, et sans doute avec cette fidélité de physionomie qu'on remarque dans tous les anciens ouvrages d'art des Égyptiens à l'égard des peuples étrangers qu'ils ont représentés sur leurs monuments : on trouve donc sur notre planche la physionomie du peuple juif au X^e siècle avant l'ère chrétienne, selon les Égyptiens. Roboam même en a peut-être fourni le type (*Note de Champollion-Figeac*). — On n'est plus de cet avis, actuellement ; il s'agit du nom *Ioud-ha-malek*, d'une localité située en Palestine.



ROYAUME DE JUDA

Personnifié parmi les peuples vaincus par Sésostris (le Pharaon Sésonchis).

De plus, recueillis sur les monuments, une foule d'autres *Ramsès*, formant la XX^e Dynastie. — Ainsi donc Huyot m'a induit en erreur, en prenant pour des monuments très anciens ceux portant le cartouche n° II. Je les ai vus : ils sont d'un temps postérieur à Sésostris. — *Méiamoun-Ramsès*, au lieu d'être le grand-père de Rhamsès le Grand, en est le quatrième successeur.

Voilà un pas important de fait vers la vérité; j'aurai des dates de tous ces règnes, et leur chronologie sera fixée. Si les *commissionnaires d'Égypte* eussent copié les hiéroglyphes des bas-reliefs de Médinet-Habou, dont ils ont donné les figures, l'erreur que j'ai commise à la fin de la XVIII^e Dynastie n'eût pas eu lieu. Tu vois que la XVIII^e Dynastie est prodigieusement raccourcie, si le cartouche est bien celui de *Sésostris*, comme tout me semble le prouver. Il y a *trois règnes de moins*. Peut-être trouverai-je à Karnac quelque Roi omis dans la *Table d'Abydos* entre Mœris et Aménophis-Memnon : j'ai idée d'y en avoir entrevu quelqu'un. Je t'envoie, en attendant, la traduction de la partie chronologique d'une stèle que j'ai vue à Alexandrie : elle est très importante pour la chronologie des derniers Saïtes de la XXVI^e Dynastie. Le *prétre Psammétichus* (simple particulier et non pas le *Roi* de ce nom) naquit heureusement *l'an III, le 1^{er} de Paoni, sous le règne de Néchao (II)*. La durée de sa vie fut de *LXXI ans, IV mois et 5 jours, et il mourut l'an XXXV, le 6 de Paopi du règne d'Amasis*.

Tu peux calculer d'après cela, et il en résulte, je crois, que *Psammétichus II* ou bien *Apriès* ont régné plus long-temps que ne portent les extraits de Manéthon. J'ai, de plus, des copies d'inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur des rochers sur la route de Cosséir, qui donnent la durée expresse du règne des Rois Persans : (→→)





Canbóth
(Cambyses),
VI ans,



Ndariosch
(Darius),
XXXVI ans



Khschersch
(Xercès),
XII ans.



— 8 —

J'ai aussi une inscription de l'an ८००० du règne d' (→) plus, une dernière, du règne d'Ochus, (→)



Okousch
□□□□□
= XXVI,
mois
d'Athyr.

Voilà toute la série des monarques de la Dynastie Persane. J'omets une foule d'autres résultats curieux ; je t'envoie seulement ceci, pour ne pas te faire mourir de faim. Je devrais passer mon temps à écrire, s'il fallait te détailler toutes mes trouvailles ; contente-toi du peu que je puis t'envoyer dans les moments où les ruines égyptiennes me permettent de respirer, au milieu de tous ces travaux et de ces journées, réellement trop vives si elles devaient se renouveler souvent ailleurs comme à Thèbes.

Ma santé est excellente; le climat me convient, et je me porte bien mieux qu'à Paris. Les gens du pays nous accablent de politesses. J'ai, dans ce moment-ci, dans ma petite chambre : 1^o un Aga turc, commandant en chef de Kourna, dans le palais de Mandouéï ; 2^o le Scheikh-el-Béled de Mé-dinet-Habou, donnant ses ordres au Ramesséion et au palais de Rhamsès-Méiamoun ; 3^o le Scheikh de Karnac, devant lequel tout se prosterne dans les colonnades du vieux palais des rois d'Égypte. Je leur fais porter de temps en temps des pipes et du café, et mon drogman est chargé de les amuser pendant que j'écris; je n'ai que la peine de répondre, par intervalles réglés, *Thaïbin* (Cela va bien), à la question *Enté thaïeb?* (Cela va-t-il bien?) que m'adressent régulièrement toutes les dix minutes ces braves gens, que j'invite à dîner à tour de rôle. On nous comble de présents; nous

avons un troupeau de moutons et une cinquantaine de poules qui, dans ce moment-ci, paissent et fouillent autour du portique du palais de Kourna. Nous donnons en retour de la poudre et autres bagatelles.

Le capitaine anglais, arrivé hier, nous annonce qu'Ibrahim-Pacha est parti du Caire pour établir une ligne de défense entre *El-Arisch* et *Gérasa*, c'est-à-dire sur la frontière de Syrie. *Il se prépare donc*, en cas que la Porte veuille l'inquiéter. Cela est très bon pour mes projets de voyage. Je ne sais pas le premier mot des affaires d'Orient, et cela parce que je ne reçois pas un mot ni d'Europe ni même d'Alexandrie. — Patience ! Mais c'est bien dur ! Si du moins Pariset venait me joindre, nous pourrions *causer Europe*, mais il ne m'a pas même écrit une ligne. Adieu donc, mon cher ami, je t'écrirai de Syène, avant de franchir la première cataracte, si j'ai une occasion pour faire descendre mes lettres. J'envoie celle-ci par exprès à Osyouth, où nous avons un agent copte. — Dis à M. de Féruccac que je lui ai ramassé des fossiles à Béni-Hassan, où il y en a par milliers, et que j'en ai trouvé de très beaux aussi à Thèbes, recueillis à son intention. —

P.-S. — Communique, je te prie, ma lettre à M. le Comte d'Hauterive, en lui offrant mes hommages. Dis-lui que l'*Iconographie des Pharaons* sera superbe.

De l'île de Philæ, le 8 décembre 1828.

Nous voici, mon bien cher ami, depuis le 5 au soir, dans l'île sainte d'Osiris, à la frontière extrême de l'Égypte et au milieu des *noirs Éthiopiens*, comme eût dit un brave Romain de la garnison de Syène, faisant une partie de chasse aux environs des cataractes.

Je quittai Thèbes le 26 novembre, et c'est de ce monde enchanté que ma dernière lettre est datée. Il a fallu m'abstenir de te donner des détails sur cette vieille capitale des

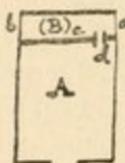
Pharaons : comment parler en quelques lignes de telles choses, et quand on n'a fait que les entrevoir ! C'est à mon retour sur ce sol classique, après l'avoir étudié pas à pas, que je pourrai écrire avec connaissance de cause, avec des idées arrêtées et des résultats bien mûris. Thèbes n'est encore pour moi, qui l'ai courue quatre ou cinq jours entiers, qu'un amas de colonnades, d'obélisques et de colosses ; il faut examiner un à un les membres épars du monstre pour en donner une idée très précise. Patience donc, jusques à l'époque où je planterai mes tentes dans les péristyles du palais des Rhamsès.

Le 26 au soir, nous abordâmes à *Hermonthis*, et nous courûmes le 27 au matin vers le temple, qui piquait d'autant plus ma curiosité que je n'avais aucune notion bien précise sur l'époque de sa construction. Personne n'avait encore dessiné une seule de ses légendes royales : j'y passai la journée entière, et le résultat de cet examen prolongé fut de m'assurer, par les inscriptions et les sculptures, que ce temple a été construit sous le règne de la dernière *Cléopâtre*, fille de Ptolémée-Aulétès, et en commémoration de sa grossesse et de son heureuse délivrance d'un gros garçon, Ptolémée-Césarion.

La cella du temple est en effet divisée en deux parties : une grande pièce (A) (la principale), et une toute petite (B), tenant lieu ou place du sanctuaire ; on n'entre dans celle-ci que par une petite porte vers l'angle de droite. Toute la paroi du mur de fond de la pièce B (laquelle est appelée  le lieu de l'accouchement dans les inscriptions hiéroglyphiques) est occupée par un bas-relief représentant la déesse Ritho, femme du dieu Mandou, accouchant du dieu *Harphré*. La gisante est soutenue et servie par diverses déesses du premier ordre : l'accoucheuse divine tire l'enfant du sein de la mère, la *nourrice divine* tend les mains pour le recevoir, assistée d'une *berceuse* ou *endormeuse*. Le père de tous les dieux, Ammon (Amon-Ra),

assiste au travail, accompagné de la déesse Sovan-Ilithya, la Lucine égyptienne, protectrice des accouchements. Enfin, la reine Cléopâtre est censée assister à ces couches divines, dont les siennes ne seront ou plutôt n'ont été qu'une imitation. La paroi (c) de la chambre de l'accouchée représente l'allaitement et l'éducation du jeune dieu nouveau-né; et sur les parois (a) et (b) sont figurées *les douze heures du jour et les douze heures de la nuit*, sous la forme de femmes ayant un disque étoilé sur la tête. Ainsi, le tableau astronomique du plafond, dessiné par la *Commission d'Égypte*, ne peut être que le thème natal d'Harphré, ou mieux encore celui de Césarion, nouvel Harphré. Il ne s'agirait donc plus, dans ce zodiaque, ni de solstice d'été, ni de l'époque de la fondation du temple d'Hermouthis, et le pauvre Jomard a perdu tout son latin et toute son astronomie sur ce tableau comme sur tous les autres.

En sortant de la petite chambre (B) pour entrer dans la grande, on voit un grand bas-relief sculpté sur la paroi d de la principale pièce (A). Il représente la déesse Ritho, relevant de couches, soutenue encore par la Lucine égyptienne Sovan, et présentée à l'assemblée des dieux; le père divin, Amon-Ra, lui prend affectueusement la main comme pour la féliciter de son heureuse délivrance, et les autres dieux partagent la joie de leur chef. Le reste de cette salle est décoré de tableaux, dans lesquels le jeune Harphré est successivement présenté à Ammon, à Mandou son père, aux dieux Phré, Phtha, Sev (Saturne), Méu (Hercule), etc., qui l'accueillent en lui remettant leurs insignes caractéristiques, comme se démettant, en faveur de l'enfant, de tout leur pouvoir et de leurs attributions particulières. Ptolémée-Césarion, à face enfantine, assiste à toutes ces présentations de son image, le dieu Harphré, dont il est le représentant sur la terre. Tout cela est de la flatterie sacerdotale, mais tout à fait dans le génie de l'ancienne Égypte, qui assimilait



ses rois à ses dieux. Du reste, toutes les dédicaces et inscriptions intérieures et extérieures du temple d'Hermonthis sont faites au nom de ce Ptolémée-Césarion et de sa mère Cléopâtre. Il n'y a donc point de doute sur le motif de sa construction. Les colonnes de l'espèce de pronaos qui le précédait n'ont point toutes été sculptées. Le travail est demeuré imparfait, et cela tient peut-être au motif même de la dédicace du temple : Auguste et ses successeurs, qui ont terminé tant de temples commencés par les Lagides, n'ont point permis d'achever celui-ci, parce qu'il n'était qu'un monument de la naissance de Césarion, du fils même de Jules César, roi enfant dont ils ne respectèrent guère les droits. Du reste, un cachef a trouvé fort à propos de s'y faire une maison, une basse-cour et un pigeonnier, en masquant et coupant le temple de misérables murs de limon blanchis à la chaux.

Le 28 au soir, nous étions à *Esné*, avec le projet de ne pas nous y arrêter. Je fis donc faire voile un peu plus au sud, et débarquai sur la rive orientale pour aller voir le temple de *Contra-Lato*. J'y arrivai trop tard : on l'avait démolî depuis une douzaine de jours, pour renforcer le quai d'*Esné*, que le Nil menace et finira par emporter.

De retour au mäasch, je le trouvai plein d'eau : heureusement qu'il avait abordé sur un point peu profond, et que, touchant bientôt, il n'avait pu être entièrement coulé à fond. Il fallut le vider, et retourner à *Esné* le soir même, pour le radouber et faire boucher la voie d'eau. Toutefois nos provisions furent mouillées, nous avons perdu notre sel, notre riz, notre farine, etc., mais tout cela n'est rien auprès du danger qui nous eût menacés, si cette voie d'eau se fût ouverte pendant la navigation dans le grand chenal : nous eussions coulé irrémissiblement. Que le grand Ammon soit donc béni ! Pendant que nous séchions notre désastre dans la matinée du 29, j'allai visiter le grand temple d'*Esné*, qui, grâce à sa nouvelle destination de *magasin de coton*, échappera quelque temps encore aux coups de la barbarie. J'y ai

vu, comme je m'y attendais, une assez belle architecture, mais des sculptures détestables. La portion la plus ancienne est le fond du pronaos, c'est-à-dire la porte et le fond de la *cella*, contre laquelle le portique a été appliqué : cette partie est de Ptolémée-Épiphanie. La corniche de la façade du pronaos porte les légendes impériales de Claude, les corniches des bases latérales, les légendes de Titus, et, dans l'intérieur du pronaos, parois et colonnes sont couvertes des légendes de Domitien, Trajan, Antonin surtout, et enfin de *Septime-Sévère*, que je trouve ici pour la première fois. Le temple est dédié à Chnouphis, et j'apprends par l'inscription hiéroglyphique de l'une des colonnes du pronaos que, si le sanctuaire du temple existe encore, il doit remonter à l'époque de Thouthmosis III (Mœris). Mais tout ce qui est visible à *Esné* est moderne et très moderne. Que devient donc devant de tels faits la prodigieuse antiquité qu'on a voulu donner au monument de l'Égypte le plus récemment achevé !

Le 29 au soir, nous étions à *Eléthya* (El-Kab). Je parcourus l'enceinte et les ruines, la lanterne à la main, mais je ne trouvai plus rien : les restes des deux temples avaient disparu. On les a aussi démolis il y a peu de temps, pour réparer le quai d'*Esné* ou quelque édifice bâti par le Pacha. Avais-je tort de me presser de venir en Égypte ?

Je visitai le grand temple d'*Edfou* (Apollonopolis magna), dans l'après-midi du 30. Celui-ci est intact, mais la sculpture en est très mauvaise. Ce qu'il y a de mieux et de plus ancien date de Ptolémée-Épiphanie : viennent ensuite Philométor et Évergète II, enfin Soter II et son frère Alexandre. Ces deux derniers y ont prodigieusement travaillé : j'y ai retrouvé la Bérénice, femme de Ptolémée-Alexandre, que je connaissais déjà par un contrat démotique. Le temple est dédié à Aroéris (l'Apollon grec). Je l'étudierai en détail, comme tous les autres, en redescendant de la Nubie.

Les carrières de Silsilis (Djébel-Selséléh) m'ont vivement

intéressé. Nous y abordâmes le 1^{er} décembre à une heure : là, mes yeux, fatigués de tant de sculptures du temps des Ptolémées et des Romains, ont revu avec délices des bas-reliefs pharaoniques. Ces carrières sont très riches en inscriptions de la XVIII^e Dynastie. Il y existe de petites chapelles creusées dans le roc par Aménophis-Memnon, Horus, Rhamsès le Grand, Rhamsès..... (*lacune*) son fils, Rhamsès-Méiamoun, Mandouéï, etc. Elles ont de belles inscriptions hiératiques ; j'étudierai tout cela à mon retour, et me promets des résultats fort intéressants dans cette localité.

Le soir même du 1^{er} décembre, nous arrivâmes à *Ombos*. Je courus au grand temple le 2 au matin ; la partie la plus ancienne est de Ptolémée-Éphiphanie, et le reste, de Philométor et d'Évergète II. Un fait curieux, c'est le surnom de  τρφαιον (Dropion, Tryphaene ou tout autre surnom grec analogue), donné constamment à Cléopâtre, femme de Philométor, soit dans la grande dédicace hiéroglyphique sculptée sur la frise antérieure du pronaos, soit dans les bas-reliefs de l'intérieur. C'est à vous autres, Grecs d'Égypte, d'expliquer cela : j'avais déjà trouvé ce surnom dans un de nos contrats démotiques du Louvre. — Le temple d'*Ombos* est dédié à deux divinités : la partie droite et la plus noble au vieux Sévèk à tête de crocodile (le Saturne égyptien et la forme la plus terrible d'Ammon), à Athyr et au jeune dieu Khons. La partie gauche du temple est consacrée à une seconde Triade d'un ordre moins élevé, savoir : à Aroéris (l'Aroéris-Apollon de la dédicace grecque), à la déesse Tsonéofré et à leur fils Pnémvtho. Dans le mur d'enceinte générale des temples d'*Ombos*, j'ai trouvé une porte engagée, d'un excellent travail et du temps de Mœris : c'est le reste des édifices primitifs d'*Ombos*.

Ce n'est que le 4 décembre au matin que le vent voulut bien nous permettre d'arriver à *Syène* (As-Souan), dernière ville de l'Égypte au sud. J'eus encore là de cuisants regrets

à éprouver : les deux temples de l'île d'*Éléphantine*, que j'allai visiter aussitôt que l'ardeur du soleil fut amortie, ont aussi été démolis, il n'en reste que la place. Il a fallu me contenter d'une porte ruinée, en granit, dédiée au nom d'*Alexandre* (le fils du conquérant), au dieu d'*Éléphantine Chnouphis*, et d'une douzaine de *proscynemata*¹ hiéroglyphiques gravés sur une vieille muraille, enfin, de quelques débris pharaoniques épars et employés comme matériaux dans des constructions du temps des Romains. J'avais reconnu le matin ce qui reste du temple de Syène : c'est ce que j'ai vu de plus misérable en sculpture, mais j'y ai trouvé, pour la première fois, la légende impériale de *Nerva*, qui n'existe point ailleurs, à ma connaissance. Ce petit mauvais temple était dédié aux dieux du pays et de la cata-racte, Chnouphis, Saté (Junon) et Anoukis (Vesta).

A Syène, nous avons évacué nos māasch, et fait transporter tout notre bagage dans l'île de *Philæ*, à dos de chameau. Pour moi, le 5 au soir, j'enfourchai un âne, et, soutenu par un hercule arabe, car j'avais une douleur de rhumatisme au pied gauche, je me suis rendu à Philæ en traversant toutes les carrières de granit rose, hérissées d'inscriptions hiéroglyphiques des anciens Pharaons. Incapable de marcher, et après avoir traversé le Nil en barque pour aborder dans l'île sainte, quatre hommes, soutenus par six autres, car la pente est presque à pic, me prirent sur leurs épaules et me hissèrent jusques auprès du petit temple à jour, où l'on m'avait préparé une chambre dans de vieilles constructions romaines, assez semblable à une prison, mais fort saine et à couvert des mauvais vents. Le 6 au matin, soutenu par mes domestiques, Mohammed le Barabra et Soliman l'Arabe, j'allai visiter péniblement le grand temple. Au retour, je me couchai et je ne me suis pas encore relevé, vu que ma goutte de Paris a jugé à propos de se porter à la

1. Actes d'adoration.

première cataracte et de me traquer au passage; elle est fort benoite du reste, et j'en serai quitte demain ou après. En attendant, on prépare nos barques pour le voyage de Nubie : c'est du nouveau à voir. Je t'écrirai de ce pays, si j'ai une occasion avant mon retour en Égypte; tout va bien du reste. Ne t'inquiète pas, les Dieux sont avec nous. —

C'est ici, à Philæ, que j'ai enfin reçu des lettres d'Europe, une de ma femme, du 15 août, et deux de toi,..... du 25 août et du 3 septembre. Voilà tout. Les autres sont où Dieu le veut, mais enfin, c'est quelque chose! et je sais m'en contenter.

Ouady-Halfa, 2^e cataracte, 1^{er} janvier 1829.

Me voici arrivé fort heureusement au terme extrême de mon voyage, mon cher ami : j'ai devant moi la deuxième cataracte, barrière de granit que le Nil a su vaincre, mais que je ne dépasserai pas. Au delà existent bien des monuments, mais, au fond, de peu d'importance. Il faudrait d'ailleurs renoncer à nos barques, se hucher sur des chameaux difficiles à trouver, courir des déserts et risquer de mourir de faim, car vingt-quatre bouches veulent au moins manger comme dix, et les vivres sont déjà fort rares ici : c'est notre biscuit de Syène qui nous a sauvés. Je dois donc arrêter ma course en ligne droite, et virer de bord, pour commencer sérieusement l'exploration de la Nubie et de l'Égypte, dont j'ai une idée générale acquise en montant. Mon travail *commence réellement aujourd'hui*, quoique j'aie déjà en portefeuille plus de six cents dessins, mais il reste tant à faire que j'en suis presque effrayé : toutefois, je présume m'en tirer à mon honneur avec huit mois d'efforts. J'exploiterai la Nubie pendant le mois de janvier, et à la mi-février je m'établirai à Thèbes jusques au milieu d'août, que je redescendrai rapidement le Nil en ne m'arrêtant qu'à Dendéra et à Abydos. Le reste est déjà en portefeuille.

Nous reverrons ensuite le Caire et Alexandrie. Quelques jours de repos au Caire, ensuite retour à Alexandrie, à la fin de septembre. Je compte donc sur toi, pour que le ministre de la Marine arrange les choses de manière à ce que nous trouvions un vaisseau convenable prêt à mettre à la voile, d'Alexandrie pour l'Europe, dans les premiers jours d'octobre 1829. Voilà mon plan de campagne !

Ma dernière lettre était de *Philæ*. Je ne pouvais être longtemps malade dans l'île sainte d'*Isis* et d'*Osiris* : la goutte me quitta en peu de jours, et je pus commencer l'exploitation des monuments. Tout y est *moderne*, c'est-à-dire de l'époque grecque ou romaine, à l'exception d'un petit temple d'*Hathor* et d'un propylon engagé dans le premier pylône du temple d'*Isis*, lesquels ont été construits et dédiés par le pauvre *Nectanèbo I^{er}*; c'est aussi ce qu'il y a de mieux. La sculpture du grand temple, commencée par *Philadelphie*, continuée sous *Évergète I^{er}* et *Épiphanie*, terminée par *Évergète II* et *Philométor*, est digne en tout de cette époque de décadence : les portions d'édifices construits et décorés sous les Romains sont du dernier mauvais goût, et, quand j'ai quitté cette île, j'étais bien las de cette sculpture barbare. Je m'y arrêterai cependant encore quelques jours en repassant, pour compléter la partie mythologique, et je me dédommagerai en courant les rochers de la première cataracte, couverts d'inscriptions historiques du temps des Pharaons.

Nous avions quitté notre māasch et notre dahabiéh à *Assouan* (*Syène*), ces deux barques étant trop grandes pour passer la cataracte : c'est le 16 décembre que notre nouvelle escadre d'en-deçà la cataracte se trouva prête à nous recevoir. Elle se compose d'une petite dahabiéh (vaisseau amiral), portant pavillon français sur pavillon toscan, de deux barques à pavillon français, deux barques à pavillon toscan, la barque de la cuisine et des provisions à pavillon bleu, et d'une barque portant la force armée, c'est-à-dire les deux caouas

(gardes-du-corps du Pacha) avec leurs cannes à pomme d'argent, qui nous accompagnent et font les fonctions du pouvoir exécutif. J'oubliais de dire que l'amiral est armé d'une pièce de canon de trois, que notre nouvel ami Ibrahim, mamour d'Esné, nous a prêtée à son passage à Philæ : aussi avons-nous fait une belle décharge en arrivant à la deuxième cataracte, but de notre pèlerinage.

On mit à la voile de Philæ, pour commencer notre voyage de Nubie, avec un assez bon vent; nous passâmes devant *Déboud* sans nous arrêter, voulant arriver le plus tôt possible jusques au point extrême de notre course. Ce petit temple et les trois propylons sont, au reste, de l'époque moderne. Le 17, à quatre heures du soir, nous étions en face des petits monuments de *Qartas*, où je ne trouvai rien à glaner. Le 18, on dépassa *Taffah* et *Kalabsché*, sans aborder. Nous passâmes ensuite sous le tropique, et c'est de ce moment qu'entrés dans la zone torride, nous grelottâmes tous de froid et fûmes obligés dès lors de nous charger de bernous et de manteaux. Le soir, nous couchâmes au delà de *Dandour*, en saluant seulement son temple de la main. On en fit autant le lendemain 19, aux monuments de *Ghirsché*, qui sont du bon temps, ainsi qu'au grand temple de *Dakkéh*, de l'époque des Lagides. Nous débarquâmes le soir à *Méharaka'*, temple égyptien des bas temps, changé jadis en église copte. Le 20, je restai une heure à *Ouady-Essébouâ* ou la *Vallée des Lions*, ainsi nommée des sphinx qui ornent le dromos d'un monument bâti sous le règne de Sésostris, mais véritable édifice de province, construit en pierres liées avec du mortier. J'ai pris un morceau de ce mortier, ainsi

1. Il est fort regrettable que Champollion n'ait pu voir ni les tableaux importants de *Maharaka*, ni le *cortège des enfants* de Ramsès le Grand, représenté dans le pronaos d'*Es-Sébouâ*: il en fut empêché par les masses de sable, accumulées dans les ruines de ces deux temples.

que de celui des pyramides, etc., etc., pour notre ami Vicat¹; c'est une collection que je pense devoir lui faire plaisir. Nous perdimes le 21 et le 22 à tourner, malgré vents et calme, le grand coude d'*Amada*, dont je dois étudier le temple, important par son antiquité, au retour de la deuxième cataracte. Nous le dépassâmes enfin le 23 et arrivâmes à *Derr* ou *Derri* de très bonne heure. Là je trouvai, pour consolation, un joli temple creusé dans le roc, conservant encore quelques bas-reliefs des conquêtes de Rhamsès le Grand, et j'y recueillis les noms et les titres de sept fils et de huit filles de ce Pharaon.

Le cachef de *Derr*, auquel on fit une visite, nous dit tout franchement que, n'ayant pas de quoi nous donner à souper, il viendrait souper avec nous, ce qui fut fait : cela te donnera une idée de la splendeur et des ressources de la capitale de Nubie. Nous comptions y faire du pain; cela fut impossible, il n'y avait ni four ni boulanger. Le 24, au lever du soleil, nous quittâmes *Derri*, passâmes sous le fort ruiné d'*Ibrim* et allâmes coucher sur la rive orientale, à *Ghébel-Mesmès*, pays charmant et bien cultivé. Nous cheminâmes le 25, tantôt avec le vent, tantôt avec la corde, et il fallut nous consoler de ne pas arriver ce jour-là à *Ibsamboul*, en considérant un fort beau crocodile prenant ses ébats sur un îlot de sable près du lieu où nous couchâmes.

Enfin, le 26, à neuf heures du matin, je débarquai à *Ibsamboul*, où nous avons séjourné aussi le 27. Là, je pouvais jouir des plus beaux monuments de la Nubie, mais non sans quelque difficulté. Il y a deux temples entièrement creusés dans le roc, et couverts de sculptures. La plus petite de ces excavations est un temple d'*Hathor*, dédié par la reine Nofré-

1. Vicat (Louis-Joseph), ingénieur des ponts et chaussées, et l'un des amis les plus fidèles des frères Champollion. Dès 1811, il avait entrepris des recherches très sérieuses sur les chaux hydrauliques et les ciments propres à la construction des ponts; ses études l'avaient amené souvent à Grenoble, à Vif et aux alentours.

Ari, femme de Rhamsès le Grand, décoré extérieurement d'une façade contre laquelle s'élèvent six colosses de trente-cinq pieds chacun environ, taillés aussi dans le roc, représentant le Pharaon et sa femme, ayant à leurs pieds, l'un ses fils, et l'autre ses filles, avec leurs noms et titres. Ces colosses sont d'une *excellente* sculpture, et j'en veux mortellement à Gau¹ d'avoir donné à leur stature si svelte et d'un galbe si élégant la tournure de lourds magots et d'épaisses cuisinières, dans la vue qu'il a publiée du second temple d'Ibsamboul. Ce temple est couvert de beaux reliefs, et j'en ai fait dessiner les plus intéressants.

Le grand temple d'Ibsamboul vaut à lui seul le voyage de Nubie : c'est une merveille qui serait une fort belle chose même à Thèbes. Le travail que cette excavation a coûté effraie l'imagination. La façade est décorée de quatre colosses assis, n'ayant pas moins de soixante et un pieds de hauteur. Tous quatre, d'un superbe travail, représentent Rhamsès le Grand ; leurs faces sont *portraits*, et ressemblent parfaitement aux figures de ce roi qui sont à Memphis, à Thèbes et partout ailleurs. C'est un ouvrage digne de toute admiration. Telle est l'entrée ; l'intérieur en est tout à fait digne, mais c'est une rude entreprise que de le visiter. A notre arrivée, les sables, et les Nubiens qui ont soin de les pousser, avaient fermé l'entrée. Nous la fimes déblayer afin d'assurer le mieux possible le petit passage qu'on avait pratiqué, et nous primes toutes les précautions possibles contre la coulée de ce sable infernal qui, en Égypte comme en Nubie, menace de tout engloutir. Je me déshabillai presque complètement, ne gardant que ma chemise arabe et un caleçon de toile, et me présentai à plat ventre à la petite ouverture d'une porte qui, déblayée, aurait au moins vingt-cinq pieds de hauteur. Je crus me présenter à la bouche d'un four, et, me glissant en-

1. Ce reproche est justifié. Du reste, Champollion appréciait bien les mérites multiples que François-Chrétien Gau avait comme architecte.

tièrement dans le temple, je me trouvai dans une atmosphère chauffée à cinquante-deux degrés¹ : nous parcourûmes cette étonnante excavation, Rosellini, Ricci, moi et un de nos Arabes, tenant chacun une bougie à la main. La première salle est soutenue par huit piliers contre lesquels sont adossés autant de colosses de trente pieds chacun, représentant encore Rhamsès le Grand. Sur les parois de cette vaste salle règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes du Pharaon en Afrique ; un bas-relief surtout, représentant son char de triomphe, accompagné de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., de grandeur naturelle, offre une composition de toute beauté et du plus grand effet. Les autres salles, et on en compte seize, abondent en beaux bas-reliefs religieux, offrant des particularités fort curieuses. Le tout est terminé par un sanctuaire, au fond duquel sont assises quatre belles statues, bien plus fortes que nature et d'un très bon travail. Ce groupe, représentant Amon-Ra, Phré, Phtha, et Rhamsès le Grand assis au milieu d'eux, n'a été bien dessiné *par personne*. Le dessin de Gau est ridicule à côté de l'original.

Après deux heures et demie d'admiration, et ayant vu tous les bas-reliefs, le besoin de respirer un peu d'air pur se fit sentir, et il fallut regagner l'entrée de la fournaise en prenant des précautions pour en sortir. J'endossai deux gilets de flanelle, un bernous de laine, et mon grand manteau, dont on m'enveloppa aussitôt que je fus revenu à la lumière ; et là, assis auprès d'un des colosses extérieurs dont l'immense mollet arrêtait le souffle du vent du nord, je me reposai une demi-heure pour laisser passer la grande transpiration. Je regagnai ensuite ma barque, où je suai encore

1. Le D^r Ricci avait évalué jadis la température à 52 degrés *Réaumur* : l'extrême densité de l'air, enfermé depuis des siècles, avait causé cette erreur que le thermomètre employé par Champollion décela, peu de temps après que les membres de l'expédition furent entrés pour la première fois dans le spéos.

pendant une heure ou deux. Cette visite expérimentale m'a prouvé qu'on peut rester deux heures et demie à trois heures dans l'intérieur du temple sans éprouver aucune gène de respiration, mais seulement de l'affaiblissement dans les jambes et aux jointures; j'en conclus donc qu'à notre retour nous pourrons dessiner les bas-reliefs historiques, en travaillant par escouades de quatre (pour ne pas dépenser trop d'air), et pendant deux heures le matin et deux heures le soir. Ce sera une rude campagne; mais le résultat en est si intéressant, les bas-reliefs sont si beaux, que je ferai tout pour les avoir, ainsi que les légendes complètes. Je compare la chaleur d'Ibsamboul à celle d'un bain turc, et cette visite peut amplement nous en tenir lieu.

Nous avons quitté Ibsamboul le 28 au matin. Vers midi, je fis arrêter à *Għebel-Addèh*, où est un petit temple creusé dans le roc. La plupart de ses bas-reliefs ont été couverts de mortier par des chrétiens qui ont décoré cette nouvelle surface de peintures représentant des saints, et surtout saint Georges à cheval: mais, moi qui étais venu voir des saints plus anciens, je parvins à constater, en faisant sauter le mortier, que ce temple avait été dédié à Thoth par le roi Horus, fils d'Aménophis-Memnon, et je réussis à faire exécuter les dessins de trois bas-reliefs fort intéressants pour la mythologie. Nous allâmes de la coucher à *Faras*. Le 29, un calme presque plat ne nous permit d'avancer que jusques au delà de *Serré*, et le 30, à midi, nous sommes enfin arrivés à *Ouady-Halfa*, à une demi-heure de la seconde cataracte, où sont posées nos colonnes d'Hercule.

Vers le coucher du soleil, je fis une promenade à la cataracte. — C'est hier seulement que je me mis sérieusement à l'ouvrage. J'ai trouvé ici, sur la rive occidentale, les débris de trois édifices, mais des arases qui ne conservent que la fin des légendes hiéroglyphiques. Le premier, le plus au nord, était un petit édifice carré, sans sculpture et fort peu important. Le second, au contraire, m'a beaucoup intéressé;

c'était un temple dont les murs ont été construits en grandes briques crues, l'intérieur étant soutenu par des piliers en pierre de grès ou des colonnes de même matière, mais, comme toutes celles des plus anciennes époques, ces colonnes

 étaient semblables au dorique et taillées à pans très réguliers et peu marqués. C'est là l'origine incontestable des ordres grecs. Ce premier temple, dédié à Horammon (Ammon générateur), a été élevé sous le Roi Aménophis II fils et successeur de Thoutmosis III (Moeris), ce que j'ai constaté en faisant fouiller par mes arabes, avec leurs mains, autour des restes de et de colonnes où j'apercevais quelques traces  marins piliers de légendes hiéroglyphiques. J'ai été assez heureux pour trouver la fin de la dédicace du temple sur les débris des montants de la première porte. J'ai de plus découvert, et fait désensablier avec les mains, une grande stèle engagée dans une muraille en briques du temple, portant un acte d'adoration, et la liste des dons faits au temple par le Roi Rhamsès I^{er}, avec trois lignes ajoutées dans le même but par le Pharaon  son successeur, et dont le nom pro- pre doit se lire  Thothéi, ou Athothéi, Atho- Rathoris des listes royales  et non pas *Mandouéi* comme je l'ai cru d'abord¹. Enfin, sur les indications du docteur Ricci, nous avons fait fouiller par tous nos équipages, avec pelles et pioches, dans le sanctuaire (ou plutôt à la place qu'il occupait), et nous y avons trouvé une autre grande stèle que je connaissais par les dessins du docteur, et fort importante, puisqu'elle représente le dieu Mandou, une des grandes divinités de la Nubie, conduisant et livrant au

1. C'est le cartouche de Séthos I^{er}. Il fut reconnu et mis à sa vraie place par Champollion lui-même, pendant l'automne de 1831.

roi Osortasen (de la XVI^e Dynastie) tous les peuples de la Nubie (ヌビア) avec le nom de chacun d'eux, inscrit dans une espèce de bouclier attaché à la figure, agenouillée et liée, qui représente chacun de ces peuples, au nombre de cinq. Voici leurs noms, ou plutôt ceux des cantons qu'ils habitaient : 1^o Schamik, 2^o Osaou, 3^o Schôat, 4^o Ascharkin, 5^o Kós ; trois autres noms sont entièrement effacés. Quant à ceux qui restent, je doute qu'on les trouve dans aucun géographe grec ; il faudrait avoir le *Strabon de deux mille ans avant Jésus-Christ*.

Un second temple, mais plus grand, et tout aussi détruit que le précédent, existe un peu plus au sud : il est du règne de Thouthmosis III (Moeris), construit également en briques, avec piliers-colonnes doriques primitifs, et montants de portes en grès ; c'était le grand temple de la ville égyptienne de Béheni qui a existé sur cet emplacement, et qui, d'après l'étendue des débris de poteries répandus sur la plaine aujourd'hui déserte, paraît avoir été assez grande. Ce fut sans doute la place forte des Égyptiens pour contenir les peuples habitant entre la première et la seconde cataracte. Ce grand temple était dédié à Amon-Ra et à Phré, comme la plupart des grands monuments de la Nubie. Voilà tout ce qui reste à Ouady-Halfa, et c'est plus que je n'attendais à la première inspection des ruines. — Je termine ici ma lettre, mon cher ami ; c'est Lenormand qui l'apportera en France. Il te communiquera un recueil complet des inscriptions grecques de Philæ et de Dakké, etc. Je m'occuperai des autres en temps et lieu.

Mon dernier sera pour te souhaiter une heureuse année ainsi qu'à tous les nôtres. Je vous embrasse tous à cette intention,

J.-F. CH.

P.-S. — Donne de mes nouvelles à ma femme. Dis-lui que

je lui écrirai d'Ibsamboul, où un de nos courriers doit venir nous joindre.....

CHAMPOLLION A M. DACIER

Ouady-Halfa, le 1^{er} janvier 1829.

Monsieur,

Quoique séparé de vous par les déserts et par toute l'étendue de la Méditerranée, je sens le besoin de me joindre, au moins par la pensée, et de tout cœur, à ceux qui vous offrent leurs vœux au renouvellement de l'année. Partant du fond de la Nubie, les miens n'en sont ni moins ardents, ni moins sincères; je vous prie de les agréer comme un témoignage du souvenir reconnaissant que je garderai toujours de vos bontés et de cette affection toute paternelle dont vous voulez bien nous honorer, mon frère et moi.

Je suis fier maintenant que, ayant suivi le cours du Nil depuis son embouchure jusques à la seconde cataracte, j'ai le droit de vous annoncer qu'il n'y a rien à modifier dans notre *Lettre sur l'alphabet des hiéroglyphes*. Notre alphabet est bon : il s'applique avec un égal succès, d'abord aux monuments égyptiens du temps des Romains et des Lagides, et ensuite, ce qui devient d'un bien plus grand intérêt, aux inscriptions de tous les temples, palais et tombeaux des époques pharaoniques. Tout légitime donc les encouragements que vous avez bien voulu donner à mes travaux hiéroglyphiques, dans un temps où l'on n'était nullement disposé à leur prêter faveur.

Me voici au point extrême de ma navigation vers le midi. La seconde cataracte m'arrête, d'abord par l'impossibilité de la faire franchir par mon *escadre* composée de sept voiles, et, en second lieu, parce que la famine m'attend au delà, et

qu'elle terminerait promptement une pointe imprudente tentée sur l'Éthiopie. Ce n'est pas à moi de recommencer Cambuse; je suis, d'ailleurs, un peu plus attaché à mes compagnons de voyage qu'il ne l'était probablement aux siens. Je tourne donc dès aujourd'hui ma proue du côté de l'Égypte pour redescendre le Nil, en étudiant successivement à fond les monuments de ses deux rives : je prendrai tous les détails dignes de quelque intérêt, et, d'après l'idée générale que je m'en suis formée en montant, la moisson sera des plus riches et des plus abondantes.

Vers le milieu de février, je serai à Thèbes, car je dois au moins donner quinze jours au magnifique temple d'*Ibsamboul*, l'une des merveilles de la Nubie, créée par la puissance colossale de Rhamsès-Sésostris, et un mois me suffira ensuite pour les monuments existants entre la première et la deuxième cataracte. Philæ a été à peu près épuisée pendant les dix jours que nous y avons passés en remontant le Nil, et les temples d'Ombos, d'Edfou et d'Esné, si vantés par la *Commission d'Égypte* au détriment de ceux de Thèbes, que ces Messieurs n'ont pas *sentis*, m'arrêteront peu de temps, parce que je les ai déjà classés, et que je trouve, sur des monuments plus anciens et d'un meilleur style, les détails mythologiques et religieux que je ne veux puiser qu'à des sources pures. Je me bornerai à recueillir quelques inscriptions historiques et certains détails de costume qui sentent la décadence. Malgré cela, il est utile de les avoir.

Mes portefeuilles sont déjà bien riches : je me fais d'avance un plaisir de vous mettre successivement sous les yeux toute la vieille Egypte, religion, histoire, arts et métiers, mœurs et usages. Une grande partie de mes dessins sont coloriés, et je ne crains pas d'annoncer qu'ils ne ressemblent en rien à ceux de notre ami Jomard, parce qu'ils reproduisent le véritable style des originaux avec une scrupuleuse fidélité. Le grand Rochette pourra voir si les Égyptiens *n'ont jamais*

fait, comme il dit si bien, qu'un Dieu, qu'un Roi et qu'un homme, qui n'était ni un homme, ni un Roi, ni un Dieu. Thèbes tout entière — et ce n'est pas peu dire — est malheureusement une immense protestation contre cette belle phrase¹.

Je vous prie, monsieur, d'agrérer la nouvelle assurance de mon très respectueux attachement,

J.-F. CHAMPOLLION LE JEUNE.

P. S. Rosellini et Duchesne me chargent de vous présenter leurs très respectueux hommages.

CHAMPOLLION A AUGUSTIN THEVENET

Ouady-Halfa, 1^{er} janvier 1829.

Je t'écris ces trois lignes, mon cher petit, pour te souhaiter la bonne année, accompagnée de plusieurs autres..... Je tenais à te prouver que, malgré les distances, je n'oublie pas ceux que j'aime; que j'ai beau être au fond de la Nubie, avoir une barbe de capucin, être habillé comme un Arabe du désert, ne savoir plus ce que c'est qu'un chapeau ni une culotte, manger du pilau avec les doigts, fumer trois fois par jour et boire de l'eau du Nil à discrédition, — tout cela ne m'est allé qu'à la peau, et je suis toujours, au fond, « Daupinois endiablé² ».

..... La seconde cataracte arrête tout court mon escadre, composée de six superbes barques à trois lits et d'un vais-

1. Voir ce qu'il en est dit au t. I, p. 130, de cette *Correspondance*.

2. C'est l'épithète que les royalistes-ultra de Grenoble, les adversaires politiques de Champollion, lui avaient donnée en 1815.

seau amiral à quatre, armé d'une pièce de canon de trois que m'a prêtée le commandant de la Province d'Esné.

J'aurais eu le projet d'aller plus loin, que force me serait de revirer de bord, ma caravane de vingt-huit bouches (sans compter celle du fameux canon) risquant de mourir de faim au fond de cette triste Nubie; mais c'est ici que j'avais planté d'avance mes colonnes d'Hercule. Je vais donc redescendre le Nil, en écumant tout ce que je trouverai d'hiéroglyphes sur mon passage, — sur les monuments que j'ai visités en remontant pour m'en former une idée et calculer le travail d'avance..... Ma santé s'est soutenue et j'espère que cela durera, — je suis sobre autant par nécessité que par vertu et, l'une aidant l'autre, j'éviterai les maladies du pays. Vous devez grelotter, dans ce moment-ci..... Chauffez-vous bien au coin de votre feu et pensez souvent à votre ami le Nubien ou l'Égyptien.....

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE

Ouady-Halfa, 30 décembre 1828.

Notre petite escadre est ici depuis le 30 décembre à midi. Un coup de canon annonça, en arrivant, que nous étions parvenus au terme de notre ascension niliaque; la seconde cataracte était devant nous. On donne le nom de وادى حلفا, Ouady-Halfa, à un canton assez étendu, comme cela se pratique en Nubie où le même nom est donné à toutes les cahutes éparses dans l'espace de plusieurs milles. Quelques maisons bâties en terre, sur la lisière de la terre cultivable de la rive orientale du Nil, servent d'habitation à un cachef et aux pauvres Nubiens que ce ministre d'un gouvernement sans règle opprime selon son bon plaisir; quelques palmiers

et des sycomores, dont plusieurs sont magnifiques, quelques ares de dourra et force haricots (*loubiéh*), forment toute la richesse de cette malheureuse population qui n'a rien de commun avec les Arabes, ni pour le langage, ni pour la physionomie. Leur pauvreté est telle que dix paras leur semblent une somme. Du reste ils sont bonnes gens et naturellement gais, comme le sont tous les Barabras, dont les formes sveltes, les physionomies douces et ouvertes, le teint rouge-brun tirant sur le noir, rappellent tout à fait l'ancienne race Égyptienne, dont les Coptes ne conservent aucun caractère.

Le 30, au déclin du soleil, je passai sur la rive gauche, pour faire une promenade vers la cataracte et retrouver les débris de temples qui m'avaient été signalés par le docteur Ricci. Nous remontâmes, sans les trouver, par un chemin très difficile (à cause du sable dont il est formé), jusques au commencement de la cataracte.

Cataracte. — Il ne faut entendre par ce mot qu'une certaine portion du cours du Nil embarrassée par une infinité de pointes de rochers, les unes à fleur d'eau, les autres s'élevant à des hauteurs diverses, et plusieurs formant des suites de petits îlots, quelquefois couverts de broussailles et d'arbustes, ce qui donne un aspect fort original à la cataracte. Les rochers, à travers lesquels le Nil s'est fait jour avec tant de peine, sont de cette espèce de pierre que nous nommons serpentine dure, et nullement de basalte, comme on peut le croire au premier coup d'œil.

Le 31, mieux informé que la veille, je montai sur la barque de Lenormand, et la fis descendre le fleuve jusques au-dessous des maisons de *Ouady-Halfa*, et le réis nous débarqua, toujours sur la rive occidentale, fort près des ruines que je désirais examiner. Je reconnus d'abord les arases d'un temple, puis celles d'un second plus considérable, enfin les débris d'un petit édifice carré et sans importance.

Mais mon but principal étant de retrouver une stèle du roi *Osortasen*, dont je connaissais un dessin fait par le docteur Ricci, je courus à droite et à gauche des ruines, partout où quelques débris pouvaient me donner l'espoir de la reconnaître. Je mis en cherche M. Lenormand et M. Duchesne, sans oublier mon serviteur arabe Soliman qui, son mauvais fusil sur l'épaule, se dirigea vers l'intérieur des terres. Je le suivis, après avoir vu une ruine moderne en briques crues, et je gagnai le désert. La chaleur était heureusement tempérée par un fort vent du nord, et je pus, sans beaucoup de fatigue, parcourir cette plaine inculte et envahie par les sables qui descendent en cascades jusques dans le fleuve. Souvent, le grès qui forme la base du pays vient jusques à la surface et reçoit, des rayons du soleil, un reflet brillant de couleur d'azur. En approchant des monticules coniques qui séparent du désert proprement dit la rive du Nil aussi désolée que lui, je vis que c'étaient des couches de grès rougeâtres et bleuâtres en décomposition. Mais ici, comme dans toute la Nubie depuis *Ibrim*, les monticules et les montagnes affectent des formes tellement régulières qu'on les prendrait, d'assez près, pour de véritables pyramides, ou pour d'énormes constructions de différents genres.

Lassé de chercher vainement la stèle d'*Osortasen*, je retournai aux temples. J'étudiai d'abord les secondes ruines, dont je rédigeai une notice, et je reconnus que j'étais sur les débris d'un temple d'*Horammon*, dont les parties en pierre (la grande masse étant en briques) remontaient au règne d'*Aménophis II*, fils de *Thouthmosis III*. En écartant le sable qui recouvre les bases des piliers de cet édifice, j'aperçus près du mur en briques le haut de deux petites figures sculptées de bas-relief dans le creux. Je pensai que c'était une stèle, et j'en fus bientôt certain. Ayant appelé les mariniers de la petite barque, ils déblayèrent le bas-relief avec leurs mains, et je trouvai une stèle avec date du

règne de Rhamsès I^{er}, plus une addition de son successeur Ménephtha. Je m'assurai ensuite que le grand temple voisin était du temps de Thouthmosis III et dédié au dieu Thoth, le Roi de Nubie selon les inscriptions de Dakké.

Les autres barques et la dahabiéh vinrent me rejoindre avec tous les membres de l'expédition ; ils étaient allés à la cataracte où MM. Lenormand et Duchesne ont gravé, dans une sorte de stèle, les noms de toute l'expédition française. Ricci visita les ruines et se rappela que la stèle, objet de mes premières recherches, était dans la troisième salle centrale du sanctuaire du petit temple. Je fis réunir tous nos mariniers, et, les armant pour cette fois de pelles et de pioches tirées de la dahabiéh, nous trouvâmes en un instant la stèle si longtemps cherchée.

C'est en effet un monument historique d'une haute curiosité : il rappelle la soumission des peuples de la Nubie au roi Osortasen de la XVI^e Dynastie. M'assurant qu'il était possible d'emporter ce monument, nos mariniers se mirent à l'ouvrage et, en moins d'une demi-heure, aidés d'une seule corde, ils eurent trainé ce bloc au bord du Nil. Mon après-souper fut employé à écrire à mon frère, à M. Dacier, à M. le vicomte de la Rochefoucauld. Je ne me couchai que fort avant dans la nuit.

1^{er} janvier 1829. — Le lendemain matin, 1^{er} janvier 1829, les mariniers allèrent au petit temple, et transportèrent sur la rive la stèle de Rhamsès I^{er}. On embarqua ces deux monuments, celui-ci sur la dahabiéh et l'autre, la stèle d'Osor-tasen, dans la première barque toscane, celle de Gaetano¹.

1. Le soir du 31 décembre, on était convenu que la stèle d'Osor-tasen serait remise à Champollion. Le lendemain matin, pendant que celui-ci terminait sa correspondance, Ricci, se voyant seul, car Ippolito Rosellini écrivait également, changea subitement d'idée et fit transporter la stèle dans la barque toscane. Champollion accepta le troc sans rien dire.

En juillet 1892, le capitaine Lyons fit retirer du sable la partie infé-

Pendant cette opération, je terminai mes lettres et les remis à M. Lenormand, auquel je fis mes adieux¹.

Nous partimes tous sur les neuf heures du matin, nos vergues descendues des mâts, car nous n'avions plus qu'à suivre le courant. Dès ce moment, nous tournâmes vers le nord, et j'éprouvai un vif plaisir à suivre cette direction qui me rapprochait à chaque seconde de Thèbes, et même de Paris. Nos Barabras saisirent leurs rames, entonnant le chant de départ, et nous suivîmes la pente du fleuve. Je m'occupai à rédiger mes notes sur les monuments de Ouady-Halifa, qui disparurent bientôt à nos regards ainsi que les roches noires de la cataracte. Notre marche fut retardée par le vent du nord, assez violent.

Au coucher du soleil, nous primes terre à Gharbi-Serré, situé vis-à-vis un ancien village fortifié, tombant en ruines. Le cafas qui nous servait de table fut placé sur le haut de la rive, dans un lieu cultivé et à côté d'une sakiéh ou roue à pots fort criarde, que deux bœufs mettaient en mouvement. La chère fut délicieuse pour un souper nubien : notre cuisinier s'était surpassé, et deux bouteilles de vin de Saint-Georges, que le tropique avait cependant déjà amorties, donnèrent au repas un certain air de fête tout à fait convenable pour le premier jour de l'an.

Après souper, distribution des bakschis (étrennes) à nos domestiques. Tous les membres de l'expédition prirent le café à bord de la dahabiéh (l'amiral), et nous vidâmes au succès de l'expédition une bouteille de ratafia de Grenoble. Je me couchai à onze heures.

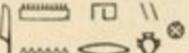
2 janvier. — Partis de Gharbi-Serré à six heures et demi, nous avons assez bien cheminé, le vent du nord s'étant calmé pendant la nuit. Bientôt on a dépassé Faras et son île, et, à

rieure de cette importante stèle et l'envoya de sa propre autorité au Musée de Florence ; cf. le *Bessarione*, vol. IX, p. 419-428.

1. Dès son départ de Paris, Champollion savait que Lenormant l'accompagnerait seulement jusqu'à Wadi-Halifa.

onze heures et demie, nous avons débarqué sur la rive orientale pour chercher les excavations de Maschakit, sachant qu'elles étaient un peu plus bas que l'endroit où nous étions descendus. Rentrant dans notre barque, nous avons côtoyé le rivage jusques à la montagne la plus prochaine, où nous avons trouvé ce que nous cherchions. C'étaient de fort petites choses, mais fort intéressantes sous plusieurs rapports. Il a fallu, nous cramponnant aux anfractuosités, escalader jusques à une assez grande hauteur la roche de grès presque à pic sur le fleuve. Là, j'ai trouvé un spéos consacré à Anouké par le prince éthiopien Poéri, ami et compagnon de Rhamsès le Grand, et quelques stèles et inscriptions.

Pendant que je copiais les inscriptions et faisais dessiner les bas-reliefs par MM. L'hôte et Ricci, le vent du nord, qui s'était levé un peu avant notre arrivée au pied de la roche, se renforça, et une espèce d'ouragan se déclara tout à coup. Nous avions heureusement terminé notre travail, et, étant rentrés dans nos barques, on chemina pendant une demi-heure dans l'espoir que le courant l'emporterait sur la violence du vent contraire. Mais le *schémali* devint furieux, le Nil moutonna comme la mer, et de grandes vagues s'élèverent. Notre pauvre dahabiéh fut ballottée de telle manière que j'éprouvai comme les atteintes du mal de mer. Enfin la tourmente nous contraignit de gagner le rivage. On s'arrêta sur la rive orientale, et nous vimes, en y arrivant, que nos petites barques s'étaient aussi arrêtées un peu plus bas, ne pouvant continuer leur route vers Ibsamboul, où elles devaient se rendre, tandis que nous étudierions Maschakit.

Nous amarrâmes vis-à-vis le spéos de Ghébel-Addéh, distant de Maschakit d'une demi-heure de chemin, et qui en est séparé par une troisième grande colline, au sommet de laquelle sont les ruines modernes d'Addéh, qui paraît avoir été une villotte assez considérable. C'est là sans doute la position de la bourgade Égyptienne nommée 

Amenhéri, puisque ce nom local se retrouve dans le temple de Thoth à Ghébel-Addéh, au nord de ces ruines, et dans le spéos de Maschakit, au midi.

Le *schémali* souffla pendant tout le reste de la journée, le soleil se coucha sans en diminuer la violence. La nuit fut aussi orageuse que le jour, mais bien plus triste, car, pendant que le soleil était sur l'horizon, nous avions au moins le plaisir de contempler un imposant spectacle : le Nil en fureur battant le rivage, le disque solaire obscurci par les nuages blanchâtres de sables que le vent soulevait, et à travers lesquels on apercevait, se détachant en gris sombre, les montagnes isolées et si pittoresques de la rive orientale, enfin, au nord, l'énorme rocher d'Ibsamboul avec son fleuve de sable doré, se précipitant dans le Nil comme une énorme cascade.

3 janvier. — Le vent s'étant un peu calmé, nous partimes à six heures du matin, et en une heure et un quart ma dahabiéh s'est amarrée au pied du temple d'Hathor à Ibsamboul. J'ai passé une fort mauvaise nuit, et je me suis réveillé, au moment du départ, avec une attaque de goutte au genou droit. Cela me contrarie d'autant plus qu'il y a de si belles choses à faire à Ibsamboul ! Mais patience. Ayant oublié mon attirail de goutte à Thèbes et usé la coiffe de taffetas gommé de mon éponge pour guérir ma goutte de Philæ, je dépouille pour celle d'Ibsamboul l'éponge de M. Lehoux.

On s'occupa, en débarquant ici (où nous avons trouvé la barque de nos caouas, arrivée hier au soir malgré l'orage), d'assurer, par des poutres et des planches, le trou par lequel on pénètre dans le grand temple. Les Nubiens ne l'avaient pas recomblé depuis notre première visite, ce qu'ils font cependant d'habitude pour avoir occasion de gagner un bakschis à l'arrivée de chaque voyageur. Ils ont même voulu, en pareille occurrence, imposer une contribution de vingt piastres au capitaine Reynier, de la marine britan-

nique, lequel visita Ibsamboul quelques jours avant nous.

L'entrée fut jugée sûre et praticable vers midi, et, à trois heures, une première escouade entra dans le temple pour y dessiner les bas-reliefs. On y fit aussi des observations barométriques, et le thermomètre ne marqua, à l'étonnement général, que vingt-huit degrés Réaumur au plus. Le capitaine Reynier et même Ricci nous avaient parlé, l'un de cinquante-deux degrés Réaumur, l'autre de plus de cent degrés Fahrenheit, et, lorsque j'entrai dans le temple en remontant le Nil, la chaleur m'avait paru si forte et je suai d'une telle façon, que les cinquante-deux degrés me paraissaient fort croyables : toutefois les thermomètres ne dépassent pas vingt-huit et il faut les croire. On doit donc attribuer l'impression continue de très forte chaleur, qu'on éprouve dans cette magnifique excavation, au contraste, toujours très marqué, entre l'état de l'atmosphère au dehors et son état au dedans, où aucune espèce d'agitation ou d'action des vents ne se fait sentir et ne soulage instantanément le patient, comme il arrive d'ordinaire à l'air libre.

Pendant qu'on opérait dans le temple, je soignais ma goutte et mettais en ordre mes notes depuis Ouady-Halfa. J'en fus distrait par une rixe entre un des mariniers de la barque qui portait la cuisine, et son réis, espèce de niais qui se laisse dominer par ses gens : j'envoyai le drogman Boutros aux informations, et, sur son rapport, une baston-nade fut administrée au mutin par un de nos caouas, avec menace de le chasser à la première plainte que l'on porterait encore contre lui.

Nos jeunes gens rentrèrent dans l'état où l'on sort d'un bain arabe, tous en sueur, mais rapportant les premiers croquis des superbes bas-reliefs historiques de la grande salle du grand temple.

4 janvier. — La seconde division, composée de MM. Duchesne, Bertin et L'hôte, la goutte ne me permettant pas encore de marcher, est entrée dans le temple sur les neuf

heures et demie et en est sortie à onze heures et demie. Le thermomètre marquait un ou deux degrés de moins que la veille. Après midi, la première division est allée passer la fournaise et a continué le travail de la veille. J'ai employé mon temps à extraire des notes pour mon dictionnaire hiéroglyphique, et à entendre les doléances de l'excellent professeur Raddi, auquel on a joué un tour mortel pour un naturaliste aussi zélé que lui. Il avait couru, pendant que nous étions à Ouady-Halfa, tous les environs de la cataracte, en choisissant de beaux et gros échantillons de toutes les roches qui la forment; ne consultant que son zèle, il avait porté lui-même assez loin ses lourdes richesses, et en avait rempli une grande couffe choisie à cet effet. Il chargea donc un de ses mariniers de transporter la couffe à sa barque, mais le malencontreux Barabra, trouvant bientôt que le fardeau était trop pesant, se mit à l'alléger considérablement en jetant les plus gros et les plus beaux échantillons, justement ceux qui avaient coûté tant de sueur au naturaliste, et dont la possession le flattait le plus. Ce n'est qu'aujourd'hui, en voulant classer ses roches, qu'il s'est aperçu de l'énorme déficit. Le Barabra, accablé de reproches, a toujours soutenu qu'on trouvait des pierres par toute la Nubie, et qu'il ne valait pas la peine de tant crier pour cela.

5 janvier. — Je me suis levé encore avec la goutte au genou et une douleur vague sur le côté externe du pied gauche. J'ai donc gardé le lit, mais, pour employer le temps, j'ai fait prendre, aussi bien qu'il a été possible, dans le grand temple, une empreinte en papier de la grande stèle sculptée sur un massif élevé entre le troisième et le quatrième colosse de la rangée de droite, vers le sécos. On m'apporta les sept premières lignes dont je fis une copie, en laissant en lacune les caractères indécis, pour les prendre moi-même sur l'original, lorsque mes jambes me permettront d'entrer dans le temple. Ce monument est d'autant plus curieux qu'il contient un décret du dieu Phtha en

l'honneur de son fils bien aimé, Rhamsès le Grand. Nos jeunes gens continuèrent leurs dessins des bas-reliefs historiques.

6 janvier. — Ma goutte étant considérablement calmée, je fis le projet d'entrer enfin dans le grand temple et de revoir cette merveilleuse excavation. Il fallait songer à relever surtout les légendes hiéroglyphiques, explicatives des bas-reliefs historiques que l'on dessinait avec toutes les couleurs. Je sortis donc à deux heures après midi, et je fis, soutenu par Mohammed et le caouas Ahmed-Aga, le chemin pénible qui séparait ma dahabiéh de l'entrée du grand temple. Je me reposai quelques instants, pour laisser passer ma sueur, au pied du grand colosse de gauche : après quoi, me déshabillant presque entièrement, et ne gardant qu'un caleçon, la chemise et mes bas de laine, je descendis dans la fournaise dont l'extrême chaleur surprend toujours dans les premiers moments, mais, la transpiration s'établissant bientôt et la sueur ruisselant de tous les membres, on se sent plus à l'aise. Je commençai alors mon exploration. Après avoir vérifié et corrigé, en me servant souvent d'une échelle, les inscriptions des bas-reliefs de droite, copiées par Rosellini, je commençai le relevé de celles de gauche, et débutai par la grande inscription du tableau dans lequel on annonce à Rhamsès que les ennemis attaquent ses lignes et que son char de bataille est préparé. Je vérifiai ensuite plusieurs points douteux dans les dessins des bas-reliefs, et sortis du temple à quatre heures et quart. J'eus soin de me couvrir avec excès, et c'est le mot, lorsqu'on charge son corps d'une chemise, deux gilets de flanelle, une redingote croisée, un bernous et un ample manteau de drap, sans compter une ceinture arabe sur la redingote et de bons pantalons de drap par-dessous. Aussi, je fis le trajet du temple à la barque sans ressentir la moindre atteinte d'un vent du nord très violent et glacé qui soufflait dans ce moment-là. Je restai étendu sur ma couchette pendant deux heures, suant à bénédiction,

ce qui, j'espère, me délivrera pour quelque temps de mes douleurs de goutte.

7 janvier. — J'ai continué la copie du décret de Phtha, d'après les frappés en papier qu'on m'apportait du temple. Après le coucher du soleil, je suis allé copier les légendes de plusieurs stèles en l'honneur de Rhamsès le Grand, qui sont sculptées sur les rochers au nord du temple d'Hathor.

Pendant la soirée, au moment où je faisais une partie d'échecs¹, on introduisit sous notre tente un Nubien d'une magnifique figure, coiffé comme les Pharaons dans certains bas-reliefs, la chevelure divisée en une infinité de mèches, contournées en tire-bouchon et formant une sorte de perroque d'un galbe exactement pareil à celui des coiffures égyptiennes antiques. Ses traits, pleins de douceur et de noblesse, rappelaient ceux des Rhamsès sur les monuments voisins. Vêtu d'une longue robe bleue recouverte d'un manteau blanc, ce Barabra, natif de l'île d'Argo près de Dongola, n'avait point de barbe et nous parut fort jeune. C'était un rhapsode : aussi tenait-il à la main une lyre de forme parfaitement antique, semblait à la carapace Thoth-Hermès comtée. Le nouvel Orphée on l'invita à nous donner. Dès qu'il eut accordé son instrument, il joua quelques airs sauvages et d'une mesure très vive. Ensuite il chanta, en s'accompagnant de sa lyre, un long récit versifié des campagnes d'Ismail-Pacha et d'Ibrahim-Pacha dans le Sennâar, à Chagui et dans le Kordofan. Plusieurs strophes décrivaient le passage des barques canonnières franchissant la deuxième cataracte (chose inouïe), tirées par les braves du Nizam-Gedid. Venait ensuite la nomenclature des chefs, de



1. Le petit damier en carton, fait par « l'Égyptien » pendant le voyage sur mer et dédié à Amon-Ra, existe encore.

tous les officiers du Pacha, comme dans la revue de l'*Iliade*. Il n'oublia point surtout de nommer les officiers européens de l'expédition, et consacra une strophe au féroce Mohammed-Bey-Defterdar, qui a fait couper douze cents têtes au Sennâr pour venger la mort tragique d'Ismail. Il termina la séance en improvisant une longue chanson en mon honneur, où il disait que j'étais venu du pays de Roum (l'Europe) :

- | | |
|----------------------------------|---|
| جَاءَ مِنْ الشَّلَالِ الْكَبِيرِ | « Tu viens de la grande cataracte, |
| مِنْ بَلَادِنَا الْبَعِيدِ | » de nos pays si lointains, |
| جَوَاتِ غَالِيُونَ الْكَبِيرِ | » dans le grand galion, |
| تَحْتَ الْجَيْلِ الْكَبِيرِ | » sous la grande montagne, |
| جَزَرَنَا الْكَبِيرِ | » toi notre grand général, |
| وَكِيلِ سَلَطَانِ الْكَبِيرِ | » envoyé par un puissant monarque. |
| رَاسِي تَحْتَ جَيْلِ إِبْسِمُولِ | » Il a abordé sous la montagne d'Ib- |
| لَابِسِ فَرْدِ السَّمُورِ | [samboul],
» revêtu d'une pelisse de Sammour, |
| لَاقْفِ شَالِ الْقَشْمِيرِ | » ceint d'un châle de cachemire, |
| جَزَرَنَا الْكَبِيرِ | » notre grand général, |
| وَكِيلِ سَلَطَانِ الْكَبِيرِ | » mandataire d'un puissant monar-
[que », etc. |

Ayant compris, pendant son improvisation, que le docteur Ricci, notre hakim, était près de lui appuyé contre une malle verte, le poète lui adressa sur-le-champ ce couplet :

- | | |
|----------------------------|----------------------------------|
| يَا حَكِيمَ الْكَبِيرِ | « O grand médecin, |
| جَنْبَ صَنْدوقِ الْكَبِيرِ | » assis près de la grande malle! |

- امسک مفتاح الکبیر » prends la grande clef,
 افتح صندوق الکبیر » ouvre la grande malle
 طالع بخشیش کثیر » et tires-en pour moi un grand bakschis
 [schis. »

Enfin, au moment où, sur mon ordre, notre drogman ouvrit sa cassette pour y prendre le talari de bakschis que nous voulions donner au poète, il s'écria :

- يا ترجمان الکبیر « O grand drogman
 ماسک مفتاح الکبیر » qui tiens la clef du chef,
 افتح صندوق الکبیر » ouvre la grande malle,
 بحیات راس الکبیر » et, par la vie et la tête de ton chef,
 اعطي بخشیش کثیر » donne-moi un bakschis considéra-
 [ble. »

L'improvisateur nubien se retira fort content de sa séance, et nous allâmes nous coucher, rassasiés de louanges et des parfums exhalés de la perruque de notre nouveau bardé.

8 janvier. — J'ai continué la copie du décret de Phtha, sur les empreintes en papier portées du grand temple. Un Nubien est venu nous offrir une jeune gazelle, qu'il avait forcée à la course dans les montagnes voisines de Ouady-Halfa ; nous en avons fait l'emplette pour vingt piastres. Le petit animal est fort doux, mais encore un peu farouche ; dans peu de jours il sera familiarisé avec le bruit et les embarras de la dahabiéh.

9 janvier. — J'ai terminé la copie du décret de Phtha, d'après les empreintes qui, étant mal prises par Abd-el-Ouhed, malgré l'intelligence remarquable de ce jeune Barabba de Philae, et chargées de stuc colorié, m'ont contraint de laisser beaucoup de lacunes. Le soir, à une heure et demie,

je suis entré dans le grand temple avec les précautions ordinaires; je n'ai pas trouvé que la chaleur fût plus étouffante qu'à l'ordinaire. Je crois que ces salles, que l'on peut considérer, dans l'état actuel, comme souterraines, restent presque constamment au même degré de température, et que, ni le séjour que nous y faisions, ni le grand nombre de bougies et de lampes que nous y tenons allumées, n'influent que fort peu sur l'état de l'atmosphère du temple. J'y travaillai jusques à quatre heures et quart; je fus forcé par épuisement de sortir au plus vite. Je copiai quinze colonnes de l'inscription du grand bas-relief de la paroi de droite, je collationnai les six premières lignes du décret de Phtha sur l'original encore en fort bon état. Je rentrai dans la dahabiéh, chargé d'habillements, et, après avoir sué deux heures, je me trouvai soulagé de quelques ressentiments de goutte, éprouvés au genou droit et au pied gauche avant d'entrer dans le grand temple. On a continué les dessins de la paroi de droite.

10 janvier. — Je suis monté, dans la matinée, sur la barque de nos caouas, et j'ai ordonné au réis de nous conduire, en remontant le Nil à la corde, jusques au pied de la montagne d'Ibsamboul, afin d'examiner toute la partie du rocher dont le fleuve baigne et mine la base. J'avais remarqué, en revenant de Ouady-Halfa, plusieurs stèles sculptées sur cette partie de la montagne, mais à une hauteur telle, qu'il était physiquement impossible d'y atteindre pour les dessiner, parce que le rocher est à pic sur le Nil et n'offre aucune anfractuosité dont on puisse profiter pour l'escalader. J'avais calculé juste en prenant le parti d'aller, sur le fleuve, me placer en face des stèles, car je pus, sans beaucoup de peine, en copier les curieuses inscriptions à l'aide d'une grande lunette et d'une petite. Ces stèles sont des monuments qui rappellent divers hommages de princes éthiopiens et de chefs nubiens à Rhamsès le Grand ou à l'un de ses successeurs, Ménephtha IV. Sur les trois heures, je me suis rendu devant le grand temple, pour faire la notice descriptive de

toute la façade extérieure, dont je copiai les inscriptions.

11 janvier. — J'ai employé la journée à remettre au net les inscriptions des tableaux historiques, afin qu'on les place sur les dessins auxquels elles appartiennent, sans commettre toutes les erreurs et les travestissements si multipliés qui se trouvent dans les dessins déjà connus.

J'ai aussi continué la notice du grand temple. Le vent du nord était aujourd'hui d'une violence extraordinaire. Un courrier est arrivé du Caire; il a porté des lettres pour les Toscans et rien à mon adresse. Le soir, promenade sur les rochers, au bord du Nil.

12 janvier. — J'ai employé la matinée à écrire à mon frère, à Violi, et continué, d'après les empreintes, à prendre le canevas de la seconde partie de la légende des bas-reliefs de la paroi droite du temple.

13 janvier. — Une heure après mon déjeuner (la bavaroise nubienne), je suis entré dans le grand temple, où j'ai extraordinairement sué, mais sans éprouver aucune gêne dans la respiration, ni beaucoup de lassitude dans les articulations : j'ai collationné sur l'original une petite portion des légendes de la paroi de droite, et vingt-six lignes de la grande stèle contenant le décret de Phtha. Ce travail étant terminé, j'ai regagné la barque après plus de trois heures de fatigue dans cette atmosphère embrasée ; et cependant je me sentais mieux en sortant qu'au moment où je m'étais glissé dans le temple. Le vent du nord soufflant avec violence a produit, à ma sortie, une impression fort douloureuse sur mes yeux et mes dents. Je me suis à l'instant couvert la face avec mon manteau, et, guidé par Soliman, j'ai gagné la dahabiéh en trébuchant à chaque pas sur la pente sablonneuse et mouvante qui sépare le temple du rivage où nos barques sont amarrées. Après mon dîner et ma sieste, j'ai mis un peu d'ordre dans mes notices des monuments de Nubie.

14 janvier. — Je me suis levé de fort bonne heure. Sur

une indication d'Angelelli et de Salvador Cherubini, j'ai gravi la montagne sablonneuse au nord du temple d'Hathor, pour aller examiner des inscriptions gravées sur le rocher, à une fort grande hauteur au-dessus du Nil. J'ai copié deux inscriptions onomastiques, c'est-à-dire ne contenant que les noms et titres de deux basilicogrammata qui, en passant par ces rochers, avaient cru devoir y faire sculpter leur légende commençant par  « fait par » (*fecit*), comme toutes les inscriptions de ce genre. Quelques tailles, la disposition du rocher et ces inscriptions me firent présumer que le sable accumulé sur cette petite plate-forme pouvait cacher quelque spéos : nous y fimes travailler six Nubiens, qui, malgré leurs efforts et la vertu de la chanson *Daïm-allah-Daïm-allah*, ne trouvèrent absolument que le roc dans sa pureté primitive. Je rentrai pour déjeuner dans la dahabiéh ; après quoi, je me rendis au grand temple, où j'entrai pour faire la notice de tous les bas-reliefs qui décorent les huit piliers de la grande salle. Je sortis après deux heures et demie de travail sans éprouver de sensation à l'air extérieur, parce qu'aucun vent ne soufflait dans cet instant-là. Après mon diner, j'ai écrit à MM. Drovetti, Lavison et Acerbi, sous la date du 12.

15 janvier. — Ce matin, le Nubien qui nous a vendu la gazelle a voulu nous céder un crocodile qu'il avait tué d'un coup de fusil qui frappa sur la nuque ; nous avons refusé l'acquisition, parce qu'il avait vidé l'animal et jeté les os et la chair. Ce crocodile, d'environ six pieds, était vert éteint, et chaque écaille paraissait sillonnée de raies noires disposées en rosette ; le dessous du ventre tirait sur le jaune. Il présentait absolument tous les détails de couleur que les Egyptiens donnaient à son image employée dans les inscriptions hiéroglyphiques. Je suis ensuite allé dans le grand temple, où j'ai travaillé à la notice des bas-reliefs des deux salles latérales du côté du sud. J'ai relevé les sujets qui décorent les piliers de la seconde salle. La chaleur ne m'a

point paru plus intense que les autres jours, quoiqu'on ait tenu constamment dans le temple des chandelles allumées et des lampes, sans compter la consommation d'air d'une douzaine de travailleurs ou de domestiques. J'ai seulement observé que, dans les salles latérales, on sue bien plus abondamment que dans la grande et les deux autres sur l'axe du temple. Après dîner, j'ai vérifié et copié les inscriptions de quelques stèles au nord du temple d'Hathor. Dans la soirée, promenade du côté du grand temple : l'effet des colosses par le clair de lune est admirable.

16 janvier. — Je me suis levé de très bonne heure pour terminer quelques lettres. Aussitôt que M. Bertin, qui était entré dans le grand temple pour achever la dernière feuille de la paroi de droite, a été rentré dans sa barque, on a commencé les préparatifs de départ. Tous les dessins des tableaux historiques étant achevés, grâce au courage et au zèle de nos jeunes gens, et ayant moi-même recueilli toutes les notes nécessaires sur le reste de la décoration du temple, notre séjour à Ibsamboul devenait inutile. On a donc démolî l'échafaudage en planches qu'on avait dressé pour soutenir les sables, et les empêcher de nous ensevelir dans le temple pendant que nous y travaillions. Aussitôt la masse s'est précipitée sur la porte du temple et l'a couverte à plus de six pieds au-dessus de la corniche. Des masses de pierre, qui chargeaient le monticule élevé devant les deux colosses du nord, ont suivi les sables et obstruent maintenant l'entrée du temple, qu'on ne pourra dégager désormais qu'avec quatre ou cinq jours de travail. Cela est fâcheux pour les curieux qui nous succéderont, mais ce n'est point notre faute.

Sur les une heure après midi, les barques, bannières déployées, se sont éloignées du rivage aux cris des Nubiens qui entonnaient en choeur la chanson du départ; arrivé au milieu du fleuve, j'ai examiné pour la dernière fois le temple d'Hathor, dont l'ensemble gagne infiniment à être vu à distance, parce qu'on saisit alors la masse entière des

six colosses, d'un travail véritablement fort remarquable. J'ai dit adieu aux énormes statues de la façade du grand temple, dont la masse gigantesque grandit à mesure qu'on s'éloigne. Je n'ai pu me défendre d'un sentiment de tristesse en quittant ainsi pour toujours, selon toute apparence, ce beau monument, le premier temple dont je m'éloigne pour ne plus le revoir.

Le vent du nord étant fort léger aujourd'hui, nous avons descendu le fleuve assez rapidement. La rive droite et la rive gauche, au-dessous d'Ibsamboul, présentent un même aspect de désolation : quelques petites bandes de terre, cultivées en dourra, haricots ou ricin, se montrent çà et là sur le bord du Nil, dans lequel le sable jaune doré arrive de toute part, après avoir enseveli des monticules de grès dont les pointes noirâtres s'élèvent de loin en loin et annoncent le désert dans toute son horreur.

Un crocodile fort long était endormi sur un îlot près duquel ma barque a passé. Le docteur Ricci a envoyé un coup de fusil au monstre, dans le moment même où il rentrait dans le fleuve : la balle a certainement atteint son but, car le crocodile a fait deux ou trois mouvements convulsifs avant de disparaître, mais, n'étant pas mortellement blessé, il n'a plus reparu à la surface de l'eau.

Un peu plus loin, en tournant le coude que le Nil fait à l'est, on m'a annoncé un courrier; une barque a été le prendre sur la rive orientale, et l'a conduit à mon bord. Il m'apportait une lettre de mon frère, venue par M. Darcet fils, laissée à Assouan par Pariset, et que Mansour, notre factotum à la première cataracte, m'envoyait avec des lettres de Msarra et de Lenormand. La nuit étant venue, on s'est arrêté sur la rive droite, à Néré, un peu plus bas que *Fourgoundi*, pour dîner sur le rivage et au clair de la lune.

On a continué la route jusques vers une heure du matin, par le plus beau clair de lune imaginable.

17 janvier. — Au lever du soleil, on se trouvait en vue

d'*Ibrim* ابريم, la *Primis* des géographes anciens, la dernière position bien connue par eux en Nubie, et passé laquelle il ne paraît point que la domination des Ptolémées et des empereurs ait eu quelque consistance. Ibrim est intéressant par son aspect sauvage. C'est une montagne assez élevée, coupée à pic sur le fleuve qui en ronge la base; au sommet, paraissent encore les ruines d'une forteresse très étendue, bâtie par le sultan Sélim, qui, après avoir conquis le pays, y avait établi une espèce de garnison-colonie, composée d'Arnautes. Ce fort a été l'un des derniers refuges des Mamlouks. Le Pacha actuel les y a assiégés et forcés. Depuis cette époque la forteresse fut abandonnée et n'est plus qu'un monceau de ruines.

Dans le flanc de la roche d'Ibrim existent quatre petits spéos d'un assez grand intérêt, puisqu'ils remontent aux règnes des rois Thouthmosis II et Thouthmosis III, de son fils Aménôthph II et de Rhamsès le Grand; ils ont été creusés par des princes, l'un d'eux Éthiopien, gouverneurs du pays, et qui semblent rappeler les honneurs rendus à ces Pharaons lors de leur passage à Ibrim. Le premier de ces spéos est ce que j'ai vu de plus ancien en Nubie; on n'arrive à ces excavations qu'en barque, et on n'entre dans la plupart qu'au moyen d'échelles. Muni de cet engin, je les visitai avec soin. Le bas du rocher nous laissant assez de place pour organiser notre table (un cafas), nous y dinâmes de fort bon appétit. On s'embarqua immédiatement après pour continuer le voyage.

Sur les quatre heures, avant d'arriver à l'île d'Artiga, nous aperçûmes sur une grande île de sable un fort grand crocodile, endormi au soleil. Nous remontâmes le courant pour débarquer le docteur Ricci et M. L'hôte, qui, armés de leur fusil, se dirigèrent avec précaution vers le monstre, mais il se jeta bientôt dans le Nil, averti par les cris des oies qui l'environnaient, et qui s'envièrent à l'approche de nos chas-

seurs. Mes Nubiens assurent que ces oiseaux servent de sentinelles et d'espions aux crocodiles.

Ainsi déçus, pour la vingtième fois, du doux espoir de manger une grillade de crocodile, nous continuâmes de descendre le fleuve, et nos mariniers se firent un point d'honneur de rattraper les autres barques déjà avancées pendant la chasse de l'amphibie.

Il s'établit aussitôt un combat de vitesse entre la dahabiéh et les barques. Dès que celles-ci s'aperçurent du dessein de les dépasser, les coups de rames, les cris des mariniers, les épigrammes qu'ils se lançaient, les uns en arabe, les autres en barabra, tout cela produisit un vacarme capable de troubler au loin le repos de tous les habitants du désert. Mais ce bruit avait cela de bon que nous avancions avec rapidité. La nuit étant venue, on poursuivit la route, parce que je voulais arriver à Derri ce jour-là même. La lune nous prêtait sa lumière, et en Nubie on voyait certainement aussi bien à huit heures du soir qu'on y avait vu, ce jour-là même, à Paris, en plein midi. Les mariniers continuaient de ramer avec ardeur et le réis Douchi les soutenait en chantant diverses chansons, dont l'équipage répétait en chœur le refrain. En voici une, dont l'air est assez vif et ne manque pas d'un certain agrément :

قوم منها ياخى	همزا بنت الليل
همزا etc.	ما تتحمل لي
قوم بنا اسيوط	وسطاني ياخى
ما حاجه اسيوط	قوم بنا بولاق
دى بلاد البرغوت	ما حاجه بولاق
قوم منها ياخى	دى بلاد العشاق

همزہ	قوم بنا دراو
همزہ	جا فضی بائنا
همزہ	قوم منها یاخی
همزہ	ما حاجہ اسنا
همزہ	قوم بنا انسنا
همزہ	دی باد نسوان
همزہ	ما حاجہ اسوان
همزہ	قوم بنا اسوان
همزہ	فاتتنا یاخی
همزہ	دی حلہ وفرجه
همزہ	ما حاجہ جرجہ
همزہ	قوم بنا جرجہ
همزہ	etc.

Cette chanson, fort en vogue parmi les mariniers d'Égypte et de Nubie, compte autant de couplets que l'imagination de ceux qui la chantent peut en inventer sur chacune des villes et des villages de ces deux contrées : c'est la chanson aux mille couplets. On la termine ordinairement par la strophe sur le pays natal du réis de la barque, et on y amène son éloge le plus adroitemment qu'on peut.

On arriva à Derri, دری, sur les sept heures et demie du soir. La table fut établie sur le rivage, au pied des magnifiques palmiers dont il est parsemé et qui, s'élevant de cinquante à soixante pieds de hauteur, sont les plus beaux que j'aie encore eu l'occasion de voir pendant mon voyage. La lune

répandait une grande clarté, et nous soupâmes fort gaiement, entourés des habitants de Derri que la curiosité attirait autour de nous, à cette heure vraiment indue pour le pays, car, après le café, j'allai me promener dans la ville et ne rencontrais personne dans les rues, si l'on peut donner ce nom à l'intervalle, souvent planté, qui sépare les maisons et leurs enclos les uns des autres. Ça et là sont de superbes sycomores de la plus belle venue et couverts d'un feuillage touffu, sous lequel on trouve un ombrage délicieux pendant la chaleur du jour. Le plus beau existe près de la maison du cachef. Un groupe de ces grands arbres décore la grande place, sur un côté de laquelle est la mosquée bâtie en briques de couleur. En face existe un petit édifice nommé Sébil *صَبْل*, et destiné à recevoir les djellabis (marchands en caravane) qui arrivent du Sennâar ou du Soudan. C'est une construction carrée à arcades, ce qui lui donne tout à fait l'air d'un four à double bouche; il est d'ailleurs crépi à chaux blanche. J'aperçus en passant, dans ma promenade nocturne, et à la lueur du feu qui éclairait l'intérieur de ces deux fours, plusieurs djellabis couchés pêle-mêle avec leurs esclaves noirs des deux sexes, qu'ils amenaient du Bourou ou du Khordofan. C'était un spectacle dont j'essayerais vainement de donner une idée.

Revenu près de nos barques et m'étant assis seul sur le bord du Nil au pied d'un palmier, je fus bientôt accosté par trois Derriens, vêtus d'une ample robe de toile blanche, à chevelure nattée, lesquels s'accroupirent autour de moi sur leurs talons, un grand bâton blanc reposant sur leurs épaules. Ils gardèrent pendant un bon quart d'heure un silence parfait : c'était une politesse. Enfin, le plus huppé se hasarda de me demander si je voulais acheter de l'eau-de-vie (*araqi*) : ayant su que c'était de l'eau-de-vie de dattes, je répondis que je n'en avais pas besoin. La conversation étant ainsi engagée, j'interrogeai le Nubien sur le nombre des palmiers

que l'on comptait dans le canton ; il m'assura qu'il y en existait 700.000 (sauf exagération), et que chaque pied, productif ou non, vert ou sec, payait 25 paras d'imposition annuelle au Pacha. Je savais qu'en Égypte cet impôt-là montait jusques à 65 paras pour les petits et 80 pour les grands palmiers, productifs ou non. Je demandai la raison de cette différence, qui m'étonna, puisque les palmiers de Nubie me semblaient plus beaux et plus grands que ceux d'Égypte, et les dattes beaucoup meilleures. On me répondit qu'en Nubie la grande masse des palmiers se composait de pieds mâles, et que, les palmiers femelles ou dattiers étant moins nombreux proportionnellement qu'au-dessous des cataractes, le gouvernement avait eu égard à cette circonstance ; toutefois les 25 paras par pied suffisent pour ruiner le pays et tenir les habitants dans la misère, parce qu'ici comme en Égypte, après avoir perçu l'impôt sur l'arbre, les agents du gouvernement fixent eux-mêmes le prix des dattes.

18 janvier. — On se rendit de très bon matin au temple creusé dans la montagne, à l'est, et à quelques pas des maisons de la ville. Ce temple a été dédié à Amon-Ra et à Phré par Rhamsès le Grand. Le travail ne vaut pas celui d'Ibsamboul ; quelques bas-reliefs mêmes ne paraissent qu'ébauchés. Cela vient de ce qu'on les avait d'abord sculptés sur une couche de stuc étendue sur les parois de roche, et de ce que, le stuc étant tombé, il ne reste plus sur la pierre que les portions les plus fouillées par le ciseau.

Nous dinâmes dans la grande salle du temple, sur les quatre heures et demie. Notre travail étant terminé, nous regagnâmes nos barques et nous dimes adieu à la capitale de la Nubie, grand village de deux cents maisons, mais plus agréable et plus propre que beaucoup de villes d'Égypte, parce que les rues sont spacieuses, et surtout parce que les maisons sont entourées de petites plantations de palmiers, de santh et de quelques sycomores ; sur les huit heures, nous

abordâmes sur la rive gauche près du temple d'Amada.

19 janvier. — Toute cette journée a été employée à dessiner et à copier les bas-reliefs du temple d'Amada, charmant édifice fondé par Thouthmosis III (Mœris), continué par son fils Aménophis II, et terminé par Thouthmosis IV. La sculpture en est d'un très beau style; les dédicaces des architraves sont, en particulier, du fini le plus précieux. Les couleurs des bas-reliefs ont résisté au temps, malgré le misérable emplâtrage dont les Coptes les ont tous recouverts pour en faire une église. J'ai été obligé, pour les dessins de plusieurs bas-reliefs dont je désirais avoir des copies en entier, de faire sauter à coups de marteau le stuc portant de mauvaises peintures représentant des saints, et qui recouvraient les sculptures égyptiennes. Cette espèce de réaction païenne avait cela de particulier qu'ordonnée par un chrétien, elle était exécutée par des musulmans au profit de l'idolâtrie.

20 janvier. — J'ai terminé la notice et la copie des bas-reliefs les plus intéressants du temple d'Amada. A deux heures après midi, nous avons quitté le rivage et descendu le Nil par un très beau temps. Vers les cinq heures, on aperçut devant nous une grande cange à la voile. Les lunettes braquées, on s'accorda à dire que cette embarcation, dont les voiles étaient neuves (chose rare en Nubie), portait un pavillon blanc; les conjectures marchaient, mais, vu de plus près, le pavillon français se changea en pavillon anglais, et nous ne doutâmes plus que cette barque ne portât lord Prudhoe, qui, d'après les caquets de Derri, avait, dit-on, passé la première cataracte et se rendait au Sennâar. C'était en effet lui-même qui, apercevant mon escadre, fit aborder sa cange à Qorosko et y attendit notre arrivée, présumant bien que nous serions charmés de passer quelques heures ensemble.

Bientôt ma dahabiéh fut amarrée à côté de la sienne. Il vint au-devant de nous sur le rivage, avec le major Félix,

son compagnon de voyage. Nous entrâmes dans sa barque, où nous causâmes nouvelles et antiquités jusques à minuit passé. Il fut enchanté de nos portefeuilles, et ces Messieurs nous donnèrent des indications sur plusieurs points de Thèbes à visiter soigneusement. Je leur fis mes adieux avec quelque peine, ne voyant pas sans émotion partir pour un voyage si périlleux un homme qui, jouissant d'une immense fortune, porte un cœur assez élevé pour se jeter dans une entreprise dangereuse, mais utile pour la science, celle de visiter le Sennâar et l'Abyssinie dans une saison aussi avancée.

21 janvier. — De très bonne heure on se sépara, lord Prudhoe allant au sud et nous vers le nord, peut-être pour ne plus nous revoir ! Le ciel était couvert de nuages blancs et il faisait une chaleur lourde et étouffante : c'est à cela que j'attribue la rencontre que nous fimes successivement de six crocodiles dormant paisiblement sur le rivage. Les cinq premiers étaient fort jeunes, mais le dernier, établi, comme tous les doyens de l'espèce, sur une petite île sablonneuse au milieu du fleuve, avait certainement de douze à quinze pieds de longueur. Je l'ai vu de fort près, et je fus saisi d'un mouvement d'horreur lorsque cette masse, d'abord inerte, s'élevant sur ses pieds, dressant la tête et voûtant le dos, se mit en mouvement pour se jeter dans le fleuve. Les balles qu'on lui envoya frappèrent sa cuirasse, rebondirent, allèrent se perdre à vingt pas de là dans le Nil. On aborda le soir à Béréda pour souper et dormir ; la nuit a été extrêmement froide.

22 janvier. — Partis de très bonne heure, nous avons assez bien cheminé jusques vers dix heures et demie, qu'un vent du nord très violent s'est levé tout à coup, a changé le Nil d'abord si paisible en une petite mer furieuse, et nous a contraints d'amarrer sur la rive gauche, un peu au-dessous, et vis-à-vis de quelques cahutes portant le nom de Sialé. M'étant assis sur la rive, à l'ombre d'un bouquet de

santh, pour voir si toutes nos barques abordaient heureusement, j'ai aperçu au nord-est, vers les montagnes de Méharraqa, une trombe qui, se formant tout à coup, a parcouru le désert en élevant dans les airs un immense nuage de sables.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Ibsamboul, 12 janvier 1829.

J'ai revu les colosses qui annoncent si dignement la plus magnifique excavation de la Nubie'. Ils m'ont paru aussi beaux de travail que la première fois, et je regrette de n'être point muni de quelque lampe merveilleuse pour les transporter au milieu de la place Louis XV, afin d'écraser ainsi d'un seul coup tous les détracteurs de l'art égyptien. Tout

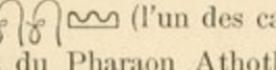
1. « Pour se faire une idée quelque peu exacte des innombrables détails de cet hypogée, force est d'allumer un grand nombre de bougies, qu'on réunit en faisceaux au bout de longues perches, et qu'on applique ainsi aux parties qu'on examine. L'air ne se renouvelant pas dans cette obscure demeure, on risquerait d'étouffer par la fumée, en allumant des torches ou des feux de paille. Il faut donc renoncer à l'effet que devrait produire cette longue enfilade de pièces qui s'abaissent et se rétrécissent jusqu'au mystérieux sanctuaire. Au lieu de cette impression d'ensemble, on erre en tâtonnant dans ces galeries silencieuses ; on démêle successivement les traits fantastiques de ces figures qui en tapissent les parois comme des hôtes de la nuit ; on compte vingt chambres, à droite, à gauche, dans tous les sens, et l'on s'étonne d'en trouver encore. Partout se déroulent et se renouvellent les formes du mythe éternel, comme les flots d'une mer sans limites. Nulle part l'expression n'en est à la fois plus monotone et plus grandiose ; et quand enfin l'on s'arrête devant les quatre statues assises qui garnissent le fond du sanctuaire, quand on a pu supporter sans frémir le regard immobile et fixe de ce muet sénat, on se demande si la grotte ne vous garde pas d'autres secrets.... » (Fr. Lenormant, *Esquisse de la Basse-Nubie*, Extrait de la *Revue française*, t. XII).

est colossal ici, sans en excepter les travaux que nous avons entrepris, dont le résultat aura quelque droit à l'attention publique. Tous ceux qui connaissent la localité savent quelles difficultés on a à vaincre pour dessiner un seul hiéroglyphe dans le grand temple.

C'est le 1^{er} de ce mois que j'ai quitté *Ouady-Halfa* et la seconde cataracte. Nous couchâmes à *Gharbi-Serré*, et le lendemain, vers midi, j'abordai sur la rive droite du Nil, pour étudier les excavations de *Maschakit*, un peu au midi du *temple de Thoth à Ghébel-Addéh*, dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre ; il fallut gravir un rocher presque à pic sur le Nil, pour arriver à une petite chambre creusée dans la montagne, et ornée de sculptures fort endommagées. Je suis parvenu cependant à reconnaître que c'était une chapelle dédiée à la déesse *Anoukis* (*Vesta*) et aux autres dieux protecteurs de la Nubie, par un prince éthiopien, nommé *Poëri*, lequel, étant gouverneur de la Nubie sous le règne de Rhamsès le Grand, supplie la déesse de faire que ce conquérant foule les Libyens et les nomades sous ses sandales, à toujours.

Le 3 au matin, nous avons amarré nos vaisseaux devant le *temple d'Hathor à Ibsamboul* ; je t'ai déjà donné une note sur ce joli temple. J'ajouterai qu'à sa droite on a sculpté, sur le rocher, un fort grand tableau, dans lequel un autre prince éthiopien  corseu-ss-ssorw kaa, nommé  Satmey, présente au roi Rhamsès le Grand l'emblème de la victoire (cet emblème est l'insigne ordinaire des princes ou des fils de rois) avec la légende suivante en beaux caractères hiéroglyphiques : *Le Royal fils d'Éthiopie a dit : Ton père Amon-Ra t'a doté, ô Rhamsès ! d'une vie stable et pure : qu'il t'accorde de longs jours pour gouverner le monde, et pour contenir les Libyens, à toujours.*

Il paraît donc que, de temps en temps, les nomades d'Afrique inquiétaient les paisibles cultivateurs de la vallée

du Nil. Il est fort remarquable, du reste, que je n'aie trouvé jusques ici sur les monuments de la Nubie que des noms de princes éthiopiens et nubiens, comme gouverneurs du pays, sous le règne même de Rhamsès le Grand et de sa dynastie. Il paraît que la Nubie était tellement liée à l'Égypte, que les rois se faisaient complètement aux hommes du pays, même pour le commandement des troupes. Je puis citer en exemple une stèle encore sculptée sur les rochers d'Ibsamboul, et dans laquelle un nommé *Maï, commandant des troupes du Roi en Nubie*, , et né dans la contrée de *Ouaou*  (l'un des cantons de la Nubie), chante les louanges du Pharaon Athothéï II (feu Mandouéï I^{er}), le quatrième successeur de Rhamsès le Grand, d'une manière très emphatique ; il résulte aussi de plusieurs autres stèles que divers *princes éthiopiens* furent employés en Nubie par le héros de l'Égypte.

Le 3 au soir, commencèrent nos travaux à Ibsamboul. Il s'agissait d'exploiter le grand temple, encore vierge, et c'est le mot, car le peu que Belzoni et Gau ont publié des bas-reliefs intérieurs ressemble bien mal aux originaux : tout y est méconnaissable, dessin et couleur. Nous avons formé l'entreprise d'avoir les dessins en *grand* et *coloriés* de tous les bas-reliefs qui décorent la grande salle du temple, les autres pièces n'offrant que des sujets religieux. Et lorsque l'on saura que la chaleur qu'on éprouve dans ce temple, aujourd'hui *souterrain* (parce que les sables en ont presque couvert la façade), est comparable à celle d'un bain turc fortement chauffé, quand on saura qu'il faut y entrer presque nu, que le corps ruisselle perpétuellement d'une sueur abondante qui coule sur les yeux, dégoutte sur le papier déjà trempé par la chaleur humide de cette atmosphère chauffée comme dans un autoclave, on admirera sans doute le courage de nos jeunes gens, qui bravent cette fournaise pendant trois ou quatre heures par jour, ne sortent que par épouse-

ment, et ne quittent le travail que lorsque leurs jambes refusent de les porter.

Aujourd'hui 12, notre plan est presque accompli. Nous possédons déjà *six grands tableaux* (bas-reliefs) représentant :

1^o Rhamsès le Grand sur son char, les chevaux lancés au grand galop. Il est suivi de trois de ses fils, montés aussi sur des chars de guerre ; il met en fuite une armée assyrienne et assiège une place forte.

2^o Le Roi à pied, venant de terrasser un chef ennemi, et en perçant un second d'un coup de lance. Ce groupe est d'un dessin et d'une composition admirables, l'architecte Gau n'en a donné qu'une caricature, ainsi que du précédent.

3^o Le Roi est assis au milieu des chefs de l'armée ; on vient lui annoncer que les ennemis (les Bactriens?) attaquent le front de son armée. On prépare le char du Roi, et des serviteurs modèrent l'ardeur des chevaux, dessinés, ici comme ailleurs, dans la perfection. Plus loin, se voit l'attaque des ennemis, montés sur des chars de guerre et combattant sans ordre une ligne de chars égyptiens méthodiquement rangés. Cette partie du tableau est pleine de mouvement et d'action : c'est comparable à la plus belle bataille peinte sur les vases grecs, que ces tableaux nous rappellent involontairement.

4^o Le magnifique tableau représentant le triomphe du Roi et sa rentrée solennelle (à Thèbes, sans doute), debout sur un char superbe, trainé par des chevaux marchant au pas et richement caparaçonnés. Devant le char, deux rangées de prisonniers africains, les uns de race *nègre* et les autres de race *barabra*, forment des groupes parfaitement dessinés, pleins d'effet et de mouvement.

5^o et 6^o Deux grands tableaux, représentant le Roi faisant hommage de captifs de diverses nations aux dieux de Thèbes et à ceux d'Ibsamboul.

Il reste à terminer le dessin d'un énorme bas-relief occupant presque toute la paroi droite du temple, composition

immense, représentant une bataille, un camp entier, la tente du Roi, ses gardes, ses chevaux, les chars, les bagages de l'armée, les jeux et les punitions militaires, etc., etc. Dans trois jours au plus, ce grand dessin sera terminé, mais sans couleurs, parce que l'humidité les a fait disparaître. Il n'en est point ainsi des six tableaux précédemment indiqués ; tout est colorié et copié, jusques dans les plus minces détails, avec un soin religieux. On aura ainsi une idée de la magnificence du costume et des chars des vieux Pharaons, et l'on pourra comprendre alors l'étonnant effet de ces beaux bas-reliefs peints avec un tel soin. Je voudrais conduire dans le grand temple d'Ibsamboul tous ceux qui refusent de croire à l'élégante richesse que la sculpture peinte ajoute à l'architecture ; dans moins d'un quart d'heure, je réponds qu'ils auraient sué tous leurs préjugés, et que leurs opinions *a priori* les quitteraient par tous les pores.

Rosellini et moi, nous nous sommes réservé la partie des légendes hiéroglyphiques, souvent fort étendues, qui accompagnent chaque figure ou chaque groupe dans les bas-reliefs historiques. Nous les copions sur place, ou d'après les empreintes en papier lorsqu'elles sont placées à une grande hauteur ; je les collationne plusieurs fois sur l'original, je les mets au net et les donne aussitôt aux dessinateurs, qui, d'avance, ont réservé et tracé les colonnes destinées à les recevoir. J'ai pris la copie entière d'une grande stèle placée entre les deux derniers colosses de gauche, dans l'intérieur du grand temple ; elle n'a pas moins de trente-deux lignes. C'est celle dont Huyot m'avait parlé : ce n'est pas moins qu'un décret du dieu Phtha, en faveur de Rhamsès le Grand, auquel il prodigue les louanges pour ses travaux et ses bienfaits envers l'Egypte ; suit la réponse du roi au dieu Phtha en termes tout aussi polis. C'est un monument fort curieux et d'un genre tout à fait particulier.

Voilà où en est notre mémorable campagne d'Ibsamboul : c'est la plus pénible et la plus glorieuse que nous puissions

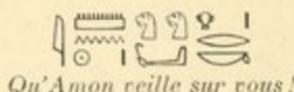
faire pendant tout le voyage. Français et Toscans ont rivalisé de zèle et de dévouement, et j'espère que, vers le 15, nous mettrons à la voile pour regagner l'Égypte, en chantant victoire. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse, ainsi que tous les nôtres. J'ai eu trois jours de goutte en arrivant ici ; mais les bains de vapeur que j'ai pris dans le temple m'en ont délivré, pour longtemps je l'espère. Adieu, rappelle-moi au souvenir de ceux qui ne m'ont pas oublié. —

J.-F. CH.

P.-S. — Mes compliments à M. Arago, auquel je ne commence à pardonner son opposition à notre voyage qu'après mon départ de la seconde cataracte. Fais part de tous nos exploits au Comte d'Hauterive. Il serait bon aussi de tenir M. de la Bouillerie au courant.

CHAMPOLLION AU DOCTEUR PARISSET¹

Ibsamboul, le 16 janvier 1829.



Qu'Amon veille sur vous !

Il est donc décidé, mon cher Imouth, que vous verrez et reverrez Thèbes sans moi ! Si j'en crois les caquets de Nubie,

1. Pariset allait partir pour la Nubie, afin d'y rencontrer Champollion, lorsqu'il reçut l'ordre de son gouvernement de se rendre en Asie Mineure afin d'y étudier le caractère spécial qu'y avaient pris la peste et le choléra. C'est de Tripoli, en Syrie, qu'il écrivit ce qui suit à *Maïamoun, cheri d'Amon*, comme il appelait son ami : « Après septembre, vous partirez pour Paris. Nous, mon ami, nous resterons

car il y en a entre les deux cataractes tout autant qu'entre le pont d'Austerlitz et celui d'Iéna, vous êtes venu à Thèbes, avez remonté jusques à Syène, et, au lieu de franchir la cataracte d'Assouan et de venir me joindre, en très peu de jours, vous avez, dit-on, viré de bord sur Thèbes, où vous devez vous arrêter quelques jours. Je n'y serai moi-même que vers le 15 de février. Je renonce donc, et avec peine, je vous jure, à l'espoir de vous y trouver et au plaisir que je m'étais promis, de parcourir cette ainée des villes Royales avec vous, de vous communiquer mes impressions, jouir des vôtres, et nous livrer ensemble devant ses magnificences à cette fièvre d'enthousiasme, la véritable vie de ceux qui ont des yeux pour voir et des coeurs pour sentir.

Je vous plains aussi de n'avoir pas admiré Ibsamboul : c'est une boutade du grand Sésostris. Il a changé une montagne en palais, dont la porte est flanquée de quatre magnifiques colosses assis, n'ayant pas moins de soixante-deux pieds de hauteur. La grande salle, soutenue par huit colosses de vingt-cinq à trente pieds, est décorée d'immenses bas-reliefs, représentant les batailles, les conquêtes et le triomphe du héros. Tous ces tableaux sont peints, et j'en ai des copies en grand et coloriées. Vous verrez au moins cela.

Pour Dieu, où que vous soyez, écrivez-moi un mot à Thèbes et faites-moi part de vos plans et de vos travaux. Vous n'avez sans doute point reçu la lettre que je vous ai

cinq ou six mois pour bien étudier les hommes du Delta. Vous admirez les merveilles de l'ancienne *Égypte*, — nous scrutons les abominations infinies de l'*Égypte moderne*. — Oh ! qu'il y a loin de l'une à l'autre ! — Plus j'y pense, plus je suis étonné de l'antiquité de l'*Égypte*, de sa sagesse, de son génie, de son savoir, de sa force. Et plus je vois, plus je me persuade que l'*Égypte* d'aujourd'hui est placée au milieu des nations comme un type de tout ce qu'il faut redouter et fuir. Et cela sous un ciel magnifique et sur une terre qui surabonde de fécondité. *L'homme manque partout à la nature*. On dirait qu'il n'a d'esprit que lorsque la nature lui manque ! — O septembre ! septembre ! Arrive, — et conduis-nous près de mon cher Champollion !.... »

écrite de Philæ au commencement de décembre. Quand je pense que je ne puis parler Égypte avec vous en Égypte même, j'enrage et maudis les circonstances qui vous poussent au nord, tandis que toutes mes affaires sont au midi. Écrivez-moi vite ou je vous dépêche tous les crocodiles de Nubie. Adieu, toujours le tout vôtre,

MAÏAMOUN.

(Reçu le 26 janvier 1829, à Thèbes, lundi, à onze heures du matin. — E. PARISSET.)

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

El-Mélissah (entre Syène et Ombos), 10 février 1829.

Nous jouons de malheur, mon bien cher ami. Depuis notre départ de Syène, à laquelle nous avons dit adieu le 8 de ce mois, nous voici au 10, et nous sommes loin d'avoir franchi la distance qui nous sépare d'*Ombos*, où l'on se rend d'*Osouan* en neuf heures par un temps ordinaire; mais un violent vent du nord souffle sans interruption depuis trois jours, et nous fait pirouetter sur les vagues du Nil, enflé comme une petite mer. Nous avons amarré, à grand'peine, dans le voisinage de *Mélissah*, où est une carrière de grès sans aucun intérêt; du reste, santé parfaite, bon courage, et nous préparant à dévorer Thèbes et à la digérer, si le morceau n'est pas au-dessus de nos forces. Nous sommes, d'ailleurs, tout regaillardis par le courrier qui nous arriva hier au milieu de nos tribulations maritimes, et qui m'apporta enfin tes lettres de Paris du 26 septembre, des 12 et 25 octobre et du 15 novembré. Voilà, en y ajoutant les deux précédentes, les seules lettres qui me soient parvenues. Je

me réjouis, moi et les miens, de tout ce que tu dis de bon de notre pauvre France, il est bien temps qu'elle respire et c'est une consolation pour nous d'apprendre que les choses marchent bien. Nous avons de tels tableaux sous les yeux, que notre cœur tressaille de joie en songeant que rien de pareil ne se passe en France. Donc, vivat !

Remercie bien notre vénérable M. Dacier pour les bonnes lignes qu'il a bien voulu m'écrire le 26 septembre. J'espère qu'il aura reçu ma lettre de Ouady-Halfa, et qu'il voudra bien pardonner à la vétusté de mes souhaits du jour de l'an, déjà caducs lorsqu'ils lui parviendront; mais la Nubie, et surtout la seconde cataracte, sont loin de Paris, et le cœur seul franchit rapidement de telles distances.

La perte que vient de faire notre ami Dubois m'a sensiblement peiné. Je savais combien sa belle-sœur était une excellente personne, et je m'associe de bien bon cœur à ses regrets. Je lui écrirai de Thèbes, après avoir vu à fond l'Égypte et la Nubie. Tu peux lui dire d'avance que nos Égyptiens feront à l'avenir, dans l'histoire de l'art, une plus belle figure que par le passé; je rapporte une série de dessins de grandes choses, capables de convertir tous les obstinés. — Verrions-nous enfin un obélisque égyptien sur une des places de Paris? Ce serait beau! Et je suis déjà reconnaissant de ce qu'on n'a pas reculé devant une telle entreprise. Je la crois très praticable, et M. Drovetti donnera là-dessus des renseignements positifs. Je transmettrai à M. Drovetti la lettre que m'a écrite M. de Mirbel¹, et je suis persuadé qu'on pourra faire quelque chose avec S. A. le Pacha d'Égypte, qui ne recule jamais devant les choses utiles. J'écrirai à M. de Mirbel aussitôt que j'aurai une ré-

1. Le célèbre botaniste, ami de Champollion-Figeac. Les deux frères avaient fait chez lui, pendant l'été de 1827, la connaissance de Walter Scott : à la suite de cette rencontre, le romancier avait rendu visite à « l'Égyptien », et s'était fait expliquer son système de déchiffrement des hiéroglyphes.

ponse de M. Drovetti, qui naturellement peut et doit traiter cette affaire. En attendant, salue M. de Mirbel de ma part et présente mes hommages empressés à Madame.

Ma dernière lettre est d'Ibsamboul ; je dois donc reprendre mon itinéraire à partir de ce beau monument, que nous avons épuisé, au risque de l'être nous-mêmes par les difficultés de son étude.

Nous l'avons quitté le 16 janvier, et le 17, de bonne heure, nous abordâmes au pied du rocher d'*Ibrim*, la *Primis* des géographes grecs, pour visiter quelques excavations qu'on aperçoit vers le bas de cette énorme masse de grès.

Ces *spéos* (je donne ce nom aux *excavations dans la roche* autres que des *tombeaux*) sont au nombre de quatre, et d'époques différentes, mais tous appartenant aux temps pharaoniques.

Le plus ancien remonte jusques au règne de Thouthmosis I^e (fig. 1) ; le fond de cette excavation, de forme carrée comme toutes les autres, est occupé par quatre figures (tiers de nature), assises, et représentant deux fois ce Pharaon assis entre le *Dieu Seigneur d'Ibrim* (*Prim*), c'est-à-dire une des formes du dieu Thoth à tête d'épervier, et la déesse *Saté*, *Dame d'Éléphantine* et *Dame de Nubie*. Ce spéos était une chapelle ou oratoire consacré à ces deux divinités ; les parois de côté n'ont jamais été sculptées ni peintes.

Il n'en est point ainsi du second spéos. Celui-ci appartient au règne de Mœris Thouthmosis III (fig. 2), dont la statue, assise entre celles du *Dieu Seigneur d'Ibrim* et de la déesse *Saté* (*Junon*), *Dame de Nubie*, occupe la niche du fond. Cette chapelle aux dieux du pays a été creusée par les soins d'un prince (fig. 3) nommé *Nahi* (fig. 4), grand personnage, portant dans toutes les légendes le titre de *gouverneur des terres méridionales*, ce qui comprenait la *Nubie* entre les deux cataractes. Ce qui reste d'un grand tableau

sculpté sur la paroi de droite nous montre ce prince, debout devant le Roi assis sur un trône et accompagné de plusieurs autres fonctionnaires publics, présentant au souverain, à ce que dit l'inscription hiéroglyphique (malheureusement très fruste) qui accompagne ce tableau, les revenus et tributs en or, en argent, en grains, etc., provenant des *terres méridionales* dont il avait le gouvernement. Sur la porte du spéos est inscrite la dédicace que le prince a faite du monument.

Le troisième spéos d'*Ibrim* est du règne suivant, de l'époque d'Aménophis II (Ⓐ Ⓛ Ⓝ Ⓞ), successeur de Moeris, sous lequel les terres du Midi étaient administrées par un autre prince, nommé *Osorsaté* Ⓛ Ⓜ Ⓟ Ⓠ. Sur la paroi de droite, ce roi Aménophis II est représenté assis, et deux princes, parmi lesquels *Osorsaté* occupe le premier rang, présentent au Pharaon les tributs des *terres méridionales* et les productions naturelles du pays, y compris des *lions*, des *lévriers* et des *chacals vivants* (Ⓣ Ⓡ Ⓢ Ⓣ), comme porte l'inscription gravée au-dessus du tableau, et qui spécifiait le nombre de chacun des objets offerts, comme, par exemple, quarante *lévriers* et dix *chacals vivants*; mais ce texte est dans un état si déplorable de dégradation qu'il m'a été impossible d'en tirer autre chose que les faits généraux. Au fond du spéos, la statue du Roi Aménophis est assise entre les dieux d'*Ibrim*.

Le plus récent de ces spéos, le quatrième, est encore un monument du même genre et du règne de Rhamsès le Grand (Ⓐ Ⓛ Ⓝ Ⓞ). C'est aussi un gouverneur de Nubie qui l'a fait creuser en l'honneur des dieux d'*Ibrim*, Hermès à tête d'épervier, et la déesse Saté, à la gloire du Pharaon dont la statue est assise au milieu des deux divinités locales, dans le fond du spéos. Mais, à cette époque, les *terres du Midi* étaient gouvernées par un prince éthiopien Ⓛ Ⓜ Ⓟ Ⓢ Ⓣ Ⓤ Ⓥ Ⓦ,

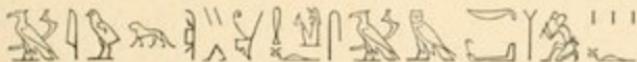
dont j'ai retrouvé des monuments à *Ibsamboul* et à *Ghirsché*. Ce personnage est figuré dans le spéos d'*Ibrim*, rendant ses respectueux hommages à Rhamsès le Grand, et à la tête de tous les fonctionnaires publics de son gouvernement, parmi lesquels on compte deux hiérogrammistes, plus le grammate des troupes, le grammate des terres, l'intendant des biens royaux, et d'autres *scribes* sans désignation plus particulière.

Il est à remarquer, à l'honneur de la galanterie égyptienne, que la femme du prince éthiopien *Satméri* se présente devant Sésostris immédiatement après son mari, et avant les autres fonctionnaires. Cela montre, aussi bien que mille autres faits pareils, combien la civilisation égyptienne différait essentiellement de celle du reste de l'Orient et se rapprochait de la nôtre; car on peut apprécier le degré de civilisation des peuples d'après l'état plus ou moins supportable des femmes dans l'organisation sociale.

Le 17 janvier au soir, nous étions à *Derri* ou *Déir*, la capitale actuelle de la Nubie, où nous soupâmes en arrivant, par un clair de lune admirable, et sous les plus hauts palmiers que nous eussions encore vus. Ayant lié conversation avec un *Barabra* du pays, qui, m'apercevant seul à l'écart sur le bord du fleuve, était venu poliment me faire compagnie en m'offrant de l'eau-de-vie de dattes, je lui demandai s'il connaissait le nom du *sultan* qui avait fait construire le temple de *Derri*; il me répondit aussitôt qu'il était trop jeune pour savoir cela, mais que les vieillards du pays lui avaient paru tous d'accord que ce *Birbé* avait été construit environ trois cent mille ans avant l'islamisme, mais que tous ces vieillards étaient encore incertains sur un point, savoir si c'étaient les *Français*, les *Anglais* ou les *Russes* qui avaient alors exécuté ce grand ouvrage. Voilà comment on écrit l'histoire en Nubie. Du reste, l'ami Jomard serait très satisfait du système chronologique des Barabras de *Derri*: ils

lui laissent toute la marge désirable pour ses solstices et ses équinoxes.

Le monument de *Derri*, quoique moderne en comparaison de la date que lui donnait mon savant nubien, est cependant un ouvrage de Rhamsès le Grand. Nous y restâmes toute la journée du 18, et n'en sortimes assez tard qu'après avoir dessiné les bas-reliefs les plus importants, et rédigé une notice détaillée de tous ceux dont on ne prenait point copie. Là, j'ai trouvé une liste, par rang d'âge, des fils et des filles de Sésostris, qui me servira à compléter celle d'Ibsamboul. Nous y avons copié quelques fragments de bas-reliefs historiques; ils sont presque tous effacés ou détruits. C'est là que j'ai pu fixer mon opinion sur un fait assez curieux : je veux parler du *lion* qui, dans les tableaux d'Ibsamboul et de *Derri*, accompagne toujours le conquérant égyptien. Il s'agissait de savoir si cet animal était placé là *symboliquement* pour exprimer la vaillance et la force de Sésostris, ou bien si ce Roi avait réellement, comme le capitain-pacha Hassan et le Pacha d'Égypte, un *lion apprivoisé*, son compagnon fidèle dans les expéditions militaires. *Derri* décide la question. J'ai lu, en effet, au-dessus du lion se jetant sur les Barbares renversés par Sésostris, l'inscription suivante :



Le lion, serviteur de sa Majesté, mettant en pièces ses ennemis.

Cela me semble démontrer que le lion existait réellement et suivait Rhamsès dans les batailles.

Au reste, ce temple est un spéos creusé dans le rocher de grès, mais sur une très grande échelle : il a été dédié par Sésostris à Amon-Ra, le dieu suprême, et à Phré, l'esprit du Soleil qu'on y invoquait sous le nom de *Rhamsès*, qui fut le patron du conquérant et de toute sa lignée.

Cette particularité explique pourquoi on trouve sur les monuments d'Ibsamboul, de Ghirsché, de Derri, de Sébouâ, etc., le Roi Rhamsès présentant des offrandes ou ses adorations à un Dieu portant le même nom de *Rhamsès*. On se tromperait grossièrement en supposant que ce souverain se rendait un culte à lui-même. *Rhamsès* était simplement un des mille noms du Dieu Phré, Rha ou Ré (le Soleil), et ces bas-reliefs ne prouvent tout au plus qu'une flatterie sacerdotale envers le roi vivant, celle de donner au Dieu du temple celui de ses noms que le roi avait adopté, et quelquefois même les traits de son visage, lorsque le DIEU *Rhamsès* n'est point figuré avec sa tête symbolique d'*épergne*. J'ai observé qu'assez généralement les sculpteurs ont donné aux divinités principales d'un temple les traits du visage du Roi et de la Reine fondateurs du temple. Cela se reconnaît même à *Philæ*, dans la partie du grand temple d'*Isis*, construit par Ptolémée-Philadelphe; toutes les *Isis* du sanctuaire sont le portrait de la reine Arsinoë, laquelle a une tête évidemment de race grecque. Mais la chose est bien plus frappante encore sur les anciens monuments (les pharaoniques), où les traits des souverains sont de véritables portraits.

Le 18, au soir, nous descendimes à *Amada*, où nous restâmes jusques au 20 après midi. Là, j'eus le plaisir d'étudier à l'aise et sans être distrait par les curieux, vu que nous étions en plein désert, un temple de la bonne époque. Ce monument, fort encombré de sables, se compose d'abord d'une espèce de pronaos, salle soutenue par douze piliers carrés, couverts de sculptures, et par quatre colonnes, que l'on ne peut mieux nommer que *proto-doriques*, ou doriques prototypes, car elles sont évidemment le type de la colonne dorique grecque; et, par une singularité digne de remarque, je ne les trouve employées que dans les monuments égyptiens les plus *antiques*, c'est-à-dire dans les hypogées de Béni-Hassan, à Amada, à Karnac, et à *Bét-Oualli*, où sont les plus modernes,

bien qu'elles datent du règne de Sésostris, ou plutôt de celui de son père.

Le temple d'Amada a été fondé par Thouthmosis III (Mœris), comme le prouvent la plupart des bas-reliefs du sanctuaire, et surtout la dédicace suivante, sculptée sur les deux jambages des portes à l'intérieur, et dont je mets ici la traduction littérale pour donner une idée des dédicaces des autres temples, que j'ai toutes recueillies avec soin :



*Dédicace du temple
d'Amada.*

« Le Dieu Bienfaisant, Seigneur du monde, le Roi (Soleil stabilisateur de l'univers), le fils du Soleil (Thouthmosis), modérateur de justice, a fait ses dévotions à son père le Dieu Phré, le Dieu des deux montagnes célestes, et lui a élevé ce temple en pierre dure; il l'a fait pour être vivifié à toujours. »

Mœris mourut pendant la construction de ce temple, et son successeur, Aménophis II, continua l'ouvrage commencé, et fit sculpter les quatre salles à la droite et à la gauche du sanctuaire, ainsi qu'une partie de celle qui les précède ; les travaux de ce Roi sont détaillés dans une énorme stèle, portant une inscription de vingt lignes que j'ai toutes copiées, à la sueur de mon front, au fond du sanctuaire.

Son successeur, Thouthmosis IV, termina le temple en y ajoutant le pronaos et les piliers ; on a couvert toutes leurs architraves de ses dédicaces ou d'inscriptions laudatives. L'une d'elles m'a frappé par sa singularité ; en voici la traduction :

« Voici ce que dit le Dieu Thoth, le Seigneur des divines paroles, aux autres Dieux qui résident dans Thyri : Accourez ! et contemplez

» ces offrandes grandes et pures, faites pour la construction
» de ce temple, par le roi Thouthmosis (IV), à son père le
» Dieu Phré, Dieu grand, manifesté dans le firmament ! »

La sculpture du temple d'Amada, appartenant à la belle époque de l'art égyptien, est bien préférable à celle de Derri, et même aux tableaux religieux d'Ibsamboul.

Dans l'après-midi du 20, nos travaux d'Amada étant terminés, nous partimes et descendîmes le Nil jusques à *Korosko*, village nubien, dont je garderai le souvenir, parce que nous y rencontrâmes l'excellent lord Prudhoe et le major Félix, qui mettaient à exécution leur projet de remonter le Nil jusques au Sennâar, pour se rendre de là dans l'Inde en traversant l'Abyssinie, l'Arabie et la Perse. Notre petite escadre s'arrêta, et nous passâmes une partie de la nuit à causer des travaux passés et des projets futurs ; je dis enfin adieu à ces courageux voyageurs, et les quittai avec beaucoup de regret, car ils remontent dans une saison très avancée, et ne pourront arriver au Sennâar que dans les mois où cette contrée est mortelle pour les Européens. Que Dieu veille sur ces intrépides amis de la science !

Le 21, nous étions à *Ouady-Essebouá* (la vallée des lions), qui reçoit ce nom d'une avenue de sphinx placés sur le *dromos* de son temple, lequel est un *hémi-spéos*, c'est-à-dire un édifice à moitié construit en pierres de taille, et à moitié creusé dans le rocher. C'est, sans contredit, le plus mauvais travail de l'époque de Rhamsès le Grand ; les pierres de la bâtie sont mal coupées, les intervalles étaient masqués par du ciment sur lequel on avait continué les sculptures de décoration, qui sont d'une exécution assez médiocre. Ce temple a été dédié par Sésostris au dieu Phré et au dieu Phtha, *Seigneur de justice*. Quatre colosses représentant Sésostris debout occupent le commencement et la fin des deux rangées de sphinx dont se compose l'avenue. Deux tableaux historiques représentant le Pharaon frappant les peuples du *Nord* et du *Midi*, couvrent la face extérieure

des deux massifs du pylône ; mais la plupart de ces sculptures sont méconnaissables, parce que le mastic ou ciment, qui en avait reçu une grande partie, est tombé, et laisse une foule de lacunes dans la scène, et surtout dans les inscriptions. Ce temple est presque entièrement enfoui dans les sables, qui l'envahissent de tous côtés.

Toute la journée du 22 fut perdue pour nous, à cause d'un vent du nord très violent, qui nous força d'aborder et de nous tenir tranquilles au rivage jusques au coucher du soleil. Nous profitâmes du calme pour gagner *Méharrakah*, dont nous avions vu le temple en remontant : il n'est point sculpté, et partant, daucun intérêt pour moi qui ne cherche que les *hadjar-maktoub* (les pierres écrites), comme disent nos Arabes.

Le soleil levant du 23 nous trouva à *Dakké*, l'ancienne *Pselcis*, Ψελκις. Je courus au temple, et la première inscription hiéroglyphique qui me tomba sous les yeux m'apprit que j'étais dans un lieu saint dédié à Thoth, *Seigneur de Pselk* : j'accrus ainsi ma carte de Nubie d'un nouveau nom hiéroglyphique de ville, et je pourrais aujourd'hui publier une carte de Nubie avec les noms antiques en caractères sacrés.

Le monument de Dakké présente un double intérêt. Sous le rapport mythologique, il donne des matériaux infiniment précieux pour comprendre la nature et les attributions de l'être divin que les Égyptiens adoraient sous le nom de Thoth (l'Hermès deux fois grand) ; une série de bas-reliefs m'a offert, en quelque sorte, toutes les *transfigurations* de ce dieu. Je l'y ai trouvé d'abord (ce qui devait être) en liaison avec *Har-hat* (le grand Hermès Trismégiste), sa forme primordiale, et dont lui, Thoth, n'est que la *dernière transformation*, c'est-à-dire son incarnation sur la terre à la suite d'*Amon-Ra* et de *Mouth* incarnés en Osiris et en Isis. Thoth remonte jusques à l'*Hermès-céleste* (*Har-hat*), la sagesse divine, l'Esprit de Dieu, en passant par les formes :

1^o de *Pahitnoufi* (celui dont le cœur est bon); 2^o d'*Arihosnofri* ou *Arihosnoufi* (celui qui produit les chants harmonieux); 3^o de *Méuï* (la pensée ou la raison). Sous chacun de ces noms Thoth a une forme et des insignes particuliers, et les images de ces diverses transformations du second Hermès couvrent les parois du temple de Dakké. J'oubiais de dire que j'ai trouvé ici Thoth (le Mercure égyptien) armé du *caducée*, c'est-à-dire le sceptre ordinaire des dieux, entouré de deux serpents, plus un scorpion.

Sous le rapport historique, j'ai reconnu que la partie la plus ancienne de ce temple (l'avant-dernière salle) a été construite et sculptée par le plus célèbre des rois éthiopiens, *Ergamènes* (ኤርካምን) (Erkamen), qui, selon le récit de Diogore de Sicile, délivra l'*Éthiopie* du gouvernement théocratique, par un moyen atroce, il est vrai, en égorguant tous les prêtres du pays. Il n'en fit sans doute pas autant en Nubie, puisqu'il y éleva un temple, et ce monument prouve que la Nubie cessa d'être soumise à l'*Égypte* dès la chute de la XXVI^e Dynastie, celle des Saïtes, détrônée par Cambuse, et que cette contrée passa sous le joug des Éthiopiens jusques à l'époque des conquêtes de Ptolémée Évergète I^{er}, qui la réunit de nouveau à l'*Égypte*. Aussi le temple de Dakké, commencé par l'*Éthiopien* *Ergamènes*, a-t-il été continué par Évergète I^{er}, par son fils Philopator, et son petit-fils Évergète II. C'est l'empereur Auguste qui a poussé, sans l'achever, la sculpture intérieure de ce temple.

Près du pylône de Dakké, j'ai reconnu un reste d'édifice, dont quelques grands blocs de pierre conservent encore une portion de dédicace : c'était un temple de Thoth construit par le Pharaon Thouthmosis IV. Voilà encore un fait qui, comme beaucoup d'autres semblables, prouve que les Ptolémées, et l'*Éthiopien* *Ergamènes* lui-même, n'ont fait que reconstruire des temples là où il en existait dans les temps



pharaoniques, et aux mêmes divinités qu'on y a toujours adorées. Ce point était fort important à établir, afin de démontrer que les derniers monuments élevés par les Égyptiens ne contenaient *aucune nouvelle forme de divinité*. Le système religieux de ce peuple était tellement un, tellement lié dans toutes ses parties, et arrêté depuis un temps immémorial d'une manière si absolue et si précise, que la domination des Grecs et des Romains n'a produit aucune innovation : les Ptolémées et les Césars ont refait seulement, en Nubie comme en Égypte, ce que les Perses avaient détruit, et rebâti des temples là où il en existait autrefois, et sous le même vocable.

Dakké est le point le plus méridional où j'ai rencontré des travaux exécutés sous les Ptolémées et les empereurs. Je suis convaincu que la domination grecque ou romaine ne s'est jamais étendue, *au plus*, au delà d'Ibrim : aussi ai-je trouvé depuis *Dakké* jusques à *Thèbes* une série presque continue d'édifices construits à ces deux époques. Les monuments pharaoniques sont rares, et ceux du temps des Ptolémées et des Césars sont nombreux et presque tous non achevés. J'en ai conclu que la destruction des temples pharaoniques primitivement existants entre Thèbes et Dakké, en Nubie, doit être attribuée aux Perses, qui ont dû suivre la vallée du Nil jusques vers Sébouâ, où ils auront pris, pour se rendre en Éthiopie (et pour en revenir), la route du désert, infiniment plus courte que celle du fleuve, impraticable d'ailleurs pour une armée, à cause des nombreuses cata-ractes; la route du désert est celle que suivent encore aujourd'hui la plupart des caravanes, les armées et les voyageurs isolés. Cette marche des Perses a sauvé le monument d'*Amada*, facile à détruire puisqu'il n'est point d'une grande étendue. De *Dakké* à Thèbes on ne voit donc plus que des *secondes éditions* des temples.

Il faut en excepter le monument de *Ghirsché* et celui de *Béit-Oually* que les Perses n'ont pu détruire, puisqu'il eût

fallu abattre les *montagnes* dans lesquelles ils sont creusés au ciseau. Mais ces *spéos*, et surtout le premier, ont été ravagés autant que le permettait la nature des lieux.

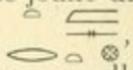
Nous arrivâmes à *Ghirsché-hassan* ou *Gherf-housséen* le 25 janvier. C'est encore ici, comme à Ibsamboul, à Derri et à Sébouâ, un véritable Rhamesseion ou *Rhamséion*, c'est-à-dire un monument dû à la munificence de Rhamsès le Grand. Celui-ci est consacré au dieu *Phtha*, personnage dont on retrouve une imitation décolorée dans l'*Héphaëstos* des Grecs et le Vulcain des Latins. *Phtha* était le dieu éponyme de Ghirsché qui, en langue égyptienne, portait le nom de *Phthahéï* ou *Thyphtha, demeure de Phtha*. Ainsi cette bourgade nubienne portait jadis le même nom sacré que *Memphis* : et il paraît que ces noms fastueux furent à la mode en Nubie, puisque les inscriptions hiéroglyphiques m'ont appris, par exemple, que *Derri* avait le même nom que la fameuse *Héliopolis* d'Égypte, *demeure du Soleil*, et que le misérable village nommé aujourd'hui Sébouâ, et dont le monument est si pauvre, se décorait du nom d'*Amonéï*, celui même de la *Thèbes* aux cent portes.

La portion construite de l'*hémi-spéos* de Ghirsché est, à très peu près, détruite, et la partie excavée dans le rocher, travail immense, a été dégradée avec une espèce de recherche. J'ai cependant pu relever le sujet de tous les bas-reliefs et une grande portion des légendes. La grande salle est soutenue par six énormes piliers, dans lesquels on a taillé six colosses offrant le singulier contraste d'un travail barbare à côté de bas-reliefs d'une fort belle exécution. Sur les parois latérales sont huit niches carrées renfermant chacune trois figures assises, sculptées de plein relief : le personnage occupant le milieu de ces niches, ou petites chapelles, est toujours le dieu *Soleil-Rhamsès*, le patron de Sésostris, invoqué sous le nom de Dieu Grand, et comme résidant dans *Phthahéï*, *Amonéï* et *Tyri*, c'est-à-dire dans *Ghirsché*, *Sébouâ* et *Derri*, où existent en effet des Rham-

esséion dédiés au dieu Soleil-Rhamsès, le même qu'on adore à Ghirsché, comme fils de Phtha et d'Hathor, les grandes divinités de ce temple. L'étude des tableaux religieux de Ghirsché éclaircit beaucoup le mythe de ces trois personnages.

La journée du 26 fut donnée en partie au petit temple de *Dandour*. Nous retombons ici dans le *moderne*; c'est un ouvrage non achevé du temps de l'empereur Auguste, mais, quoique peu important par son étendue, ce monument m'a beaucoup intéressé, puisqu'il est entièrement relatif à l'incarnation d'Osiris sous forme humaine sur la terre. Notre soirée du 25 avait été égayée par un superbe écho découvert par hasard en face de Dandour où nous venions d'aborder. Il répète fort distinctement et d'une voix sonore jusques à onze syllabes. Nos compagnons italiens se plaisaient à lui faire redire des vers du Tasse, entremêlés de coups de fusil qu'on tirait de tous côtés, et auxquels l'écho répondait par des coups de canon ou les éclats du tonnerre.

Le temple de *Kalabschi* eut son tour le 27. C'est ici que j'ai découvert une nouvelle génération de dieux, et qui complète le cercle des formes d'Amon, point de départ et point de réunion de toutes les essences divines. *Amon-Ra*, l'être suprême et primordial, étant son propre père, est qualifié de mari de sa mère (la déesse Mouth), sa portion féminine renfermée en sa propre essence à la fois mâle et femelle, ḥqswnbθrlw : tous les autres dieux égyptiens ne sont que des formes de ses deux principes constituants considérés sous différents rapports pris isolément. Ce ne sont que de pures abstractions du grand Être. Ces formes secondaires, tertiaires, etc., établissent une chaîne non interrompue qui descend des cieux et se matérialise jusques aux incarnations sur la terre et sous forme humaine. La dernière de ces incarnations est celle d'*Horus*, et cet anneau extrême de la chaîne divine forme sous le nom d'*Horammon* l'un des dieux dont Ammon-Horus (le grand Ammon, esprit actif

et générateur) est l'A. Le point de départ de la mythologie égyptienne est une *Triade* formée des trois parties d'*Amon-Ra*, savoir Ammon (le mâle et le père), Mouth (la femelle et la mère), et Khons (le fils enfant). Cette *Triade*, s'étant manifestée sur la terre, se résout en Osiris, Isis et Horus, mais la parité n'est pas complète, puisque Osiris et Isis sont frères. C'est à Kalabschi que j'ai enfin trouvé la *Triade finale*, celle dont les trois membres se fondent exactement dans les trois membres de la *Triade initiale* : Horus y porte en effet le titre de mari de sa mère, et le fils qu'il a eu de sa mère Isis, et qui se nomme *Malouli* (le *Mandoulis* dans les proscynèmès grecs), est le dieu principal de Kalabschi, et cinquante bas-reliefs nous donnent sa généalogie. Ainsi la *Triade finale* se formait d'Horus, de sa mère Isis et de leur fils Malouli, personnages qui rentrent exactement dans la *Triade initiale*, Ammon, sa mère Mouth et leur fils Khons. Aussi *Malouli* était-il adoré à Kalabschi sous une forme pareille à celle de Khons, sous le même costume et orné des mêmes insignes : seulement le jeune dieu porte ici de plus le titre de Seigneur de Talmis  , c'est-à-dire de Kalabschi, que les géographes grecs appellent en effet *Talmis*, nom qui se retrouve d'ailleurs dans les inscriptions grecques du temple.

J'ai, de plus, acquis la certitude qu'il avait existé à Talmis trois *éditions* du temple de Malouli ; une sous les Pharaons et du règne d'Aménophis II, successeur de Mœris, une du temps des Ptolémées, et la dernière, le temple actuel qui n'a jamais été terminé, sous Auguste, Caïus-Caligula et Trajan. La légende du dieu *Malouli*, dans un fragment de bas-relief du premier temple, employé dans la construction du troisième, ne diffère en rien des légendes les plus récentes. Ainsi donc, le culte local de toutes les villes et bourgades de Nubie et d'Égypte n'a jamais reçu de modification. On n'innovait rien, et les anciens dieux régnaient encore le jour où les temples ont été fermés par le

christianisme. Ces dieux d'ailleurs s'étaient, en quelque sorte, partagé l'Égypte et la Nubie, constituant ainsi une espèce de *répartition féodale*. Chaque ville avait son patron : Chnouphis et Saté régnait à Éléphantine, à Syène et à Béghé, et leur juridiction s'étendait sur la Nubie entière ; Phré, à Ibsamboul, à Derri et à Amada ; Phtha, à Ghirsché ; Anouké, à Maschakit ; Thoth, le surintendant de Chnouphis, sur toute la Nubie, avec ses fiefs principaux à Ghebel-Addéh et à Dakké ; Osiris était seigneur de Dandour ; Isis, reine à Philæ ; Hathor, à Ibsamboul, et enfin Malouli, à Kalabschi. Mais Amon-Ra *règne partout* et occupe habituellement la droite des sanctuaires.

Il en était de même en Égypte, et l'on conçoit que ce culte partiel ne pouvait changer, puisqu'il était attaché au pays par toute la puissance des croyances religieuses. Du reste, ce culte, pour ainsi dire exclusif dans chaque localité, ne produisait aucune haine entre les villes voisines, puisque chacune d'elles admettait dans son temple (comme syntrônes), et cela par un esprit de courtoisie très bien calculé, les divinités adorées dans les cantons limitrophes. Ainsi j'ai retrouvé à Kalabschi les dieux de Ghirsché et de Dakké au midi, ceux de Déboud au nord, occupant une place distinguée ; à Déboud, les dieux de Dakké et de Philæ ; à Philæ, ceux de Déboud et de Dakké au midi, ceux de Béghé, d'Éléphantine et de Syène au nord ; à Syène enfin, les dieux de Philæ et ceux d'Ombos.

C'est encore à Kalabschi que j'ai remarqué, pour la première fois, la couleur violette employée dans les bas-reliefs peints. J'ai fini par découvrir que cette couleur provenait du mordant ou mixtion appliquée sur les parties de ces tableaux qui devaient recevoir la dorure. Ainsi le sanctuaire de Kalabschi et la salle qui le précède ont été dorés aussi bien que le sanctuaire de Dakké.

Près de Kalabschi est l'intéressant monument de *Béit-Oually*, qui nous a pris les journées des 28, 29, 30 et 31 jan-

vier jusques à midi. Là mes yeux se sont consolés des sculptures barbares du temple de Kalabschi, qu'on a fait riches parce qu'on ne savait plus les faire belles, en contemplant les bas-reliefs historiques qui décorent ce spéos, d'un fort beau style et dont nous avons des copies complètes. Ces tableaux sont relatifs aux campagnes contre les *Arabes* et des peuples *africains*, les *Kouschi* (les Éthiopiens), et les *Schari*, qui sont probablement les *Bischari* d'aujourd'hui; campagnes de Sésostris dans *sa jeunesse et du vivant de son père*, comme le dit expressément Diodore de Sicile qui, à cette époque, lui fait soumettre en effet les *Arabes* (Ἄραβες) et *presque toute la Libye* (*τὴν πλειστηνὸν τῆς Λιβύης*).

Le roi Rhamsès, père de Sésostris, est assis sur son trône dans un naos, et son fils, en costume de prince, lui présente un groupe de prisonniers arabes asiatiques. Plus loin, le Pharaon est représenté comme vainqueur, frappant lui-même un homme de cette nation, en même temps que le prince (Sésostris) lui présente les chefs militaires et une foule de prisonniers. Le roi, sur son char, poursuit les Arabes, et son fils frappe de sa hache les portes d'une ville assiégée. Le roi foule aux pieds les Arabes vaincus, dont une longue file lui est amenée en état de captifs par le prince son fils. Tels sont les tableaux historiques décorant la paroi de gauche de ce qui formait la salle principale du monument, en supposant que cette portion du spéos ait jamais été couverte.

La paroi de droite présente les détails de la campagne contre les *Éthiopiens*, les *Bischari* et des *Nègres*. Dans le premier tableau, d'une grande étendue, on voit les Barbares en pleine déroute, se réfugiant dans leurs forêts, sur les montagnes, ou dans des marécages. Le second tableau, qui couvre le reste de cette paroi, représente le roi assis dans un naos et accueillant, avec un geste de la main, son fils ainé (Sésostris), qui lui présente : 1^o un *prince éthiopien* nommé *Aménémôph, fils de Poëri*, soutenu par deux de ses enfants, dont l'un lui offre une coupe, comme pour lui donner

la force d'arriver aux pieds du trône du père de son vainqueur; 2^e des chefs militaires égyptiens; 3^e des tables et des buffets couverts de *chaines d'or*, des *peaux de panthère*, des sachets renfermant de *l'or en poudre*, des troncs de bois d'*ébène*, des *dents d'éléphant*, des *plumes d'autruche*, des faisceaux d'*arcs* et de *flèches*, des *meubles précieux*, et toutes sortes de butin pris sur l'ennemi ou imposé par la conquête; 4^e à la suite de ces richesses, marchent quelques *Bischaris* prisonniers, hommes et femmes, l'une de celles-ci portant deux enfants sur ses épaules et dans une espèce de couffe; suivent des individus conduisant au Roi des *animaux vivants*, les plus curieux de l'intérieur de l'Afrique, le *lion*, des *panthères*, l'*autruche*, des *singes* et la *girafe*, parfaitement dessinée, etc., etc. On reconnaîtra là, j'espère, la campagne de Sésostris contre les Éthiopiens, lesquels il força, selon Diodore de Sicile, de payer à l'Égypte un tribut annuel en *or*, en *ébène* et en *dents d'éléphant*, φοροὺς τελεῖν, ἔθενον καὶ γευτὸν καὶ τὸν ἐλεφάντων τοὺς ὕδοντας (liv. 1, § LV).

Les autres sculptures du spéos sont toutes religieuses. Ce monument était consacré au grand dieu Amon-Ra et à sa forme secondaire Chnouphis. Le premier de ces dieux déclare plusieurs fois, dans ses légendes, avoir donné toutes les mers et toutes les terres existantes à son fils chéri « le » Seigneur du monde, Soleil gardien de justice, (○ 1 ॥ →) » Rhamsès (II) ». Dans le sanctuaire, ce Pharaon est représenté suçant le lait des déesses Anouké et Isis. « Moi qui suis ta mère, la Dame d'Éléphantine, dit la première, je te reçois sur mes genoux, et te présente mon sein pour que tu y prennes ta nourriture, ô Rhamsès! » « Et moi, ta mère Isis, dit l'autre, moi, la Dame de Nubie, je t'accorde les périodes des panégyries (celles de trente ans) que tu suces avec mon lait, et qui s'écouleront en une vie pure. » J'ai fait copier ces deux tableaux, ainsi que plusieurs autres, parmi lesquels deux bas-reliefs montrant le Pharaon vainqueur des peuples du *Midi* et des peuples du *Nord*. Il ne

faut pas oublier que les Egyptiens appelaient les Syriens, les Assyriens, les Ioniens et les Grecs *peuples septentrionaux*.

Je dis adieu à ce monument de Béit-Oually avec quelque peine, car c'était le dernier de la belle époque et d'une bonne sculpture, que je dusse rencontrer entre Kalabschi et Thèbes.

Le 31, au coucher du soleil, nous étions à *Kardâssi* ou *Kortha*, où j'allai visiter les restes d'un petit temple d'*Isis*, dénué de sculpture, à l'exception d'un bas-relief sur un fût de colonne. J'avais vu, deux heures auparavant, les temples de *Tafah* (l'ancienne *Taphis*), également sans sculptures ni inscriptions hiéroglyphiques. Mais on juge facilement, à leur genre d'architecture, qu'ils appartiennent au temps de la domination romaine.

Le 1^{er} février, nous vimes venir à nous une cange avec pavillon autrichien : c'était du nouveau pour nous, et les conjectures de marcher. Cependant, la barque avançait aussi vers nous, et je reconnus sur la proue M. Acerbi, consul général d'Autriche en Egypte, qui m'appelait et nous saluait de la main. Nous arrêtâmes nos barques et passâmes quelques heures à causer de nos travaux avec cet excellent homme, publiciste et littérateur distingué, qui nous avait traités d'une manière si aimable et généreuse pendant notre séjour à Alexandrie. Nous nous séparâmes, lui pour remonter jusqu'à la seconde cataracte, et moi pour rentrer en Egypte, avec promesse de nous rejoindre à Thèbes, qui est le Paris de l'Egypte et le rendez-vous des voyageurs, n'en déplaise à la grosse ville du Caire et à la triste Alexandrie.

Vers deux heures après midi, nous étions à *Déboud* ou *Déboudé*. Nous étant rendus au temple en passant sous les trois petits propylons sans sculpture, je trouvai qu'il avait été bâti, en grande partie, par un roi éthiopien nommé *Atharramon*, et qui doit être le prédecesseur ou le successeur immédiat de l'*Ergamènes* de Dakké. Le temple, dédié

à Amon-Ra, seigneur de *Tébôt* (Déboud), et à Hathor, et subsidiairement à Osiris et à Isis, a été continué, mais non achevé, sous les empereurs Auguste et Tibère. Dans le sanctuaire, encore non sculpté, gisent les débris d'un mauvais naos monolithique, en granit rose, du temps des Ptolémées.

Notre travail étant terminé, nous rentrâmes dans nos barques, pressés de partir et de profiter du reste de la journée pour arriver à Philæ, rentrer ainsi en Égypte, et dire adieu à cette pauvre Nubie, dont la sécheresse avait déjà lassé tous mes compagnons de voyage. D'ailleurs, en remettant le pied en Égypte, nous pouvions espérer de manger du pain un peu plus supportable que les maigres galettes azymes dont nous régalaient journellement notre boulanger en chef, tout à fait à la hauteur du gargotier arabe qu'on nous donna au Caire comme un cuisinier cordon bleu.

C'est à neuf heures du soir que nous remimes le pied sur terre égyptienne, en abordant à l'île de Philæ, rendant grâces à ses divinités Osiris, Isis et Horus, de ce que la famine ne nous avait pas dévorés entre les deux cataractes.

Nous avons séjourné dans l'île sainte jusque au 7 février, terminant les travaux commencés au mois de décembre, et recueillant tous les tableaux mythologiques relatifs à l'histoire et aux attributions d'Isis et d'Osiris, les dieux principaux de Philæ, bas-reliefs qui s'y trouvent en fort grand nombre. Je me contenterai donc de donner ici les époques des principaux édifices de cette île.

Le petit temple du sud a été dédié à Hathor, et construit par le Pharaon Nectanébo, le dernier des Rois de race égyptienne, détrôné par la seconde invasion des Perses. La grande galerie, ou portique couvert, qui, de ce joli petit édifice, conduit au grand temple, est de l'époque des empereurs; ce qu'il y a de sculpté l'a été sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Claude.

Le premier pylône est du temps de Ptolémée-Philométor,

qui a encastré dans son pylône un propylon dédié à Isis par le Pharaon Nectanébo, et l'existence de ce propylon prouve qu'avant le *grand temple d'Isis* actuel il en existait déjà un autre sur le même emplacement, lequel aura été détruit par les Perses de Darius-Ochus. Cela explique les débris de sculptures plus anciennes employés dans la bâtie des colonnes du pronaos actuel du grand temple.

C'est Ptolémée-Philadelphe qui a construit le sanctuaire et les salles adjacentes de ce monument. Le pronaos est d'Évergète II, et le second pylône de Ptolémée-Philométor. Les sculptures et bas-reliefs extérieurs de tout l'édifice ont été exécutés sous Auguste et Tibère.

Entre les deux pylônes du grand temple d'Isis, il existe à droite et à gauche deux beaux édifices d'un genre particulier. Celui de gauche est un temple périptère, dédié à Hathor et à la délivrance d'Isis qui vient d'enfanter Horus. La plus ancienne partie de ce temple est de Ptolémée-Épiphane ou de son fils Évergète II. Les bas-reliefs extérieurs sont du règne d'Auguste et de Tibère. C'est Évergète II qui se donne les honneurs de la construction de ce temple, dans les longues dédicaces de la frise extérieure.

Le même roi s'est aussi emparé, par une inscription semblable, de l'édifice de droite qui, presque tout entier, est de son frère Philométor, à l'exception d'une salle sculptée sous Tibère.

J'ai donné une journée presque entière à une petite île voisine de Philæ, l'île de *Béghé*, où la Commission d'Égypte indiquait le reste d'un petit édifice égyptien. J'y ai, en effet, trouvé quelques colonnes d'un tout petit temple de très mauvais travail et de l'époque de Philométor. Mais des inscriptions m'apprirent que j'étais dans l'île de *Snêm*,  nom de localité que j'avais rencontré souvent, depuis Ômbos jusques à Dakké, dans les légendes des dieux, et surtout dans celles du dieu Chnouphis et de la déesse Hathor. C'était là un des lieux les plus saints de l'Égypte, et une

île sacrée, but de pèlerinage longtemps avant sa voisine l'île de Philæ, qui se nommait *Manlak*  en langue égyptienne. C'est de là qu'est venu le copte *Pilach*, , l'arabe *Bilaq*, et le grec *Philai*, sans que, dans tout cela, il soit le moins du monde question du *fil* (l'éléphant) de Jomard.

Le temple de Snèm (Béghé) était en effet dédié à Chnouphis et à la déesse Hathor, et le monument actuel était encore la deuxième édition d'un temple bien plus ancien et plus étendu, bâti sous le règne du pharaon Aménophis II, successeur de Moëris. J'ai retrouvé les débris de ce temple, et les restes d'une statue colossale du même Pharaon, qui décorait un des pylônes de l'ancien édifice. J'ai recueilli dans cette île, en courant ses rochers de granit rose, une vingtaine d'inscriptions, toutes des temps pharaoniques, attestant des visites et des actes d'adoration faits dans l'île sainte de *Snèm* par des grands personnages de la vieille Égypte, et entre autres : 1^o un proscynème d'un *Basilicogrammate commandant les troupes*, sous le Pharaon Aménophis III (Memnon), grammate nommé *Aménémôph*; 2^o une inscription attestant le *pèlerinage d'un grand-prêtre d'Ammon*, prince de la famille des Rhamsès; 3^o celui d'un prince éthiopien nommé *Mémosis*, sous le Pharaon Aménophis III; 4^o celui du prince éthiopien *Méssi*, sous Rhamsès le Grand; 5^o celui d'un *grand-prêtre d'Anouké*, nommé *Amenôthph*; 6^o un proscynème conçu en ces termes : « Je suis venu vers vous, moi votre serviteur, vous tous, grands Dieux, qui résidez dans Snèm ! accordez-moi tous les bienfaits qui sont en vos mains (*à moi*) l'intendant des terres du Roi Seigneur du monde Aménophis (III). — Amosis. » Cet Amosis est représenté à côté de l'inscription, levant ses mains en attitude d'adoration; 7^o enfin, vers le haut d'une montagne de grands rochers de granit, j'ai copié une belle inscription attestant que l'an XXX, l'an XXXIV et l'an XXXIX du règne de Rhamsès le Grand (Sesostris),

un des princes ses enfants a assisté à la *panégyrie de Snèm*, et l'a célébrée par des sacrifices. Je ne parle point de plusieurs inscriptions purement onomastiques, et de quelques autres qui, ne contenant que les légendes royales, sculptées en grand, des Pharaons Psammétichus I^{er}, Psammétichus II, Apriès et Amasis, semblent avoir eu pour motif de rappeler soit le passage de ces Pharaons dans l'île de *Snèm*, soit même de grands travaux d'exploitation dans les montagnes granitiques de cette île, où le granit est de toute beauté.

Avant de quitter Philæ, j'allai, avec MM. Duchesne, L'hôte, Lehoux et Bertin, faire *une partie de plaisir* à la cataracte, où nous emportâmes un bon gigot et une salade que nous mangeâmes assis à l'ombre d'un *santh* (mimosa fort épineux), le seul arbre du lieu, en face des brisants du Nil, dont le bruissement me rappela nos torrents des Alpes. Au retour, je me fis débarquer en face de Philæ, sur la rive droite du fleuve, pour aller à la chasse des inscriptions dans les rochers de granit qui la couvrent, et du nombre desquels est ce roc taillé en forme de trône, que notre ami Letronne a cru pouvoir être l'*Abaton* nommé dans les inscriptions grecques de l'obélisque de Philæ. Ce n'est cependant qu'un rocher comme un autre, avec cette différence qu'il est chargé d'inscriptions fort curieuses, mais qui n'ont aucun rapport avec les dieux de Philæ. Les plus remarquables de ces inscriptions sont les suivantes :

1^o Une stèle sculptée sur le roc, mais à demi effacée, monument qui rappelle une victoire remportée sur les Libyens par le Pharaon *Thouthmosis IV*, l'an VII de son règne, le 8 du mois de Phaménôth ;

2^o Une stèle de son successeur Aménophis III (Memnon), assez bien conservée, de quatorze lignes, rappelant que ce Pharaon, venant de soumettre les Éthiopiens, l'an V de son règne, a passé dans ce lieu et y a tenu une panégyrie (assemblée religieuse) ;

3^e Un proscynème à Néith et à Mandou, pour le salut du roi Mandouóthph (Smendès), de la XXI^e dynastie;

4^e Un proscynème à Horammon, Saté et Mandou, pour le salut du roi Néphéróthph (Néphérites), de la XXIX^e dynastie.

Je ne parle point d'une foule de proscynèmes de simples particuliers, à Chnouphis et à Saté, les grandes divinités de la cataracte.

Les rochers sur la route de Philæ à Syène, et que j'ai explorés le 7 février, en portent aussi un très grand nombre, adressés aux mêmes divinités. J'y ai aussi copié des inscriptions et des sculptures représentant des princes éthiopiens rendant hommage à Rhamsès le Grand, ou à son grand-père Athothéï (Mandouéï); ce sont les mêmes dont j'ai trouvé de semblables monuments en Nubie.

Je rentrai enfin à Syène (Osouan), que j'avais quittée en décembre. En attendant que nos bagages arrivassent de Philæ à dos de chameau, et qu'on disposât notre nouvelle escadre égyptienne (car nous avons laissé les barques nubiennes à la cataracte, qu'elles ne peuvent franchir), je revis les débris du temple de Syène, consacré à Chnouphis et à Saté, sous l'empereur Nerva. C'est un monument de l'extrême décadence de l'art en Égypte; il m'a intéressé toutefois, 1^o parce que c'est le seul qui porte la légende hiéroglyphique de Nerva; 2^o parce qu'il m'a fait connaître le nom hiéroglyphique-phonétique de Syène, ⌈ ⌋ Souan, qui est le nom copte Souan covau, et l'origine du Syéné des Grecs et de l'اسوان Osouan des Arabes; 3^o enfin, parce que le nom symbolique de cette même ville ⌈ ⌋, représentant un aplomb d'architecte ou de maçon, fait, sans aucun doute, allusion à l'antique position de Syène sous le tropique du cancer, et à ce fameux puits dans lequel les rayons du soleil tombaient d'aplomb le jour du solstice d'été: les auteurs grecs sont pleins de cette tradition, qui a pu, en effet, être

fondée sur un fait réel, mais à une époque infiniment reculée.

J'ai couru, en bateau, les rochers de granit des environs de Syène, en remontant vers la cataracte. J'y ai trouvé l'hommage d'un prince éthiopien à Aménophis III et à la reine Taïa, sa femme; un acte d'adoration à Chnouphis, le dieu local, pour le salut de Rhamsès le Grand, de ses filles *Isénofré*, *Bathianthi*, et de leurs frères *Scha-hem-kamé* et *Mérenphtha*; le prince éthiopien *Mémosis* (le même dont j'avais déjà recueilli une inscription dans l'île de Snèm), agenouillé et adorant le prénom du roi Aménophis III; enfin plusieurs proscynèmes de simples particuliers ou de fonctionnaires publics, aux divinités de Syène et de la cataracte, Chnouphis, Saté, et Anouké.

Je visitai pour la seconde fois l'île d'*Éléphantine* qui, tout entière, formerait à peine un parc convenable pour un bon bourgeois de Paris, mais dont certains chronologistes modernes ont voulu toutefois faire un *royaume*, pour se débarrasser de la vieille dynastie égyptienne des *Éléphantins*. Les deux temples ont été récemment détruits, pour bâtir une caserne et des magasins à Syène : ainsi a disparu le petit temple dédié à Chnouphis par le Pharaon Aménophis III. Je n'ai retrouvé debout que les deux montants de porte en granit, ayant appartenu à un autre temple de Chnouphis, de Saté et d'Anouké, dédié sous Alexandre, fils d'Alexandre le Grand. Mais un mauvais mur de quai, de construction romaine, m'a offert les débris, entremêlés et mutilés, de plusieurs des plus anciens édifices d'*Éléphantine*, construits sous les rois Moëris (Thouthmosis III), Athotis et Rhamsès le Grand. Dans les restes d'une chambre qui termine l'escalier du quai égyptien, j'ai copié plusieurs proscynèmes hiéroglyphiques assez curieux, et l'inscription d'une stèle mutilée du Pharaon Athothis (*feu Mandouéi*).

Étant allé rejoindre mon escadre, et n'ayant plus rien à voir ni à faire sur l'ancienne *limite de l'empire romain*, je

dis adieu aux rochers granitiques de Syène et d'Éléphantine, et nous nous dirigeâmes sur *Ombos*, où le vent a juré de nous empêcher d'arriver, puisque, au moment où j'écris cette ligne, nous sommes au 12 février. Il est sept heures du matin, et le Nil mugit à quatre pouces de distance du lit sur lequel je suis assis.

Ombos, le 14 février, à 2 heures.

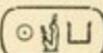
Je suis enfin arrivé avant-hier à *Ombos* vers le milieu du jour. Nous avons repris nos travaux du mois de décembre, et, à cette heure-ci, ils sont terminés. Tout est encore ici de l'époque grecque. Le grand temple est cependant d'une très belle architecture et d'un grand effet. Il a été commencé par Épiphane, continué sous Philométor et Évergète II : quelques bas-reliefs sont même du temps de Cléopâtre-Coccé et de Soter II. Ce grand édifice, dont les ruines ont un aspect très imposant, était consacré à deux Triades qui se partagent le temple, divisé, en effet, longitudinalement, en deux parties bien distinctes, l'axe passant presque toujours dans des massifs de la construction. Sévek-Ra (la forme primordiale de Saturne, Kronos) à tête de crocodile, Hathor (Vénus), et leur fils Khons-Hor, forment la première Triade. La seconde se compose d'Aroéri, de la déesse Tsonénofré et de leur fils Pnevtho. Ce sont les dieux seigneurs d'  *Ombos*, et le crocodile que portent les médailles romaines du nome Ombite est l'animal sacré du dieu principal, Sévek-Ra.

La femme de Philométor, Cléopâtre, porte, dans les dédicaces et dans ses cartouches sculptés sur la corniche du pronaos, le surnom de          , qui ne peut être que le grec Tryphaene ou Dropion, mais la première lecture est plus probable. Il est répété trente fois, et il est impossible de s'y tromper.

Le petit temple d'*Ombos* était, comme l'un de ceux de

Philæ, et le temple d'Hermonthis, un  Eïmisi ou Mammisi, c'est-à-dire un édifice sacré, figurant le *lieu de la naissance* du jeune dieu de la Triade locale, c'est-à-dire une image terrestre du lieu où les déesses Hathor et Tsoné-nofré avaient enfanté leurs fils Khons-Hor et Pnevtho, les deux fils des deux Triades d'Ombos.

C'est en me glissant à travers les pierres éboulées de ce petit monument, et en visitant une à une toutes celles qui bientôt seront englouties par le Nil, lequel, ayant sapé les fondations, a déjà détruit la plus grande partie du monument, que j'ai trouvé des blocs ayant appartenu à une construction bien plus ancienne, c'est-à-dire à un temple dédié par le roi Thouthmosis III (Moëris) au dieu Sévek-Ra, et avec les débris duquel on avait construit une partie de l'*Eïmisi*, sous Évergète II, Coccé et Soter II.

Le grand temple d'Ombos n'est donc encore qu'une seconde édition, et c'est au plus ancien temple de Sévek-Ra (Saturne) qu'appartenaient les jambages d'un tout petit propylon, encastré aujourd'hui sur la face extérieure de l'enceinte en brique qui environne les temples du côté du sud-est. Les sculptures en sont du temps de Thouthmosis III, et le nom hiéroglyphique de ce *propylon*, inscrit au bas des deux jambages, était *Porte* (ou propylon) de la reine Amensé, conduisant au temple de Sévek-Ra (Saturne). Tu n'as point oublié que ce Roi-Reine  est Amensé, mère de Moëris. Le grand propylon voisin du Nil est de l'époque de Philométor, et conduisait au petit temple actuel.

Le vent souffle toujours avec autant de violence. S'il cesse dans la nuit, nous en profiterons pour aller à Ghébel-Sel-séléh, où nous attend une belle moisson des temps pharaoniques. Je ne clos donc ma lettre que conditionnellement.

Toujours Ombos, le 15. Vent d'enfer!

Rappelle-moi au souvenir de tous ceux qui ne m'ont pas oublié; de ce nombre sont certainement les châtelains du Panthéon. Dis à M. de Saint-Prix que j'ai observé en Égypte des méthodes de procédure toutes particulières et sans exemples, depuis le premier législateur égyptien Menévis jusqu'à Barthole et Cujas.

Mille amitiés à *Carlotto* et à tous les habitués des jeudis dans les régions supérieures¹, y compris nommément le *papa Giulio*, qui aura ses cravaches de rhinocéros ou d'hippopotame, et M. de Féruccac des pierres et quelques coquillages.

Je me réjouis d'avance en pensant que je trouverai peut-être à Thèbes un nouveau courrier. J'y serai à la fin du mois. — Adieu donc, mon bien cher ami. — Je trouve tes lettres un peu courtes. Souviens-toi que je suis à mille lieues de toi et que les plus petits cancans y ont un sel mirifique et réjouissant. Les soirées sont si longues! Toujours fumer ou jouer à la bouillotte, — on s'en lasse, et j'aurais tant de plaisir à repasser les petits paquets de Paris! Tu me trouveras exigeant, mais j'en ai le droit, après la petite lettre de vingt-sept pages que je viens de t'écrire et que je clos au plus vite, de peur que tu ne dises que les plus grands bavards du monde sont les gens qui reviennent de la seconde cataracte.

Adieu donc, je t'embrasse ainsi que tous les tiens. A toi de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

Comme les courriers que nous envoyons au Caire *vont à pied* et que le vent ne les empêche pas de marcher, nous

1. C'est-à-dire dans les salons du baron de Féruccac, où les personnes de toutes les nationalités « se trouvaient chez elles », comme jadis chez Millin de Grandmaison et chez l'orientaliste Louis-Mathieu Langlès.

faisons partir celui qui m'a apporté tes lettres ce soir même ou demain avant le jour. — Mille amitiés à M. Letronne. Dis-lui que le listel sur lequel est gravé l'inscription d'Ombos était *doré*, et que les lettres ont conservé une couleur rouge vif encore très visible. Je n'ai pu vérifier son SÉRAPIS à Tafah, la pierre qui devait le porter n'existant plus.

Thèbes, le 12 mars 1829.

Une occasion se présente, mon bien cher ami, pour te donner de mes nouvelles¹. Je suis ici en très bonne santé, ainsi que toute la caravane, depuis le 8 courant au matin, ayant ainsi terminé à mon grand profit et contentement le voyage de Nubie et de la haute Thébaïde. Nous demeurons encore dans nos barques, pour exploiter plus facilement le palais de Louqsor, au pied duquel nous sommes amarrés. J'ai revu ses beaux obélisques. Pourquoi s'amuser à emporter celui d'Alexandrie, quand on pourrait avoir un de ceux-ci pour la modique dépense de 400.000 francs au plus? Le ministre qui dresserait un de ces admirables monolithes sur une des places de Paris s'immortaliserait à peu de frais.

Dans quelques jours, nous irons nous fixer à Kourna, dans une maison assez commode, et de là nous courrons la plaine de Thèbes tout à notre aise. Je t'écrirai plus au long dans

1. Ce fut le consul-général Acerbi qui, revenant de la Nubie, se chargea de cette lettre. Pendant trois longs jours, il n'avait pu se séparer de Champollion et l'obligation du départ lui avait causé une vive peine; pourtant, peu de temps après, le consul Pedemonte priaît « l'Égyptien » de ne plus penser à Acerbi! C'est que celui-ci, en revenant du cap Nord, en 1799, avait passé des mois entiers au château de William Banks, son ami et protecteur. L'Anglais, ayant appris quelle affection Acerbi avait conçue pour Champollion, lui avait écrit, d'une manière impérative, de choisir entre Banks et Champollion.

peu de jours; contente-toi de ce peu de lignes. Tout va bien, — je vous embrasse tous de cœur,



Biban-el-Molouk, 25 mars 1829.

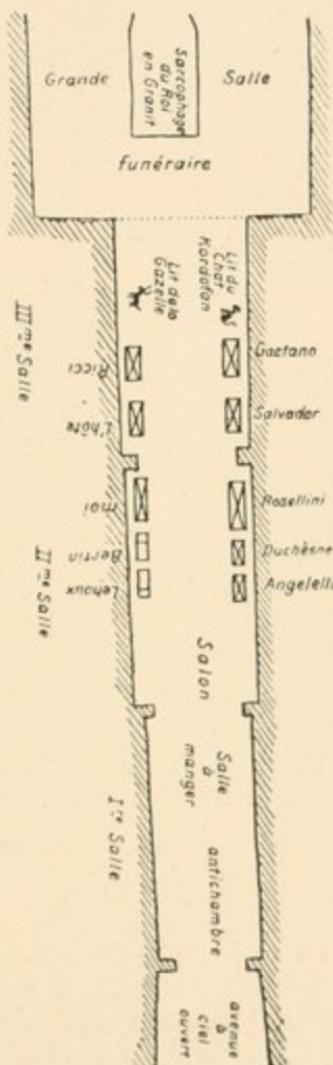
Tu auras sans doute reçu, mon bien cher ami, un mot écrit en courant, du 11 mars ou environ, que le consul général d'Autriche, M. Acerbi, quittant la ville royale, m'a promis d'expédier d'Alexandrie par le premier bâtiment partant pour l'Europe. J'annonçais notre arrivée, en très bonne santé (tous tant que nous sommes), à *Thèbes*, où nous rentrâmes le 8 mars au matin, après avoir heureusement terminé notre voyage de Nubie et de la haute Thébaïde. Nos barques furent amarrées au pied des colonnades du palais de *Louqsor*, que nous avons étudié et exploité jusques au 23 du mois courant. Je tenais à profiter de nos barques pour notre travail de *Louqsor*, parce que ce magnifique palais, le plus profané de tous les monuments de l'Égypte, obstrué par des cahutes de fellah qui masquent et défigurent ses beaux portiques, sans parler de la chétive maison d'un Bimbachi juchée sur la plate-forme violemment percée à coups de pic, pour donner passage aux balayures du Ture, qui sont dirigées sur un superbe sanctuaire sculpté sous le règne du fils d'Alexandre le Grand, ce magnifique palais, dis-je, ne nous offrait aucun local commode ni assez propre pour y établir notre ménage. Il a donc fallu garder notre māasch, la dahabiéh et les petites barques, jusques au moment où nos travaux de *Louqsor* ont été terminés.

Nous passâmes sur la rive gauche le 23, et, après avoir envoyé notre gros bagage à une maison de *Kourna*, que nous a laissée un très brave et excellent homme nommé Piccinini, agent de M. d'Anastazy à Thèbes, nous avons tous pris la route de la vallée de *Biban-el-Molouk*, où sont

les tombeaux des rois de la XVIII^e et de la XIX^e Dynastie. Cette vallée étant étroite, pierreuse, circonscrite par des montagnes assez élevées et dénudées de toute espèce de végétation, la chaleur doit y être insupportable aux mois de mai, juin et juillet; il importait donc d'exploiter cette riche et inépuisable mine à une époque où l'atmosphère, quoique déjà fort échauffée, est cependant encore supportable. Notre caravane, composée d'ânes et de savants, s'y est donc établie le jour même, et nous occupons le meilleur logement et le plus magnifique qu'il soit possible de trouver en Égypte. C'est le roi Rhamsès (le IV^e de la XIX^e Dynastie) qui nous donne l'hospitalité, car nous habitons tous son magnifique tombeau, le second que l'on rencontre à droite en entrant dans la vallée de Biban-el-Molouk. Cet hypogée, d'une admirable conservation, reçoit assez d'air et assez de lumière pour que nous y soyons logés à merveille. Nous occupons les trois premières salles, qui forment une longueur de soixante-cinq pas; les parois, de quinze à vingt pieds de hauteur, et les plafonds sont tous couverts de sculptures peintes, dont les couleurs conservent presque tout leur éclat. C'est une véritable habitation de prince, à l'inconvénient près de l'enfilade des pièces; le sol est couvert en entier de nattes et de roseaux. Tu en auras une idée par le plan suivant (voir p. 247).

Les deux *caouas* (nos gardes du corps) et les domestiques couchent dans deux tentes dressées à l'entrée du tombeau. Tel est notre établissement dans la *Vallée des Rois*, véritable séjour de la mort, puisqu'on n'y trouve ni un brin d'herbe, ni êtres vivants, à l'exception des chacals et des hyènes qui, l'avant-dernière nuit, ont dévoré, à cent pas de notre *palais*, l'âne qui avait porté mon domestique barabra Mohammed, pendant le temps que l'ânier passait agréablement sa nuit de Ramadhan dans notre cuisine, qui est établie dans un tombeau royal totalement ruiné. J'ai cru que tous ces détails amuseraient la famille.

Un courrier que j'ai reçu à Thèbes m'a apporté ta lettre



du 20 décembre.... J'espère que la santé de notre vénérable M. Dacier se sera soutenue, et que mes vœux, partis

de la deuxième cataracte le 1^{er} janvier dernier, seront exaucés pour l'année courante et à [].

L'annonce de la commission archéologique pour la Morée, donnée à Dubois¹, m'a causé une vive satisfaction; je sais que c'était là un des vœux qu'il formait depuis longtemps. J'espère qu'il sera déjà parti: j'attends donc, pour lui écrire, de savoir s'il est de Paris ou d'Athènes. Je désire qu'il soit déjà sous les colonnades, — ou dans l'Altis d'Olympie à la tête de quatre cents piocheurs, ce qui serait encore mieux. — A propos de *pioche*, je te dirai que j'ai fait commencer des fouilles à *Karnac* et à *Kourna*. Je suis déjà possesseur de dix-huit momies de tout genre et de toute espèce, mais je n'emporterai que les plus remarquables, et surtout des momies gréco-égyptiennes, portant à la fois des inscriptions grecques et des légendes démotiques et hiératiques. J'en ai plusieurs de ce genre, et quelques momies d'enfant intactes, ce qui est rare jusques à présent. Tous les bronzes qui proviennent de mes fouilles de *Karnac*, et tirés des maisons mêmes de la vieille Thèbes, à quinze ou vingt pieds au-dessous du niveau actuel de la plaine, sont dans un état d'oxydation complet, ce qui ne permet pas d'en tirer parti. J'ai mis à la tête de mes excavations sur la rive orientale l'ancien chef fouilleur de M. Drovetti, le nommé *Temsahh* (le crocodile)², qui me parait un homme adroit et qui ne manque pas de me donner de grandes espérances. J'y compte peu, parce qu'il faudrait travailler en grand, et que

1. Cette expédition était partie en février 1829.

2. *Timsah* vivait encore en 1863, et il montrait avec une certaine vanité le certificat qu'il avait reçu de Champollion: ses fils et petits-fils ont été longtemps à la solde du Service des Antiquités, et sa famille est encore aujourd'hui l'une des plus riches du bourg de *Karnak*. Champollion avait donné un certificat analogue à *Aouéda*, son chef-fouilleur sur la rive gauche. Tous deux, grâce aux démarches du consul général Mimaut, successeur de Drovetti, furent déclarés protégés français, ce qui les mit, eux et leurs femmes, à l'abri des vexations et des corvées exigées des fellahs par les percepteurs turcs et arabes.

mes moyens ne suffisent pas. Il serait bon que j'eusse déjà les fonds supplémentaires que j'ai demandés. Le temps vole, et je recevrai probablement une réponse définitive au moment où il me faudra partir de Thèbes, le seul endroit où on puisse à coup sûr trouver de grandes et belles choses..... Si je porte quelque bonne chose, ce sera un hasard d'un côté, et de l'autre une pure générosité de ma part, puisque je ne suis pas obligé d'apporter une collection d'antiquités au Louvre, — les fonds demandés pour cela ayant été refusés *très sciemment*. Je tâcherai cependant de donner un peu d'activité à mes fouilles dans les mois de juin, juillet et août, époque à laquelle je serai fixé sur les lieux, soit à Karnac, soit à Kourna. J'ai quarante hommes en train, et je verrai si les produits compensent à peu près les dépenses, et si mon budget pourra les supporter. J'ai aussi trente-six hommes qui fouillent à Kourna de compte à demi avec Rosellini. Il est évident que je ne puis songer à emporter ce qui manque justement au Musée royal, de grosses pièces, parce que le transport seul jusques à Alexandrie épouserait mes finances.

Je reviens encore à l'idée que, si le gouvernement veut un obélisque à Paris, il est de l'honneur national d'avoir un de ceux de Louqsor (celui de droite en entrant), monolithe de la plus grande beauté et de soixante-dix pieds de hauteur, monument de Sésostris, d'un travail exquis et d'une étonnante conservation. Insiste pour cela, et trouve un ministre qui veuille immortaliser son nom en ornant Paris d'une telle merveille : 300.000 francs feraient l'affaire. Qu'on y pense sérieusement. Si on veut l'entreprendre, qu'on envoie sur les lieux un architecte ou mécanicien *pratique* (mais *pas de savant !*), les poches pleines d'argent, et l'obélisque marchera. La main d'œuvre ici ne coûte rien. Mes fourmilleurs — travail infernal — reçoivent 20 paras (3 sols et 3 liards), et je les paye magnifiquement : ils se nourrissent sur leur traitement.

Le pauvre Dr Young est donc incorrigible ? Pourquoi re-

muer une vieille affaire déjà momifiée ? Remercie M. Arago des lances qu'il a si vaillamment brisées¹ pour l'honneur de l'*alphabet franco-pharaonique*. Le Breton a beau faire, — *il nous restera* : et toute la *vieille* Angleterre apprendra de la *jeune* France à épeler les hiéroglyphes par une tout autre méthode que « celle de Lancaster² ». Du reste, le Docteur discute encore sur l'alphabet, et moi, jeté depuis six mois au milieu des monuments de l'Égypte, je suis effrayé de ce que j'y *lis* plus couramment encore que je n'osais l'imaginer. J'ai des résultats (*ceci entre nous !*) extrêmement embarrassants sous une foule de rapports et qu'il faudra tenir sous le boisseau; mon attente n'a point été trompée, et beaucoup de choses que je soupçonnais vaguement ont pris ici un corps et une certitude incontestable.

Cela dit, je reprendrai le fil de mon itinéraire et la notice des monuments depuis *Ombos*, d'où est datée ma dernière lettre un peu détaillée.

Partis d'*Ombos* le 17 février, nous n'arrivâmes, à cause de l'impéritie du réis de notre grande barque et de la mollesse de nos rameurs, que le 18 au soir à *Ghébel-Selséléh* (*Silsilis*), vastes carrières où je me promettais une ample récolte. Mon espoir fut pleinement réalisé, et les cinq jours que nous y avons passés ont été bien employés.

1. En présence de plusieurs académiciens, entre autres Jomard et Raoul Rochette, Arago avait reçu une lettre de Thomas Young, qui, une fois de plus, lui reprochait bien amèrement de faire trop grand cas des découvertes de « l'Égyptien ». Des débats passionnés pour et contre le système éclatèrent : toutefois, au moment où Champollion-Figeac survint, « personne ne savait plus contredire le grand défenseur ».

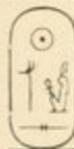
2. Pendant longtemps Thomas Young, Edme Jomard et Champollion s'étaient généreusement voués à l'amélioration de l'*enseignement populaire* d'après le système de l'*enseignement mutuel* de Joseph Lancaster (« *Monitorial system* »). Jomard, pensant au grand succès qu'avait eu Herbault, avec une méthode analogue, soixante ans auparavant, y voyait plutôt un *système français*; Champollion, plus indépendant dans ses principes, soutint toujours l'*origine indienne* de l'*enseignement mutuel*.

Les deux rives du Nil, resserré par des montagnes d'un très beau grès, ont été exploitées par les anciens Égyptiens, et le voyageur est effrayé s'il considère, en parcourant les carrières, l'immense quantité de pierres qu'on a dû en tirer pour produire les galeries à ciel ouvert et les vastes espaces excavés qu'il se lasse de parcourir. C'est sur la rive gauche qu'on trouve les monuments les plus remarquables.

On rencontre d'abord, en venant du côté de Syène, trois chapelles taillées dans le roc et presque contiguës. Toutes trois appartiennent à la belle époque pharaonique, et se ressemblent soit pour le plan et la distribution, soit pour toute la décoration intérieure et extérieure; toutes s'ouvrent par deux colonnes formées de boutons de lotus tronqués.

La première de ces chapelles (la plus au sud) a été creusée dans le roc sous le règne du Pharaon Ousiréï de la XVIII^e Dynastie; elle est détruite en très grande partie. Deux bas-reliefs seuls sont encore visibles, et ne présentent d'intérêt que sous le rapport du travail, qui a toute la finesse et toute l'élegance de l'époque.

La seconde chapelle date du règne suivant, celui de Rhamsès II. Les tableaux qui décorent les parois de droite et de gauche nous font connaître sous quel vocable ce petit édifice avait été dédié par le Pharaon. Il y est représenté adorant d'abord la Triade thébaine, les plus grandes des divinités de l'Égypte, Amon-Ra, Mouth, et Khons, celles qu'on invoquait dans tous les temples, parce qu'elles étaient le type de toutes les autres. Plus loin, il offre le vin au dieu Phré, à Phtha, seigneur de justice, et au dieu Nil, nommé, dans l'inscription hiéroglyphique, *Hapi-môou*, le père vivifiant de tout ce qui existe. C'est à cette dernière divinité que la chapelle de Rhamsès II, ainsi que les deux autres, furent particulièrement consacrées; cela est constaté par une très longue inscription hiéroglyphique, dont j'ai pris copie, et datée de « l'an IV, le dixième jour de Mésori, sous la majesté de l'Aroéri puissant, ami



» de la vérité et fils du Soleil, Rhamsès, chéri d'Hapimôou, » le père des Dieux ». Ce texte, qui contient les louanges du dieu Nil (ou Hapimôou), l'identifie avec le Nil céleste ~~ଓଓ~~ ~~~~~~~~~ *Nenmôou*, l'eau primordiale, le grand Dieu Nilus, que Cicéron, dans son *Traité sur la nature des Dieux*, donne comme le père des principales divinités de l'Égypte, même d'Amon, ce que j'ai trouvé attesté ailleurs par des inscriptions monumentales. La troisième chapelle appartient au règne du fils de Rhamsès le Grand. Il était naturel que les chapelles de Silsilis fussent dédiées à Hapimôou (Hap-môou, le Nil terrestre), parce que c'est le lieu de l'Égypte où le fleuve est le plus resserré, et qu'il semble y faire une seconde entrée, après avoir brisé les montagnes de grès qui lui fermaient ici le passage, comme il a brisé les rochers de granit de la cataracte pour faire sa première entrée en Égypte.

On trouve, plus au nord de ces chapelles, une suite de tombeaux creusés pour recevoir deux ou trois corps embau-més; tous remontent jusques aux premiers Pharaons de la XVIII^e Dynastie, et quelques-uns appartiennent à des chefs de travaux ou inspecteurs supérieurs des carrières de Silsilis. Nous avons aussi copié des stèles portant des dates du règne de divers Rhamsès de la XVIII^e et de la XIX^e, ainsi qu'une grande inscription de l'an XXII de Sésonchis.

Le plus important des monuments de Silsilis est un grand *spéos*, ou édifice creusé dans la montagne, et plus singulier encore par la variété des époques des bas-reliefs qui le décorent. Cette belle excavation a été commencée sous le roi Horus de la XVIII^e Dynastie. On en voulait faire un temple dédié à Amon-Ra d'abord, et ensuite au dieu Nil, divinité du lieu, et au dieu Sévek (Saturne à tête de crocodile), divinité principale du nome Ombite, auquel appartenait Silsilis. C'est dans cette intention qu'ont été exécutés, sous le règne d'Horus, les sculptures et inscriptions de la porte principale, tous les bas-reliefs du sanctuaire, et quelques-

uns des bas-reliefs qui décorent une longue et belle galerie transversale qui précède ce sanctuaire.

Cette galerie, très étendue, forme un véritable *musée historique*. Une de ses parois est tapissée, dans toute sa longueur, de deux rangées de stèles ou de bas-reliefs sculptés sur le roc, et, pour la plupart, d'époques diverses; des monuments semblables décorent les intervalles des cinq portes qui donnent entrée dans ce curieux *muséum*.

Les plus anciens bas-reliefs, ceux du roi Horus, occupent une portion de la paroi ouest. Le Pharaon y est représenté debout, la hache d'armes sur l'épaule, recevant d'Amon-Ra l'emblème de la vie divine et le don de subjuguer le Nord et de vaincre le Midi. Au-dessous sont des Éthiopiens, les uns renversés, d'autres levant des mains suppliantes devant un chef égyptien, qui leur reproche, dans la légende, d'avoir fermé leur cœur à la prudence et de n'avoir pas écouté lorsqu'on leur disait : « Voici que le lion s'approche de la » terre d'Éthiopie (Kouch) ». Ce lion-là était le roi Horus, qui fit la conquête de l'Éthiopie, et dont le triomphe est retracé sur les bas-reliefs suivants.

Le Roi vainqueur est porté par des chefs militaires sur un riche palanquin, accompagné de flabellifères. Des serviteurs préparent le chemin que le cortège doit parcourir. A la suite du Pharaon viennent des guerriers conduisant des chefs captifs; d'autres soldats, le bouclier sur l'épaule, sont en marche, précédés d'un trompette. Un groupe de fonctionnaires égyptiens, sacerdotaux et civils, reçoit le roi et lui rend des hommages.

La légende hiéroglyphique de ce tableau exprime ce qui suit : « Le Dieu gracieux revient (en Égypte), porté par les chefs de tous les pays (les nomes); son arc est dans sa main comme celui de Mandou, le divin Seigneur de l'Égypte; c'est le Roi directeur des vigilants, qui conduit (captifs) les chefs de la terre de Kouch (l'Éthiopie), race perverse; le



» Roi directeur des mondes, approuvé par Phré, fils du Soleil et de sa race, le serviteur d'Amon, HORUS, le vivificateur. Le nom de Sa Majesté s'est fait connaître dans la terre d'Éthiopie, que le Roi a châtiée conformément aux paroles que lui avait adressées son père Amon. » Ceci est de la *Bible* toute pure.

Un autre bas-relief représente la conduite, par les soldats, des prisonniers du commun en fort grand nombre. Leur légende exprime les paroles suivantes, qu'ils sont censés prononcer dans leur humiliation : « O toi vengeur ! Roi de la terre de Kémé (l'Égypte), Soleil des Niphaiat (les peuples libyens), ton nom est grand dans la terre de Kouch (l'Éthiopie), dont tu as foulé les signes royaux sous tes pieds ! »

Tous les autres bas-reliefs de ce spéos, soit stèles, soit tableaux, appartiennent à diverses époques postérieures, mais qui ne descendant pas plus bas que le troisième Roi de la XIX^e Dynastie. On y remarque, entre autres sujets : 1^o Un tableau représentant une adoration à Amon-Ra, Sévek (le dieu du nome) et Bubastis, par le basilicogrammate chargé de l'exécution du palais du roi Rhamsès-Méiamoun dans la partie occidentale de Thèbes (le palais de Méinet-Habou), le sieur *Phori, homme véridique*;

2^o Trois magnifiques inscriptions en caractères hiéroglyphiques, rappelant que le même fonctionnaire est venu à Silsilis l'an V, au mois de Pachons, du règne de Rhamsès-Méiamoun, faire exploiter les carrières pour la construction du palais de ce Pharaon (le palais de Méinet-Habou);

3^o Un grand bas-relief : le roi Rhamsès-Méiamoun adorant le dieu Ptah et sa compagne Pacht (Bubastis).

Ces monuments démontrent, sans aucun doute, que tout le grès employé dans la construction du palais de Méinet-Habou à Thèbes vient de Silsilis, et que ce grand édifice a été commencé au plus tôt la V^e année du règne de son fondateur.

4^e Une grande stèle, représentant le même Roi adorant les dieux de Silsilis, et dédiée par le basilico-grammate *Honi*, surintendant des bâtiments de Rhamsès-Méiamoun, intendant de tous les palais du Roi existants en Égypte, et chargé de la construction du temple du Soleil bâti à Memphis par ce Pharaon.

Des tableaux d'adoration et plusieurs stèles, plus anciennes que les précédentes, constatent aussi que Rhamsès le Grand (Sésostris) a tiré de Silsilis les matériaux de plusieurs des grands édifices construits sous son règne.

Plusieurs de ces stèles, dédiées soit par des intendants des bâtiments, soit par des princes qui étaient venus en Haute Égypte pour y tenir des panégyries dans les années 30, 34, 37, 40 et 44 de son règne, m'ont fourni des détails curieux sur la famille du conquérant. Une de ces stèles nous apprend que Rhamsès le Grand a eu deux femmes. La première, Nofré-Ari, fut l'épouse de sa jeunesse, celle qui paraît, ainsi que ses enfants, dans les monuments d'Ibsamboul et de la Nubie. La seconde (et dernière jusques à présent) se nommait *Isénofré*. C'était la mère 1^e de la princesse *Bathianti*, qui paraît avoir été sa fille chérie, la benjamine de la vieillesse de Sésostris ; 2^e du prince *Schahemkémé*, celui qui présidait les panégyries dans les dernières années du règne de son père, comme le prouvent trois des grandes stèles de Silsilis. C'est probablement ce fils qui lui succéda en quittant son nom princier et prenant sur les monuments celui de Thmériôthph (le possesseur de la vérité, ou bien celui que la vérité possède) ; c'est le Sésoosis II de Diodore, et le Phéron d'Hérodote. Ce fut aussi, comme son père, un grand constructeur d'édifices, mais dont il ne reste que peu de traces. On trouve dans le spéos de Silsilis : 1^e une petite chapelle dédiée en son honneur par l'intendant des terres du nome Ombite, appelé *Pnahasi* ; 2^e une stèle (date effacée) dédiée par le même Pnahasi, et constatant qu'on a tiré des carrières de Silsilis les pierres qui ont servi à la construction

du palais que ce Roi avait fait éléver à Thèbes, où il n'en reste aucune trace, à ma connaissance du moins. Cette stèle nous apprend que la femme de ce Pharaon se nommait *Isénofré*, comme sa mère, et son fils ainé *Phthamén*.

3^e Une stèle de l'an II, 5^e jour de Mésori, rappelant qu'on a pris à Silsilis les pierres pour la construction du palais du roi Thmériôthph à Thèbes, et pour les additions ou réparations faites au palais de son père, le Rhamesséion, l'édifice qu'on a improprement nommé tombeau d'Osymandyas et Memnonium.

Il existe enfin à Silsilis des stèles semblables relatives à quelques autres Rois de la XVIII^e et de la XIX^e Dynastie. Deux stèles d'Aménophis-Memnon, le père du roi Horus, se voient sur la rive orientale, où se trouvent les carrières les plus étendues. Ces stèles donnent la première date certaine des plus anciennes exploitations de Silsilis. Il est certain qu'après la XIX^e Dynastie, ces carrières ont toujours fourni des matériaux pour la construction des monuments de la Thébaïde. La stèle de Sésonchis I^{er} le prouve. On y parle en effet d'exploitations de l'an XXII du règne de ce prince, destinées à des constructions faites dans la *grande demeure d'Amon* : ce sont celles qui forment le côté droit de la première cour de Karnac, près du second pylône, monument du règne de Sésonchis et des rois Bubastites, ses descendants et ses successeurs. Enfin, il est naturel de croire que les matériaux des temples d'Edfou et d'Esné viennent en grande partie de ces mêmes carrières.

Le 24 février, au matin, nous courions le portique et les colonnades d'*Edfou* (Apollonopolis magna). Ce monument imposant par sa masse porte cependant l'empreinte de la décadence de l'art égyptien sous les Ptolémées, au règne desquels il appartient tout entier. Ce n'est plus la simplicité antique; on y remarque une recherche et une profusion d'ornements bien souvent maladroite, et qui marque la transition entre la noble gravité des monuments pharaoniques

et le papillotage fatigant et de si mauvais goût du temple d'*Esné*, construit du temps des empereurs.

La partie la plus *antique* des décos de grand temple d'*Edfou* (l'intérieur du naos et le côté droit extérieur) remonte seulement au règne de Philopator. On continua les travaux sous Épiphane, dont les légendes couvrent une partie du fût des colonnes et des tableaux intérieurs de la paroi droite du pronaos, qui fut terminé sous Évergète II.

Les sculptures de la frise extérieure et des parois de l'extérieur des murailles du pronaos furent décorées sous Soter II. Sous le même Roi, on sculpta la galerie de droite de la cour en avant du pronaos. La galerie de gauche appartient au règne de Philométor, ainsi que toutes les sculptures des deux massifs du pylône. J'ai trouvé cependant, vers le bas du massif de droite, un mauvais petit bas-relief représentant l'empereur Claude adorant les dieux du temple.

Le mur d'enceinte qui environne le naos est entièrement chargé de sculptures : celles de la face intérieure datent du règne de Cléopâtre-Coccé et de Soter II, de Coccé, de Ptolémée Alexandre I^{er}; celles de la face extérieure sont en grande partie de Ptolémée Alexandre I^{er} et de sa femme la reine Bérénice.

Voilà qui peut donner une idée exacte de l'*antiquité* du grand temple d'*Edfou*. Ce ne sont point ici des conjectures ; ce sont des faits écrits sur cent portions du monument, en caractères de dix pouces, et quelquefois de deux pieds de hauteur.

Ce grand et magnifique édifice était consacré à une Triade composée, 1^o du dieu Har-Hat, la science et la lumière célestes personnifiées, et dont le soleil est l'image dans le monde matériel; les Grecs l'ont identifié à leur Apollon; 2^o de la déesse Hathor, la Vénus égyptienne; 3^o de leur fils Har-Sont-Tho (l'Horus, soutien du monde), qui répond à l'Amour (Eros) des mythologies grecque et romaine.

Les qualifications, les titres et les diverses formes de ces

trois divinités, que nous avons recueillis avec soin, jettent un grand jour sur plusieurs parties importantes du système théogonique égyptien. Il serait trop long ici d'entrer dans de pareils détails.

J'ai fait dessiner aussi une série de quatorze bas-reliefs de l'intérieur du pronaos, représentant le *lever* du dieu Har-Hat, identifié avec le soleil, son *coucher* et ses formes symboliques à chacune des douze heures du jour, avec les noms de ces heures. Ce recueil est du plus grand intérêt pour l'intelligence de la petite portion des mythes égyptiens véritablement relative à l'astronomie.

Le second édifice d'Edfou, dit le *Typhonium*, est un de ces petits temples nommés  *Mammisi* (lieu d'accouchement), que l'on construisait toujours à côté de tous les grands temples où une Triade était adorée. C'était l'image de la demeure céleste où la déesse avait enfanté le troisième personnage de la Triade, qui est toujours figuré sous la forme d'un jeune enfant. Le Mammisi d'Edfou représente en effet l'enfance et l'éducation du jeune *Har-Sont-Tho*, fils d'Har-Hat et d'Hathor, auquel la flatterie a associé Évergète II, représenté aussi comme un enfant et partageant les caresses que les dieux de tous les ordres prodiguent au nouveau-né d'Har-Hat. J'ai fait copier un assez grand nombre de bas-reliefs de ce monument du règne d'Évergète II et de Soter II.

Nos travaux terminés à Edfou, nous allâmes reposer nos yeux, fatigués des mauvais hiéroglyphes et des pitoyables sculptures égyptiennes du temps des Lagides, dans les tombeaux d'*Éléthyia* (*El-Kab*), où nous arrivâmes le samedi 28 février. Nous fûmes accueillis par la *pluie!* qui tomba par torrents, avec tonnerre et éclairs, pendant la nuit du 1^{er} au 2 mars. Ainsi nous pourrons dire, comme le dit Hérodote du Roi Psamménite : « De notre temps il a plu en Haute » Égypte ».

Je parcourus avec empressement l'intérieur de l'enceinte

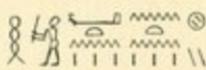
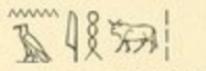
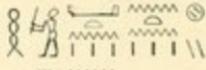
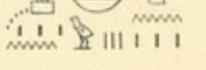
de l'ancienne ville d'Éléthyia, encore subsistante, ainsi que la seconde enceinte qui renfermait les temples et les édifices sacrés. Je n'y trouvai pas une seule colonne debout ; les Barbares ont détruit depuis quelques mois ce qui restait des deux temples intérieurs et le temple entier situé hors de la ville. Il a fallu me contenter d'examiner une à une les pierres oubliées par les dévastateurs, et sur lesquelles il restait quelques sculptures.

J'espérais y trouver quelques débris de légendes, suffisants pour m'éclairer sur l'époque de la construction de ces édifices et sur les divinités auxquelles ils furent consacrés. J'ai été assez heureux dans cette recherche pour me convaincre pleinement que les temples d'Éléthyia, dédiés à Sévek (Saturne) et à Sowan (Lucine), appartenaient à diverses époques pharaoniques ; ceux que la ville renfermait avaient été construits et décorés sous le règne de la reine Amensé, sous celui de son fils Thouthmosis III (Moëris), et sous les pharaons Aménophis-Memnon et Rhamsès le Grand. Les rois Amyrtée et Achoris, deux des derniers princes de race égyptienne, avaient réparé ces antiques édifices et y avaient ajouté quelques constructions nouvelles. Je n'ai rien trouvé à Éléthyia qui rappelle l'époque grecque ou romaine. Le temple à l'extérieur de la ville est dû au règne de Moëris.

Les tombeaux ou hypogées, creusés dans la chaîne Arabique voisine de la ville, remontent pour la plupart à une antiquité encore plus reculée. Le premier que nous avons visité est celui dont la *Commission d'Égypte* a publié les bas-reliefs peints, relatifs aux travaux agricoles, à la pêche et à la navigation. Ce tombeau a été creusé pour la famille d'un hiérogrammate nommé *Phapé*, attaché au collège des prêtres d'Éléthyia (Sowan-Kah). J'ai fait dessiner plusieurs bas-reliefs inédits de ce tombeau, et j'ai pris copie de toutes les légendes des scènes agricoles et autres données, publiées assez négligemment par la *Commission*. Ce tombeau est

d'une très haute antiquité. Un second hypogée, celui d'un *grand-prêtre de la déesse Ilythia ou Éléthyia* (Sowan), la déesse éponyme de la ville de ce nom, porte la date du règne de *Rhamsès-Méiamoun*, premier roi de la XIX^e Dynastie ; il présente une foule de détails de famille et quelques scènes d'agriculture en très mauvais état. J'y ai remarqué, entre autres faits, le foulage ou battage des gerbes de blé par les bœufs, et au-dessus de la scène on lit, en hiéroglyphes presque tous phonétiques, la *chanson* que le conducteur du foulage est censé chanter, car, dans la vieille Égypte, comme dans celle d'aujourd'hui, tout se faisait en chantant, et chaque genre de travail a sa chanson particulière.

Voici celle du battage des grains, sorte d'allocution adressée aux bœufs, et que j'ai retrouvée ensuite, avec de très légères variantes, dans des tombeaux bien plus antiques encore :

	◎ <i>Hi-ténou-néten (sop snav)</i>
	» Battez pour vous (<i>bis</i>),
	<i>Né-éhéou</i>
	» O bœufs,
	◎ <i>Hi-ténou-néten (sop snav)</i>
	» Battez pour vous (<i>bis</i>)
	<i>Hen-oipe-néten</i>
	» Des boisseaux pour vous,
	<i>Hen-oipé-ennéennèv.</i>
	» Des boisseaux pour vos maîtres. »

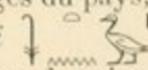
La poésie n'en est pas très brillante; probablement l'air faisait passer la chanson. Du reste, elle est convenable à la circonstance dans laquelle on la chantait, et elle me paraît déjà fort curieuse quand même elle ne ferait que constater l'antiquité du *bis* qui est écrit à la fin de la première et de la troisième ligne. J'aurais voulu en trouver la musique pour l'envoyer à notre vieil ami Musagète¹.

1. Le général de la Salette, à Grenoble, déjà mentionné.

Le tombeau voisin de celui-ci est plus intéressant encore sous le rapport historique. C'était celui d'un nommé *Ahmōsis*, fils de *Obschné*, chef des mariniers, ou plutôt des nautoniers : c'était un grand personnage. J'ai copié dans son hypogée ce qui reste d'une inscription de plus de trente colonnes, dans laquelle ledit Ahmosis adresse la parole à tous les individus présents et futurs, et leur raconte son histoire que voici. Après avoir exposé qu'un de ses ancêtres tenait un rang distingué parmi les serviteurs d'un vieux roi de la XVI^e Dynastie, il nous apprend qu'il est entré lui-même dans la carrière nautique dans les jours du roi *Ahmōsis*



(le dernier de la XVII^e Dynastie légitime) ; qu'il est allé rejoindre le Roi à Tanis ; qu'il a pris part aux guerres de ce temps où il a servi *sur l'eau* ; qu'il a ensuite combattu dans le Midi, où il a fait des prisonniers de sa main ; que, dans les guerres de l'an VI du même Pharaon, il a pris un riche butin sur les ennemis ; qu'il a suivi le roi Ahmosis lorsqu'il est monté par eau en *Éthiopie* pour lui imposer des tributs ; qu'il se distingua dans la guerre qui s'ensuivit ; et qu'enfin il a commandé des bâtiments sous le roi *Thouthmosis I^{er}*. C'est là, sans aucun doute, le tombeau d'un de ces braves qui, sous le Pharaon Ahmosis, ont presque achevé l'expulsion des Pasteurs et délivré l'Égypte des Barbares.

Pour ne pas trop allonger l'article d'Éléthyia, je terminerai par l'indication d'un tombeau presque ruiné. Il m'a fait connaître quatre générations de grands personnages du pays, qui l'ont gouverné sous le titre de *Souten-si*  de *Sowan* (princes d'Éléthyia), durant les règnes des cinq premiers rois de la XVIII^e Dynastie, savoir : Aménôthph I^{er} (Aménoftep), Thouthmosis I^{er}, Thouthmosis II, Amensé, et Thouthmosis III (Mœris), auprès desquels ils tenaient un rang élevé dans leur service personnel, ainsi que dans celui des reines Ahmosis-Ataré, femme d'Amenôthph I^{er}, et Ahmosis, femme de Thouthmosis I^{er}, et de la princesse Ra-

nofré, fille de la reine Amensé et sœur de Mœris. Tous ces personnages royaux sont successivement nommés dans les inscriptions de l'hypogée, et forment ainsi un supplément et une confirmation précieuse de la Table d'Abydos.

Le 3 mars, au matin, nous arrivâmes à *Esné*, où nous fûmes très gracieusement accueillis par Ibrahim-Bey, le mamour ou gouverneur de la province. Avec son aide, il nous fut permis d'étudier le grand temple d'*Esné*, encombré de coton, et qui, servant de magasin général de cette production, a été crépi de limon du Nil sur tout l'extérieur. On a également fermé, avec des murs de boue, l'intervalle qui existe entre le premier rang de colonnes du pronaos, de sorte que notre travail a dû se faire souvent une chandelle à la main, ou avec le secours de nos échelles, afin de voir les bas-reliefs de plus près.

Malgré tous ces obstacles, j'ai recueilli tout ce qu'il importait de savoir relativement à ce grand temple, sous les rapports mythologiques et historiques. Ce monument a été regardé, d'après de simples conjectures établies sur une façon particulière d'interpréter le zodiaque du plafond, comme le plus *ancien* monument de l'Égypte. L'étude que j'en ai faite m'a pleinement convaincu que c'est au contraire le plus *moderne* de ceux qui existent encore en Égypte : car les bas-reliefs qui le décorent, et les hiéroglyphes surtout, sont d'un style tellement grossier et tourmenté qu'on y aperçoit, au premier coup d'œil, le point extrême de la décadence de l'art. Les inscriptions hiéroglyphiques ne confirment que trop cet aperçu. Les masses de ce pronaos ont été élevées sous l'empereur *César-Tibérius-Claudius-Germanicus* (l'empereur Claude), dont la frise du pronaos porte la dédicace en grands hiéroglyphes. La corniche de la façade et le premier rang de colonnes ont été sculptés sous les empereurs *Vespasien* et *Titus*. La partie postérieure du pronaos porte les légendes des empereurs *Antonin*, *Marc-Aurèle* et *Commodo*. Quelques colonnes de l'intérieur du pronaos furent

décorées de sculptures sous *Trajan*, *Hadrien* et *Antonin*, mais, à l'exception de quelques bas-reliefs de l'époque de *Domitien*, tous ceux des parois de droite et de gauche du pronaos portent les images et les légendes de *Septime-Sévère* et de son fils *Antonin Caracalla*. C'est là qu'existent aussi trois ou quatre bas-reliefs qui m'ont vivement intéressé, parce qu'ils représentaient le fils de Septime-Sévère, *Géta*, que son frère Caracalla eut la barbarie d'assassiner, en même temps qu'il fit proscrire son nom dans tout l'empire. Il paraît que cette proscription du tyran fut exécutée à la lettre jusques au fond de la Thébaïde, car les cartouches-noms propres de l'empereur *Géta* sont tous martelés avec soin, mais ils ne l'ont pas été au point de m'empêcher de lire très clairement le nom de ce malheureux prince :

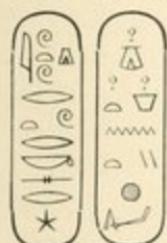
l'EMPEREUR CÉSAR-GÉTA (RTA) le directeur.

Je crois que l'on connaît déjà des inscriptions latines ou grecques dans lesquelles ce nom est martelé : voilà des légendes hiéroglyphiques à ajouter à cette série.

Ainsi donc, l'antiquité du pronaos d'Esné est incontestablement fixée : sa construction ne remonte pas au delà de l'empereur Claude, et ses sculptures descendent jusques à *Caracalla*, et du nombre de celles-ci est le fameux zodiaque dont on a tant parlé.

Ce qui reste du naos, c'est-à-dire le mur du fond du pronaos, est de l'époque de *Ptolémée-Épiphanie*, et cela encore est d'hier, comparativement à ce qu'on croyait. Les fouilles que nous avons faites derrière le pronaos nous ont convaincus que le temple proprement dit a été rasé jusques aux fondements.

Cependant, que les amis de l'antiquité des monuments de l'Égypte se consolent : *Latopolis*, ou plutôt ESNÉ (car ce nom se lit en hiéroglyphes sur toutes les colonnes et sur tous les bas-reliefs du temple), n'était point un village aux grandes époques pharaoniques ; c'était une ville importante,



ornée de beaux monuments, et j'en ai découvert la preuve dans l'inscription des colonnes du pronaos.

J'ai trouvé sur deux de ces colonnes, dont le fût est presque entièrement couvert d'inscriptions hiéroglyphiques disposées verticalement, la notice des fêtes qu'on célébrait annuellement dans le grand temple d'Esné. Une d'elles se rapportait à la commémoration de la dédicace de l'ancien temple, faite par le roi Thouthmosis III (*Mœris*). De plus il existe, et j'ai dessiné dans une petite rue d'Esné, au quartier de Scheikh-Mohammed-Elbédri, un jambage de porte en très beau granit rose, portant une dédicace du Pharaon Thouthmosis II, et provenant sans doute d'un des vieux monuments de l'*Esné* pharaonique. J'ai aussi trouvé à *Edfou* une pierre, qui est le seul débris connu du temple qui existait dans cette ville, avant le temple actuel bâti sous les Lagides; l'ancien était encore de *Mœris*, et dédié, comme le nouveau, au grand dieu *Har-Hat, Seigneur d'ATFOÛH* (*Edfou*). C'est donc Thouthmosis III (*Mœris*) qui, en Thébaïde comme en Nubie, avait construit la plupart des édifices sacrés, après l'invasion des *Hykschos*, de la même manière que les Ptolémées ont rebâti ceux d'*Ombos*, d'*Esné* et d'*Edfou*, pour remplacer les temples *primitifs* détruits pendant l'invasion persane.

Le grand temple d'*Esné* était dédié à l'une des plus grandes formes de la divinité, à Chnouphis, qualifié des titres *NEV-EN-THO-SNÉ, Seigneur du pays d'Esné, esprit créateur de l'univers, principe vital des essences divines, soutien de tous les mondes*, etc. A ce dieu sont associés la déesse Néith, représentée sous des formes diverses et sous les noms variés de *Menhi*, *Tnèbouaou*, etc., et le jeune dieu Háké, représenté sous la forme d'un enfant, ce qui complète la Triade adorée à *Esné*. J'ai ramassé une foule de détails très curieux sur les attributions de ces trois personnages auxquels étaient consacrées les principales fêtes et panégyries célébrées annuellement à *Esné*. Le 23 du mois

d'Hathor, on célébrait la fête de la déesse *Tnèbouaou*; celle de la déesse *Menhi* avait lieu le 25 du même mois, et le 30 celle d'*Isis*, forme tertiaire des deux déesses précitées. Le 1^{er} de Chōak, on tenait une panégyrie (assemblée religieuse) en l'honneur du jeune dieu Háké, et, ce même jour, avait lieu la panégyrie de Chnouphis. Voici l'article du calendrier sacré sculpté sur l'une des colonnes du pronaos : « A » la néoménie de Chōak, panégyries et offrandes faites dans » le temple de Chnouphis, Seigneur d'Esné; on étale tous » les ornements sacrés; on offre des pains, du vin et autres » liqueurs, des bœufs et des oies; on présente des collyres et » des parfums au Dieu Chnouphis et à la Déesse sa compa- » gne, ensuite le lait à Chnouphis; quant aux autres Dieux du » temple, on offre une oie à la Déesse Menhi; une oie à la » Déesse Néith; une oie à Osiris; une oie à Isis; une oie à » Khons et à Thoth; une oie aux Dieux Phré, Atmou, Thoré, » ainsi qu'aux autres Dieux adorés dans le temple; on pré- » sente ensuite des semences, des fleurs et des épis de blé au » Seigneur Chnouphis, Souverain d'Esné, et on l'invoque » en ces termes, etc. » Suit la prière prononcée en cette occasion solennelle, et que j'ai copiée, parce qu'elle présente un grand intérêt mythologique.

C'est aux mêmes divinités qu'était dédié le temple situé au nord d'Esné, dans une magnifique plaine, jadis cultivée, mais aujourd'hui hérissée de broussailles et de chardons qui nous déchirèrent les jambes, lorsque, le 5 mars au soir, nous allâmes le visiter, en faisant à pied une très longue course du Nil aux ruines, que nous trouvâmes tout nouvellement dévastées. Ce temple n'est plus tel que la *Commission* l'a laissé; il n'en subsiste plus qu'une seule colonne, un petit pan de mur et le soubassement presque à fleur de terre. Parmi les bas-reliefs subsistants, j'en ai trouvé un d'Évergète I^{er} et de Bérénice, sa femme; j'ai reconnu les légendes de Philopator sur la colonne, celles d'Hadrien sur une partie d'architrave, et, sur une autre, en hiéroglyphes tout à fait

barbares, les noms des empereurs Antonin et Vérus. Le hasard m'a fait découvrir, dans le soubassement extérieur de la partie gauche du temple, une série de captifs représentant des peuples vaincus (par Évergète I^{er}, selon toute apparence), et, à l'aide des ongles de nos Arabes, qui fouillèrent vaillamment malgré les pierres et les plantes épineuses, je parvins à copier une dizaine des inscriptions onomastiques de peuples, gravées sur l'espèce de bouclier attaché à la poitrine des vaincus. Parmi les nations que le vainqueur se vante d'avoir subjuguées, j'ai lu les noms de l'*Arménie*, de la *Perse*, de la *Thrace* et de la *Macédoine*. Peut-être encore s'agit-il des victoires d'un empereur romain : je n'ai rien trouvé d'assez conservé aux environs pour éclaircir ce doute.

Le 7 mars au matin, nous fimes une course pédestre dans l'intérieur des terres, pour voir ce qui restait encore des ruines de la vieille *Tuphium*, aujourd'hui *Taoud*, située sur la rive droite du fleuve, mais dans le voisinage de la chaîne Arabique et tout près d'*Hermonthis*, qui est sur la rive opposée. Là, existent deux ou trois salles d'un petit temple, habitées par des fellahs ou par leurs bestiaux. Dans la plus grande, subsistent encore quelques bas-reliefs qui m'ont donné le mythe du temple : on y adorait la Triade formée de Mandou, de la déesse Ritho et de leur fils Harphré, celle même du temple d'*Hermonthis*, capitale du nome auquel appartenait la ville de *Tuphium*.

A midi, nous étions à *Hermonthis*, dont je t'ai parlé dans la lettre que j'écrivis après avoir visité ce lieu lorsque nous remontions le Nil..... Nous y passâmes encore quelques heures, pour copier quelques bas-reliefs et des légendes hiéroglyphiques qui devaient compléter notre travail sur *Ermant*, commencé à notre passage au mois de novembre dernier. Ce temple n'est encore qu'un *Mammisi* ou *Ei-misi*, consacré à l'accouchement de la déesse *Ritho*, construit et sculpté, comme le prouvent tous ses bas-reliefs, en commé-

moration de la reine Cléopâtre, fille d'Aulétès, lorsqu'elle mit au monde *Césarion*, fils de Jules César, lequel voulut être le *Mandou* de la nouvelle déesse *Ritho*, comme Césarion en fut l'*Harphré*. Du reste, c'était assez l'usage du dictateur romain de chercher à compléter la *Triade*, lorsqu'il rencontrait surtout des reines qui, comme Cléopâtre, avaient en elles quelque chose de divin sans dédaigner pour cela les joies terrestres.

Une courte distance nous séparait de *Thèbes*, et nos coeurs étaient gros de revoir ses ruines imposantes : nos estomacs se mettaient aussi de la partie, puisqu'on parlait d'une barque de provisions fraîches, arrivée à Louqsor à mon adresse..... Mais un vent du nord, d'une violence extrême, nous arrêta pendant la nuit entre Hermonthis et Thèbes, où nous ne fûmes rendus que le lendemain matin, 8 mars, d'assez bonne heure.

Notre petite escadre aborda au pied du quai antique déchaussé par le Nil, et qui ne pourra longtemps encore défendre le palais de *Louqsor*, dont les dernières colonnes touchent presque aux bords du fleuve. Ce quai est évidemment de deux époques. Le quai *égyptien* primitif est en grandes briques cuites, liées par un ciment d'une dureté extrême, et ses ruines forment d'énormes blocs de quinze à dix-huit pieds de large et de vingt-cinq à trente de longueur, semblables à des rochers inclinés sur le fleuve au milieu duquel ils s'avancent. Le quai en pierres de grès est d'une époque très postérieure ; j'y ai remarqué des pierres portant encore des fragments de sculptures du style des bas temps, et provenant d'édifices démolis.

Notre travail sur *Louqsor* a été terminé (à très peu près) avant de venir nous établir ici à *Bibân-el-Molouk*, et je suis en état de te donner tous les détails nécessaires sur l'époque de la construction de toutes les parties qui composent ce grand édifice.

Le fondateur du *palais de Louqsor*, ou plutôt des *palais*

de Louqsor, a été le Pharaon *Aménophis-Memnon* (Amen-ôthph III) de la XVIII^e Dynastie. C'est ce prince qui a bâti la série d'édifices qui s'étend du sud au nord, depuis le Nil jusques aux quatorze grandes colonnes de quarante-cinq pieds de hauteur, et dont les masses appartiennent encore à ce règne. Sur toutes les architraves des autres colonnes ornant les cours et les salles intérieures, colonnes au nombre de cent cinq, la plupart intactes, on lit, en grands hiéroglyphes d'un relief très bas et d'un excellent travail, des dédicaces faites au nom du roi *Aménophis*. Je mets ici la traduction de l'une d'elles, pour donner une idée de toutes les autres, qui n'en diffèrent que par quelques titres royaux de plus ou de moins.

« La vie ! l'Horus puissant et modéré, régnant par la justice, l'organisateur de son pays, celui qui tient le monde en repos, parce que, grand par sa force, il a frappé les Barbares ; le Roi SEIGNEUR DE JUSTICE, bien aimé du Soleil, le fils du Soleil, AMÉNOPHIS, modérateur de la région pure (l'Egypte), a fait exécuter ces constructions consacrées à son père Ammon, le Dieu Seigneur des trois zones de l'univers, dans l'Ôph du Midi¹ ; il les a fait exécuter en pierres dures et bonnes, afin d'ériger un édifice durable, c'est ce qu'a fait le fils du Soleil, AMÉNOPHIS, le chéri d'Amon-Ra. »

Ces inscriptions lèvent donc toute espèce de doute sur l'époque précise de la construction et de la décoration de cette partie de Louqsor. Mes inscriptions dédicatoires ne sont pas *sans verbe*, comme les inscriptions grecques expliquées par M. Letronne, et qu'on a chicanées si mal à propos ; tu peux lui annoncer à ce sujet que je lui porterai les inscriptions dédicatoires égyptiennes des temples de Philæ, d'Ombos et de Dendéra, où le verbe construire ne manque jamais.

1. C'est-à-dire la partie méridionale de la portion de Thèbes (Amon-Eï), sise sur la rive droite du Nil. (Note de Champollion le Jeune.)

Les bas-reliefs qui décorent le palais d'*Aménophis* sont, en général, relatifs à des actes religieux faits par ce prince aux grandes divinités de cette portion de Thèbes, qui étaient : 1^o Amon-Ra, le dieu suprême de l'Égypte, et celui qu'on adorait presque exclusivement à Thèbes, sa ville éponyme; 2^o sa forme secondaire, Ammon-Ra-Générateur, mystiquement surnommé *le mari de sa mère*, et représenté sous une forme priapique; c'est le dieu *Pan* égyptien, mentionné dans les écrivains grecs; 3^o la déesse *Thamoun* ou *Tamon*, c'est-à-dire *Ammon femelle*, une des formes de Néith, considérée comme compagne d'Ammon générateur; 4^o la déesse Mouth, la grande Mère divine, compagne d'Amon-Ra; 5^o et 6^o les jeunes dieux Khons et Harka, qui complètent les deux grandes Triades adorées à Thèbes, savoir :

<i>Pères</i>	<i>Mères</i>	<i>Fils</i>
Amon-Ra.	Mouth.	Khons.
Ammon générateur.	Thamoun.	Harka.

Le Pharaon est représenté faisant des offrandes quelquefois très riches à ces différentes divinités, ou accompagnant leurs *bari* ou arches sacrées, portées processionnellement par les prêtres.

Mais j'ai trouvé et fait dessiner dans deux des salles du palais une série de bas-reliefs plus intéressants encore et relatifs à la personne même du fondateur. Voici un mot sur les principaux :

Le dieu Thoth annonçant à la reine *Tmauhemva*, femme du Pharaon *Thouthmosis IV*, qu'Ammon générateur lui a accordé un fils. — La même reine, dont l'état de grossesse est visiblement exprimé, conduite par Chnouphis et Hathor (Vénus) vers la chambre d'enfantement (le *mammisi*); cette même princesse placée sur un lit, mettant au monde le roi *Aménophis*; des femmes soutiennent la gisante, et des génies

divins, rangés sous le lit, élèvent l'emblème de la vie ♀ vers le nouveau-né. — La reine nourrissant le jeune prince. — Le dieu Nil peint en *bleu* (le temps des basses eaux), et le dieu Nil peint en *rouge* (le temps de l'inondation), présentant le petit Aménophis, ainsi que le petit dieu Harka et autres enfants divins, aux grandes divinités de Thèbes. — Le royal enfant dans les bras d'Amon-Ra, qui le caresse. — Le jeune roi institué par Amon-Ra; les déesses protectrices de la Haute et de la Basse Égypte lui offrant les couronnes, emblèmes de la domination sur les deux pays, et Thoth lui choisissant son grand nom, c'est-à-dire son prénom royal (○—♀) *Soleil, Seigneur de justice et de vérité*, qui, sur les monuments, le distingue de tous les autres *Aménophis*.

L'une des dernières salles du palais, d'un caractère plus religieux que toutes les autres, et qui a dû servir de chapelle royale ou de sanctuaire, n'est décorée que d'adorations aux deux Triades de Thèbes par Aménophis, et, dans cette salle, dont le plafond existe encore, on trouve un second sanctuaire emboité dans le premier, et dont voici la dédicace, qui en donne très clairement l'époque tout à fait récente, comparativement à celle du grand sanctuaire : « Res-tauration de l'édifice faite par le Roi (cheri de Phré, approuvé par Amon) le fils du Soleil, Seigneur des dia-dèmes, Alexandre, en l'honneur de son père Amon-Ra, gardien des régions de Ôph (Thèbes); il a fait construire le sanctuaire nouveau en pierres dures et bonnes à la place de celui qui avait été fait sous la majesté du Roi Soleil, Seigneur de justice, le fils du Soleil, AMÉNOPHIS, modérateur de la région pure. »

Ainsi, ce second sanctuaire remonte seulement à l'origine de la domination des Grecs en Égypte, au règne d'Alexandre, fils d'Alexandre le Grand, et non ce dernier, ce que prouve d'ailleurs le visage enfantin du roi, représenté, à l'extérieur

comme à l'intérieur de ce petit édifice, adorant les Triades thébaines. Dans un de ces bas-reliefs, la déesse Thamoun est remplacée par la *ville de Thèbes* personnifiée sous la forme d'une femme, avec cette légende : « Voici ce que dit Thèbes » (Tôph), la grande rectrice du monde : « Nous avons mis » en ta puissance toutes les contrées (les nomes); nous t'avons » donné KÉMÉ (l'Égypte), terre nourricière. » La déesse Thèbes adresse ces paroles au jeune roi Alexandre, auquel Ammon générateur dit en même temps : « Nous accordons » que les édifices que tu élèves soient aussi durables que » le firmament. »

On ne trouve que cette seule partie moderne dans le vieux palais d'Aménophis : car il ne vaut la peine de citer le fait suivant que sous le rapport de la singularité. Dans une salle qui précède le sanctuaire, existe une pierre d'architrave, qui, ayant été renouvelée sous un Ptolémée et ornée d'une inscription, produit, en lisant les caractères qu'elle porte, une dédicace bizarre, en ce qu'on ne s'est point inquiété des vieilles pierres d'architrave, voisines, conservant la dédicace primitive. La voici :

Première pierre moderne. « Restauration de l'édifice faite » par le Roi Ptolémée, toujours vivant, aimé de Phtha. » — *Deuxième pierre antique.* « Monde, le Soleil Seigneur de » justice, le fils du Soleil, Aménophis, a fait exécuter ces » constructions en l'honneur de son père Amon, etc. »

L'ancienne pierre, remplacée par le Lagide, portait la légende : « L'Aroéris puissant, etc., Seigneur du monde, etc. » On ne s'est point inquiété si la nouvelle légende se liait ou non avec l'ancienne.

C'est aux quatorze grandes colonnes de Louqsor que finissent les travaux du règne d'Aménophis, sous lequel ont cependant encore été décorées la deuxième et la septième des deux rangées, en allant du midi au nord. Les bas-reliefs de quatre autres appartiennent au règne du roi *Horus*, fils d'Aménophis, et les quatre dernières au règne suivant.

Toute la partie nord des édifices de Louqsor est d'une autre époque, et formait un monument particulier, quoique lié par la grande colonnade à l'*Aménophion* ou palais d'Aménophis. C'est à Rhamsès le Grand (Sésostris) que l'on doit ces constructions, et il a eu l'intention, non pas d'embellir le palais d'Aménophis, son ancêtre, mais de construire un édifice distinct, ce qui résulte évidemment de la dédicace suivante, sculptée en grands hiéroglyphes au-dessous de la corniche du pylône, et répétée sur les architraves de toutes les colonnades que les cahutes modernes n'ont pas encore ensevelies :

« La vie ! l'Aroéris, enfant d'Amon, le maître de la région supérieure et de la région inférieure, deux fois aimable, l'Horus plein de force, l'ami du monde, le Roi (Soleil gardien de vérité, approuvé par Phré), le fils préféré du Roi des Dieux, qui, assis sur le trône de son père, domine sur la terre, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, Roi des Dieux. Il a construit ce Rhamesséion dans la ville d'Amon, dans l'Ôph du Midi. C'est ce qu'a fait le fils du Soleil (le cheri d'Amon, Rhamsès), vivificateur à toujours¹. »

C'est donc ici un monument particulier, distinct de l'*Aménophion*, et cela explique très bien pourquoi ces deux grands édifices ne sont pas sur le même alignement, défaut choquant remarqué par tous les voyageurs, qui supposaient à tort que toutes ces constructions étaient du même temps et formaient un seul tout, ce qui n'est pas.

C'est devant le pylône nord du *Rhamesséion* de Louqsor que s'élèvent les deux célèbres obélisques de granit rose, d'un travail si pur et d'une si belle conservation. Ces deux masses énormes, véritables joyaux de plus de soixante-dix pieds de hauteur, ont été érigées à cette place par Rhamsès le Grand,

1. Les mots entre deux parenthèses indiquent le contenu des cartouches prénom et nom propre du roi. (Note de Champollion le jeune.)

qui a voulu en décorer son *Rhamesséion*, comme cela est dit textuellement dans l'inscription hiéroglyphique de l'obélisque de gauche, face nord, colonne médiale, que voici : « Le Seigneur du monde, Soleil gardien de la vérité (ou justice), approuvé par Phré, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de son père Amon-Ra, et il lui a érigé ces deux grands obélisques de pierre, devant le Rhamesséion de la ville d'Amon. »

Je possède des copies exactes de ces deux beaux monolithes. Je les ai prises avec un soin extrême, en corrigeant les erreurs de la gravure de la *Commission*, et en les complétant par les fouilles que nous avons faites jusques à la base des obélisques. Malheureusement, il est impossible d'avoir la fin de la face est de l'obélisque de droite, et de la face ouest de l'obélisque de gauche : il aurait fallu abattre pour cela quelques maisons de terre et faire déménager plusieurs pauvres familles de fellahs¹.

Je n'entre pas dans de plus grands détails sur le contenu des légendes des deux obélisques. Tu sais déjà que, loin de renfermer, comme on l'a cru si longtemps, de grands mystères religieux, de hautes spéculations philosophiques, les secrets de la science occulte, ou tout au moins des leçons d'astronomie, ce sont tout simplement des dédicaces, plus ou moins fastueuses, des édifices devant lesquels s'élèvent les monuments de ce genre. Je passe donc à la décoration des pylônes, qui sont d'un bien autre intérêt.

L'énorme surface de chacun de ces deux massifs est cou-

1. Depuis le retour de Champollion à Paris, M. Lebas, ingénieur de la marine française, s'est rendu à Thèbes pour diriger le transport à Paris de l'obélisque de droite sur le bâtiment *le Louxor*, commandé par M. de Verninac. Cet habile ingénieur s'est empressé d'envoyer à Paris une bonne copie de la partie de l'inscription hiéroglyphique que le savant français regrettait de n'avoir pu prendre lui-même. M. Lebas a envoyé en même temps le dessin des bas-reliefs qui ornent les quatre faces du dé sur lequel pose l'obélisque, et qui sera aussi transporté à Paris. (Note de Champollion-Figeac, dans l'édition de 1833.)

verte de sculptures d'un très bon style, sujets tous militaires et composés de plusieurs centaines de personnages. *Massif de droite* : le roi Rhamsès le Grand, assis sur un trône au milieu de son camp, reçoit les chefs militaires et des envoyés étrangers : détails du camp, bagages, tentes, fourgons, etc., etc. ; en dehors, l'armée égyptienne est rangée en bataille ; chars de guerre à l'avant, à l'arrière et sur les flancs ; au centre, les fantassins régulièrement formés en carrés. *Massif de gauche* : bataille sanglante, défaite des ennemis, leur poursuite, passage d'un fleuve, prise d'une ville ; on amène ensuite les prisonniers.

Voilà en bloc le sujet général de ces deux tableaux, d'environ cinquante pieds chacun : nous en avons des dessins fort exacts, ainsi que du peu d'inscriptions entremêlées aux scènes militaires. Les grands textes relatifs à cette campagne de Sésostris sont au-dessous des bas-reliefs. Malheureusement il faudrait abattre une partie du village de Louqsor pour en avoir des copies. Il a donc fallu me contenter d'apprendre, par le haut des lignes encore visibles, que cette guerre avait eu lieu en l'an V du règne du conquérant, et que la bataille s'était donnée le 5 du mois d'Épiphé. Ces dates me prouvent qu'il s'agit ici de la même guerre que celle dont on a sculpté les événements sur la paroi droite du grand monument d'*Ibsamboul*, et qui porte aussi la date de l'an V. La bataille figurée dans ce dernier temple est aussi du mois d'Épiphé, mais du 9 et non pas du 5. Il s'agit donc évidemment de deux affaires de la même campagne. Les peuples que les Égyptiens avaient à combattre sont des Asiatiques, qu'à leur costume on peut reconnaître pour des Bactriens, des Mèdes et des Babyloniens. Le pays de ces derniers est expressément nommé (*Naharaïna-Kah*, le pays de Naharâïna, la Mésopotamie) dans les inscriptions d'*Ibsamboul*, ainsi que les contrées de Schôt, Robchi, Schabatoun, Marou, Baschoua, etc., qu'il faut chercher nécessairement dans la géographie primitive de l'Asie occidentale.

Les obélisques, les quatre colonnes, le pylône, et le vaste péristyle ou cour environnée de colonnes, qui s'y rattachent, forment tout ce qui reste du Rhamesséion de la rive droite, et on y lit *partout* les dédicaces de Rhamsès le Grand, deux seuls points exceptés de ce grand édifice. Il paraît que, vers le VIII^e siècle avant J.-C., l'ancienne décoration de la grande porte située entre ces deux massifs du pylône était, par une cause quelconque, en fort mauvais état, et qu'on en refit les masses entièrement à neuf. Les bas-reliefs de Rhamsès le Grand furent alors remplacés par de nouveaux, qui existent encore, et qui représentent le chef de la XXV^e Dynastie, le conquérant éthiopien *Sabaco* ou *Sabacon*, qui, pendant de longues années, gouverna l'Égypte avec beaucoup de douceur, faisant les offrandes accoutumées aux dieux protecteurs du palais et de la ville de Thèbes. Ces bas-reliefs, sur lesquels on voit le nom du Roi, qui est écrit *Schabak* et qu'on y lit très clairement, quoiqu'on ait pris soin de le marteler à une époque fort ancienne, ces bas-reliefs, dis-je, sont très curieux aussi sous le rapport du style. Les figures en sont fortes et très accusées, avec les muscles vigoureusement prononcés, sans qu'elles arrivent pour cela à la lourdeur des sculptures du temps des Ptolémées et des Romains. Ce sont, au reste, les seules sculptures de ce règne que j'ai rencontrées en Égypte.

Une seconde restauration, mais de peu d'importance, a eu également lieu au Rhamesséion de Louqsor. Trois pierres d'une architrave et le chapiteau de la première colonne gauche du péristyle ont été renouvelés sous Ptolémée-Philopator, et l'on n'a pas manqué de sculpter sur l'architrave l'inscription suivante : « Restauration de l'édifice, faite par » le Roi Ptolémée toujours vivant, chéri d'Isis et de Ptah, » et par la dominatrice du monde, Arsinoé, Dieux Philo- » patores aimés par Amon-Ra, Roi des Dieux. »

Je ne mets point au nombre des restaurations quelques sculptures de Rhamsès-Méiamoun, le premier Roi de la

XIX^e Dynastie, que l'on remarque en dehors du Rhameséion, du côté de l'est, parce qu'elles peuvent avoir appartenu à un édifice contigu et sans liaison réelle avec le monument de Sésostris.

Je termine ici, pour cette fois, mes notices monumentales. Je te parlerai, dans ma prochaine lettre, des tombeaux des rois thébains que nous exploitons dans ce moment.

2 avril. — Je ferme aujourd'hui ma lettre, le courrier devant partir ce matin même pour le Caire. Rien de nouveau depuis le 25; toujours bonne santé et bon courage.

Je donne ce soir à nos jeunes gens une fête mangeante dans une des plus jolies salles du tombeau d'Ousiréï; c'est la fête de naissance de M^{lle} Zoraïde¹, jour que j'avais déclaré *Éponyme*, et promis de célébrer par une *panégyrie*. Elle eût dû être célébrée le 1^{er} mars, mais nous étions dans toutes les horreurs de la cataracte, ayant à peine du pain à manger : elle a donc été renvoyée jusques à ce jour. La chère ne répondra pas à la magnificence du local, mais on fera l'impossible pour n'être pas trop au-dessous. C'est une surprise que je ménage à notre jeunesse. Un plat doit y mettre le comble : c'est un morceau de jeune crocodile à la sauce piquante. Le hasard a voulu qu'on en apportât un fraîchement tué d'hier matin. Je compte beaucoup sur ce plat pour l'effet. — Nous boirons à votre santé à vous tous habitants de Paris, et vous serez présents à notre fête. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur et d'âme.

J.-F. CH.

P.-S. — Notre plat de crocodile a tourné pendant la nuit, — la chair est devenue verte et puante. Quel malheur ! Il faudra s'en consoler, et nous n'y perdrons probablement qu'une indigestion ou tout au moins des pesanteurs d'estomac.

1. Zoraïde, enfant unique de Champollion, née à Grenoble le 1^{er} mars 1824.



Giovanni Beltrami

Né à Padoue le 5 novembre 1778; mort à Gato le 4 décembre 1823.

Au cours de la fête donnée dans les vastes salles de l'hypogée, Champollion rappela le souvenir de Giovanni Belzoni, qui, le 16 juillet 1817, en avait découvert l'entrée. — En ce temps-là, Dacier, ayant reçu une longue lettre de Henry Salt, datée de Thèbes, le 30 novembre 1817, avait conseillé à Champollion, alors en résidence à Grenoble, de se rendre le plus tôt possible auprès du « géant de Padoue », comme il appelait Belzoni. Celui-ci, ayant retrouvé l'entrée de cinq catacombes royales dans la *Vallée des Rois*, désirait, comme Salt lui-même, avoir auprès de lui quelqu'un qui sût déchiffrer les hiéroglyphes : « A côté de ce géant, vous marcherez vous-même à pas de géant, et vous y trouverez plus vite la clef de l'éénigme », disait Dacier, très content de voir Henri Salt témoigner autant de confiance en Champollion qu'en son compatriote Thomas Young. Mais le jeune professeur d'histoire, fort occupé, alors, d'organiser l'*Enseignement mutuel* à sa façon particulière, sacrifia sa passion pour l'antique Égypte au sentiment — peut-être exagéré — de ce qu'il estimait être son devoir. Il aurait été, en effet, plus facilement remplacé à l'école que dans ses tentatives de déchiffrement des hiéroglyphes, et, s'il s'était trouvé dans l'Égypte même, en face des textes originaux non défigurés par des copies fautives, il aurait sans doute achevé son œuvre bien avant l'automne de 1822.

Par un hasard étrange, à l'heure même où Champollion, le 27 septembre 1822, lisait sa *Lettre à M. Dacier*, qui contenait « le mot de l'éénigme », plusieurs gros chalands défilaient sur la Seine, devant l'*Institut de France*, chargés des fac-similés gigantesques de l'hypogée de Séthos I^{er}. Presque aussitôt Belzoni arriva à Paris, et, bien qu'il fût en rapports continuels avec William Bankes, pour qui il avait fait des fouilles considérables, surtout dans l'île de Philæ, il eut le noble courage de montrer au grand jour son enthousiasme illimité pour « l'Égyptien ». Le « *Géant* », ou même le « *Titan de Padoue* », comme on l'appelait à Paris, y devint vite très populaire, non seulement par sa taille vraiment gigantesque et par ses allures peu communes en traversant les rues, mais, en premier lieu, par l'exposition de l'*hypogée royal* « *au boulevard des Italiens, près des Bains Chinois* ». On ne se lassait pas d'admirer « la fraîche beauté d'une demi-douzaine des salles funéraires de la célèbre catacombe », rendues en grandeur naturelle

avec une exactitude rigoureuse. Aussi bien un architecte et des artistes éprouvés, parmi eux William Beechey et Alessandro Ricci, avaient-ils été occupés, pendant vingt-sept mois, à la reproduction fidèle de ces chefs-d'œuvre antiques.

Champollion, en entrant pour la première fois dans ce monde souterrain « dont l'effet féerique était augmenté par une illumination des plus heureuses », avait été comme fasciné, et Belzoni n'avait point eu besoin d'implorer son secours contre Jomard, qui, dès la première annonce de l'arrivée du Padouan et de son magnifique trésor, déclarait partout, et surtout à la Cour même, que Belzoni venait exposer des « bêtises » ! En effet, la *Description de l'Égypte*, publiée par la Commission, sous la direction de Jomard, n'avait point pu parler de cette catacombe, découverte après coup. Au mois de décembre 1822 parut la brochure dont voici le frontispice : « *Description du tombeau d'un Roi Égyptien* », signée par L. Hubert, mais écrite pour les trois quarts du contenu « sous la dictée d'un savant versé dans la connaissance des antiquités égyptiennes ». Ce savant n'était autre que Champollion lui-même, dont le nom ne fut pas prononcé à cause de W. Bankes, à qui Belzoni était forcé d'envoyer cette publication.

Ajoutons que tous les objets qui composaient cette exposition périrent dans un incendie, — nous a-t-on dit à Padoue, — quelques années après la mort prématurée de Belzoni en 1823. — H. H.

Biban-el-Molouk, 18 mai 1829.

Le courrier que nous avions expédié au commencement d'avril pour le Caire n'est point encore de retour. Ce retard hors de mesure nous donne des inquiétudes, et nous prenons le parti d'envoyer à sa recherche un second courrier, qui partira ce soir et marchera jusqu'à ce qu'il trouve le retardataire mort ou vif. S'il arrive jusques au Caire, il remettra la présente au Consulat qui te le fera parvenir. C'est pour cela qu'elle sera courte, réservant tous les détails que j'ai à te donner sur les tombeaux des Rois jusques au courrier

prochain, qui partira aussitôt que j'aurai terminé mon travail à Biban-el-Molouk.

Je ne croyais point être retenu ici aussi longtemps, mais les parois de ces tombeaux, et surtout les plafonds, sont couverts de sujets si curieux, qu'il a fallu écouter la voix de la conscience et se résoudre à les copier, figures et inscriptions, puisque ailleurs on chercherait en vain des tableaux de ce genre. C'est moi qui fais ce travail-là, réservant la main élégante de nos dessinateurs à l'exécution des dessins historiques qui intéressent directement l'histoïre de l'art en Égypte. Je ne puis d'ailleurs m'en rapporter qu'à moi pour copier ces *scènes diaboliques* qui, sous les formes les plus monstrueuses et les plus compliquées, reproduisent *toutes les puissances de l'Enfer* et les us et coutumes de l'autre monde. C'est de la psychologie la plus raffinée. Je te parlerai de tout cela et de bien d'autres choses dans la lettre que je t'écrirai prochainement sur la *Vallée des Rois*.

J'apprends par ta dernière qu'on voudrait que mes lettres fussent adressées à M. tel et à M. tel : je trouve fort inutile d'y mettre le nom de personnes qui n'entendent absolument rien à la matière. D'ailleurs, mes lettres contiennent des résultats entassés, — ce sont des notes pures et simples, des espèces d'annonces, et non des lettres à effet, telles qu'il les faudrait pour les grands seigneurs. Je pense que tu seras de mon avis, et, si tu avais eu la précaution d'y mettre ton nom, puisqu'elles te sont adressées, personne n'eût prétendu y glisser le sien. C'est un tort que tu as eu. — Quant à M. de la Bouillerie¹, qui a mis tant de zèle à seconder mon entreprise, il est juste que tu le tiennes au courant et qu'il ait un des premiers communication de mes résultats. Il faudrait le voir pour cela de temps en temps, et lui prouver ainsi qu'on ne l'oublie point, et que l'on compte sur lui pour la publication des fruits du voyage, ce

1. Ministre de la Maison du Roi.

qui ne l'effrayera point, puisqu'il a été le premier à me le prouver. S'il en est question d'avance, garde-toi de rien arrêter sur le fond, parce que, si l'ouvrage se vend, ce qui est probable, il est juste que nous en retirions quelque avantage solide. Il nous suffirait, je pense, d'une souscription pour cent cinquante à deux cents exemplaires. Du reste, tout cela est prématuré. Tirons d'abord la peau de l'ours du corps de la bête.

La prolongation de mon séjour dans les tombeaux des Rois est mise à profit par mes jeunes gens, qui mettent mon portefeuille de Nubie et de haute Thébaïde au courant en faisant les copies des dessins faits, toujours sous ma direction, par les artistes toscans. La suite est déjà admirable et de la plus haute importance.

Au milieu de tant de travaux notre santé se soutient merveilleusement, sauf Salvador, qui a eu une indisposition dont il est bien remis maintenant. Il faut dire aussi que le grand Amon-Ra nous favorise : le tombeau que nous habitons est un trésor pour la saison. — La température y est assez constamment de 20 à 21 degrés, tandis qu'à deux pas de notre porte le thermomètre marque 35 à 36 à l'ombre et 47 à 48 au soleil. De plus, le mois précédent s'est passé, et celui-ci se passera sans doute, sans que le *Khamsin* se soit manifesté. Tu sais sans doute que c'est un vent brûlant et terrible qui élève des masses de poussière et dessèche tout ce qui se trouve sur son passage. Je quitterai l'Égypte sans avoir idée de ce vent, le vrai Typhon de la pauvre Thébaïde.

Je n'écris pas à Rosine pour cette fois, il faut que le courrier parte de suite : donne-lui donc communication de ma lettre. Écris aussi à Figeac¹ que je me porte bien. Dubois est-il arrivé à sa destination ? Où est-il ? Que fait-il ? Notre armée avance-t-elle tout aussi vite qu'elle a débarqué ?

1. C'est-à-dire aux sœurs des deux frères qui habitaient cette ville.

Perdus au désert et au fond des tombeaux, nous n'avons, depuis deux mois et plus, aucune nouvelle de ce qui se fait par le monde. Cela est dur, fort dur; car, malgré notre philosophie, quoique le néant des choses humaines soit écrit autour de nous en caractères frappants, quoique nous allions méditer de temps en temps au sommet de la montagne aride, d'où l'on découvre toute l'étendue du grand cadavre de Thèbes, nous tenons encore à cette pauvre terre, à ses chétifs habitants et surtout à ceux qui grelottent au delà de la Méditerranée. Je ne saurais te dire combien nous ont intéressés quelques journaux français des mois de novembre, décembre et janvier, et quelle joie nous avons éprouvée des bonnes choses qu'on fait dans notre France. — France!..... n'en parlons pas, mon cœur se gonfle, et j'ai encore quelques mois à ramer sur les débris de Thèbes; après cela, tout plaisir et toute joie. Adieu. Je t'embrasse, ainsi que tous les nôtres, de cœur et d'âme,

J.-F. CH.

P.-S. — Selon les caquets de Thèbes, Pariset est allé faire une pointe sur la peste, qui, dit-on, s'est manifestée en Syrie. Il n'y en a point en Égypte.

Thèbes (Biban-el-Molouk), 26 mai 1829.

Les détails topographiques donnés par Strabon ne permettent point de chercher, ailleurs que dans la vallée de *Bib'an-el-Molouk*, l'emplacement des tombeaux des anciens Rois. Le nom de cette vallée, qu'on veut entièrement dériver de l'arabe en le traduisant par *les portes des Rois*, mais qui est à la fois une corruption et une traduction de l'ancien nom égyptien *Bib-an-Oyrōou* (*les hypogées des Rois*), comme l'a fort bien dit M. Sylvestre de Sacy, lèverait d'ailleurs toute espèce de doute à ce sujet. C'était la *nécropole royale*, et on avait choisi un lieu parfaitement convenable à cette

triste destination, une vallée aride, encaissée par de très hauts rochers coupés à pic, ou par des montagnes en pleine décomposition, offrant presque toutes de larges fentes occasionnées soit par l'extrême chaleur, soit par des éboulements intérieurs, et dont les croupes sont parsemées de bandes noires, comme si elles eussent été brûlées en partie. Aucune sorte de végétation ne se montre ni sur les pentes, ni dans le fond de la vallée qui ressemble au lit d'un de nos grands torrents des Alpes, desséché depuis des siècles. A l'exception de quelques serpents et lézards, aucun animal vivant ne fréquente cette vallée de mort : je ne compte point les mouches, les renards, les loups et les hyènes, parce que c'est notre séjour dans les tombeaux et l'odeur de notre cuisine qui avaient attiré ces quatre espèces affamées.

En entrant dans la partie la plus reculée de cette vallée, par une ouverture étroite évidemment faite de main d'homme, et offrant encore quelques légers restes de sculptures égyptiennes, on voit bientôt, au pied des montagnes ou sur leurs pentes, des portes carrées, encombrées pour la plupart, et dont il faut approcher pour apercevoir la décoration : ces portes, qui se ressemblent toutes, donnent entrée dans les *tombeaux des Rois*. Chaque tombeau a la sienne, car jadis aucun ne communiquait avec l'autre ; ils étaient tous isolés. Ce sont les chercheurs de trésors, anciens ou modernes, qui ont établi quelques communications forcées.

Il me tardait, en arrivant à Biban-el-Molouk, de m'assurer que ces tombeaux, au nombre de seize (je ne parle ici que des tombeaux conservant des sculptures et les noms des rois pour qui ils furent creusés), étaient bien, comme je l'avais déduit d'avance de plusieurs considérations, ceux des rois appartenant *tous à des dynasties thébaines*, c'est-à-dire à des princes dont la *famille était originaire de Thèbes*. L'examen rapide que je fis alors de ces excavations avant de monter à la seconde cataracte, et le séjour de plusieurs mois que j'y ai fait à mon retour, m'ont pleinement con-

vaincu que ces hypogées ont renfermé les corps des Rois des XVIII^e, XIX^e et XX^e Dynasties, qui sont en effet toutes trois des dynasties *diospolitaines* ou *thébaines*. Ainsi j'y ai retrouvé d'abord les tombeaux : 1^o de *Rhamsès I^{er}* ; 2^o de *Ménéphtha I^{er}* (Ousiréi) ; 3^o de *Rhamsès phtha II* ; 4^o de *Ménéphtha III* ; 5^o de *Mé-Rhamer-ri* ; 6^o de *nophis Memnon*.
Rois de
et celui
de l'ouest. Viennent ensuite le tombeau de
Rhamsès-Méiamoun, qui est bien décidément
nastie, et l'un des grands
conquérants égyptiens, ap-
teurs anciens, qui n'ont pas
les deux Rhamsès célèbres
et les tombeaux de six
Rhamsès, les descendants et les successeurs de Méiamoun
formant la XIX^e Dynastie et le commencement de la XX^e.

On n'a suivi aucun ordre, ni de dynastie, ni de succession dans le choix de l'emplacement de ces diverses tombes royales : chacun a fait creuser la sienne sur le point où il croyait rencontrer une veine de pierre convenable à la sculpture et à l'immensité de l'excavation projetée. Il est difficile de se défendre d'une certaine surprise lorsque, après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors, couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de déco-

rations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la *Salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit. Les plans de ces tombeaux, publiés par la *Commission d'Égypte*, donnent une idée exacte de l'étendue de ces excavations et du travail immense qu'elles ont coûté pour les exécuter au pic et au ciseau. La vallée est presque toute encombrée de collines, formées par les petits éclats de pierre provenant des effrayants travaux exécutés dans le sein de la montagne.

Sans doute, tu ne t'attends point à trouver ici une description détaillée de chacun de ces tombeaux; plusieurs mois m'ont à peine suffi pour rédiger une notice un peu détaillée des innombrables bas-reliefs qu'ils renferment, et pour copier les inscriptions les plus intéressantes. Je te donnerai cependant une idée générale de ces monuments par la description rapide et très succincte de l'un d'entre eux, celui du Pharaon Rhamsès, fils et successeur de Méiamoun, et qui, dans les listes de Manéthon, se nomme *Aménéphthès*, et paraît être le *Menophrè*s dont une ère égyptienne portait le nom. La décoration des tombeaux royaux était systématisée, et ce que l'on trouve dans l'un reparait dans presque tous les autres, à quelques exceptions près, comme je le dirai plus loin.

Le bandeau de la porte d'entrée est orné d'un bas-relief (le même sur toutes les premières portes des tombeaux royaux), qui n'est au fond que la *préface*, ou plutôt le *résumé*, de toute la décoration des tombes pharaoniques. C'est un disque jaune pâle, au milieu duquel est le soleil à tête de bétail, c'est-à-dire le soleil couchant, entrant dans l'hémisphère inférieur et adoré par le roi à genoux. A la droite du disque, c'est-à-dire à l'orient, est la déesse Nephthys, et à la gauche (occident) la déesse Isis, occupant les deux extrémités de la course du dieu dans l'hémisphère supérieur. A

côté du soleil, et dans le disque, on a sculpté un grand scarabée, qui est ici, comme ailleurs, le symbole de la régénération ou des renaissances successives. Le roi est agenouillé sur la montagne céleste, sur laquelle portent aussi les pieds des deux déesses.

Le sens général de cette composition se rapporte au roi défunt. Pendant sa vie, semblable au soleil dans sa course de l'orient à l'occident, le roi devait être le vivificateur, l'illuminateur de l'Égypte et la source de tous les biens physiques et moraux nécessaires à ses habitants. Le Pharaon mort fut donc naturellement encore comparé au soleil se couchant et descendant vers le ténébreux hémisphère inférieur, qu'il doit parcourir pour RENAÎTRE de nouveau à l'orient et rendre la lumière et la vie au monde supérieur (celui que nous habitons), de la même manière que le roi défunt devait renaître aussi, soit pour continuer ses transmigrations, soit pour habiter le monde céleste et être absorbé dans le sein d'Amon, le *Père universel*.

Cette explication n'est point de mon cru; le temps des conjectures est passé pour la vieille Égypte. Tout cela résulte de l'ensemble des légendes qui couvrent les tombes royales.

Ainsi, cette comparaison ou assimilation du roi avec le soleil, dans ses deux états pendant les deux parties du jour, est la clef ou plutôt le motif et le sujet dont tous les autres bas-reliefs ne sont, comme on va le voir, que le développement successif.

Dans le tableau décrit est toujours une légende dont suit la traduction littérale : « Voici ce que dit Osiris, Seigneur de l'Amenti (région occidentale, habitée par les morts) : » Je t'ai accordé une demeure dans la montagne sacrée de l'Occident, comme aux autres Dieux grands (les rois ses prédécesseurs), à toi, Osirien-Roi, Seigneur du monde, Rhamsès, etc., encore vivant. »

Cette dernière expression prouverait, s'il en était besoin,

que les tombeaux des Pharaons, ouvrages immenses et qui exigeaient un travail fort long, étaient commencés de leur vivant, et que l'un des premiers soins de tout roi égyptien fut, conformément à l'esprit bien connu de cette singulière nation, de s'occuper incessamment de l'exécution du monument sépulcral qui devait être son dernier asile.

C'est ce que démontre encore mieux le premier bas-relief qu'on trouve toujours à la gauche en entrant dans tous ces tombeaux. Ce tableau avait évidemment pour but de rassurer le roi vivant sur le fâcheux augure, qui semblait résulter pour lui du creusement prématuré de sa tombe au moment où il était plein de vie et de santé. Ce tableau montre, en effet, le Pharaon en costume royal, se présentant au dieu Phré à tête d'épervier, c'est-à-dire au soleil dans tout l'éclat de sa course (à l'heure de midi), lequel adresse à son représentant sur la terre ces paroles consolantes :

« Voici ce que dit Phré, Dieu grand, Seigneur du ciel :
» nous t'accordons une *longue série de jours*, pour régner
» sur le monde et exercer les attributions royales d'Horus
» sur la terre. »

Au plafond de ce premier corridor du tombeau, on lit également de magnifiques promesses faites au roi pour cette vie terrestre, et le détail des priviléges qui lui sont réservés dans les régions célestes; il semble qu'on ait placé ici ces légendes, comme pour rendre plus douce la pente toujours trop rapide qui conduit à la salle du sarcophage.

Immédiatement après ce tableau, sorte de précaution oratoire assez délicate, on aborde plus franchement la question par un tableau symbolique, le disque du soleil criocéphale parti de l'Orient et avançant vers la frontière de l'Occident, qui est marquée par un crocodile, emblème des ténèbres dans lesquelles le dieu et le roi vont entrer chacun à sa manière. Suit immédiatement un très long texte, contenant les noms des soixante-quinze parèdres du soleil dans l'hémisphère inférieur, et des invocations à ces divinités du

troisième ordre, dont chacune préside à l'une des soixante-quinze subdivisions du monde inférieur, qu'on nommait
 KELLÉ, *demeure qui enveloppe, enceinte, zone.*

Une petite salle, qui succède ordinairement à ce premier corridor, contient les images sculptées et peintes des pârèdes, précédées ou suivies d'un immense tableau, dans lequel on voit successivement l'image abrégée des soixante-quinze zones et de leurs habitants dont il sera parlé plus loin.

A ces tableaux généraux et d'ensemble succède le développement des détails. Les parois des corridors et salles qui suivent (presque toujours les parois les plus voisines de l'orient) sont couvertes d'une longue série de tableaux, représentant la marche du soleil dans l'hémisphère supérieur (image du roi pendant sa vie), et sur les parois opposées on a figuré la marche du soleil dans l'hémisphère inférieur (image du roi après sa mort).

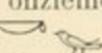
Les nombreux tableaux relatifs à la marche du dieu au-dessus de l'horizon et dans l'hémisphère lumineux sont partagés en douze séries, annoncées chacune par un riche battant de porte sculpté et gardé par un énorme serpent. Ce sont les portes des douze heures de jour, et ces reptiles ont tous des noms significatifs, tels que  TEK-HO, *serpent à face étincelante*;  SATE-MPÈFBAL, *serpent dont l'œil lance la flamme*;  TAPENTHO, *la corne du monde*, etc., etc. A côté de ces terribles gardiens, on lit constamment la légende : *Il demeure au-dessus de cette grande porte, et l'ouvre au Dieu Soleil.*

Près du battant de la première porte, celle du lever, on a figuré les vingt-quatre heures du jour astronomique sous forme humaine, une étoile sur la tête et marchant vers le fond du tombeau, comme pour marquer la direction de la course du dieu et indiquer celle qu'il faut suivre dans

l'étude des tableaux, qui offrent un intérêt d'autant plus piquant que, dans chacune des douze heures de jour, on a tracé l'image détaillée de la barque du dieu, naviguant dans le fleuve céleste sur le *fluide primordial* ou l'*éther*, le principe de toutes les choses physiques d'après la vieille philosophie égyptienne, avec la figure des dieux qui l'assistent successivement, et, de plus, la représentation des *demeures célestes* qu'il parcourt, et les scènes mythiques propres à chacune des heures du jour.

Ainsi, à la première heure, sa *bari*, ou barque, se met en mouvement et reçoit les adorations des esprits de l'Orient. Parmi les tableaux de la seconde heure, on trouve le grand serpent Apophis, le frère et l'ennemi du Soleil, surveillé par le dieu Atmou. A la troisième heure, le dieu Soleil arrive dans la zone céleste, où se décide le sort des âmes, relativement aux corps qu'elles doivent habiter dans leurs nouvelles transmigrations. On y voit le dieu Atmou assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement. L'une d'elles vient d'être condamnée, on la voit ramenée sur terre dans une *bari*, qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verges par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; la coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand le caractère  *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque.

Le dieu visite, à la cinquième heure, les *Champs-Élysées* de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre. Elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis. Plus loin, d'autres tiennent en main des fauilles; ce sont les âmes qui cultivent les

champs de la vérité. Leur légende porte : « Elles font des libations de l'eau et des offrandes des grains des campagnes de gloire; elles tiennent une faucille et moissonnent les champs qui sont leur partage; le Dieu Soleil leur dit : « Prenez vos fauilles, moissonnez vos grains, emportez-les dans vos demeures, jouissez-en et les présentez aux Dieux en offrande pure. » Ailleurs enfin, on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale, le tout sous l'inspection du dieu *Nil-Céleste*. Dans les heures suivantes, les dieux se préparent à combattre le grand ennemi du Soleil, le serpent *Apophis*. Ils s'arment d'épieux et se chargent de filets, parce que le monstre habite les eaux du fleuve sur lequel navigue le vaisseau du Soleil. Ils tendent des cordes, *Apophis est pris*, on le charge de liens, on sort du fleuve cet immense reptile, au moyen d'un câble que la déesse Selk lui attache au cou et que douze dieux tirent, secondés par une *machine fort compliquée*, manoeuvrée par le dieu *Sèv* (Saturne), assisté des génies des quatre points cardinaux. Mais tout cet attirail serait impuissant contre les efforts d'*Apophis*, s'il ne sortait d'en bas une *main énorme* (celle d'Amon), qui saisit la corde et arrête la fougue du dragon. Enfin, à la onzième heure du jour, le serpent captif est étouffé , et, bientôt après, le dieu Soleil arrive au point extrême de l'horizon où il va disparaître. C'est la déesse *Netphé* (Rhéa) qui, faisant l'office de la Thétys des Grecs, s'élève à la surface de l'abîme des eaux célestes; et, montée sur la tête de son fils Osiris, dont le corps se termine en volute comme celui d'une sirène, la déesse reçoit le vaisseau du Soleil, que prend bientôt dans ses bras immenses le *Nil-Céleste*, le vieil *Océan* des mythes égyptiens.

La marche du soleil dans l'*hémisphère inférieur*, celui des ténèbres, pendant les douze heures de nuit, c'est-à-dire la contre-partie des scènes précédentes, se trouve sculptée sur les parois des tombeaux royaux opposées à celles dont

je viens de donner une idée très succincte. Là le dieu, assez constamment peint en *noir* de la tête aux pieds, parcourt les soixante-quinze cercles ou zones auxquels président autant de personnages divins de toute forme et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les *âmes coupables* qui subissent divers supplices. C'est véritablement là le type primordial de l'*Enfer* du Dante, car la variété des tourments a de quoi surprendre, et je ne suis pas étonné que quelques voyageurs, effrayés de ces scènes de carnage, aient cru y trouver la preuve de l'usage des sacrifices humains dans l'ancienne Égypte, mais les légendes lèvent toute espèce d'incertitude à cet égard : ce sont des affaires de l'autre monde, et qui ne préjugent rien pour les us et coutumes de celui-ci.

Les âmes coupables sont punies d'une manière différente dans la plupart des zones infernales que visite le dieu Soleil. On a figuré ces esprits impurs et persévérant dans le crime, presque toujours sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue*, ou celle de l'*épervier à tête humaine*, entièrement peints en *noir*, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres. Les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zone, brandissant des glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la terre. D'autres sont suspendues la tête en bas. Celles-ci, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files. Quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine. Dans de grandes chaudières, on fait bouillir des âmes vivantes, soit sous forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs coeurs. J'ai aussi remarqué des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos céleste (l'éventail), auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. J'ai des copies fidèles de cette immense série de tableaux et des longues légendes qui les accompagnent.

A chaque zone et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces âmes » ennemis, y est-il dit, ne voient point notre dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles n'entendent point la voix du Dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. » Tandis qu'on lit au contraire à côté de la représentation des âmes heureuses, sur les parois opposées : « Elles ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand; elles habitent les demeures de gloire, celles où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Cette double série de tableaux nous donne donc le *système psychologique égyptien* dans ses deux points les plus importants et les plus moraux, *les récompenses et les peines*. Ainsi se trouve complètement démontré tout ce que les anciens ont dit de la doctrine égyptienne sur *l'immortalité de l'âme* et le but positif de la vie humaine. Elle est certainement grande et heureuse, l'idée de symboliser la *double destinée* des âmes par le plus frappant des phénomènes célestes, le cours du soleil dans les deux hémisphères, et d'en lier la peinture à celle de cet imposant et magnifique spectacle.

Cette galerie psychologique occupe les parois des deux grands corridors et des deux premières salles du tombeau de *Rhamsès V*, que j'ai pris pour type de ma description des tombes royales parce qu'il est le plus complet de tous. Le même sujet, mais composé dans un esprit directement *astronomique*, et sur un plan plus régulier parce que c'était un tableau de science, est reproduit sur les plafonds et occupe toute la longueur de ceux du second corridor et des deux premières salles qui suivent.

Le ciel, sous la forme d'une femme dont le corps est parsemé d'étoiles, enveloppe de trois côtés cette immense

composition. Le torse se prolonge sur toute la longueur du tableau dont il couvre la partie supérieure. La tête est à l'occident. Les bras et les pieds limitent la longueur du tableau divisé en deux bandes égales : celle d'en haut représente l'hémisphère supérieur, ou le cours du soleil dans les douze heures du jour; celle d'en bas, l'hémisphère inférieur, la marche du soleil pendant les douze heures de la nuit.

A l'orient, c'est-à-dire vers le point sexuel du grand corps céleste (de la déesse Ciel), est figurée la naissance du Soleil. Il sort du sein de sa divine mère *Néith*, sous la forme d'un petit enfant portant le doigt à sa bouche, et renfermé dans un disque rouge. Le dieu *Méuï* (l'Hercule égyptien, la raison divine), debout dans la barque destinée aux voyages du jeune dieu, élève les bras pour l'y placer lui-même. Après que le Soleil enfant a reçu les soins de deux déesses nourrices, la barque part et navigue sur l'*Océan céleste*, l'éther, qui coule comme un fleuve de l'orient à l'occident, où il forme un vaste bassin, dans lequel aboutit une autre branche du fleuve traversant l'*hémisphère inférieur d'occident en orient*.

Chaque heure du jour est indiquée sur le corps du ciel par un disque rouge, et dans le tableau par douze barques ou *bâri*, dans lesquelles paraît le dieu Soleil naviguant sur l'*Océan céleste*, avec un cortège qui change à chaque heure et qui l'accompagne sur *les deux rives*.

A la première heure, au moment où le vaisseau se met en mouvement, les esprits de l'Orient présentent leurs hommages au jeune dieu debout dans son naos, qui est élevé au milieu de cette bari. L'équipage se compose de la déesse *Sôri*, qui donne l'impulsion à la proue, du dieu *Sêv* (Saturne) à tête de lièvre, tenant une longue perche pour sonder le fleuve, et dont il ne fait usage qu'à partir de la huitième heure, c'est-à-dire lorsqu'on approche des parages de l'Occident. Le réis ou commandant est *Horus*, ayant en sous-ordre le dieu *Haké-Oéris*, le Phaéton et le compagnon fidèle

du Soleil. Le pilote manœuvrant le gouvernail est un hiérococéphale nommé *Hōou*, plus la déesse *Néb-Wa* (la dame de la barque) dont j'ignore les fonctions spéciales, enfin le dieu gardien supérieur des tropiques. On a représenté sur les bords du fleuve les dieux ou les esprits qui président à chacune des heures de jour; ils adorent le dieu Soleil à son passage, ou récitent tous les noms mystiques par lesquels on le désignait. A la seconde heure paraissent les âmes des rois ayant à leur tête le défunt Rhamsès V, allant au-devant de la bari du dieu pour adorer sa lumière : aux quatrième, cinquième et sixième heures, le même Pharaon prend part aux travaux des dieux qui font la guerre au grand serpent Apophis caché dans les eaux de l'Océan. Dans les septième et huitième heures, le vaisseau céleste côtoie les demeures des bienheureux, jardins ombragés par des arbres de différentes espèces sous lesquels se promènent les dieux et les âmes pures. Enfin le dieu approche de l'Occident. *Sēv* (Saturne) sonde le fleuve incessamment, et des dieux échelonnés sur le rivage dirigent la barque avec précaution; elle contourne le grand bassin de l'ouest, et reparait dans la bande supérieure du tableau, c'est-à-dire dans l'hémisphère inférieur, sur le fleuve qu'elle remonte d'occident en orient. Mais, dans toute cette navigation des douze heures de nuit, comme il arrive encore pour les barques qui remontent le Nil, la *bari* du soleil est toujours tirée à la corde par un grand nombre de génies subalternes, dont le nombre varie à chaque heure différente. Le grand cortège du dieu et l'équipage ont disparu, il ne reste plus que le pilote, debout et inerte à l'entrée du naos renfermant le dieu, auquel la déesse *Thmēi* (la vérité et la justice), qui préside à l'enfer ou à la région inférieure, semble adresser des consolations.

Des légendes hiéroglyphiques, placées sur chaque personnage et au commencement de toutes les scènes, en indiquent les noms et les sujets, en faisant connaître l'heure du jour ou de la nuit à laquelle se rapportent ces scènes symbo-

liques. J'ai pris copie moi-même et des tableaux et de toutes les inscriptions.

Mais, sur ces mêmes plafonds et en dehors de la composition que je viens de décrire en gros, existent des textes hiéroglyphiques d'un intérêt plus grand peut-être, quoique liés au même sujet : ce sont des *tables du lever des constellations et de leurs influences pour toutes les heures de chaque mois de l'année*. Elles sont ainsi conçues :

MOIS DE TÖBI, la dernière moitié. — *Orion* domine et influe sur l'oreille gauche.

Heure 1^{re}, la constellation d'*Orion* (influe) sur le bras gauche.

Heure 2^e, la constellation de *Sirius* (influe) sur le cœur.

Heure 3^e, le commencement de la constellation *des deux étoiles* (les Gémeaux ?) (influe) sur le cœur.

Heure 4^e, les constellations *des deux étoiles* (influent) sur l'oreille gauche.

Heure 5^e, les étoiles *du fleuve* (influent) sur le cœur.

Heure 6^e, la tête (ou le commencement) *du lion* (influe) sur le cœur.

Heure 7^e, *la flèche* (influe) sur l'œil droit.

Heure 8^e, *les longues étoiles* (influent) sur le cœur.

Heure 9^e, les serviteurs des parties antérieures (du quadrupède) *Menté* (le lion marin ?) (influent) sur le bras gauche.

Heure 10^e, le quadrupède *Menté* (le lion marin ?) (influe) sur l'œil gauche.

Heure 11^e, les serviteurs du *Menté* (influent) sur le bras gauche.

Heure 12^e, *le pied de la truie* (influe) sur le bras gauche.

Nous avons donc ici une *table des influences*, analogue à celle qu'on avait gravée sur le fameux *cercle doré* du monument d'Osymandyas, et qui donnait, comme le dit Diodore de Sicile, les heures du lever des constellations *avec les influences de chacune d'elles*. Cela démontrera sans réplique, à notre ami M. Letronne, que l'*astrologie* remonte, en

Égypte, jusques aux temps les plus reculés, question à laquelle il mettait beaucoup d'intérêt et qui, par le fait, est décidée sans retour. C'est une petite douceur que je lui adresse, en attendant ses commissions pour Thèbes.

La traduction que je viens de donner d'une des vingt-quatre tables qui composent la série des levers est certaine, dans les passages où j'ai introduit les noms actuels des constellations de notre planisphère ; n'ayant pas eu le temps de pousser plus loin mon travail de concordance, j'ai été obligé de donner partout ailleurs le mot à mot du texte hiéroglyphique.

Tu penses bien que j'ai recueilli avec un soin religieux ces restes précieux de l'*astronomie antique*, science qui devait être nécessairement liée à l'*astrologie*, dans un pays où la religion fut la base immuable de toute l'organisation sociale. Dans un pareil système politique, toutes les sciences devaient avoir deux parties distinctes : *la partie des faits observés*, qui constitue seule nos sciences actuelles, et *la partie speculative*, qui liait la science à la croyance religieuse, lien nécessaire, indispensable même en Égypte, où la religion, pour être forte et pour l'être toujours, avait voulu renfermer l'univers entier et son étude dans son domaine sans borne, ce qui a son bon et son mauvais côté, comme toutes les conceptions humaines.

Dans le tombeau de Rhamsès V, les salles ou corridors qui suivent ceux que je viens de décrire sont décorés de tableaux symboliques, relatifs à divers états du soleil considéré soit physiquement, soit, surtout, dans ses rapports purement mythiques : mais ces tableaux ne forment point un ensemble suivi, c'est pour cela qu'ils sont totalement omis ou qu'ils n'occupent pas la même place dans les autres tombes royales. La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'Amenti, contient, dans les tombeaux les plus complets, la comparution du roi devant le tribunal des quarante-deux juges divins qui doivent

décider du sort de son âme, tribunal dont ne fut qu'une simple image celui qui, sur la terre, accordait ou refusait aux rois les honneurs de la sépulture. Une paroi entière de cette salle dans le tombeau de Rhamsès V offre les images de ces quarante-deux assesseurs d'Osiris, mêlées aux justifications que le roi est censé présenter, ou faire présenter en son nom, à ces juges sévères, lesquels paraissent être chargés, chacun, de faire la recherche d'un crime ou péché particulier, et de le punir dans l'âme soumise à leur juridiction. Ce grand texte, divisé par conséquent en quarante-deux versets ou colonnes, n'est, à proprement parler, qu'une *confession négative*, comme on peut en juger par les exemples qui suivent :

Prénom du Roi

O Dieu (tel)! *le Roi*, Soleil modérateur de justice, approuvé d'Ammon, *n'a point commis de méchancetés*.

O Dieu ! le fils du Soleil, Rhamsès, *n'a point blasphémé*.

O Dieu! le Roi, Soleil modérateur, etc., *ne s'est point enivré*.

O Dieu! le fils du Soleil, Rhamsès, *n'a point été paresseux*.

O Dieu! le Roi, Soleil modérateur, etc., *n'a point enlevé les biens voués aux dieux*.

O Dieu! le fils du Soleil, Rhamsès, *n'a point dit de mensonges*.

O Dieu! le Roi, Soleil, etc., *n'a point été libertin* (texte : *n'a forniqué ni avec femme, ni avec homme*).

O Dieu! le fils du Soleil, Rhamsès, *ne s'est point souillé par des impuretés*.

O Dieu! le Roi, Soleil, etc., *n'a point secoué la tête en entendant des paroles de vérité*.

O Dieu! le fils du Soleil, Rhamsès, *n'a point inutilement allongé ses paroles*.

O Dieu! le Roi, Soleil, etc., *n'a pas eu à dévorer son cœur* (c'est-à-dire à se repentir de quelque mauvaise action).

On voyait enfin, à côté de ce texte curieux, dans le tombeau de Rhamsès-Méiamoun, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux. Il n'en reste plus que trois de bien visibles; ce sont la *luxure*, la *paresse* et la *voracité*, figurées sous forme humaine, avec les têtes symboliques de *bouc*, de *tortue* et de *crocodile*.

La grande salle du tombeau de Rhamsès V, celle qui renfermait le sarcophage et la dernière de toutes, surpassait aussi les autres en grandeur et en magnificence. Le plafond, creusé en berceau et d'une très belle coupe, a conservé toute sa peinture: la fraîcheur en est telle, qu'il faut être habitué aux miracles de conservation des monuments de l'Égypte, pour se persuader que ces frêles couleurs ont résisté à plus de trente siècles. On a répété ici, mais en grand et avec plus de détails dans certaines parties, la marche du soleil dans les deux hémisphères pendant la durée du jour astronomique, composition qui décore les plafonds des premières salles du tombeau, et qui forme le motif général de toute la décoration des sépultures royales.

Les parois de cette vaste salle sont couvertes, du soubassement au plafond, de tableaux sculptés et peints comme dans le reste du tombeau, et chargés de milliers d'hieroglyphes formant les légendes explicatives. Le soleil est encore le sujet de ces bas-reliefs, dont un grand nombre contiennent aussi, sous des formes emblématiques, tout le système cosmogonique et les principes de la physique générale des Égyptiens. Une longue étude peut seule donner le sens entier de ces compositions que j'ai toutes copiées moi-même, en transcrivant en même temps tous les textes qui les accompagnent. C'est du mysticisme le plus raffiné, mais il y a certainement, sous ces apparences emblématiques, de vieilles vérités que nous croyons très jeunes.

J'ai omis dans cette description, aussi rapide que possible, d'un seul des tombeaux royaux, de parler des bas-reliefs dont sont couverts les piliers qui soutiennent les diverses

salles; ce sont des adorations aux divinités de l'Égypte, et principalement à celles qui président aux destinées des âmes, *Phtha-Socharis, Atmou*, la déesse *Mérésochar, Osiris* et *Anubis*.

Tous les autres tombeaux des rois de Thèbes, situés dans la vallée de Biban-el-Molouk et dans la vallée de l'Ouest, sont décorés, soit de la totalité, soit seulement d'une partie des tableaux que je viens d'indiquer, et selon que ces tombeaux sont plus ou moins vastes et surtout plus ou moins achevés.

Les tombes royales véritablement achevées et complètes sont en très petit nombre, savoir : celle d'Aménophis III (Memnon), dont la décoration est presque entièrement détruite, celle de Rhamsès-Méiamoun, celle de Rhamsès V, probablement aussi celle de Rhamsès le Grand, enfin celle de la reine Thaoser. Toutes les autres sont incomplètes. Les unes se terminent à la première salle, changée en grande salle sépulcrale. D'autres vont jusques à une seconde salle des tombeaux complets. Quelques-unes même se terminent brusquement par un petit réduit creusé à la hâte, grossièrement peint, et dans lequel on a déposé le sarcophage du roi, à peine ébauché. Cela prouve invinciblement ce que j'ai dit au commencement, que ces rois ordonnaient leur tombeau en montant sur le trône; et si la mort venait les surprendre avant qu'il fût terminé, les travaux étaient arrêtés et le tombeau demeurait incomplet. On peut donc juger à coup sûr de la longueur du règne de chacun des rois inhumés à Biban-el-Molouk, par l'achèvement ou par l'état plus ou moins avancé de l'excavation destinée à sa sépulture. Il est à remarquer, à ce sujet, que les règnes d'Aménophis III, de Rhamsès le Grand et de Rhamsès V répondent, en effet, dans le Canon de Manéthon, à des rois qui ont régné plus de trente ans chacun.

Il me reste à te parler de certaines particularités que présentent quelques-unes de ces tombes royales.

Quelques parois conservées du tombeau d'Aménophis III (Memnon) sont couvertes d'une simple peinture, mais exécutée avec beaucoup de soin et de finesse. La grande salle contient encore une portion de la course du soleil dans les deux hémisphères; mais cette composition est peinte sur les murailles sous la forme d'un immense papyrus déroulé, les figures étant tracées au simple trait comme dans les manuscrits, et les légendes, en hiéroglyphes linéaires, arrivant presque aux formes *hiératiques*. Le Musée royal possède des rituels conçus en ce genre d'écriture de transition.



Le tombeau de cet illustre Pharaon a été découvert par un des membres de la *Commission* dans la vallée de l'Ouest. Il est probable que tous les rois de la première partie de la XVIII^e Dynastie reposaient dans cette même vallée, et que c'est là qu'il faut chercher les sépulcres d'Aménophis I^{er} et II et des quatre Thouthmosis. On ne pourra les découvrir qu'en exécutant des déblayements immenses au pied des grands rochers coupés à pic, dans le sein desquels ces tombes ont été creusées. Cette même vallée recèle peut-être encore le dernier asile des rois thébains des plus vieilles époques; c'est ce que je me crois autorisé à conclure de l'existence d'un second tombeau royal d'un très ancien style, découvert dans la partie la plus reculée de la même vallée, celui d'un Pharaon thébain nommé *Skhaï*, lequel n'appartient certainement point aux quatre dernières dynasties thébaines, les XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e.

Dans la vallée proprement dite de Biban-el-Molouk, nous avons admiré, comme tous les voyageurs qui nous ont précédés, l'étonnante fraicheur des peintures et la finesse des sculptures du tombeau de (○ψ—) Ménéphtha I^{er}, qui, dans ses légendes, prend les divers surnoms de *Noubéï*, d'*Athothéï* et d'*Amonéï*, et, dans son tombeau, celui d'*Ousiréï*, que j'avais cru d'abord être le nom propre et qu'on a géné-

ralement adopté depuis. Mais cette belle catacombe¹ déperit chaque jour. Les piliers se fendent et se délitent; les plafonds tombent en éclats, et la peinture s'enlève en écailles. J'ai fait dessiner et colorier sur place les plus riches tableaux de cet hypogée, pour donner en Europe une idée exacte de tant de magnificence. J'ai fait également dessiner la série de *peuples* figurée dans un des bas-reliefs de la première salle à piliers. J'avais cru d'abord, d'après les copies informes de ce bas-relief publiées en Angleterre, que ces quatre peuples, de race bien distincte, conduits par le dieu Horus tenant le bâton pastoral, étaient les nations soumises au sceptre du Pharaon Ménéphtha; l'étude des légendes m'a fait connaître que ce tableau a une signification plus générale. Il appartient à la troisième heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir toute l'ardeur de ses rayons et réchauffe toutes les contrées habitées de notre hémisphère. On a voulu y représenter, d'après la légende même, *les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères*



. Nous avons donc ici sous les yeux l'image des diverses *races d'hommes* connues des Égyptiens, et nous apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou ethnographiques établies à cette époque reculée.

Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, sont figurés au nombre de douze, mais appartenant à quatre familles bien distinctes. Les trois premiers (les plus voisins du dieu) sont de *couleur rouge sombre*, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtus de blanc, et leur légende les désigne sous le nom de RÔT-EN-NERÔMÉ, *la race des hommes*, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

Les trois suivants présentent un aspect bien différent :

1. C'est celle de Séthos I^r, dont il a déjà été question plus haut.

peau couleur de chair tirant sur le jaune, ou teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées. Ceux-ci portent le nom de NAMOU.

Il ne peut y avoir aucune incertitude sur la race des trois qui viennent après; ce sont des *nègres*. Ils sont désignés sous le nom général de NAHASI.

Enfin, les trois derniers ont la teinte de peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, barbe blonde ou rousse, taille haute et très élancée, vêtus de peaux de bœufs conservant encore leur poil, véritables sauvages tatoués sur diverses parties du corps; on les nomme TAMHOU.

Je me hâtais de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres tombes royales, et, en le retrouvant en effet dans plusieurs, les variations que j'y observai me convainquirent pleinement qu'on a voulu figurer ici *les habitants des quatre parties du monde*, selon l'ancien système égyptien, savoir : 1^o les *habitants de l'Égypte*, qui, à elle seule, formait une partie du monde, d'après le très modeste usage des vieux peuples ; 2^o les *Asiatiques* ; 3^o les habitants propres de l'*Afrique*, les nègres ; 4^o enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les *Européens* qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race blonde et à peau blanche, habitant non seulement l'*Europe*, mais encore l'*Asie*, leur point de départ.

Cette manière de considérer ces tableaux est d'autant plus la véritable que, dans les autres tombes, les mêmes noms génériques reparaissent et constamment dans le même ordre. On y trouve aussi les Égyptiens et les Africains représentés de la même manière, ce qui ne pouvait être autrement : mais les *Namou* (les Asiatiques) et les *Tamhou*

(les races européennes) offrent d'importantes et curieuses variantes.

Au lieu de l'Arabe ou du Juif, si simplement vêtu dans le tombeau de Ménéphtha I^{er}, l'Asie a pour représentants dans d'autres tombeaux (ceux de *Rhamsès-Méiamoun* et de *Ménéphtha II*) trois individus toujours à teint basané, nez aquilin, œil noir et barbe touffue, mais costumés avec une rare magnificence. Dans l'un, ce sont évidemment des *Assyriens* : leur riche costume, jusques dans les plus petits détails, est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres assyriens ; dans l'autre, les peuples *Mèdes*, ou habitants primitifs de quelque partie de la Perse, leur physionomie et costume se retrouvant en effet, trait pour trait, sur les monuments dits *persépolitains*. On représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. Il en est de même de nos bons vieux ancêtres les *Tamhou*. Leur costume est quelquefois différent, leurs têtes sont plus ou moins chevelues et chargées d'ornements diversifiés, leur vêtement sauvage varie un peu dans sa forme, mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tout le caractère d'une race à part. J'ai fait copier et colorier cette curieuse série ethnographique. Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Molouk, à y trouver des sculptures qui pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant, puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis.

Le tombeau de (○—♀) *Rhamsès I^{er}*, le père et le prédecesseur de *Ménéphtha I^{er}*, dit *Ousiréi*, était enfoui sous les décombres et les débris tombés de la montagne : nous l'avons fait déblayer. Il consiste en deux longs corridors sans sculptures, se terminant par une salle peinte, mais d'une étonnante conservation, et renfermant le sarcophage du roi,

en granit, couvert seulement de peintures. Cette simplicité accuse la magnificence du fils, dont la somptueuse catacombe est à quelques pas de là.

J'avais le plus vif désir de retrouver à Biban-el-Molouk la tombe du plus célèbre des Rhamsès, celle de *Sésostris*. Elle y existe en effet : c'est la troisième à droite dans la vallée principale, mais la sépulture de ce grand homme semble avoir été en butte, soit à la dévastation par des mains barbares, soit aux ravages des torrents accidentels qui l'ont comblée à très peu près jusques aux plafonds. C'est en faisant creuser une espèce de boyau au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette intéressante catacombe, que nous sommes parvenus, en rampant et malgré l'extrême chaleur, jusques à la première salle. Cet hypogée, d'après ce qu'on peut en voir, fut exécuté sur un plan très vaste et décoré de sculptures du meilleur style, à en juger par les petites portions encore subsistantes. Des fouilles entreprises en grand produiraient sans doute la découverte du sarcophage de cet illustre conquérant : on ne peut espérer d'y trouver la momie royale, car ce tombeau aura sans doute été violé et spolié à une époque fort reculée, soit par les Perses, soit par des chercheurs de trésors, aussi ardents à détruire que l'étranger avide d'exercer des vengeances¹.

Au fond d'un embranchement de la vallée et dans le voisinage de ce respectable tombeau, reposait le fils de Sésostris nommé *Ménéphtha (II)* dans ses légendes royales ; c'est un très beau tombeau, mais non achevé. J'y ai trouvé, creusée dans une petite salle isolée, une petite chapelle consacrée aux mantes de son père, Rham-



1. En effet, la momie du Pharaon a été retrouvée dans un tout autre endroit, au sud de Deir-el-Bahari, en 1881 ; elle est exposée aujourd'hui au Musée Égyptien du Caire.

Le dernier tombeau, au fond de la vallée principale, celui de *Ménéphtha III*, se fait remarquer par son état d'immachévés admirables; formée de trois longs corridors et de deux salles, a été seule- enfin les débris du sarcophage du Pharaon, en granit, dans un très petit cabinet dont les parois à peine dégrossies sont couvertes de quelques mauvaises figures de divinités, dessinées et barbouillées à la hâte.



Son successeur, dont le nom monumental est *Rhamerri*, ne s'était probablement pas beaucoup inquiété du soin de sa sépulture. Au lieu de se faire creuser un tombeau comme ses ancêtres, il trouva plus commode de s'emparer de la catacombe voisine de celle de son père, et l'étude que j'ai dû faire de ce tombeau *palimpseste* m'a conduit à un résultat fort important pour le complément de la série des règnes formant la XVIII^e Dynastie.



Le temps ayant causé la chute du stuc appliqué par l'usurpateur Rhamerri sur les sculptures primitives de certaines parties du tombeau qu'il voulait s'approprier, je distinguai sur la porte principale les légendes d'une reine nommée *Thaoser*, et le temps, faisant aussi justice de la couverte dont on avait masqué les premiers bas-reliefs de l'intérieur, a mis à découvert des tableaux représentant cette même reine, faisant les mêmes offrandes aux dieux et recevant des divinités les mêmes promesses et les mêmes assurances que les Pharaons eux-mêmes dans les bas-reliefs de leurs tombeaux, et occupant la même place que ceux-ci. Il devint donc évident que j'étais dans une catacombe creusée pour recevoir le corps d'une reine, et je dois ajouter d'une reine ayant exercé par elle-même le pouvoir souverain, puisque son mari, quoique



portant le titre de roi, ne paraît qu'après elle dans cette série de bas-reliefs, la reine seule se montrant dans les premiers et les plus importants. *Ménéphtha-Siphtha* fut le nom de ce souverain en sous-ordre.



Comme j'avais déjà trouvé à Ghébel-Selséléh des bas-reliefs de ce prince qui avait, après le roi Horus, continué la décoration du grand spéos de la carrière, j'ai dû reconnaître alors dans la reine *Thaoser* la fille même du roi Horus, laquelle, succédant à son père dont elle était la seule héritière en âge de régner, exerça longtemps le pouvoir souverain, et se trouve, dans la liste des rois de Manéthon, sous le nom de la reine *Achenchersès*. Je m'étais trompé à Turin, en prenant l'épouse même d'Horus, la reine *Tmauhmot*, pour la fille de ce prince, mentionnée dans le texte de l'inscription d'un groupe. Cette erreur de nom n'aurait point été commise si la légende de la reine épouse d'Horus eût conservé ses titres initiaux, qu'une fracture a fait disparaître. *Siphtha* ne porte donc le titre de roi qu'en sa qualité d'époux de la reine régnante, ce qui avait eu également lieu pour les deux maris de la reine *Amensé*, mère de Thouthmosis III (Moëris).

Ce fait diminue un peu l'odieux de l'usurpation du tombeau de la reine *Thaoser* et de son mari *Siphtha* par leur cinquième ou sixième successeur, qui ne devait point, en effet, avoir pour eux le respect dû à des ancêtres parce qu'il descendait directement de Rhamsès I^{er}, et que, d'après les listes, il était tout au plus le frère de la reine *Thaoser-Achenchersès*, et continuait directement la ligne masculine à partir du roi Horus. Mais cela ne saurait justifier le nouvel occupant, d'abord d'avoir substitué partout à l'image de la reine la sienne propre, au moyen d'additions ou de suppressions, en l'affublant d'un casque ou de vêtements et d'insignes convenables seulement à des rois et non à des reines ; et, en second lieu, d'avoir recouvert de stuc tous les cartouches

renfermant les noms de la reine et de Siphtha, pour y faire peindre sa propre légende. Cette opération a dû, toutefois, s'exécuter fort à la hâte, puisqu'après avoir métamorphosé la reine Thaoser en roi Rhamerri, on n'a point eu la précaution de corriger, sur les bas-reliefs, le texte des discours que les dieux sont censés prononcer, lesquels sont toujours adressés à la reine et ne sauraient l'être convenablement au roi, ni par leur forme, ni par leur contenu.

Le plus grand et le plus magnifique de tous les tombeaux de la vallée encore existants fut sans contredit celui du successeur de Rhamerri, *Rham-*

le temps ou la fumée a
qui recouvrent la plupart
ci se recommande, néan-
les percées latéralement
premier et du deuxième
sés Méiamoun. Aujourd'hui,
terni l'éclat des couleurs
de ces sépulcres ; celui-
moins, par huit petites sal-
dans le massif des parois du
corridor, cabinets ornés de
sculptures du plus haut intérêt et dont nous avons fait
prendre des copies soignées. L'un de ces petits boudoirs
contient, entre autres choses, la représentation des travaux
de la cuisine ; un autre, celle des meubles les plus riches
et les plus somptueux ; un troisième est un arsenal complet
où se voient des armes de toute espèce et les insignes mili-
taires des légions égyptiennes ; ici, on a sculpté les barques
et les canges royales avec toutes leurs décosrations ; l'un
d'eux, enfin, contient le tableau symbolique de l'année
égyptienne, figurée par six images du Nil et six images de
l'Egypte personnifiée, alternées, une pour chaque mois et
portant les productions particulières à la division de l'année
que ces images représentent. J'ai dû faire copier, dans l'un
de ces jolis réduits, les deux fameux joueurs de harpe avec
toutes leurs couleurs, parce qu'ils n'ont été exactement pu-
bliés par personne.

En voilà assez sur *Biban-el-Molouk*. J'ai hâte de retourner à Thèbes, où tu ne seras point fâché de me suivre. Je dois cependant ajouter que plusieurs de ces tombes royales

portent sur leurs parois le témoignage écrit qu'elles étaient, il y a bien des siècles, abandonnées et seulement visitées, comme de nos jours, par beaucoup de curieux désœuvrés, lesquels, comme ceux de nos jours encore, croyaient s'illustrer à jamais en griffonnant leurs noms sur les peintures et les bas-reliefs, qu'ils ont ainsi défigurés. Les sots de tous les siècles y ont de nombreux représentants. On y trouve d'abord des Égyptiens de toutes les époques, qui se sont inscrits, les plus anciens en hiéroglyphe, les plus modernes en démotique; beaucoup de Grecs de très ancienne date, à en juger par la forme des caractères; de vieux Romains de la république, qui s'y décorent avec orgueil du titre de *Romanos*; des noms de Grecs et de Romains du temps des premiers empereurs; une foule d'inconnus du Bas-Empire noyés au milieu des superlatifs qui les précèdent ou qui les suivent; plus, des noms de Coptes accompagnés de très humbles prières; enfin, les noms des voyageurs européens que l'amour de la science, la guerre, le commerce, le hasard ou le désenclavement ont amenés dans ces tombes solitaires. J'ai recueilli à ton intention les plus remarquables de ces inscriptions¹, soit pour leur contenu, soit pour leur intérêt sous le rapport paléographique.

1. Dans une de ces *notices autographes* destinées à son frère, Champollion nous ramène à Béni-Hassan, et, saisi d'une émotion bien compréhensible, il s'exprime ainsi : « A Béni-Hassan-el-Qadim, dans le tombeau du nommé Rotéï (c'est l'hypogée composé d'une seule chambre rectangulaire, ornée dans le fond de deux rangées de trois colonnes, et dont la porte regarde l'ouest et la vallée de l'Égypte), on remarque sur la paroi méridionale un enfoncement régulièrement taillé comme pour une armoire, et c'est dans l'épaisseur de cet enfoncement que j'ai trouvé, écrite au charbon et presque effacée, cette inscription bien simple : 1800. 3^e RÉGIMENT DE DRAGONS. Je me suis fait un devoir de repasser pieusement ces traits à l'encre noire avec un pinceau, en ajoutant au-dessous : J. F. C. RST. 1828 (J.-F. Champollion restituït). »

Thèbes, le 18 juin 1829.

Depuis mon retour au milieu des ruines de cette ainée des villes royales, toutes mes journées ont été consacrées à l'étude de ce qui reste d'un de ses plus beaux édifices, pour lequel je conçus, à la première vue, une prédilection marquée. La connaissance complète que j'en ai acquise maintenant la justifie au delà de ce que je devais espérer. Je veux parler ici d'un monument dont le véritable nom n'est pas encore fixé, et qui donne lieu à de fort vives controverses : celui qu'on a appelé d'abord le *Memnonium*, et ensuite le *Tombeau d'Osymandyas*. Cette dernière dénomination appartient à la *Commission*. Quelques voyageurs persistent à se servir de l'autre qui, certainement, est fort mal appliquée et très inexacte. Pour moi, je n'emploierai désormais, pour désigner cet édifice, que son nom égyptien même, sculpté dans cent endroits et répété dans les légendes des frises, des architraves et des bas-reliefs qui décorent ce palais. Il portait le nom de *Rhamesséion*, parce que c'était à la munificence du Pharaon Rhamsès le Grand que Thèbes en était redevable.

L'imagination s'ébranle et l'on éprouve une émotion bien naturelle en visitant ces galeries mutilées et ces belles colonnades, lorsqu'on pense qu'elles sont l'ouvrage et furent souvent l'habitation du plus célèbre et du meilleur des princes que la vieille Égypte compte dans ses longues annales, et, toutes les fois que je le parcours, je rends à la mémoire de Sésostris l'espèce de culte religieux dont l'environnait l'antiquité tout entière.

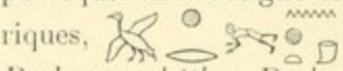
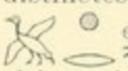
Il n'existe aucune partie complète du Rhamesséion ; mais ce qui a échappé à la barbarie des Perses et aux ravages du temps suffit pour restaurer l'ensemble de l'édifice et pour s'en faire une idée très exacte. Laissant à part sa partie architecturale, qui n'est point de mon ressort, mais à la-

quelle je dois rendre un juste hommage en disant que le Rhamesséion est peut-être ce qu'il y a de plus noble et de plus pur à Thèbes en fait de grands monuments, je me bornerai à indiquer rapidement le sujet des principaux bas-reliefs qui le décorent, et le sens des inscriptions qui les accompagnent.

Les sculptures qui couvraient les faces extérieures des deux massifs du premier pylône construit en grès ont entièrement disparu, car ces massifs se sont éboulés en grande partie. Des blocs énormes de calcaire blanc restent encore en place ; ce sont les jambages de la porte. Ils sont décorés, ainsi que l'épaisseur des deux massifs entre lesquels s'élevait cette porte, des légendes royales de Rhamsès le Grand, et de tableaux représentant ce Pharaon faisant des offrandes aux grandes divinités de Thèbes, Amon-Ra, Ammon générateur, la déesse Mouth, le jeune dieu Chons, Phtha et Mandou. Dans quelques tableaux, le roi reçoit à son tour les faveurs des dieux, et je donne ici l'analyse du principal d'entre eux, parce que c'est là que j'ai lu pour la première fois le nom véritable de l'édifice entier.

Le dieu Atmou (une des formes de Phré) présente au dieu Mandou le Pharaon Rhamsès le Grand, casqué et en habits royaux. Cette dernière divinité le prend par la main en lui disant : « Viens, avance vers la demeure divine pour templer ton père, le Seigneur des Dieux, qui t'accordera une longue suite de jours pour gouverner le Monde et régner sur le trône d'Horus. » Plus loin, en effet, on a figuré le grand dieu Amon-Ra assis, adressant ces paroles au Pharaon : « Voici ce que dit Amon-Ra, Roi des Dieux, et qui réside dans le *Rhamesséion de Thèbes* : « Mon fils bien aimé et de mon germe, Seigneur du Monde, Rhamsès ! mon cœur se réjouit en contemplant tes bonnes œuvres ; tu m'as voué cet édifice ; je te fais le don d'une vie pure à passer sur le trône de Sév (Saturne) (c'est-à-dire dans la royauté temporelle). » Il ne peut donc, à

l'avenir, rester la moindre incertitude sur le nom à donner à ce monument.

Des tableaux militaires, relatifs aux conquêtes du roi, couvrent les faces des deux massifs du pylône sur la première cour du palais ; ils sont visibles en assez grande partie, parce que l'éboulement des portions supérieures du pylône a eu lieu du côté opposé. Ces scènes militaires offrent la plus grande analogie avec celles qui sont sculptées dans l'intérieur du temple d'*Ibsamboul* et sur le *pylône de Louqsor*, qui font partie du Rhamesséion ou Rhamséion oriental de Thèbes. Les inscriptions sont semblables, et tous ces bas-reliefs se rapportent évidemment à une même campagne contre des peuples asiatiques qu'on ne peut, d'après leur physionomie et d'après leur costume, chercher ailleurs, je le répète, que dans cette vaste contrée sise entre le Tigre et l'Euphrate d'un côté, l'Oxus et l'Indus de l'autre, contrée que nous appelons assez vaguement la Perse. Cette nation, ou plutôt le pays qu'elle habitait, se nommait *Chto*, *Chétô*, *Schétô* ou *Schto*, car je me suis aperçu, enfin, que le nom par lequel on le désigne ordinairement dans les textes historiques, , et qui peut se prononcer *Pscharanschetho*, *Pscharinschetho* ou *Pscharéneschto* (vu l'absence des voyelles médiales), est composé de trois parties distinctes : 1^e d'un mot égyptien, épithète injurieuse,  *Pscharé*, qui signifie *une plaie*; 2^e de la préposition *n* (*de*), que j'avais d'abord crue radicale; 3^e de *Chto*, *Schto*, *Schéta* ou *Schétô*, véritable nom de la contrée. Les Égyptiens désignèrent donc ces peuples ennemis sous la dénomination de *la plaie de Schétô*, de la même manière que l'Éthiopie est toujours appelée *la mauvaise race de Kousch*. Ce n'est point ici le lieu d'exposer les raisons qui me portent à croire fermement que c'est de peuples du nord-est de la Perse, de Bactriens ou Scythes-Bactriens qu'il s'agit ici.

On a sculpté sur le massif de droite la réception des am-

bassadeurs scytha-bactriens dans le camp du roi; ils sont admis en la présence de Rhamsès, qui leur adresse des reproches. Les soldats, dispersés dans le camp, se reposent ou préparent leurs armes, et donnent des soins aux chevaux et aux bagages. En avant du camp, deux Égyptiens administrent la bastonnade à deux prisonniers ennemis, afin, porte la légende hiéroglyphique, de leur faire dire ce que fait la *plaie de Schéto*. Au bas du tableau, l'armée égyptienne en marche, et, à l'une des extrémités, un engagement entre les chars des deux nations.

La partie gauche de ce massif offre l'image d'une série de forteresses desquelles sortent des Égyptiens emmenant des captifs : les légendes sculptées sur les murs de chacune d'elles donnent leur nom, et apprennent que Rhamsès le Grand les a prises de vive force, la VIII^e année de son règne.

Il manque près de la moitié du massif de droite du pylône ; ce qui reste présente les débris d'un vaste bas-relief représentant une grande bataille, toujours contre les Schéto. Comme j'aurai l'occasion d'en décrire une seconde tout à fait semblable et beaucoup mieux conservée, je passerai rapidement sur celle-ci, en disant seulement qu'on y a représenté l'un des principaux chefs bactriens, nommé *Schiropsiro* ou *Schiropasiro*, blessé et gisant sur le bord d'un fleuve, vers lequel se dirige aussi, fuyant devant le vainqueur, un allié, le chef de la mauvaise race du *pays de Schirbèsch* ou *Schilbèsch*. A côté de la bataille, un tableau triomphal : Rhamsès le Grand, debout, la hache sur l'épaule, saisit de sa main gauche la chevelure d'un groupe de captifs, au-dessus desquels on lit : « Les chefs des contrées du Midi et du Nord conduits en captivité par Sa Majesté. »

Les colonnades qui fermaient latéralement la première cour n'existent plus aujourd'hui. Le vaste espace compris jadis entre ces galeries et les deux pylônes est encombré des énormes débris du plus grand et du plus magnifique

colosse que les Égyptiens aient peut-être jamais élevé. C'était celui de *Rhamsès le Grand* : les inscriptions qui le décorent ne permettent plus d'en douter. Les légendes royales de cet illustre Pharaon se lisent en grands et beaux hiéroglyphes vers le haut des bras, et se répètent plusieurs fois sur les quatre faces de la base. Ce colosse, *quoique assis, n'avait pas moins de cinquante-trois pieds de hauteur*, non compris la base, second bloc d'environ trente-trois pieds de long sur six de haut. Il faut admirer à la fois la puissance du peuple qui érigea ce merveilleux colosse, et celle des Barbares qui l'ont mutilé avec tant d'adresse et de soins.

Ce beau monument s'élevait devant le massif de gauche du second pylône ou mur détruit jusques au niveau du sol actuel : c'est par le moyen de nos fouilles que je me suis assuré que l'on avait aussi couvert ce massif de sculptures représentant des scènes militaires. J'y ai retrouvé le bas d'un tableau représentant le roi, après une grande bataille, recevant des principaux officiers le compte des ennemis tués dans l'action, et dont les mains coupées sont entassées à ses pieds. Plus loin, existait une inscription relative à la guerre contre les Schéto; le peu qui reste des dernières lignes, interrompu par de nombreuses fractures, m'a fait vivement regretter la destruction de ce monument historique abondant en noms propres et en désignations géographiques. Il y est surtout question des honneurs que le roi accorde à deux chefs scythes ou bactriens, *Iroschtoasiro*, grand chef du pays de Schéto, et *Peschorsenmausiro*, qualifié aussi de grand chef : ce sont, très probablement, les gouverneurs établis par le conquérant après la soumission du pays.

Les sculptures du massif de droite du deuxième pylône subsistent en très grande partie sous la galerie de la seconde cour à droite en entrant. C'est le tableau d'une bataille livrée sur le bord d'un fleuve, dans le voisinage d'une ville que ceignent

deux branches de ce fleuve, et sur les murailles de laquelle on lit : *la ville forte Watsch ou Batsch* (la première lettre est douteuse). Vers l'extrémité actuelle du tableau, à la gauche du spectateur, l'on voit le roi Rhamsès sur son char lancé au galop, au milieu du champ de bataille couvert de morts et de mourants. Il décoche des flèches contre la masse des ennemis en pleine déroute; derrière le char, sur le terrain que le héros vient de quitter, sont entassés les cadavres des vaincus, sur lesquels s'abattent les chevaux d'un chef bactrien nommé *Torokani*, blessé d'une flèche à l'épaule et tombant sur l'avant de son char brisé. Sous les pieds des coursiers du roi, gisent, dans diverses positions, le corps de *Torokato*, *chef des soldats du pays de Nâkbésou*, et ceux de plusieurs autres guerriers de distinction. Le grand chef bactrien, *Schiropasiro*, se retire sur le bord du fleuve; les flèches du roi ont déjà atteint *Tiotouro* et *Simaïrosi* fuyant dans la plaine et se dirigeant du côté de la ville. D'autres chefs se réfugient vers le fleuve, dans lequel se précipitent les chevaux du chef *Krobschatosi*, blessé et qu'ils entraînent avec eux. Plusieurs enfin, tels que *Thotâro* et *Mafèrima*, frère (allié) de la *plaie de Schéto* (des Bactriens), sont allés mourir en face de la ville, sur la rive du fleuve, que d'autres, tels que le Bactrien *Sipaphéro*, ont été assez heureux pour traverser, secourus et accueillis sur la rive opposée par une foule immense, sortie de la ville et accourue pour connaître le résultat de la bataille. C'est au milieu de tout ce peuple amoncelé qu'on aperçoit un groupe donnant des secours empressés à un chef que l'on vient de retirer du fleuve, où il s'est noyé; on le tient suspendu par les pieds *la tête en bas*, et on s'efforce de lui faire rendre l'eau qui le suffoque, afin de le rappeler à la vie. Sa longue chevelure semble ruisseler, et le traitement ne produira aucun effet, si l'on en juge par la physionomie et le mouvement de l'assistance. On lit au-dessus de ce groupe : « Le chef de la mauvaise race du pays des *Schirbêsch*, qui s'est éloigné

» de ses guerriers en fuyant devant le Roi du côté du fleuve. »

Enfin, au milieu de la foule sortie de la ville par *un pont* jeté sur l'une des petites branches du fleuve, on remarque des symptômes d'un prochain changement dans l'état des esprits. Un individu adresse un discours à ceux qui l'entourent; sa harangue a pour but d'encourager ses compatriotes à se soumettre au joug de Rhamsès le Grand. On lit en effet, au-dessus du bras de l'orateur, le commencement d'une inscription ainsi conçue : « Il célèbre la gloire du Dieu gracieux, parce qu'il a dit.... » Le reste est détruit.

J'ai voulu, en entrant dans tous ces détails, te donner une idée des bas-reliefs historiques dont on décorait les grands monuments de l'Égypte, de ces compositions immenses que je me plais à nommer des *tableaux homériques* ou de la sculpture héroïque, parce qu'ils sont pleins de ce feu et de ce désordre sublimes qui nous entraînent à la lecture des batailles de l'*Iliade*. Chaque groupe considéré à part sera trouvé certainement défectueux dans quelques points relatifs à la perspective, ou aux proportions comparativement aux parties voisines; mais ces petits défauts de détails sont rachetés, et au delà, par l'effet des masses, et j'ose dire ici que *les plus beaux vases grecs*, représentant des *combats*, pèchent précisément (si péché il y a) sous les mêmes rapports que ces bas-reliefs égyptiens.

Sur le haut de cette grande paroi, on a sculpté un long bas-relief, mutilé au commencement et à la fin, représentant Rhamsès le Grand célébrant la panégyrie du grand dieu de Thèbes, le double Horus ou Ammon générateur. Comme j'aurai l'occasion de décrire une fête semblable existant, dans tout son entier, au palais de Médinet-Habou, je me contenterai de te dire que c'est ici qu'existe une série de statuettes de rois, portés processionnellement dans la cérémonie et rangés par ordre de règne. Ce sont : 1^o Ménès (le premier roi terrestre); 2^o un prénom inconnu, antérieur à

la XVII^e Dynastie; 3^e Amosis; 4^e Aménôthph I^{er}; 5^e Thouthmosis I^{er}; 6^e Thouthmosis III; 7^e Aménôthph II; 8^e Thouthmosis IV; 9^e Aménôthph III; 10^e Horus; 11^e Rhamsès I^{er}; 12^e Ménéphtha I^{er} (Ousiréi); 13^e Rhamsès le Grand lui-même. Cette série ne donne que la ligne masculine directe des ancêtres du conquérant; ainsi Thouthmosis II est omis, parce que Thouthmosis III (Mœris) était fils d'une fille de Thouthmosis I^{er}.

De nombreux bas-reliefs, représentant des actes d'adoration du roi Rhamsès aux grandes divinités de Thèbes, couvrent trois faces des piliers formant la galerie devant le pylône; sur la quatrième face de chacun d'eux, on voit, sculptée de plein relief, une image colossale du roi, d'environ trente pieds de hauteur. Voici les légendes les mieux conservées des quatre qui subsistent encore :

« Le Dieu gracieux a fait ces grandes constructions; il » les a élevées par son bras, lui, le Roi Soleil, gardien de jus- » tice, approuvé par Phré, le fils du Soleil, l'ami d'Ammon, » Rhamsès, le bien-aimé d'Amon-Ra.

» Le Dieu gracieux, dominant dans sa patrie, l'a comblé » de ses bienfaits, lui, le Roi Soleil, etc.

» Le bien-aimé d'Amon-Ra, le Dieu gracieux, chef plein » de vigilance, le plus grand des vainqueurs, a soumis toutes » les contrées à sa domination, lui, le Roi Soleil, etc., le » bien-aimé de la Déesse Mouth. »

Ainsi, ces inscriptions rappellent tout ce que l'antiquité s'est plu à louer dans Sésostris, les grands ouvrages qu'il a fait exécuter, les bonnes lois qu'il donna à sa patrie, et la vaste étendue de ses conquêtes.

Les piliers ornés de colosses qui font face à ceux-ci, et les colonnes qui formaient la seconde cour du palais du côté droit, se font aussi remarquer par la richesse des tableaux religieux qui les décorent. Les piliers et les colonnades qui formaient la partie gauche de la cour sont entièrement détruits.

Je ne m'étendrai point sur les intéressants bas-reliefs qui couvrent la partie gauche du mur de fond du péristyle; je me hâte d'entrer dans la salle hypostyle, dont environ trente colonnes subsistent encore intactes, et charmeraient par leur élégante majesté les yeux même les plus prévenus contre tout ce qui n'est pas architecture grecque ou romaine. Quant à la destination de cette belle salle, à la disposition des colonnes, et à la forme des chapiteaux qui les décorent, je laisserai parler, sur ces divers points, la dédicace elle-même de la salle, sculptée, au nom du fondateur, sur les architraves de gauche, en très beaux hiéroglyphes :

« L'Haroéris puissant, ami de la vérité, le Seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, le défenseur de l'Égypte, le castigateur des contrées étrangères, l'Horus resplendissant possesseur des palmes et le plus grand des vainqueurs, le Roi Seigneur du Monde (Soleil gardien de justice approuvé par Phré), le fils du Soleil, le Seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Ammon, RHAMSÈS, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, Roi des Dieux; il a fait construire *la Grande salle d'Assemblée*, en bonne pierre blanche de grès, soutenue par de *grandes colonnes* à chapiteaux imitant des fleurs épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux imitant un bouton de lotus tronqué; salle qu'il voue au Seigneur des Dieux pour la célébration de sa panégyrie gracieuse; c'est ce qu'a fait le Roi de son vivant. »

Ainsi donc, les salles hypostyles, qui donnent aux palais égyptiens un caractère si particulier, furent véritablement destinées, comme on le soupçonnait, à tenir de grandes assemblées, soit politiques, soit religieuses, c'est-à-dire, ce qu'on nommait des *panégyries* ou réunions générales. C'est ce dont j'étais déjà convaincu avant d'avoir découvert cette curieuse dédicace, parce que, observant la forme du caractère hiéroglyphique exprimant l'idée *panégyrie* sur les obélisques de Rome où ce caractère est sculpté en grand, je

m'étais aperçu qu'il représentait, au propre, une salle hypostyle avec des sièges disposés au pied des colonnes.

C'est à l'entrée de la salle hypostyle du Rhamesséion, à droite, qu'existe un bas-relief dans lequel on a représenté la reine mère du conquérant; elle se nommait *Taouai*. Une belle statue de cette princesse existe aussi au Capitole. J'en avais copié les inscriptions, mais des fractures pouvaient donner lieu à quelques incertitudes; elles sont levées par le bas-relief que j'ai sous les yeux.

On trouve, du même côté, un grand tableau historique décrit ou dessiné par tous les voyageurs qui ont visité l'Égypte; le seul dessin exact que l'on puisse citer est celui que M. Caillaud a publié dans son *Voyage à Meroë*. J'en ai fait prendre une copie plus en grand, et j'ai transcrit moi-même les légendes, qui sont intéressantes, quoique incomplètes sur plusieurs points. C'est encore ici un grand tableau de guerre, mais qui se partage en deux parties principales. Dans une vaste plaine, le roi Rhamsès vient de vaincre les Schéto, qu'il a déjà mis en pleine déroute. Deux princes sont à la poursuite de l'ennemi; ces fils du roi se nomment *Mandou-hi-schopsch* et *Scha-hem-kémé*. C'étaient le quatrième et le cinquième des enfants de Rhamsès. Les vaincus sont encore des peuples de Schéto (des Bactriens?); ils se dirigent vers une ville placée à l'extrémité droite du tableau, où s'ouvre une nouvelle scène. Quatre autres fils du conquérant, les septième, huitième, neuvième et dixième de ses enfants, appellés *Méiamoun*, *Amenhemwa*, *Noubtéi* et *Sétpanré*, sont établis sous les murs de la place. Les assiégés opposent une vigoureuse résistance, mais déjà les Égyptiens ont dressé les échelles, et les murailles vont être escaladées. Une fracture a malheureusement fait disparaître la première partie du nom de la ville assiégée; il ne reste plus que les syllabes.... *apouro*.

Des tableaux religieux, exécutés avec beaucoup de soin, existent sur le fût des grandes et des petites colonnes de la

salle hypostyle ; on y voit successivement toutes les divinités égyptiennes du premier ordre, et principalement celles dont le culte appartenait d'une manière plus spéciale au nome diospolitain, annoncer à Rhamsès les bienfaits dont elles veulent le combler en échange des riches offrandes qu'il leur présente. Ici, comme dans la sculpture des piliers et des colonnes de la seconde cour, reparaissent en première ligne les divinités protectrices du palais, auxquelles ce bel édifice était plus particulièrement consacré : celles-ci prennent toujours un titre qui se traduit exactement par *résidant* ou *qui résident dans le Rhamesséion de Thèbes*. A leur tête, paraît Amon-Ra, sous la forme de *Roi des Dieux*, ou sous celle de générateur ; viennent ensuite les dieux Phtha, Phré, Atmou, Méuï, Sèv, et les déesses Pascht et Hathor. Chacune d'elles accorde au Pharaon une grâce particulière. Voici quelques exemples de ces formules donatrices, extraites des galeries et des colonnades du Rhamesséion :

- « J'accorde que ton édifice soit aussi durable que le ciel
- » (Amon-Ra).
- » Je te donne une longue suite de jours pour gouverner
- » l'Égypte (Isis).
- » Je t'accorde la domination sur toutes les contrées
- » (Amon-Ra).
- » J'inscris à ton nom les attributions royales du Soleil
- » (Thoth).
- » Je t'accorde de vaincre comme Mandou, et d'être vigi-
- » lant comme le fils de Netphé (Amon-Ra).
- » Je te livre le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident
- » (Amon-Ra).
- » Je t'accorde une longue vie pour gouverner le Monde
- » par un règne joyeux (Sèv, Saturne).
- » Je te donne l'Égypte supérieure et l'Égypte inférieure à
- » diriger en Roi (Netphé, Rhéa).
- » Je te livre les Barbares du Midi et ceux du Nord à
- » fouler sous tes sandales (Thméi, la justice).

» Je t'ouvrirai toutes les bonnes portes qui seront devant
» toi (le Gardien des portes célestes).
» Je veux que ton palais subsiste à toujours (Méui).
» Je t'accorde de grandes victoires dans toutes les parties
» du Monde (la déesse Tafnè).
» Je t'accorde que ton nom soit fondé dans le cœur des
» Barbares (la déesse Pascht). »

La portion des murailles de la salle hypostyle échappée aux ravages des hommes présente des scènes plus riches et plus développées. Sur le mur du fond, à la droite et à la gauche de la porte centrale, existent encore deux vastes tableaux remarquables par la grande proportion des figures et le fini de leur exécution. Dans le premier, la déesse Pascht à tête de lion, *l'épouse de Phtha, la dame du palais céleste*, lève sa main droite vers la tête de Rhamsès couverte d'un casque, en lui disant : « Je t'ai préparé le diadème du Soleil, que ce casque demeure sur ta corne (le front) où je l'ai placé. » Elle présente en même temps le roi au dieu suprême, Amon-Ra, qui, assis sur son trône, tend vers la face du roi les emblèmes d'une vie pure.

Le second tableau représente l'*institution royale* du héros égyptien, les deux plus grandes divinités de l'Égypte l'investissant des pouvoirs royaux. Amon-Ra, assisté de Mout, la grande mère divine, remet au roi Rhamsès la *faux de bataille*, le type primitif de la *harpé* des mythes grecs, arme terrible appelée *schópsch* par les Égyptiens, et lui tend en même temps les emblèmes de la direction et de la modération, le fouet et le pedum, en prononçant la formule suivante :

« Voici ce que dit Amon-Ra qui réside dans le Rhames-séion : « Reçois la faux de bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs ; prends le fouet et le pedum pour diriger la terre de Kémé (l'Égypte). »

Le soubassement de ces deux tableaux offre un intérêt d'un autre genre : on y a représenté en pied, et dans un

ordre rigoureux de primogéniture, les enfants mâles de Rhamsès le Grand. Ces princes sont revêtus du costume réservé à leur rang. Ils portent les insignes de leur dignité, le pedum et un éventail formé d'une longue plume d'autruche fixée à une élégante poignée, et sont au nombre de vingt-trois; famille nombreuse, il est vrai, mais qui ne doit point surprendre si l'on considère d'abord que Rhamsès eut, à notre connaissance, au moins deux femmes légitimes, les reines Nofré-Ari et Isénofré, et qu'il est de plus très probable que les enfants donnés au conquérant par des concubines ou des maîtresses prenaient rang avec les enfants légitimes, usage dont fait foi l'ancienne histoire orientale tout entière. Quoi qu'il en soit, on a sculpté au-dessus de la tête de chacun des princes, d'abord le titre qui leur est commun à tous, savoir *le fils du Roi et de son germe*, et, pour quelques-uns (les trois premiers et les plus âgés par conséquent), la désignation des hautes fonctions dont ils se trouvaient revêtus à l'époque où ces bas-reliefs furent exécutés. Le premier se trouve ainsi qualifié : *porte-éventail à la gauche du Roi, le jeune secrétaire royal* (basilicogrammate), *commandant en chef des soldats* (l'armée), *le premier-né et le préféré de son germe*, Amenhischópsch. Le second, nommé Rhamsès comme son père, était *porte-éventail à la gauche du Roi et secrétaire royal commandant en chef les soldats du maître du Monde* (les troupes composant la garde du roi), et le troisième, *porte-éventail à la gauche du Roi* comme ses frères (titre donné en général à tous les princes sur d'autres monuments), était de plus *secrétaire général, commandant de la cavalerie*, c'est-à-dire des chars de guerre de l'armée égyptienne. Je me dispense de transcrire ici les noms propres des vingt autres princes; je dirai seulement que les noms de quelques-uns d'entre eux font certainement allusion soit aux victoires du roi au moment de leur naissance, tels que Néb-én-Schari (le maître du pays de Schari), Nébénthonib (le maître du Monde entier), Sa-

naschtenamoun (le vainqueur par Amon), soit à des titres nouveaux adoptés dans le protocole de Rhamsès le Grand, comme, par exemple, Patavéamoun (Amon est mon père), et Setpanri (approuvé par le Soleil), titre qui se retrouve dans le prénom du roi.

J'observe en même temps dans cette série de princes un fait très notable. On y a, postérieurement à la mort de Rhamsès le Grand, caractérisé d'une manière particulière celui de ses enfants qui monta sur le trône après lui : ce fut son treizième fils, nommé Ménéphtha, qui lui succéda. Il est visible qu'on a en conséquence modifié, après coup, le costume de ce prince, en ornant son front de l'uræus et en changeant sa courte *sabou* en longue tunique royale ; de plus, à côté de sa légende première, où se lit le nom de Ménéphtha qu'il conserva en montant sur le trône, on a sculpté le premier cartouche de sa légende royale, son cartouche-prénom *Soleil-Esprit aimé des dieux*, que l'on retrouve en effet sur tous les monuments de son règne.

En sortant de la salle hypostyle par la porte centrale, on entre dans une salle qui a conservé une partie de ses colonnes, et où la décoration prend un caractère tout particulier. Dans la portion du palais que nous venons de parcourir, des hommages généraux sont adressés aux principales divinités de l'Égypte, comme il convenait dans des cours ou des péristyles ouverts à toute la population, et dans la salle hypostyle où se tenaient les grandes assemblées. Mais ici commencent véritablement la partie privée du palais et les salles qui servaient d'habitation au roi, le lieu qu'était censé habiter aussi plus particulièrement le Roi des dieux auquel ce grand édifice était consacré. C'est ce que prouvent les bas-reliefs sculptés sur les parois à la droite et à la gauche de la porte : ces tableaux représentent quatre grandes barques ou *bari* sacrées, portant un petit naos sur lequel un voile semble jeté comme pour dérober à tous les regards le personnage qu'il renferme. Ces baris sont portées sur les

épaules, par vingt-quatre ou dix-huit prêtres selon l'importance du maître de la bari. Les insignes qui décorent la proue et la poupe des deux premières barques sont les têtes symboliques de la déesse Mouth et du dieu Chons, l'épouse et le fils d'Amon-Ra; enfin la troisième et la quatrième portent les têtes du roi et de la reine, coiffées des marques de leur dignité. Ces tableaux, comme nous l'apprennent les légendes hiéroglyphiques, représentent les deux divinités et le couple royal venant rendre hommage au père des dieux, Amon-Ra, qui établit sa demeure dans le palais de Rhamsès le Grand. Les paroles que prononce chacun des visiteurs ne laissent d'ailleurs aucun doute à cet égard : « Je viens, dit » la déesse Mouth, rendre hommage au Roi des Dieux, » Amon-Ra, modérateur de l'Égypte, afin qu'il accorde de » longues années à son fils qui le chérît, le Roi Rhamsès. »

« Nous venons vers toi, dit le dieu Chons, pour servir ta » majesté, ô Amon-Ra, Roi des Dieux, qui prends possession de la demeure de ton fils Rhamsès. Accorde une » vie stable et pure à ton fils qui t'aime, le Seigneur du » Monde. »

Le roi Rhamsès dit seulement : « Je viens à mon père » Amon-Ra, à la suite des Dieux qu'il admet en sa présence » à toujours. »

Mais la reine Nofré-Ari, surnommée ici Ahmosis (engendrée par la lune), exprime ses vœux plus positivement. L'inscription porte : « Voici ce que dit la divine épouse, la » royale mère, la royale épouse, la puissante Dame du » Monde, Ahmosis-Nofré-Ari : « Je viens pour rendre hommage à mon père Amon. O Roi des Dieux, mon cœur est » joyeux de tes affections (c'est-à-dire de l'amour que tu » me portes); je suis dans l'allégresse en contemplant tes » bienfaits; ô toi, qui établis le siège de ta puissance dans » la demeure de ton fils le Seigneur du Monde Rhamsès, » accorde-lui une vie stable et pure; que ses années se » comptent par périodes de panégyries ! »

Enfin, la paroi du fond de cette salle était ornée de plusieurs tableaux représentant l'accomplissement de ces voeux, et rappelant les grâces qu'Amon-Ra accordait au héros égyptien : il n'en reste plus qu'un seul, à la droite de la porte. Le roi est figuré assis sur un trône, au pied de celui d'Amon-Ra-Atmou, et à l'ombre du vaste feuillage d'un *Perséa*, l'arbre céleste de la vie. Le grand dieu et la déesse Saf qui présidait à l'écriture, à la science, tracent, sur les fruits cordiformes de l'arbre, le cartouche-prénom de Rhamsès le Grand, tandis que, d'un autre côté, le dieu Thoth y grave le cartouche-nom propre du roi, auquel Amon-Ra-Atmou adresse les paroles suivantes : « Viens, je sculpte ton nom pour une longue suite de jours, afin qu'il subsiste sur l'arbre divin. »

La porte qui, de cette salle, conduisait à une seconde, également décorée de colonnes dont quatre subsistent encore, mérite une attention particulière, soit sous le rapport de son exécution matérielle, soit pour les sculptures qui la décorent.

Les bas-reliefs qui couvrent le bandeau et les jambages sont d'un relief tellement bas, qu'il est évident qu'on les a usés avec soin pour en diminuer la saillie. J'attribuais ce travail au temps et à la barbarie, qui a certainement agi sur plusieurs points de ces surfaces, lorsque, ayant fait déblayer le bas des montants de cette porte, j'y lus une inscription dédicatoire de Rhamsès le Grand, dans les formes ordinaires pour les dédicaces des portes, mais il y est dit, de plus, que cette porte a été *recouverte d'or pur*. J'en étudiai alors les surfaces avec plus de soin et, en examinant de plus près l'espèce de stuc blanc et fin qui recouvrait encore quelques parties de la sculpture, je m'aperçus que ce stuc avait été étendu sur une toile appliquée sur les tableaux, et qu'on avait rétabli sur le stuc même les contours et les parties saillantes des figures, avant d'y appliquer la dorure.

quatre princes commandant les divisions de l'armée, c'est que les murs de fond du péristyle sont détruits, et qu'il n'en subsiste pas la huitième partie. Et qu'on ne dise point que l'on voit partout, sur les monuments d'Égypte, des rois assiégeant des villes *entourées par un fleuve* : cela existe, il est vrai, à Ibsamboul, à Derri, sur les pylônes de Louqsor et au Rhamesséion, mais tous ces monuments sont de Rhamsès le Grand, et reproduisent les événements de la *même campagne*.

Sur le second mur du péristyle, dit la description du monument d'Osymanyas, sont représentés les captifs ramenés par le roi de son expédition ; ils n'ont point de mains ni de parties sexuelles. Et, sur le mur de fond du péristyle du Rhamesséion, j'ai mis à découvert, par des fouilles, les restes d'un tableau dans lequel on amène des prisonniers au roi, aux pieds duquel sont des morceaux de mains coupées.

Sur un troisième côté du péristyle du monument d'Osymanyas, étaient représentés des *sacrifices* et le *triomphe du roi au retour de cette guerre*.— Au Rhamesséion, le registre supérieur de la paroi sur laquelle est sculptée la bataille représente la fin d'une grande solennité religieuse à laquelle assistent le roi et la reine, et ce tableau commençait, sans aucun doute, sur le mur de fond du côté droit du péristyle.

On entrait ensuite, dit l'historien grec, dans la salle hypostyle du monument d'Osymanyas par trois portes ornées de deux colosses. Tout cela se trouve exactement au Rhamesséion, immédiatement aussi après le second péristyle.

Après la salle hypostyle de l'Osymanyéion, venait une salle plus petite, désignée dans les traductions sous le nom de *Promenoir*. C'est la salle du Rhamesséion décorée des barques symboliques des dieux et qui succède à la salle hypostyle.

Ensuite, a dit Diodore, venait la bibliothèque, et c'est effectivement sur la porte qui, du *Promenoir* du Rhames-

séion, conduit à la salle suivante, que j'ai trouvé des bas-reliefs si convenables à l'entrée d'une bibliothèque.

Pour terminer ma notice sur le Rhamesséion, j'ajouterais que la salle de la bibliothèque est presque entièrement rasée; il n'en reste que quatre colonnes et une portion des parois de droite et de gauche de la porte. Sur ces murailles, on a sculpté des tableaux représentant le roi faisant successivement des offrandes aux plus grandes divinités de l'Égypte, à Amon-Ra, Mouth, Chons, Phré, Phtha, Pascht, Nofré-Thmou, Atmou, Mandou, et, en outre, la plus grande partie de la surface de ces parois est occupée par deux énormes tableaux divisés en nombreuses colonnes verticales, dans lesquelles sont trois longues séries de noms de divinités et leurs images de petite proportion: c'est un panthéon complet. Le roi, debout devant chacun de ces tableaux *synoptiques*, fait nommément des libations et des offrandes à tous les dieux ou déesses grandes et petites, et c'est encore ici du « tombeau d'Osymanyas¹ » tout pur! *On voit dans la salle de la bibliothèque*, dit en effet la description grecque, *les images de tous les dieux de l'Égypte; le roi leur présente de la même manière des offrandes convenables à chacun d'eux.*

Cette comparaison des ruines du Rhamesséion avec la description du monument d'Osymanyas, conservée dans Diodore de Sicile, a été déjà faite, et avec bien plus de détails encore, par MM. Jollois et Devilliers dans leur

1. Cette dénomination fut adoptée généralement au retour de la Commission d'Égypte. Toutefois, dès l'automne de 1808, le jeune étudiant Champollion insista pour que l'on adoptât celle de *monument*, d'après Hécatée et Diodore. Il avait en effet reçu, sur sa demande, une description détaillée de la nécropole de Thèbes par Sonnini de Manoncourt et surtout par Dom Raphaël, jadis prêtre copte, un des membres de l'*Institut d'Égypte* du Caire et protégé de Bonaparte. Dom Raphaël, qui devint en 1802 professeur d'arabe vulgaire à l'*École des langues orientales*, connaissait à fond l'Égypte entière, et l'enthousiasme très profond de son élève pour « la terre sacrée » lui était une joie toujours nouvelle.

Description générale de Thèbes, travail important, auquel je me plais à donner de justes éloges, parce que j'ai vu les lieux, et que j'ai pu juger par moi-même de l'exactitude de leurs descriptions; mais j'ai dû reproduire rapidement ce parallèle dans cette lettre, par le besoin de mettre à leur véritable place quelques faits nouveaux et très importants qui les complètent et rendent plus frappante encore la ressemblance du monument décrit avec le monument dont j'étudie les ruines. Les deux savants voyageurs que je viens de citer ont mis en fait leur identité, d'autres l'ont combattue, pour moi, voici ma profession de foi tout entière :

De deux choses l'une, — ou le monument décrit par Hécatée sous le nom de *monument d'Osymandyas* est LE MÊME que le *Rhamesséion* occidental de Thèbes, — ou bien le *Rhamesséion* n'est qu'une COPIE SERVILE, si l'on peut s'exprimer ainsi, du *monument d'Osymandyas*.

Ici se terminent les débris du palais de Sésostris; il ne reste plus trace de ses dernières constructions, *qui devaient s'étendre encore du côté de la montagne*¹. Le Rhamesséion est le monument de Thèbes le plus dégradé, mais c'est aussi, sans aucun doute, celui qui, par l'élégante majesté de ses ruines, laisse dans l'esprit des voyageurs une impression plus profonde et plus durable.

Thèbes, 18 juin 1829.

En quittant le noble et si élégant palais de Sésostris, le *Rhamesséion*, et avant d'étudier avec tout le soin qu'ils méritent les nombreux édifices antiques entassés sur la butte factice nommée aujourd'hui *Méđinet-Habou*, je devais, pour

1. Quelques années plus tard, des fouilles faites en cet endroit prouverent que Champollion avait eu raison d'affirmer que l'édifice antique se prolongeait vers la montagne. Les reproches qui lui furent alors adressés n'étaient donc pas justifiés.

la régularité de mes travaux, m'occuper de quelques constructions intermédiaires ou voisines qui, soit par leur médiocre étendue, soit par leur état presque total de destruction, attirent beaucoup moins l'attention des voyageurs.

Je me dirigeai d'abord vers la vallée d'*El-Asasif*, située au nord du Rhamesséion, et qui se termine brusquement au pied des énormes roches calcaires de la chaîne Libyque : là existent les débris d'un édifice sacré, fidèlement décrits par MM. Jollois et Devilliers sous le nom de *Ruines situées au nord du tombeau d'Osymandyas*.

Mon but spécial étant de constater l'époque encore inconnue de ces constructions et d'en assigner la destination primitive, je m'attachai à l'examen des sculptures et surtout des légendes hiéroglyphiques inscrites sur les blocs isolés et les pans de murailles épars sur un assez grand espace de terrain.

Je fus d'abord frappé de la finesse de travail de quelques restes de bas-reliefs martelés à moitié par les premiers chrétiens, et une porte de granit rose, encore debout au milieu de ces ruines en beau calcaire blanc, me donna la certitude que l'édifice entier appartenait à la meilleure époque de l'art égyptien. Cette porte, ou petit propylon, est entièrement couverte de légendes hiéroglyphiques. On a sculpté sur les jambages, en relief très bas et fort délicat, deux images en pied de Pharaons revêtus de leurs insignes. Toutes les dédicaces sont doubles et faites, contemporainement, au nom de deux princes. Celui qui tient constamment la droite ou le premier rang se nomme Aménenthé, l'autre ne marche qu'après : c'est Thouthmosis III, nommé *Moeris* par les Grecs.

Si j'éprouvai quelque surprise de voir, ici et dans tout le reste de l'édifice, le célèbre Moeris, orné de toutes les marques de la royauté, céder ainsi le pas à cet Aménenthé qu'on chercherait en vain dans les listes royales, je dus m'étonner encore davantage, à la lecture des inscriptions, de trouver

qu'on ne parlât de ce roi barbu, et en costume ordinaire de Pharaon, qu'en employant des noms et des verbes au féminin, comme s'il s'agissait d'une reine. Je donne ici pour exemple la dédicace même des propylons.

« L'Aroéris soutien des dévoués, le Roi Seigneur, etc.,
 » Soleil dévoué à la vérité ! (*Elle*) a fait des constructions
 » en l'honneur de son père (le père d'*elle*), Amon-Ra, Sei-
 » gneur des trônes du Monde ; *elle* lui a élevé ce propylon
 » (qu'Amon protège l'édifice !) en pierre de granit : c'est ce
 » qu'*elle* a fait (pour être) vivifiée à toujours. » L'autre
 jambage porte une dédicace analogue, mais au nom du
 roi Thouthmosis III ou Mœris.

En parcourant le reste de ces ruines, la même singularité se présenta partout. Non seulement je retrouvai le prénom d'Aménenthé¹ précédé des titres *le Roi Souveraine du Monde*, mais aussi son nom propre lui-même à la suite du titre *la fille du Soleil*. Enfin, dans tous les bas-reliefs représentant les dieux adressant la parole à ce roi Aménenthé, on le traite en reine comme dans la formule suivante : « Voici ce que dit Amon-Ra, Seigneur des trônes du Monde,
 » à sa fille chérie, Soleil dévoué à la vérité : « L'édifice que
 » tu as construit est semblable à la demeure divine. »

De nouveaux faits piquèrent encore plus ma curiosité. J'observai, surtout dans les légendes du propylon de granit, que les cartouches-prénoms et noms propres d'Aménenthé avaient été martelés dans les temps antiques et remplacés par ceux de Thouthmosis III, sculptés en surcharge. Ailleurs, quelques légendes d'Aménenthé avaient reçu en surcharge

1. Ce fut bien moins l'insuffisance des matériaux que la fausse interprétation des *insignes* qui empêcha Champollion de reconnaître en « Aménenthé » la reine Hatschepsout en personne. Malgré cette regrettable erreur, les résultats de cette inspection rapide des ruines de Dér-el-Bahri furent surprenants. Quelle n'aurait pas été la joie éprouvée par « l'Égyptien », s'il avait eu le temps et les moyens d'entreprendre des fouilles en cet endroit !

aussi celles du Pharaon Thouthmosis II. Plusieurs autres enfin offraient le prénom d'un Thouthmosis encore inconnu, renfermant aussi dans son cartouche-nom propre le nom de femme Amensé, le tout encore sculpté aux dépens des légendes d'Aménenthé préalablement martelées. Je me rappelai alors avoir remarqué ce nouveau roi Thouthmosis, traité en reine dans le petit édifice de Thouthmosis III à Médinet-Habou.

C'est en rapprochant ces faits et ces diverses circonstances de plusieurs observations du même genre, premiers résultats de mes courses dans le grand palais et dans le propylon de Karnac, que je suis parvenu à compléter mes connaissances sur le personnel de la première partie de la XVIII^e Dynastie. Il résulte de la combinaison de tous les témoignages fournis par ces divers monuments, et qu'il serait hors de propos de développer ici :

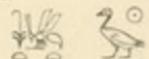
1^o Que *Thouthmosis I^{er}* succéda immédiatement au grand Amén-



le chef de la XVIII^e Dynastie, l'une des *Diospolitaines* ;



2^o Que son fils, *Thouthmosis II*, occupa le trône après lui et mourut sans en-



fants ;

3^o Que sa sœur, *Amensé*, lui succéda comme fille de Thouthmosis I^{er}, et régna vingt et un ans en souveraine ;



4^o Que cette Reine eut pour premier mari un *Thouthmosis*



 , qui comprit dans son nom propre celui de la reine Amensé , son épouse; que ce Thouthmosis fut le père de Thouthmosis III ou Mœris, et gouverna au nom d'Amensé;



 , qui gouverna aussi au nom d'Amensé, et fut régent pendant la minorité et les premières années de Thouth-Mœris;

6^e Que le Mœris le pouvoir le régent tint sous sa tutelle pendant quelques années.

La connaissance de cette succession de personnages explique tout naturellement les singularités notées dans l'examen minutieux de tous les restes de sculptures existants dans l'édifice de la vallée d'*El-Asasif*. On comprend alors pourquoi le régent Aménenthé ne paraît dans les bas-reliefs que pour y recevoir les paroles gracieuses que les dieux adressent à la reine Amensé, dont il n'est que le représentant; cela explique le style des dédicaces faites par Aménenthé, parlant lui-même au nom de la reine, ainsi que les dédicaces du même genre dans lesquelles on lit le nom de Thouthmosis, premier mari d'Amensé, qui joua d'abord le même rôle passif, et ne fut, comme son successeur Aménenthé, qu'une espèce de figurant du pouvoir royal exercé par la reine.

Les surcharges qu'ont éprouvées la plupart des légendes du régent Aménenthé démontrent que sa régence fut odieuse et pesante pour son pupille Thouthmosis III. Celui-ci semble avoir pris à tâche de condamner son tuteur à un éternel oubli. C'est en effet sous le règne de ce Thouthmosis III que furent martelées presque toutes les légendes d'Aménenthé,

et qu'on sculpta à la place soit les légendes de Thouthmosis III, dont il avait sans doute usurpé l'autorité, soit celles de Thouthmosis, premier mari d'Amensé, le père même du roi régnant. J'ai observé la destruction systématique de ces légendes dans une foule de bas-reliefs existants sur divers autres points de Thèbes. Ce déshonneur imprimé à la mémoire du régent Aménenthé fut-il l'ouvrage immédiat de la haine personnelle de Thouthmosis III, ou une basse flatterie du corps sacerdotal ? C'est ce qu'il nous est impossible de décider, mais le fait nous a paru assez curieux pour le constater.

Toutes les inscriptions du monument d'*El-Asasif* établissent unanimement que cet édifice a été élevé sous la régence d'Aménenthé, au nom de la reine Amensé et de son jeune fils Thouthmosis III. Cette construction n'est donc point postérieure à l'an 1736 avant J.-C., époque approximative des premières années du règne de Thouthmosis III exerçant seul le pouvoir suprême. Ces sculptures comptent donc déjà plus de 3.500 ans d'antiquité.

Il résulte de ces mêmes dédicaces et des sculptures qui décorent quelques-unes des salles non détruites, que l'édifice intérieur était un temple consacré à la grande divinité de Thèbes, Amon-Ra, le roi des dieux, qu'on y adorait sous le titre spécial d'*Amon-Ra-Pnèb-ennéghét-en-tho*, c'est-à-dire, d'Amon-Ra, seigneur des trônes du Monde : j'ai retrouvé dans Thèbes plusieurs autres temples dédiés à ce grand être, mais sous d'autres titres qui lui sont également particuliers.

Ce temple d'Amon-Ra, d'une étendue assez considérable, décoré de sculptures du travail le plus précieux, précédé jadis d'un dromos et probablement aussi d'une longue avenue de sphinx, s'élevait au fond de la vallée d'*El-Asasif*. Son sanctuaire pénétrait pour ainsi dire dans les rochers à pic de la chaîne Libyque, criblée, comme le sol même de la vallée, d'excavations plus ou moins riches, qui servaient de sépulture aux habitants de la vieille capitale.

Cette position du temple au milieu des tombeaux, et les plafonds, en forme de voûte, de quelques-unes de ces salles, ont récemment trompé quelques voyageurs, et leur ont fait croire que cet édifice était le tombeau de Mœris (Thouthmosis III), mais tous les détails que nous avons donnés sur la construction et la destination de cet édifice sacré renversent une telle hypothèse. Ses divisions et ses accessoires nous le feraient reconnaître pour un véritable temple, à défaut des inscriptions dédicatoires qui le disent formellement. Sa décoration même, et le sujet des bas-reliefs qui ornent les parois des salles encore subsistantes, n'ont rien de commun avec la décoration et les scènes sculptées dans les hypogées et les tombeaux. On y retrouve, comme dans les temples et les palais, des tableaux d'offrandes faites aux dieux ou aux rois ancêtres du Pharaon fondateur du temple. Quelques bas-reliefs de ce dernier genre présentent un grand intérêt, soit en confirmant l'ordre de succession précédemment établi, soit en fournissant des détails précieux sur les familles de ces premiers rois de la XVIII^e Dynastie. Je citerai d'abord, et à ce sujet, plusieurs tableaux sculptés et peints représentant Thouthmosis, père de Thouthmosis III, et le Pharaon Thouthmosis II recevant des offrandes faites par leur fils et neveu Thouthmosis III; en second lieu, un long bas-relief peint occupant toute la paroi de gauche de la grande salle voûtée, au fond du temple, dans lequel on a figuré la grande *bäri* sacrée ou arche d'Amon-Ra, le dieu du temple, adoré par le régent Aménenthé, ayant derrière lui Thouthmosis III, suivi d'une très jeune enfant richement parée, et que l'inscription nous dit être sa fille, *la fille du Roi qu'elle aime, la divine épouse Rannofré*. En arrière de la *bäri* sacrée, et comme recevant une portion des offrandes faites par les deux rois agenouillés, sont les images en pied du Pharaon Thouthmosis I^{er}, de la reine son épouse Ahmosis et de leur jeune fille *Sotennofré*. L'histoire écrite ne nous avait point conservé les noms de ces trois

princesses ; c'est là que je les ai lus pour la première fois. Quant au titre de divine épouse donné à la fille de Mœris encore en bas âge, il indique seulement que cette jeune enfant avait été vouée au culte d'Amon, étant du nombre de ces filles d'une haute naissance, nommées *Pallades* et *Palacides*, dont j'ai retrouvé les tombeaux dans une autre vallée de la chaîne Libyque.

Ce temple d'Amon-Ra, terminant une des vallées de la nécropole de Thèbes, reçut à différentes époques soit des restaurations, soit des accroissements sous le règne de divers rois successeurs d'Aménenthé et de Thouthmosis III. J'ai retrouvé, en effet, dans les pierres provenant des diverses portions du temple, et dont on s'est servi, dans des temps peu anciens, pour la construction d'une muraille contre laquelle appuie aujourd'hui le jambage de droite du propylon de granit, des parties d'inscriptions mentionnant des embellissements ou des restaurations de l'édifice sous les règnes des rois Horus, Rhamsès le Grand et son fils Méénéphtha II, tous de la XVIII^e Dynastie, comme les fondateurs mêmes du temple.

Enfin, la dernière salle du temple, ayant servi de sanctuaire, est couverte de sculptures d'un travail ignoble et grossier ; mais la surprise que j'éprouvai à la vue de ces pitoyables bas-reliefs, comparés à la finesse et à l'élegance des tableaux sculptés dans les deux salles précédentes, cessa bientôt à la lecture de grandes inscriptions hiéroglyphiques, constatant que cette *belle* restauration-là avait été faite sous le règne et au nom de Ptolémée Évergète II et de sa première femme Cléopâtre. Voilà une des mille et une preuves démonstratives contre l'opinion de ceux qui s'obstineraient encore à supposer que l'art égyptien gagna quelque perfection par l'établissement des Grecs en Egypte.

Je le répète encore : *l'art égyptien ne doit qu'à lui-même tout ce qu'il a produit de grand, de pur et de beau, et, n'en déplaise aux savants qui se font une religion de croire fer-*

mément à la *génération spontanée* des arts en Grèce, il est évident pour moi, comme pour tous ceux qui ont bien vu l'Égypte ou qui ont une connaissance réelle des monuments égyptiens existants en Europe, que les arts ont commencé en Grèce par une imitation servile des arts de l'Égypte, *beaucoup plus avancés* qu'on ne le croit vulgairement, à l'époque où les premières colonies égyptiennes furent en contact avec les sauvages habitants de l'Attique ou du Péloponnèse. La vieille Égypte enseigna les arts à la Grèce, celle-ci leur donna le développement le plus sublime, mais, sans l'Égypte, la Grèce ne serait probablement point devenue la terre classique des beaux-arts. Voilà ma profession de foi tout entière sur cette grande question. Je trace ces lignes presqu'en face de bas-reliefs que les Égyptiens ont exécutés, avec la plus élégante finesse de travail, 1700 ans avant l'ère chrétienne. Que faisaient les Grecs alors.....?

Thèbes, 20 juin 1829.

J'ai donné toute la journée d'hier et cette matinée à l'étude des tristes restes de l'un des plus importants monuments de l'ancienne Thèbes. Cette construction, comparable en étendue à l'immense palais de Karnac, dont on aperçoit d'ici les obélisques sur l'autre rive du fleuve, a presqu'entiièrement disparu; il en subsiste encore quelques débris, s'élevant à peine au-dessus du sol de la plaine exhaussée par les dépôts successifs de l'inondation, qui recouvrent probablement aussi toutes les masses de granit, de brèches et autres matières dures employées dans la décoration de ce palais. La portion la plus considérable étant construite en pierres calcaires, les Barbares les ont peu à peu brisées et converties en chaux pour éléver de misérables cahutes; mais ce que le voyageur trouve encore sur ses pas donne une bien haute idée de la magnificence de cet antique édifice.

Que l'on se figure, en effet, un espace d'environ 1.800 pieds de longueur, nivélé par les dépôts successifs de l'inondation, couvert de longues herbes, mais dont la surface, déchirée sur une multitude de points, laisse encore apercevoir des débris d'architraves, des portions de colosses, des fûts de colonnes et des fragments d'énormes bas-reliefs que le limon du fleuve n'a pas enfouis encore ni dérobés pour toujours à la curiosité des voyageurs. Là ont existé plus de dix-huit colosses dont les moindres avaient vingt pieds de hauteur. Tous ces monolithes, de diverses matières, ont été brisés, et l'on rencontre leurs membres énormes dispersés ça et là, les uns au niveau du sol, d'autres au fond d'excavations exécutées par les fouilleurs modernes. J'ai recueilli, sur ces restes mutilés, les noms d'un grand nombre de peuples asiatiques dont les chefs captifs étaient représentés entourant la base de ces colosses représentant leur vainqueur, le Pharaon Aménophis, le troisième du nom, celui même que les Grecs ont voulu confondre avec le Memnon de leurs mythes héroïques. Ces légendes démontrent déjà que nous sommes ici sur l'emplacement du célèbre édifice de Thèbes connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*. C'est ce qu'avaient cherché à prouver, par des considérations d'un autre genre, MM. Jollois et Devilliers, dans leur excellente description de ces ruines.

Les monuments les mieux conservés, au milieu de cette effroyable dévastation des objets du premier ordre dont il me reste à parler, établiraient encore mieux, si cela était nécessaire, que ces ruines sont bien celles du Memnonium de Thèbes, ou palais de Memnon appelé *Aménophion* par les Égyptiens du nom même de son fondateur, et que je trouve mentionné dans une foule d'inscriptions hiéroglyphiques des hypogées du voisinage où reposaient jadis les momies de plusieurs grands-officiers chargés, de leur vivant, de la garde ou de l'entretien de ce magnifique édifice.

C'est vers l'extrémité des ruines et du côté du fleuve que

s'élèvent encore, en dominant la plaine de Thèbes, les deux fameux colosses, d'environ soixante pieds de hauteur, dont l'un, celui du nord, jouit d'une si grande célébrité sous le nom de *colosse de Memnon*. Formés chacun d'un seul bloc de grès-brèche, transportés des carrières de la Thébaïde supérieure et placés sur d'immenses bases de la même matière, ils représentent tous deux un Pharaon assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos. J'ai vainement cherché à motiver l'étrange erreur du respectable et spirituel Denon, qui a voulu prendre ces statues pour celles de deux princesses égyptiennes. Les inscriptions hiéroglyphiques encore subsistantes, telles que celles qui couvrent le dossier du trône du colosse du sud et les côtés des deux bases, ne laissent aucun doute sur le rang et la nature du personnage dont ces merveilleux monolithes reproduisaient les traits et perpétuaient la mémoire. L'inscription du dossier porte textuellement : « L'Aroéris puissant, le modérateur des modérateurs, etc., le Roi Soleil, Seigneur de vérité (ou de justice), le fils du Soleil, le Seigneur des diadèmes, Aménôthph, modérateur de la région pure, le bien-aimé d'Amon-Ra, etc., l'Horus resplendissant, celui qui a agrandi la demeure..... (lacune) à toujours, a érigé ces constructions en l'honneur de son père Amon ; il lui a dédié cette statue colossale de pierre dure, etc. » Et sur les côtés des bases on lit en grands hiéroglyphes de plus d'un pied de proportion, exécutés, surtout ceux du colosse du nord, avec une perfection et une élégance au-dessus de tout éloge, la légende ou devise particulière, le prénom et le nom propre du Roi que les colosses représentent : « Le Seigneur » souverain de la région supérieure et de la région inférieure, le réformateur des mœurs, celui qui tient le monde « en repos, l'Horus qui, grand par sa force, a frappé les Barbares, le Roi Soleil, Seigneur de vérité, le fils du Soleil, » Aménôthph, modérateur de la région pure, chéri d'Amon-Ra, Roi des Dieux. »

Ce sont là les titres et noms du troisième Aménophis de la XVIII^e Dynastie, lequel occupait le trône des Pharaons vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne. Ainsi se trouve complètement justifiée l'assertion que Pausanias met dans la bouche des Thébains de son temps, lesquels soutenaient que ce colosse n'était nullement l'image du Memnon des Grecs, mais bien celle d'un homme du pays nommé *Ph-Aménoph*.

Ces deux colosses décoraient, suivant toute apparence, la façade extérieure du principal pylône de l'Aménophion, et, malgré l'état de dégradation où la barbarie et le fanatisme ont réduit ces antiques monuments, on peut juger de l'élégance, du soin extrême et de la recherche qu'on avait mis dans leur exécution, par celle des figures accessoires formant la décoration de la partie antérieure du trône de chaque colosse. Ce sont des figures de femmes debout, sculptées dans la masse même de chaque monolithe, et n'ayant pas moins de quinze pieds de haut. La magnificence de leur coiffure et les riches détails de leur costume sont parfaitement en rapport avec le rang des personnages dont elles rappellent le souvenir. Les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur ces statues formant en quelque sorte les pieds antérieurs du trône de chaque statue d'Aménophis, nous apprennent que la figure de gauche représente une reine égyptienne, la mère du roi, nommée *Tmau-Hem-Va*, ou bien *Maut-Hem-Va*, et la figure de droite, la reine épouse du même Pharaon, *Taïa*, dont le nom était déjà donné par une foule de monuments. Je connaissais aussi le nom de la femme de Thouthmosis IV, *Tmau-Hem-Va*, mère d'Aménophis-Memnon, par les bas-reliefs du palais de Louqsor, mentionnés dans la notice rapide que j'ai crayonnée de cet important édifice.

Sur un autre point des ruines de l'Aménophion, du côté de la montagne Libyque, à la limite du désert, et un peu à droite de l'axe passant entre les deux colosses, existent deux blocs de grès-brèche, d'environ trente pieds de long cha-

cun, et présentant la forme de deux énormes stèles. Leur surface visible est ornée de tableaux et de magnifiques inscriptions formées chacune de vingt-quatre à vingt-cinq lignes d'hieroglyphes du plus beau style, exécutés de relief dans le creux. Il est infiniment probable que ces portions qu'on aperçoit aujourd'hui sont les dosiers des sièges de deux groupes colossaux renversés et enfouis la face contre terre : j'ai manqué de moyens assez puissants pour vérifier le fait.

Quoi qu'il en soit, les tableaux sculptés sur ces masses effrayantes nous montrent toujours le roi Aménophis-Memnon, accompagné ici de la reine Taïa son épouse, accueillis par le dieu Amon-Ra ou par Phtha-Socharis, et les deux inscriptions sont les textes expressément relatifs à la dédicace du Memnonium ou Aménophion aux dieux de Thèbes par le fondateur de cet immense édifice. La forme et la rédaction de cette dédicace, dont j'ai pris une copie soignée malgré une foule de lacunes, sont d'un genre tout à fait original et m'ont paru très curieuses. On en jugera par une courte analyse.

La consécration du palais est rappelée d'une manière tout à fait dramatique. C'est d'abord le roi Aménophis qui prend la parole dès la première ligne et la garde jusques à la treizième. « Le Roi Aménôthph (etc.) adit : « Viens, ô Amon-Ra, Seigneur des trônes du Monde, toi qui résides dans les régions de Ôph (Thèbes) ! contempla la demeure que nous t'avons construite dans la contrée pure, elle est belle : » descends du haut du ciel pour en prendre possession ! » Suivent les louanges du dieu mêlées à la description de l'édifice dédié, et l'indication des ornements et décorations en pierre de grès, en granit rose, en pierre noire, en or, en ivoire et en pierres précieuses, que le roi y a prodigues, y compris deux grands obélisques dont on n'aperçoit plus aujourd'hui aucune trace.

Les sept lignes suivantes renferment le discours que tient

le dieu Amon-Ra, en réponse aux courtoisies du Pharaon.
« Voici ce que dit Amon-Ra, le mari de sa mère, etc. :
» Approche, mon fils, Soleil Seigneur de vérité, du germe
» du Soleil, enfant du Soleil, Aménôthph! J'ai entendu tes
» paroles et je vois les constructions que tu as exécutées;
» moi qui suis ton père, je me complaît dans tes bonnes
» œuvres, etc. »

Enfin, vers le milieu de la vingtîème ligne commence une troisième et dernière harangue; c'est celle que prononcent les dieux en présence d'Amon-Ra, leur seigneur, auquel ils promettent de combler de biens Aménôthph, son fils cheri, d'en rendre le règne joyeux en le prolongeant pendant de longues années, en récompense du bel édifice qu'il a élevé pour leur servir de demeure, palais dont ils déclarent avoir pris possession après l'avoir bien et dûment visité.

L'identité du Memnonium des Grecs et de l'Aménophion égyptien n'est donc plus douteuse; il l'est bien moins encore que ce palais fût une des plus étonnantes merveilles de la vieille capitale. Des fouilles en grand, exécutées par un Grec nommé Iani, ancien agent de M. Salt, ont mis à découvert une foule de bases de colonnes, un très grand nombre de statues léontocéphales en granit noir; de plus, deux magnifiques sphinx colossaux et à tête humaine, en granit rose, du plus beau travail, représentant aussi le roi Aménophis III. Les traits du visage de ce prince, portant ici, comme partout ailleurs, une empreinte de physionomie un peu éthiopienne, sont absolument semblables à ceux que les sculpteurs et les peintres ont donnés à ce même Pharaon dans les tableaux des stèles du Memnonium, dans les bas-reliefs du palais de Louqsor, et dans les peintures du tombeau de ce prince dans la vallée de l'Ouest à Biban-el-Moulouk, nouvelle et millième preuve que les statues et bas-reliefs égyptiens présentent de véritables portraits des anciens rois dont ils portent les légendes.

A une petite distance du Rhamesséion existent les débris

de deux colosses en grès rougeâtre : c'étaient encore deux statues ornant probablement la porte latérale nord de l'Aménophion, ce qui peut donner une juste idée de l'immense étendue de ce palais, dont il reste encore de si magnifiques vestiges. Je ne me suis nullement occupé des inscriptions grecques et latines qui tapissent les jambes du grand colosse du nord, la célèbre *statue de Memnon*; tout cela est trop moderne pour moi. Ceci soit dit sans qu'on en puisse conclure que je nie la réalité des harmonieux accents que tant de Romains affirment unanimement avoir ouï moduler par la bouche même du colosse, aussitôt qu'elle était frappée des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que, plusieurs fois, assis, au lever de l'aurore, sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est venu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais, la plaine de Thèbes, où gisent les membres épars de cette ainée des villes royales.

Thèbes (rive occidentale), ... juin 1829.

Je viens de visiter et d'étudier dans toutes ses parties un petit temple d'une conservation parfaite, situé derrière l'Aménophion, dans un vallon formé par les rochers de la montagne Libyque et un grand mamelon qui s'en est détaché du côté de la plaine. Ce monument a été décrit par la *Commission d'Égypte* sous le nom de *Petit Temple d'Isis*.

Le voyageur est attiré dans ces lieux solitaires et dénusés de toute végétation par une enceinte peu régulière, bâtie en briques crues, et qu'on aperçoit de fort loin, parce qu'elle est placée sur un terrain assez élevé. On y pénètre par un petit propylon en grès engagé dans l'enceinte et couvert extérieurement de sculptures d'un travail lourdement recherché. Les tableaux qui ornent le bandeau de cette porte représentent Ptolémée Soter II faisant des offrandes,

du côté droit, à la déesse Hathor (Vénus) et à la grande triade de Thèbes, Amon-Ra, Mouth et Chons, du côté gauche, à la déesse Thmé ou Thméi (la vérité ou la justice, Thémis) et à une triade formée du dieu hiéracocéphale Mandou, de son épouse Ritho et de leur fils Harphré. Ces trois divinités, celles qu'on adorait principalement à Hermouthis, occupent la partie du bandeau dirigée vers cette capitale de nome.

Ces courts détails suffisent, lorsqu'on est un peu familiarisé avec le système de décoration des monuments égyptiens, pour déterminer avec certitude : 1^o à quelles divinités fut spécialement dédié le temple auquel ce propylon donne entrée; 2^o quelles divinités y jouissaient du rang de synthrone, et il devient ici de toute évidence qu'on adorait spécialement dans ce temple le principe de beauté confondu et identifié avec le principe de vérité, de justice, ou, en termes mythologiques, que cet édifice était consacré à la déesse Hathor, identifiée avec la déesse Thméi. Ce sont, en effet, ces deux déesses qui reçoivent les premiers hommages de Soter II; et, comme l'édifice faisait partie de Thèbes et avoisinait le nome d'Hermouthis, on y offrait aussi, d'après une règle de saine politique que j'ai développée ailleurs, des sacrifices en l'honneur de la triade thébaine et de la triade hermonthite. On s'était donc trop hâté de donner un nom à ce temple, d'après des aperçus reposant sur de simples conjectures.

Les mêmes adorations sont répétées sur la porte du temple proprement dit, qui s'ouvre par un petit péristyle que soutiennent des colonnes à chapiteaux ornés de fleurs de lotus et de houpes de papyrus combinées; les colonnes et les parois n'ont jamais été décorées de sculptures. Il n'en est point ainsi du pronaos, formé de deux colonnes et de deux piliers ornés de têtes symboliques de la déesse Hathor, à laquelle ce temple fut consacré. Les tableaux qui couvrent le fût des colonnes représentent des offrandes faites à cette

déesse et à sa seconde forme Thméï, ainsi qu'aux dieux Amon-Ra, Mandou, Imouth (Esculape), et plusieurs formes tertiaires de la déesse Hathor, adorée par le roi Ptolémée Épiphane, sous le règne duquel a été faite la dédicace du monument, comme le prouve la grande inscription hiéroglyphique sculptée sur toute la longueur de la frise du pronaos. Voici la traduction des deux parties affrontées de cette formule dédicatoire :

(Partie de droite.) *Première ligne.* « Le Roi (Dieu Épiphane que Phtha-Thoré a éprouvé, image vivante d'Amon-Ra), le chéri des Dieux et des DéesSES mères, le bien-aimé d'Amon-Ra, a fait exécuter cet édifice en l'honneur d'Amon-Ra, etc., pour être vivifié à toujours. »

Deuxième ligne. « La divine sœur de (Ptolémée toujours vivant, bien aimé de Phtha), chérie d'Amon-Ra, l'ami du bien (Pmainoufé)..... » (le reste est détruit).

(Partie de gauche.) *Première ligne.* « Le fils du Soleil (Ptolémée toujours vivant, bien-aimé de Phtha), chéri des Dieux et des DéesSES mères, bien-aimé d'Hathor, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de sa mère Hathor, la rectrice de l'Occident, pour être vivifié à toujours. »

Deuxième ligne. « La royale épouse (Cléopâtre, bien aimée de Thméï), la rectrice de l'Occident, a fait exécuter cet édifice..... » (le reste manque).

Ces textes justifient tout à fait ce que nous avions déduit des seules sculptures du propylon relativement aux divinités particulièrement honorées dans ce temple ; il est également établi que la dédicace de cet édifice sacré a été faite par le cinquième des Ptolémées, vers l'an 200 avant J.-C.

Les bas-reliefs encore existants sur les parois de droite et de gauche du pronaos, ainsi que sur la façade du temple formant le fond de ce même pronaos, appartiennent tous au règne d'Épiphane. Tous se rapportent aux déesses Hathor et Thméï, ainsi qu'aux grandes divinités de Thèbes et d'Hermonthis.

On a divisé le naos en trois salles contiguës ; ce sont trois véritables sanctuaires. Celui du milieu, ou le principal, entièrement sculpté, contient des tableaux d'offrandes à tous les dieux adorés dans le temple, les deux triades précitées, et principalement aux déesses Hathor et Thméï, qui paraissent dans presque toutes les scènes. Aussi n'est-il question que de ces deux divinités dans les dédicaces du sanctuaire, inscrites sur les frises de droite et de gauche au nom de Ptolémée Philopator :

« L'Horus, soutien de l'Égypte, celui qui a embellî les
» temples comme Thoth, Dieu deux fois grand, le Seigneur
» des panégyries comme Phtha, le chef semblable au So-
» leil, le germe des Dieux fondateurs, l'éprouvé par Phtha,
» etc.; le fils du Soleil, Ptolémée toujours vivant, bien-
» aimé d'Isis, l'ami de son père (Philopator), a fait cette
» construction en l'honneur de sa mère Hathor, la rectrice
» de l'Orient (dédicace de droite), et : « de sa mère
» Thméï, la rectrice de l'Occident » (dédicace de gauche).

Presque toutes les sculptures de ce premier sanctuaire remontent au règne de Philopator, qu'on y voit suivi de sa femme Arsinoé adorant les deux déesses; deux seuls tableaux portent l'image de Ptolémée Épiphane, fils et successeur de Philopator. On lit enfin sur les parois de droite et de gauche l'inscription suivante, relative à des embellissements exécutés sous un règne postérieur, celui d'Évergète II et de ses deux femmes :

« Bonne restauration de l'édifice exécutée par le Roi,
» germe des Dieux lumineux, l'éprouvé par Phtha, etc.,
» Ptolémée toujours vivant, etc., par sa royale sœur, la
» modératrice souveraine du Monde, Cléopâtre, et par sa
» royale épouse, la modératrice souveraine du Monde, Cléo-
» pâtre, dieux grands chérirs d'Amon-Ra. »

C'est à la déesse Hathor qu'appartenait plus spécialement le sanctuaire de droite. Cette grande divinité y est représentée sous des formes variées, recevant les hommages des

rois Philopator et Épiphane; les dédicaces des frises sont faites au nom de ce dernier.

Le sanctuaire de gauche fut consacré à la déesse Thméï, la Dicé et l'Aléthé des mythes égyptiens; aussi, tous les tableaux qui décorent cette chapelle se rapportent-ils aux importantes fonctions que remplissait cette divinité dans l'Amenti, les régions occidentales ou l'enfer des Égyptiens.

Les deux souverains de ce lieu terrible où les âmes étaient jugées, Osiris et Isis, reçoivent d'abord les hommages de Ptolémée et d'Arsinoé, dieux Philopators, et l'on a sculpté sur la paroi de gauche la grande scène de la *psychostasie*. Ce vaste bas-relief représente la salle hypostyle (*Oshk*) ou le prétoire de l'Amenti, avec les décorations convenables. Le grand-juge Osiris occupe le fond de la salle; au pied de son trône s'élève le lotus, emblème du monde matériel, surmonté des images de ses quatre enfants, génies directeurs des quatre points cardinaux.

Les quarante-deux juges, assesseurs d'Osiris, sont assis, rangés sur deux lignes, la tête surmontée d'une plume d'autruche, symbole de la justice. Debout sur un socle, en avant du trône, le Cerbère égyptien, monstre composé de trois natures diverses, le crocodile, le lion et l'hippopotame, ouvre sa large gueule et menace les âmes coupables : son nom, *Téouôm-en-ément*, signifie *la dévoratrice de l'occident ou de l'enfer*. Vers la porte du tribunal paraît la déesse Thméï dédoublée, c'est-à-dire figurée deux fois, à cause de sa double attribution de déesse de la justice et de déesse de la vérité. La première forme, qualifiée de Thméï, rectrice de l'Amenti (la vérité), présente l'âme d'un Égyptien, sous les formes corporelles, à la seconde forme de la déesse (la justice), dont voici la légende : « Thméï qui réside dans l'Amenti, » où elle pèse les coeurs dans la balance : aucun méchant ne « lui échappe. » Dans le voisinage de celui qui doit subir l'épreuve, on lit les mots suivants : « Arrivée d'une âme » dans l'Amenti. » Plus loin, s'élève la balance infernale ;

les dieux Horus, fils d'Isis, à tête d'épervier, et Anubis, fils d'Osiris, à tête de chacal, placent dans les bassins de la balance, l'un le *cœur* du prévenu, l'autre une *plume d'autruche*, emblème de justice : entre le fatal instrument qui doit décider du sort de l'âme et le trône d'Osiris, on a placé le dieu Thoth ibiocéphale, « Thoth le deux fois grand, le » Seigneur de Schmoun (Hermopolis magna), le Seigneur » des divines paroles, le secrétaire de justice des autres Dieux » grands dans la salle de justice et de vérité. » Ce greffier divin écrit le résultat de l'épreuve à laquelle vient d'être soumis le *cœur* de l'Égyptien défunt, et va présenter son rapport au souverain juge.

On voit que le fait seul de la consécration de ce troisième sanctuaire à la déesse Thméï y a motivé la représentation de la psychostasie, et qu'on a trop légèrement conclu de la présence de ce tableau curieux, reproduit également dans la deuxième partie de tous les rituels funéraires, que ce temple était une sorte d'édifice funèbre, qui pouvait même avoir servi de sépulture à des membres très distingués de la caste sacerdotale. Rien ne motive une pareille hypothèse. Il est vrai que les environs de l'enceinte qui renferme ce monument ont été criblés d'excavations sépulcrales et de catacombes égyptiennes de toutes les époques. Mais le temple d'Hathor et de Thméï n'est point le seul édifice sacré élevé au milieu des tombeaux ; il faudrait donc aussi considérer comme des temples funéraires le palais de Sésostris ou le Rhamesséion, le temple d'Amon à El-Asasif, le palais de Kourna, etc., ce qui est insoutenable sous tous les rapports, et formellement contredit par toutes les inscriptions égyptiennes qui en couvrent les parois.

Thèbes (Médiinet-Habou), 30 juin 1829.

On peut se rendre à la grande butte de Médiinet-Habou, soit en prenant le chemin de la plaine en traversant le

Rhamesséion, l'emplacement de l'Aménophion (Memnonium), et les restes calcaires du Ménéphthéion, grand édifice construit par le fils et successeur de Rhamsès le Grand, soit en suivant le vallon à l'entrée duquel s'élève le petit temple d'Hathor et de Thméï.

Là existe, presque enfouie sous les débris des habitations particulières qui se sont succédé d'âge en âge, une masse de monuments de haute importance, qui, étudiés avec attention, montrent, au milieu des plus grands souvenirs historiques, l'état des arts de l'Égypte à toutes les époques principales de son existence politique. C'est en quelque sorte un *tableau abrégé de l'Égypte monumentale*. On y trouve en effet réunis un temple appartenant à l'époque pharaonique la plus brillante, celle des premiers rois de la XVIII^e Dynastie, un immense palais de la période des conquérants, un édifice de la première décadence sous l'invasion éthiopienne, une chapelle élevée sous un des princes qui avaient brisé le joug des Perses, un propylon de la dynastie grecque, des propylées de l'époque romaine, enfin, dans une des cours du palais pharaonique, des colonnes qui, jadis, soutenaient le faîte d'une église chrétienne.

Le détail un peu circonstancié de ce que renferment de plus curieux des monuments si variés me conduirait beaucoup trop loin ; je dois me contenter de donner une idée rapide de chacune des parties qui forment cet amas de constructions si intéressantes, en commençant par celles qui se présentent en arrivant à la butte du côté qui regarde le fleuve.

On rencontre d'abord une vaste enceinte construite en belles pierres de grès, peu élevée au-dessus du sol actuel, et dans laquelle on pénètre par une porte dont les jambages, surpassant à peine la corniche brute qui surmonte le mur d'enceinte, portent la figure en pied d'un empereur romain dont voici la légende hiéroglyphique inscrite dans les

deux cartouches accolés : « L'empereur Cæsar-Titus-Ælius-Hadrianus-Antoninus-Pius. »

Le même prince est aussi représenté sur l'une des deux portes latérales de l'enceinte, où il est en adoration devant la Triade de Thèbes à droite, et devant celle d'Hermonthis à gauche. C'est encore ici une nouvelle preuve de ces égards perpétuels de bon voisinage que se rendaient mutuellement les cultes locaux.

Au fond de l'enceinte s'élève une rangée de six colonnes réunies trois à trois par des murs d'entre-colonnement qui n'ont jamais reçu de sculptures. On trouve encore, parmi les pierres amoncelées provenant des parties supérieures de cette construction, la légende impériale déjà citée : l'enceinte et les propylées appartiennent donc au règne d'Antonin le Pieux. C'est, d'ailleurs, ce que démontrait déjà le mauvais style des bas-reliefs.

En traversant ces propylées, on arrive à un grand pylône dont la porte, ornée d'une corniche conservant encore ses couleurs assez vives, est couverte de bas-reliefs religieux ; l'adorateur, Ptolémée Soter II, présente des offrandes variées aux sept grandes divinités élémentaires et aux dieux des noms Thébain et Hermonthite.

Le mur de l'enceinte et les propylées d'Antonin, aussi bien que le pylône de Soter II, m'ont offert une particularité remarquable : c'est que ces constructions modernes ont été élevées aux dépens d'un édifice antérieur et bien autrement important. Les pierres qui les forment sont couvertes de restes de légendes hiéroglyphiques, de portions de bas-reliefs religieux ou historiques, telles que des têtes ou des corps de divinités, des chars, des chevaux, des soldats, des prisonniers de guerre, enfin de nombreux débris d'un calendrier sacré ; et, comme on lit sur une foule de ces pierres, en tout ou en partie, le prénom ou le nom de Rhamsès le Grand, il n'est point douteux, pour moi du moins, que ces blocs ne proviennent des démolitions du

grand palais de Sésostris, le Rhamesséion, ravagé depuis longtemps par les Perses, à l'époque où, sous Ptolémée Soter II et Antonin, on bâtissait les propylées et le pylône dont il est ici question.

Au pylône de Soter succède un petit édifice d'une exécution plus élégante, semblable en son plan au petit édifice à jour de l'île de Philæ ; mais les huit colonnes qui le supportaient sont maintenant rasées jusques à la hauteur des murs des entre-colonnements. Tous les bas-reliefs encore existants représentent le roi Nectanébe de la XXX^e Dynastie, la Sébennytique, adorant Amon-Ra, *le Souverain des dieux*, ou recevant les dons et les bienfaits de tous les autres dieux de Thèbes.

Cette chapelle, du IV^e siècle avant J.-C., avait été appuyée sur un édifice plus ancien. C'est un pylône de médiocre étendue, dont les massifs, d'une belle proportion, ont souffert dans plusieurs de leurs parties. Élevé sous la domination du roi éthiopien Taharaka, dans le VII^e siècle avant notre ère, le nom, le prénom, les titres et les louanges de ce prince avaient été rappelés dans les inscriptions et les bas-reliefs décorant les faces des deux massifs, et de même sur la porte qui les sépare. Mais, à l'époque où les Saïtes remontèrent sur le trône des Pharaons, il parait qu'on fit marteler, par une mesure générale, les noms des conquérants éthiopiens sur tous les monuments de l'Égypte.

J'ai déjà remarqué la proscription du nom de Sabacon dans le palais de Louqsor, — le nom de Taharaka subit ici un semblable outrage, mais les marteaux n'ont pu faire que l'on n'en reconnaisse encore sans peine tous les éléments constitutifs dans le plus grand nombre des cartouches subsistants. On lit de plus, sur le massif de droite, cette inscription relative à des embellissements exécutés sous Ptolémée Soter II : « Cette belle réparation a été faite par le Roi Seigneur du Monde, le grand germe des Dieux grands, celui que Phtha a éprouvé, image vivante d'Amon-Ra, le fils du

» Soleil, le Seigneur des diadèmes, Ptolémée toujours vivant, le bien-aimé d'Isis, le Dieu sauveur (Soter, NT NOHEM), en l'honneur de son père Amon-Ra, qui lui a concédé les périodes des panégyries sur le trône d'Horus. »

Il n'est pas inutile de comparer cette fastueuse légende du Lagide, à propos de quelques pierres qu'on a changées, avec celle que l'Éthiopien, véritable fondateur et décorateur du pylône, a fait sculpter sur le bandeau de la porte. Elle ne contient que la simple formule : « La vie (ou vive) le Roi Taharaka, le bien-aimé d'Amon-Ra, Seigneur des trônes du Monde. »

Sur les deux massifs extérieurs du pylône, ce prince, auquel certaines traditions historiques attribuent la conquête de toute l'Afrique septentrionale, jusques aux colonnes d'Hercule, a été figuré de proportions colossales, tenant d'une main robuste les chevelures, réunies en groupe, de peuples vaincus qu'il menace d'une sorte de massue.

Au delà du pylône de Taharaka, et dans le mur de clôture nord, existent encore en place deux jambages d'une porte en granit rose, chargés de légendes exécutées avec soin et contenant le nom et les titres du fondateur, l'un des grands fonctionnaires de l'ordre sacerdotal, l'hierogrammate et prophète Pétaménoph. C'est le même personnage qui fit creuser, vers l'entrée de la vallée d'El-Asasif, l'immense et prodigieuse excavation que les voyageurs admirent sous le nom de *Grande Syringe*.

On arrive enfin à l'édifice le plus antique, celui dont les propylées de l'époque romaine, le pylône du Lagide, la chapelle de Nectanèbe et le pylône du roi éthiopien ne sont que des dépendances; ces diverses constructions ne furent élevées que pour annoncer dignement la demeure du Roi des dieux, et celle du Pharaon, son représentant sur la terre.

Ce vieux monument, qui porte à la fois le double caractère de grand temple et de palais, se compose encore d'un

sanctuaire environné de galeries formées de piliers ou de colonnes, et de huit salles plus ou moins vastes.

Toutes les parois portent des sculptures exécutées avec une correction remarquable et une grande finesse de travail : ce sont là des bas-reliefs de la meilleure époque de l'art. Aussi, la décoration de cet édifice appartient-elle au règne de Thouthmosis I^{er}, de Thouthmosis II, de la reine Amensé, du régent Aménenthé et de Thouthmosis III, le Mœris des historiens grecs. C'est ce dernier Pharaon sous lequel on a décoré la plus grande partie de l'édifice ; les dédicaces en ont été faites en son nom. Celle qu'on lit sous la galerie de droite, l'une des mieux conservées, donne une idée de toutes les autres. La voici :

Première ligne. « La vie, l'Horus puissant, aimé de Phré, » le Souverain de la haute et basse région, grand chef dans « toutes les parties du monde, l'Horus resplendissant, grand » par sa force, celui qui a frappé les Neuf-Arcs (les peuples « nomades) ; le Dieu gracieux Seigneur du monde, Soleil » stabilisateur du monde, le fils du Soleil, Thouthmosis, bien- » faiteur du monde, vivifié aujourd'hui et à toujours. »

Deuxième ligne. « Il a fait exécuter ces constructions en » l'honneur de son père Amon-Ra, Roi des Dieux ; il lui a » érigé ce grand temple dans la partie occidentale du » Thouthmoséion d'Amon, en belle pierre de grès : c'est ce » qu'a fait le (Roi) vivant toujours. »

La plupart des bas-reliefs décorant les galeries et les chambres des édifices représentent ce roi, Thouthmosis III, rendant divers hommages aux dieux, ou en recevant des grâces et des dons. Ici je citerai seulement deux tableaux sculptés sur la paroi de gauche de la grande salle ou sanctuaire. Dans l'un, le plus étendu, le Pharaon casqué est conduit par la déesse Hathor et par le dieu Atmou, qui se tiennent par la main, vers l'arbre mystique de la vie. Le Roi des dieux, Amon-Ra, assis, trace avec un pinceau le nom de Thouthmosis sur l'épais feuillage, en disant : « Mon fils,

» Soleil stabilisateur du monde, je place ton nom sur l'arbre
 » Oscht, dans le palais du Soleil ! » Cette scène se passe devant les vingt-quatre divinités secondaires adorées à Thèbes et disposées sur deux files, en tête desquelles on lit l'inscription suivante : « Voici ce que disent les autres grandes divinités de Tôph (Thèbes) : « Nos cœurs se réjouissent à cause du bel édifice construit par le Roi Soleil stabilisateur du monde. »

J'ai trouvé dans le second tableau, pour la première fois, le nom et la représentation de la reine, femme de Thouthmosis III : cette princesse, appelée Rhamaïthé et portant le titre de royale épouse, accompagne son mari faisant de riches offrandes à Amon-Ra, générateur. La reine reparait aussi dans deux tableaux décorant une des petites salles de gauche au fond de l'édifice.

Les six dernières salles du palais, dans l'une desquelles existe renversée une chapelle monolithe de granit rose, sont couvertes de bas-reliefs de l'époque de Thouthmosis I^{er}, de Thouthmosis II, de la reine Amensé, et de son fils Thouthmosis III, dont les légendes royales sont sculptées en surcharge sur celles du régent Aménenthé, martelées avec assez de soin, ainsi que toutes les figures en pied représentant ce prince, dont la mémoire fut ainsi proscrire.

La fondation de cet édifice remonte donc aux premières années du XVIII^e siècle avant J.-C. Il est naturel, par conséquent, d'y rencontrer, en le parcourant avec soin, plusieurs restaurations, annoncées d'ailleurs par des inscriptions qui en fixent l'époque et en nomment les auteurs. Telles sont :

1^o La restauration des portes et d'une portion du plafond de la grande salle, par Ptolémée Évergète II, entre l'an 146 et l'an 118 avant notre ère;

2^o Des réparations faites vers l'an 392 avant notre ère, aux colonnes d'ordre protodoriq[ue] qui soutiennent les plafonds des galeries, sous le Pharaon mendésien Hacoris. On

a employé pour cela des pierres provenant d'un petit édifice construit par la princesse Néitocris, fille de Psammétichus II;

3^e Toutes les sculptures des façades supérieures sud et nord, exécutées sous le règne de Rhamsès-Méiamoun, au XV^e siècle avant notre ère.

Ces derniers embellissements, les plus anciens et les plus notables de tous, avaient été ordonnés sans doute pour lier, par la décoration, le petit palais de Mœris avec le grand palais de Rhamsès-Méiamoun, qui, avec ses attenances, couvre presque toute la butte de Médiinet-Habou. C'est ici en effet qu'existent les ouvrages les plus remarquables de ce Pharaon, l'un des plus illustres parmi les souverains de l'Égypte, et dont les grands exploits militaires ont été confondus avec ceux de Sésostris ou Rhamsès le Grand par les auteurs anciens et par les écrivains modernes.

Un édifice d'une médiocre étendue, mais singulier par ses formes inaccoutumées, le seul qui, parmi tous les monuments de l'Égypte, puisse donner une idée de ce qu'était une habitation particulière à ces anciennes époques, attire d'abord les regards du voyageur. Le plan qu'en ont publié les auteurs de la grande *Description de l'Égypte* pourra donner une idée exacte de la disposition générale de ces deux massifs de pylônes unis à un grand pavillon par des constructions tournant sur elles-mêmes en équerre; je ne dois m'occuper que des curieux bas-reliefs et des inscriptions sculptées sur toutes les surfaces.

L'entrée principale regarde le Nil. On trouve d'abord deux grands massifs, formant une espèce de faux pylône, enseveli en partie sous des buttes provenant des débris d'habitations modernes. Vers le haut, règne une frise anaglyphique, composée des éléments combinés de la légende royale du Rhamsès fils ainé et successeur immédiat de Rhamsès-Méiamoun, « Soleil, gardien de vérité éprouvé par

» Amon ». On remarque de plus, sur ces massifs, des tableaux d'adoration de la même époque, et deux *fenêtres* portant sur leur bandeau le disque ailé de Hat, et sur leurs jambages les légendes royales de Rhamsès-Méiamoun, « Soleil, gardien de vérité, l'ami d'Amon ».

La porte qui sépare ces constructions appartient au règne d'un troisième Rhamsès, le second fils de Méiamoun, « le » SOLEIL SEIGNEUR DE VÉRITÉ aimé par Amon ».

Dans l'intérieur de cette petite cour, s'élèvent deux massifs de pylônes, ornés, ainsi que les constructions qui les unissent au grand pavillon, de frises anaglyphiques portant la légende du fondateur Rhamsès-Méiamoun, et de bas-reliefs d'un grand intérêt, parce qu'ils ont trait aux conquêtes de ce Pharaon.

La face antérieure du massif de droite est presque entièrement occupée par une figure colossale du conquérant, levant sa hache d'armes sur un groupe de prisonniers barbus dont sa main gauche saisit les chevelures. Le dieu Amon-Ra, d'une stature tout aussi colossale, présente au vainqueur la harpé divine en disant : « Prends cette arme, mon fils cheri, » et frappe les chefs des contrées étrangères ! »

Le soubassement de ce vaste tableau est composé des chefs des peuples soumis par Rhamsès-Méiamoun, agenouillés, les bras attachés derrière le dos par les liens qui, terminés par une houppe de papyrus ou une fleur de lotus, indiquent si le personnage est un Asiatique ou un Africain.

Ces chefs captifs, dont les costumes et les physionomies sont très variés, offrent, avec toute vérité, les traits du visage et les vêtements particuliers à chacune des nations qu'ils représentent. Des légendes hiéroglyphiques donnent successivement le nom de chaque peuple. Deux ont entièrement disparu. Celles qui subsistent, au nombre de cinq, annoncent :

Le chef du pays de Kouschi mauvaise race (l'Éthiopie),
 Le chef du pays de Térosis,
 Le chef du pays de Toroao,
 et : Le chef du pays de Robou,
 Le chef du pays de Moschausch,

} en Afrique;

} en Asie.

Un tableau et un soubassement analogues décorent la face antérieure du massif de gauche, mais ici tous les captifs sont des chefs asiatiques. On les a rangés dans l'ordre suivant :

Le chef de la mauvaise race du pays de Schéto ou Chéta;
 Le chef de la mauvaise race du pays d'Aumôr;
 Le grand du pays de Fekkaro;
 Le grand du pays de Schairotana, contrée maritime;
 Le grand du pays de Scha..... (le reste est détruit);
 Le grand du pays de Touirscha, contrée maritime;
 Le grand du pays de Pa..... (le reste est détruit).

Sur l'épaisseur du massif de gauche, Rhamsès-Méiamoun, casqué, le carquois sur l'épaule, conduit des groupes de prisonniers de guerre aux pieds d'Amon-Ra. Le dieu dit au conquérant : « Va ! empare-toi des contrées; soumets » leurs places fortes, et amène leurs chefs en esclavage. »

Le massif correspondant, et les corps de logis qui réunissent le pylône au grand pavillon du fond, sont couverts de sculptures qu'il serait trop long de décrire ici. On remarque des *fenêtres* décorées extérieurement et intérieurement avec beaucoup de goût, et des *balcons* soutenus par des prisonniers barbares sortant à mi-corps de la muraille.

L'intérieur du grand pavillon, divisé en *trois étages*, fut décoré de bas-reliefs représentant des scènes de la vie domestique de Rhamsès-Méiamoun. Je possède des dessins exacts de tous ces intéressants tableaux, parmi lesquels on remarque le Pharaon servi par les dames du palais, prenant son repas, jouant avec ses petits enfants, ou occupé avec la

reine d'une partie de jeu analogue à celui des *échecs*, etc., etc. L'extérieur de ce pavillon est couvert de légendes du roi ou de bas-reliefs commémoratifs de ses victoires.

C'est en suivant l'axe principal de ces curieuses constructions qu'on arrive enfin devant le premier pylône du grand et magnifique palais de Rhamsès-Méiamoun. L'édifice que nous venons de décrire n'en était qu'une dépendance et une simple annexe.

Ici, tout prend des proportions colossales. Les faces extérieures des deux énormes massifs du premier pylône, entièrement couvertes de sculptures, rappellent les exploits du fondateur de l'édifice, non seulement par des tableaux d'un sens vague et général, mais encore par les images et les noms des peuples vaincus, par celles du conquérant et de la divinité protectrice qui lui donne la victoire. On voit, sur le massif de gauche, le dieu Phtha-Socharis livrant à Rhamsès-Méiamoun treize contrées asiatiques, dont les noms, conservés pour la plupart, ont été sculptés dans des cartels servant comme de boucliers aux peuples enchainés. Une longue inscription, dont les onze premières lignes sont assez bien conservées, nous apprend que ces conquêtes eurent lieu dans la douzième année du règne de ce Pharaon.

Dans le grand tableau du massif de droite, le dieu Amon-Ra, sous la forme de Phré hiéracocéphale, donne la harpé au belliqueux Rhamsès pour frapper vingt-neuf peuples du Nord ou du Midi. Dix-neuf noms de contrées ou de villes subsistent encore ; le reste a été détruit pour appuyer contre le pylône des mesures modernes. Le Roi des dieux adresse à Méiamoun un long discours, dont voici les dix premières colonnes : « Amon-Ra a dit : Mon fils, mon germe cheri, » maître du monde, Soleil gardien de justice, ami d'Amon, » toute force t'appartient sur la Terre entière ; les nations » du Septentrion et du Midi sont abattues sous tes pieds ; » je te livre les chefs des contrées méridionales ; conduis-les » en captivité, et leurs enfants à leur suite ; dispose de tous

» les biens existants dans leur pays : laisse respirer ceux
» d'entre eux qui voudront se soumettre, et punis ceux dont
» le cœur est contre toi. Je t'ai livré aussi le Nord..... (la-
» cune) ; la Terre-Rouge (l'Arabie) est sous tes sandales »,
etc., etc. Une grande stèle, mais très fruste, constate que
ces conquêtes eurent lieu dans la onzième année du roi.

C'est à la même année du règne de Rhamsès-Méiamoun que se rapportent les sculptures des massifs du premier pylône du côté de la cour. Il s'agit ici d'une campagne contre les peuples asiatiques nommés *Moschausch*.

Des masses de débris amoncelés couvrent toute la partie inférieure du pylône, et enfouissent en très grande partie la magnifique colonnade qui décore le côté gauche de la cour, ainsi que la galerie soutenue par des piliers-cariatides fermant cette même cour du côté droit. Déblayer cette partie du palais serait une entreprise fort dispendieuse, mais elle aurait pour résultat certain de rendre à l'admiration des voyageurs deux galeries de la plus complète conservation, des colonnes couvertes de bas-reliefs, de riches décorations ayant conservé tout l'éclat de leurs couleurs, et enfin une nombreuse série de grands tableaux historiques. Il a fallu me contenter de copier les inscriptions dédicatoires qui couvrent les deux frises et les architraves des élégantes colonnes, dont les chapiteaux imitent la fleur épanouie du lotus.

Au fond de cette première cour, s'élève un second pylône, décoré de figures colossales sculptées, comme partout ailleurs, de relief dans le creux ; celles-ci rappellent les triomphes de Rhamsès-Méiamoun dans la IX^e année de son règne. Le roi, la tête surmontée des insignes du fils ainé d'Amon, entre dans le temple d'Amon-Ra et de la déesse Mouth, conduisant trois colonnes de prisonniers de guerre, imberbes et enchainés dans diverses positions. Ces nations, appartenant à une même race, sont nommées *Schalascha*, *Taônaou* et *Pourosato* ; plusieurs voyageurs, exa-

minant les physionomies et le costume de ces captifs, ont cru reconnaître en eux des peuples hindous. Sur le massif de droite de ce pylône, existait une énorme inscription aujourd'hui détruite aux trois quarts par des fractures et des excavations. J'ai vu, par ce qui en subsiste encore, qu'elle était relative à l'expédition contre les *Schakalascha*, les *Fekkaro*, les *Pourosato*, les *Taônaou* et les *Ouschascha*. Il y est aussi question des contrées d'Aumôr et d'Oreksa, ainsi que d'une bataille navale.

Une magnifique porte en granit rose unit les deux massifs du second pylône. Des tableaux d'adoration aux diverses formes d'Amon-Ra et de Phtha en décorent les jambages, au bas desquels on lit deux inscriptions dédicatoires attestant que Rhamsès-Méiamoun a consacré cette grande porte en belle pierre de granit à son père Amon-Ra, et qu'enfin les battants ont été si richement ornés de métaux précieux qu'Amon lui-même se réjouit en les contemplant.

On se trouve, après avoir franchi cette porte, dans la seconde cour du palais, où la grandeur pharaonique se montre dans tout son éclat. La vue seule peut donner une idée du majestueux effet de ce péristyle, soutenu à l'est et à l'ouest par d'énormes colonnades, au nord par des piliers contre lesquels s'appuient des cariatides colossales, et au sud par d'autres piliers-cariatides, derrière lesquels se montre une seconde colonnade. Tout est chargé de sculptures revêtues de couleurs très brillantes encore : c'est ici qu'il faut envoyer, pour les convertir, les ennemis systématiques de l'architecture peinte.

Les parois des quatre galeries de cette cour conservent toutes leurs décos. De grands et vastes tableaux sculptés et peints appellent de toute part la curiosité des voyageurs. L'œil se repose sur le bel azur des plafonds ornés d'étoiles de couleur jaune doré, mais l'importance et la variété des scènes reproduites par le ciseau absorbent bientôt toute l'attention.

Quatre tableaux, formant le registre inférieur de la galerie de l'est, côté gauche, et une partie de la galerie sud retracent les principales circonstances d'une guerre de Rhamsès-Méiamoun contre des peuples asiatiques nommés *Robou*, teint clair, nez aquilin, longue barbe, couverts d'une grande tunique et d'un surtout transversalement rayé bleu et blanc. Ce costume est tout à fait analogue à celui des Assyriens et des Mèdes figurés sur les cylindres dits babyloniens ou persépolitains.

Premier tableau. Grande bataille : le héros égyptien, debout sur un char lancé au galop, décoche des flèches contre une foule d'ennemis fuyant dans le plus grand désordre. On aperçoit sur le premier plan les chefs égyptiens montés sur des chars, et leurs soldats entremêlés à des alliés, les *Fekkaro*, massacrant les *Robou* épouvantés ou les liant comme prisonniers de guerre. Ce tableau seul contient plus de cent figures en pied, sans compter les chevaux.

Deuxième tableau. Les princes et les chefs de l'armée égyptienne conduisent au roi victorieux quatre colonnes de prisonniers : des scribes comptent et enregistrent le nombre des mains droites et des parties génitales coupées aux *Robou* morts sur le champ de bataille. L'inscription porte textuellement : « Conduite des prisonniers en présence de » Sa Majesté; ceux-ci sont au nombre de mille; mains » coupées, trois mille; phallus, trois mille. » Le Pharaon, aux pieds duquel on dépose ces trophées, paisiblement assis sur son char, dont les chevaux sont retenus par des officiers, adresse une allocution à ses guerriers. Il les félicite de leur victoire, et prodigue fort naïvement les plus grands éloges à sa propre personne : « Livrez-vous à la joie, leur dit-il, » qu'elle s'élève jusques au ciel; les étrangers sont renversés » par ma force; la terreur de mon nom est venue, leurs » cœurs en ont été remplis; je me suis présenté devant eux » comme un lion, je les ai poursuivis semblable à un épervier; » j'ai anéanti leurs âmes criminelles; j'ai franchi leurs

» fleuves, j'ai incendié leurs forteresses; je suis pour l'Égypte
» ce qu'a été le Dieu Mandou : j'ai vaincu les Barbares :
» Amon-Ra, mon père, a humilié le Monde entier sous mes
» pieds, et je suis *Roi sur le trône à toujours.* »

En dehors de ce curieux tableau, existe une très longue inscription, malheureusement fort endommagée, et relative à cette campagne, qui date de l'an V du règne de Rhamsès-Méiamoun.

Troisième tableau. Le vainqueur, le fouet en main et guidant ses chevaux, retourne ensuite en Égypte. Des groupes de prisonniers enchaînés précèdent son char ; des officiers étendent au-dessus de la tête du Pharaon de larges ombrelles. Le premier plan est occupé par l'armée égyptienne, divisée en pelotons marchant régulièrement en ligne et au pas, selon les règles de la tactique moderne. Enfin, Rhamsès rentre triomphant dans Thèbes (*quatrième tableau*). Il se présente à pied, trainant à sa suite trois colonnes de prisonniers, devant le temple d'Amon-Ra et de la déesse Mouth ; le roi harangue les divinités et en reçoit en réponse les assurances les plus flatteuses.

Une immense composition remplit tout le registre supérieur de la galerie nord et de la galerie est, à droite de la porte principale. C'est une cérémonie publique qui n'offre pas moins de deux cents personnages en pied. A cette pompeuse marche assiste tout ce que l'Égypte renfermait de plus grand et de plus illustre : c'est en quelque sorte le triomphe de Rhamsès-Méiamoun, et la panégyrie célébrée par le souverain et son peuple, pour remercier la divinité de la constante protection qu'elle avait accordée aux armes égyptiennes. Une ligne de grands hiéroglyphes, sculptés au-dessus du tableau et dans toute sa longueur, annonce que cette panégyrie (HBAI) en l'honneur d'Ammon-Horus (l'A et l'Ω de la théologie égyptienne) eut lieu à Thèbes le premier jour du mois de Paschons. Cette légende contient en outre l'analyse minutieuse du vaste tableau qu'elle sur-

monte ; c'est pour ainsi dire le programme entier de la cérémonie.

L'analyse rapide que j'en donne ici ne sera que la traduction de cette légende, ou celle des nombreuses inscriptions sculptées dans le bas-relief auprès de chaque personnage et au-dessus des groupes principaux.

Rhamsès-Méiamoun sort de son palais, porté dans un *naos*, espèce de châsse richement décorée, soutenue par douze *oéris* ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruche. Le monarque, décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que des images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes étendues ; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion, symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires ; de jeunes enfants de la caste sacerdotale marchent auprès du roi, portant son sceptre, l'étui de son arc et ses autres insignes. Neuf princes de la famille royale, de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le naos à pied, rangés sur deux lignes ; des guerriers portent les socles et les gradins du naos ; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes tout aussi variés précèdent le Pharaon. Un corps de musique, où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour et des choristes, forme la tête du cortège. Viennent ensuite les parents et les familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes ; enfin le *fils ainé* de Rhamsès, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

Le roi, arrivé au temple d'Ammon-Horus, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens ; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi, à pied, coiffé du simple diadème de la *région inférieure*, précède le dieu et suit immédiatement le taureau

blanc, symbole vivant d'Ammon-Horus ou Amon-Ra, *le mari de sa mère*. Un prêtre encense l'animal sacré. La reine, épouse de Rhamsès, se montre vers le haut du tableau comme spectatrice de la pompe religieuse, et, tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'*invocation prescrite lorsque la lumière du dieu franchit le seuil de son temple*, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition, et tous les ustensiles du culte. Sept autres prêtresouvrent ce cortège religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs de Rhamsès-Méiamoun, assistant au triomphe de leur descendant.

Ici a lieu une cérémonie sur la nature de laquelle on s'est étrangement mépris. Deux enseignes sacrées, particulières au dieu Ammon-Horus, s'élèvent au-dessus de deux autels. Deux prêtres, reconnaissables à leur tête rase et mieux encore à leur titre inscrit à côté d'eux, se retournent pour entendre les ordres du grand pontife président de la panégyrie, lequel tient en main le sceptre nommé *pat*, insigne de ses hautes fonctions; un troisième prêtre donne la liberté à quatre oiseaux qui s'envolent dans les airs. On a voulu voir ici *des sacrifices humains*, en prenant le sceptre du pontife pour un couteau, les deux prêtres pour deux victimes, et les oiseaux pour l'emblème des âmes qui s'échappaient des corps de deux malheureux égorgés par une barbare superstition; mais une inscription, sculptée devant l'hiéroglyphe assistant à la cérémonie, nous rassure complètement et prouve toute l'innocence de cette scène, en nous faisant bien connaître ses détails et son but.

Voici la traduction du texte, et sa disposition :

« Le président de la panégyrie a dit :
» Donnez l'essor aux quatre oies;
» Amsét, | Sis, | Soumautf, | Kebhsniv,
» Dirigez-vous vers

» le Midi,	le Nord,	l'Occident,	l'Orient,
» dites aux dieux du Midi :	» dites aux dieux de l'Occident :	» dites aux dieux de l'Orient :	» dites aux dieux de l'Orient :

» *Que Horus, fils d'Isis et d'Osiris, s'est coiffé du pschent,*
 » *Et que le Roi Rhamsès s'est coiffé du pschent.* »

Il en résulte clairement que les quatre oiseaux représentent les quatre enfants d'Osiris, Amsèt, Sis, etc., génies des quatre points cardinaux, vers lesquels on les prie de se diriger pour annoncer aussi au monde entier qu'à l'exemple du dieu Horus, le roi Rhamsès-Méiamoun vient de mettre sur sa tête la couronne, emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. Cette couronne se nommait *pschent*; c'est celle que porte ici en effet, et pour la première fois, le roi debout et devant lequel se passe la fonction sacrée qu'on vient de faire connaître.

La dernière partie du bas-relief représente le roi, coiffé du *pschent*, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée, est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit ensuite couper avec une faucille d'or une gerbe de blé, et, coiffé enfin de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu Ammon-Horus rentré dans son sanctuaire. La reine est encore témoin

de ces deux dernières cérémonies. Le prêtre invoque les dieux, un hiérogrammate lit une longue prière, auprès du Pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressées sur une même base. C'est en étudiant cette partie du tableau que j'ai pu m'assurer enfin de la place relative qu'occupe Rhamsès-Méiamoun dans la série des dynasties égyptiennes. Les statues des rois ses prédécesseurs sont ici chronologiquement rangées, et, comme cet ordre est celui même que leur assignent d'autres monuments de Thèbes, aucun doute ne saurait s'élever sur cette ligne de succession, ces statues, au nombre de neuf, portant devant elles les cartouches-prénoms des rois qu'elles représentent. Ce sont, en commençant par le plus ancien et le dernier de tous :

- | | |
|---|------------------------------|
| 1. <i>Aménophis III</i> (Memnon); | 6. <i>Ménéphtha II</i> ; |
| 2. <i>Horus</i> ; | 7. <i>Ménéphtha III</i> ; |
| 3. <i>Rhamsès I^{er}</i> ; | 8. <i>Rhamerré</i> ; |
| 4. <i>Ménéphtha I^{er}</i> (Ousiréï); | 9. <i>Rhamsès-Méiamoun</i> . |
| 5. <i>Rhamsès le Grand</i> ; | |

Ainsi, des monuments de divers ordres m'ayant déjà démontré que Rhamsès le Grand, le Sésostris d'Hérodote, devait être compris dans la XVIII^e Dynastie, et qu'il répond exactement au Rhamsès dit *Ægyptus* des extraits de Manéthon, nous devons forcément reconnaître dans Rhamsès-Méiamoun le chef de la XIX^e Dynastie, le Rhamsès-Séthos des mêmes extraits.

Ces deux princes, ayant marqué leur règne par de grands exploits militaires, ont été confondus par les historiens grecs en un seul et même personnage. Mais les monuments originaux les différencient trop bien l'un de l'autre pour que la même confusion puisse avoir lieu désormais. Je me propose de traiter ailleurs de cette importante distinction avec plus de détails. Revenons à la décoration de la magnifique cour de Médinet-Habou. On a sculpté dans le registre supé-

rieur de la galerie de l'est, partie gauche, et dans celui de la galerie du sud, une seconde cérémonie publique tout aussi développée que la précédente. Celle-ci est une panégyrie célébrée par le roi en l'honneur de son père, le dieu Sochar-Osiris, le vingt-septième jour du mois d'Hathor. Je possède également des dessins fidèles de cette solennité et la copie des nombreuses légendes explicatives qui l'accompagnent.

Il faut passer rapidement sur les scènes de consécration et les honneurs royaux décernés par les dieux à Rhamsès-Méiamoun, et que reproduisent une foule de grands bas-reliefs sculptés dans les registres inférieurs des galeries de l'est, du nord et du sud. Je dois encore mieux me dispenser de noter ici le nom des divinités auxquelles le Pharaon présente des offrandes variées, dans les cent quarante-quatre bas-reliefs peints qui ornent seulement les seize piliers des galeries est et ouest, non compris tous ceux du même genre sculptés sur le fût des trois grandes colonnades qui soutiennent, soit les galeries nord et sud, soit l'intérieur de la galerie de l'ouest. Sur la paroi du fond de cette galerie ou portique, formé par une double rangée de piliers-cariatides et de colonnes, vingt-quatre grands bas-reliefs retracent des hommages pieux du roi envers les dieux, ou les bienfaits que les grandes divinités de Thèbes prodiguent au Pharaon victorieux. Une série de figures en pied ornent le soubassement de cette galerie et méritent une attention particulière.

Les légendes hiéroglyphiques inscrites à côté de ces personnages revêtus du riche costume des princes égyptiens, dont ils tiennent en main les insignes caractéristiques, constatent qu'on a représenté ici les enfants de Rhamsès-Méiamoun par ordre de primogéniture. On a seulement fait deux groupes distincts des enfants mâles et des princesses. Les princes, dont les noms ont été sculptés à côté de leurs images, sont au nombre de neuf, savoir :

1. *Rhamsès-Amonmai*, basilicogrammate, commandant des troupes;
2. *Rhamsès-Amon-hi-schopsch*, basilicogrammate, commandant de cavalerie;
3. *Rhamsès-Mandou-hi-schopsch*, basilicogrammate, commandant de cavalerie;
4. *Phréhipefhour*, haut fonctionnaire dans l'administration royale;
5. *Mandou-schopsch*, idem;
6. *Rhamsès-Maithmou*, prophète des dieux Phré et Athmou;
7. *Rhamsès-Scha-hem-kame*, grand-prêtre de Phtha;
8. *Rhamsès-Amon-hi-schopsch*, sans autre qualification que celle de prince;
9. *Rhamsès-Méiamoun*, idem.

Les trois premiers, après la mort de leur père Rhamsès-Méiamoun, étant successivement montés sur le trône des Pharaons, leurs légendes ont dû être surchargées pour recevoir les cartouches prénoms ou noms propres de ces princes parvenus au souverain pouvoir. Il faut remarquer aussi, à propos de cette liste intéressante, qu'à cette époque le nom de *Rhamsès* était devenu en quelque sorte le nom même de la famille, et que le conquérant avait concentré dans les membres de sa maison les postes les plus importants de l'armée, de l'administration civile et du sacerdoce. Les noms propres des filles du roi n'ont jamais été sculptés.

Toute cette série de princes et de princesses forme la décoration du soubassement, à la droite et à la gauche d'une grande et belle porte s'ouvrant sur le milieu de la galerie de l'ouest. On entrait jadis, en la traversant, dans une troisième cour environnée et suivie d'un très grand nombre de salles : les décombres ont depuis longtemps enseveli toute cette partie du palais, existante encore sous les débris entassés des frêles constructions qui se sont succédé d'âge en âge. Des fouilles en grand mettraient ici à découvert des

tableaux et des inscriptions d'une haute importance : mes moyens ne me permettant point de penser à les entreprendre, je réservai les fonds dont je pouvais disposer pour le déblaiement des grands bas-reliefs qui couvrent toute la partie extérieure nord du palais à partir du premier pylône, et la presque totalité de la muraille extérieure sud, enfouie jusques à la corniche qui couronne l'édifice entier.

La muraille nord offre une suite de bas-reliefs historiques du plus grand intérêt. Je donnerai ici un court abrégé du sujet de chacun d'eux, en commençant par l'extrémité de la paroi vers l'ouest.

Campagne contre les Moschausch et les Robou.

Premier tableau. L'armée égyptienne en marche sur huit ou neuf rangées de hauteur. Un trompette et un corps d'hoplites précèdent un char que dirige un jeune conducteur : du milieu de ce char s'élève un grand mât surmonté d'une tête de bâlier ornée du disque solaire. C'est le char du dieu Amon-Ra, qui guide à l'ennemi le roi Rhamsès-Méiamoun, également monté sur un char richement orné et qu'entourent les archers de la garde ainsi que les officiers attachés à sa personne. On lit, à côté du char du dieu : « Voici ce que dit Amon-Ra, le Roi des Dieux : « Je marche » devant toi, ô mon fils ! »

Deuxième tableau. Bataille sanglante : les Moschausch prennent la fuite ; le roi et quatre princes égyptiens en font un horrible carnage.

Troisième tableau. Rhamsès, debout sur une espèce de tribune, harangue cinq rangées de chefs et de guerriers égyptiens conduisant une foule de Moschausch et de Robou prisonniers. Réponse des chefs militaires au roi. En tête de chaque corps d'armée, on fait le dénombrement des mains droites coupées aux ennemis morts sur le champ de bataille, ainsi que celui de leurs phallus, sorte d'hommage rendu à

la bravoure des vaincus. L'inscription porte à 2.535 le nombre de ces preuves de victoire sur des hommes courageux et vaillants.

Campagne contre les Fekkaro, les Schakalascha et peuples de même race à physionomie hindoue.

Premier tableau (à la suite des précédents). Le roi Rham-sès-Méiamoun, en costume civil, harangue les chefs de la caste militaire agenouillés devant lui, ainsi que les portes-enseignes des différents corps; plus loin, les soldats, debout, écoutent les paroles du souverain qui les appelle aux armes pour punir les ennemis de l'Égypte. Les chefs répondent à l'appel du roi en invoquant ses victoires récentes, et protestent de leur dévouement à un prince qui obéit aux paroles d'Amon-Ra. La trompette sonne, les arsenaux sont ouverts, les soldats, divisés par pelotons et sans armes, s'avancent dans le plus grand ordre, guidés par leurs chefs; on leur distribue des casques, des arcs, des carquois, des haches de bataille, des lances et toutes les armes alors en usage.

Deuxième tableau. Le roi, tête nue et les cheveux nattés, tient les rênes de ses chevaux et marche à l'ennemi. Une partie de l'armée égyptienne le précède en ordre de bataille; ce sont les fantassins pesamment armés ou hoplites. Sur le flanc s'avancent par pelotons les troupes légères de différentes armes; les guerriers montés sur des chars ferment la marche. Une des inscriptions de ce bas-relief compare le roi au germe de Mandou, s'avancant *pour soumettre la Terre entière* à ses lois, ses fantassins à des taureaux terribles, et ses cavaliers à des éperviers rapides.

Troisième tableau. Défaite des Fekkaro et de leurs alliés. Les fantassins égyptiens les mettent en fuite sur tous les points du champ de bataille. Méiamoun, secondé par ses chars de guerre, en fait un horrible carnage; quelques chefs

ennemis résistent encore, montés sur des chars trainés soit par deux chevaux, soit par quatre bœufs. Au milieu de la mêlée, et à une des extrémités, plusieurs chariots trainés par des bœufs et remplis de femmes et d'enfants, sont défendus par des Fekkaro; des soldats égyptiens les attaquent et les réduisent en esclavage.

Quatrième tableau. Après cette première victoire, l'armée égyptienne se remet en marche, toujours dans l'ordre le plus méthodique et le plus régulier, pour atteindre une seconde fois l'ennemi. Elle traverse des pays difficiles infestés de bêtes sauvages : sur le flanc de l'armée, le roi, attaqué par deux lions, vient de terrasser l'un et combat contre l'autre.

Cinquième tableau. Le roi et ses soldats arrivent sur le bord de la mer, au moment où la flotte égyptienne en est venue aux mains avec la flotte des Fekkaro, combinée avec celle de leurs alliés les Schairotanas, reconnaissables à leurs casques armés de deux cornes. Les vaisseaux égyptiens manœuvrent à la fois à la voile et à l'aviron : des archers en garnissent les hunes, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un navire fekkarien a coulé, et la flotte alliée se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel Rhamsès-Méiamoun et ses fantassins lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Leur défaite n'est plus douteuse, la flotte égyptienne entasse les prisonniers à côté de ses rameurs. En arrière, et non loin du Pharaon, on a représenté son char de guerre et les nombreux officiers attachés à sa personne. Ce vaste tableau renferme plusieurs centaines de figures, et j'en rapporte une copie très exacte.

Sixième tableau. Le rivage est couvert de guerriers égyptiens conduisant divers groupes mêlés de Schairotanas et de Fekkaro prisonniers. Les vainqueurs se dirigent vers le roi, arrêté avec une partie de son armée devant une place forte nommée *Mogadiro*. Là se fait le dénombrement des mains coupées. Le Pharaon, du haut d'une tribune sur laquelle

repose son bras gauche appuyé sur un coussin, harangue ses fils et les principaux chefs de son armée, et termine son discours par ces phrases remarquables : « Amon-Ra était à ma droite comme à ma gauche ; son esprit a inspiré mes résolutions ; Amon-Ra lui-même, préparant la perte de mes ennemis, a placé le monde entier dans ma main. » Les princes et les chefs répondent au Pharaon qu'il est un Soleil appelé à soumettre tous les peuples du Monde, et que l'Égypte se réjouit d'une victoire remportée par le bras du fils d'Amon, assis sur le trône de son père.

Septième tableau. Retour du Pharaon vainqueur à Thèbes après sa double campagne contre les Robou et les Fekkaro. On voit les principaux chefs de ces nations conduits par Rhamsès devant le temple de la grande triade thébaine, Amon-Ra, Mouth et Chons. Le texte des discours que sont censés prononcer les divers acteurs de cette scène à la fois triomphale et religieuse subsiste encore en grande partie. En voici la traduction :

« Paroles des chefs du pays de Fekkaro et du pays de Robou qui sont en la puissance de Sa Majesté, et qui glorifient le Dieu bienfaisant, le Seigneur du monde, Soleil gardien de justice, ami d'Amon : « Ta vigilance n'a point de bornes; tu règnes comme un puissant soleil sur l'Égypte; grande est ta force, ton courage est semblable à celui de Boré (le griffon); nos souffles t'appartiennent, ainsi que notre vie qui est en ton pouvoir à toujours. »

« Paroles du Roi Seigneur du monde (etc.), à son père Amon-Ra, le Roi des Dieux : « Tu me l'as ordonné; j'ai poursuivi les Barbares; j'ai combattu toutes les parties de la Terre; le monde s'est arrêté devant moi; mes bras ont forcé les chefs de la Terre, d'après le commandement sorti de ta bouche..... »

» Paroles d'Amon-Ra, Seigneur du ciel, modérateur des Dieux : « Que ton retour soit joyeux ! tu as poursuivi les

» *Neuf-Arcs* (les Barbares); tu as renversé tous les chefs,
» tu as percé les coeurs des étrangers et rendu libre le
» souffle des narines de tous ceux qui.....(lacune). Ma bouche
» t'approuve. »

Ces tableaux, qui retracent les principales circonstances de deux campagnes du conquérant égyptien dans la XI^e année de son règne, arrivent jusques au second pylône du palais. De ce point jusques au premier pylône, les sculptures n'abondent pas moins, mais plusieurs tableaux sont enfouis sous des collines de décombres. J'ai pu cependant avoir copie de deux grands bas-reliefs faisant partie d'une troisième campagne du roi contre des peuples asiatiques, avec des légendes en très mauvais état. L'un représente Rhamsès-Méiamoun combattant à pied, couvert d'un large bouclier, et poussant l'ennemi vers une forteresse assise sur une hauteur. Dans le second tableau, le roi, à la tête de ses chars, écrase ses adversaires en avant d'une place dont une partie de l'armée égyptienne pousse le siège avec vigueur. Des soldats coupent des arbres et s'approchent des fossés, couverts par des mantelets; d'autres, après les avoir franchis, attaquent à coups de hache la porte de la ville; plusieurs, enfin, ont dressé des échelles contre la muraille et montent à l'assaut, leurs boucliers rejetés sur leurs épaules.

Sur le revers du premier pylône existe encore un tableau relatif à une campagne contre la grande nation de *Schéta* ou *Chéto*. Le roi, debout sur son char, prend une flèche dans son carquois fixé sur l'épaule, et la décoche contre une forteresse remplie de Barbares. Les soldats égyptiens et les officiers attachés à la personne du roi marchent à sa suite, rangés sur quatre files parallèles.

Telles sont les grandes sculptures historiques encore visibles dans l'état d'enfouissement où se trouve aujourd'hui le magnifique palais de Médinet-Habou, tout entier du règne de Rhamsès-Méiamoun, les successeurs immédiats n'y ayant ajouté que quelques accessoires presque insignifiants.

fiants. Le nombre considérable de noms de peuples et de nations asiatiques ou africaines que j'y ai recueillis ouvre un nouveau champ de recherches à la géographie comparée; ce sont de précieux éléments pour la reconstruction du tableau ethnographique du monde dans la plus antique période de son histoire. Je crois possible de reconnaître la synonymie de ces noms égyptiens de peuples avec ceux que nous ont transmis les géographes grecs, et ceux surtout que contiennent les textes hébreux et les mémoires originaux des nations asiatiques. C'est un beau travail qui mérite d'être entrepris : il sera facilité et par la connaissance positive des traits du visage et du costume de chacun de ces peuples, et bien plus encore par la comparaison de ces noms avec ceux du même genre que j'ai trouvés en bien plus grand nombre encore sur d'autres monuments de Thèbes et de la Nubie.

Toute la muraille extérieure du palais, du côté du sud, qu'il a fallu faire déblayer jusques au second pylône, est couverte de grandes lignes verticales d'hieroglyphes, contenant le calendrier sacré en usage dans le palais de Rhamsès; la portion que nous avons fait excaver à grands frais contient les mois de Thoth, Paophi, Hathor, Choiac et Tôbi. Vers l'extrémité du palais est un article du mois Paschons, le dernier de l'année égyptienne. Ce calendrier indique toutes les fêtes qui se célébraient dans chaque mois, et, au bas de chaque indication de fête, on a sculpté, en tableau synoptique, le nombre de chaque sorte d'offrandes qu'on devait présenter dans la cérémonie. Pour donner une idée de cette sorte de calendrier, je transcrirai ici la traduction de quelques-uns de ses articles :

« *Mois de Thoth*, néoménie; manifestation de l'étoile de
» *Sothis*. L'image d'Amon-Ra, Roi des Dieux, sort proces-
» sionnellement du sanctuaire, accompagnée par le Roi
» Rhamsès ainsi que par les images de tous les autres Dieux
» du temple. »

« *Mois de Paophi*, le XIX; jour de la principale pané-

» gyrie d'Amon, qui se célèbre pompeusement dans Ôph » (le palais de Karnac). L'image d'Amon-Ra sort du sanc- » tuaire, ainsi que celle de tous ses dieux synchrônes; le » Roi Rhamsès l'accompagne dans la panégyrie de ce » jour. »

« Mois d'Hathor, le XXVI; panégyrie de Phtha-Socha- » ris. Le Roi accompagne l'image du Dieu gardien du Rha- » messéion de Méiamoun (le palais de Médinet-Habou) de » Thèbes sur la rive gauche, dans la panégyrie de ce jour. »

Cette panégyrie continuait encore le XXVII^e et le XXVIII^e jour du même mois; c'est celle qu'on a représentée dans les grands bas-reliefs supérieurs des galeries de l'est et du sud de la seconde cour du palais. Du reste, je savais déjà, par un très grand nombre d'inscriptions, que les Égyptiens appelaient *Rhamesséion de Méiamoun* le magnifique monument de Médinet-Habou, dont je viens de donner une description rapide.

Thèbes (environs de Médinet-Habou), 2 juillet 1829.

Afin de donner une idée générale complète du quartier S.-O. de la vieille capitale pharaonique, voisin du nome d'*Hermonthis*, il me reste à présenter quelques détails sur deux édifices sacrés, qui, bien moins importants, à la vérité, que le palais du conquérant *Méiamoun*, présentent toutefois quelque intérêt sous divers rapports historiques et mythologiques.

L'une de ces constructions s'élève au milieu de broussailles et de grandes herbes, en dehors de l'angle S.-E. et à une très petite distance de l'énorme enceinte carrée, en briques crues, qui environnait jadis le palais et les temples de Médinet-Habou. C'est un édifice de petites proportions, et qui n'a jamais été complètement terminé. Il se compose d'une sorte de pronaos et de trois salles successives, dont

les deux dernières seulement sont décorées de tableaux soit sculptés et peints, soit ébauchés ou même simplement tracés à l'encre rouge. Ces tableaux ne laissent aucun doute sur la destination du monument, ni sur l'époque de sa construction. Il appartient au règne des Lagides, comme le prouvent une double dédicace d'un travail barbare, sculptée intérieurement autour du sanctuaire, et les noms royaux inscrits devant les personnages figurant dans tous les tableaux d'adoration. — La dédicace annonce expressément que le roi *Ptolémée Évergète II et sa sœur, la reine Cléopâtre*, ont construit cet édifice, et l'ont consacré à leur père, le dieu *Thoth*, ou Hermès ibiocéphale.

C'est ici le seul des temples encore existants en Égypte qui soit spécialement dédié au dieu protecteur des sciences, à l'inventeur de l'écriture et de tous les arts utiles, en un mot, à l'organisateur de la société humaine. On retrouve son image dans la plupart des tableaux qui décorent les parois de la seconde salle, et surtout celle du sanctuaire. On l'y invoquait sous son nom ordinaire de *Thoth*, que suivent constamment soit le titre *sotem* qui exprime la suprême direction des choses sacrées, soit la qualification *Ho-en-Hib*, c'est-à-dire *qui a une face d'ibis*, oiseau sacré dont toutes les figures du dieu, sculptées dans ce temple, empruntent la tête, ornée de coiffures variées.

On rendait aussi dans ce temple un culte très particulier à *Nohémouo* ou *Nahamouo*, déesse que caractérisent le vautour, emblème de la maternité, formant sa coiffure, et l'image d'un petit propylon s'élevant au-dessus de cette coiffure symbolique. Les légendes tracées à côté des nombreuses représentations de cette compagne du dieu *Thoth*, qui, d'après son nom même, paraît avoir présidé à la *conservation des germes*, l'assimilent à la déesse *Saschfmoué*, compagne habituelle de *Thoth*, régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées. Ces deux divinités reçoivent, outre leurs titres ordinaires, celui de *résidant à*

MANTHOM; nous apprenons ainsi le nom antique de cette portion de Thèbes où s'élève le temple de *Thoth*.

Le bandeau de la porte qui donne entrée dans la dernière salle du temple, le *sanctuaire* proprement dit, est orné de quatre tableaux représentant Ptolémée faisant de riches offrandes, d'abord aux grandes divinités protectrices de Thèbes, *Amon-Ra*, *Mouth* et *Chons*, généralement adorées dans cette immense capitale, et en second lieu aux divinités particulières du temple, *Thoth* et la déesse *Nahamouo*. Dans l'intérieur du sanctuaire, on retrouve les images de la grande triade thébaine, et même celles de la triade adorée dans le nome d'Hermonthis, qui commençait à une courte distance du temple. Deux grands tableaux, l'un sur la paroi de droite, l'autre sur la paroi de gauche, représentent, selon l'usage, la bari ou *arche sacrée* de la divinité à laquelle appartient le sanctuaire. L'arche de droite est celle de THOTH PEHO-EN-HIB (*Thoth à face d'ibis*), et l'arche de gauche, celle de THOTH PSOTEM (*Thoth, le surintendant des choses sacrées*). L'une et l'autre se distinguent par leurs proues et leurs poupes décorées de têtes d'épervier, surmontées du disque et du croissant, la tête symbolique du dieu *Chons*, le fils ainé d'Amon et de Mouth, la troisième personne de la triade thébaine, dont le dieu *Thoth* n'est qu'une forme secondaire.

Ici, comme dans la salle précédente, on trouve toujours le roi Ptolémée *Évergète II* faisant des offrandes ou de riches présents aux divinités locales. Mais quatre bas-reliefs de l'intérieur du sanctuaire, sculptés deux à gauche et deux à droite de la porte, ont fixé plus particulièrement mon attention. Ce ne sont plus des divinités proprement dites, auxquelles s'adressent les dons pieux du Lagide : ici, *Évergète II*, comme le disent textuellement les inscriptions qui servent de titre à ces bas-reliefs, *brûle l'encens en l'honneur des pères de ses pères et des mères de ses mères*. Le roi accomplit en effet diverses cérémonies religieuses en

présence d'individus des deux sexes, classés deux par deux, et revêtus des insignes de certaines divinités. Les légendes tracées devant chacun de ces personnages achèvent de démontrer que ces honneurs sont adressés aux rois et aux reines Lagides, ancêtres d'Évergète II en ligne directe : et, en effet, le premier bas-relief de gauche représente *Ptolémée Philadelphe*, costumé en Osiris, assis sur un trône à côté duquel on voit la reine *Arsinoé*, sa femme, debout, coiffée des insignes de *Mouth* et d'*Hathor*. Évergète II lève ses bras en signe d'adoration devant les deux époux, dont les légendes signifient : *Le divin père de ses pères, PTOLÉMÉE, Dieu PHILADELPHE; la divine mère de ses mères, ARSINOÉ, Déesse PHILADELPHE.*

Plus loin, Évergète II offre l'encens à un personnage également assis sur un trône, et décoré des insignes du dieu *Socarosiris*, accompagné d'une reine debout, la tête ornée de la coiffure d'Hathor, la Vénus égyptienne. Leurs légendes portent : *Le père de ses pères, PTOLÉMÉE, Dieu créateur; la divine mère de ses mères, BÉRÉNICE, Déesse créatrice.* On peut donc reconnaître ici soit *Ptolémée Soter I^{er}* et sa femme *Bérénice*, fille de Magas, soit *Ptolémée Évergète I^{er}* et *Bérénice*, sa femme et sa sœur. L'absence totale du cartouche-prénom dans la légende du Ptolémée, objet de cette adoration, autoriserait l'une ou l'autre de ces hypothèses. Mais, si l'on observe que ces deux époux reçoivent les hommages d'Évergète II à la suite des honneurs rendus, en premier lieu, à *Ptolémée* et à *Arsinoé Philadelphe*, on se persuadera que le second tableau concerne les enfants et les successeurs immédiats de ces Lagides, c'est-à-dire *Évergète I^{er}* et *Bérénice*, sa sœur. Le titre de *Pther-mounk, Dieu créateur, Dieu fondateur ou fabricateur*, conviendrait beaucoup mieux, il est vrai, à *Ptolémée Soter I^{er}*, fondateur de la domination des Lagides; mais j'ai la pleine certitude que ce titre est prodigué sur les monuments égyptiens à une foule de souverains autres que des chefs de dynasties.

Deux bas-reliefs, sculptés à droite de la porte, nous montrent Évergète II rendant de semblables honneurs aux images de ses autres ancêtres et prédécesseurs, et toujours en suivant la ligne généalogique descendante. Ainsi, dans le premier tableau, le roi répand des libations devant *le divin père de son père*, PTOLÉMÉE, Dieu PHILOPATOR, et *la divine mère de sa mère*, ARSINOË, Déesse PHILOPATOR; enfin, dans le second tableau, il fait l'offrande du vin à *son royal père* PTOLÉMÉE, Dieu ÉPIPHANE, et à *sa royale mère* CLÉOPATRE, Déesse ÉPIPHANE. Son père et son aïeul sont figurés dans le costume du dieu Osiris, sa mère et son aïeule dans le costume d'Hathor. Quant aux titres *Philadelphe*, *Philopator* et *Epiphane*, ils sont placés à la suite des cartouches-noms propres, et exprimés par des hiéroglyphes phonétiques (représentant les mots coptes équivalents). Ces quatre tableaux nous donnent donc la généalogie complète d'Évergète II, et l'ordre successif des rois de la dynastie des Lagides à partir de *Ptolémée Philadelphe*.

C'est toujours ainsi que les monuments nationaux de l'Égypte servent pour le moins de confirmation aux témoignages historiques puisés dans les écrits des Grecs, et cela toutes les fois qu'ils ne viennent point éclaircir ou coordonner les notions vagues et incohérentes que ce même peuple nous a transmises sur l'histoire égyptienne, surtout en ce qui concerne les anciennes époques. L'usage constamment suivi par les Égyptiens de couvrir toutes les parois de leurs monuments de nombreuses séries de tableaux représentant des scènes religieuses ou des événements contemporains, dans lesquels figure d'habitude le souverain régnant à l'époque même où l'on sculptait ces bas-reliefs, cet usage, disons-nous, a tourné bien heureusement au profit de l'histoire, puisqu'il a conservé jusqu'à nos jours un immense trésor de notions positives qu'on chercherait inutilement ailleurs. On peut dire, en toute vérité, que, grâce à ces bas-reliefs et aux nombreuses inscriptions qui les accompagnent, chaque

monument de l'Égypte s'explique par lui-même, et devient, si l'on peut s'exprimer ainsi, son propre interprète. Il suffit, en effet, d'étudier quelques instants les sculptures qui ornent le sanctuaire de l'édifice situé à côté de l'enceinte de Médinet-Habou, la seule portion du monument véritablement terminée, pour se convaincre aussitôt qu'on se trouve dans un temple consacré au dieu *Thoth*, construit sous le règne d'Évergète II et de sa sœur et première femme *Cléopâtre*, mais dont les sculptures ont été terminées postérieurement à l'époque du mariage d'Évergète II avec Cléopâtre, sa nièce et sa seconde femme, mentionnée dans les légendes royales qui décorent le plafond du sanctuaire. Le style mou et lourd des bas-reliefs, la grossièreté d'exécution des hiéroglyphes et le peu de soin donné à l'application des couleurs sur les sculptures s'accordent trop bien avec les dates fournies par les inscriptions dédicatoires, pour qu'on méconnaisse, dans le petit temple de Thoth, un produit de la décadence des arts égyptiens, devenue si rapide aux dernières époques de la domination grecque.

Mais un édifice d'un temps encore plus rapproché de nous présente aux regards du voyageur un exemple frappant du degré de corruption auquel descendit la sculpture égyptienne, sous l'influence du gouvernement romain. Il s'agit ici des ruines désignées dans la *Description générale de Thèbes* par MM. Jollois et Devilliers, sous le nom de *petit Temple* situé à l'extrémité sud de l'*hippodrome*, aux débris duquel j'ai donné toute la journée d'hier.

Partis de grand matin de notre maison de Kourna, Salvador Cherubini et moi, nous courûmes sur Médinet-Habou, et, passant dans le voisinage du petit temple de *Thoth*, nous gagnâmes la base des monticules factices formant l'immense enceinte nommée l'*hippodrome* par la *Commission d'Égypte*, et que nous longeâmes extérieurement à travers la plaine rocaleuse qui s'étend jusques au pied de la chaîne Libyque. Parvenus, après une marche assez longue et très fatigante,

au midi de ces vastes fortifications, qui jadis renfermèrent, selon toute apparence, un établissement militaire, espèce de camp permanent qu'habitaient les troupes formant la garnison de Thèbes et la garde des Pharaons, nous gravimes un petit plateau peu élevé au-dessus de la plaine, mais couvert de débris de constructions et de fragments de poteries de différentes époques.

Le premier objet qui attire les regards est un grand *propylon* faisant face à l'ouest, mais dans un état de destruction fort avancé, quoique formé primitivement de matériaux d'un assez bon choix. Quatre bas-reliefs existent encore du côté de l'hippodrome ; tous représentent l'empereur *Vespasien* (ΑΥΤΟΚΡΤΩΡ ΚΑΙ CPC ΟΥΧΙΑΝΑC), costumé à l'égyptienne, et faisant des offrandes à différentes divinités. Les tableaux qui décorent la face du propylon tournée du côté du temple montrent l'empereur *Domitien* (ΑΥΤΟΚΡΤΩΡ ΚΑΙ CPC ΤΟΜΤΙΑΝΟC ΓΡΜΝΙΚΟC), accomplissant de semblables cérémonies. Enfin, neuf bas-reliefs encore subsistants, seuls restes de la décoration intérieure, reproduisent l'image d'un nouveau souverain, figuré soit dans l'action de percer d'une lance la tortue, emblème de la paresse, soit offrant aux dieux des libations et des pains sacrés : c'est l'empereur *Othon* (ΜΑΡΚΟC ΟΘΩΝ C ΚΑΙ CPC ΑΥΤΟΚΡΤΠ).

Je lisais pour la première fois le nom de cet empereur, retracé en caractères hiéroglyphiques, et on le chercherait vainement ailleurs sur toutes les constructions égyptiennes existantes entre la Méditerranée et Dakké en Nubie, limite extrême des édifices élevés par les Égyptiens sous la domination grecque et romaine. La durée du règne d'Othon fut si courte, que la découverte d'un monument rappelant sa mémoire excite toujours autant de surprise que d'intérêt. Il paraît, au reste, que l'Égypte se déclara promptement pour Othon, puisque c'est précisément la province de l'empire où furent frappées les seules médailles de bronze que nous ayons de cet empereur. La présence du nom d'*Othon* établit

invinciblement que la décoration du propylon, à en juger par ce qui reste des sculptures, fut commencée l'an 69 de l'ère chrétienne, et terminée au plus tard vers l'an 96, époque de la mort de *Domitien*.

En avant, et à quelque distance du propylon, se trouve un escalier au bas duquel était jadis une petite porte, décorée de bas-reliefs d'un travail barbare comparativement à ceux du propylon ; et cependant je reconnus dans leurs débris la légende de l'empereur *Auguste* (ΑΥΤΟΚΡΤΩΡ ΚΑΙ ΚΡΗΤΟΣ). Cela prouve qu'à cette époque l'Égypte avait simultanément de bons et de mauvais ouvriers.

Sur le même axe, et à soixante mètres environ du grand propylon, s'élève le temple, ou plutôt une petite cella aujourd'hui isolée, et dont les parois extérieures, à peine dégrossies, n'ont jamais reçu de décoration ; mais les salles intérieures sont couvertes d'ornements sculptés et de bas-reliefs d'une exécution très lourde et très grossière. Presque tous ces tableaux, surtout ceux du sanctuaire, appartiennent à l'époque d'*Hadrien*. Ce successeur de Trajan comble de dons et d'offrandes les divinités adorées dans le temple ; et, à côté de chacune de ses images, on a répété sa légende particulière : ΑΥΤΟΚΡΤΩΡ ΚΑΙ ΚΡΗΤΟΣ ΤΠΑΙΝ ΑΤΡΙΑΝ, l'empereur *César Trajan-Hadrien*. J'ai remarqué enfin que la corniche extérieure du sanctuaire offre parmi ses ornements la légende d'*Antonin* ainsi conçue : ΑΥΤΟΚΡΤΩΡ ΤΙΤΟΣ ΑΛΙΟΣ ΑΤΠΙΑΝ ΑΝΤΩΝΙΝ ΕΥΕΒΕ, l'empereur *Titus Aelius Adrianus Antoninus-Pius*.

L'époque de la décoration du sanctuaire et des autres salles du temple proprement dit étant clairement fixée par ces noms impériaux, il reste à déterminer quelles furent les divinités particulièrement honorées dans ce temple. Ce point éclairci, il deviendra facile en même temps de décider avec certitude si cet édifice appartenait jadis au nome *Diospolite*, ou à celui d'*Hermonthis* : car, de l'étude suivie des monuments de l'Égypte et de la Nubie, il résulte que la triade

adorée dans la capitale d'un nome reparait constamment et occupe un rang distingué dans les édifices sacrés de toutes les villes de sa dépendance, chaque nome ayant, pour ainsi dire, un culte particulier, et vénérant les trois portions distinctes de l'Être divin sous des noms et des formes différentes. Les indications les plus positives à cet égard doivent résulter de l'examen des sculptures qui décorent les sanctuaires, surtout lorsque cette portion principale du temple existe dans tout son entier, comme cela arrive précisément pour les ruines situées au sud de l'hippodrome.

Quatre grands bas-reliefs superposés deux à deux couvrent la paroi du fond du sanctuaire. Les deux bas-reliefs supérieurs représentent l'empereur *Hadrien*, costumé en fils ainé d'Amon, adorant une déesse coiffée du vautour, emblème de la maternité, et surmontée des cornes de vache, du disque et d'un petit trône. Ce sont les insignes ordinaires d'*Isis*, et la légende sculptée à côté des deux images de la déesse porte en effet : *Isis, la grande mère divine qui réside dans la montagne de l'Occident*. Les bas-reliefs inférieurs nous montrent le même empereur présentant des offrandes au dieu *Month* ou *Manthou*, le dieu éponyme d'*Hermonthis*, et au Roi des dieux, *Amon-Ra*, le dieu éponyme de Thèbes.

Guidés ici par une théorie fondée sur l'observation de faits entièrement analogues, et qui se reproduisent partout et sans aucune exception contraire, nous devons conclure avec assurance que ce temple fut particulièrement consacré à la déesse *Isis*, puisque ses images occupent sans partage la place d'honneur au fond du sanctuaire. Au-dessous d'elle paraissent les grandes divinités du nome de *Thèbes* et du nome *Hermonthite*, dieux synchrônes, adorés aussi dans ce même temple ; mais, le dieu *Manthou* occupant la droite, quoique tenant dans ces mythes sacrés un rang inférieur à celui du Roi des dieux, *Amon-Ra*, qui occupe ici la gauche, il devient certain que le *temple d'Isis*, situé au sud de

l'hippodrome, dépendait du nome d'*Hermonthis* et non du nome *Diospolite*, puisque le dieu Mandou reçoit immédiatement après *Isis* et avant Amon-Ra, dieu éponyme de Thèbes, les adorations de l'empereur Hadrien.

Ainsi la divinité locale, celle que les habitants de la *zō̄pt̄* ou *bourgade* du nome Hermonthite, qui exista jadis autour du temple, regardaient comme leur protectrice spéciale, fut la déesse *Isis*, qui réside dans PtôOU-EN-EMENT (ou la *montagne de l'Occident*). Mais cette qualification donne lieu à quelque incertitude. Faut-il prendre les mots *Ptôou-en-ement* dans leur sens général, et n'y voir que la désignation de la *montagne occidentale*, derrière laquelle, selon les mythes, le soleil se couchait et terminait son cours, montagne placée sous l'influence d'*Isis*, de la même manière que la *montagne orientale* PtôOU-EN-EIEBT appartenait à la déesse *Nephthys*; ou bien, prenant les mots dans un sens plus restreint, devons-nous traduire le titre d'*Isis Hitem-ptôou-en-ement* par déesse qui réside dans PtôOU-EN-EMENT ou *Ptôou-ement*, en considérant ici *Ptôou-ement* comme le nom propre de la bourgade dans laquelle existera le temple? Cette qualification serait alors analogue aux titres *Hitem-Pselk*, résidant à Pselchis, *Hitem-Manlak*, résidant à Philæ, *Hitem-Souan*, résidant à Syène, *Hitem-Ebôu*, résidant à Éléphantine, *Hitem-Snè*, résidant à Latopolis, *Hitem-Ebôt*, résidant à Abydos, etc., que reçoivent constamment Thoth, Isis, Chnouphis, Saté, Néith, Osiris, etc., dans les temples que leur élèverent ces anciennes villes placées sous leur protection immédiate. Mais, comme les mots *Ptôou-en-ement* ne sont pas toujours suivis, comme *Pselk*, *Manlak*, *Souan*, etc., du signe déterminatif des noms propres de contrées ou de lieux habités, nous pensons, sans exclure absolument cette première hypothèse, qu'ils désignent ici plus directement la *montagne occidentale céleste*, sur laquelle Isis partageait avec sa mère Natphé, la Rhéa égyptienne, le soin journalier d'accueillir le dieu

soleil, épuisé de sa longue course et mourant, ce même dieu que la sœur d'Isis, Nephthys, avait reçu enfant, et sortant plein de vie du sein de sa mère Natphé, sur la *montagne orientale*. Sous un point de vue plus matériel encore, la *montagne occidentale* désignera la chaîne Libyque, voisine du temple, où sont creusés d'innombrables tombeaux, et par suite l'enfer égyptien, l'*Amenthé*, c'est-à-dire la *contrée occidentale*, séjour redoutable où régnait Isis et son époux Osiris, le juge souverain des âmes.

Les bas-reliefs sculptés sur les parois latérales et sur la porte du sanctuaire, ainsi que ceux qui décorent la porte extérieure du naos et les restes du grand propylon, représentent aussi l'empereur Othon ou ses successeurs, faisant des offrandes à Isis, déesse de la montagne d'Occident, en même temps qu'aux dieux synchrônes *Manthou* et *Ritho*, les grandes divinités du nome Hermonthite. De semblables hommages sont aussi rendus aux dieux de Thèbes, Amon-Ra, Mouth et Chons, suivant l'usage établi d'adorer à la fois dans un temple d'abord les divinités locales, ensuite celles du nome entier, et enfin un dieu du nome le plus voisin, comme pour établir entre les cultes particuliers de chacune des préfectures de l'Égypte une liaison successive et continue qui les ramenait ainsi à l'unité. Tous les temples de l'Égypte et de la Nubie offrent les preuves de cette pratique, motivée sur de graves considérations d'ordre public et de saine politique.

Tels sont les faits généraux résultant de l'étude que je viens de faire des dernières ruines de la plaine de Thèbes du côté du S.-O. Ces deux monuments, l'un le *temple de Thoth*, l'autre le *temple d'Isis*, marquent en outre l'état rétrograde de l'art égyptien à l'époque des rois grecs comme à celle des empereurs romains; et les sculptures les plus récentes, exécutées sous les règnes d'Hadrien et d'Antonin le Pieux, portent en effet le type d'une barbarie poussée à l'extrême.

Thèbes (Kourna), 4 juillet 1829.

Je réponds enfin, mon bien cher ami, et un peu tard peut-être, à tes trois lettres des 30 janvier, 22 mars et 10 avril. Mais tu dois me considérer comme un homme qui vient de ressusciter : jusques aux premiers jours de juin, j'étais un habitant des tombeaux, où l'on ne s'occupe guère des affaires de ce monde. Cependant, sous ces voûtes sombres, mon cœur vivait et traversait bien souvent et l'Égypte et la Méditerranée, pour se retremper dans les bons souvenirs des bords de la Seine. Ces *bains de famille* rafraîchissaient mon sang et redoublaient mon cœur : il en a réellement fallu pour accomplir le plan d'études que je m'étais proposé de faire des tombes royales de Biban-el-Molouk. J'en suis sorti à mon honneur et ne suis rentré dans Thèbes qu'après avoir épousé entièrement la Vallée des Rois.

J'habite depuis le 8 juin notre *château de Kourna*, petite bicoque de boue à un étage, ce qui est magnifique en comparaison des tanières et des terriers où se nichent nos concitoyens les Arabes. Nous y jouissons journellement d'une température de 31 à 38 degrés, mais on s'habitue à tout, et nous trouvons déjà qu'on respire très agréablement à 28 degrés. Du reste, ordinairement, je ne suis *au château* que pendant la nuit ; aussitôt que le jour commence à poindre, je me lève, j'enfourche mon âne et, me lançant dans la plaine au petit pas, je hume la fraîcheur du matin et me rends soit au Rhamesséion, soit au palais de *Médinet-Habou*, où je travaille toute la journée. Je n'ai presque plus rien à faire maintenant dans ces deux magnifiques monuments ; je les ai sucés et épuisés. Quinze à vingt jours suffiront pour étudier ce qui reste de l'Aménophion, le *vrai Memnonium*, le petit palais de Ménéphtha-Ousiréi à Kourna, trois ou

quatre petits temples et ceux des tombeaux de la montagne que je n'ai pas vus.

Le 1^{er} août, nous passerons sur la rive orientale où *Karnac* et son immensité nous attendent. *Louqsor* est dans nos portefeuilles : un mois nous suffira pour relever le peu de bas-reliefs historiques encore existants dans le grand palais des Rois, et pour noter ce qu'il y a de plus saillant dans les tableaux religieux, qui abondent dans cette énorme construction. Je compte donc nous mettre sérieusement en route pour Paris le 1^{er} septembre, jour auquel nous dirons adieu à Thèbes, notre vieille mère. En descendant, nous reverrons *Dendéra* et visiterons *Abydos*. Alors notre mission sera remplie ; nous regagnerons le Caire et de là Alexandrie, où nous arriverons, à coup sûr, dans les derniers jours de septembre. Ainsi donc, si tu as bien travaillé au ministère de la Marine, un bon bâtiment se trouvera dans le *Port-Neuf*, prêt à nous embarquer aux premiers jours d'octobre et à nous remettre à terre à la fin du même mois aux bords fortunés de la Provence : car je suis décidé à rentrer en France tout droit¹. Je serai donc à Paris vers la fin de décembre, si le bâtiment est à Alexandrie comme je l'ai demandé, et dans ce calcul je comprends la maudite quarantaine et quelques petites courses que je projette dans le Midi sans trop me détourner de ma route. Voilà mon plan définitif : tu peux bâtir là-dessus et faire tes combinaisons en conséquence. Les miennes sont fort simples, et je ne prévois point, de mon côté, d'obstacles qui puissent en retarder le succès.

1. En apprenant que le Pape Léon XII était mort le 10 février 1829, Champollion avait pensé que la publication des obélisques romains n'aurait probablement pas lieu et que, pour le moment du moins, sa présence à Rome ne serait pas nécessaire. Il comptait d'ailleurs visiter de nouveau cette ville pendant le voyage qu'il projetait de faire à Turin, au printemps de 1830, mais que diverses circonstances imprévues l'empêchèrent d'accomplir.

Je suis bien aise que le *savant ingénieur* anglais ait eu la belle idée d'une *chaussée de trois cent mille francs* pour dégoûter son gouvernement et par contre-coup le nôtre des pauvres obélisques d'Alexandrie. Ils me font pitié depuis que j'ai vu ceux de Thèbes. Si on doit voir un obélisque à Paris, que ce soit un de ceux de Louqsor. La vieille Thèbes sera consolée, et de reste, en gardant celui de Karnac, le plus beau et le plus admirable de tous. Mais je ne donnerai jamais mon adhésion (dont on pourra fort bien se passer du reste) au projet de *scier en trois* un de ces magnifiques monolithes. Ce serait un sacrilège : tout ou rien. Sans dépenser trois cent mille francs en préparatifs préliminaires, on pourrait mettre sur le Nil, chargé sur un radeau proportionné, l'un des deux obélisques de Louqsor (et je désigne *celui de droite* par de bonnes raisons à moi connues, quoique le pyramidion en soit brisé et qu'il paraisse de quelques pieds moins élevé que son voisin). Les hautes eaux de l'inondation l'amèneraient à la mer et jusques au vaisseau qui devrait le charger pour l'Europe. Voilà le possible. Si on le veut bien, cela s'exécuterait, et il ne serait pas mal de mettre sous les yeux de notre nation un monument de cet ordre, pour la dégoûter des colifichets et des fanfreluches auxquelles nous donnons le nom fastueux de monuments publics, véritables *décorations de boudoirs*, allant tout à fait à la taille de nos grands hommes, dignes conceptions de nos architectes, méticuleux imitateurs de toutes les pauvretés du Bas-Empire. On a beau dire, *le grand* sera toujours dans *le grand*, et pas ailleurs. Les masses seules en imposent et frappent fort sur l'esprit et les yeux. Une seule colonne de Karnac est plus *monument* à elle seule que les quatre façades de la cour du Louvre, et un colosse comme celui du Rhamesséion placé sur le terre-plein du Pont-Neuf en dirait plus que trois régiments de statues équestres de la taille de celle de Lemot¹.

1. Champollion fait ici allusion à la statue équestre de Henri IV,

Je t'envoie deux notices qui pourront, je l'espère du moins, satisfaire ta curiosité sur Thèbes et amuser un peu notre vénérable, qui porte tant d'intérêt aux bonnes choses. Elles concernent Biban-el-Molouk et le Rhamesséion, dit le *tombeau d'Osymandyas* par la *Commission d'Égypte*, qui pourrait bien avoir raison, si, au lieu de *tombeau*, elle voulait dire : MONUMENT d'Osymandyas. — J'ai trouvé des choses bien curieuses, et on pourra juger, par ce léger aperçu, combien les monuments de l'Égypte étaient INSTRUCTIFS pour ceux qui les visitaient et combien de documents historiques ils nous ont conservés, quoique ces édifices soient détruits aujourd'hui en très grande partie.

Avant de quitter Thèbes, je t'expédierai quelques pages sur *Méidinet-Habou*, où j'ai fait une incroyable récolte de noms d'anciens peuples d'Afrique et d'Asie, et sur le palais de *Kourna*, que je veux attaquer demain. En descendant le Nil, je rédigerai une notice de *Karnac*, de *Dendéra* et d'*Abydos*, que je t'expédierai en arrivant en quarantaine, et tu auras alors un abrégé de mes travaux en Terre Sainte, et des résultats que j'étais venu chercher.

A propos de Terre Sainte, tu sauras que l'archevêque de Jérusalem s'est imaginé de me décorer, ainsi que Rosellini, de la croix de chevalier du *Saint-Sépulcre*. Nos diplômes sont à Alexandrie, où nous pouvons les retirer moyennant la légère rétribution de cent louis. Je trouve que Sa Grandeur

érigée sur le Pont-Neuf en 1818. « L'Égyptien » ne pardonna point à Quatremère de Quincy d'avoir fait adopter par le gouvernement la mise à la fournaise de l'admirable statue de Napoléon, malgré l'énergique protestation des Parisiens, et l'offre répétée qu'ils firent de fournir le bronze nécessaire pour le monument de Henri IV. « Le fondeur, pour se venger d'un refus si peu artistique, inséra dans le bras de Henri IV plusieurs petites réductions en bronze de la statue détruite de Napoléon, en costume d'empereur romain. » Ajoutons que la statue actuelle pose sur le même fondement en granit de Cherbourg, sur lequel devait s'élever l'obélisque commémoratif des victoires de Napoléon. On comptait donner à celui-ci la hauteur de 180 pieds, piédestal et socle non compris.

vend son beurre trop cher, et, quelle que soit mon envie d'entrer en ligne et d'empoigner la lance de chevalier pour combattre les infidèles et faire triompher la sainte Sion, je dois renoncer à cet honneur et me contenter de celui d'en avoir été cru digne. Vendre trois pouces de ruban cent louis ! Ah ! Monseigneur, la soie est donc bien chère *in partibus infidelium*? La lettre justifie l'impôt sur les besoins extrêmes de la Terre Sainte. On devrait savoir, aux bords du torrent de Cédron, que les érudits d'Europe ne sont pas des Crésus, et que la roue de fortune penche aujourd'hui du côté des industriels y compris les chimistes et les mathématiciens. Qu'on leur envoie donc le ruban : c'est à eux seuls à supporter les charges du siècle !

Mille choses à Letronne; ma profession de foi sur le Rhamesséion lui paraîtra raisonnable, je l'espère. J'attends ses commissions pour Thèbes. Que la lettre qui les renferme arrive vite, devant quitter définitivement cette capitale dans deux mois au plus. N'oublie point de présenter, dans l'occasion, mes respects à M. de Sacy : je serai flatté si mes résultats justifient la bienveillance qu'il a témoignée pour mes travaux.

Je n'ai eu aucune réponse aux deux lettres que j'ai écrites à M. le Duc de Blacas, l'une de Thèbes, en remontant le Nil, l'autre à mon retour des cataractes, et où je lui donnais un compte rapide de mes conquêtes en Nubie. S'il est à Paris, il faut le voir et lui communiquer mes notices dans leur primeur ; il m'excusera aussi de ne pas les lui envoyer directement, le temps me manquant pour un travail qui ne peut se faire en une minute. M. le Duc a-t-il reçu mes lettres ? Je serais désespéré qu'elles ne lui fussent point parvenues et qu'il arguât de mon silence que j'ai oublié toutes ses bontés pour moi : un tel oubli n'est pas dans mon caractère, — il est encore moins dans mon cœur.

Il est inutile de t'avertir que, cette présente reçue, il n'est pas besoin d'y répondre. Tu ne l'auras qu'en septembre au

plus tôt, et ta réponse arriverait en Égypte lorsque je l'aurai quittée. J'écris à ma femme pour l'appartement à prendre; si elle ne peut pas s'en occuper, comme tu as ma procuration, fais-le toi-même et choisis-le dans ton voisinage¹. Un *grand cabinet de travail* avec une *petite chambre à coucher tout auprès*. Surtout un appartement *chaud*, j'en ai besoin pour passer convenablement le rude hiver qui m'attend à mon retour : il me fait frissonner d'avance.

Pariset est en Syrie, pourchassant la peste et le choléra morbus. Il poussera jusques à *Halép*, mais il me fait espérer le plaisir de l'embrasser au Caire vers la fin de septembre. Dieu le veuille et nous ramène sain et sauf cet excellent et brave homme! Adieu, mon cher ami, mes respects et tendresses à l'arcade *Colbert*², à l'abbaye *Saint-Germain-des-Prés*³, au Panthéon⁴, et à tous les bons numéros des rues de Paris. Je t'embrasse de cœur et d'âme et suis toujours tien,

J.-F. CH.

1. Champollion-Figeac, qui était depuis 1828 au nombre des conservateurs de la *Bibliothèque Royale*, la Bibliothèque Nationale à présent, logeait (12, rue Neuve des Petits-Champs) dans une des annexes de ce grand bâtiment. Il installa son frère au second étage de la maison n° 4 de la rue Favart, à quelques minutes de distance de son propre appartement.

2. Dacier demeurait rue de l'Arcade *Colbert*.

3. Champollion pense aux Lenormant, qui logeaient en effet à l'Abbaye.

4. Il s'agit ici du grand Joseph Fourier dont l'administration aussi sage que clémence n'était point oubliée par les Égyptiens, ce qui touchait Champollion au cœur. Lorsque, en partant pour l'Égypte, il prit congé de son ancien protecteur, celui-ci, qui demeurait près du Panthéon, étendit sa main vers la majestueuse coupole et lui dit : « C'est l'Égypte qui, un jour, vous placera dans ce sanctuaire. » — Cependant, Champollion repose au Père-Lachaise, à quelques pas de distance de la tombe de Fourier. Celle-ci est ornée de son buste : le visage du savant, éclairé d'un doux sourire, est légèrement tourné vers le tombeau de « l'Égyptien », que surmonte un obélisque.

Thèbes (palais de Kourna), 6 juillet 1829.

Le premier monument de la partie occidentale de Thèbes que visitent les Européens, en arrivant sur le sol de cette antique capitale, le monument de *Kourna*, situé non loin du beau sycomore au pied duquel s'arrêtent habituellement les canges des voyageurs, est devenu, par une suite de combinaisons indépendantes de ma volonté, le dernier objet de mes recherches sur la rive gauche du fleuve. Appelé d'abord au *Rhamesséum* par le souvenir des scènes historiques et des tableaux religieux que nous y avions remarqués en remontant le Nil, les masses de *Médinet-Habou* et ses nombreux bas-reliefs militaires nous attirèrent ensuite, et je ne dus quitter ces deux palais qu'après avoir étudié à fond les petits monuments situés dans leur voisinage.

Cependant l'édifice de *Kourna*, quoique très inférieur en étendue à ces grandes et importantes constructions, mérite un examen particulier, puisqu'il appartient aux temps pharaoniques, et remonte à l'époque la plus glorieuse dont les annales égyptiennes aient constaté le souvenir. Son aspect présente d'ailleurs un caractère tout nouveau, et, si son plan général réveille l'idée d'une habitation particulière et semble exclure celle de temple, la magnificence de la décoration, la profusion des sculptures, la beauté des matériaux et la recherche dans l'exécution prouvent que cette habitation fut jadis celle d'un riche et puissant souverain. Et, en effet, ce qui reste de ce palais occupe seulement l'extrémité d'une butte factice, sur laquelle existaient aussi jadis d'autres constructions liées sans doute avec l'édifice encore debout; tous les débris épars sur le sol portent du moins des noms royaux appartenant aux derniers Pharaons de la XVIII^e Dynastie, ou au premier de la XIX^e.

Sur le même axe que ces arrachements de constructions rasées, au milieu de bouquets de palmiers et de masures

modernes en briques crues, s'élève un portique ayant plus de cent cinquante pieds de long, trente de hauteur et soutenu par dix colonnes, dont le fût se compose d'un faisceau de tiges de lotus et le chapiteau des boutons de cette même plante tronqués pour recevoir le dé. Cet ordre, qui n'est point particulier aux constructions civiles, puisqu'on le retrouvait dans le temple de Chnouphis à Éléphantine et dans un temple d'Éléthya, tous deux très récemment détruits par la barbare ignorance des Turcs, appartient, sans aucun doute, aux vieilles époques de l'architecture égyptienne, et ne le cède, sous le rapport de l'antiquité, qu'aux seules colonnes cannelées semblables au vieux dorique grec, dont elles sont le type évident, et que l'on trouve employées presque exclusivement dans les plus anciens monuments de l'Égypte.

Sur les quatre faces du dé des chapiteaux du portique existent, sculptées avec beaucoup de recherche, les légendes royales de *Ménéphtha I^{er}* ou celles de *Rhamsès le Grand*. Les noms et les prénoms de ces deux Pharaons sont également inscrits sur le fût des colonnes, mais accolés ensemble et renfermés dans un tableau carré. Le rapprochement de ces deux noms royaux trouve son explication naturelle dans la double légende dédicatoire qui décore l'architrave du portique sur toute sa longueur. Cette inscription est ainsi conçue :

« L'Aroéris puissant, ami de la vérité, le Seigneur de la
» région inférieure, le régulateur de l'Égypte, celui qui a
» châtié les contrées étrangères, l'épervier d'or soutien des
» armées, le plus grand des vainqueurs, le Roi *Soleil gar-*
» *dien de la vérité*, l'approuvé de Phré, le fils du Soleil,
» l'ami d'Amon, RHAMSÈS, a exécuté des travaux en l'hon-
» neur de son père Amon-Ra, le Roi des Dieux, et embellie
» le palais de son père, le Roi Soleil, stabilisateur de justice,
» le fils du Soleil, MÉNÉPHTAH-BORÉI. Voici qu'il a fait
» éléver..... (grande lacune)..... les propylons du palais.....

» et qu'il l'a entouré de murailles de briques, construites à
» toujours : c'est ce qu'a exécuté le fils du Soleil, l'ami
» d'Amon, RHAMSÈS. »

Cette dédicace constate deux faits principaux : le palais de Kourna fut fondé et construit par le Pharaon *Ménéphtha I^{er}*, et son fils *Rhamsès le Grand*, achevant la décoration de ce bel édifice, l'environna d'une enceinte ornée de propylons et semblable à celle qui renferme chacun des grands monuments royaux de Thèbes.

Tous les bas-reliefs qui décorent l'intérieur du portique et l'extérieur des trois portes par lesquelles on pénètre dans les appartements du palais représentent, en effet, *Ménéphtha I^{er}*, et plus souvent encore *Rhamsès le Grand*, rendant hommage à la triade thébaine et aux autres divinités de l'Égypte, ou recevant de la munificence des dieux les pouvoirs royaux, et des dons précieux qui devaient embellir et prolonger la durée de leur vie mortelle. Mais il faut particulièrement remarquer une série de vingt petits tableaux, dans lesquels sont figurés alternativement les dieux qui président au fleuve du Nil dans ses divers états, et les déesses protectrices de la terre d'Égypte pendant chaque mois, présentant à *Rhamsès le Grand* tous les produits de la terre et des eaux dans chaque saison de l'année. Au-dessus de ces bas-reliefs s'étend horizontalement l'inscription suivante :

« Voici ce que disent les Dieux et les Déesses qui résident
» dans la région d'en bas, à leur fils, le dominateur des deux
» régions, le Seigneur du monde, *Soleil gardien de justice*,
» *l'approuvé de Phré* (*Rhamsès*). Nous sommes venus vers
» toi, nous te donnons toutes les productions destinées aux
» offrandes; nous mettons à ta disposition tous les biens
» purs, afin que tu puisses célébrer la panégyrie de la mai-
» son de ton père, puisque tu es un fils qui aimes ton père
» comme le dieu Horus qui a vengé le sien. »

Ces bas-reliefs et leur légende se rapportent évidemment

à l'assemblée sacrée ou panégyrie solennelle dans laquelle Rhamsès le Grand fit l'inauguration du palais de Ménéphtha I^{er}, son père, aussitôt que, par ses soins pieux, la décoration intérieure et extérieure fut entièrement terminée. Les seules sculptures de l'édifice *postérieures à Rhamsès le Grand* consistent en quelques inscriptions royales onomastiques, placées sur l'épaisseur des portes ou sur le soubassement et qui ne se lient point à l'ensemble de la décoration primitive; toutes appartiennent au règne de Ménéphtha II, fils et successeur immédiat de Rhamsès le Grand, à l'exception d'une seule, sculptée au-dessous du bas-relief des offrandes, et rappelant le nom, le prénom et les titres de *Rhamsès IV ou Méiamoun*, cinquième successeur de *Rhamsès le Grand*, avec une date de l'an VI.

La porte médiale du portique donne entrée dans une salle d'environ quarante-huit pieds de long sur trente-trois de large. C'est la plus considérable du palais. Six colonnes semblables à celles du portique soutiennent le plafond, subsistant encore en très grande partie; deux longues inscriptions, toutes deux au nom de *Ménéphtha I^{er}*, servent d'encadrement aux vautours ailés qui décorent ce plafond. L'inscription de droite contient la dédicace générale du palais, faite par son fondateur à la plus grande des divinités de l'Égypte :

« Le Seigneur du monde, *Soleil stabilisateur de justice*, a fait ces constructions en l'honneur de son père, » *Amon-Ra*, le Seigneur des trônes du monde et qui réside dans la divine demeure du fils du Soleil *Ménéphtha-Boréï* à Thèbes, sur la rive gauche; il (le roi) a fait construire *l'habitation des Années* (c'est-à-dire le palais) en pierre de grès blanche et bonne, et un sanctuaire pour le Seigneur des Dieux. »

Cette inscription nous fait connaître, en premier lieu, le nom que les anciens habitants de Thèbes donnaient à l'édifice de Kourna. Ils l'appelaient *demeure de Ménéphtha* ou

Ménéphthéum, du nom même du prince qui en jeta les fondements et en éleva toutes les masses; elle explique en même temps le double caractère de temple et de palais que présente cet édifice, qui, par la disposition même de son plan, paraît destiné à l'habitation d'un homme, et rappelle cependant, par toutes ses décosrations, la demeure sainte d'une divinité.

La seconde inscription du plafond, celle de gauche, nous apprend que cette grande salle du palais, dont elle constate la construction par le roi *Ménéphtha I^{er}*, fut le *manóskh*, c'est-à-dire la salle d'honneur, le lieu où se tenaient les assemblées religieuses ou politiques et où siégeaient les tribunaux de justice. Cette salle du Ménéphthéum répond ici à ces vastes salles des grands palais de Thèbes, soutenues par de nombreuses rangées de colonnes, qu'on a désignées jusques ici sous la dénomination de salles hypostyles. Toutes portent le nom de *manóskh* dans les inscriptions égyptiennes sculptées sur leur plafond ou sur les architraves de leurs colonnades; mais ce n'est point ici l'occasion de développer les considérations qui motivaient le nom de *manóskh* (c'est-à-dire *le lieu de la moisson*, et, par suite, *le lieu où l'on mesure les grains*), donné par les Égyptiens aux salles les plus vastes de leurs édifices publics.

De nombreux tableaux sculptés décorent les longues parois de droite et de gauche de cette salle hypostyle. Dans tous se montre le fondateur, le roi *Ménéphtha I^{er}*, offrant des parfums, des fleurs, ou bien l'image de son prénom mystique, à la triade thébaine, et particulièrement au chef de cette triade, *Amon-Ra*, sous sa forme primordiale et sous celle de générateur: c'était le dieu protecteur du palais qui renfermait un sanctuaire consacré à cette grande divinité. Mais les petites parois à droite et à gauche de la porte principale sont couvertes de bas-reliefs, représentant les membres de la triade thébaine adorés par un Pharaon autre que *Mé-*

néphtha I^{er}, portant le nom de *Rhamsès*, et qu'il ne faut point confondre avec Rhamsès III, dit le Grand.

Une série de faits incontestables, recueillis dans les monuments originaux, m'ont démontré que ce nouveau *Rhamsès*, le *Rhamsès II*¹ du canon royal, succéda immédiatement à *Ménéphtha I^{er}*, son père, et fut remplacé, après un règne fort court, par son frère *Rhamsès III ou Rhamsès le Grand*, qui est le *Sésosiris* de l'histoire.

Le bas-relief inférieur, à gauche de la porte, dans la salle hypostyle, rappelle le sacre de Rhamsès II après la mort de Ménéphtha I^{er}. Le jeune roi, présenté par la déesse Mouth et le dieu Chons, fléchit le genou devant le souverain de l'univers, Amon-Ra. Le dieu suprême lui accorde les attributions royales et les périodes des grandes panégyries, c'est-à-dire un très long règne, en présence de *Ménéphtha I^{er}*, père du nouveau roi, représenté debout derrière le trône d'Amon, et tenant à la fois les emblèmes de la royauté terrestre qu'il vient de quitter, et l'emblème de la vie divine dont il jouit déjà dans la compagnie des dieux.

Plus loin on a figuré l'enfance de Rhamsès II, en représentant le jeune roi debout, embrassé par Mouth, la grande mère divine, qui lui offre le sein. La légende porte textuellement : « Voici ce que dit Mouth, Dame du ciel : « Mon fils qui m'aime, Seigneur des diadèmes, Rhamsès cheri d'Amon, moi qui suis ta mère, je me complaît dans tes bonnes œuvres ; nourris-toi de mon lait ». Ce tableau fait

1. Il n'est pas inutile de rappeler ici que Champollion, déçu par les variantes du cartouche-prénom, avait cru reconnaître l'existence de deux Ramsès où il n'y en avait qu'un en réalité. Le premier, son Ramsès II, correspond au moment où le fils de Séthos I^{er} était corégent de son père ; il aurait été le frère ainé, mort fort jeune, du véritable Ramsès II, le Grand, qui, par cela même, redevenait, pour Champollion, Ramsès III. Cf. Champollion, *sein Leben und sein Werk*, t. II, p. 344-346, 500 et 501, où les causes qui déterminèrent l'erreur de Champollion sont exposées tout au long.

pendant à une composition analogue, sculptée sur la paroi opposée, la déesse *Hathor*, la Vénus égyptienne, nourrissant le roi *Ménéphtha I^{er}*, et lui adressant les mêmes paroles.

La frise entière de la salle hypostyle se compose des noms et prénoms répétés de ce Pharaon, environnés des insignes du pouvoir souverain. On les retrouve aussi sur les dés et dans les ornements de la base des colonnes, mais entremêlés aux cartouches de Rhamsès II. Les architraves portent plusieurs inscriptions dédicatoires de la salle hypostyle, les unes au nom du fondateur, Ménéphtha I^{er}, d'autres au nom de Rhamsès II, qui en acheva la décoration.

Les bas-reliefs sculptés sous le règne de ces deux princes sont remarquables par la simplicité du style, la finesse de leur exécution et l'élégante proportion des figures, ce qui les fait distinguer au premier coup d'œil des sculptures appartenant à l'époque de Rhamsès le Grand : celles-ci, traitées avec bien moins de soin, portent déjà des marques évidentes de la décadence de l'art.

On sera frappé de cette différence très sensible, en comparant les bas-reliefs de la salle hypostyle avec ceux qui couvrent les parois de la première salle de droite, et, en général, toute la partie du palais à droite de la salle hypostyle, décorée sous Rhamsès le Grand. Cette étude n'est pas sans intérêt, et importe beaucoup à l'histoire de l'art en général, surtout quand il s'agit d'époques bien antérieures aux premiers essais des maîtres immortels qu'a produits le génie inépuisable des Grecs, et, ici, j'ai sous les yeux et sous la main des documents de cette importante histoire.

Champollion était à bout de force sans vouloir se l'avouer à lui-même. Le long séjour dans la *Vallée des Rois*, du 23 mars au 8 juin, et surtout les recherches multiples et fort compliquées qu'il avait dû exécuter dans la solitude absolue des catacombes, afin d'y reconnaître à fond la véritable nature de la chronologie et aussi celle de la religion des anciens Égyptiens, avaient miné sourde-

ment ses forces ; il avait été plusieurs fois trouvé à terre, évanoui, dans les salles souterraines où il voulait être seul au grand chagrin du jeune Cherubini, à qui il répétait souvent, paraît-il : « Il me faut le silence absolu, afin d'entendre la voix des ancêtres, — l'influence locale est grande ! »

Il va sans dire que le séjour au « château de Kourna » se fit dans des conditions bien plus convenables ; même, il ne manqua pas de gaieté, car chaque jour les habitants des quatre villages établis sur l'emplacement de la Thèbes antique, Karnak, Louqsor, Kourna et Médinet-Habou, apportaient à Champollion des animaux vivants de tout genre, comme si le but véritable de l'expédition eût été de former, à Kourna même, un jardin zoologique. La gazelle « Pierre » et le chat du Kordofan étaient, en effet, revenus très bien portants de leur séjour dans la Vallée, et les soins dont on les entourait avaient fait croire aux indigènes qu'ils ne sauraient mieux gagner la confiance de leurs hôtes qu'en leur offrant de nouvelles bêtes à apprivoiser et à gâter.

Champollion aimait beaucoup les animaux, sur lesquels, dès son enfance, il exerçait une sorte d'attraction magnétique¹, ce qui n'était pas resté inaperçu en Égypte. Mais ce furent surtout les demandes continues du professeur Raddi, revenu du désert Libyque avec une belle collection de papillons et d'insectes rares, qui engagèrent tout le monde, jusqu'aux Bédouins, à recueillir tout ce qu'ils trouvaient sur leur chemin, bêtes ou bestioles². Le savant, ne sachant pas l'arabe, imitait la voix des animaux qu'il désirait acheter, ce qui causait assez souvent des surprises fort comiques. A côté de son « musée d'*histoire naturelle* », dont la partie minéralogique surtout était aussi importante que précieuse, le « musée des antiquités égyptiennes » était établi, mais il ne fut jamais bien riche : les fouilles à Kourna et à Karnak avaient dû être interrompues, pour plus d'une cause, depuis la fin de mai.

Les relations avec la population des villages étaient d'autant

1. La nièce de Champollion, M^{me} Falathieu, née en 1815, morte le 18 mars 1903, parlait volontiers de ce pouvoir d'attraction, et elle s'en rappelait plusieurs exemples étonnans.

2. Gaetano Rosellini s'était procuré quelques petites panthères. Dans une nuit, profitant de son sommeil, elles s'attaquèrent à lui et lui rongèrent les pieds, afin d'essayer la force de leurs dents.

plus amicales que Champollion avait donné à ses scheikhs d'excellents conseils afin de la protéger contre de nouvelles mesures oppressives de la part du Pacha. Il en agit de même avec les Bédouins de la grande tribu des *Ababdés*, dont il admirait depuis sa dix-huitième année « le langage classique, resté inaltéré depuis Abraham », d'après ce que Dom Raphaël lui en avait dit quand il était son jeune élève. Accompagné de Rosellini et de tous les membres de l'expédition franco-toscane, il leur fit une visite officielle et tout le monde fut ravi de la beauté, du genre de vie patriarchal, et de l'hospitalité de ces nobles habitants du désert. Jadis ennemis redoutables du gouvernement de l'Égypte, le Vice-Roi, pour les récompenser de leur continue poursuite acharnée des Mamlouks, leur avait accordé des priviléges qui les rendaient heureux : toute la lisière du désert leur avait été donnée à bail, ils y faisaient leurs récoltes en paix profonde, car dès lors ils étaient des *Égyptiens naturalisés*, mais ils craignaient Ibrahim-Pacha, qui renverserait tout, disaient-ils, après la mort de Mohammed-Aly! Ayant appris — ce que l'Égypte entière savait bien — que l'expédition avait été comblée d'honneurs par le Vice-Roi, les scheikhs des Ababdés prièrent Champollion de se rappeler, en revoyant Mohammed-Aly, ce qui lui avait été tout personnellement confié. « L'Égyptien » le leur promit et il tint parole.

Pendant le séjour à Kourna, les membres de l'expédition travaillaient de sept heures du matin jusqu'à midi, et de deux à quatre heures « très précises »; alors des ânes sellés et bridés, ainsi que deux serviteurs arabes, attendaient déjà les jeunes gens pour les conduire où bon leur semblait. « Dans ma glotonne ardeur, je voudrais tout avaler, tout dévorer,.... Thèbes entière est déjà dans ma poche », disait L'hôte, en se réjouissant des cinq cents croquis et aquarelles qu'il avait déjà achevés pour sa part *avant la fin de juillet*. Le soir, il écrivait de longues lettres et des articles pour des publications parisiennes¹. Néanmoins il se plaignait sans cesse, et un jour, en s'adressant mentalement à Champollion, il mettait sur le papier : « Tu peux bien compter que, si je suis venu en Égypte un peu pour toi, ce n'est pas pour toi que j'y reste,

1. Le port, fort coûteux, n'était pas à sa charge. Voir p. vi de l'*Introduction*.

mais bien pour moi, pour mes quêtes, mon instruction et ma curiosité. » Et dans sa nerveuse surexcitation il se plaint des hiéroglyphes *si onéreux et si importuns.* « Nous tous, nous en avons attrapé une indigestion ! En avons-nous absorbé ! En avons-nous englouti ! Une année de travail, une année sans interruption, — pas un jour de repos, pas une minute de trêve. » « Je tiens aux Douanes, et *cive la Douane*, qui, avec la recommandation naturelle que me procure mon voyage et avec mon *Mémoire sur le commerce d'Orient*, va me recevoir dans ses bras. » Un jour, vers la fin de juillet, Lehoux, Bertin et Duchesne avaient été tellement surexcités par les propos de leur camarade qu'ils résolurent de quitter Thèbes le lendemain même, sous un prétexte quelconque. Mais, le 30 juillet venu, Duchesne seul partit : Bertin et Lehoux se rendirent aux remontrances du jeune Cherubini, qui était dévoué à Champollion, et ils restèrent jusqu'à la fin de l'expédition. Le maître n'était pas au courant de toutes les difficultés que lui suscitait la nervosité maladive de Nestor L'hôte, et celui-ci, qui, au fond, était fort bon enfant, ne se rendait point compte de ce qu'il disait et écrivait.

Indiquons ici la cause principale du mécontentement : Drovetti leur avait dit que Champollion aurait dû leur procurer le titre de *commissaires du gouvernement*, qui aurait fait une tout autre impression que l'indication trop simple d'*artistes* attachés à l'expédition. Quand L'hôte fut rentré en France, Charles Lenormant lui fit des reproches très graves de sa conduite. L'effet en fut complet; dès lors, « l'Égyptien » n'eut pas de partisan plus dévoué et plus modeste que L'hôte, qui, au lieu de retourner à l'administration des Douanes, resta fidèle aux hiéroglyphes.

Charles Lenormant, bon juge en la matière, a défini d'une manière fort exacte, et le caractère de Champollion et sa façon de travailler. « On a déjà pu, dit-il, se faire une idée de ce que de pareils travaux supposent de pénétration, de constance et de sûreté de jugement, et l'Europe est là pour rendre témoignage à mes paroles ; mais ce que bien peu ont pu apprécier comme moi, c'est cette promptitude qui commande le résultat, cette force d'intuition qui n'appartient qu'au génie, et en même temps cette candeur dans l'investigation de la vérité, cette noble simplicité à avouer l'erreur quand elle est reconnue, cette résignation tranquille à ignorer ce qu'il n'est pas

temps de savoir.... Puisse ce témoignage d'une admiration sincère et d'une amitié dévouée acquitter en partie la dette que tant de marques de confiance et d'intérêt m'ont imposée ! »

Karnak, avec les restes multiples et éloquents du *sanctuaire national* de l'antique Égypte, réclamait toute la force physique et intellectuelle de Champollion, et c'est surtout là qu'il lui aurait été utile d'avoir Dubois, Lenormant et William Gell à côté de lui ; au lieu de cela, Bibent et Duchesne, tous les deux fort bons travailleurs, n'y étaient plus. Rosellini n'était pas mieux partagé que lui. Son meilleur auxiliaire, le docteur Ricci, avait été grièvement blessé au bras par un scorpion, ce qui l'empêchait de continuer ses travaux¹. D'autre part, le jeune Gallastri, revenu malade du désert Libyque, avait dû retourner en Italie où il mourut peu après. Raddi également était souffrant, mais, au lieu de se soigner et de rester tranquille, il prit tout d'un coup la résolution de partir de suite pour le Delta afin de le *traverser à pied*, malgré la peste qui, pour cette contrée, était alors la conséquence inévitable d'inondations aussi fortes que l'avait été celle de l'année 1829. Que l'on s'imagine l'effroi causé à Rosellini et à Champollion par cette résolution de Raddi, qui souffrait déjà de la dysenterie et qui mourut bientôt après avoir quitté ses chefs.

A Karnak, les *pèlerins* s'étaient confortablement logés dans le petit temple dédié par Évergète II à Osiris et à la déesse Apet (Ôph), à côté du beau temple consacré par Ramsès III au dieu Khonsou. Champollion, malgré ses journées fatigantes, restait, comme à Kourna, une partie de la nuit dehors, non seulement pour admirer le ciel, mais aussi pour reconstruire à l'aide de sa puissante imagination toute la munificence de la Thèbes pharaonique. Animé de sa vénération profonde, il en donnait souvent des descriptions intuitives après son retour à Paris, où bien des personnes aimaienl à l'entendre parler sur ce sujet.

Concernant Karnak, il n'existe ni journal de voyage ni lettres détaillées : nous ne possédons que la description sommaire que nous avons publiée aux pages 151-153 du présent volume, résumé écrit à la hâte après l'exploration rapide entreprise le 23 novembre 1828. La plupart des notices purement scientifiques se

1. Cette blessure entraîna plus tard la paralysie et la démence.

trouvent dans les *Monuments de l'Égypte* et dans les *Notices descriptives*. Karnak posait à Champollion des problèmes dont il ne trouvait pas toujours la solution, comme cela se voit par exemple dans sa *Grammaire hiéroglyphique*, p. xxii de la *Préface*. — En premier lieu, il s'occupa de la *Salle des ancêtres*, érigée par Thoutmès III, et qu'il avait déjà mentionnée après sa première visite rapide à Karnak (voir p. 153). Il s'aperçut alors avec regret qu'il n'avait pas dûment pris en considération ce que Burton avait publié en 1825 à l'égard de ce monument important, qui maintenant l'attirait autant que la célèbre *Table d'Abydos*.

Il avait cherché également, et bien vite trouvé, la place où Cailiaud avait surpris douze années auparavant « celui dont il ne prononçait jamais le nom », William Bankes, tandis que celui-ci faisait « brutalement abattre » la *Table numérale*, dont les dix-sept blocs furent incorporés à la *collection Salt* et prirent place au Louvre, en 1826, par les soins de Champollion lui-même.

Le 4 septembre 1829, de grand matin, l'expédition quitta Karnak afin de revoir pour la dernière fois tous les monuments de la rive gauche, y compris les hypogées de Biban-el-Molouk. On admira un dernier coucher de soleil, du haut des propylons du temple de Kourna, puis, à 9 heures du soir, Champollion donna le signal du départ, au grand chagrin de toute la population, qui, y compris les enfants, était accourue pour faire ses adieux « au grand chef » et à tous ses compagnons, en poussant des cris déchirants. Bien des Bédouins-Ababdés également s'approchèrent, et leur muette et grave attitude ne manqua point d'une éloquence touchante.

L'expédition s'embarqua à l'ombre du même sycomore gigantesque où, le 19 novembre 1828, elle avait débarqué, mais Champollion ne put se résoudre à aller prendre du repos pendant cette nuit du départ, tant il était préoccupé de l'idée de ne plus revoir la splendeur féerique du firmament étoilé au-dessus de « *Thèbes, la Ville Royale* », que, dès sa douzième année, il aurait voulu contempler.

Le 5 septembre au matin, les travaux furent repris au temple de Dendérah, mais ils ne durèrent que jusqu'au lendemain soir, non seulement parce que le plus nécessaire était déjà fait, mais aussi parce que « l'Égyptien » était absolument à bout de force. Il était loin d'avouer cela à son frère, dans la lettre que voici [— H. H.] :

Sur le Nil, près d'Antinoé, 11 septembre 1829.

Le lieu et la date de cette lettre te diront clairement que mon voyage de recherches est terminé, et que je retourne au plus vite vers Alexandrie pour regagner l'Europe et y trouver à la fois contentement de cœur et repos de corps, dont, au reste, quant au dernier point, je n'éprouve pas un grand besoin. Depuis Dendéra, que j'ai quitté le 7 au matin, j'ai en effet vécu en chanoine. Couché toute la journée dans la jolie cange de notre ami Mohammed-Bey d'Akhmim, qui a bien voulu nous la louer, j'ai mené une vie tout à fait contemplative, et mon occupation la plus sérieuse a été de regarder de quel côté venait le vent, et si nos rameurs faisaient leur devoir en conscience. Le vent du nord nous a longtemps contrariés, malgré le courant du fleuve, enflé outre mesure et au-dessus du maximum de sa crue¹. L'inondation de cette année est magnifique pour ceux qui, comme nous, voyagent en amateurs, et n'ont dans ces campagnes d'autre intérêt que celui du coup d'œil. Il n'en est pas de même des pauvres et malheureux fellahs ou cultivateurs. L'inondation est trop forte; elle a déjà ruiné plusieurs récoltes, et le paysan sera obligé, pour ne pas mourir de faim, de manger le blé que le Pacha lui avait *laissé* pour l'ensemencement prochain. Nous avons vu des villages entiers délayés par le fleuve, auquel ne sauraient résister de mesquines cahutes bâties de limon séché au soleil. Les eaux, en beaucoup d'en-

1. Déjà, en novembre 1828, l'inondation avait empêché l'expédition de se rendre à *Abydos*, qui est située à quatorze kilomètres de *Baliana* et des rives du Nil. Lenormant, qui passa par là en janvier 1829, prévit qu'au retour de l'expédition, le même empêchement pourrait se produire, et il y récolta au profit de Champollion le peu qu'il put y trouver de remarquable à côté des monuments depuis longtemps connus. Pour découvrir du nouveau, il aurait fallu entreprendre des fouilles considérables, pour lesquelles Champollion n'avait point d'argent ni de forces.

droits, s'étendent d'une montagne à l'autre, et, là où les terres plus élevées ne sont point submergées, nous voyons les misérables fellahs, femmes, hommes et enfants, portant en toute hâte de pleines couffes de terre, dans le dessein d'opposer à un fleuve immense des digues de trois à quatre pouces de hauteur, et de sauver ainsi leurs maisons et le peu de provisions qui leur restent. C'est un tableau désolant et qui navre le cœur. Ce n'est pas ici le pays des souscriptions, et le gouvernement ne demandera pas un sou de moins, malgré tant de désastres.

C'est avec bien du regret, comme tu l'imagines sans doute, que j'ai dit adieu aux magnificences de Thèbes, que j'habitais depuis six mois. Notre dernier logement a été, à Karnac, le temple de *Ôph* (Rhéa), à côté du grand temple du sud, au milieu des avenues de sphinx et à la porte du grand palais des rois.

A notre retour à Thèbes, au mois de mars passé, nous avions exploité le palais de Louqsor, et fait dessiner tous les bas-reliefs de quelque intérêt, en commençant par les immenses tableaux des deux massifs du pylône : c'est donc les seuls édifices de Karnac que nous ayons encore à étudier. Ce travail a été exécuté avec ardeur, et mes portefeuilles renferment, sans exception, la série de tous les bas-reliefs historiques un peu conservés du palais de Karnac, aussi beaux de style et d'exécution que ceux d'Ibsamboul, s'ils ne leur sont même réellement supérieurs. Tous concernent les campagnes de *Ménéphtha I^e* (Ousiréi) en Asie; j'ai fait prendre, de plus, une cinquantaine de dessins de bas-reliefs qui méritent aussi le titre d'historiques, puisqu'ils représentent des Pharaons qui complètent ou enrichissent plusieurs de mes recueils relatifs aux XVIII^e, XIX^e, XX^e, XXI^e et XXII^e Dynasties. Tu trouveras plus de détails sur mes conquêtes à Karnac dans la notice que je t'enverrai du lazaret sur cet amas de palais et de temples, étonnante réunion d'édifices de toutes les époques de la

monarchie égyptienne, constructions merveilleuses, devant lesquelles resterait elle-même muette la *bouche de fer* de M. Quatremère.

Parti de Thèbes le 4 septembre au soir, j'étais le 5 sous le portique de Dendéra, dont l'architecture est aussi admirable que les bas-reliefs de décor en sont mauvais et repoussants, par l'empreinte de décadence qu'ils offrent dans toutes leurs parties. Les inscriptions hiéroglyphiques elles-mêmes sont de mauvais goût. Le scribe qui les a tracées a voulu faire le *bel esprit*; prodiguant les symboles et les formes figuratives, il a visé au lazzi, et même au calembour. Toutefois la masse de l'édifice est belle, imposante, et frappe même les voyageurs qui, comme nous, sont de vieux Thébains, et ont l'œil encore rempli des belles conceptions architecturales de l'époque des Pharaons. J'ai voulu de nouveau m'assurer, *des yeux et de la main*, que les cartouches des inscriptions latérales du zodiaque circulaire sont réellement *vides* et n'ont jamais été sculptés : cela est indubitable, et le fameux *autocrator* est bien de la façon de notre ami Jomard. — Du lazaret, tu auras aussi une note étendue sur les monuments de Dendéra.

Le reste du voyage jusques aujourd'hui (11 septembre) n'a rien offert de particulier. J'espère dans la nuit de demain arriver au Caire. Là, rien ne peut m'arrêter plus de quatre ou cinq jours ; nous partirons de suite pour Alexandrie, et, si tes soins et les promesses du ministre ont eu leur effet et qu'il y ait un bon vaisseau prêt à nous recevoir, je m'embarque de suite pour gagner Toulon. Tu vois qu'il n'est nullement question de passer l'hiver en Italie. Je compte le passer à Paris, quoique, au fond, cette idée m'effraye par l'extrême opposition des climats, aussi ai-je besoin d'un appartement bien chaud et je compte me tenir chez moi jusques aux premières chaleurs. Je jouerai forcément le ver à soie.

C'est aussi sur le Nil, entre *Dendéra* et *Haou* (*Diospolis parva*), que nous ont rejoints par hasard deux malheureux

courriers, expédiés de Thèbes au Caire depuis la fin de juin. Pendant tout ce temps-là, nous sommes restés sans nouvelles d'Europe, et c'est en attendant chaque jour leur arrivée que le temps s'est écoulé sans que nous puissions écrire en France. Du reste, comme nous, vous devez être accoutumés aux lacunes.... Mille respects pour notre vénérable de ma part. J'espère qu'il n'a point été affligé de ce que son troupeau, que ronge la clavelée, m'a mis *par-dessous* M. Pardessus¹: cela ne me surprend pas. J'eusse été flatté d'être appelé à l'Académie lorsque mes découvertes étaient encore contestées, de bonne ou de mauvaise foi, n'importe : le Corps, en m'adoptant, se fût acquis alors un droit véritable à ma reconnaissance. J'eusse encore été flatté qu'elle

1. Voici la liste des candidats inscrits qui furent mis en balance dans la séance du 10 avril 1828 :

MM.	1 ^{re} scrutin	2 ^{re} scrutin	3 ^{re} scrutin	4 ^{re} scrutin
Pardessus.....	9	13	14	15
Champollion le Jeune.....	6	8	8	9
Thurot	6	7	6	4
Cousin.....	3			
Guillon de Montléon.....	1			
Amédée Jaubert.....	1			
Gail.....	1			
Thierry.....	1			

Champollion-Figeac, à l'occasion de cette nomination, écrivit à son frère : « Cette nomination a été l'objet des plus vives attaques. Le *Journal des Débats*, qui est au Ministère, a désavoué publiquement la coterie d'intrigants, ce sont ses lecteurs qui dominent la chose depuis dix ans. Les petits journaux se sont chargés de les nommer, et, depuis un mois, c'est un acharnement sans exemple d'attaques nominales qui empêchent bien des faiseurs et qui les obligent à des lettres au public, lesquelles servent de motif pour le *tendemain* aux antagonistes. Jamais pareil feu n'avait été allumé dans les champs académiques et littéraires.... Tu es la pierre de touche et la pierre angulaire de tout cela, et les noms Pardessus et Champollion, qui ne devaient jamais se rencontrer, se trouvent associés tous les matins, tirés ensemble par dix bouches à feu.... »

eût pensé à moi, tandis que je perfectionnais mes études et faisais une magnifique récolte au milieu des ruines de Thèbes. J'eusse regardé ma nomination comme une sorte de récompense nationale; elle a jugé à propos de me refuser cette satisfaction. Aussi, désormais, je ne ferai plus un pas vers elle, et, lorsque l'Académie m'appellera¹, je serai aussi peu empressé du fauteuil qu'un buveur délicat peut l'être d'une bouteille de Champagne éventée depuis six mois. L'eau du Nil elle-même inspire le dégoût quand on n'a plus soif. — Dieu lui fasse paix et miséricorde.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de Dubois², auquel j'ai écrit de Thèbes à tout hasard. M. Mimaut m'a adressé une lettre pleine d'empressement. Les cancans du Caire le disent fort brave homme et bon vivant. Il s'est rencontré nez à nez avec M. Drovetti à la sortie du Port-Neuf, l'un arrivant, l'autre partant. Il n'aura pas eu le temps d'être imbu des *bonnes* traditions sur les personnes et sur les choses : je crois que je n'ai rien à perdre à ce contre-temps. — Je tirerai bon parti de M. Mimaut, puisqu'il ne fait pas le commerce des antiquailles.

J'avais prédit que le supplément de fonds que je demandais m'arriverait quand il ne serait plus temps d'en faire usage à Thèbes. Toutefois il n'y a pas grand mal, puisque, recevant ce crédit à Karnac, je n'en eusse pas dépensé un sol en fouilles. J'y ai renoncé depuis plusieurs mois, parce que ce n'est point mon métier et que les Arabes fouilleurs ont besoin d'une surveillance de chaque seconde, sans la-

1. Champollion entra à l'Académie des Inscriptions le 7 mai 1830.

2. Malgré qu'il fût le chef de la Commission archéologique envoyée en Grèce, Dubois, qui craignait de se compromettre, « n'écrivait qu'à sa femme » : il refusa de faire droit à la requête de Champollion-Figeac, qui le priait de lui envoyer des *lettres* pour le *Moniteur*. Il rentra à Paris le 26 octobre 1829, et, dès le lendemain, il reprit sa place au Musée égyptien. Champollion lui avait écrit de *Thebes à Athènes*, mais il n'y eut aucune réponse *d'Athènes à Thèbes*.

quelle ils ne trouvent rien ou font disparaître tout ce qu'ils trouvent. Dans l'état actuel, je rapporte cependant pour le Louvre des objets bien intéressants, quoique d'un petit volume. En fait de grandes pièces, trois ou quatre momies de décoration nouvelle, ou grecques, avec des inscriptions, et de plus : 1^o le plus beau bas-relief colorié du tombeau royal de Ménéphtha I^{er} (Ousiréi), à Biban-el-Molouk. C'est une pièce capitale qui vaut à elle seule une collection : elle m'a donné bien du souci et me fera certainement un procès avec les Anglais d'Alexandrie, qui prétendent être les propriétaires légitimes du tombeau d'Ousiréi, découvert par Belzoni aux frais de M. Salt. Malgré cette belle prétention, de deux choses l'une : ou mon bas-relief arrivera à Toulon, ou bien il ira au fond de la mer ou du Nil¹, plutôt que de tomber en des mains étrangères. Mon parti est pris là-dessus.

2^o J'ai acquis au Caire, de Mahmoud-Bey le Kihâïa,— toujours sur mes économies et propres fonds,— le plus beau des sarcophages présents, passés et futurs. Il est en basalte vert et couvert intérieurement et extérieurement de bas-reliefs ou plutôt de camées travaillés avec une perfection et une finesse inimaginables². C'est tout ce qu'on peut se figurer de plus parfait dans ce genre ; c'est un bijou digne d'orner un boudoir ou un salon, tant la sculpture en est fine et précieuse. Le couvercle porte, en demi-relief, une figure de femme d'une sculpture admirable. Cette seule pièce m'acquitterait envers la Maison du Roi, non sous le rapport de la reconnaissance, mais sous le rapport pécuniaire, car ce sarcophage, comparé à ceux qu'on a payés vingt et trente mille francs, en vaut certainement cent mille.

Le bas-relief et le sarcophage sont les deux plus beaux objets égyptiens qu'on ait envoyés en Europe jusques à ce

1. C'est le n° B 7 de la Salle Henri IV, au Louvre. Une fort belle copie de ce chef-d'œuvre avait déjà été admirée par tout Paris dans l'exposition organisée par Belzoni en 1822.

2. C'est le n° D 9 de la Salle Henri IV, au Louvre.

jour. Cela devait de droit venir à Paris et me suivre comme trophée de mon expédition : c'est un cadeau que je fais au Louvre, où ils resteront en mémoire de moi.

Ainsi donc, si je ne trouve point au Caire, chez les marchands qui m'attendent comme le Messie depuis mon acquisition du sarcophage (que j'ai payé huit cents thalaris et dont j'aurais donné jusques à douze cents), si je ne trouve point, dis-je, chez les marchands, quelques objets dignes du Louvre, je ne dépenserai pas un sol du crédit qu'on vient de m'ouvrir, — et enfin, si, à Marseille, où je passerai en quittant le lazaret, je ne trouve rien non plus, j'aurai le plaisir de rendre à M. de La Rochefoucauld la lettre de crédit *intacte*, en lui remettant aussi la note des monuments dont j'accrois le Musée sans qu'il lui en coûte un para. Adieu provisoirement, je clorai cette lettre au Caire, où je la porte moi-même.

Depuis le printemps de 1828, le vicomte de La Rochefoucauld n'avait pas cessé de lutter contre la coterie accoutumée, qui voulait absolument faire échouer les fouilles projetées en Égypte par Champollion. Une absence du comte de Forbin rendit la réussite possible bien que tardivement. La lettre officielle qui annonçait le succès partit le jour même où le crédit fut obtenu :

« Paris, le 14 mai 1829.

» *Maison du Roi, Département des Beaux-Arts.*

» Je me fais un plaisir de vous annoncer, Monsieur, que, par suite des démarches que j'ai faites pour réaliser le vœu exprimé dans votre lettre du 1^{er} janvier de cette année, Sa Majesté a consenti à ce qu'un crédit de 10.000 francs fût rattaché au budget des Musées de 1829, pour être affecté spécialement à acquérir, pour le Musée Charles X, des objets de sculpture égyptiens provenant des fouilles dont vous me parlez. Je ne doute pas que les nouveaux moyens mis à votre disposition par la Maison du Roi ne vous

fournissent l'occasion d'ajouter encore aux nombreux services dont les arts et les sciences vous sont déjà redevables, et je me féliciterai de m'être trouvé en mesure de contribuer à vous procurer les ressources nécessaires pour vous faciliter le succès de votre mission.

» J'informe *aujourd'hui même* M. le Directeur des Musées de la décision relative à l'allocation de 10.000 francs dont il s'agit, et je l'invite à s'occuper *sans délai* de tous les arrangements que peut exiger une semblable mesure. Je vous prierai de vous entendre avec lui pour les détails que cette affaire est de nature à entraîner.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués,

» L'aide de camp du Roi,
» Directeur général des Beaux-Arts,

» V^e DE LA ROCHEFOUCAULD.

» *P.-S.*—Croyez aussi au plaisir que j'aurai de vous revoir quand vos importants travaux seront terminés.

» L. R. »

Mais de nouvelles chicanes entraînèrent de nouveaux retards : ce fut seulement le 23 juillet que Champollion-Figeac put toucher la somme destinée à son frère. On comprend la contrariété que celui-ci en éprouva. — H. H.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC
(fin de la lettre précédente)

Le 15, à midi, au Caire.

Me voici rendu dans la capitale de l'Égypte, où je ne trouve ni lettres, ni nouvelles d'Europe, ni l'ami Pariset, qui, me dit-on, est à Alexandrie, en très bonne santé et sorti à son honneur de la campagne de Syrie. J'irai le joindre dans quelques jours, après avoir fait une visite à Ibrahim-Pacha, que je serai bien aise de connaître personnellement. Celle-ci est ma dernière lettre que je t'écris d'Égypte, la première sera datée du lazaret de Toulon.....

Adieu, mon cher ami, ma santé est excellente, tout va bien. La Méditerranée me connaît. Adieu.

J.-F. Ch.

A son arrivée au Caire, Champollion passa en revue tout ce que les marchands d'antiquités avaient mis de côté pour lui. Duchesne s'était beaucoup occupé de cette affaire, car, à peine avait-il quitté Thèbes, qu'il se repentit d'avoir abandonné son chef, à l'heure même où douze mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'expédition de Toulon, malgré que, dans le contrat, il fût question de douze à quatorze mois pendant lesquels les membres de l'expédition seraient obligés de rester à la disposition des deux chefs.

Dans une longue lettre de la mi-août, Duchesne dit : « Monsieur, le sarcophage est à nous. Je l'ai obtenu pour 800 talaris et demain je l'embarque. Je me réjouis encore en vous annonçant ce succès imprévu..... J'ai vu un autre sarcophage chez un certain Antonio Despirro; il est en forme de caisse de momie. Le couvercle est une figure, les bras allongés sur le corps, comme d'ordinaire, longue robe plissée et grandes manches. Les hiéroglyphes sont très bien conservés, point de cartouche. Il est de granit gris et parfaitement entier..... Ne manquez pas d'aller le voir; je crois que c'est un morceau qui en vaut bien la peine. Je vous le recommande, je crois que nous n'en avons pas de ce genre. Le propriétaire est un entrepreneur de fouilles, qui a besoin d'argent; il demande 700 livres. Il a encore, chez lui, un autre sarcophage en forme de caisse à momie; je le crois en basalte. Avec ces deux objets ont été trouvés, dans le tombeau même, une petite figure en calcaire et cinq ou six vases canopiques, que je l'ai engagé de ne point diviser des sarcophages auxquels ils appartiennent. Il y a aussi une espèce de pyramide, en granit rose. C'est petit.

» On a dit plus de bêtises, plus de propos, qu'il n'y a de fouilleurs d'antiquités en Égypte. — Vous avez trouvé dans les hiéroglyphes l'indication de plusieurs trésors; des momies vous ont appris qu'elles portaient avec elles la récompense de celui qui aurait su découvrir la demeure et interpréter le sens des écritures qui la couvraient, etc.....

» Il paraît à peu près certain que M. Rosellini n'a fait aucune démarche relativement au sarcophage. J'ai dit à M. Mac Ardle

(voir p. 76 où il est appelé Macardle en un seul mot), qui a été rempli de complaisance, qu'ayant appris par ouï-dire que Mahmoud-Bey avait diminué de beaucoup ses prétentions et les bornait à 1.000 talaris, vous m'aviez dit de voir en passant si cela était vrai, et, dans le cas, de l'acheter et l'emporter.... Le couvercle et le morceau cassé du sarcophage sont encore sur le bord du Nil, mais le plus difficile est fait, la caisse est dans la barque ; j'ai cru ne pouvoir prendre trop de précautions pour une pièce si belle et si chère.... Tout est pour le mieux ; j'ai eu la fièvre toute la journée, j'ai cru qu'on ne pourrait jamais l'enlever ou qu'il souffrirait de quelque écorniflure. Il n'y a pas même une petite raie, et je vous le dis avec un grand soulagement d'esprit ; il est bien beau ! Je suis fièrement content de l'emporter en France.

» Il y a une frégate à Alexandrie, elle attend d'être relevée sous peu ; si son départ pouvait avoir lieu incessamment, j'emporterais toutes vos affaires, comme vous me l'avez recommandé. Je vous écris, Monsieur, plus à la hâte que je ne voudrais, je crois pourtant vous avoir informé de tout ce qui était essentiel. J'aime beaucoup le Caire, mais c'est un terrible pays : pour la plus petite affaire, on n'en finit jamais. Quels animaux ! Je partirai après-demain.

» Tous les marchands d'antiquités vous attendent avec anxiété. Ils sont persuadés que tout ce que vous n'achèterez pas à votre passage sera frappé d'une défaveur irrévocable et ne trouvera plus d'autre acheteur. Je viens de revoir cet Antonio ; il espère et désire beaucoup vous vendre son sarcophage. Je lui ai dit que, sans doute, vous le verriez, que, du reste, vous n'étiez pas homme à marchander, qu'une fois l'objet examiné, une fois estimé, vous lui en feriez un prix, si c'était votre idée d'en faire l'acquisition.... »

Le sarcophage ainsi que toutes les antiquités achetées avant le départ pour la Haute Égypte furent transportés par Duchesne à Alexandrie : il les y laissa, et ce fut Champollion qui les embarqua, quelques semaines plus tard. — H. H.

Alexandrie, 30 septembre 1829.

Depuis dix jours environ, je vis comme un coq en pâtre chez notre excellent consul général, M. Mimaut. C'est un

compatriote charmant et dont je ne puis assez me louer. Il me comble de marques de *véritable attachement*, ce qui certainement n'a pas eu lieu par le passé. Ma santé est excellente, ainsi que celle de mes jeunes gens. Tout va donc pour le mieux. Notre bonheur serait au comble, si nous voyions pointer au-dessus de l'horizon la voile du vaisseau qui doit venir nous prendre, mais depuis six semaines la mer est muette, — pas même un bâtiment marchand ! Je suis donc ici à attendre l'événement et l'issue des promesses ministérielles. Nous enrageons, comme tu le penses bien. Enfin, patience encore.

Je n'ai quitté le Caire qu'après avoir fait une visite à Ibrahim-Pacha, qui nous a reçus au mieux. Nous avons beaucoup causé *sources du Nil*, et j'ai renforcé en lui l'idée qu'il avait déjà d'attacher son nom à cette belle conquête géographique, soit en favorisant les voyageurs qui la tenteraient, soit en préparant lui-même une petite expédition de voyageurs accompagnés d'hommes d'armes. Peut-être est-ce là une semence pour l'avenir : dans tous les cas, le Pacha sent l'intérêt de cette entreprise.

Ici, j'ai déjà présenté mes hommages et l'expression de ma reconnaissance à Mohammed-Aly. Il est toujours bon et aimable pour les Français : c'est tout dire.

Je profite du temps d'attente pour mettre en ordre mes papiers et mes immenses richesses. Il serait trop long de t'en donner le détail. Le bâtiment chargé de cette lettre et de *ma précédente* va mettre à la voile demain au point du jour, et il faut envoyer ma lettre. Adieu donc, mon cher ami, adieu, — à Toulon !

J.-F. CH.

Alexandrie, ... octobre 1829.

Me voici, mon cher ami, tout aussi avancé que dans les derniers jours de septembre. La Méditerranée tout entière

est encore entre nous. J'ai quitté Thèbes et la Haute Égypte à regret, et cela pour venir perdre mon temps sur ce triste rivage. Il y a seulement deux jours que la corvette *l'Astrolabe* a mouillé dans le port, annonçant qu'elle était chargée de nous ramener en France. C'est M. de Verninac, un de nos compatriotes quercinois, qui en a le commandement, jeune homme fort aimable, fort instruit, enfin tout ce que je pouvais désirer en la personne d'un commandant. — Voilà qui est pour le mieux, mais, par malheur, je ne puis partir pour la France que vers le 15 novembre, *l'Astrolabe* devant préalablement conduire en Syrie M. Malivoir, consul d'Alep. Il faut donc me résoudre à ne sortir de la quarantaine de Toulon que dans les derniers jours de décembre. C'est dur, très dur.

Je suis toujours sans *aucune nouvelle* de vous tous, depuis les lettres de juillet. Ou la poste est bien mal organisée (ce dont j'enrage), ou vous n'écrivez point, — ce que je ne pardonne pas. Dans l'une ou l'autre supposition, je ne puis que m'attrister; c'est ce que je fais de toute mon âme. L'Égypte est la plus belle école de patience qui existe au monde, mais je n'en ai pas profité. Adieu. Mes tendresses à M. Dacier et aux siens. Un souvenir à tous nos amis, un embrasement de cœur pour toi,

J.-F. CH.

P.-S. — Je n'écrirai plus que de Toulon. Rosellini et les Toscans se sont embarqués depuis plusieurs jours sur un bateau marchand : j'allais en faire autant, quand la corvette est arrivée. Pendant notre séjour forcé à Alexandrie, mes jeunes gens ont peint des décos pour le *théâtre* que des amateurs français vont ouvrir incessamment. Ainsi *la civilisation marche!* Ces messieurs sont enchantés de la complaisance de nos jeunes artistes. J'irai donc au *spectacle* en attendant l'embarquement.

CHAMPOLLION AU DOCTEUR PARISSET

Alexandrie, 27 octobre 1829.

Mon cher Imouth !

J'ai reçu votre petit poulet¹ avec joie, — vous triomphez ! Je m'en réjouis de cœur; vous savez si j'ai jamais douté de votre affaire. *Evviva l'allegria !*

Cette lettre vous sera remise par mes trois compagnons de voyage, qui retournent au Caire pour en lever le panorama, en attendant le 15 de novembre, époque de notre embarquement définitif. On prétend que vous avez une maison dans laquelle ils peuvent trouver une chambre pour coucher; si cela est, j'en dispose pour eux, persuadé que je vais au devant de votre désir.

Vous déciderez-vous à rentrer en France avec moi ? Maintenant que vous tenez votre affaire, c'est le vœu de tous vos amis. Je n'en dis pas davantage, toujours de plus en plus ferme dans ma thèse à cet égard. En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse comme je vous aime, de cœur et d'âme,

MAÏAMOUN.

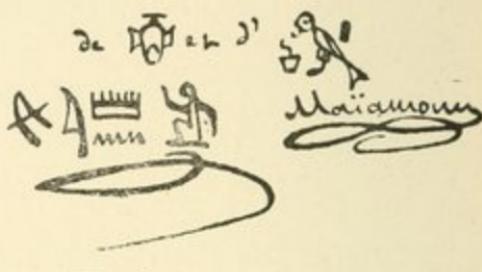
Alexandrie, 29 octobre 1829.

Bien cher Imouth !

Pour l'amour des Dieux de l'Égypte, revenez de suite à Alexandrie, ne fût-ce que pour deux ou trois jours. Votre

1. Ce « petit poulet » avait appris à « l'Égyptien » que le gouvernement du Vice-Roi avait adopté toutes les mesures prophylactiques déjà expérimentées par Pariset.

présence y est fort nécessaire, — et nous¹ avons tant à vous dire ! Je suis tout à vous,



CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Alexandrie, 9 novembre 1829.

Le mauvais temps ayant empêché l'*Astrolabe* de mettre à la voile pour aller déposer M. Malivet sur la côte de Syrie, mon départ ne pourra avoir lieu que vers le 20 de ce mois. Ainsi donc, patience !

Je serais bien aise de trouver, à mon arrivée à Toulon, des lettres de qui de droit pour le *directeur de la Douane*, afin de n'avoir pas à chamailler avec ces messieurs : 1^o pour les caisses d'objets antiques que je destine au Musée Royal ; 2^o pour les divers objets de curiosité tels que manteaux de laine, chaussures pour homme et pour femme, voiles de mousseline brodés, armes et autres objets de costume oriental, que j'emporte moi-même, ainsi que mes jeunes gens qui destinent ces objets à habiller les mannequins de leurs ateliers, lorsqu'ils auront à peindre quelques sujets asiatiques ou africains. Je te prie donc d'obtenir, à cet effet et dans cet intérêt *purement artistique*, le passage de ces produits des manufactures du pays. Il serait bien qu'à mon arrivée à Toulon, vers le milieu de décembre, je trouvasse des in-

1. Nous comprend ici le consul de France, M. Mimaut.

structions précises à cet égard, et des pièces officielles qui lèvassent toutes les difficultés.

Le sarcophage a été embarqué hier fort heureusement sur l'*Astrolabe*, grâce aux soins du commandant, notre aimable compatriote quercinois, M. de Verninac. C'est une grande affaire faite. Ma santé se soutient toujours; mes jeunes gens font leur panorama du Caire, — et le *Théâtre-Français*, dont ils avaient peint les décos, a débuté pour la fête du Roi, au grand contentement des spectateurs français. — Adieu donc, je t'embrasse, ainsi que tous les nôtres. Adieu, tout à toi de cœur,

J.-F. Ch.

Alexandrie, 28 novembre 1829.

Enfin, mon cher ami, le grand Amon veut bien me permettre de dire adieu à sa terre sacrée. Je quitterai l'Égypte, comblé des faveurs de ses anciens et de ses modernes habitants, le 2 ou 3 décembre. L'*Astrolabe* est de retour de Syrie et prête à me recevoir, ainsi que mon fidèle aide de camp Salvador. MM. L'hôte, Lehoux et Bertin, ayant commencé un grand travail, le panorama du Caire, veulent à toute force le terminer, et ils ont cent fois raison, car ce sera une magnifique chose¹. Ils restent donc encore un mois en Égypte, et j'arriverai à Toulon et en France avant eux. Du reste, nos santés sont au mieux, et je me sens la force suffisante pour braver les bourrasques et coups de vent qui ne manqueront pas de nous accueillir en haute mer pendant le bienheureux mois de notre navigation. Cela nous purgera, voilà tout; d'ailleurs, pour revoir la France, on supporterait pis que la mauvaise humeur des flots.

1. Ce travail leur fut très bien payé; malgré cela, Champollion leur donna 700 francs en supplément pour le voyage de Toulon à Paris, les frais de quarantaine y compris. Le consul général lui promit d'embarquer *gratuitement* les jeunes artistes, le moment venu.

Cette lettre part demain matin par le brick *l'Éclipse*; je la remets à M. Ouder, aide de camp du général Guilleminot. C'est un jeune homme fort aimable, avec lequel j'ai lié amitié. Tu seras charmé de le connaître, si les trains diplomatiques lui permettent de la porter lui-même à Paris. Tu le recevras donc comme ami. Son arrivée en France précédera la mienne d'une dizaine de jours, parce que son petit bâtiment marche beaucoup mieux que notre *Astrolabe*, corvette à l'épreuve de la bombe et des fureurs de l'Océan, qu'elle a bravées plusieurs fois dans ses voyages autour du monde¹. Je serai probablement (car avec Neptune il n'y a que des probabilités) sur côte de France du 20 au 25 décembre, et ne serai libre de mes deux pieds sur pays chrétien que vers le milieu de janvier.

Ma quarantaine de vingt à vingt-trois jours se fera à Toulon, si je ne la fais à Malte pour gagner quelques jours. Mais cela dépend des vents que nous aurons.....

J'arriverai avec le sarcophage et dix-huit à vingt caisses. L'important est qu'à la quarantaine et à la douane on ne me force pas de déballer deux fois tous les objets, pour leur faire prendre l'air et en chasser la peste, qui n'existe plus en Égypte depuis cinq ans. Fais-moi le plaisir d'obtenir des ministres compétents, celui de l'Intérieur pour la quarantaine et celui des Finances pour la douane, toutes les douceurs imaginables, vu surtout qu'il s'agit ici d'objets appartenant au gouvernement.....

Adieu donc..... La fin de mon drame sera, je l'espère, aussi heureuse que les quatre premiers actes. Adieu, à toi de cœur et d'âme..... Vive la France !

J.-F. CH.

1. L'amiral Dumont-Durville s'était servi de l'*Astrolabe* pour ses expéditions scientifiques; sous le nom de *Coquille*, elle avait pris part à la découverte des restes de l'expédition de Lapérouse.

Il est regrettable que Champollion n'ait pu réaliser son projet d'écrire une *relation détaillée* de tout ce qui lui était arrivé pendant son second séjour au Caire et à Alexandrie. Elle devait être imprimée, — non pour être publiée dans les journaux, mais pour être distribuée comme un souvenir à sa famille et à ses nombreux amis. On comprend qu'ayant cette idée en tête, il ait abrégé les lettres qu'il adressait à son frère; mais, à son retour à Paris, il en parla d'autant plus longuement. Aussi devons-nous une bonne partie des renseignements qui suivent à la complaisance avec laquelle le dernier des Champollion¹, auditeur fort zélé de son oncle, a bien voulu favoriser nos recherches.

Le séjour de Champollion au Caire et à Alexandrie fut plus troublé et plus fatigant, mais aussi plus satisfaisant que son frère n'avait pu se le figurer. — Sa première rencontre avec Ibrahim-Pacha, en présence de tous les membres de l'expédition, avait été intéressante. Mais, le lendemain, un autre entretien avec le prince, en présence de Linant-Bey seul, fut bien autrement important : non seulement Ibrahim-Pacha accepta de bonne grâce la proposition d'une expédition égyptienne destinée à rechercher les sources du Nil, mais il décida que Linant-Bey en serait le chef scientifique.

Une autre question, encore plus pressante pour le moment, fut sérieusement discutée : — il s'agissait de la conservation du magnifique hôpital et de l'École de Médecine *modèle* d'Abou-Zabel, près le Caire, établis sur les indications de Clot-Bey, de Grenoble. Celui-ci, jadis condisciple de Champollion, résidait depuis 1825 en Égypte, où il avait organisé un service sanitaire et un conseil d'hygiène publique. Champollion avait appris, avant son arrivée au Caire, que le vice-roi, jusque là très fier de cet établissement, en voulait tout d'un coup faire une *fabrique de soie* également *modèle*! Toute la ville du Caire était en révolution, et Champollion s'était rendu aussi vite que possible auprès de Clot-Bey, *le chirurgien en chef de l'armée égyptienne*, afin de savoir s'il lui serait possible de traiter cette lamentable affaire en parlant au prince. « L'Égyptien » reçut d'Ibrahim-Pacha la promesse que l'hôpital serait sauvé.

1. Aimé-Louis Champollion-Figeac, né en décembre 1812, mort le 20 mars 1894.

Tranquillisé par la solution de ces deux graves questions et ayant examiné toutes les antiquités de la ville, où il ne trouva guère à glaner, il quitta le Caire, ce qui voulait dire pour lui l'*Égypte*. Arrivé à Alexandrie, où, disait-on, le bateau devait arriver sous peu, Champollion revit enfin Pariset et deux de ses collègues, les docteurs Laguisque et Guilhou, qui, comme lui-même, étaient les hôtes de Mimaut. Les premiers jours, on passa en revue les antiquités égyptiennes recueillies pour les chefs de l'expédition et qui offraient bien plus d'intérêt que celles que l'on avait pu leur montrer au Caire. Une douloureuse surprise attendait Champollion chez un des antiquaires : Duchesne, — partant tout d'un coup pour la Grèce, au lieu de retourner directement à Paris avec les objets qui lui avaient été confiés, — avait déposé chez celui-ci le sarcophage dont il a été question plus haut, ainsi que les autres monuments, et les plus importants *manquaient déjà*. Mimaut, chez lequel Duchesne n'était point allé, lui en voulait bien plus encore que « l'Égyptien » lui-même.

Il va sans dire que tous les membres de l'*expédition* se présentèrent aussitôt que possible chez le vice-roi, qui les reçut avec la bienveillance qu'il témoignait d'ordinaire aux Européens. Un jour après cette visite officielle, Ibrahim-Pacha, arrivant du Caire, se présenta au consulat général, et pria Pariset et Champollion de se rendre avec lui chez Mohammed-Aly, qui désirait leur parler. Il était bien plus excité que d'habitude, ce qui engagea Pariset à prendre avec lui certains médicaments, et cette précaution ne fut point inutile : pendant le dîner, le prince, qui était de nature pléthorique, tomba soudainement par terre, frappé d'une attaque d'apoplexie. Pariset lui vint très efficacement en aide et, comme par miracle, la mort fut évitée : Pariset, pour achever la cure, dut retarder son départ d'une semaine, ce qui remplit d'aise Champollion et Mimaut.

Le vice-roi versa des larmes d'émotion, et, dès cette heure solennelle et inoubliable, il combla de bontés ses deux convives, « car, répétait-il sans cesse, l'un m'a ressuscité mon fils, et l'autre a ressuscité l'antique gloire de mon pays ! » Dès lors, ils purent parler librement devant le père et le fils, et ils en profitèrent. Leur âme sensible avait trop souvent souffert à l'aspect de la misère inouïe du bas peuple, pour ne pas essayer d'y remédier. Ils se

rencontrèrent plusieurs fois pendant des heures, sans d'autres témoins, chez les deux maîtres de l'infortuné pays qui aurait pu être si heureux¹! Champollion plaiddait en premier lieu la cause des monuments antiques sans cesse menacés d'une destruction finale, et Pariset celle de l'Égypte moderne et des améliorations sanitaires qu'il fallait y introduire; mais tous les deux se réunissaient pour réclamer les mesures qui devaient rendre possible un relèvement éclatant de l'état social du peuple moderne. — Le caractère des deux hommes se montrait à nu dans ces entretiens : Champollion, voyant trop souvent une arrière-pensée sous le « sourire enchanteur » du vice-roi², s'efforçait constamment de garder une sage réserve, tandis que Pariset s'abandonnait sans crainte à toute la fougueuse hardiesse de sa noble nature. « *O Roi, rends à l'Arabe son âme! Arrache-le de l'enfance où le retient l'esclavage! Relève-le à la dignité de l'homme!* » Il brodait mille variantes sur ce thème dans ses conversations avec Mohammed-Aly. Pourtant, afin de rendre justice au prince, Champollion lui parlait volontiers des progrès que faisaient les quarante élèves de la « Colonie égyptienne temporaire » envoyée à Paris, et placée sous la direction de Jomard et du professeur copte J.-E. Agoub³. Il les connaissait tous, même les six fils de princes nègres que Drovetti y avait casés en plus, et il les avait revus avant son départ de Paris, afin de pouvoir en donner des nouvelles exactes au *Monopoliseur d'Égypte*. En été 1828, les orientalistes parisiens avaient admiré les traductions en arabe de plusieurs grands ouvrages scientifiques, faites par cinq de ces jeunes étudiants, « mes futurs directeurs (doyens) de faculté », disait fièrement le vice-roi, à qui le jeune scheikh *Deschtuty* venait d'envoyer un livre de médecine, tandis que son condisciple, le jeune scheikh Réhafa

1. Voir la *Notice de Nestor L'hôte*, p. 426 du présent volume.

2. Lenormant dit de lui : « Au milieu même du sourire gracieux..., on le voyait de temps en temps lancer quelques œillades léonines, qui sentaient d'une lieue le destructeur des Mamlouks. »

3. Né au Caire en 1795 et amené par son père à Marseille, en 1801, il était depuis 1820 à Paris, où sa réputation littéraire devint assez grande. C'était un ami passionné de Champollion; celui-ci devait le prier souvent de modérer son langage pour ne pas blesser Jomard, qui était son chef.

(Rifâa) lui avait adressé des poésies, entre autres, *la Lyre brisée*, dont le texte original était dû à Agoub, et des travaux astronomiques.

Mohammed-Aly parlait souvent de l'architecte P.-C. Xavier, qu'il avait comblé de faveurs et dont le départ assez brusque, en 1827, l'avait offensé : il voulait enfin savoir le motif de cette fuite. Pariset, ne se rappelant que trop bien, comme Champollion lui-même, avec quelle horreur insurmontable Xavier leur avait parlé de la misère indescriptible des fellahs, eut alors le courage de mettre les points sur les i. Il dit au vice-roi que, pendant la construction du canal Mahmoudié¹, Xavier avait voulu partir d'un moment à l'autre, et que l'espoir seul de pouvoir venir en aide, un jour, à ses malheureuses victimes, l'avait retenu en Égypte ; il était parti quand il avait perdu cet espoir. Le père et le fils se turent. A ce moment même, Champollion leur montra une grande carte², représentant fort exactement le Delta et le cours du Nil sur ce territoire. Ahmed Er-Raschidy, le second réis de l'*Isis*, la lui avait donnée en cadeau le 17 septembre 1828, après l'avoir dressée, sans avoir reçu ni demandé le moindre secours, sous les yeux mêmes de « l'Égyptien ». Celui-ci, regardant fixement Mohammed-Aly, osa lui déclarer alors que l'habile exécution de ce travail par le fils d'un fellah, élevé dans la misère et sans aucune instruction, montrait tout ce dont cette race serait capable si l'on voulait s'occuper d'elle et l'aider à se relever.

Mohammed sourit et, changeant la conversation, dit d'un ton fort dégagé : « Ramsès était-il donc véritablement le plus grand » des Pharaons ? » Ibrahim-Pacha dut calmer Champollion, qui était sur le point de laisser éclater sa colère.

Mohammed-Aly aimait à parler et à entendre parler de Bonaparte en Égypte. Champollion lui affirmait, d'après le témoignage de Fourier, que, tous les matins, de très bonne heure, Bonaparte recevait la visite des Ulémas d'El-Azhâr, à qui il avait promis de se convertir à l'islamisme et de bâtir une mosquée pour son

1. De 250.000 fellahs taillables et corvétaires à merci, travaillant trop souvent sans avoir même du pain et presque nus, plus de 21.000 moururent, et en grande partie sur le lieu même des travaux.

2. Cette carte existe encore.

armée. Les plans étaient déjà faits quand le départ soudain du grand homme mit fin à cette comédie. — Par contre, le Pacha lui fit connaître un jour la mystérieuse affaire de l'évêque de Memphis, prêtre copte envoyé de la *Propagande* pour le convertir, lui, — *Mohammed-Aly!* Informé de l'arrivée du bateau, à bord duquel son convertisseur se promenait en grande tenue sacerdotale, il lui fit dire : « Mon bourreau vous attend ! » Le malheureux se le tint pour dit. Il repartit pour Naples au plus vite, et, rentré à Rome, il fut enfermé au Château Saint-Ange, d'où il ne sortit plus. Comme le Pacha terminait cette histoire, le fin sourire qui éclairait presque constamment son visage s'éteignit et sa main serrée s'appuya, bien trop fort, paraît-il, sur la tête du majestueux lion apprivoisé qui se tenait à côté de lui. A ce moment-là, épouvanté par un mouvement brusque de ce lion vers les hôtes, Ibrahim-Pacha se leva pour le remettre à l'ordre : — « un seul geste du vice-roi d'Égypte tranquillisa le roi du désert ». Riant cordialement, Mohammed-Aly se tourna alors vers Champollion et lui dit d'un ton chevaleresque autant qu'énergique : « De toutes les doctrines de l'Europe je ne réclame pour moi et mon peuple que la doctrine du déchiffreur des hiéroglyphes ! » Et il pria celui-ci de lui écrire un abrégé de l'histoire de l'ancienne Égypte, ce qui fut promis de grand cœur. Le lendemain même, paraît-il, Pariset repartit pour le Caire, son quartier général pendant ses pénibles « recherches sur l'état pestilentiel de l'Égypte », car la redoutable inondation de 1829 lui annonçait le retour des désastreuses épidémies de 1791, 1800 et 1824.

Ce fut le 7 octobre que Rosellini partit avec ses trois compatriotes¹, après avoir reçu, la veille, « un superbe sabre de Perse, richement monté en or », évalué à 4.000 francs. Le 4 novembre, fête du roi de France, Champollion fut réveillé de très grand matin, car un messager à cheval était arrivé pour lui remettre au nom du vice-roi un sabre d'honneur pareil et lui annoncer la visite fort matinale d'Ibrahim-Pacha. Celui-ci lui présenta un don plus précieux encore : la nouvelle officielle, cette fois-ci absolument sûre, que l'hôpital du Caire resterait un hôpital ! Le vice-roi,

1. On se rappellera que Salvatore Cherubini, naturalisé français, faisait partie de l'expédition française.

en effet, travaillé opiniâtrement par un grand fabricant européen, avait encore changé d'idée, et il avait repris, vers le 29 octobre, son plan destructeur. « Maïamoun » avait appelé au secours son ami « Imouth' »; celui-ci n'avait pu revenir, mais il avait envoyé, par une estafette, une protestation énergique au prince, son allié sous ce rapport. Il lui avait fait savoir qu'il défendrait en personne l'entrée de l'hôpital contre tous les fabricants du monde et qu'il faudrait le mettre en morceaux avant de s'en emparer. Ibrahim-Pacha, plus intelligent en cela que son père, réussit à sauver l'institution menacée.

Ce fut le 29 novembre que Champollion donna au vice-roi la *Notice sommaire sur l'Histoire d'Egypte* qu'on lira plus loin¹. « Les premières tribus qui peuplèrent... la vallée du Nil entre la cataracte d'Osouan et la mer, y dit-il, venaient de l'Abyssinie ou du Sennâar. » On comprendra, en lisant ces lignes, pourquoi Champollion désirait tant voir partir une expédition scientifique pour le pays dont ses chers Égyptiens lui paraissaient avoir été les aborigènes. Sachant que cet écrit ne serait point publié, « l'Égyptien » mit ici les pyramides dans les premières dynasties, ce qu'il n'avait pu faire encore en Europe, où les quinze premières dynasties furent rejetées par les archéologues du clergé à cause de la chronologie adoptée jusque-là dans le catholicisme. Il place également deux des Amenemhêt de la XII^e dynastie avant l'invasion des Hyksos, ce qui pouvait le compromettre gravement aux yeux du clergé de cette époque. Quelques mois plus tard, par l'effet de la Révolution de 1830, les historiens furent affranchis à tout jamais de la nécessité de prendre des précautions de ce genre.

Le même jour, Champollion remit au vice-roi la *Note pour la conservation des monuments de l'Égypte*, qu'on trouvera plus loin². Il les recommandait à sa protection avec une franchise qui laissait sentir les reproches qu'il avait à lui faire.

Avant de prendre congé de Mohammed-Aly et de son fils, « l'Égyptien » acheva de régler avec eux une affaire qui le rendit fort heureux, le transport des *deux obélisques de Louqsor*,

1. Voir la lettre du 29 octobre, p. 415 du présent volume.

2. Voir p. 427-443 du présent volume.

3. Voir p. 443-448 du présent volume.

dont ils avaient fait cadeau à la France. C'était un M. Besson, le directeur de l'arsenal de Toulon, qui devait construire un radeau gigantesque afin de transporter les obélisques, *l'un après l'autre*, de Louqsor au Louvre! Ajoutons bien vite que Champollion lui-même avait indiqué tous les détails de ce radeau sans pareil dans les temps modernes. Le Pacha et son fils, tout en admirant l'universalité du savoir de « l'Égyptien », approuvèrent son arrangement.

Quant à l'expédition du Sennâar, tout avait été réglé, et Ibrahim-Pacha, fort intéressé aux admirables travaux hydrauliques de Linant-Bey, manda celui-ci afin d'examiner avec lui, en détail et en présence du vice-roi, les difficultés autant que les avantages de l'entreprise en question. Tout était donc réglé au moment du départ de « l'Égyptien », et de grandes perspectives s'ouvraient devant ses yeux. Il nous est pénible de devoir ajouter que, bientôt après, des événements de tout genre détournèrent le père et le fils de cette entreprise.

L'espoir qu'ils ne resteraient pas indifférents à ses exhortations et à celles de Pariset consola un peu Champollion d'avoir dû perdre soixantequinze jours à Alexandrie; cette attente du départ, se prolongeant d'un jour à l'autre, était d'autant plus triste pour lui qu'il se trouvait relativement *près de Memphis*, qui avait tant encore à lui dire et que, pourtant, il n'avait plus aperçue qu'à distance, en passant, au clair de lune, dans la nuit du 15 septembre 1829. — Quant à *Tanis* (le *Zoan* de la Bible), dans le Delta, dont il s'était fort occupé dès 1810, il avait dû également renoncer à s'y rendre¹; mais Mimaut lui promit d'y aller au printemps et d'y entreprendre des fouilles. Le consul général, arrivé en Égypte le 23 juin 1829, s'était proposé tout d'abord de ne pas imiter ses collègues, qui se faisaient « archéologues-fouilleurs » aux bords du Nil. Mais, un jour, Champollion lui-même l'avait prié « d'essayer le métier » au voisinage de la *Colonne de Pompée*. Plu-

1. L'expédition avait voulu explorer le Fayoum en descendant le Nil, mais l'inondation et la crainte continue de faire attendre le bateau du Roi l'en avaient empêchée. Ce ne fut qu'en 1831 que Champollion, après avoir mis la XII^e dynastie à sa véritable place, reconnut la gravité de la lacune que la malchance avait creusée dans ses matériaux.

sieurs belles trouvailles, entre autres une statue « de Bacchus ou d'Hercule » (sans tête) en furent le résultat immédiat et réjouirent autant le prince Ibrahim, qui était présent, que Champollion et son ami. Dès cette heure-là, Mimaut fut comme les autres et devint fouilleur passionné : ce lui fut une raison de plus pour regretter le départ de « l'Égyptien », qui eut lieu le 6 décembre suivant. — H. H.

EXTRAIT D'UNE NOTICE DE NESTOR L'HÔTE
SUR LA CONDITION DU FELLAH ÉGYPTIEN.

Les pauvres fellahs, presque nus, nous prenant pour des percepteurs d'avaries, fuyaient à notre aspect comme un troupeau de gazelles, et se familiarisaient jusqu'à l'importunité dès qu'ils nous reconnaissaient gens pacifiques et surtout Français, car le souvenir de la mémorable expédition de Bonaparte n'est pas encore entièrement effacé chez les pauvres Arabes qui, dans ce temps-là, ce sont leurs propres paroles, avaient chacun leur âne et leur vache, et ne payaient pas deux fois l'impôt. Aujourd'hui on les dépouille, ils sont sans pain, et on enlève ce qu'ils ont de plus cher, — leurs enfants, — pour en faire des soldats, si bien qu'il est difficile de rencontrer dans un village de trois cents habitants deux ou trois garçons de quinze à vingt ans. Nous avons vu de ces enlèvements d'hommes, et le cœur le moins sensible aurait gémi du spectacle qu'offrait cette espèce de traque.

Au moment où le contingent doit être appelé, sans conscription régulière, sans avertissement, sans autre formule que le jeu du bâton, les limiers du despote sont lancés et se dispersent dans les campagnes, poursuivant tout ce qui leur paraît susceptible de porter les armes, et cherchant leur gibier jusque dans les coins les plus obscurs. Ils chassent ensuite devant eux à coups de bâtons, et souvent garrottées comme des malfaiteurs, ces malheureuses victimes que les vieillards, les femmes et les enfants suivent éplorés comme un convoi funèbre. On les conduit à la résidence souvent très éloignée du Bey, ou gouverneur; celui-ci, après avoir choisi le nombre

et la qualité d'hommes qu'il juge convenables, — et il prend jusqu'aux adultes, — renvoie le reste, qui bénit encore, en retournant dans ses foyers, le pouvoir qui, pour lui rendre un peu de liberté, s'est contenté de le rouer de coups et de le laisser mourir de faim, sans exiger de rançon.....

En considérant tous les vices du gouvernement turc, on ne doit point s'étonner de la profonde misère qui règne dans tous ces villages. L'Égypte, qui porte les germes de toutes les prospérités, serait bien plus cultivée, plus fertile, plus peuplée d'habitants aisés, et produirait bien davantage même au fisc, si les impositions, aussi arbitraires qu'elles sont onéreuses, ne mettaient le peuple hors d'état de les payer, et si des sangsues impitoyables, paralysant toute émulation, ne les plongeaient dans une misère inconnue en Europe, et ne forçaient à en prendre les apparences ceux qui ont pu faire quelques épargnes.

L'Égypte a bien acheté un sort meilleur, et il serait de son intérêt qu'une autre domination que celle des Turcs vint mettre un terme à cette misère.

NOTICE SOMMAIRE SUR L'HISTOIRE D'ÉGYPTE, RÉDIGÉE
À ALEXANDRIE POUR LE VICE-ROI,
ET REMISE À SON ALTESSE LE 29 NOVEMBRE 1829.

Les premières tribus qui peuplèrent l'ÉGYPTE, c'est-à-dire la vallée du Nil, entre la cataracte d'Osouan et la mer, venaient de l'*Abyssinie* ou du *Sennáar*. Mais il est impossible de fixer l'époque de cette première migration, excessivement antique.

Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblable aux *Kennous* ou *Barabras*, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve dans les *Coptes* d'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui, successivement, ont dominé sur

l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits principaux de la vieille race.

Les premiers Égyptiens arrivèrent en Égypte dans l'état de nomades et n'avaient point de demeures plus fixes que les Bédouins d'aujourd'hui : ils n'avaient, alors, ni sciences, ni arts, ni formes stables de civilisation.

C'est par le travail des siècles et des circonstances que les Égyptiens, d'abord errants, s'occupèrent enfin d'agriculture, et s'établirent d'une manière fixe et permanente : alors naquirent les premières villes, qui ne furent, dans le principe, que de petits villages, lesquels, par le développement successif de la civilisation, devinrent des cités grandes et puissantes. Les plus anciennes villes de l'Égypte furent Thèbes (*Louqsor* et *Karnac*), *Esné*, *Edfou* et les autres villes du *Saïd*, au-dessus de *Dendéra*; l'Égypte moyenne se peupla ensuite, et la Basse Égypte n'eut que plus tard des habitants et des villes. Ce n'est qu'au moyen de grands travaux exécutés par les hommes que la Basse Égypte est devenue habitable.

Les Égyptiens, dans les commencements de leur civilisation, furent gouvernés par les PRÉTRES. Les prêtres administraient chaque canton de l'Égypte sous la direction du GRAND-PRÊTRE, lequel donnait ses ordres, disait-il, au nom de Dieu même. Cette forme de gouvernement se nomme *théocratie* : elle ressemblait, mais bien moins parfaite, à celle qui régissait les Arabes sous les premiers khalifes.

Ce premier gouvernement égyptien, qui devenait facilement injuste, oppresseur, s'opposa bien longtemps à l'avancement de la civilisation. Il avait divisé la nation en trois parties distinctes : 1^o LES PRÉTRES, 2^o LES MILITAIRES, 3^o LE PEUPLE. Le peuple seul travaillait, et le fruit de toutes ses peines était dévoré par les prêtres, qui tenaient les militaires à leur solde, et les employaient à contenir le reste de la population.

Mais il arriva une époque où les soldats se lassèrent

d'obéir aveuglément aux prêtres. Une révolution éclata, et ce changement, heureux pour l'Égypte, fut opéré par un chef militaire, nommé *Ménéï*, qui devint le chef de la nation, établit le gouvernement royal et transmit le pouvoir à ses descendants en ligne directe.

Les anciennes histoires d'Égypte font remonter l'époque de cette révolution à six mille ans environ avant l'islamisme.

Dès ce moment, le pays fut gouverné par des rois, et le gouvernement devint plus doux et plus éclairé, car le pouvoir royal trouva un certain contre-poids dans l'influence que conservait nécessairement la classe des prêtres, réduite alors à son véritable rôle, celui d'instruire et d'enseigner en même temps les lois de la morale et les principes des arts. THÈBES resta la capitale de l'État, mais le roi *Ménéï* et son fils et successeur *Athothî* jetèrent les fondements de MEMPHIS, dont ils firent une ville forte et leur seconde capitale. Elle existera à peu de distance du Nil, et on a trouvé ses ruines dans les villages de *Menf*, *Mokhnâan*, et surtout de *Mit-Rahinéh*. Les anciens historiens arabes nommèrent *Memphis Masr-el-Qadiméh*, pour la distinguer de *Masr-el-Atiqéh* (*Fosthath* ou le vieux Caire) et de *Masr-el-Qahérâh* (le Caire), la capitale actuelle.

Une très longue suite de rois succéda à *Ménéï* : diverses familles occupèrent le trône, et la civilisation se développa de siècle en siècle. C'est sous la III^e Dynastie que furent bâties les pyramides de *Dahschour* et de *Sakkara*, les plus anciens monuments dans le monde connu. Les pyramides de *Gizéh* sont les tombeaux des trois premiers rois de la V^e Dynastie, nommés *Souphi I^{er}*, *Sensaouphi* et *Mankhéri*. Autour d'elles s'élèvent de petites pyramides et des tombeaux, construits en grandes pierres, qui ont servi de sépulture aux princes de la famille de ces anciens rois. Sous ces dynasties ou familles régnantes qui se succédèrent les unes aux autres, les sciences et les arts naquirent et se développ-

pèrent graduellement. L'Égypte était déjà puissante et forte; elle exécuta même plusieurs grandes entreprises militaires au dehors, notamment sous des rois nommés *Sé-sokhris*, *Aménémé* et *Aménémôf*, mais les monuments de ces rois n'existent plus, et l'histoire n'a conservé aucun détail sur leurs grandes actions, parce qu'après le règne de ces princes, un grand bouleversement changea la face de l'Asie. Des peuples barbares firent une invasion en Égypte, s'en emparèrent et la ravagèrent en détruisant tout sur leur passage : Thèbes fut ruinée de fond en comble.

Cet événement eut lieu environ 2800 ans avant l'islamisme. Une partie de ces Barbares s'établit en Égypte et tyrannisa le pays pendant plusieurs siècles. La civilisation première égyptienne fut ainsi arrêtée et détruite par ces étrangers, qui ruinèrent l'État par leurs exactions et leurs rapines, en faisant disparaître par la misère une partie de la population locale. Ces Barbares ayant élu un d'entre eux pour chef, il prit aussi le titre de *Pharaon*, qui était le nom par lequel on désignait dans ce temps-là tous les rois d'Égypte.

C'est sous le quatrième de ces chefs étrangers que *Ious-souf, fils de Iakoub*, devint premier ministre et attira en Égypte la famille de son père, qui forma ainsi la souche de la nation juive.

Avec le temps, diverses parties de l'Égypte supérieure s'affranchirent du joug des étrangers, et à la tête de cette résistance parurent des princes descendants des rois égyptiens que les Barbares avaient détrônés. L'un de ces princes, nommé *Amosis*, rassembla enfin assez de forces pour attaquer les étrangers jusques dans la Basse Égypte, où ils étaient le plus solidement établis au moyen des places de guerre, parmi lesquelles on comptait en première ligne *Aouara*, immense campement fortifié qui exista dans l'emplacement actuel d'*Abou-Kéchéid*, du côté de *Salahiéh*.

Les exploits militaires d'*Amosis* délivrèrent l'Égypte de la tyrannie des Barbares. Il les chassa de Memphis, dont ils

avaient fait leur capitale, et les contraignit de se renfermer tous dans la grande place d'armes d'Aouara, dont le siège fut commencé. Amosis étant mort sur ces entrefaites, son fils *Aménôf* continua le blocus et força les étrangers à une capitulation en vertu de laquelle ils évacuèrent l'Égypte pour se jeter sur la Syrie, où s'établirent quelques-unes de leurs tribus.

Aménôf, le premier de ce nom, réunit ainsi toute l'Égypte sous sa domination et releva le trône des Pharaons, c'est-à-dire des rois de race égyptienne. C'était le chef de la XVIII^e Dynastie. Son règne entier, et celui de ses trois premiers successeurs, *Thouthmosis I^{er}*, *Thouthmosis II* et *Mœris-Thouthmosis III*, furent consacrés à reconstituer en Égypte un gouvernement régulier et à relever la nation écrasée par les longues années de la servitude étrangère.

Les Barbares avaient tout détruit, tout était par conséquent à reconstruire. Ces grands rois n'épargnèrent rien pour relever l'Égypte de son abaissement; l'ordre fut rétabli dans tout le royaume; les canaux furent recreusés; l'agriculture et les arts, encouragés et protégés, ramenèrent l'abondance et le bien-être parmi les sujets, ce qui accrut et perpétua les richesses du gouvernement. Bientôt les villes furent reconstruites; les édifices consacrés à la religion se relevèrent de toutes parts, et plusieurs des monuments qu'on admire encore sur les bords du Nil appartiennent à cette intéressante époque de la restauration de l'Égypte par la sagesse de ses rois. De ce nombre sont les monuments de *Senné* et d'*Amada*, en Nubie, et plusieurs de ceux de *Karnac* et de *Médinet-Habou*, qui sont de beaux ouvrages de *Thouthmosis I^{er}* ou de *Thouthmosis III*, qu'on appelle aussi *Mœris*.

Ce roi, qui a fait exécuter les deux obélisques d'Alexandrie, est celui de tous les Pharaons qui opéra les plus grandes choses. C'est à lui que l'Égypte doit l'existence du grand lac du Fayoum. Par les immenses travaux qu'il fit faire, et

au moyen de canaux et d'écluses, ce lac devint un réservoir qui servait à entretenir, pour tout le pays inférieur, un équilibre perpétuel entre les inondations du Nil insuffisantes et les inondations trop fortes. Ce lac portait autrefois le nom de *lac Mœris*, aujourd'hui *Birket-Karoun*.

Ces rois, et quelques-uns de leurs successeurs, paraissent avoir conservé, dans toute sa plénitude, le pouvoir royal qu'ils avaient arraché aux chefs des Barbares, mais ils n'en usèrent qu'à l'avantage du pays. Ils s'en servirent pour corriger et reconstituer la société corrompue par l'esclavage, et pour replacer l'Égypte au premier rang politique qui lui appartenait au milieu des nations environnantes.

Quelques peuples de l'Asie avaient déjà atteint à cette époque un certain degré de civilisation, et leurs forces pouvaient menacer le repos de l'Égypte. *Mœris* et ses successeurs prirent souvent les armes et portèrent la guerre en Asie ou en Afrique, soit pour établir la domination égyptienne, soit pour ravager et affaiblir ces États et assurer ainsi la tranquillité de la nation égyptienne.

Parmi ces conquérants, on doit compter *Aménôf II*, fils de *Mœris*, qui rendit tributaires la Syrie et l'ancien royaume de Babylone, *Thouthmosis IV*, qui envahit l'*Abyssinie* et le *Sennâar*, enfin, *Aménôf III*, qui acheva la conquête de l'*Abyssinie* et fit de grandes expéditions en Asie. Il existe encore des monuments de ce roi. C'est lui qui fit bâtir le palais de *Sohleb*, en haute Nubie, le magnifique palais de *Louqsor*, et toute la partie sud du grand palais de Karnac à Thèbes. Les deux grands colosses de Kourna sont des statues qui représentent cet illustre prince.

Son fils *Horus* châta une révolte d'Abyssins et continua les travaux de son père, mais deux de ses enfants, qui lui succédèrent, n'eurent ni la fermeté ni le courage de leurs ancêtres; ils laissèrent se perdre en peu d'années l'influence que l'Égypte exerçait sur les contrées voisines. Mais le roi *Ménéphtha I^{er}* releva la gloire du pays et porta ses armes

victorieuses en Syrie, à Babylone et jusques dans le nord de la Perse.

A sa mort, les peuples soumis s'étaient encore révoltés : *Rhamsès le Grand*, son fils et son successeur, reprit les armes, renouvela toutes les conquêtes de son père, et les étendit jusques dans les Indes. Il épuisa les pays vaincus et enrichit l'Égypte des immenses dépouilles de l'Asie et de l'Afrique.

Cet illustre conquérant, connu aussi dans l'histoire sous le nom de *Sésostris*, fut en même temps le plus brave des guerriers et le meilleur des princes. Il employa toutes les richesses enlevées aux nations soumises et les tributs qu'il en recevait, à l'exécution d'immenses travaux d'utilité publique. Il fonda des villes nouvelles, tâcha d'exhausser le terrain de quelques-unes, environna une foule d'autres de forts terrassements pour les mettre à couvert de l'inondation du fleuve. Il creusa de nouveaux canaux, et c'est à lui qu'on attribue la première idée du canal de jonction du Nil à la mer Rouge. Il couvrit enfin l'Égypte de constructions magnifiques, dont un très grand nombre existent encore : ce sont les monuments de *Ibsamboul*, *Derri*, *Ghirsché-Hassan*, et *Ouady-Essebouâ*, en Nubie, et, en Égypte, ceux de *Kourna*, d'*El-Medinéh* près de Kourna, une portion du palais de *Louqsor*, et enfin la grande salle à colonnes du palais de Karnac, commencée par son père. Ce dernier monument est la plus magnifique construction qu'ait jamais élevée la main des hommes.

Non content d'orner l'Égypte d'édifices aussi somptueux, il voulut assurer le bonheur de ses habitants et publia des lois nouvelles; la plus importante fut celle qui rendit à toutes les classes de ses sujets le droit de propriété dans toute sa plénitude. Il se démit ainsi du pouvoir absolu que ses ancêtres avaient conservé après l'expulsion des Barbares. Ce bienfait immortalisa son nom, qui fut toujours vénéré tant qu'il exista un homme de race égyptienne connaissant

l'ancienne histoire de son pays. C'est sous le règne de Rhamsès le Grand, ou *Sésostris*, que l'Égypte arriva au plus haut point de puissance politique et de splendeur intérieure.

Le Pharaon comptait alors au nombre des contrées qui lui étaient soumises ou tributaires : 1^o l'Égypte, 2^o la Nubie entière, 3^o l'Abyssinie, 4^o le Sennhaar, 5^o une foule de contrées du midi de l'Afrique, 6^o toutes les peuplades errantes dans les déserts de l'orient et de l'occident du Nil, 7^o la Syrie, 8^o l'Arabie, dans laquelle les plus anciens rois égyptiens avaient des établissements, un, entre autres, près de la vallée de Pharaon, et aux lieux nommés aujourd'hui Djebel-el-Mokatteb, El-Magara, Sarbouth-el-Kadim, où paraissent avoir existé des fonderies de cuivre; 9^o les royaumes de Babylone et de Ninive (Moussoul); 10^o une grande partie de l'Anatolie ou Asie Mineure; 11^o l'île de Chypre et plusieurs îles de l'Archipel; 12^o plusieurs royaumes formant alors le pays qu'on appelle aujourd'hui la Perse.

Alors existaient des communications suivies et régulières entre l'empire égyptien et celui de l'Inde. Le commerce avait une grande activité entre ces deux puissances, et les découvertes qu'on fait jurement, dans les tombeaux de Thèbes, de toiles de fabrique indienne, de meubles en bois de l'Inde et de pierres dures taillées, venant certainement de l'Inde, ne laissent aucune espèce de doute sur le commerce que l'ancienne Égypte entretenait avec l'Inde, à une époque où tous les peuples européens et une grande partie des asiatiques étaient encore tout à fait barbares. Il est impossible d'ailleurs d'expliquer le nombre et la magnificence des anciens monuments de l'Égypte, sans trouver dans l'antique prospérité commerciale de ce pays la principale source des énormes richesses dépensées pour les produire. Ainsi il est bien démontré que Memphis et Thèbes furent le premier centre du commerce, avant que *Babylone*, *Tyr*, *Sidon*, *Alexandrie*, *Tadmour* (Palmyre) et *Bagdad*, villes toutes

du voisinage de l'Égypte, héritassent successivement de ce bel et important privilège.

Quant à l'état intérieur de l'ÉGYPTE à cette grande époque, tout prouve que la police, les arts et les sciences y étaient portés à un très haut degré d'avancement.

Le pays était partagé en trente-six provinces ou gouvernements administrés par divers degrés de fonctionnaires, d'après un code complet de lois écrites.

La population s'élevait en totalité à cinq millions au moins et à sept millions au plus. Une partie de cette population, spécialement vouée à l'étude des sciences et aux progrès des arts, était chargée en outre des cérémonies du culte, de l'administration de la justice, de l'établissement et de la levée des impôts invariablement fixés d'après la nature et l'étendue de chaque portion de propriété mesurée d'avance, et de toutes les branches de l'administration civile. C'était la partie instruite et savante de la nation : on la nommait la *caste sacerdotale*. Les principales fonctions de cette caste étaient exercées ou dirigées par des membres de la famille royale.

Une autre partie de la nation égyptienne était spécialement destinée à veiller au repos intérieur et à la défense extérieure du pays. C'est dans ces familles nombreuses, dotées et entretenues aux frais de l'État, et qui formaient la *caste militaire*, que s'opéraient les conscriptions et les levées de soldats : elles entretenaient régulièrement l'armée égyptienne sur le pied de 180.000 hommes. La première, mais la plus petite des divisions de cette armée, était exercée à combattre sur des chars à deux chevaux : c'était la *cavalerie* de l'époque (la cavalerie proprement dite n'existe pas alors en Égypte). Le reste formait des corps de fantassins de différentes armes, savoir : les soldats de ligne, armés d'une cuirasse, d'un bouclier, d'une lance et de l'épée, et les troupes légères, les archers, les frondeurs et les corps armés de haches ou de faux de bataille. Les troupes

étaient exercées à des manœuvres régulières, marchaient et se mouvaient en ligne par légions et par compagnies ; leurs évolutions s'exécutaient au son du tambour et de la trompette.

Le roi déléguait pour l'ordinaire le commandement des différents corps à des princes de sa famille.

La troisième classe de la population formait la *caste agricole*. Ses membres donnaient tous leurs soins à la culture des terres, soit comme propriétaires, soit comme fermiers. Les produits leur appartenaient en propre, et on en prélevait seulement une portion destinée à l'entretien du *roi*, comme à celui des *castes sacerdotale et militaire* : cela formait le principal et le plus certain des revenus de l'État. D'après les anciens historiens, on doit évaluer le revenu annuel des Pharaons, y compris les tributs payés par les nations étrangères, au moins de 6 à 700 millions de notre monnaie.

Les artisans, les ouvriers de toute espèce et les marchands composaient la quatrième classe de la nation ; c'était la *caste industrielle*, soumise à un impôt proportionnel, et contribuant ainsi par ses travaux à la richesse comme aux charges de l'État.

Les produits de cette caste élevèrent l'Égypte à son plus haut point de prospérité. Tous les genres d'industrie furent en effet pratiqués par les anciens Égyptiens, et leur commerce avec les autres nations plus ou moins avancées, qui formaient le monde politique de cette époque, avait pris un grand développement.

L'Égypte faisait alors du superflu de ses produits en grains un commerce régulier et fort étendu. Elle tirait de grands profits de ses bestiaux et de ses chevaux. Elle fournissait le monde de ses toiles de lin et de ses tissus de coton, égalant en perfection et en finesse tout ce que l'industrie de l'Inde et de l'Europe exécute aujourd'hui de plus parfait. Les métaux, dont l'Égypte ne renferme aucune mine, mais qu'elle

tirait des pays tributaires ou d'échanges avantageux avec les nations indépendantes, sortaient de ses ateliers travaillés sous diverses formes et changés soit en armes, en instruments, en ustensiles, soit en objets de luxe et de parure recherchés à l'envi par tous les peuples voisins. Elle exportait annuellement une masse considérable de poterie de tout genre, ainsi que les innombrables produits de ses ateliers de verrerie et d'émaillerie, arts que les Égyptiens avaient portés au plus haut point de perfection. Elle approvisionnait enfin les nations voisines de *papyrus* ou *papier* formé des pellicules intérieures d'une plante qui a cessé d'exister depuis quelques siècles en Égypte. Les anciens Arabes la nommaient *berd*; elle croissait principalement dans les terrains marécageux, et sa culture était une source de richesse pour ceux qui habitaient les rives des anciens lacs de Bourlos et de Menzaléh ou Tennis.

Les Égyptiens n'avaient point un système monétaire semblable au nôtre. Ils avaient pour le petit commerce intérieur une monnaie de convention; mais pour les transactions considérables on payait en *anneaux d'or pur*, d'un certain poids et d'un certain diamètre, ou en anneaux d'argent, d'un titre et d'un poids également fixes.

Quant à l'état de la marine à cette ancienne époque, plusieurs notions essentielles nous manquent encore. L'Égypte avait une *marine militaire*, composée de grandes galères, marchant à la fois à la rame et à la voile. On doit présumer que la marine marchande avait pris un certain essor, quoiqu'il soit à peu près certain que le commerce et la navigation de long cours étaient faits, en qualité de courtiers, par un petit peuple tributaire de l'Égypte, et dont les principales villes furent *Sour*, *Saïde*, *Beirouth* et *Acre*.

Le bien-être intérieur de l'Égypte était fondé sur le grand développement de son agriculture et de son industrie; on découvre à chaque instant dans les tombeaux de Thèbes et de Sakkara des objets d'un travail perfectionné, démon-

trant que ce peuple connaissait toutes les aisances de la vie et toutes les jouissances du luxe. Aucune nation ancienne ni moderne n'a porté plus loin que les vieux Égyptiens la grandeur et la somptuosité des édifices, le goût et la recherche dans les meubles, les ustensiles, le costume et la décoration.

Telle fut l'Égypte à son plus haut période de splendeur connu. Cette prospérité date de l'époque des derniers rois de la XVIII^e Dynastie, à laquelle appartient RHAMSÈS LE GRAND ou *Sésostris*; les sages et nombreuses institutions de ce souverain terrible à ses ennemis, doux et modéré envers ses sujets, en assurèrent la durée.

Ses successeurs jouirent en paix du fruit de ses travaux et conservèrent en grande partie ses conquêtes, que le quatrième d'entre eux, nommé *Rhamsès-Méiamoun*, prince guerrier et ambitieux, étendit encore davantage; son règne entier fut une suite d'entreprises heureuses contre les nations les plus puissantes de l'Asie. Ce roi bâtit le beau palais de *Médinet-Habou* (à Thèbes), sur les murailles duquel on voit encore sculptées et peintes toutes les campagnes de ce Pharaon en Asie, les batailles qu'il a livrées sur terre ou sur mer, le siège et la prise de plusieurs villes, enfin les cérémonies de son triomphe au retour de ses lointaines expéditions. Ce conquérant paraît avoir perfectionné la marine militaire de son époque.

Les Pharaons qui régnèrent après lui firent jouir l'Égypte d'un long repos. Pendant ces temps d'une tranquillité profonde, l'Égypte, tout en laissant s'assoupir l'esprit guerrier et conquérant qui l'avait animée sous les précédentes dynasties, dut nécessairement perfectionner son régime intérieur et avancer progressivement ses arts et son industrie; mais sa domination extérieure se rétrécit de siècle en siècle, à cause des progrès de la civilisation qui s'étaient effectués dans plusieurs de ces contrées par leur liaison même avec l'Égypte, celle-ci ne pouvant plus les contenir sous sa dé-

pendance que par un développement de forces militaires excessif et hors de toute proportion.

Un nouveau monde politique s'était en effet formé autour de l'Égypte. Les peuples de la Perse, réunis en un seul corps de nation, menaçaient déjà les grands royaumes unis de Ninive et de Babylone. Ceux-ci, visant à déposséder l'Égypte d'importantes branches de commerce, lui disputaient la possession de la Syrie et se servaient des peuples et des tribus arabes pour inquiéter les frontières de leur ancienne dominatrice. Dans ce conflit, les Phéniciens, ces courtiers naturels du commerce des deux puissances rivales, passaient d'un parti à un autre suivant l'intérêt du moment. Car cette lutte fut longue et soutenue; il ne s'agissait de rien moins que de l'existence commerciale de l'un ou l'autre de ces puissants empires.

Les expéditions militaires du Pharaon *Schéschonk I^{er}*, et celles de son fils *Osorkon I^{er}*, qui parcoururent l'Asie occidentale, maintinrent, pendant quelque temps, la suprématie de l'Égypte. Elle eût pu jouir longtemps du fruit de ces victoires, si une invasion des Éthiopiens (ou Abyssins) n'eût tourné toute son attention du côté du midi. Ses efforts furent inutiles. *Sabacon*, roi des Éthiopiens, s'empara de la Nubie, et passa la dernière cataracte avec une armée grossie de tous les peuples barbares de l'Afrique. L'Égypte succomba après une lutte dans laquelle périt son Pharaon *Bok-Hor*.

La domination du conquérant éthiopien fut douce et humaine; il rétablit le cours de la justice interrompu par les désordres de l'invasion. Son second successeur, Éthiopien comme lui, porta ses armes en Asie, et fit une longue expédition dans le nord de l'Afrique. L'histoire dit qu'il en soumit toutes les peuplades jusqu'au détroit de Gibraltar. Le roi nommé *TAHARAKA* a bâti un des petits palais de *Médiinet-Habou*, encore existant. Mais, peu de temps après lui, la dynastie éthiopienne fut chassée d'Égypte, et une famille

égyptienne occupa le trône des Pharaons : ce fut la XXVI^e Dynastie, appelée *Saïte*, parce que son chef, STÉPHINATHI, était né dans la ville de *Saïs* (aujourd'hui *Ssa-el-Hagar*), en Basse Égypte.

Cette dynastie, s'étant affermie, voulut relever l'influence de la patrie sur les États asiatiques voisins, et ressaisir ainsi la suprématie commerciale. Le roi PSAMMÉTIK I^r ouvrit aux marchands étrangers le petit nombre de ports que la nature a accordés à l'Égypte, et parmi lesquels on comptait déjà celui d'*Alexandrie*, qui alors n'était qu'une fort petite bourgade appelée *Rakoti*.

Ce Pharaon se lia principalement avec les Ioniens et les Cariens, peuples grecs établis en Asie; non seulement il permit aux négociants de ces nations de s'établir en Égypte, mais il commit l'énorme faute de leur concéder des terres et de prendre à sa solde un corps très considérable de troupes ionniennes et cariennes. Les soldats égyptiens, qui, comme membres de la caste militaire, avaient seuls le privilège de combattre pour l'Égypte, s'irritèrent de ce que le roi confiait la défense du pays à des étrangers et à des barbares fort en arrière encore de la civilisation égyptienne. Psammétik eut, de plus, l'imprudence de donner à ces Grecs les premiers postes de l'armée. L'irritation des soldats égyptiens fut à son comble. Ourdissant un vaste complot qui embrassa la presque totalité des membres de la caste militaire, plus de cent mille soldats égyptiens quittèrent spontanément les garnisons où le roi les avait confinés, et, abandonnant leur patrie, passèrent les cataractes pour aller se fixer en Éthiopie, où ils établirent un État particulier.

Ainsi privée tout à coup de la masse presque entière de ses défenseurs naturels, l'Égypte déchut rapidement, et la perte de son indépendance politique devint inévitable.

Les rois de Babylone, connaissant la plaie incurable de l'Égypte, leur rivale, redoublèrent d'efforts. La Syrie de-

vint le théâtre perpétuel du conflit sanglant des deux peuples. Néko II, fils de *Psammétik I^{er}*, refoula d'abord les Babyloniens ou Assyriens dans leur frontière naturelle, et chercha dès lors à donner de nouvelles voies au commerce, en portant tous ses soins vers la marine ; une flotte sortie de la mer Rouge reconnut et explora tout le contour de l'Afrique, doubla le cap le plus méridional, et, faisant voile vers le nord, arriva au détroit de Gibraltar, rentrant ainsi en Égypte par la Méditerranée. Ce roi exécuta aussi de grands travaux pour le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge. La fin de son règne fut malheureuse : le roi de Babylone *Nebucadnésar* défit les armées égyptiennes et les chassa de la Phénicie, de la Judée et de la Syrie entière.

PSAMMÉTIK II, fils de Néko, essaya vainement de ressaisir ces provinces détachées de l'empire égyptien. Son successeur **OUPHRÉ** fut plus heureux : il remit sous le joug les peuples de *Sour* et de *Saïde*, et l'île de *Chypre*, mais il échoua en Afrique dans une expédition contre la ville de *Cyrène* (*Grennah*). Cette malheureuse campagne porta à son comble l'exaspération de ce qui restait de la caste militaire égyptienne ; sa haine contre le Pharaon *Ouaphré*, qui s'entourait de troupes ionniennes ou grecques, malgré la terrible leçon donnée à son bisaïeu *Psammétik I^{er}*, éclata tout à coup, et les soldats égyptiens révoltés, mettant la couronne sur la tête d'un partisan nommé *Amasis*, marchèrent contre *Ouaphré*, qui fut vaincu et entièrement défait à *Mariouth*, où il combattit à la tête de ses troupes étrangères.

Amasis gouverna pendant quarante-deux ans. Son règne fut heureux et paisible ; le commerce reprit un grand essor et les richesses affluèrent en Égypte, non qu'elle fût forte par elle-même, non qu'elle eût reconquis par les armes son influence au dehors, mais parce que dans ce temps-là les rois de Babylone cessèrent de menacer l'Égypte pour résister aux peuples de la Perse, réunis sous un seul chef,

Cyrus, qui attaqua impétueusement l'Assyrie et en fit graduellement la conquête, terminée par la prise et l'asservissement de Babylone.

Dès ce moment, *Amasis* prévit la fin prochaine de la monarchie égyptienne. La dernière guerre civile avait affaibli ce qui restait de l'armée nationale, presque entièrement désorganisée par l'impolitique de ses prédécesseurs. Il ne pouvait compter sur la fidélité des troupes grecques, qu'il avait retenues aussi à sa solde; mais, heureux en ce qui le touchait personnellement, *Amasis* mourut après un règne prospère, au moment même où les armées persanes s'ébranlaient pour fondre sur l'Égypte.

A peine monté sur le trône que lui laissait son père, *PSAMMÉTIK III*, nommé aussi *Psamménis*, dut courir à *Péluse* (*Thinéh* ou *Farama*), la plus forte des places de l'Égypte du côté de la Syrie. Là, il rassembla tout ce qui lui restait de la caste militaire égyptienne et les troupes étrangères qu'il avait à sa solde; les Perses, sous la conduite de leur roi *Cambyses*, fils de *Cyrus*, favorisés par les Arabes, traversèrent sans obstacle le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte, et cette immense armée se rangea en face des Égyptiens, campés sous les murs de *Péluse*.

Le combat fut long et terrible. A la chute du jour, les Égyptiens plierent, accablés sous le nombre; *Cambyses* vainquit, et l'indépendance nationale de l'Égypte fut à jamais perdue.

Les Perses poursuivirent leurs succès et prirent *Memphis* d'assaut; cette capitale fut livrée au pillage. La nation perse, encore barbare, porta de tous côtés la destruction et la mort. *Thèbes* fut saccagée, ses plus beaux monuments démolis ou dévastés. La population, courbée sous un joug tyrannique, fut livrée à la discrétion des satrapes ou gouverneurs établis par les rois de Perse. Les arts et les sciences disparurent presque entièrement de ce sol qui les avait vus naître.

Quelques chefs égyptiens, pleins de courage, arrachèrent momentanément leur patrie à la servitude, mais leurs généreux efforts s'épuisèrent bientôt contre la puissance toujours croissante de l'empire persan.

Ce fut ALEXANDRE (Iskander) qui, à la tête d'une armée de Grecs, renversa la domination des Perses en Asie, et l'Égypte respira enfin sous ce nouveau maître. À la mort de ce grand homme, qui avait fondé la ville d'*Alexandrie*, parce que cette position géographique semblait appelée à devenir le centre du commerce du monde, les généraux grecs partagèrent ses conquêtes. PTOLÉMÉE, l'un d'eux, se déclara roi d'Égypte, et fut le chef de la *dynastie grecque*, qui gouverna l'Égypte pendant près de trois siècles.

Sous ces rois, qui tous ont porté le nom de *Ptolémée*, la ville d'*Alexandrie* accomplit les prévisions d'Alexandre. Elle devint l'entrepôt du commerce de l'Asie et de l'Afrique entière avec l'Europe qui, alors, comptait un assez grand nombre de nations civilisées. Mais les débauches et la tyrannie des derniers rois grecs préparèrent la chute de leur domination. Cette famille fut détrônée par CÉSAR-AUGUSTE, empereur des Romains, et l'Égypte, perdant pour toujours le nom même de nation, devint une simple province de l'empire romain et fut gouvernée par un préfet. Dès ce moment, elle suivit la bonne et la mauvaise fortune de l'empire dont elle dépendait, jusqu'à ce que les Arabes musulmans en firent la conquête au nom du calife OMAR, sous la conduite de son général *Amrou Ebn-el-As*.

NOTE REMISE AU VICE-ROI POUR LA CONSERVATION
DES MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.

Parmi les Européens qui visitent l'Égypte, il en est annuellement un très grand nombre qui, n'étant amenés par

aucun intérêt commercial, n'ont d'autre désir ou d'autre motif que celui de connaître par eux-mêmes et de contempler les monuments de l'ancienne civilisation égyptienne, monuments épars sur les deux rives du Nil et que l'on peut aujourd'hui admirer et étudier en toute sûreté, grâce aux sages mesures prises par le gouvernement de Son Altesse.

Le séjour plus ou moins prolongé, que ces voyageurs doivent faire nécessairement dans les diverses provinces de l'Égypte et de la Nubie, tourne à la fois au profit de la science qu'ils enrichissent de leurs observations, et à celui du pays lui-même, par leurs dépenses personnelles, soit pour les travaux qu'ils font exécuter, soit pour satisfaire leur active curiosité, soit même encore pour l'acquisition de divers produits de l'art antique.

Il est donc du plus haut intérêt pour l'Égypte elle-même que le gouvernement de Son Altesse veille à l'entièvre conservation des édifices et monuments antiques, l'objet et le but principal des voyages qu'entreprendent, comme à l'envi, une foule d'Européens appartenant aux classes les plus distinguées de la société.

Leurs regrets se joignent déjà à ceux de toute l'Europe savante qui déplore amèrement la destruction entière d'une foule de monuments antiques, démolis totalement depuis peu d'années, sans qu'il en reste la moindre trace. On sait bien que ces démolitions barbares ont été exécutées contre les vues éclairées et les intentions bien connues de Son Altesse, et par des agents incapables d'apprécier le dommage que, sans le savoir, ils causaient ainsi au pays; mais ces monuments n'en sont pas moins perdus sans retour, et leur perte réveille, dans toutes les classes instruites, une inquiète et bien juste sollicitude sur le sort à venir des monuments qui existent encore.

Voici la note nominative de *ceux qu'on a récemment détruits*:

1^o *Tous les monuments de Chéik-Abadé* : il ne reste plus debout que quelques colonnes de granit ;

2^o Le temple d'*Aschmounéïn*, l'un des plus beaux monuments de l'Égypte ;

3^o Le temple de *Kaou-el-Kebir* : ici le Nil a autant détruit que les hommes ;

4^o Un temple au nord de la ville d'*Esné* ;

5^o Un temple vis-à-vis *Esné*, sur la rive droite du fleuve ;

6^o Trois temples à *El-Kab* ou *El-Eitz* ;

7^o Deux temples dans l'île, vis-à-vis la ville d'*Osouan*, *Géziret-Osouan*,

Ce qui fait une perte totale de treize ou quatorze monuments antiques, du nombre desquels trois surtout étaient du plus grand intérêt pour les voyageurs et les savants.

Il est donc urgent et de la plus haute importance que, les vues conservatrices de Son Altesse étant bien connues de ses agents, ceux-ci les suivent et les remplissent dans toute leur étendue ; l'Europe entière sera reconnaissante des mesures actives que Son Altesse voudra bien prendre pour assurer la conservation des temples, des palais, des tombeaux, et de tous les genres de monuments qui attestent encore la puissance et la grandeur de l'Égypte ancienne, et sont en même temps les plus beaux ornements de l'Égypte moderne.

Dans ce but désirable, Son Altesse pourrait ordonner :

1^o Qu'on n'enlevât, sous aucun prétexte, aucune pierre ou brique, soit ornée de sculptures, soit non sculptée, dans les constructions et monuments antiques existants encore dans les lieux suivants, tant de l'Égypte que de la Nubie :

1^o EN ÉGYPTE

San, sur le canal de Moëz. — Basse Égypte.

Bahbéït, près de *Samannoud*. — Basse Égypte.

Ssa-el-Hagar. — Basse Égypte.

Kasr-Kéroun, dans la province de *Fayoum*.

Chéik-Abadé, pour le peu qui reste.

- El-Arabah* ou *El-Madfouné*, au-dessus de *Girgé*.
Kefth.
Kous.
Kourna et environs.
Médinet-Habou et environs.
Louqsor (*El-Oqsour*).
Karnac et environs.
Medamoud.
Erment.
Tâoud, vis-à-vis *Erment*, sur la rive droite.
Esné.
Edfou.
Koum-Ombou.
Osouan, quelques débris.
Géziret-Osouan, quelques débris.

2^e EN NUBIE, AU DELÀ DE LA PREMIÈRE CATARACTE

- Géziret-el-Birbé*.
Géziret-Béghé.
Géziret-Séhhélé.
Déboude.
Gharbi-Dandour.
Béit-Oually, près de *Kalabschi*.
Kalabschi.
Ghirsché-Hassan ou *Gerf-Hosséïn*.
Dakké.
Moharraka.
Ouady-Essebouâ.
Amada ou *Amadon*.
Derri.
Ibrîm.
Ibsamboul ou *Abou-Simbel*
Gébel-Addéh.
Maschakit.
Ouady-Halfa, quelques débris, sur la rive gauche.

3^e AU DELÀ DE LA SECONDE CATARACTE

Semnêh, Sohleb, Barkal, Assour, Naga, et autres lieux où existent des monuments antiques jusqu'à la frontière du *Sennâar*, où il n'en existe plus.

2^e Les monuments antiques creusés et taillés dans les montagnes sont tout aussi importants à conserver que ceux qui sont construits en pierres tirées de ces mêmes montagnes. Il est urgent d'ordonner qu'à l'avenir on ne commette aucun dégât dans ces tombeaux, dont les fellahs détruisent les sculptures et les peintures, soit pour se loger ainsi que leurs bestiaux, soit afin d'enlever quelques petites portions de sculptures pour les vendre aux voyageurs, en défigurant pour cela des chambres entières. Les principaux points à recommander sont, en particulier,

Les grottes (*magarah*) des montagnes voisines de :

Sakkara,
Béni-Hassan et environs,
Touna-Gébel,
El-Tell,
Samoun, près de *Manfalouth*,
El-Arabah,
Kourna et environs,
Biban-el-Molouk, près de *Kourna*,
El-Eitz ou *El-Kab*,
Gébel-Selseléh.

C'est dans les monuments de ce genre qu'ont journellement lieu les plus grandes dévastations. Elles sont commises par les fellahs, soit pour leur propre compte, soit surtout pour celui des marchands d'antiquités qui les tiennent à leur solde. Je sais même, à n'en pas douter, que des édifices ont été détruits par ces spéculateurs européens, sur l'espoir de découvrir quelque objet curieux dans les fondations; mais

les grottes sculptées ou peintes, et que l'on découvre chaque jour à *Sakkara*, à *El-Arabah*, à *Kourna*, sont à peu près détruites presque aussitôt qu'on en a fait l'ouverture, par l'ignorance et l'avidité des fouilleurs ou de leurs employés.

Il serait plus que temps de mettre un terme à ces barbares dévastations, qui privent à chaque instant la science de monuments d'un haut intérêt, et désappellent la curiosité des voyageurs, lesquels, après tant de fatigues, n'ont souvent ainsi que des regrets à exercer sur la perte de tant de sculptures ou de peintures curieuses.

En résumé, l'intérêt bien entendu de la science exige, non que les fouilles soient interrompues, puisque la science acquiert chaque jour, par ces travaux, de nouvelles certitudes et des lumières inespérées, mais qu'on soumette les fouilleurs à un règlement tel, que la conservation des tombeaux découverts aujourd'hui et à l'avenir soit pleinement assurée et bien garantie contre les atteintes de l'ignorance ou d'une aveugle cupidité.

Alexandrie, novembre 1829.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Toulon, 25 décembre 1829.

« *Sois sans inquiétude, tout ira bien!* » Voilà les derniers mots que je t'adressais en te disant adieu, — tu verras par celle-ci que j'ai tenu parole, puisque me voici en rade, suivant en paix le triste devoir de ma quarantaine. Ma campagne est donc finie, mon cher ami, et tout a répondu à tes désirs comme aux miens. C'est le 23, dans la rade d'Hyères, que l'ancre de l'*Astrolabe* mordit enfin sur terre

de France', — c'était sans doute pour fêter l'anniversaire de ma naissance, — et tu apprendras *pour tes étrennes* que le vent nous a permis, aujourd'hui même, de mouiller dans la rade de Toulon. Il ne manque donc à ma satisfaction que de recevoir les lettres qui m'attendent sans doute ici, soit dans les bureaux de la poste, soit dans ceux de M. le Préfet maritime. Ce sera pour demain.

Je suis décidé à faire ma quarantaine (de vingt jours seulement, j'espère) à bord même de l'*Astrolabe*. Je prendrai toutefois une chambre au lazaret, dans le but de me *chauffer*, de faire un peu d'exercice et de rédiger à mon aise les notices de *Médiinet-Habou*, de *Kourna*, des *Hypogées*, de *Karnac* et de *Dendéra*¹, qui compléteront la série publiée dans les journaux. La dernière contiendra quelques détails du Caire et d'Alexandrie. La reconnaissance me fait un devoir de faire connaître le bon accueil que j'ai reçu d'Ibrahim-Pacha et les bontés du Pacha Mohammed-Aly, qui, le jour de la fête du Roi, me fit présent d'un magnifique sabre comme marque de sa satisfaction. — Je ne puis assez me louer de l'attachement et des marques d'affection que m'a données M. Mimaut, qui se moque autant du *Veau*, fils de

1. Le consul N. Miège, auparavant vice-consul à Livourne, avait prié Champollion de « consommer sa quarantaine » à Malte, où celui-ci serait près de lui et beaucoup mieux à son aise qu'au lazaret de Toulon. « Après avoir visité nos monuments, vous n'aurez plus qu'un saut à faire, pour aller voir *ceux de Sicile*, où vous n'aurez plus à craindre d'être traité en pestiféré, et d'où vous pourrez continuer votre route.... » Cette proposition avait beaucoup plu à « l'Égyptien ». Il craignait bien de ne pas avoir assez de tranquillité à Malte pour travailler, mais Girgenti et le temple de Jupiter étaient proches et semblaient l'appeler : au départ d'Alexandrie, la quarantaine à Valetta était décidée. Au moment critique, une bise violente du nord-est se leva et repoussa le bateau au large : il fallut aller à Toulon.

2. Il a été dit ailleurs que ces *Notices* de Karnak et de Dendéra ne nous sont point parvenues : ou elles n'ont pas été écrites, ou elles se sont perdues.

Veau, que toi et moi. C'est un homme qui m'est allé au cœur. M. Mimaut a été pour moi non seulement tout ce que Drovetti aurait dû être, mais un parent et un ami.

Je n'ai amené avec moi que Salvador, mon aide de camp. MM. L'hôte, Lehoux et Bertin ont voulu terminer leur panorama du Caire et faire les portraits des deux Pachas qui en ont témoigné le désir. — Mille tendresses à M. Dacier, et à tous les siens et nôtres.

..... *Affaire importante.* Le sarcophage, le grand bas-relief et toutes les caisses, contenant stèles, momies et autres objets destinés au Louvre, sont à bord de l'*Astrolabe*. Il serait dangereux de débarquer et de rembarquer ces grosses pièces. Leur conservation exige qu'elles soient amenées au Havre par le même bâtiment. Il s'agit donc que M. de La Bouillerie ou M. de La Rochefoucauld obtiennent du ministre de la Marine, notre bon ami¹, que M. de Verninac, commandant de l'*Astrolabe*, soit chargé de les garder à son bord, pour les transporter lui-même au Havre aussitôt que la saison le permettra. Il pourrait partir lorsque la mer serait tenable, c'est-à-dire dans les derniers jours de février ou les premiers jours de mars, de manière à être rendu au Havre le 1^{er} avril. Voilà qui serait au mieux : mets donc les fers au feu. J'en écrirai à M. de La Bouillerie et à M. Sosthènes.

Ci-joint une *notice d'un des temples de Thèbes*; envoie-moi tout ce qu'il y a d'imprimé de ces notices. Je te ferai passer successivement les autres un peu volumineuses, mais indique-moi une manière économique de te les faire parvenir. Adieu, j'attends de tes nouvelles.

Tout à toi de cœur et d'âme,

J.-F. CH.

1. Le baron d'Haussez, dont il sera encore question par la suite

Au lazaret de Toulon, le 26 décembre 1829.

*A M. le Baron de La Bouillerie, Intendant général
de la Maison du Roi.*

Monsieur le Baron,

Mon premier devoir, en touchant la terre de France, est de renouveler l'expression de toute ma gratitude à la main protectrice qui, secondant les hautes vues du Roi pour l'avancement des études historiques, m'a généreusement fourni les moyens d'accomplir la série des recherches que la science montrait encore à faire dans l'Égypte entière et sur le sol de la Nubie. Je me suis efforcé, par mon complet dévouement à l'importante entreprise que vous m'avez mis à même d'exécuter, de ne point rester au-dessous d'une si noble tâche, et de justifier de mon mieux les espérances que les savants de l'Europe ont bien voulu attacher à mon voyage.

L'Égypte a été parcourue pas à pas, et j'ai séjourné partout où le temps avait laissé subsister quelques restes de la splendeur antique. Chaque monument est devenu l'objet d'une étude spéciale ; j'ai fait dessiner tous les bas-reliefs et copier toutes les inscriptions, qui pouvaient fournir des lumières sur l'état primitif d'une nation dont le vieux nom se mêle aux plus anciennes traditions écrites.

Les matériaux que j'ai recueillis ont surpassé mon attente. Mes portefeuilles sont de la plus grande richesse, et je me crois permis de dire que l'histoire de l'Égypte, celle de son culte et des arts qu'elle a cultivés, ne sera bien connue et justement appréciée qu'après la publication des dessins qui sont le fruit de mon voyage.

Je me suis fait un devoir de consacrer toutes les économies qu'il m'a été possible de réaliser, à des fouilles exécutées à

Memphis, à Thèbes, etc., pour enrichir le Musée Charles X de nouveaux monuments. J'ai été assez heureux pour réunir une foule d'objets qui compléteront diverses série du Musée Égyptien du Louvre, et j'ai enfin réussi, après bien des doutes, à faire l'acquisition du plus beau et du plus précieux *sarcophage* qui soit encore sorti des catacombes égyptiennes. Aucun Musée de l'Europe ne possède un si bel objet d'art égyptien. J'ai réuni aussi une collection d'objets choisis d'un très grand intérêt, parmi lesquels se trouve une statuette de bronze d'un travail exquis, entièrement incrustée en or, et représentant une reine égyptienne de la dynastie des Bubastites. C'est le plus bel objet connu de ce genre.

Je me hâterai, autant que l'obligation de la quarantaine et l'état de ma santé pourront me le permettre, de me rendre à Paris le plus tôt possible, afin d'avoir l'honneur de mettre sous vos yeux, Monsieur le Baron, tous les résultats de mon voyage. Je m'estimerais heureux si vous vouliez bien voir en eux une marque de mon zèle pour le service du Roi, et en même temps une preuve de la vive reconnaissance et du respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Baron, votre, etc.

Toulon, le 26 décembre 1829.

A M. le Vicomte SOSTHÈNES DE LA ROCHEFOUCAULD, Directeur du département des Beaux-Arts de la Maison du Roi.

Monsieur le Vicomte,

J'ai l'honneur de vous faire part de mon arrivée en France, sur le bâtiment du Roi *l'Astrolabe*, entré hier au soir en rade après une traversée de dix-neuf jours, et je m'empresse de porter en même temps à votre connaissance les heureux résultats de mon voyage.

Sous le rapport des recherches scientifiques qui en étaient l'objet principal, mes espérances ont été pour ainsi dire surpassées : la richesse de mes portefeuilles ne laisse rien à désirer, et les dessins qu'ils renferment, éclaircissant une foule de points historiques, donnent en même temps des lumières du plus piquant intérêt sur les formes de la civilisation égyptienne jusques dans ses plus petits détails. J'ai recueilli enfin des notions certaines pour l'histoire générale des beaux-arts, et en particulier pour celle de leur transmission de l'Égypte à la Grèce.

C'était un devoir pour moi de m'efforcer d'enrichir la division égyptienne du Musée Royal de divers genres de monuments qui lui manquent, et de ceux qui peuvent compléter les belles séries qu'il renferme déjà. Je n'ai rien épargné pour atteindre ce but; tout ce que j'ai pu économiser sur les fonds que la Maison du Roi et divers ministères avaient bien voulu m'accorder pour mon voyage, a été employé à des fouilles et à des acquisitions de monuments égyptiens de toute espèce, destinés au Musée Charles X. J'ai fait scier à grand'peine et tirer, du fond d'une des catacombes royales de Thèbes, un très grand bas-relief conservant encore presque toute sa peinture antique. Ce superbe morceau, provenant du tombeau du père de Sésostris, pourra seul donner une juste idée de la somptuosité et de la magnificence des sépultures pharaoniques. J'ai aussi acquis un monument du premier ordre. C'est un sarcophage en basalte vert, couvert de sculptures d'une admirable finesse d'exécution et du plus haut intérêt mythologique ; cette pièce, la plus belle de ce genre qu'on ait découverte jusques ici, appartenait à Mahmoud-Bey, ministre de la guerre de S. A. le Vice-Roi d'Égypte.

Tous les objets destinés au Musée ont été embarqués à bord de l'*Astrolabe*, et sont arrivés avec moi à Toulon. Il ne s'agit plus que de leur transport au Musée Royal, et, comme il importe extrêmement à la conservation du sarcophage,

des bas-reliefs et de quelques peintures antiques, d'éviter le plus possible toute espèce de déplacement, il serait très désirable que la corvette *l'Astrolabe*, sur laquelle sont embarqués ces objets précieux, fût chargée de les transporter de Toulon au Havre aussitôt que la mer sera tenable. En obtenant cette décision du ministre de la marine, vous assureriez à la fois, Monsieur le Vicomte, la conservation de ces monuments et leur arrivée à Paris vers le 1^{er} avril, époque où il est indispensable de les recevoir pour achever enfin l'arrangement des salles basses du Musée Égyptien.

D'un autre côté, j'expédirai à Paris, par le roulage, huit à dix caisses contenant divers objets de petites proportions et qui peuvent supporter sans inconvénient le transport par terre. Les autres arriveraient par mer avec les grands objets.

Permettez-moi, Monsieur le Vicomte, de vous prier de hâter la décision de M. le ministre de la Marine relativement à l'envoi de la corvette *l'Astrolabe* au Havre, où elle déposerait les antiquités appartenant au Musée Royal, afin que je puisse, en sortant de quarantaine, prendre pour leur sûreté toutes les mesures convenables.

Je terminerai cette lettre en renouvelant ici l'expression de toute ma gratitude pour votre active bienveillance, à laquelle je dois attribuer, en grande partie, le succès de mon voyage; veuillez agréer en même temps l'hommage du respectueux et entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Vicomte, votre, etc.

CHAMPOLLION A L.-J.-J. DUBOIS

Lazaret de Toulon, 27 décembre 1829.

Les destins ont voulu, mon cher ami, que nous demeurassions, vous et moi, privés pendant dix-huit mois des

nouvelles l'un de l'autre. Au moment où j'allais vous écrire de Thèbes, on m'apprit que vous étiez parti pour la Morée et que vous deviez m'écrire en arrivant, pour m'indiquer le point de la Grèce où je pourrais diriger ma lettre pour vous. J'attendais vainement, et, à mon retour à Alexandrie, un Polonais à barbe juive, très brave homme, qui vous avait vu en Élide, m'annonça que vous aviez repris la route de France. Il résulte de tout cela que nous en aurons plus long à nous raconter en tisonnant cet hiver notre petit coin de feu.

Je vous dirai cependant d'avance que toutes nos idées sur l'*art égyptien* (n'en déplaise au savant Rochette et au grand Quatremère) sont désormais pour moi qui ai vu — *ce qu'on appelle vu* — des vérités démontrées. Et vous trouverez dans mes portefeuilles, qui ne renferment pas moins de quinze cents dessins dont une grande partie est *coloriée* sur place, de quoi vous convaincre vous-même. Mes jeunes peintres ont travaillé en conscience, et j'ose affirmer qu'ils ont rendu avec une scrupuleuse fidélité le style vrai et *si varié* que présentent les monuments égyptiens des différentes époques. J'ai été obligé de faire *redessiner* à peu près tout ce que la *Commission* avait publié de capital, surtout les *bas-reliefs historiques*, dont j'ai la collection complète, et que vous ne verrez point sans surprise, parce que rien jusques à présent n'a pu vous en donner idée, même approximative. J'ai adopté pour ces tableaux importants un grand format, afin de rendre jusques aux plus petits détails et de pouvoir y placer aisément les nombreuses inscriptions explicatives qui les accompagnent. Il faudrait fouetter sur place publique la *Commission d'Égypte*, Gau et les Anglais qui ont osé publier des croquis si informes de ces grandes et belles compositions.

J'ai dépouillé, pour ainsi dire, tous les monuments de l'Égypte et de la Nubie, depuis les Pyramides jusques à la seconde cataracte, de toutes les notions historiques sculptées ou écrites sur leurs murailles, et le *livret* que j'ai rédigé de

tous les bas-reliefs qui décorent chaque monument, et dont les principaux ont été copiés avec fidélité, me donne la certitude que je n'ai rien laissé en arrière de curieux ou d'important. J'ai ainsi amassé du travail pour une vie entière.

Je n'ai point oublié non plus notre Musée Égyptien du Louvre. Vous savez qu'en m'accordant les fonds que je demandais pour mes frais de voyage, on jugea à propos de rayer *la somme* destinée à des fouilles pour le compte du Musée. Malgré cela, j'ai trouvé sur des économies imprévues de quoi faire face à des fouilles exécutées à *Sakkara* (Memphis), à *Abydos* et à *Thèbes*. En peu de temps, j'ai été encombré de momies et d'objets funéraires; je n'ai gardé de tout cela que ce qui était *neuf* — ou pour la forme ou pour la matière. J'apporte quatre momies seulement : deux d'*enfant*, une belle momie gréco-égyptienne, avec longues inscriptions grecques, et une belle momie égyptienne avec *cartonnage* à jour; — plusieurs beaux vases en albâtre et en matières curieuses, la plupart avec légendes; — un large collier tressé en *perles de Venise*, et l'inscription longitudinale, également tressée en *perles de Venise*, de la nourrice du roi *Tharaka*, l'Éthiopien de la XXIV^e Dynastie; — plusieurs beaux vases de bronze; — une barque funéraire d'une forme charmante, vrai bijou à tiroirs, vernissée et peinte, de la plus belle conservation (morceau très remarquable); — deux paires de cymbales en beau métal égyptien; — divers ustensiles en bronze; — une foule de petits objets de choix de divers genres, parmi lesquels plusieurs de ces jolies cuillers historiées que vous aimez tant; — plusieurs objets en ivoire et bien antiques; — les deux plus beaux vases de bronze ou seaux qui existent et auprès desquels le grand seau de Salt n'est qu'une drogue, tous deux de très grande proportion; — et plusieurs stèles, petites, mais de choix pour le travail et les inscriptions.



J'ai osé, dans l'intérêt de l'art, porter une scie profane

dans le plus frais de tous les tombeaux royaux de Thèbes. J'ai détaché de la muraille, avec assez de bonheur, ce fameux bas-relief du tombeau d'*Ousiréi* représentant le roi accueilli par la déesse Hathor, qui lui donne la main en lui montrant son collier de nourrice. C'est cette Hathor dont vous admiriez la belle tête sur le plâtre qu'en avait exposé Belzoni. Cette masse de sept à huit pieds de haut, échantillon de choix de la grande sculpture de décoration, est avec moi à bord de l'*Astrolabe*. Je lui ai donné pour compagnon un sarcophage de basalte vert foncé, que j'ai acheté sur mes économies de Mahmoud-Bey, ministre de la guerre du Pacha. C'est, sous le rapport du nombre et de l'extrême finesse des sculptures, ce qu'on trouve de plus pur et de plus beau dans les catacombes de l'Égypte — *è un pezzo da stordire !* Ce n'est pas un sarcophage de roi, mais certainement le roi des sarcophages.

Vous devez savoir qu'on s'est avisé de m'ouvrir un crédit de 10.000 francs pour fouilles à faire en Égypte, et vous vous doutez bien que ces fonds ne me sont arrivés qu'au moment où il n'était plus temps d'en faire usage. C'est, en effet, en quittant Thèbes et en descendant le Nil près de Dendéra que cette annonce m'est parvenue. Mais, comme il m'est démontré que mon devoir était d'employer le plus que je pourrais de cette somme à l'accroissement du Musée, je n'ai pas balancé à en profiter pour faire des acquisitions d'objets de choix. C'est ainsi que j'apporte au Louvre le plus beau bronze qui ait encore été découvert en Égypte. C'est une statuette de deux pieds au moins de haut, représentant la femme du roi Takellothis de la XXII^e Dynastie, entièrement incrustée en or de la tête aux pieds. C'est un petit chef-d'œuvre sous le rapport de l'art et une merveille sous celui du travail d'exécution. Je suis sûr que vous embrasserez la princesse sur les deux joues, malgré l'oxyde qui les masque tant soit peu et qui s'est fait jour en forme de bosse entre les deux épaules. C'est une pièce capi-

tale'; vous en serez content. J'attends impatiemment de vos nouvelles. Parlez-moi de vos caravanes par anticipation..... Recevez l'assurance de mon inviolable attachement,

J.-F. CHAMPOLLION.

CHAMPOLLION A L'ABBÉ GAZZERA

Lazaret de Toulon, 28 décembre 1829.

Je vous écris deux lignes, mon bien cher ami, pour vous annoncer mon heureux retour en France, où je suis rentré sur la corvette du Roi, *l'Astrolabe*, partie le 6 de ce mois d'Alexandrie où je l'attendais depuis le 1^{er} octobre. Tout a succédé à mes vœux, et la récolte que j'ai faite est immense. Je rapporte une montagne de notes, de copies, d'inscriptions et de notices que j'ai rédigées sur chaque monument encore debout dans la vallée du Nil, depuis les Pyramides jusqu'à la *seconde cataracte*, plus quinze cents dessins, exécutés avec tout le soin et toute la fidélité imaginable. Je crois que c'est à leur vue seulement qu'on aura une idée juste de l'art égyptien et de la magnificence de la décoration de leurs temples et des palais pharaoniques : une grande partie de ces dessins ont été coloriés sur place, en présence des bas-reliefs originaux, et je me suis fait une loi de tout terminer devant les objets mêmes qu'il s'agissait de reproduire. Les notices rapides sur les divers monuments que j'ai visités, ainsi que les principales circonstances de mon voyage publiées dans les journaux de France, ont dû vous tenir au courant de mes destinées qui, grâce au grand Amon-Ra, ont toujours été prospères : vous y aurez puisé une idée des principaux résultats obtenus.

1. C'est la reine Keromama ; elle se trouve dans la *Salle historique*, armoire B, du Musée égyptien, au Louvre.

Je désirerais bien causer quelques heures avec vous. Ne pourriez-vous point faire un effort pour cela ? Nous sommes si près ! Vous seriez bien aimable, et je serais si reconnaissant, si vous vouliez faire une course en France, me joindre à Toulon, du 13 au 17 janvier, ou mieux à Aix, du 23 au 24, où je séjournerai une huitaine de jours, pour étudier les papyrus de la collection Sallier. Faites cela, mon cher ami. Je prie Madame la Comtesse et toute sa maison (à laquelle je renouvelle mes assurances de respect et de dévouement) de plaider ma cause auprès de vous. Je charge notre ami Boucheron de lancer en ma faveur les foudres de son éloquence. J'enjoins à l'ami Plana de vous démontrer *mathématiquement* que vous *devez* venir me joindre, et j'embrasse d'avance tous mes avocats ainsi que ma partie adverse. Tout à vous de cœur,

J.-F. CHAMPOLLION.

P.-S. — Adressez-moi votre réponse au lazaret de Toulon. Proposez la partie à Peyron, en l'embrassant de ma part. Je promets de vous amuser pendant quatre jours au moins en vous faisant voir des images.

Il nous semble intéressant de reproduire ici quelques passages d'une lettre que Champollion écrivait à l'abbé Gazzera un peu plus tard :

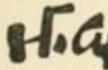
..... Je n'ai pu, pendant mon séjour en Thébaïde, parvenir à me rendre à Abydos ; au moment où je comptais faire ce voyage, l'inondation était si considérable qu'il était impossible d'y atteindre. Au fond, je regrette fort peu ce contretemps, puisque les notes et les recherches d'un de mes compagnons de voyage, qui visita les ruines au mois de janvier 1829, me fournissent sur cette localité tous les renseignements que je pouvais désirer. L'extrême enfouissement du palais ne permet pas, à moins d'énormes dépenses, d'y recueillir aucun renseignement nouveau, en supposant

qu'on doive les y rencontrer. Je sais les époques précises des édifices et le culte local. La muraille qui portait la *table royale* est presque détruite aujourd'hui. Je n'ai donc aucun regret à exercer de ce côté-là. Je donnerai donc des notions suffisantes sur Abydos, qui s'appelait  ou simplement  *et*, ce qui est le copte *əħwət*, dont les Grecs ont fait *Abydos*, et sur le culte local d'Osiris, dont un des titres les plus usuels sur les stèles funéraires est celui de  *nub əħwət*, le *Seigneur d'Abydos*. Je développe tout cela dans l'une de mes dernières lettres qui feront suite à celles déjà publiées. Je les réunirai toutes en un volume, qui servira de *guide* aux voyageurs européens visitant les monuments antiques de l'Égypte. — Vous trouverez aussi dans ces lettres, que je publierai le plus tôt possible, tous les renseignements possibles sur le papyrus de M. Sallier, qui contient réellement un texte relatif à la grande expédition de Sésostris contre les Scythes  et tous les peuples de l'Asie occidentale alliés et confédérés avec eux ; et le papyrus de M. Sallier est tellement authentique, et doit d'autant plus être considéré comme une composition contemporaine de l'événement, que j'ai découvert à Thèbes, dans le grand palais de Karnac, ce même texte sculpté en grands hiéroglyphes sur la muraille extérieure sud du palais. Vous voyez que c'est bien à tort qu'on s'est moqué de M. Sallier lorsqu'il a rendu publique mon opinion sur ce précieux manuscrit ; mais les rieurs appartiennent à la clique de mauvaise foi que vous connaissez aussi bien que moi.

Il m'est impossible, cette année-ci, de faire une course à Leyde ; tout mon temps est pris par la rédaction de ma *Grammaire hiéroglyphique et hiératique*, que je veux publier à la fin même de cette année. J'y travaille sans relâche, et vous serez content, je l'espère, de cette publication qui

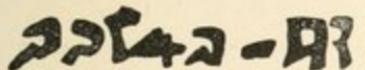
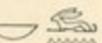
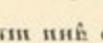
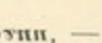
fermera définitivement la bouche à toutes les clamours des envieux ou des sots.

Je passe à l'opinion de notre ami Peyron, au souvenir duquel je tiens que vous me rappeliez en lui faisant connaître mes idées sur *Amonrasonter*, qui diffèrent beaucoup de la sienne. D'abord, j'ai la conviction que l'idée *fils* était ordinairement exprimée par le groupe !, qui se prononçait incontestablement *es* (*si*) ou *ee* et non pas *ue* ou *ui* comme le voudrait notre ami, qui le rapporterait à la racine copte  ou , *naître*. Une foule de noms égyptiens écrits en hiéroglyphes démontrent, et la prononciation et la valeur du mot ! *es* ou *ee*, *fils*, lequel me paraît en rapport avec la racine copte *es* ou *cer*, *rassasier, plein de nourriture*. Mais on trouve aussi dans les inscriptions antiques le mot copte  *ue* ou *ui*, *fils*, écrit   *ue*; il faut donc considérer la syllabe *pe* ou *ps* du mot copte  comme radicale, et croire en conséquence que jamais, en ancienne langue égyptienne, il n'exista de mot semblable à *ue* ou *ui* pour exprimer l'idée *fils*. On ne peut donc point supposer non plus l'existence d'une racine  *ue*, *generare*: la première partie de son interprétation étymologique d'*Amonrasonter* ne repose donc sur rien de solide.

Je ne doute pas non plus que la lecture ou la prononciation de l'hiéroglyphe  *Dieu* fût  ou . Cela est prouvé d'abord par la transcription *démotique* du nom *Amonrasonter*, qui présente comme finale les caractères   équivalents des hiéroglyphes  ou  *les Dieux*. Je ne diffère donc avec Peyron que dans l'interprétation de la syllabe *SON*, ou plutôt *SONT*, d'*Amonra-sonther*. La transcription *démotique* de ce nom et titre du grand Dieu     se compose, selon moi : 1^o de phique  *Am-*    *(hiérogly-*

mon, aum;

2^e de  (hiéroglyphe ) **ր**, *Ra*; 3^e du caractère  ou  , que je regarde comme imité soit de   l'hiératique  , forme de l'hiéroglyphe  , initiale et abréviation usuelle de  **ር**, *Roi*, que j'ai quelquefois trouvé écrit    par méthathèse; soit même de l'hiératique  , initiale de  , hiéroglyphe  **ር**, qui se rapporte à  la racine copte **መዕች**, *creare, fundare, vigi-*  *lare*, et signifie *soutenir, maintenir*, dans les textes hiéroglyphiques. Le nom sacré démotique répondrait donc alors, soit au nom sacré d'Amon-Ra le plus ordinaire    **አምኑ-ሮ** (ou **ር**) **አም**, *Amon-Ra, Roi des Dieux*, ou au titre moins commun du même Dieu    **አምኑ-ሮ-ር** **አም**, *Amon-Ra, Soutien des Dieux*. Je penche pour adopter cette dernière transcription. Mais notre ami Peyron s'est certainement mépris sur le caractère  , lequel n'est point la figure d'une *vulve*, mais bien celle d'une *corbeille* tressée en joncs de couleurs variées, comme le prouve  la forme détaillée et peinte de cet hiéroglyphe  sur les grands édifices. J'ai dit qu'il se prononçait  **ነ****ብ**, *Nèv*, et qu'il signifiait *Seigneur, maître, Dominus*, et rien n'est plus certain au monde. Car le nom de la déesse *Nephthys* est écrit hiéroglyphiquement  , c'est-à-dire  **ነ****ብ** (*Nèv*), et  **ቲ** (*ti*), et j'ai souvent trouvé le nom phonétique de la même déesse écrit   **ነ****ቶ**, ce qui démontre invariablement la prononciation de  . J'en donnerai encore une preuve. C'est le nom du tombeau public de Thèbes mentionné dans le papyrus démotique où l'on parle du Dieu *Amonra-sonther*; ce tombeau public, où étaient renfermées les momies dont un prêtre cède les revenus à un autre, est nommé

 , et ce vaste tombeau, qui existe encore, se nomma, d'après les inscriptions hiéroglyphiques qui le couvrent,    *tnm mn̄t oṣm̄n*, — *la demeure de Nébounoun ou Névounoun*, ce que l'on a exprimé en lettres grecques par Θεοῦ βουνοῦ, transcription du démotique  *mn̄t-korm̄n*. Vous remarquerez encore dans ce nom de tombeau public la confirmation de la lecture du nom  *Nèv-ti* (*Nephthys*), et par conséquent la prononciation évidente du caractère  *mn̄t*, hiéroglyphique phonétique  et démotique  , ce qui ruine entièrement l'hypothèse de notre ami. Du reste, le caractère  répond dans les textes hiéroglyphiques non seulement au copte *mn̄t*, *Seigneur*, lorsqu'il est suivi d'un autre nom, mais au copte bâchmourique *mn̄t*, *tout, toute, tous*, thébain *mn̄t* et memphitique *mn̄t-en*, lorsqu'il est employé comme adjectif à la suite d'un nom. Ainsi donc, dans l'ancienne langue égyptienne, les mots *Dieux*, *tnp* ou *ənp*, et *mn̄t*, *Seigneur, maître*, furent tous deux *synonymes* et *homophones* de l'idée *tout*, si l'on peut s'exprimer ainsi.

En voilà assez pour l'érudition. —

CHAMPOLLION A DACIER

Rade de Toulon, le 1^{er} janvier 1830.

Le grand Amon-Ra a bien voulu me permettre de dire adieu à sa terre sacrée, et la déesse Hathor, votre aimable patronne, reconnaissante du culte que vous lui avez toujours adressé avec tant de ferveur, a daigné, en votre considération, favoriser mon voyage d'Alexandrie aux côtes de Pro-

vence. Le *quos ego*, — sorti de sa bouche divine, — a rendu ma traversée aussi rapide que je pouvais l'espérer dans une saison aussi avancée.

Arrivé au *Pays des cloches*, comme disent mes bons amis du désert, il a fallu me laisser traiter en pestiféré et renfermer dans un sale et triste lazaret. Sans ce maudit règlement sanitaire, j'aurais eu déjà le plaisir de vous embrasser en vous exprimant tous mes vœux de nouvelle année; je suis réduit à les confier au papier, mais je ne perdrai point un instant, après qu'on m'aura bien et dûment *parfumé* en définitive, pour hâter mon retour à Paris et les renouveler de vive voix. Vous apprendrez avec intérêt, Monsieur, que les résultats de mon voyage d'outre-mer ont dépassé mes espérances.

J'arrive avec une cargaison de beaux dessins, parmi lesquels vous en compterez plusieurs que j'ai été obligé de prendre, parce que l'un de vos « protégés », l'*Égyptien par excellence*¹, avait oublié de bien regarder les originaux.

Vous pourrez, en parcourant mes portefeuilles, contempler les véritables portraits de plusieurs de vos anciens amis, Moëris, les Thouthmosis, les Aménophis et les Rhamsès. Je me suis bien gardé d'oublier les reines, soit égyptiennes, soit grecques; vous en trouverez de toutes les couleurs, blanches, brunes, noires, jaunes, voire même *châtaînes*, les unes jolies, les autres laides, comme il a plu au grand Amon de les octroyer en temps et en lieu. — Quant aux batailles, elles abondent dans mes recherches, et je regrette,

1. C'est Arago qui avait donné ce sobriquet à Jomard. Dès 1824, tout le Paris érudit savait et répétait volontiers qu'il fallait faire les équations suivantes :

L'Égyptien — Champollion;

L'Égyptien par excellence — Jomard;

L'Égyptien par juxtaposition — Young;

L'Égyptien par inspiration — Goulianoff (inspiré par Klaproth);

Le Pseudo-Égyptien — Seyffarth.

Monsieur, que vous ayez perdu votre grand stratéaste Gail, qui eût pu nous en expliquer toutes les manœuvres aussi bien, pour le moins, que Rhamsès le Grand ou Méénéphtha, son père. — Je compte surtout mettre sous vos yeux un *tableau moral* de la vie humaine, que j'ai fait copier à votre intention au plafond de l'un des tombeaux des rois.

J'ai beaucoup vu Ibrahim-Pacha au Caire et à Alexandrie. C'est un singulier grand homme, tout à fait à la hauteur de la civilisation de l'Egypte. Quant au père, Mohammed-Aly, c'est un excellent homme au fond, n'ayant d'autres vues que celles de tirer le plus d'argent possible de la pauvre Égypte; sachant que les anciens représentaient cette contrée par une *vache*, il la trait et l'épuise du soir au matin, en attendant qu'il l'éventre, ce qui ne tardera pas. Voilà au juste ce qu'ont produit de bon et de beau les nobles conseils de Drovetti¹, du grand Jomard et autres pasteurs des peuples *ejusdem farinae*. L'Égypte fait horreur et pitié, et je dois le dire, malgré le beau sabre monté en or, dont le Pacha m'a fait présent comme une marque de sa haute satisfaction.

J'irai passer quelques jours à Aix, pour étudier les curieux papyrus hiératiques relatifs aux campagnes de Sésostris, que j'ai trouvés dans la collection de M. Sallier. Ce travail fini, je prendrai de suite la route de Paris, où il me tarde beaucoup de me voir pour vous répéter, Monsieur, l'assurance de mon sincère et bien respectueux attachement,

J.-F. CHAMPOILLION.

1. « On dit beaucoup de bien de M. de Mismaud (Mimaut); M. Drovetti a été couvert de toutes sortes de malédictions. » Ainsi s'exprimait Duchesne dans la lettre citée plus haut, p. 411 du présent volume.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Lazaret de Toulon, 2 janvier 1830.

Enfin tes lettres abondent. Je réponds aujourd'hui aux tiennes du 26 octobre, 6 novembre, 8 décembre, 23 et enfin 25 : j'avais besoin de cette *coulée* pour me réacclimater. — Je réponds d'abord à l'article *logement*, que je trouve parfait, pourvu qu'il y ait de bons et épais *tapis de pied* dans mon cabinet et ma chambre à coucher : c'est un article capital pour moi. Il me faut aussi un fauteuil en cuir, un petit bureau et une fort grande table au milieu du cabinet ou de la chambre à coucher. Quant au lit, cela m'est indifférent. Je coucherais encore volontiers sur le canapé à vapeur : cependant, je serais bien aise qu'on plaçât celui-ci dans mon petit vestibule, où il pourrait servir de lit à donner à un ami. Du reste, faites *tout ce que vous croirez bon et utile* : ce sera bien. Je remercie *mon ancien* des peines qu'il a bien voulu se donner pour me caser. Nous serons voisins maintenant et *vivent les échecs !...*

Quant à l'affaire de *Rifaud*, je vois par les rapports des doctes académies que tout cela n'est que du gâchis. Mes quinze cents dessins d'antiquités et de *sujets hiéroglyphiques* — comme disent nos *savantasses* — ne souffriront jamais la comparaison avec les siens. Son catalogue est absurde, et l'inondation m'a empêché d'aller à Tanis pour voir les grosses pièces qu'il propose au Musée. D'ailleurs, elles ne valent pas le transport. J'ai écrit à MM. de La Bouillerie, de La Rochefoucauld, de Forbin et Cailleux, pour le voyage de l'*Astrolabe* au Havre.

L'ami Dubois a dû recevoir une lettre de moi : nous devrions bien, avant son nouveau départ pour Olympie, finir nos salles basses égyptiennes¹. Je dévore la quarantaine en

1. L'aménagement de ces salles n'eut lieu que longtemps après la

avançant mes *Notices de monuments*. Voici la suite du paquet que je t'ai envoyé. Il faut presser leur insertion. De mon côté, je finirai ce travail le plus tôt possible, en quarantaine si le temps me le permet. Je dois sortir le 13 ou 14 du courant. Je resterai trois jours à Toulon, quatre à Marseille, pour voir si je puis dépenser en achats pour le Musée le reste des 10.000 francs accordés. De là je me rends à Aix pour étudier les papyrus Sallier.

Ce n'est que rendu dans cette ville du roi René que je pourrai te donner mon itinéraire définitif sur Paris. — J'ai l'ordre de M. David¹. — Tu sais que L'hôte est encore en Égypte. — Adieu, mon cher ami, bonne santé, bon an ! Souhaites-en autant de ma part à tous nos amis, grands et petits. Je t'écrirai encore de Toulon. Toujours et tout à toi. Adieu.

P.-S. — Réponds-moi courrier par courrier, poste restante à Toulon, sinon à Aix, chez M. Turcas père².

En rade de Toulon, 14 janvier 1830.

C'est aujourd'hui, mon bien cher ami, que je comptais recouvrer ma liberté, perdre mon titre de pestiféré, dire adieu au lazaret et bonjour aux rues d'une ville française. Le Conseil de santé en a jugé autrement : considérant que l'*Astrolabe*, avant de nous prendre à Alexandrie, était allée mettre M. de Malivoir, consul d'Alep, à Latakié sur la côte de Syrie, où un canot l'avait déposé, l'*Astrolabe* ayant de

mort de Champollion, par les soins de M. de Longpérier et d'Emmanuel de Rougé.

1. Employé supérieur des Douanes. Il venait d'envoyer à Champollion un sauf-conduit à donner au capitaine de l'*Astrolabe* pour qu'il s'en servit au Havre.

2. Champollion se proposait, comme on voit, de loger chez celui-ci. Une lettre, arrivant à Toulon avant son départ, l'obligea d'accepter de nouveau l'hospitalité de M. Sallier.

suite mis à la voile pour retourner en Égypte, ledit Conseil a augmenté notre quarantaine de dix jours de plus, en nous considérant comme *provenance brute*. Cette décision absurde aura son cours, parce que ces messieurs sans règle et sans loi en font à leur tête. L'Égypte, depuis cinq ans, n'a pas vu de peste, l'état sanitaire de Latakié était parfait, le canot seul avait touché terre, quarante jours et plus s'étaient écoulés à notre entrée en rade de Toulon depuis le départ de l'*Astrolabe* de devant Latakié, aucune maladie ne s'était montrée à bord ; vingt autres jours de quarantaine à Toulon, expirés hier 13, ajoutés aux quarante précédents, donnent *deux mois* d'épreuve à la santé de l'équipage, et, quand même, on en exige encore dix de plus ! Le plus plaisant, s'il y a le mot pour rire dans un tel acte, c'est que le brick *l'Éclipse*, avec les officiers et les passagers duquel nous avons vécu tous les jours, bras dessus, bras dessous, à Alexandrie, est arrivé trois jours avant nous à Toulon, et n'a été soumis qu'à vingt jours de quarantaine. Si nous avions la peste, les personnes de *l'Éclipse* doivent l'avoir prise de nous ; s'ils sont déclarés sains, c'est que nous le sommes nous-mêmes.

Tout cela n'a pas de bon sens, et il serait bon que l'on mit enfin des bornes à l'omnipotence des jobards formant le Conseil de santé et vexant jurement marine marchande et marine militaire par des décisions de l'autre monde. Tu devrais communiquer ces faits à quelque malin du *Journal de Commerce* qui redressât ces braves conseillers. Du reste, le gouvernement n'est pour rien dans tout cela¹, mais il devient urgent qu'il s'en mêle un peu et fasse de bons règlements. Je ne sortirai donc de cage que du 23 au 24 janvier.

J'ai écrit à MM. de La Bouillerie, de La Rochefoucauld, Forbin et Cailleux ; je tiens déjà la réponse du Vicomte,

1. Un an plus tard, Champollion apprit que c'était au ministre d'Haussez lui-même, qu'il devait cette prolongation de quarantaine qui eut des résultats si désastreux pour sa santé.

mais j'attends par-dessus tout la décision officielle du voyage de l'*Astrolabe* au Havre. C'est le point important, afin de quitter Toulon l'esprit en paix sur ma cargaison.

J'attends la réponse de notre ami l'*Olympien*¹ et ses notes pour les achats à faire à Marseille, où je me rendrai en quittant Toulon et avant d'aller m'établir, à Aix, sur les bons papyrus de M. Sallier, qui veut en toute force m'héberger pendant mon séjour d'une semaine ou plus.

Cette lettre-ci te parviendra par M. le ministre de la Marine, auquel je viens d'adresser quelques renseignements importants pour la conquête de l'obélisque de Louqsor. Dieu veuille que cette belle entreprise s'achève ! Cela serait glorieux pour tous et pour tout. — Je joins à ma lettre la *Notice du Palais de Médinet-Habou*, qui renferme du *neuf* et qui tuera tous les moustiques acharnés contre moi, s'il suffit de grands résultats historiques pour les faire crever.

Quant à Drovetti, il doit se reprocher au fond la conduite qu'il a tenue à mon égard, pour l'affaire des fouilles et le firman qu'il a fallu lui arracher d'autorité. Je veux bien avoir l'air d'être sa dupe sur cet article et conserver avec lui toutes les apparences de bonne harmonie, mais je n'ai plus en lui la moindre confiance, et j'estime fort peu son caractère politique et sa conduite en Égypte, où il ne s'est occupé que de ses intérêts liés à ceux du Pacha, sans donner le moindre soin aux intérêts des nationaux qu'il était payé pour protéger. Tous les Français d'Égypte l'exècrent, et je n'ose dire qu'ils aient tort. Le nouveau consul est adoré parce qu'il a un cœur d'homme. — C'est pour me fermer la bouche que Drovetti *verse du moka dans la tienne* ! Je ne démentirai pas les éloges qu'il a reçus, en partie de ta façon, dans mes premières lettres imprimées, mais je parlerai de son successeur comme je le dois et comme je le sens. Voilà tout ce que je puis faire.

1. C'est Dubois qu'il appelle ainsi, à cause de son séjour à Olympie.

Rien de plus. Le lazaret est le pays de l'uniformité. Ma santé et celle de Salvador sont excellentes¹, malgré les vents, la pluie et la neige, et l'impossibilité d'avoir du feu à bord; mais je passe une partie de la journée dans une mauvaise chambre du lazaret, où je me chauffe tant que je puis². Écris-moi vite. Mes tendresses à notre patron. Rappelle-moi au souvenir de tous nos amis, notamment à celui de M. et M^{me} de Féruccac, et de ce pauvre Arago, que je plains de tout mon cœur³. Adieu. Tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. CH.

CHAMPOLLION AU DIRECTEUR DU JOURNAL
L'AVISO DE LA MÉDITERRANÉE

Toulon, le 15 janvier 1830.

Monsieur,

Vous avez cru devoir répéter, sur la foi de quelques journaux de la capitale, que le Pacha d'Égypte, auquel j'ai eu l'honneur de communiquer les résultats de mes recherches sur les monuments de l'Égypte et de la Nubie, s'était emparé d'autorité d'une partie de mes portefeuilles. N'ayant reçu de Son Altesse que des témoignages de la plus haute

1. Pour ne pas effrayer son frère, Champollion, comme d'habitude, ne lui disait pas toute la vérité à ce sujet. Le froid exceptionnel qui désolait alors le Midi de la France, en attaquant ses poumons dont, jusque-là, il n'avait jamais eu à se plaindre, lui occasionna des souffrances sérieuses. La santé délicate du jeune Cherubini subit également de ce fait une rude atteinte.

2. Ceci non plus n'était pas toujours vrai. Le poêle fumait, et la chambre était exposée au vent; il fallait souvent éteindre le feu, sous peine d'étouffer si on voulait le conserver.

3. Sa femme venait de mourir après une longue maladie.

protection, que d'honorables marques de la bienveillance la plus particulière, il est de mon devoir de m'élever contre une telle assertion.

Je vous prie donc, Monsieur, de rendre publique, en l'insérant dans un de vos prochains numéros, ma protestation formelle contre une supposition si peu d'accord avec le noble caractère que le Pacha Mohammed-Aly a toujours déployé dans ses rapports avec les Européens, et particulièrement avec les Français.

Veuillez (etc.).

J.-F. CHAMPOILLION LE JEUNE.

Au sortir même de la quarantaine, Champollion se vit accosté par plusieurs hauts fonctionnaires de la marine, que Drovetti lui avait amenés pour qu'il leur expliquât lui-même la manière dont il entendait que fût construit le *Louqsor*, ce radeau gigantesque dont nous avons parlé plus haut¹. Le projet souleva d'abord leur opposition, et ils déclarèrent à Champollion qu'il était impossible de le réaliser. Une nuit de réflexion les fit changer d'avis : dès le lendemain de l'entrevue, ils faisaient un tel éloge de « l'Égyptien » que, le jour même, une lettre officielle fut adressée de Toulon au ministre de la marine, afin de lui recommander la construction du radeau et de le prier d'en parler au Roi le plus tôt possible.

Champollion-Figeac, mis au courant de la question, venait d'écrire à son frère : « M. le baron d'Haussez, fort gracieux et fort empressé, m'a annoncé qu'il s'occupait très sérieusement du transport de l'*obélisque de Louqsor à Paris*; une Commission rédige le projet, mais il voudrait avoir ton avis et surtout tous les renseignements *de visu* qui peuvent éclaircir la Commission. Je lui ai répété ce que tu m'as écrit : qu'il fallait envoyer des maçons et non pas des savants, et il a dit que ton avis était d'un grand sens et qu'il ne l'oublierait pas. Je veux chercher dans tes lettres les renseignements sur ce fait que je pourrai y trouver, et les lui transmettre de suite..... Écris-lui ce que tu as à lui dire là-dessus, en commençant par le remercier de l'intérêt qu'il a mis à ton des-

1. Voir plus haut, p. 424-425 du présent volume.

sein. Il m'a fait part tout de suite de l'avis qu'il a eu de ton arrivée.... Comme c'est un faiseur, il n'y a qu'à lui remettre de la besogne et il l'expédiera. Si tu m'écris en même temps, tu peux mettre ta lettre pour moi dans celle de Son Excellence, persistât-il même dans son habitude *cularonienne*. »

Comme préfet de l'Isère, à Grenoble (*Cularo*), le baron d'Haussez avait été, comme nous l'avons déjà dit, l'adversaire politique des deux frères, mais sans trop le faire voir au commencement, car il tenait à ouvrir clandestinement les lettres que ceux-ci échangeaient de Paris à Grenoble. Enfin, éclairé sur la dangereuse situation, Jean-François fit de vifs reproches au préfet, et une scène eut lieu que celui-ci ne lui pardonna jamais. Les deux Champollion auraient donc dû se méfier; pourtant, comme ministre de la marine, M. d'Haussez réussit encore, ét d'une manière étrange, à les tromper sur ses véritables sentiments. Il était, à l'en croire, leur ami dévoué, leur protecteur à toute épreuve! Malgré son amitié, non seulement le radeau ne fut point construit, mais on fit aménager le *Dromadaire*, grand bateau de charge ordinaire, afin de transporter, non pas les obélisques de Louqsor, mais les *deux obélisques d'Alexandrie*, et cela par le baron Taylor, l'ami du baron d'Haussez et de Jomard. Taylor partit au mois de mars, avec le consentement fort gracieux du roi, qui lui avait fait remettre 80.000 francs afin d'entreprendre « des fouilles gigantesques ». A la cour, au retour de Champollion, on parla beaucoup moins des résultats scientifiques qu'il avait obtenus en Égypte, que des glorieux résultats qu'allait obtenir le baron Taylor. Nous ne donnerons pas ici des détails de cette lamentable affaire; ajoutons seulement qu'aucun obélisque n'arriva à Paris du vivant de Champollion. Quand, enfin, le 25 octobre 1836, un des deux obélisques que Ramsès II avait placés jadis devant le temple de Louqsor fut érigé sur la place de la Concorde, seul le nom de Champollion le Jeune fut prononcé parmi les assistants.

Le baron d'Haussez était alors loin de Paris. Qu'on lise les pages 167-171 du second volume de ses *Mémoires*, et l'on se figurera la douleur cuisante que la périple finale de l'affaire des obélisques dut lui occasionner. Pourtant, ne terminons pas cette note sans avoir hautement proclamé ses mérites éminents comme préfet et plus encore comme ministre de la marine. La brusque fin de

ses travaux ministériels, occasionnée par la révolution de 1830, fut un malheur pour la France. — H. H.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Aix, 29 janvier 1830.

Me voici, mon cher ami, établi chez le bon M. Sallier, et gardant le coin du feu pour me soustraire au froid piquant qui se fait encore sentir dans ce beau climat de Provence. Je frissonne à l'idée seule de monter subitement vers le nord et de m'ensevelir dans les brouillards de la Seine. Jusques ici, la goutte a bien voulu m'épargner sa visite habituelle du premier jour de l'an; quelques petites douleurs sourdes m'avertissent qu'elle arrivera à la première humidité qui me saisira.

Je suis sorti de la maudite quarantaine le 23 du courant, et n'ai passé que deux jours à Toulon avec M. Drovetti, qui, ayant appris que j'étais en quarantaine, vint m'y voir et prolongea son séjour jusqu'à ma sortie définitive. Nous sommes partis tous deux au même instant, le 26, lui pour l'orient à Nice, et moi pour l'occident à Marseille, où j'arrivai le même jour d'assez bonne heure; j'y séjournai le 27 et la nuit du 28. J'ai vu tout ce qu'il y a à voir, c'est-à-dire peu de chose en antiquités égyptiennes. Au moment de partir, j'ai reçu la lettre de Dubois, et j'ai traité pour la stèle égyptienne de M. Mayer, qui s'est décidé à la céder; il va l'adresser directement au Musée Royal. En débarquant à Toulon, j'ai expédié par le roulage ordinaire à M. le Baron de La Bouillerie cinq caisses grandes ou petites, pesant huit cents kilogrammes et contenant antiquités, bronzes, etc.,

plus, à ton adresse, sept ou huit caisses contenant mes effets et bagages.....'.

J'ai certainement grande envie de me voir à Paris, mais les froids rigoureux que vous éprouvez sous ce bienheureux ciel me font dresser les cheveux sur la tête; aussi suis-je décidé à diriger ma route de manière à ne quitter le soleil du midi que le plus tard possible, afin de ménager les transitions. Je ne prendrai donc pas la route de Lyon, presque impraticable à cause des neiges, surtout entre Lyon et Paris. J'aurai de la besogne à Aix pour sept à huit jours au moins sur les papyrus Sallier; je veux les couler à fond, afin de n'être pas obligé d'y revenir. De là je compte aller à Avignon voir le Musée Calvet. Je tournerai sur Nîmes pour visiter les nouvelles fouilles; ensuite Montpellier, Narbonne, Carcassonne, Toulouse et Bordeaux, de là sur Montauban, et, pour ne pas perdre de temps, je donne rendez-vous à mes sœurs, soit à Villefranche-d'Aveyron, soit à Cahors, où je prendrai la malle-poste et serai en deux ou trois jours à Paris, c'est-à-dire du 20 au 24 février.....

J'ai trouvé ici, chez M. Sallier, quelques-unes des douceurs en pamphlets¹ dont la clique m'a régalé pendant mon absence. C'est d'une mauvaise foi à faire vomir, et jamais je ne descendrai en lice avec cette canaille; je ne répondrai qu'en allant mon train et en méprisant toutes ces basses manœuvres. L'envie perce de tout côté, — c'est dans l'ordre. J'y crache dessus et je passe. En arrivant, je reprendrai la rédaction de ma *Grammaire* avec un appendice de textes traduits mot à mot et commentés.

Il faut rompre en visière à tous ces gens-là et les traiter

1. La liste des cent deux objets d'antiquité rapportés par Champollion a été retrouvée dans les archives du Louvre par Georges Bénédicté.

2. Sur l'avis de M. Sallier, il les brûlait tous et tout de suite, au désespoir de son frère qui aurait voulu entrer en lice et rompre des lances en sa faveur.

avec tout le mépris qu'ils méritent. Je leur montrerai désormais un ratelier de crocodile.

Rien de plus.....

CHAMPOILLION A ROSELLINI¹

Aix, 29 janvier 1830.

Une lettre de Salvador à votre aimable dame a dû vous apprendre notre retour au pays des cloches après une traversée de dix-neuf jours, pendant lesquels nous avons éprouvé l'une et l'autre fortune, voire même des calmes plats qui nous ont fait perdre cinq jours entiers, mais enfin nous n'avons pas à nous plaindre : pour une traversée d'hiver, la nôtre a été des plus favorables. On nous a soumis à vingt-huit jours de quarantaine et nous n'avons pu être libres que le 23. Après avoir passé deux jours à Toulon avec M. Drovetti, qui a bien voulu attendre ma sortie pour causer un peu à l'aise, j'ai gagné Marseille, où j'ai séjourné un jour et demi et où je n'ai rien vu de bien important en antiquités. Je n'ai pu employer en achats les fonds qui me restent. J'avais disposé d'une partie à Alexandrie pour écremer la collection du *khodja*² Iani, qui s'est montré poli, obséquieux et doux comme un petit mouton. J'ai eu son beau bronze de la reine femme de Takellothis le Bubastite et une centaine d'autres pièces de premier choix pour mille talaris (cela n'est certes pas cher), plus deux magnifiques vases de bronze à figures et inscriptions : vous les avez peut-être vus.

1. Publiée en 1884, à Venise, par le professeur E. Teza, d'après l'original conservé dans la famille de Rosellini.

2. C'est la forme première du nom *khaouagah*, proprement *marchand*, que les Égyptiens et les Syriens donnent à tous les Européens : c'est, en langage populaire, l'équivalent de notre *monsieur*.

..... Je passe une huitaine de jours ici à étudier et à extraire le papyrus de M. Sallier. Vous savez sans doute que la clique s'est fort moquée de cette découverte : je vais lui répondre par la publication d'une analyse très détaillée de ce texte important.

J'ai parcouru ici une partie des pamphlets dont la clique a bien voulu me régaler pendant mon absence ; cela est dégoûtant et vous sentez qu'on ne répond à cela que par le mépris et en continuant son chemin sans faire cas de tous ces moustiques. Ma *Grammaire* paraîtra à la fin de cette année : c'est la préface indispensable de notre voyage. Elle ne convertira pas, au reste, ceux qui combattent mon système et déprécient mes travaux, parce que ces messieurs ne veulent point être convertis et sont tous de la mauvaise foi la plus inique. Mais tout cela est dans l'ordre. Je les connais, j'y crache dessus et je passe. Vous savez que j'ai falsifié la table d'Abydos, et cela parce que les mauvaises copies de Bankes et de Wilkinson ne sont pas d'accord avec le dessin de Caillaud, lequel est d'accord avec les stèles, les papyrus et les monuments qui donnent à part les cartouches de chacun de ces rois. Que voulez-vous dire à des gens qui raisonnent de cette force ? Pour prouver que je me contredis, ils citent mes diverses opinions sur certains points, sans dire (et voilà la mauvaise foi) *à quelle époque j'ai dit ceci et à quelle époque j'ai modifié mon opinion*. Mais cela ne les arrangerait pas. Ils citent comme si j'avais dit blanc et noir *le même jour*, sans faire le compte des modifications que la progression de mes études a dû apporter sur certains points. Toute ma réponse est que mon voyage n'a apporté *aucune* espèce de modification aux principes du système hiéroglyphique, exposés dans mon *Précis*. Ils sont immuables et resteront N-T'-T-T', parce que c'est la vérité,

1. C'est la transcription en caractères latins et sans voyelles de la locution égyptienne *aaaa* , éternellement.

à laquelle je n'ai pu arriver que par des approximations plus ou moins heureuses. Mais laissons tout cela et allons notre train.

Du reste, tout ce houra de pamphlets n'a produit aucune sensation en France : mes *Notices d'Égypte* les écrasent et enlèvent le public savant. Ils n'ont fait feu de tribord et de bâbord que pour préparer le public à me voir refuser (s'ils peuvent) la porte de l'Académie aux prochaines élections. Ils ont des *apocos* à faire entrer : ils réussiront peut-être. Dans tous les cas, vous sentez que je ne [me] mettrai pas sur les rangs. Si l'Académie me veut, qu'elle me nomme : c'est assez de m'être présenté une fois, je ne suis pas de ceux qu'on refuse plusieurs fois de suite. Mon parti est bien pris là-dessus, et vous l'approuverez sans aucun doute. Du reste, vogue la galère !

Je m'occupe ici du papyrus de M. Sallier. Il compte en faire beaucoup d'argent : je ne sais s'il réussira. L'important pour nous c'est d'en connaître bien le contenu et d'en avoir une copie entière, si je le puis ; mais je crois que cela n'entre nullement dans ses projets. Quoi qu'il en soit, j'en tirerai tout ce que je pourrai, faute de pouvoir faire mieux. Mais il finira par le laisser publier dans son entier.

..... Rien de plus à vous dire, si ce n'est qu'il fait froid et que c'est bien triste. Mes compliments empressés à Madame, qui voudra, j'espère, ne pas oublier les Parisiens au milieu des beaux jours de Pise. Rappelez-moi au souvenir de toute votre famille et à celui de tous nos compagnons de voyage. Comment va la gazelle ? Tout à vous de cœur,

J.-F. CHAMPOLLION LE JEUNE.

Dans une lettre à Sallier, écrite après son retour à Paris, Champollion annonçait qu'il rédigerait encore sept ou huit *lettres*, concernant son expédition, et que, dans la dernière, il donnerait une analyse très détaillée du papyrus de Ramsès le Grand, de beau-

coup le plus important des cinq papyrus hiératiques de Sallier; il lui permettait en effet de compléter la version hiéroglyphique *fort endommagée* du même texte, qu'il avait trouvée sur une des murailles du grand temple de Karnak. Ces *lettres* n'ont jamais été écrites, mais, en quittant Aix, Champollion remit une *Notice sommaire* sur le contenu des cinq papyrus à Sallier, qui, le 30 avril 1830, la fit lire à l'Académie locale par le secrétaire, bibliothécaire de la ville et grand admirateur de Champollion. Ce dernier, sûr de sa discréption, lui avait donné, pour son profit personnel, une note très exacte du contenu du grand papyrus : « Le poème est presque entièrement dialogué..... Les Scythes s'exhortent à attaquer les Égyptiens. — Dénombrement de leurs chefs et des diverses nations ligées. — Un grand nombre de peuples de l'Asie occidentale y sont dénommés, et particulièrement ceux de l'Asie Mineure, tels que les Lyciens, les Ioniens.... (sic). — Dénombrement des forces égyptiennes. Leur roi les harangue pour les exciter au combat. Ses soldats lui répondent avec enthousiasme. — Ils se précipitent sur les ennemis comme des éperviers et en font un grand carnage. — Enfin Sésostris leur annonce qu'il a serré la main des chefs ennemis, et les invite à cesser le massacre des vaincus. — Son armée répond par des acclamations et lui défère des titres de gloire, etc. — La bataille est livrée sur les bords de l'Oxus, et est suivie de la prise de Bactres, capitale des Scythes. — Le manuscrit finit par la date de la composition. »

Ajoutons que Charles Lenormant publia en mars 1830, dans la *Revue française*, t. XIV, p. 159-196, un article qui donne une idée exacte de ce qu'était l'égyptologie au retour du maître. — H. H.

CHAMPOLLION A CHAMPOLLION-FIGEAC

Toulouse, 18 février 1830.

Me voici, mon cher ami, au milieu des troubadours de Toulouse. J'ai fait partir Salvador presque à notre arrivée; il emporte mes gros bagages, contenant les dessins, et

toutes mes notices et descriptions des monuments : ces précieux documents me serviront d'avant-garde. Ainsi, après avoir passé quelques heures en famille ici¹ et à Villefranche, je prendrai le premier courrier libre et marcherai jour et nuit sur Paris.

Le papyrus de M. Sallier m'a retenu plus que je ne l'avais pensé. Il a fallu prolonger mon séjour, parce que mon excellent hôte m'a témoigné l'envie de rester seul possesseur de son livre et le désir que je n'en prissois point de copie : mais j'en voulus une à tout prix et il m'a fallu user d'industrie pour me la procurer. Je ne suis parti qu'après avoir mis en portefeuille les portions les plus importantes de ce curieux monument. Je l'ai étudié plus à fond et j'ai reconnu qu'il contenait le récit dramatique de la guerre de Sésostris contre les Scythes (Schéta) alliés avec la plupart des peuples de l'Asie occidentale. Le plus curieux est que ce même texte est gravé en grands hiéroglyphes sur la paroi extérieure sud du palais de Karnac à Thèbes. C'est un texte fort abîmé et presque perdu, — et que je retrouvais à *Aix* dans toute son intégrité : je ne pouvais laisser échapper un tel document.

Cherchant la chaleur et un beau soleil du midi au travers des neiges qui couvrent la Provence, je me suis rendu à Nîmes, où j'ai admiré l'amphithéâtre, et surtout la Maison-Carrée, qui, dans son état actuel, est certainement le mieux conservé de tous les monuments romains existants en Europe. A Montpellier, j'ai retrouvé l'excellent M. Fabre, que j'avais connu en Italie : il m'a fait visiter en détail le beau musée de tableaux et la riche bibliothèque dont il a fait don à sa ville natale. C'est une chose merveilleuse qu'une telle réunion. Encore des neiges et du froid en quittant Montpellier. Quel démon d'hiver le ciel nous envoie-t-il donc cette

1. La famille du docteur Gualieu, frère ainé de la mère de Champollion, demeurait à Toulouse.

année? J'en souffre beaucoup, et je crains fort de trouver la goutte en arrivant dans l'atmosphère brumeuse de Paris. Cependant il est temps que j'y rentre. Je le sens, et tu ne peux douter de mon envie, mais, n'étant point allé à Figeac à mon départ, il est juste que je voie notre famille en passant. J'attends ici à chaque instant quelqu'un qui avait soif de me revoir depuis douze ans, et de l'attachement duquel je ne doute pas plus que je ne doute du tien : c'est aussi un besoin de mon cœur. J'y ai cédé et tu me pardonneras quelques jours de retard..... Nous partirons de suite pour Villefranche, où se tiendra un congrès de famille de deux jours au plus. Nos sœurs y arriveront en même temps. Après cela, je pars, et je ne m'arrête plus que dans la cour de la grande Poste de Paris, où je te quittai et où j'espère te retrouver sain et sauf, comme moi, malgré quelques vagues douleurs de goutte et la reprise de mes tintements d'oreille. Prends donc encore un peu de patience. Tu recevras bientôt ma dernière lettre, te donnant avis du jour précis de mon arrivée, vingt-quatre heures d'avance tout au plus. Adieu donc. Tout à toi de cœur,

J.-F. CH.

P.-S. — Les journaux me mettent fort à l'aise par rapport au Roi de Naples¹. Il ne sera donc à Paris que plusieurs jours après moi. Mille respects à notre vénérable.....

Bordeaux, 2 mars 1830.

Me voici, mon bien cher ami, arrivé..... dans la *Ville du 12 mars*; je vais en courir les monuments pourachever mon éducation et mes caravanes, car c'est demain au soir,

1. Le duc de Blacas avait dit à Champollion-Figeac que le roi et la reine, se rappelant « les bonnes leçons » que « l'Égyptien » leur avait données à Naples, seraient heureux d'en recevoir de nouvelles au Musée du Louvre.

mercredi 3 mars, que je monte dans le courrier à dix heures du soir, pour arriver enfin à Paris, vendredi, je ne sais à quelle heure¹. Vous pouvez en avoir connaissance exacte, et j'espère trouver quelqu'un à qui parler en descendant de voiture. Je ne dis davantage. A vendredi donc. Tout à toi,

J.-F. CH.

P.-S. — Salvador a dû déposer mes caisses de dessins. Les autres caisses sont peut-être arrivées ? Je te prie de faire savoir au Louvre que douze caisses d'antiquités doivent arriver ce même jour à l'adresse de M. de La Bouillerie. Qu'on les reçoive donc en conséquence.

1. A deux heures du matin, l'heure juste où, deux ans plus tard, il mourut.

APPENDICE

LETTRES ÉCRITES PAR MOHAMMED, MAMOUR DE TAHTA¹,
À CHAMPOLLION

Lui (Dieu)

Ô le plus cher des amis, le trésor des compagnons, notre ami chéri, le très honoré, le général, le seigneur, le respectable, que le Dieu très haut le conserve.

Après la présentation de mes salutations avec le plus vif désir (de vous voir), le but de cet écrit est : 1^o de m'informer de votre glorieuse personne ; 2^o hier nous convinmes avec Votre Excellence qu'au jour de la date (de cette lettre), nous resterions ensemble, pour nous voir et pour augmenter l'amitié. Au jour de la date, nous fimes les préparatifs convenables ; mais nous sommes allé le matin à Terrah pour une affaire, et, au retour, nous avons vu que vous étiez parti en bonne santé. Par suite de cela, vous avez une dette à acquitter envers nous, mais nos réclamations sont pour l'époque de votre heureux retour, lorsque nous vous reverrons dans la plus parfaite santé. Vous recevrez Salamé et Nicolas (deux serviteurs du mamour, l'un arabe, l'autre grec). Que le Dieu très haut vous ramène sains et saufs, et puissions-nous vous revoir, eux et Votre Excellence, doués de la plus parfaite santé ; que le Dieu très haut vous conserve.

Écrit le 3 de djoumadi premier de l'année 44 (ou 1244 de l'hégire, 14 novembre 1828 de J.-C.).

De la part de l'ami Mohammed, mamour de Tahta et de Djerdjé.

(Le sceau porte : *Mohammed, son serviteur*, c'est-à-dire Mohammed, serviteur de Dieu.)

1. Voir p. 144 du présent volume.

هو

اعز الاحباب و دخرا الصحاب محبنا العزيز المكرم الحيشار الصينور الختم
سلمه الله تعالى

غب اهدى الدعا بعزيز اوفر الاشواق و الداهي لتحريره اولا السوا عن
الخطاطر الفاخر و ثانيا بالامس اتفقنا مع حضرتكم على يوم تاريخه نعم مع
بعض لاجل المشاهدة و زود الحبة فيوم تاريخه حضرنا ما يليق وفي الصباح
توجهنا نشق على الترعة حضرنا وجدنكم توجهتوا بالسلامة فلن خصوص
ذلك صار لنا حق عليكم ولكن الحق بتاعنا حين حضوركم بالسلامة و زمام
و انتم بغایة الاوصاف الحميدة و واصل لبين اياديكم سلامه و نقوله
و الله تعالى يرددكم بالسلامة و زمام و حضرتكم بغایة الاوصاف الكاملة
و الله تعالى يحفظكم في ٣ جا سنة ٤٤

Sceau.

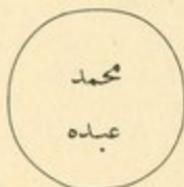
من المحب

محمد مامور

طهطا جورجا

محمد

عبده



Lui (Dieu)

Ô le plus cher des amis, le trésor des compagnons, notre ami chéri, le bey magnifique, que sa vie soit longue.

Après vous avoir présenté mes salutations avec le plus vif désir de vous voir, l'objet de cet écrit est : 1^o de m'informer de l'état de votre glorieuse personne, et de votre tempérament agréable, élégant et fort; 2^o de faire parvenir à Votre Excellence la lettre que vous avez demandée pour Son Excellence notre frère chéri, le mour d'Esné. Plaise au Dieu très haut que vous voyagez en bonne santé et que vous arriviez de même. Puissions-nous revoir Votre Excellence comblée de toute sorte de biens; présentez nos salutations à nos honorables amis qui sont en votre compagnie, et envoyez-nous de vos nouvelles; que le Dieu très haut vous conserve. Écrit le 4 de djoumadi premier, etc.

Les lettres qu'on vient de lire étaient enfermées dans une enveloppe avec l'adresse suivante :

« Qu'elle parvienne au plus honorable des amis, au trésor des compagnons, notre ami chéri, le Français fils de bey (noble), le magnifique, qu'il vive longtemps au sein du bonheur. »

Pour que la lettre arrivât plus sûrement à son adresse, le secrétaire avait écrit au bas les chiffres 2468. Ces nombres, comme on voit, suivent une proportion arithmétique dont l'exposant est toujours deux, et ont de tout temps servi d'exercice aux calculateurs orientaux; ils constituent une des principales combinaisons de la science des nombres, jadis tant en crédit chez les pythagoriciens et autres sages de l'antiquité. Les Arabes, chez qui chaque lettre de l'alphabet a une valeur numérique, convertissent quelquefois les chiffres dans la lettre de l'alphabet qui a la valeur correspondante, et, au lieu de 2468, ils écrivent *b d r h* dont ils font le mot *Bedouh*. Mais qu'on lise 2468 ou Bedouh, la valeur superstitieuse attachée à ces signes n'est pas douteuse, et on doit les regarder comme une des formules talismaniques les plus estimées des Arabes, des Persans et des Turcs de nos jours.

CHAMPOLLION AU MAMOUR

Monsieur cher et unique ami, monsieur Mohammed-Bey,
que le Dieu très haut le conserve !

Après les salutations précieuses et le grand désir de votre
agrable présence, le motif de la présente est que, dans ce
moment, nous recevons votre chère lettre, et votre discours
m'a réjoui, et je remercie le ciel de votre santé dont je désire
la continuation, et à laquelle je dois la lettre dont vous
m'avez gratifié pour le commandant d'Esné, de laquelle nous
vous sommes infiniment obligé. Or, ma présente servira :
1^o à m'informer de votre chère santé ; 2^o si vous désirez des
nouvelles de la nôtre, grâce au ciel nous sommes parfaite-
ment bien portant, et nous en désirons autant et plus à vous.
et nous ne serions jamais en état de vous manifester le
grand chagrin que nous éprouvâmes de votre séparation,
mais nous prions le ciel que, comme il nous a séparés, il
daigne nous réunir de nouveau, car il est le très-puissant,
et alors, à notre heureux retour s'il plaît à Dieu, et possédant
votre chère présence, nous nous acquitterons de ce qui est
de notre devoir. Cela et rien de plus. Que Dieu allonge votre
vie ; mes salutations à qui vous croirez de convenance.

Votre ami,

CHAMPOLLION.

15 novembre 1828.

(Lettres traduites de l'arabe et annotées par Joseph-Toussaint Reinaud, orientaliste.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
-------------------	---

Année 1828

Drovetti à Champollion. Gémialé, 3 mai.....	1
Champollion à l'abbé Gazzera. Paris, 26 mai.....	2
Au grand-duc de Toscane. Paris, 11 juin.....	4
A l'abbé Gazzera. Paris, 9 juillet.....	5
A Augustin Thevenet. Paris, 10 juillet.....	6
Extrait du Journal (16 au 31 juillet).....	7
Champollion à Champollion-Figeac. Lyon, 18 juillet.....	9
S. Cherubini à Champollion-Figeac. Aix, 23 juillet.....	10
Champollion à Champollion-Figeac. Toulon, 25 juillet.....	11
Au même. Toulon, 29 juillet.....	13
Au même. Toulon, 30 juillet.....	15
Au même. En mer, 3 août.....	15
Au même. En mer, 4 août.....	16
Au même. En mer, 5 août.....	16
Au même. En mer, 6 août.....	17
Au même. En mer, 7 août.....	18
Extrait du Journal (18 au 20 août).....	18
Champollion à Champollion-Figeac. Alexandrie, 22 août...	28
Au même. Alexandrie, 23 août.....	30
Au même. Alexandrie, 24 août.....	35
Au même. Alexandrie, 25 août	37

Hippolyte Rosellini à Champollion-Figeac. Alexandrie,	
26 août.....	38
Champollion à Champollion-Figeac. Alexandrie, 29 août....	39
Au même. Alexandrie, 10 septembre.....	42
Au même. Alexandrie, 13 septembre.....	46
Règlement à observer pendant le voyage.....	48
Extrait du Journal (14 au 21 septembre).....	50
Champollion à Champollion-Figeac. Le Caire, 27 septembre	79
Extrait du Journal (30 septembre au 5 octobre).....	89
Champollion à Champollion-Figeac. Sakkara, 5 octobre....	112
Extrait du Journal (6 au 8 octobre).....	116
Notice de Nestor L'hôte sur le Sphinx de Gizeh.....	121
Champollion à Champollion-Figeac. Gizeh, 8 octobre.....	123
Extrait du Journal (20 octobre au 6 novembre).....	124
Champollion à Champollion-Figeac. Béni-Hassan, 5 novembre.....	130
Au même. Antinoé-el-Tell, 6 novembre.....	137
Au même. Devant Monfalouth, 8 novembre.....	137
Extrait du Journal (7 au 10 novembre).....	140
Champollion à Champollion-Figeac. Thèbes, 24 novembre..	150
Au directeur de la <i>Revue encyclopédique</i> (octobre 1821)....	154
A Champollion-Figeac. Thèbes, 24 novembre (<i>suite</i>).....	157
Au même. Phile, 8 décembre.....	165

Année 1829

Au même. Ouady-Halfa, 1 ^{er} janvier.....	172
A M. Dacier. Ouady-Halfa, 1 ^{er} janvier.....	181
A Augustin Thevenet. Ouady-Halfa, 1 ^{er} janvier.....	183
Extrait du Journal (30 décembre au 22 janvier).....	184
Champollion à Champollion-Figeac. Ibsamboul, 12 janvier.	209
Au docteur Pariset. Ibsamboul, 16 janvier.....	214
A Champollion-Figeac. El-Mélissah, 10 février.....	216
Au même. Ombos, 14 février.....	241
Au même. Ombos, 15 février.....	243
Au même. Thèbes, 12 mars.....	244
Au même. Thèbes (Biban el-Molouk), 25 mars.....	245
Au même. Biban-el-Molouk, 18 mai.....	278

Au même. Biban-el-Molouk, 26 mai.....	281
Au même. Thèbes, 18 juin.....	308
Au même. Thèbes, 18 juin.....	328
Au même. Thèbes, 20 juin.....	336
Au même. Thèbes (rive occidentale), .. juin.....	342
Au même. Thèbes (Médiinet-Habou), 30 juin.....	347
Au même. Thèbes (environs de Médiinet-Habou), 2 juillet ..	374
Au même. Thèbes (Kourna), 4 juillet.....	385
Au même. Thèbes (palais de Kourna), 6 juillet.....	391
Au même. Sur le Nil, près d'Antinoé, 11 septembre.....	403
Le vicomte de La Rochefoucauld à Champollion le Jeune. Paris, 14 mai.....	409
Champollion à Champollion-Figeac. Le Caire, 15 septembre	410
Au même. Alexandrie, 30 septembre.....	412
Au même. Alexandrie, .. octobre.....	413
Au docteur Pariset. Alexandrie, 27 octobre.....	415
Au même. Alexandrie, 29 octobre.....	415
A Champollion-Figeac. Alexandrie, 9 novembre.....	416
Au même. Alexandrie, 28 novembre.....	417
Extrait d'une Notice de Nestor L'hôte sur la condition du fellah égyptien.....	426
Notice sommaire sur l'Histoire d'Égypte.....	427
Note remise au vice-roi pour la conservation des monuments de l'Égypte.....	443
Champollion à Champollion-Figeac. Toulon, 25 décembre..	448
Au baron de La Bouillerie. Lazaret de Toulon, 26 décembre	451
Au vicomte de La Rochefoucauld. Lazaret de Toulon, 26 dé- cembre	452
A L.-J.-J. Dubois. Lazaret de Toulon, 27 décembre.....	454
A l'abbé Gazzera. Lazaret de Toulon, 28 décembre.....	458

Année 1830

A Dacier. Rade de Toulon, 1 ^{er} janvier.....	463
A Champollion-Figeac. Lazaret de Toulon, 2 janvier.....	466
Au même. Rade de Toulon, 14 janvier.....	467
Au directeur du journal <i>L'Aviso de la Méditerranée</i> . Toulon, 15 janvier.....	470

A Champollion-Figeac. Aix, 29 janvier.....	473
A Rosellini. Aix, 29 janvier.....	475
A Champollion-Figeac. Toulouse, 18 février.....	478
Au même. Bordeaux, 2 mars.....	480
APPENDICE. — Lettres écrites par le mamour de Tahta à	
Champollion (14 novembre 1828).....	483
Champollion au mamour de Tahta (15 novembre 1828).....	486



NOV. 69



N. MANCHESTER,
INDIANA



LA







